



HAL
open science

Cartographier l'Asie Mineure

Sécolène Debarre

► **To cite this version:**

| Sécolène Debarre. Cartographier l'Asie Mineure. 2017. hal-01585504

HAL Id: hal-01585504

<https://hal.science/hal-01585504v1>

Preprint submitted on 11 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CARTOGRAPHIER L'ASIE MINEURE

L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895)

Sékolène DEBARRE

AVERTISSEMENT

Ce document est une version remaniée d'une thèse de doctorat présentée ici sans illustrations. La version illustrée est publiée aux éditions Peeters, sous la référence suivante :

Sékolène Débarre, *Cartographier l'Asie Mineure. L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895)*, Leuven, Peeters Publishers, Collection Turcica, 21, 2016, p. 1-17. ISBN: 978-90-429-3185-5.
Catalogue en ligne : <http://www.peeters-leuven.be/boekoverz.asp?nr=9808>

Pour utiliser ce document, merci d'indiquer la référence de l'archive ouverte HAL. Pour rappel « dans un contexte de diffusion électronique, tout auteur conserve ses droits intellectuels, notamment le fait de devoir être correctement cité et reconnu comme l'auteur d'un document »

RESUMES

Cartographier l'Asie mineure.

L'Orientalisme allemand à l'épreuve du terrain, 1835-1895.

Edward Said voyait dans l'orientalisme allemand un seul fantasme de cabinet : à rebours de cette conception, cet ouvrage montre qu'il se nourrit aussi d'expériences de terrain. Comment ? Il redessine la toile des producteurs - concepteurs, réalisateurs, traducteurs, commanditaires - des cartes de l'Asie mineure publiées à Berlin au XIXe siècle. Apparaît alors une géographie savante transnationale : de Péra à la Wilhelmstrasse, de Trébizonde à Leipzig, de Smyrne à Paris, Londres, Saint-Petersbourg ou Vienne. Les producteurs autochtones et étrangers d'un savoir sur l'Empire ottoman circulent, se rencontrent et correspondent. La cartographie est au centre de l'attention des orientalistes savants, des hommes d'affaires et des militaires. C'est un sésame pour la philologie, l'archéologie, l'art de la guerre et le commerce. Entre 1835 et 1895, période que jalonnent les deux principales missions militaires envoyées par Berlin dans l'Empire ottoman, les intérêts stratégiques et académiques s'imbriquent et évoluent conjointement avec les projets militaires et civils ottomans. Rouage d'une histoire transimpériale, la cartographie de l'Asie mineure ne fut pas un simple vecteur d'un impérialisme allemand mais bien un outil au service de deux empires.

Mapping Asia Minor

German Orientalism in the field, 1835-1895

Edward Said claimed that nineteenth century German Orientalism conveyed a less real and tangible “Orient” – a rather bookish Orient -- than British and French Orientalisms did. In contrast to this conception, this book shows that German Orientalists did engage in concrete fieldwork. Drawing on the maps of Asia Minor that were published in Berlin between the 1830s and the 1890s, it brings to light the entire web of their producers, be they designers, draughtsmen, translators or patrons – thus delineating a transnational network of cartographic know-how. From Pera to the Wilhelmstrasse, from Trebizond to Leipzig, from Smyrna to Paris, London, St. Petersburg and Vienna, indigenous and foreign producers of knowledge about the Ottoman Empire travelled, met and interacted with each other. The task of mapping corralled philological, archeological, commercial and military skills. Maps were therefore a common ground which brought Orientalist scholars, businessmen, and army officers together. Between 1835 and 1895, a period punctuated by two major Berlin-sponsored official missions to the Ottoman Empire, strategic and academic interests critically overlapped in the German Empire; but military and civilian projects evolved in parallel on the Ottoman side. Maps of Asia Minor were therefore no mere tool of German imperialism in the Ottoman Empire: rather, they served as a tool for both empires. As such, they play a pivotal role in the writing of a transimperial history.

Die Vermessung Kleinasiens Der Deutsche Orientalismus im Feld, 1835-1895

Edward Said hat geltend gemacht, dass der deutsche Orientalismus des 19. Jahrhunderts als eine Art 'Orientalismus der Studierstuben' einen weniger realen und greifbaren 'Orient' vermittelt habe als die britischen und französischen Orientalisten. Entgegen dieser Auffassung zeigt dieses Buch auf, dass die deutschen Orientalisten unmittelbar mit ihren Studienbereichen in Berührung kamen. Das Buch widmet sich den zwischen 1830 und 1890 in Berlin publizierten Karten Kleinasiens. Von den Gestaltern über die Zeichner und Übersetzer bis zu den Auftraggebern nimmt das Buch jenes Netzwerk von Akteuren in den Blick, das an deren Entstehung beteiligt war und zeichnet so das Bild einer transnationalen Produktion von kartografischem Wissen. Zwischen Pera und der Wilhelmstraße, Trapezunt und Leipzig, Smyrna und Paris, London, St. Petersburg und Wien entwickelte sich durch Reisen, persönliche Zusammenkünfte und briefliche Korrespondenzen ein reger Austausch zwischen einheimischen und ausländischen Akteuren. Als Grundlage für philologische, archäologische, kommerzielle und militärische Unternehmungen stand die Kartographie im Zentrum des Interesses von Wissenschaftlern, Geschäftsleuten und dem Militär. Zwischen 1835 und 1895 – einem Zeitraum, der von zwei großen offiziellen und von Berlin finanzierten Militärmissionen ins Osmanische Reich gerahmt wird – verbanden sich strategische und akademische Interessen im Deutschen Reich mehr und mehr miteinander; gleichzeitig wurden diese aber auch von militärischen und zivilen Projekte der osmanischen Seite beeinflusst. Bei genauer Analyse erweisen sich die Karten von Kleinasien daher nicht nur als ein Produkt des deutschen Imperialismus im Osmanischen Reich. Es wird vielmehr deutlich, dass sie von beiden Seiten als Werkzeug eingesetzt und das gemeinsame Terrain einer transimperialen Geschichte wurden.

Anadolu'yu haritalamak 1835-1895 yılları arasında Alman Şarkiyatının saha çalışması ile imtihanı

Edward Said, Fransız ve İngiliz geleneğine kıyasla, XIX. yüzyıl Alman Şarkiyatının daha soyut, daha az elle tutulur, kısacası çalışma odasında üretilmiş bir « Doğu » ile karşımıza çıktığını söyler. Bu görüşün aksine, işbu kitap, Almanların araştırma sahalarıyla somut şekilde yüzleştiklerini göstermektedir. 1830-1890 yılları arasında, Berlin'de yayımlanan Anadolu haritalarının hazırlanışında, tasarımcılardan yapımcılara, çevirmenlerden işverenlere, emeği geçenlerin arasındaki ağı yeniden kurarak coğrafya biliminin nasıl uluslar ötesi şekilde karşımıza çıktığını gözler önüne sermektedir: Pera'dan Wilhelmstrasse'ye, Trabzon'dan Leipzig'e, İzmir'den Paris, Londra, Sankt Peterburg ya da Viyana'ya Osmanlı İmparatorluğu hakkında bilgi üreten yerli ve yabancılar dolaşmış, birbirleriyle karşılaşmış ve fikir alışverişinde bulunmuşlardır. Dil bilimi, arkeoloji, savaş sanatı ve ticaret konuları için anahtar niteliğindeki haritacılık, şarkiyatçıların, iş adamlarının ve askerlerin dikkat odağında yer almıştır. Berlin'in maddi destek verdiği Osmanlı İmparatorluğu sınırlarındaki başlıca iki resmi görevin yürütüldüğü 1835-1895 yılları arasında, stratejik ve bilimsel çıkarlar, Alman saflarında birbiriyle örtüşüp kuvvetlenirken Osmanlıların askeri ve sivil projeleriyle de ortak bir seyir izlemiştir. Anadolu haritalarını yalnızca Osmanlı İmparatorluğu'ndaki bir Alman yayımcılığı gereci olarak değerlendirmek indirgeyici olacaktır: derinlemesine bir inceleme, söz konusu haritacılığın tek bir imparatorluğun değil, ikisinin de hizmetindeki bir araç olarak imparatorluklar ötesi bir tarihi çizmektedir.

REMERCIEMENTS

Ce livre est le résultat de mon travail de doctorat conduit entre 2006 et 2011 sous la direction de M. Jean-Louis Tissier, au sein du laboratoire Géographie-Cités (EHGO - UMR 8504 - université Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Mes recherches ont reçu le soutien du Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne (CIERA-EHES), de l'Institut français d'études anatoliennes (IFEA-Istanbul), du Centre Marc Bloch (CMB-Berlin) et du partenariat Procope « Géographie Française – Géographie Allemande – Histoire Croisée » établi avec l'Institut für Länderkunde de Leipzig (2007-2011).

La publication de ce volume a été permise grâce au concours du Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques (Paris) et de l'Orient Institut (Istanbul). J'adresse mes remerciements les plus chaleureux à Mme Nathalie Clayer, M. François Georgeon, M. Raoul Motika, M. Gilles Veinstein et M. Richard Wittmann qui ont relu, encouragé et soutenu la publication de ce manuscrit. J'ai pu retravailler ce dernier à Istanbul, au cours de l'été 2013, grâce au soutien de l'ANR Transfaire¹ : ce livre doit donc beaucoup à la liberté et la confiance que Marc Aymes, son coordinateur et Jean-François Pérouse, directeur de l'Institut français d'études anatoliennes m'ont accordées.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à MM. Markus Heinz et Wolfgang Crom, du département des Cartes et plans de la Bibliothèque d'État de Berlin, ainsi qu'à mes amis, Cornelia Escher et Philipp Bürger, pour leurs patientes relectures des transcriptions en allemand moderne. À Paris, je remercie tout particulièrement Marie-Claire Robic, Nicolas Ginsburger et Emmanuel Szurek qui m'ont apportés leurs conseils, éclairages et soutien tout au long de ces années. Iris Schröder, Gilles Palsky et Anahide Ter Minassian ont enrichi par leurs critiques éclairées ce travail. Francisco Roa Bastos, Elisabetta Borromeo, Darina Martykánová et Géraldine Poels ont accepté de se prêter à l'exercice de la relecture attentive et minutieuse du manuscrit, qu'ils soient remerciés ici de leur contribution indispensable. Mes parents, enfin, ainsi que celles et ceux que je ne peux citer ici, savent tout ce que ce travail leur doit.

¹ ANR-12-GLOB-003, « Matières à transfaire. Espaces-temps d'une globalisation (post-)ottomane ».

GLOSSAIRE TURC OTTOMAN²

Ağa : titre donné à des personnalités importantes de l'État ottoman, notamment au commandant des janissaires ; appliqué également aux notables de province, il a, au XIX^e siècle, perdu beaucoup de son prestige initial.

Eyalet : terme traditionnel pour désigner les plus grandes divisions provinciales de l'Empire, que l'on peut traduire par « gouvernorat » ; chaque *eyalet* est divisée en plusieurs *sancak*. Le mot est, à partir de 1864, remplacé par « vilayet ».

Kavas : 1. (antérieurement) archer ; 2. (XIX^e s.) garde alloué à certains agents officiels (notamment aux consuls établis dans les échelles).

Kaza : 1. Juridiction d'un cadi (*kadi*) ; 2. District administratif, subdivision du *liva*.

Liva : 1. (littéralement) bannière ; 2. Subdivision administrative d'un « gouvernorat » (cf. *eyalet*, vilayet) de l'Empire. Le terme, dans l'usage du XIX^e siècle, tend à se substituer à la plus ancienne notion de *sancak*, dont il est le synonyme arabe.

Nahiye : 1. Région, contrée d'un ensemble géographique ; 2. L'une des plus petites circonscriptions administratives provinciales mises en place à partir de 1864 (un équivalent français pourrait être *arrondissement*) ; la *nahiye* est une subdivision du *kaza* administrée par un *müdir*.

Pacha (*paşa*) : titre octroyé aux officiers militaires, généralisé, au XIX^e siècle, aux plus hauts dignitaires de l'administration civile ottomane.

Sandjak (*sancak*) : 1. (littéralement) étendard, bannière ; 2. Subdivision d'un « gouvernorat » (*eyalet*), dans l'organisation « classique » de l'administration ottomane ; le terme subsiste au XIX^e siècle, mais il tend à être remplacé par *liva*.

Serasker (*ser'asker*) : commandant en chef des forces armées.

Vilayet : mot qui à partir de 1864, se substitue à *eyalet* pour désigner la plus grande division provinciale de l'Empire ; une³ *vilayet* est théoriquement subdivisée en *liva*, *kaza* et *nahiye*.

TRADUCTION ET TRANSCRIPTION

Sauf mention contraire, les traductions de l'allemand, de l'anglais et du turc en français sont les nôtres. Les citations originales apparaissent en note de bas de page. Lorsque nous avons retranscrit des textes manuscrits, nous avons respecté l'orthographe, la ponctuation et les abréviations de l'auteur. Ainsi, nous avons conservé dans les citations les graphies originales des noms de lieux et de personnes. Rappelons que certains noms pouvaient supporter à l'époque plusieurs orthographes. Nous avons indiqué entre crochets leurs noms actuels, à l'exception des toponymes usuels en français (par exemple Smyrne et non pas Izmir).

Les phrases ou paragraphes rayés dans les brouillons n'ont pas été notés à l'exception de certains éléments qui apportaient des précisions au propos. Ces éléments portent alors la mention [rayé] à côté. Les mots illisibles sont indiqués par trois points entre chevrons <...>, les mots incertains sont indiqués entre chevrons <mot>. Les éléments soulignés le sont dans le texte original. Tous les éléments entre crochets [] sont des ajouts de notre part.

Dans ces correspondances, les langues principalement utilisées sont l'allemand et le français. Lorsque les auteurs écrivent en allemand, ils utilisent la graphie gothique (*alte deutsche Schrift*). Les noms propres et les mots étrangers sont quant à eux écrits en caractères latins.

² D'après Marc AYMES, « *Un Grand Progrès — sur le papier* ». *Histoire provinciale des réformes ottomanes à Chypre au XIX^e siècle*, 2010, p. 361-366.

³ Le terme dérivant de l'arabe *wilaya*, il est indiqué ici au féminin. Nous suivons cependant dans l'ouvrage l'usage de nos sources qui en font mention au masculin.

DOCUMENTS CARTOGRAPHIQUES

Lorsque nous la connaissons, nous avons indiqué l'échelle des cartes ; lorsqu'elle n'apparaît pas, c'est que celle-ci n'était pas précisée dans le document d'origine.

INTRODUCTION

UNE CARTE EN QUETE D'AUTEURS

Raoul Vignerte, héros du roman *Koenigsmark* de Pierre Benoit, publié pour la première fois en 1918, arriva en Allemagne en 1913 en tant que précepteur du fils du grand-duc Frédéric de Lautenberg. Lors de sa visite du palais, il s'extasia sur le cabinet de travail du duc Joachim dont les murs étaient, « tapissés des cartes allemandes signées Kiepert, les meilleures⁴ ». Émanant d'un roman à succès⁵, cette affirmation reflétait l'immense renommée des cartes allemandes en France et plus particulièrement de celles des cartographes Kiepert père et fils associés, tel un label, sous un même nom, garant de qualité. Le *made in Germany* de la cartographie, promu par un Pierre Benoit anglophobe⁶, avait ses figures tutélaires et les Kiepert en faisaient partie.

Heinrich Kiepert (1818-1899), formé à l'université de Berlin auprès du géographe Carl Ritter (1779-1859) fut l'un des cartographes les plus prolifiques de la seconde moitié du XIXe siècle en Europe. Il commença son activité à la fin des années 1830 et réalisa des cartes jusqu'à sa mort, en 1899. Son œuvre fut poursuivie par son fils, Richard (1846-1915), qui assura une continuité des productions cartographiques jusqu'à la première guerre mondiale. Au sein d'une œuvre immense, les deux cartographes montrèrent un intérêt particulier pour l'Orient et notamment pour l'Anatolie. Les cartes successives consacrées à cette région du monde que leur éditeur berlinois, Dietrich Reimer, publia pendant plus de soixante ans, eurent un retentissement immédiat dans les États allemands, en Europe et dans le monde ottoman. Pour preuve, dès 1861, Adolphe Joanne et Émile Isambert, dans leur *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* – un guide touristique français qui faisait référence outre-Rhin⁷ et dans toute l'Europe –, estimaient que la première édition de la carte d'Asie Mineure d'Heinrich Kiepert⁸ était un « chef-d'œuvre indispensable au voyageur⁹ ».

Sous la plume du *Guide Joanne*, cette carte était donc une œuvre sinon parfaite du moins remarquable en son genre, permettant à son auteur d'être considéré comme maître dans son domaine ; sous celle de Pierre Benoit, les « cartes allemandes » « signées Kiepert » n'étaient rien de moins que « les meilleures » : une référence absolue, donc, au-delà des fluctuations du goût¹⁰. Comment

⁴ Pierre BENOIT, *Koenigsmark*, 1934, p. 87.

⁵ Grande réussite éditoriale, ce roman fut le premier titre de la collection du « Livre de Poche » en 1953.

⁶ Sur le barrésien et maurrassien Pierre Benoit, cf. Edmond JOUVE, Gilbert PILLEUL, Charles SAINT-PROT (dir.), *Pierre Benoit, témoin de son temps. Actes du colloque organisé par l'Association des écrivains de langue française*, 1991.

⁷ Il n'y avait pas encore, à l'époque, de guide touristique en langue allemande qui couvrait le Proche-Orient. Le premier guide *Baedeker* (du nom de son auteur, Karl Baedeker, 1801-1859) consacré à l'Orient était centré sur la Syrie et la Palestine et ne parut qu'en 1875. Il fut suivi d'un volume sur l'Égypte, en 1877. Heinrich Kiepert fut chargé de réaliser une partie des cartes illustrant ces deux volumes.

⁸ Les voyageurs emportaient avec eux un format de voyage, c'est-à-dire une édition réduite de la carte de 1844, en deux feuillets pliables, collés sur toile : Heinrich KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, 1/1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer, 1854, en deux feuilles (ensemble : 81 cm x 45 cm), lithographiée en couleur.

⁹ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT (dir.), *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, 1861, p. 21.

¹⁰ Sur la notion de chef-d'œuvre, cf. Hans BELTING Arthur DANTO, Jean GALARD, Martina HANSMANN, Neil MACGREGOR et Matthias WASCHEK (dir.), *Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre ?*, 2000.

expliquer une telle pérennité ? Plus de cinquante ans séparent ces deux jugements. Dans l'intervalle, Heinrich Kiepert était décédé et les cartes estampillées du sceau patronymique étaient devenues « allemandes ». *Allemandes* ? La Prusse s'était en effet fondue dans un Empire depuis 1871, le *Deutsches Reich*¹¹. Elle faisait auparavant partie de la Confédération germanique (*Deutscher Bund*, 1815-1866) puis avait été à l'initiative de la création de la Confédération d'Allemagne du Nord (*Norddeutscher Bund*, 1867-1871). Elle était par ailleurs membre, depuis 1834, de l'Union douanière allemande (*Deutscher Zollverein*). La période d'activité du cartographe Kiepert – des années 1830 aux années 1890 – correspond donc à un moment de construction territoriale et politique de la nation allemande.

Des relations de l'Allemagne avec l'Empire ottoman, l'histoire a principalement retenu l'affaire Schliemann, grand scandale archéologique des années 1870¹², le succès de Carl Humann à Pergame en 1878, la visite de Guillaume II au sultan Abdülhamid II en 1898, la construction du chemin de fer de Bagdad¹³ au tournant du siècle, puis, plus tard, la fraternité d'armes (*Waffenbruderschaft*) entre les deux pays pendant la première guerre mondiale. L'historiographie des relations germano-turques, centrée sur les années 1878-1918¹⁴ ou 1878-1933¹⁵, minimise souvent l'importance des liens tissés entre les deux pays au cours de la première moitié du XIXe siècle. Pourtant, « [l]a revendication de l'Empire allemand d'obtenir sa « place au soleil » n'est pas arrivée tout à coup¹⁶ ». De la Prusse du *Vormärz* au Reich wilhelmien, dans quelle mesure la cartographie dite allemande de l'Anatolie a-t-elle contribué à cette revendication ? Ces cartes étaient-elles au service des intérêts d'une *patrie allemande* (*Deutsches Vaterland*)¹⁷ ? Si oui, de quelle manière et par quels moyens ?

Pour Edward Said, les États germaniques n'eurent pas, dans les deux premiers tiers du XIXe siècle, d'ambitions impériales équivalentes à celles des puissances de l'époque, la Grande-Bretagne et la France. Cela était dû, selon lui, à l'absence des véritables États-nations dans l'espace

¹¹ Un tableau chronologique synthétique est proposé à la fin de l'ouvrage.

¹² Heinrich Schliemann (1822-1890) prétendait avoir trouvé le trésor de Priam à Troie en 1874. Accusé de vol par le gouvernement ottoman, il évita de justesse un procès et fit sortir de Turquie une partie des bijoux découverts. S'étant trompé dans la datation des objets retrouvés, il dut admettre son erreur et fut par la suite interdit de séjour dans l'Empire ottoman.

¹³ Le Chemin de fer de Bagdad (*Bagdadbahn*) est la voie ferrée réalisée à partir de 1903 sur une initiative et grâce à des capitaux allemands. Ce gigantesque projet est resté le symbole de la pénétration économique allemande dans l'Empire ottoman. Cf. Jonathan MCMURRAY, *Distant Ties : Germany, the Ottoman Empire, and the Construction of the Baghdad Railway*, 2001 ; Manfred PÖHL, *Von Stambul nach Bagdad. Die Geschichte einer berühmten Bagdadbahn*, 1999 ; Yağub KARKAR, *Railway Development in the Ottoman Empire, 1856-1914*, 1972 ; Lothar RATHMANN, *Berlin-Bagdad. Die imperialistische Nahostpolitik des kaiserlichen Deutschlands*, 1962.

¹⁴ Citons notamment Odile MOREAU, « Les ressources scientifiques de l'Occident au service de la modernisation de l'armée ottomane (fin XIXe – début XXe siècle) », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 101-102, 2003, p. 51-67 ; Mustafa GENCER, *Modernisierung und kulturelle Interaktion, Deutsch-türkische Beziehungen (1908-1918)*, 2002 ; Jonathan MCMURRAY, *op. cit.*, 2001 ; Friedrich SCHERER, *Adler und Halbmond. Bismarck und der Orient, 1878-1890*, 2001 ; İlber ORTAYLI, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Alman Nüfuzu*, 1998 ; Burhan OĞUZ, *Yüzyıllar Boyunca Alman Gerçeği ve Türkler*, 1983 ; Ulrich TRUMPENER, « German Officers in the Ottoman Empire 1880-1918, some comments on their Background, Functions and Accomplishments », in Jehuda WALLACH (dir.) *Germany and the Middle East 1835-1939*, 1975.

¹⁵ Sabine MANGOLD, *Begrenzte Freundschaft. Deutschland und die Türkei 1918-1933*, 2013 ; Dorothee GUILLERMARRE-ACET, *Impérialisme et nationalisme. L'Allemagne, l'Empire ottoman et la Turquie (1908-1933)*, 2006 et 2009.

¹⁶ Suzanne ZANTOP, *Colonial fantasies : Conquest, Family and Nation in Precolonial Germany, 1770-1870*, 1997, p. 1 : « The German Empire's claim to its "place in the sun" did not come about all of a sudden [...] it was preceded by a long history of small-scale colonial ventures ». Cf. les travaux pionniers de Jehuda WALLACH (dir.), *op. cit.*, 1975 et les analyses de Suzanne MARCHAND, notamment *Down from Olympus. Archeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*, 2003.

¹⁷ Sverker Sörlin souligne les problèmes de terminologie soulevés par cette question pour le XVIIIe siècle. Dans nos sources les termes de « nation (*Nation*) », « national (*national*) » et « patrie (*Vaterland*) » sont utilisés tout au long de la période. Cf. Sverker SÖRLIN, « National and international Aspects of cross-boundary Science : scientific Travel in the 18th Century », in Elisabeth CRAWFORD, Terry SHINN et Sverker SÖRLIN (dir.), *Denationalizing Science : The contexts of international scientific Practice*, 1992, p. 43-72.

germanique ainsi qu'à la dissociation entre une érudition orientaliste et un « intérêt *national* prolongé et durable en Orient » :

[...] À aucun moment pendant les deux premiers tiers du XIXe siècle, celle-ci [l'érudition allemande] n'a vu se développer une association étroite entre les orientalistes et un intérêt *national* prolongé, soutenu, en Orient¹⁸.

Les affirmations d'Edward Said sur l'orientalisme « allemand¹⁹ » ont été discutées et plusieurs auteurs ont montré la spécificité et l'ampleur de la renaissance orientale²⁰ dans l'espace germanique ainsi que la diversité des orientalismes existants, en distinguant, en particulier, les courants autrichiens – qui jouèrent un rôle central dans la transmission de savoirs sur l'Orient en Europe – de ceux des États d'Allemagne du sud, comme la Bavière et du nord, comme la Prusse²¹. Selon la vision saidienne, l'orientalisme « allemand » serait né d'un voyage sur le Rhin. Goethe (1749-1832), cherchant une lecture de voyage, s'était vu offrir par son éditeur Cotta, deux volumes de poésie persane que l'orientaliste autrichien Joseph von Hammer-Purgstall (1774-1856) venait de traduire. Le recueil du poète médiéval iranien Hafez marqua profondément l'écrivain qui s'en inspira pour écrire douze livres publiés entre 1819 et 1827 sous le titre de *Westöstlicher Divan*. Goethe compléta ses lectures par d'autres œuvres classiques de la poésie persane et des écrits d'orientalistes européens, mais jamais il ne voyagea dans l'Empire ottoman ni en Perse. Tout juste passa-t-il deux années de jeunesse en Italie (1786-1788) comme le voulait la mode de l'époque²².

La Prusse ne faisait certes pas partie, dans la première moitié du XIXe siècle, des pays moteurs de l'exploration européenne, ni du tourisme²³ alors émergent sur les rives de la Méditerranée. Si l'Empire ottoman était, pour les « Allemands », le sujet « de poésies, d'œuvres d'imagination et même de romans », « à aucun moment », ajoutait Said, « il ne fut réel comme l'étaient l'Égypte et la Syrie pour Chateaubriand, Lane, Lamartine, Burton, Disraeli ou Nerval²⁴ ». Les cartes de l'Anatolie des Kiepert n'étaient-elles donc qu'un « rêve de cabinet », une

¹⁸ Edward SAID, *Orientalism*, édition originale 1978, réédition 2003. Première traduction française 1997, réédition 2005, p. 32 : « [...] at no time in German scholarship during the first two-thirds of the nineteenth century could a close partnership have developed between Orientalists and a protracted, sustained *national* interest in the Orient ». Souligné dans le texte original.

¹⁹ Nous indiquons le terme entre guillemets car Edward Said l'utilise de manière imprécise, désignant tantôt l'Empire allemand de la fin du XIXe siècle, tantôt un espace *germanique* aux limites floues qu'il semble falloir comprendre comme l'ensemble des pays *germanophones*, Autriche puis Autriche-Hongrie comprises.

²⁰ Terme emprunté à Raymond SCHWAB, *La renaissance orientale*, 1950.

²¹ Sans prétendre à l'exhaustivité, citons, Céline TRAUTMANN-WALLER, « Constantinopolis (1822) de Joseph von Hammer-Purgstall ou la capitale ottomane vue par un philologue autrichien », in Sophie BASCH, Pierre CHUVIN, Michel ESPAGNE, Nora ŞENI et Jean LECLANT (dir.), *L'orientalisme, les orientalistes et l'Empire Ottoman de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XX^e siècle*, 2011 ; Suzanne MARCHAND, *German orientalism in the Age of Empire : Religion, Race, and Scholarship*, 2009 et *op. cit.*, 2003 ; Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *L'Archive des origines. Sanskrit, philologie, anthropologie dans l'Allemagne du XIXe siècle*, 2008 ; Sylvie GRIMM-HAMEN, Philippe ALEXANDRE (dir.), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIII^e et XIX^e siècles*, 2007 ; Malte FUHRMANN, *Der Traum vom deutschen Orient. Zwei deutsche Kolonien im Osmanischen Reich 1851-1918*, 2006 ; Sabine MANGOLD, *Eine « weltbürgerliche Wissenschaft » – die deutsche Orientalistik im 19. Jahrhundert*, 2004 ; Todd KONTJE, *German orientalism*, 2004.

²² La tradition du voyage éducatif existait pourtant dans l'espace germanique depuis le Moyen-Âge : le *Cavalierstour*, *Kavalierreise* ou *Junkerfabrt* étaient les termes consacrés pour désigner le voyage que les fils de la noblesse devaient entreprendre pour achever leur passage à l'âge adulte. Ce « Grand Tour » concernait autant l'Europe centrale que l'Italie et il s'était élargi, au tournant du XVIII^e et XIX^e siècle, au Proche-Orient – en particulier à la Grèce, à l'Égypte, à la Palestine et à la côte égéenne de l'Anatolie. Sur ce « voyage éducatif » et son émergence en Europe, cf. Rainer BABEL, Werner PARAVICINI (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, 2005 ; Ana SIMOES, Ana CARNEIRO et Maria Paula de DIOGO (dir.), *Travels of Learning: A Geography of Science in Europe*, 2003.

²³ Le terme « tourism » fut traduit de l'anglais en allemand pour la première fois dans les années 1800 mais ce n'est que dans les années 1830 que le mot « Tourismus » s'implanta véritablement en Allemagne et à partir de cette décennie que les voyages d'agrément des élites allemandes en Orient prirent leur essor.

²⁴ Edward SAID, 2005, p. 32 : « Moreover, the German Orient was almost exclusively a scholarly, or at least a classical, Orient: it was made the subject of lyrics, fantasies, and even novels, but it was never actual, the way Egypt and Syria were actual for Chateaubriand, Lane, Lamartine, Burton, Disraeli, or Nerval ».

représentation à distance d'un territoire fantasmé ? En dehors des villes côtières fréquentées par les touristes et les hommes d'affaires, que connaissaient les Prussiens de l'Anatolie ?

Toujours dominée par le pouvoir ottoman, même de façon fragile et parfois menacée, l'Anatolie n'excitait pas autant de convoitises, en ce début de siècle, que les régions égyptienne ou balkanique²⁵. Le littoral révélait certes des vestiges archéologiques que les Britanniques s'empressaient de recueillir, mais ce que l'on y trouvait n'était en rien comparable aux trésors des sites égyptiens²⁶ ou grecs. Une distinction s'opérait nettement dans la connaissance géographique que l'on avait de ce territoire entre les littoraux et les ports, synapses propices aux échanges et aux circulations, et l'intérieur de la péninsule, cette « nouvelle frontière » qui fit « du XIXe siècle celui des explorateurs²⁷ ». On savait les espaces intérieurs peu peuplés et constitués de plateaux plutôt arides, interrompus seulement par quelques fleuves comme le Méandre, l'Halys, le Tigre et l'Euphrate, et des lacs dont on ignorait, certes, les positions exactes mais qui ne constituaient pas de *grands problèmes géographiques*. Ainsi, rapporte Fritz Mutschke, l'officier prussien Helmuth von Moltke s'était étonné, en 1841, de cette méconnaissance : « Il est étrange de constater à quel point l'intérieur d'une Asie Mineure pourtant si proche de l'Europe et si importante pour l'histoire de la civilisation est resté inconnu jusqu'à l'époque la plus récente²⁸ ». Il est peu probable que ce texte ait été écrit ainsi par Helmuth von Moltke en 1841 : à cette date, en effet, l'« intérieur de l'Asie Mineure » n'était pas perçu comme « si proche de l'Europe » – en tout cas de la Prusse – son « importance pour l'histoire de la civilisation » n'était pas acquise et surtout, il n'y avait rien d'« étonnant » à ce que la Prusse ne se soit pas engagée auparavant dans l'exploration de cet *hinterland*.

Dans les années 1830, la Prusse n'était qu'une puissance de second rang sur la scène internationale. Marquée par la défaite de 1806 contre Napoléon I^{er}, confinée par le système Metternich à un rôle secondaire, la voix de la Prusse portait peu en Europe et moins encore en Orient. Le prince Adalbert von Preußen (1811-1873), frère cadet du roi Frédéric-Guillaume III, avait bien alerté le gouvernement sur les faiblesses de la marine prussienne dans les années 1830 et averti de ses répercussions sur le développement commercial, politique et militaire de la Prusse mais cette dernière n'avait pas encore les moyens de développer une flotte d'envergure, malgré son essor économique, stimulé par les perspectives d'union douanière entre les différents États allemands. Puissance fondamentalement terrestre au début du XIXe siècle, malgré les tentatives de Frédéric II (1712-1786) pour développer une marine militaire et commerciale, la faible capacité de la flotte prussienne limitait fortement les possibilités d'investissements économiques et politiques, partant sa capacité de projection à l'étranger, du point de vue militaire comme de celui des expéditions²⁹ ou voyages scientifiques organisés par l'État³⁰. La prééminence de l'Angleterre

²⁵ L'expédition de la France en Égypte (1798-1801) puis en Morée (1829-1831) font partie des grandes missions militaro-scientifiques menées sur les rives de la Méditerranée. Cf. Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETIT, Daniel NORDMAN et Maroula SINARELLIS (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée, Égypte – Morée – Algérie*, 1998 ; Anne GODLEWSKA, *The Napoleonic Survey of Egypt : a Masterpiece of Cartographic Compilation and Early Nineteenth-Century Fieldwork*, 1988 ; Numa BROU, « Les grandes missions scientifiques françaises au XIXe siècle (Morée, Algérie, Mexique) et leurs travaux géographiques », *Revue d'histoire des sciences*, t. 34 n°3-4, 1981, p. 319-358.

²⁶ Avec l'expédition de la France en Égypte (1798-1801) en tête, le voyage touristique et savant de Freiherr von Minutoli en 1820-1821 permit à la Prusse d'acquérir des antiquités égyptiennes qui furent exposées dans un premier temps au château de Montbijou avant de constituer le premier fonds du Musée égyptien inauguré à Berlin en 1828.

²⁷ Gilles PALSKEY, « Un monde fini, un monde couvert », in Isabelle POUTRIN (dir.), *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition*, 1995, p. 134.

²⁸ Helmuth von MOLTKE cité par Fritz MUTSCHKE, *Moltke als Geograph*, 1935, p. 16.

²⁹ L'« expédition » se distingue du « voyage savant » par l'association de forces militaires et de compétences savantes civiles.

³⁰ Jusqu'au milieu du XIXe siècle, en effet, la Prusse ne disposait pratiquement d'aucune flotte en propre. Die Königlich-Preußische Asiatische Compagnie (La Compagnie asiatique royale de Prusse) chargée d'étendre le commerce de la Prusse en Chine, avait été créée en 1751. Elle perdit sous le nom de Société de Commerce maritime (1772) puis de Preußische Seehandlung. Cf. Heinz BURMESTER, *Weltumseglung unter preussischer Flagge. Die Königlich*

à l'époque en la matière se lisait tout particulièrement dans sa capacité de financement³¹. Sans doute, la Prusse ne disposait pas d'autant de moyens mais est-ce à dire pour autant qu'elle n'accordait pas d'importance à l'exploration de l'Orient ?

Périphéries européennes : l'étranger proche

Si les termes d'*Asie Mineure* et d'*Anatolie* seront utilisés indifféremment dans cet ouvrage, nous n'oublions pas que ces terminologies ne sont pas neutres. Certes, géographiquement, les deux termes peuvent recouvrir des territoires équivalents³², mais leurs connotations diffèrent : l'Anatolie, du pluriel grec *ἀνατολαι* qui désigne « le levant », « l'est », le « lieu où le soleil se lève », a été repris dans la terminologie ottomane et turque (*Anadolu*). Principalement utilisée dans les sources allemandes, la dénomination d'Asie Mineure (*Kleinasien* ou *Klein-Asien*) impliquait une projection de l'histoire antique sur le territoire ottoman au détriment d'éléments géographiques contemporains³³ et se centrait davantage sur la partie occidentale de la péninsule que sur sa partie orientale, la limite traditionnellement convoquée étant celle de l'Halys des Anciens (l'actuel Kızılırmak). La connaissance que l'on avait alors des régions situées plus à l'est, du Kurdistan et de la Mésopotamie notamment, était moins précise. Dans l'une des lettres qu'il écrivit de Turquie à sa mère, l'officier Helmuth von Moltke avouait ainsi n'avoir jamais su indiquer les sources de l'Euphrate dans ses cours de géographie tant elles lui paraissaient situées « plus loin que le bout du monde »³⁴. Si les sources de l'Euphrate étaient *lointaines* pour Helmuth von Moltke, c'est qu'elles étaient au-delà de l'Halys et du Taurus, ces vieilles frontières des cosmogonies antiques qui marquaient la limite entre le civilisé et l'exotique, le familier et l'étranger, le monde grec et le monde barbare³⁵.

Aucune *terra incognita* n'était une *tabula rasa* au regard des mythes, des projections et des fantasmes qu'elle éveillait ; l'image que se faisait alors l'Europe de l'Anatolie était en effet pétrée par les textes des auteurs antiques : Homère, Hérodote et Strabon étaient sans cesse convoqués pour localiser villes, fleuves et cours d'eau et dresser ainsi des cartes de ces contrées. Celles-ci étaient-elles seulement fondées sur la lecture d'auteurs antiques ? Faire, selon le projet kantien, de la géographie de *l'histoire dans l'espace* n'impliquait-il pas de se rendre sur les lieux de l'Antiquité³⁶ ?

Preussische Seehandlung und ihre Schiffe, 1988 ; Wolfgang RADTKE, *Die preußische Seehandlung zwischen Staat und Wirtschaft in der Frühphase der Industrialisierung*, 1981.

³¹ Felix DRIVER, *Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, 2001.

³² Mauric SARTRE, « Préface », in Hadrien BRU et al. (dir.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires : regards actuels sur une péninsule*, 2009, p. 9 : « Qu'est-ce que l'Asie Mineure ? Qu'est-ce que l'Anatolie ? La seconde englobe-t-elle la première, ou faut-il les distinguer ? En cherchant dans les ouvrages de ses devanciers, on ne progresse guère, et le plus souvent la confusion s'accroît. En passant des travaux des historiens à ceux des géographes, la situation ne s'améliore guère non plus. Non, le salut ne viendra ni de la géographie physique, ni de la géographie humaine du monde contemporain. Reste comme seule solution que chacun donne la définition qui lui convient et veille ensuite à la cohérence de ses usages ».

³³ Si la tradition allemande donne l'avantage au terme d'« Asie Mineure », elle se distingue en ce sens des traditions britannique et française. Cf. Stéphane LEBRETON, « Les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux ; Comment les Anciens se représentaient-ils l'Asie Mineure du Ve siècle avant notre ère au IVe s. de notre ère ? », in Hadrien BRU (dir.), *op. cit.*, 2009, p. 20 : « Il convient de remarquer que la distinction entre 'Asie Mineure' et 'Anatolie' peut paraître arbitraire dans la tradition occidentale pour nommer cet espace. En effet, la plupart des cartes européennes, en particulier les cartes françaises et anglaises du XVIe au XIXe siècle, ne fait pas de distinction entre les deux termes. Ceux-ci sont d'ailleurs utilisés indifféremment ». Sur ces dénominations, cf. Demetrius John GEOGARCAS, *The Names for the Asia Minor Peninsula and a register of surviving Anatolian pre-turkish placenames*, 1971.

³⁴ Helmuth von MOLTKE, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, 1841, p. 298.

³⁵ François HARTOG, *Le miroir d'Hérodote*, 1991 ; Stéphane LEBRETON, « Le Taurus en Asie Mineure : contenus et conséquences de représentations stéréotypées », *Revue d'histoire ancienne*, t. 107, n°2, 2005.

³⁶ L'analyse de la discipline géographique que nous proposons a été influencée par les travaux conduits par Michel Espagne et Michael Werner ; cf. Michel ESPAGNE, Michael WERNER (dir.), *Philologiques I – Contribution à l'histoire des*

Dans la pédagogie de Carl Ritter, professeur, nous l'avons dit, d'Heinrich Kiepert à l'université de Berlin, la carte devait soutenir « la vision [*die Anschauung*³⁷] et faciliter l'orientation »³⁸. Les jugements exprimés par le *Guide Joanne* et par Pierre Benoit incitaient à penser ces deux qualités différentes de la cartographie. Voyons cela de plus près.

Pour Pierre Benoit, les cartes avaient fonction d'ornement : elles « tapissaient » les murs du cabinet de travail du duc Joachim, tel un motif qui se serait substitué au canevas de laine et de soie des tentures anciennes ou à la trame d'un papier peint. La carte était, dans le cabinet du duc, un outil de travail et sans doute aussi de rêveries et de méditation. Elle satisfaisait un plaisir scopique, la jouissance et l'orgueil que procure le surplomb³⁹. La position zénithale permet d'embrasser une image d'ensemble (*Totalbild*) soumise au regard contrôlant. Si la carte affichée dans le cabinet d'un homme politique répond au besoin de « voir pour dominer » (la posture d'Icare), n'entretient-elle pas également une *fiction de pouvoir* et une *illusion de savoir* ? Les cartes, parmi leurs nombreux *pouvoirs* tendent, comme l'a souligné John-Brian Harley, à « désocialiser les territoires qu'[elles] représentent en favorisant la notion d'espace socialement vide »⁴⁰. La question sous-jacente est celle du choix des représentations cartographiques et son corollaire, la *dépossession scopique* du territoire de l'Autre, de celui qui habite.

Pour le *Guide Joanne*, la valeur de la carte était mesurée à l'aune de son efficacité sur le terrain. Dans les mains des voyageurs, celle-ci était un fil d'Ariane au service du déplacement en territoire étranger – la figure, non plus d'Icare, mais de Thésée qui, dans le labyrinthe, se serait aidé des cartes pour s'orienter⁴¹.

Des cartes puissantes ?

La supériorité supposée de l'entreprise cartographique européenne sur les formes de savoirs géographiques vernaculaires résulte de l'avantage comparatif que procure le *support* de la carte occidentale : c'est le modèle du *mobile immuable* proposé par Bruno Latour à partir du cas de l'expédition de Lapérouse (1785–1788) sur les côtes de la presqu'île de Sakhaline⁴².

disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIXe siècle, 1990 ; Michel ESPAGNE, Françoise LAGIER, Michael WERNER (dir.), *Philologies II – Les maîtres de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, 1991.

³⁷ Soulignons la complexité du terme allemand *Anschauung* que nous traduisons ici par « vision » mais signifie autant « conception »

³⁸ Hanno BECK, *Carl Ritter, Genius der Geographie*, 1979, p. 104 : « Die Blätter des Atlases [...] sollen „die Anschauung“ unterstützen und die Orientierung erleichtern ».

³⁹ Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, 1990, p. 140 : « Icare au-dessus de ces eaux, il peut ignorer les ruses de Dédale en des labyrinthes mobiles et sans fin. Son élévation le transfigure en voyeur. Elle le met à distance. Elle mue en un texte qu'on a devant soi, sous les yeux, le monde qui ensorcelait et dont on était « possédé ». Elle permet de le lire, d'être l'Œil solaire, un regard de dieu. Exaltation d'une pulsion scopique et gnostique. N'être que ce point voyant, c'est la fiction du savoir ».

⁴⁰ John-Brian HARLEY, « Cartes, savoir et pouvoir », in Peter GOULD et Antoine BAILLY (dir.), *Le pouvoir des cartes*, 1995, p. 51.

⁴¹ Michel de CERTEAU, *op. cit.*, 1990, p. 140 : « Faudra-t-il ensuite retomber dans le sombre espace où circulent les foules qui, visibles d'en haut, en bas ne voient pas ? Chutes d'Icare ».

⁴² Bruno Latour développait là certains arguments que Jack Goody avait exposés dans la *Raison graphique*. Cf. Bruno LATOUR, « Comment redistribuer le Grand Partage », *Revue de Synthèse*, n° 110, 1983, p. 203-236 : « À ce stade, le programme de l'anthropologie des sciences est très proche de celui de Goody [Jack GOODY, *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1980] : le seul livre, à ma connaissance, qui soit capable de traiter constamment du Grand Partage sans y croire un instant et sans pourtant sombrer dans le relativisme. Sa solution à la relation entre capacités cognitives passe par la notion d'écriture. Il n'y a pas de différence de raison mais des différences multiples dans les techniques d'inscription et d'accumulation de toutes les raisons ».

[...] L'esquisse dessinée sur le papier peut être transportée en Europe où elle sera intégrée à un vaste corpus de savoirs similaires et incorporée par les cartographes européens en une synthèse perpétuellement mise à jour⁴³.

Mobile, la carte l'est certainement : mais encore faut-il que l'« esquisse » puisse être transportée en Europe sans qu'aucune entrave ne soit mise à sa circulation. Or le document cartographique est, bien souvent, marqué du sceau du secret. Quant au caractère *immuable*, il postule que l'« esquisse » puisse voyager sans s'altérer : est-ce le cas ? Peut-elle être « intégrée » sans difficulté au « vaste corpus de savoirs similaires » des cartothèques européennes ? Ce faisant, elle devait permettre au « second voyageur européen » se rendant sur les lieux, muni d'une « carte précise », de se placer en situation de supériorité par rapport aux autochtones, dont il était alors en mesure de s'affranchir. À l'aune du cas des cartes des Kiepert, interrogeons les présupposés de ce *mobile immuable*. Cela implique de s'intéresser aux *lieux* concernés par la production cartographique et, partant, aux acteurs impliqués dans les différents espaces d'élaboration de la carte⁴⁴. Comment les Kiepert ont-ils acquis un savoir *sur* l'Empire ottoman ? S'agissait-il de la cartographie *d'un* territoire étranger vu de l'extérieur ou bien d'une cartographie *en* terrain étranger ? Pour élaborer une carte de la péninsule anatolienne, pouvait-on s'appuyer sur des données autochtones ou bien fallait-il s'y rendre et si oui dans quel cadre ?

La représentation détaillée [d'un territoire] repose sur des travaux systématiques, réalisés par des cartographes professionnels, dans le cadre d'organismes officiels que contrôlent le plus souvent les autorités militaires⁴⁵.

Le canevas géodésique réalisé par les États-majors supposait des hommes formés à la géométrie et au calcul trigonométrique, des instruments de mesure coûteux, une coordination rigoureuse et du temps, beaucoup de temps. Matthew Edney a bien montré, dans le cas des réalisations britanniques aux Indes, qu'une cartographie en territoire étranger nécessitait des moyens conséquents et coûtait cher, deux éléments qui ne pouvaient être justifiés que par un projet d'investissement à long terme dans une région du monde⁴⁶. La pratique cartographique nécessite l'accumulation d'une masse considérable de données et de mesures qui proviennent de différents lieux, de différentes institutions et souvent, de différentes époques. Et les mesures doivent être nombreuses et répétées pour donner à la carte les plus grandes précision et exactitude possibles⁴⁷.

En matière de cartographie comme dans d'autres domaines scientifiques, la préséance et le prestige ont longtemps été réservés au travail de cabinet, c'est-à-dire à un travail intellectuel de conception et d'organisation des données collectées sur le terrain. L'attention portée au *voyage* a cependant permis de réviser ces dernières années la hiérarchie implicite entre un travail de cabinet

⁴³ Isabelle SURUN, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », *Sociétés & Représentations*, vol. 1, n° 21, 2006a, p. 214.

⁴⁴ Sur l'importance de la localisation des pratiques scientifiques, cf. Charles WITHERS, « Place and the “spatial turn” in Geography and in History », *Journal for the History of Ideas*, vol. 70, n° 4, 2009 ; Christian JACOB (dir.), *Lieux de savoir, Espaces et communautés*, tome 1, 2007 ; David LIVINGSTONE, *Putting Science in its Place*, 2003.

⁴⁵ Gilles PALSKY, *op. cit.* 1995, p. 140–141.

⁴⁶ Matthew EDNEY, *Mapping an Empire : The Geographical Construction of British India, 1765-1843*, 1997. Voir aussi Ian J. BARROW, *Making History, Drawing Territory: British Mapping in India, c. 1765-1905*, 2003 ; Kapil RAJ, *Relocating modern Science : Circulation and the Constitution of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, 2007 et Kapil RAJ, « La construction de l'empire de la géographie. L'Odyssée des arpenteurs de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine Victoria, en Asie centrale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 52, n°5, 1997, p. 1153-1180.

⁴⁷ La notion de *précision* renvoie à la finesse du maillage territorial, celle *d'exactitude* à la représentation la plus proche de la réalité possible.

conçu comme *intellectuel* et *créatif* et un travail dans l'atelier ou sur le terrain perçu comme un travail *manuel*, *passif* et *routinier*⁴⁸.

Les voyageurs, touristes et érudits, civils ou militaires apportaient des données aux savants allemands :

S'instruire soi-même à travers une expérience [*Anschauung*] et un examen personnel – écrivait, en 1824, Freiherr von Minutoli à son retour d'Égypte – était mon premier et mon plus cher but mais non moins sérieux était [mon] souhait de servir si possible les sciences par mon voyage⁴⁹.

Les voyages savants (*Wissenschaftliche Reise*) ou de recherche (*Forschungsreise*) se distinguaient à strictement parler des voyages *touristiques* en raison de l'implication de l'État (déclinée selon différentes modalités et différents degrés) dans la définition de leur mission. Cette implication créait en retour des attentes concrètes de la part des institutions engagées dans le dispositif (telles les universités, les écoles militaires, les musées ou encore les académies savantes) envers les voyageurs, ce dont ces derniers témoignaient en rendant compte de leur expérience par des productions textuelles et/ou cartographiques. Est-ce à dire in fine que ces cartes ont été élaborées sous la seule impulsion d'une politique scientifique (*Wissenschaftspolitik*) mise en place par l'État prussien à travers des dispositifs de financement aux voyages savants ?

La période d'activité du cartographe Heinrich Kiepert sur l'Anatolie est bornée par deux missions d'instruction militaire allemandes dans l'Empire ottoman : la première, celle d'Helmuth von Moltke (1800–1891) se déroula de 1836⁵⁰ à 1839. La seconde, dirigée par Colmar von der Goltz (1843–1916), eut lieu de 1883 à 1895. C'est certainement plus qu'une coïncidence. Mais n'allons pas trop vite en besogne. Heinrich Kiepert avait-il des liens avec les milieux militaires ? Ces militaires avaient-ils eu l'occasion de collecter des données cartographiques sur le territoire ottoman ? Autrement dit, avaient-ils pu faire *œuvre de science* pendant leur mission auprès de la Sublime Porte ?

Brouiller la dichotomie

La position de l'Empire ottoman perturbe la dichotomie trop évidente entre une Europe *impérialiste* et un « reste du monde » *subissant*⁵¹. Critiquant le modèle diffusionniste proposé par Georges Basalla (1967) et celui du « centre de calcul » de Bruno Latour (1983), Kapil Raj invite, dans son travail sur la cartographie indo-britannique, à « perturber le schéma diffusionniste

⁴⁸ Sur le renouvellement de l'analyse du voyage savant et des sciences de terrain, citons entre autres, Isabelle SURUN, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780–1880)*, 2003 ; David Philip MILLER et Peter Hanns REILL (dir.), *Visions of Empire: Voyages, Botany, and Representation of Nature*, 1996 ; Henrika KUKLICK et Robert E. KOHLER (dir.), *Science in the Field*, 1996 ; Claude BLANCKAERT (dir.), *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècles)*, 1996.

⁴⁹ Citation extraite du récit de voyage que Freiherr von Minutoli publia à Berlin en 1824 sous le titre: *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon und nach Oberägypten*, p. 4 : « Selbstbelehrung durch eigene Anschauung und Untersuchung war mein erster und nächster Zweck; aber nicht weniger ernstlich der Wunsch, durch meine Reise, wo möglich, auch den Wissenschaften zu dienen. Sehr willkommen war es mir daher, als man von Seiten der hohen Staatsbehörde sich willig zeigte, mir einige Gelehrte und Künstler beizugesellen ».

⁵⁰ Helmuth von Moltke est arrivé en 1835 à Constantinople mais sa mission n'a officiellement commencé qu'au début de l'année 1836.

⁵¹ Les travaux inscrits dans le prolongement de ceux d'Edward Said tendent à considérer les autochtones comme privés de capacité d'action ce que note Kapil RAJ, *op. cit.*, 2007, p. 229 : « Two opposing evaluations have emerged amongst these historians. In the wake of Edward Said, one set, including Cohn, Prakash, and Dirks, contend that indigenes were deprived of all agency in informants providing raw information to intellectually active Europeans who organized it according to their own modes of knowing. Arguing explicitly against this position, others like Irschick, Trautmann, and Wagoner contend that colonized South Asians played a determinant role in a dialogical process through which 'colonial knowledge' was constructed and even 'exercised greater dominance than did the British' in this process. »

centre-périphérie et [à] brouiller la dichotomie »⁵². Par conséquent, se pose la question de savoir comment et dans quelle mesure des acteurs ottomans eux-mêmes ont stimulé ou orienté l'activité cartographique prussienne puis allemande dans l'Empire ottoman. Jusqu'à quel point les cartes de Kiepert furent-elles un exemple de co-construction des savoirs géographiques ?

La cartographie *de et en* Anatolie s'inscrit au cœur d'une histoire des sciences et des techniques ottomane en pleine évolution au XIXe siècle. Celle-ci est en effet marquée par la volonté du gouvernement ottoman d'*adopter* et d'*adapter* les normes techniques et scientifiques en cours d'élaboration à l'époque en Europe⁵³. Les élites ottomanes effectuèrent notamment un important travail de traduction pour acquérir de nouvelles compétences scientifiques et s'assurèrent des services de cartographes étrangers. Pour qualifier le développement des sciences et techniques européennes dans l'Empire ottoman, Alberto Elena, à la suite de Rothenberg et Reingold, parle de l'émergence d'un « réseau de relations scientifiques polycentriques »⁵⁴. Cette notion qui renvoie aux différents interlocuteurs étatiques de l'Empire ottoman, souligne aussi les différents niveaux d'interactions transnationaux qui ne se limitèrent pas à un seul niveau étatique : les relations scientifiques pouvaient en effet passer par le recrutement direct d'étrangers⁵⁵.

Depuis le règne de Selim III (1789-1808), l'enseignement de la cartographie, de la topographie et de l'astronomie avait été mis au programme de l'École des Ingénieurs de la Marine (*Mühendishane-i Bahr-i Hümayun*) et de l'École des Ingénieurs géomètres (*Mühendishane-i Berri Hümayun*, dont les savoirs sont relatifs à la « terre » [*berrî*] par opposition à ceux de la Marine [*bahrî*]). La première offrait des enseignements de géographie et de cartographie, adaptés aux besoins de la marine impériale, à des élèves musulmans et chrétiens⁵⁶. Sous la direction de Hüseyin Rifki Tamânî (mort en 1817⁵⁷), un groupe d'élèves sélectionnés (*mülazım*), préparés pour devenir géomètres et enseignants, fut envoyé dans les provinces pour des missions relatives aux techniques militaires. Il leur fut demandé de réaliser une carte de chaque lieu où ils séjournèrent et de déposer celle-ci dans la bibliothèque de l'École à leur retour. L'objectif était d'atteindre une *archive cartographique* complète des territoires ottomans⁵⁸. À ce titre, la cartographie participait d'une « dynamique « réformatrice » si l'on entend par là le déploiement d'un processus de normalisation »⁵⁹. L'époque était aux mutations territoriales, tant d'un point de vue des redéfinitions frontalières que de l'évolution de la conception de l'État, de ses normes et de son

⁵² Kapil RAJ, *op. cit.*, 2007, p. 22 : « Disrupting the diffusionist center-periphery framework (and blurring the dichotomy) ». Kapil Raj en proposant de « changer l'objet d'étude d'une science considérée comme une accumulation de connaissances aux processus matériels, culturels et circulatoires impliqués dans sa conception et d'ouvrir ainsi à la complexité de cette diffusion ».

⁵³ Feza GÜNERGUN, Dhruv RAINA (dir.) *Science between Europe and Asia : Historical Studies on the Transmission, Adoption and Adaptation of Knowledge*, 2012 ; Kostas GAVROGLU *et al.*, « Science and Technology in the European Periphery. Historiographical Reflections », *History of Science*, 46, 2008, p. 153-175 ; Ekmeleddin İHSANOĞLU (dir.), *Science, technology and learning in the Ottoman Empire, Western influence, local institutions and the transfer of knowledge*, 2004 ; Ekmeleddin İHSANOĞLU, Ahmed DJEBBAR, Feza GÜNERGUN (dir.), *Science, Technology and Industry in the Ottoman World*, 2000.

⁵⁴ Alberto ELENA, « Models of European scientific Expansion : the Ottoman Empire as a Source of Evidence », in Patrick PETITJEAN, Catherine JAMI et Anne-Marie MOULIN (dir.), *Science and Empires, Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, 1994, p. 261.

⁵⁵ Darina MARTYKÁNOVÁ, *Reconstructing Ottoman Engineers. Archaeology of a profession (1789-1914)*, 2010.

⁵⁶ Cet enseignement rassemblait 41 personnes en 1805 (sur un total de 55) selon les calculs de Mustafa Kaçar qui incluent élèves salariés et professeurs. Cf. Mustafa KAÇAR, *Osmanlı Devleti'nde Bilim ve Eğitim Anlayışındaki Değişmeler ve Mühendishanelerin Kuruluşu*, Thèse de doctorat non publiée, université d'Istanbul, 1996.

⁵⁷ Ekmeleddin İHSANOĞLU, *Osmanlı coğrafya literatürü Tarihi (History of Geographical literature during the Ottoman Period)*, vol. I, 2000, p. 176-177.

⁵⁸ Mehmed ESAD, *Mir'ât-i Mühendishane-i Berrî-i Hümayûn*, p. 16 cité par Darina MARTYKANOVA, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁹ Marc AYMES, « Un Grand Progrès — sur le papier ». *Histoire provinciale des réformes ottomanes à Chypre au XIXe siècle*, 2010, p. 211.

administration⁶⁰. Les « réformes⁶¹ » (*tanzimat*) engagées dans les années 1830⁶² se traduisirent, entre autres, par la création de nouvelles circonscriptions juridiques et administratives (les règlements des « années 1864 ») et modifièrent la manière dont l'État ottoman exerçait son autorité sur ses sujets⁶³.

L'application des *tanzimat* en province procède bien d'une « centralisation », dont une multitude de signes de standardisation et d'uniformisation sont, dans les archives d'alors, la trace concrète : une « centralisation du savoir ». Nommer, délimiter, étalonner : telle pourrait être la devise de ce savoir dont les administrateurs provinciaux sont la cheville ouvrière⁶⁴.

Dans quelle mesure la cartographie « allemande » de l'Anatolie participait-elle à ce processus de « mise en ordre⁶⁵ » de l'État ottoman ? Dans quelle mesure cette entreprise cartographique contribua à la fois à la *transformation du regard* de la Prusse sur l'Empire ottoman, terre d'Islam et de Chrétienté, et de l'Empire ottoman lui-même *sur son propre territoire*. Voilà les questions auxquelles cet ouvrage tentera d'apporter des éléments de réponse.

* * *

Les chapitres de l'ouvrage forment trois moments qui suivent chronologiquement les grandes étapes de l'activité cartographique d'Heinrich Kiepert sur l'Orient et illustrent un va-et-vient entre l'expérience de terrain et le travail de cabinet.

1. **Arpenter le terrain.** Les années 1830-1840 posent les jalons d'un savoir spécifique de la Prusse sur l'Anatolie. Deux événements, de nature différente, sont fondateurs : d'une part, une mission militaire allemande dans l'Empire ottoman, dirigée par Helmuth von Moltke (chapitre I) ; d'autre part un voyage savant organisé par la Prusse en Asie Mineure qui constitue la première expérience de terrain d'Heinrich Kiepert (chapitre II). Fascinés par la campagne d'Égypte napoléonienne et les explorations britanniques, les voyageurs prussiens ne portaient pas sur le terrain sans modèles. Mais de quels moyens disposaient-ils ? Quelles étaient les attentes de l'État prussien vis-à-vis de ces voyageurs tant civils que militaires ? Comment les données furent-elles collectées et mises en commun ?
2. **Une géographie militante.** Dans les années 1840 et 1850, ces données sont mises en forme à Berlin contribuant à l'élaboration d'un *discours géographique* sur l'Orient entre 1842 – date du retour de Kiepert à Berlin – et 1859 – date de la publication du second volume sur l'Asie Mineure de Carl Ritter. L'objectif est d'interroger la construction des cartes, les « opérations dont elles [sont] les effets »⁶⁶, ainsi que les usages et les pratiques qui leur sont associées (chapitre III). Si la constitution d'un Empire était avant tout, comme l'écrivait

⁶⁰ Carter V. FINDLEY, *Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire. The Sublime Porte 1789-1922*, 1980.

⁶¹ Le terme de *tanzimat* signifie littéralement « réorganisations », mais « réformes » est la traduction consacrée. Il s'agit d'un « processus de réformes mis en œuvre à partir des années 1830 par le gouvernement ottoman dans le but d'améliorer l'efficacité de son appareil d'État, l'organisation de la conscription et de l'impôt. » Cf. « Tanzīmāt » in P. BEARMAN, Th. BIANQUIS, C.E. BOSWORTH, E. van DONZEL, W.P. HEINRICH (dir.), *Encyclopaedia of Islam*.

⁶² Sur le terminus *a quo* et le terminus *ad quem* de ce processus de réformes, cf. Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 4-9.

⁶³ *Ibid.*, p. 8.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 28 et suivantes.

⁶⁶ Michel de CERTEAU, *op. cit.*, 1990, p. 179. La focale portée sur les aspects concrets de la production matérielle a émergé dans les années 1960 au sein des études consacrées à la production de livres : elle s'étend aujourd'hui à l'histoire des sciences et des technologies. Cf. David EDGERTON, « From innovation to use : Ten (eclectic) theses on the history of technology », *History and Technology*, 16, II, 1999, p. 111-136.

Edward Said, un « projet géographique »⁶⁷, l'analyse des travaux cartographiques allemands *sur et en* Anatolie permet d'éclairer la manière dont les géographes prussiens – en premier lieu Carl Ritter – se projetaient sur le territoire ottoman (chapitre IV).

3. **Un outil pour deux empires ?** Des années 1860 aux années 1890, les Kiepert poursuivent leur travail sur l'Anatolie. L'actualisation des cartes est rendue possible par la mise en place d'un réseau durable de correspondants dans l'Empire ottoman ainsi que par une réflexion sur l'organisation de la connaissance à distance⁶⁸ (chapitre V). Les transformations de la cartographie militaire ottomane ainsi que la présence d'une nouvelle mission militaire allemande à Constantinople font évoluer ce dispositif exploratoire : les besoins de la pénétration économique allemande tout comme les transformations de l'appareil administratif ottoman engendrent de nouveaux besoins qui infléchissent l'approche cartographique dans les dernières décennies du siècle (chapitre VI).

⁶⁷ Edward SAID, *op. cit.*, 2005.

⁶⁸ La notion de « distance » a son importance : elle apparaît en effet centrale dans les définitions de l'impérialisme et du colonialisme dont nous pouvons retenir celles d'Edward Said, *Culture and Imperialism*, 1994, p. 9 : « As I shall be using the term, 'imperialism' means the practice, the theory, and the attitudes of a dominating metropolitan center ruling a distant territory ; 'colonialism', which is almost always a consequence of imperialism, is the implanting of settlements on distant territory ».

CHAPITRE UN

« PLUS LOIN QUE LE BOUT DU MONDE » : HELMUTH VON MOLTKE DANS L'EMPIRE OTTOMAN (1835-1839)

Voici l'Arménie et ici coule l'Euphrate, un fleuve dont je n'ai jamais su indiquer les sources dans les cours de géographie car elles me semblaient plus loin que le bout du monde⁶⁹.

Le Coran recommande aux Croyants: "Affrontez vos ennemis avec les mêmes armes qu'eux, celles-là même dont ils se servent contre vous!"⁷⁰

⁶⁹ Helmuth von MOLTKE, 1841, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, 1841, p. 298 : « Das ist Armenien, und hier rollt der Euphrat, dessen Quellen ich in der Geographiestunde niemals anzugeben wusste; weil sie mir weiter als der Welt Ende schienen ».

⁷⁰ Max JÄHNS, *Feldmarschall Moltke*, 1906, p. 50–51 : « Der Koran empfiehlt den Gläubigen : "Begegnet euren Feinden mit denselben Waffen, deren sie sich gegen euch bedienen !" ».

Pour la première fois depuis les guerres napoléoniennes, la Prusse avait l'occasion de s'aventurer sur un terrain étranger. La mission militaire prussienne, dirigée de 1836 à 1839 par Helmuth von Moltke dans l'Empire ottoman s'inscrivait dans un contexte de rivalités exacerbées entre les puissances européennes pour s'assurer des zones d'influence au Proche-Orient. Le vide laissé par la fin des guerres napoléoniennes avait incité les forces militaires européennes, en particulier britanniques, à tourner leur énergie vers l'exploration⁷¹. En Prusse, les efforts des écoles de guerre étaient d'abord centrés sur la défense du pays, en particulier son flanc occidental : est-ce à dire qu'elles n'étaient pas préoccupées par l'exploration de territoires étrangers ? La mission militaire d'Helmuth von Moltke avait-elle des points communs avec les expéditions savantes françaises et britanniques de l'époque ? Y avait-il là un modèle à imiter ? Des différences majeures sautent aux yeux : d'une part Helmuth von Moltke était *au service* de l'Empire ottoman. D'autre part, cette mission (qui se distingue donc d'une expédition) n'associait pas de compétences *civiles* aux forces militaires. Pourtant il y a lieu d'opérer des rapprochements ou des comparaisons avec les expéditions françaises et britanniques, ne serait-ce que pour interroger l'originalité et l'apport du travail des officiers prussiens sur le territoire ottoman, la manière dont fut concrètement organisée la production cartographique sur le terrain, les difficultés qu'ils rencontrèrent ainsi que le profit qu'en retirèrent le gouvernement et les savants prussiens.

1. Une cartographie post-napoléonienne

L'essor de la topographie militaire

La topographie militaire avait pris son essor dans toute l'Europe à la suite des guerres napoléoniennes. L'intense activité militaire ainsi que les nouvelles modalités du conflit – des armées toujours plus massives au sein desquelles l'artillerie jouait un rôle décisif – entraînait une « énorme consommation de cartes »⁷². Celles-ci donnaient aux militaires la possibilité de « voir au-delà de la colline » et ainsi d'anticiper des mouvements de masse, tout en définissant à l'avance tactique et stratégie⁷³. Les premiers instituts de topographie fondés à la fin du XVIIIe siècle, comme l'*Ordnance Survey* en Angleterre ou le Dépôt de la guerre en France essaimèrent en Europe au début du XIXe siècle. De grands ensembles topographiques furent alors réalisés, telle la carte de Grande-Bretagne au 1/63 360 entre 1801 et 1870 ou encore la carte d'État-major française au 1/80 000 entre 1818 et 1880⁷⁴. La Prusse poursuivit, elle, le travail cartographique engagé par les Français avant 1813 : la carte de Tranchot pour la rive gauche du Rhin et son extension de 1817 à 1826 à la rive droite devenue prussienne⁷⁵.

⁷¹ James MARSHALL-CORNWALL, « Three Soldier-Geographers », *The geographical Journal*, vol. 131, n°3, 1965, p. 357-365.

⁷² Gilles PALSKEY, « Les “cartes de guerre” sous le Consulat et l'Empire », *Revue du Souvenir napoléonien*, n°424, 1999, p. 23.

⁷³ La tactique se définit comme le mouvement des troupes « dans le champ de vision de l'ennemi » alors que la stratégie opère « hors de son champ de vision ».

⁷⁴ Colonel Henri BERTHAUT, *La Carte de France 1750-1898, Étude historique*, 1898 et *Les ingénieurs géographes militaires, 1624-1831, Étude historique*, 1902 ; William SEYMOUR, *A History of the Ordnance Survey*, 1980 ; Josef KONVITZ, *Cartography in France, 1660-1848, Science, Engineering and Statecraft*, 1987 ; Jean-Jacques LEVALLOIS, *Mesurer la Terre : 300 ans de géodésie française : de la toise du Châtelet au satellite*, 1988 ; Marie-Anne de VILLELE, Agnès BEYLOT, Alain MORGAT (dir.), *Du paysage à la carte, trois siècles de cartographie militaire de la France*, 2002.

⁷⁵ Wolfgang TORGE, *Geschichte der Geodäsie*, 2009 ; Pierre FOURNIER, « Cartographie et géographie militaires en Allemagne aux XIXe et XXe siècles », *Stratégique*, n°82-83, 2001, n.p.

Un processus de standardisation et de normalisation des procédés cartographiques était à l'œuvre, en Europe, à l'instigation de la France. Suite aux travaux initiés par la Commission générale des Poids et Mesures, créée en 1790, et à la détermination de la longueur du mètre-étalon – grâce à la nouvelle mesure de la méridienne de France effectuée de 1792 à 1799, une Commission de topographie fut réunie en 1802 à Paris, sous la présidence du général Sanson, directeur du dépôt de la Guerre. Associant des représentants de divers ministères, corps savants et militaires – tels le dépôt de la Guerre, les corps du Génie, des Mines et des Ponts et chaussées, et les départements des Affaires étrangères, des Forêts, de la Marine et des Colonies, elle donna une impulsion décisive à l'harmonisation du système cartographique européen⁷⁶. Il y fut décidé de ne plus utiliser que la projection zénithale et le système métrique dans le but, notamment, de limiter les variations d'échelles que l'on pouvait constater d'une carte à l'autre et, plus grave encore, d'un feuillet à l'autre.

Les guerres napoléoniennes et l'occupation de territoires étrangers diffusèrent ces conceptions en Europe, en particulier dans les États allemands : la plupart d'entre eux adoptèrent ces conceptions méthodologiques et graphiques et créèrent à cette occasion de nouveaux départements de cartographie dans leurs armées. Le géographe allemand August Zeune (1778-1853) citait ainsi Napoléon en exemple car ce dernier avait compris que l'étude de la géographie physique était un facteur important des victoires militaires⁷⁷. Carl von Clausewitz, directeur de l'École générale de Guerre (*allgemeine Kriegsschule*) de Berlin de 1818 à 1830, conceptualisa cette nouvelle manière de faire la guerre dans son ouvrage *Vom Kriege* (1816-1831). L'acquisition de connaissances sur le terrain devait servir l'art de la guerre en adaptant tactique et stratégie aux spécificités du milieu et en réfléchissant de manière pragmatique à « la manière de préparer et de conduire l'affrontement »⁷⁸. La science du terrain (*Terrainlehre*) s'érigea rapidement en discipline à part entière⁷⁹.

En Prusse, une section cartographique (*Die Preußische Landesaufnahme*) composée de trois départements – cartographie, topographie et trigonométrie – avait été créée, en 1816, au sein de l'État-major et coordonnait les activités géographiques de tous les ministères⁸⁰. Les enseignements de topographie et de cartographie qui y étaient prodigués étaient inspirés de ce qui se faisait à la même époque en France et en Grande-Bretagne⁸¹. Toutes les cartes allemandes réalisées dans la première moitié du XIXe siècle se conformaient aux instructions du général von Müffling qui avaient été publiées en 1820⁸² et qui faisaient suite aux consignes de l'officier Carl von Decker, éditées en 1815 et 1818⁸³. Cette normalisation des pratiques cartographiques, alors à l'œuvre au

⁷⁶ Colonel Henri BERTHAUT, *op. cit.*, 1898 et 1902.

⁷⁷ Guillaume GARNER, « Statistique, géographie et savoirs sur l'espace en Allemagne (1780-1820) » *Cybergeo, European Journal of Geography*, 2008, p. 16.

⁷⁸ Philippe BOULANGER, « Les origines de la géographie militaire en France (début du XVIIIe – milieu du XIXe siècle) », *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, n°81, 2001. Philippe Boulanger précise cependant que « si, dans la pratique, les liens entre la géographie et la guerre semblent évidents, leur conceptualisation se découvre assez tardivement ».

⁷⁹ Philipp von HILGERS, « Eine Anleitung zur Anleitung. Das taktische Kriegsspiel 1812–1824 », *Board games studies*, 2000, p. 69.

⁸⁰ Joachim SCHROEDER-HOHENWARTH, « Die Preußische Landesaufnahme von 1816–1875 », *Nachrichten aus den Karten und Vermessungswesen*, 1-5, 1958 ; Wolfgang Torge, *op. cit.*, 2009. En français, cf. Hervé COUTAU-BEGARIE, *Traité de stratégie*, 1999, p. 662-663.

⁸¹ Louis von SCHARFENORT, *Die Königlich Preussische Kriegsakademie 1810-1910*, 1910.

⁸² Général von MÜFFLING, 1820, *Instruction für die topographischen Arbeiten des Königlich Preussischen Generalstabes (Instructions pour les travaux topographiques de l'État-major royal de Prusse)*, Berlin, Generalstabs, fac-similé, 1820, 28 p.

⁸³ Carl von DECKER, *Das militärische Aufnehmen oder vollständiger Unterricht in der Kunst, Gegenden, sowohl regelmäßig als nach dem Augenmaße, aufzunehmen : Mit besonderer Rücksicht auf die herrschenden militärischen Verhältnisse und auf eigends dazu erfundene Instrumente genau bearbeitet*, 1815. Cette publication de Decker faisait suite à son expérience des guerres napoléoniennes. L'ouvrage servit de support méthodologique pour les travaux topographiques dès 1815 et fut complété en 1818 par les *Erläuterungen zu den Musterblättern für die topographischen Arbeiten des Königlich-Preussischen Generalstabes*.

sein de l'État-major berlinois, répondait aux recommandations du congrès de Paris de 1802. Les officiers prussiens admiraient notamment le corps des ingénieurs-géographes français : créé en 1744, ce corps avait disparu quelques années pendant la Révolution avant d'être recréé par Napoléon puis de disparaître à nouveau de 1814 à 1822. Ses attributions étaient vastes : il était chargé de collecter des informations concernant non seulement la topographie mais encore les caractéristiques géographiques des régions traversées. Tourné vers une géographie appliquée à la guerre, les travaux comprenaient des cartes à grande échelle pour servir l'occupation des territoires conquis, ainsi que des mémoires qui se composaient d'une succession de synthèses, descriptives et encyclopédiques, d'une région ou d'un pays⁸⁴. La formation des ingénieurs-géographes, qui s'effectuait dans une École rattachée directement au dépôt de la Guerre, comprenait, entre autres, des mathématiques, de la physique, du dessin et de la topographie. La qualité de leur travail fut unanimement reconnue en Europe jusqu'au milieu, voire jusqu'à la fin du XIXe siècle. Ainsi, « le suisse Rudolf Wolf, auteur d'une *Histoire des cartes topographiques de la Suisse* en 1879, reconnaît la part importante des ingénieurs géographes français dans le développement de la cartographie européenne du début du siècle »⁸⁵. Un corps d'*Ingenieur-geograph* avait bien été créé en Prusse sur ce modèle mais les élites militaires prussiennes préféraient continuer de former leurs propres topographes et refusaient de céder leurs prérogatives en la matière à un corps spécialisé⁸⁶.

Les besoins stratégiques ottomans

Les avancées de la Russie dans les Balkans et de l'Égypte en Syrie suscitèrent, à partir des années 1830, un intérêt nouveau pour la cartographie terrestre de l'Empire ottoman. Il était nécessaire pour le sultan Mahmud II (1808-1839) de rétablir son autorité politique dans les Balkans, en Anatolie et en Mésopotamie. Sa défaite face à la Russie en 1829 l'avait contraint, par le traité d'Andrinople, à céder à son puissant voisin de nombreux territoires dont la Dobroudja à l'ouest, la Géorgie et une partie de l'Arménie à l'est. Le général von Müffling, chef de l'État-major prussien, avait été dépêché à Constantinople pour régler la crise russo-turque et il œuvra avec l'aide du comte von Canitz, représentant de Prusse à Constantinople, à la signature d'un accord de paix ; en septembre 1829, la Russie obtint l'embouchure du Danube et quelques zones côtières de Transcaucasie mais dut rendre Kars et Erzurum. Les liens entre le gouvernement de Prusse et le gouvernement ottoman sortirent renforcés de ces négociations⁸⁷. Peu de temps après, la première guerre turco-égyptienne (1831-1832), conduite par Ibrahim, fils du pacha d'Égypte Mehmed Ali (1805-1849) contre le pouvoir central ottoman, mit en évidence la vulnérabilité des marges sud-orientales du territoire anatolien. Après la victoire d'Ibrahim Pacha à Konya en 1832, l'Asie Mineure s'offrait en effet sans protection à l'invasion des troupes égyptiennes, alors capables d'avancer jusqu'à Constantinople et arrêtées seulement par les négociations internationales qui aboutirent à la signature du traité de Kütahya en 1833. C'est dans ce contexte que s'effectua la mission prussienne dirigée par Helmuth von Moltke⁸⁸.

⁸⁴ Anne Godlewska, « La géographie des ingénieurs géographes (1796-1830) », in Paul CLAVAL (dir.), *Autour de Vidal de la Blache, la formation de l'École française de géographie*, 1993, p. 29-36.

⁸⁵ Philippe BOULANGER, *op. cit.*, 2001.

⁸⁶ Wolfgang TORGE, *op. cit.*, 2007, p. 144.

⁸⁷ Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 52.

⁸⁸ Pour plus de précisions sur le contexte de la mission cf. Reinhold WAGNER, *Moltke und Mühlbach zusammen unter dem Halbmonde 1837-1839. Geschichte der Sendung preußischer Offiziere nach der Türkei 1837, des Kurdenfeldzuges 1838, und des Syrischen Krieges 1839*, 1893, p. 3-16. Pour plus de précisions sur le contexte ottoman en particulier, cf. Stanford J. SHAW and Ezel Kural SHAW, *History of the Ottoman Empire and modern Turkey: Volume 2, Reform, Revolution, and Republic: The Rise of Modern Turkey 1808-1975*, 1977, Robert MANTRAN (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, 1989 ; Erik-Jan ZÜRCHER, *Turkey: a modern History*, 1993.

L'officier Moltke et le second lieutenant Bergh étaient de passage à Constantinople à l'automne 1835 lorsqu'ils furent présentés par le représentant de la Légation de Prusse à Constantinople, le comte de Königsmarck, au chef des armées ottomanes, le *serasker*⁸⁹ Mehmed Hüsrev (Chosrev) Pacha : ce qui fut présenté comme un « hasard⁹⁰ » avait été soigneusement pensé par les diplomates prussiens en poste à Constantinople. Grâce à son ambassadeur à Paris, Reşid (Rechîd) Pacha, le Sultan avait lu les écrits du général français, le Marquis de Caraman, notamment *l'Essai sur l'organisation militaire de la Prusse*, publié en France en 1831. Selon Caraman, la Prusse avait réussi à mettre en place une force militaire importante avec le moins de dépenses possibles ce qui intéressait fort les autorités ottomanes qui, depuis la suppression du corps des janissaires en 1826, devaient reconstituer une nouvelle armée. La moitié du budget ottoman était consacré aux dépenses militaires depuis le XVIII^e siècle et plus encore pendant les périodes de conflit. Pour ne pas froisser les puissances occidentales, en particulier l'Autriche, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III se contenta dans un premier temps de prolonger le congé des deux militaires⁹¹. La Prusse ne pouvait être soupçonnée à l'époque de vellétés expansionnistes dans l'Empire ottoman et ne constituait donc pas une menace pour les intérêts russes dans la région. Le tsar Nicolas I^{er} n'aurait en effet pas supporté qu'une grande puissance militaire rivale vienne en aide à Constantinople, raison pour laquelle il avait fait avorter la requête initiale de Mahmud II auprès du gouvernement français en juillet 1835. Ce n'est qu'en janvier 1836 que le sultan demanda officiellement à Berlin d'envoyer onze officiers et quatre sous-officiers en délégation auprès de la Sublime Porte ; il demanda en particulier, un capitaine d'État-major « connaissant l'art de la guerre et les fortifications légères », deux autres « pour l'instruction de l'économie militaire », un lieutenant pour enseigner la géographie militaire et l'histoire, un second pour enseigner le levé topographique et le dessin, un troisième pour enseigner les mathématiques, deux autres pour enseigner le français, deux lieutenants aidés de deux sous-officiers comme « instructeurs de l'artillerie, un lieutenant aidé de deux sous-officiers comme « instructeurs de la cavalerie ».

Les puissances européennes, notamment l'Angleterre, firent pression pour que Constantinople engage aussi d'autres officiers européens. Vienne obtint, grâce à l'intervention d'Ahmed Pacha, que le Sultan fasse aussi appel à ses officiers, de même que l'ambassadeur britannique à Constantinople, Lord Ponsonby, qui convainquit le gouvernement ottoman d'engager six officiers britanniques en juin 1836. La Prusse ne se trouvait donc pas en situation d'exclusivité. Helmuth Moltke commentait la situation avec condescendance :

Tandis que d'autres puissances ont fait vainement tous leurs efforts pour faire admettre des officiers au service de la Turquie, notre gouvernement n'a fait que céder, sous ce rapport, aux vœux répétés de la Porte. Notre position diffère donc essentiellement de la situation peu enviable qui est faite aux instructeurs européens⁹².

Après de longues négociations, seuls trois officiers rejoignirent Helmuth von Moltke à Constantinople : les capitaines Karl Freiherr von Vincke-Olbendorf et Friedrich Leopold Fischer et le chef de l'Ingénieurkorps, le capitaine Traugott Wilhelm Heinrich Mühlbach de Coblenze. Helmuth von Moltke avait reçu, le 8 juillet 1836, de son supérieur, le général von Krauseneck, la

⁸⁹ Commandant en chef des armées dans l'Empire ottoman.

⁹⁰ C'est le terme consacré depuis les travaux de Jehuda Wallach sur la question. Cf. Jehuda WALLACH, *Anatomie einer Militärhilfe. Die Preussisch-deutschen Militärmissionen in der Türkei 1835-1919*, 1976, p. 18.

⁹¹ Pour la même raison, l'État-major prussien décida que les officiers Fischer, Mühlbach et Vincke, qui partaient de Berlin le 13 juillet 1837 pour rejoindre Moltke, éviteraient Vienne en se rendant à Constantinople par Prague, Linz et Trieste : Berlin espérait ainsi que leur traversée de l'Autriche passerait inaperçue et ne froisserait pas Metternich. Les militaires arrivèrent à Constantinople le 27 août 1837.

⁹² Helmuth von Moltke, *Der russisch-türkische feldzug in der europäischen Türkei 1828 und 1829 dargestellt im jahre 1845 durch freiherrn von Moltke*, 1877, p. 29.

direction officielle de la mission. Celle-ci devait établir un tableau précis des besoins de l'armée ottomane et de l'état de ses fortifications. La durée de la mission devait être de deux ans au maximum. Pendant tout ce temps, les militaires prussiens devaient rester en contact avec leurs représentants diplomatiques à Constantinople afin que ceux-ci puissent tenir Berlin au courant de leurs activités⁹³. Cette mission prussienne dans l'Empire ottoman est bien documentée grâce aux rapports rédigés par les officiers à leur retour à Berlin⁹⁴.

Le témoignage resté le plus célèbre de la mission émane de la correspondance privée qu'Helmuth von Moltke entretenait avec sa mère pendant son séjour : celle-ci parut pour la première fois à Berlin, en 1841, chez l'éditeur Posen & Bromberg Mittler sous le titre de *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*. Soulignons la rapidité avec laquelle cette correspondance, à caractère privé, fut publiée : il s'agissait sans doute, pour Moltke, de donner à ses lettres le caractère d'un récit de voyage et d'apporter, de ce fait, sa contribution au goût et à la fascination de l'époque pour l'Orient. La publication, encouragée par Carl Ritter qui rédigea la préface de la première édition, rencontra un grand succès. La correspondance fut rééditée et mise à jour après la guerre russo-turque de 1877-1878 puis, en 1882 et, de façon posthume, en 1891⁹⁵.

Une littérature secondaire assez riche existe par ailleurs en langue allemande. Les sources primaires furent abondamment utilisées par les biographes d'Helmuth von Moltke au tournant du siècle, notamment par Reinhold Wagner (1893) et Max Jähns (1906). Les publications concernant l'ancien vainqueur de Sedan se multiplièrent pendant l'Entre-deux-guerres, la défaite de 1918 ayant renforcé un sentiment de nostalgie à son égard et elles se poursuivirent pendant toute la période nationale-socialiste dans un contexte d'exaltation nationaliste et de ferveur militariste : la figure de Moltke fut ainsi très fréquemment convoquée et instrumentalisée jusqu'en 1945⁹⁶. Parmi ces textes, dont le contexte de publication requiert une lecture critique, deux nous intéresseront plus spécifiquement : la thèse de Fritz Mutschke soutenue à Fribourg en 1935 et le travail de Norbert Fischer publié à Berlin en 1944. L'un comme l'autre s'intéressèrent à la dimension géographique des travaux de Moltke et publièrent des documents inédits comme des transcriptions de lettres (Fischer, 1944) ou un catalogue de cartes (Mutschke, 1935). Les documents cartographiques conservés à la bibliothèque d'État de Berlin apportent un complément iconographique à cette littérature⁹⁷.

⁹³ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 22.

⁹⁴ Un rapport fut rédigé en 1840 pour l'État-major de Berlin et publié, en 1846, sous le titre *Die Militärische Sendung der drei Königlich Preussischen Generalstabsoffiziere nach der Türkei in den Jahren 1837 bis 1839 (Schlussbericht, Großer Generalstab/Kriegsarchiv)*. Nous avons consulté le rapport rédigé par le major Fischer en 1842, *Darstellung des Türkisch-Ägyptischen Feldzugs im Sommer 1839*, Berlin, texte autographié de 44 pages. Ce document fut ensuite publié en 1935 aux éditions Junker und Dünnhaupt sous le nom d'Helmuth von Moltke : Helmuth von MOLTKE, *Darstellung des Türkisch-Ägyptischen Feldzugs im Sommer 1839*, 1935, 53 p.

⁹⁵ Plus récemment, une nouvelle édition a été publiée en 1979 sous le titre *Unter der Halbmond : Erlebnisse in der alten Türkei 1835-1839*. La traduction française proposant une version abrégée de cette correspondance parut pour la première fois en 1872 sous le titre *Lettres de Turquie* (chez Sandoz et Fischbacher) et fut rééditée en 1877. Nous nous référons ici le plus souvent à la version allemande de 1841, parfois à la seconde édition française de 1877, en le mentionnant, le cas échéant.

⁹⁶ Pour ne citer que quelques unes des nombreuses publications de cette époque : Eberhard KESSEL, *Strategie und Politik: eine Auswahl aus Moltkes Schriften*, 1936. Du même auteur en 1939, *Moltkes erster Feldzug, Anlage und Durchführung des türkisch-ägyptischen Feldzuges*. De la même façon, le général Colmar von der Goltz (cf. chapitre VI) fit l'objet de publications apologétiques comme celle de Wolfgang FOERSTER (dir.), *Generalfeldmarschall Colmar Freiherr von der Goltz : Denkwürdigkeiten*, 1929.

⁹⁷ Un certain nombre de documents ont cependant été détruits pendant la seconde guerre mondiale. Parmi les principales cartes conservées réalisées par Vincke, Fischer et Moltke, citons les documents suivants : *Karte von Constantinopel den Vorstädten, der Umgegend und dem Bosphorus, im Auftrage Sr. Hoheit Sultan Mahmud's II*, 1/25 000, Berlin, Simon Schropp, 1842 (71 cm x 68 cm), *Karte des nördlichen befestigten Theils des Bosphorus von den Hissaren bis zu den Leuchtbürmen am Schwarzen Meer, im Auftrage Sr. Hoheit Sultan Mahmud II*, 1/25 000, Berlin, Simon Schropp, 1849 (64 cm x 71 cm), *Plan-Atlas von Klein-Asien*, 11 feuilles Berlin, Simon Schropp, 1854, contenant les plans de « Biradschik, Mossull, Samsun, Urfa, Amasia, Afium-Kara-Hissar, Kiutachia, Karaman, Brussa, Sayd Bey Kalessi, Maraasch, Rum-Kaleh, Mesere, Koniah ».

L'abondance des sources se rapportant à Moltke contraste avec la documentation plus lacunaire concernant les trois autres officiers qui participèrent à la mission militaire de 1836-1839. Ce déséquilibre, renforcé par la notoriété que Moltke acquit après la guerre franco-allemande de 1870, contribue à minimiser leur rôle par rapport à l'action de ce dernier. Conscient de cette dissymétrie, Reinhold Wagner est l'un des seuls commentateurs à proposer une notice biographique du capitaine Traugott Wilhelm Heinrich Mühlbach, de Karl Freiherr von Vincke et de Friedrich Leopold Fischer⁹⁸.

Quoi qu'il en soit, l'orientation *terrestre* de la mission militaire prussienne souligne l'évolution des besoins stratégiques ottomans. Au cours des deux premières années de la mission, les travaux des militaires prussiens se concentrèrent sur les frontières occidentales de l'Empire ottoman puis s'orientèrent, à partir de 1837, sur le front oriental en prenant un caractère plus offensif dans un contexte de guerre contre le pacha d'Égypte. Au total, l'étendue parcourue en quatre ans fut considérable puisqu'elle couvrait autant la partie européenne de l'Empire que ses régions asiatiques (cartes n° 2 et 4, carnet central).

2. Des Dardanelles à Varna : les premiers relevés topographiques de Moltke (1836-1837)

À la demande du gouvernement ottoman, Moltke avait été chargé d'étudier l'état du système défensif des Dardanelles et de proposer d'éventuelles améliorations. Les fortifications des Dardanelles étaient en effet au cœur des préoccupations ottomanes depuis la fin du XVIII^e siècle et, plus récemment, depuis le blocus du détroit par la Russie au cours de la guerre de 1828-1829. La Russie disposait de relevés hydrographiques et topographiques détaillés des détroits et de la mer Égée hérités des conflits de la fin du XVIII^e siècle. Ayant, à cette époque, perdu plus de navires par naufrages qu'au cours d'affrontements avec la flotte ottomane⁹⁹, l'État-major russe avait ainsi éprouvé le besoin de cartographier précisément les bas-fonds, les rades et les écueils de la région. « Peu de territoires étaient cartographiés d'une manière aussi intensive et systématique par la Russie à cette époque-là, et le nombre de cartes nous étant parvenues reflète bien l'importance stratégique essentielle que revêtaient alors les détroits pour la Russie »¹⁰⁰. Celle-ci réalisa pas moins de vingt-sept cartes des détroits entre 1774 et 1780.

Commençant ses relevés au cours de l'année 1836, Moltke visita les Dardanelles à trois reprises en mars, juillet et août 1836. On connaît de lui une note qu'il adressa au chef de l'État-major prussien sur l'état des installations militaires des Dardanelles¹⁰¹ accompagnée d'une carte connue sous le nom de *Karte der Dardanellenbefestigung* (*Carte des fortifications des Dardanelles*) à l'échelle 1/12 000. Levée du 20 au 28 mars 1836, cette première version fut améliorée au cours de l'été et servit à illustrer l'ouvrage que Moltke rédigea à son retour à Berlin sur le conflit russo-turc de 1828-1829¹⁰².

⁹⁸ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 304-315.

⁹⁹ Vladimir BULATOV, « Eighteenth-Century Russian Charts of the Straits (Bosporus and Dardanelles) », *Imago Mundi*, vol. 52, 2000, p. 98.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 96.

¹⁰¹ Norbert FISCHER, *Moltke als Topograph*, 1944, p. 11. La France et la Grande-Bretagne avaient elles aussi effectué de nombreux relevés des détroits turcs à la fin du XVIII^e siècle. Les Dardanelles et la mer de Marmara avaient notamment été sondées par le vice-amiral français François Truguet, l'astronome Tondu et le capitaine de vaisseau Raccord en 1786-1787. Leurs relevés avaient été cartographiés par François Kauffer à la fin du XVIII^e siècle, cf. Frédéric HITZEL, « Un ingénieur français au service de la Sublime Porte : François Kauffer (1751 ?-1801) », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain d'Istanbul*, n° 6, juin 1994, p. 19.

¹⁰² Helmuth von MOLTKE, *Darstellung des russisch-türkischen Feldzuges 1828/1829*, avec cartes et plans, 1845, 2^e édition 1877.

Le gouvernement ottoman avait initialement envisagé la mise en place d'une ligne télégraphique entre Constantinople et les Dardanelles mais ce projet fut finalement abandonné, le gouvernement souhaitant d'abord fortifier les lignes de défense occidentales. Au cours du mois de mai 1836 et à nouveau en juin de la même année, Moltke voyagea ainsi en Bulgarie, à Varna notamment, et rédigea à son retour à Constantinople un rapport à l'intention de l'État-major ottoman intitulé *Rapport sur la forteresse de Varna, Constantinople, le 28 juin 1836*¹⁰³. Varna était en effet, en tant que port sur la mer Noire à proximité de l'embouchure du Danube, une place particulièrement stratégique que les Ottomans cherchaient à défendre. Moltke était accompagné par le grand-maître de l'artillerie de l'époque, Halil Pacha¹⁰⁴, et l'année suivante, en mai 1837, il retourna dans la région en compagnie du Sultan pour un voyage officiel à travers la Bulgarie et la Roumanie. Le convoi, qui comportait plus de huit cents chevaux, traversa Varna, Schumla [Šumen], Silistra, Rustchuk [Ruse], Tirnowa [Veliko Tărnovo], Kasanlik [Kazanlık] et Andrinople avant de revenir à Constantinople¹⁰⁵. Des routes furent tracées expressément pour ce voyage et « c'est là au moins un avantage qui restera au pays », commentait Moltke. Toutes les villes traversées à l'époque firent l'objet de dessins, de plans et de croquis, en particulier Varna et Schumla où Moltke signalait avoir « fort à faire avec ses relevés »¹⁰⁶.

À la fin de l'automne 1836, Moltke commença à effectuer des relevés du Bosphore. Il était muni pour cela d'une recommandation officielle des autorités ottomanes, l'autorisant à visiter tous les sites militaires qu'il souhaitait et lui octroyant l'aide d'autant de soldats que nécessaire. Cette autorisation lui permettait d'avoir une situation d'observateur privilégié des places militaires ottomanes qui étaient, en temps normal, interdites aux étrangers. Les sommes allouées aux officiers prussiens par l'État ottoman n'étaient cependant pas suffisantes pour couvrir tous leurs besoins. Dans ses mémoires, Moltke dit en effet avoir dû déboursier plus de cent thalers pour réaliser cette carte du Bosphore¹⁰⁷. Cent thalers constituaient une somme importante – un ouvrier prussien gagnait à l'époque environ 0,3 thaler par jour. Pour toute la durée de la mission, le gouvernement ottoman leur assurait un traitement de 2 000 piastres par mois, soit 128 thalers¹⁰⁸, en plus d'un serviteur, de deux chevaux de selle, du cantonnement de voyage, de l'alimentation. Pour les frais de voyage, la Porte leur avait accordé 8 000 piastres pour le voyage de Berlin à Constantinople et la même somme pour le retour, soit environ 1 026 thalers par personne au total. Ils recevaient en outre, en plus de ce qu'ils touchaient du côté ottoman, leur solde habituelle et le « complément de l'État-major » [*Generalstabszulage*] de 6 marks par jour, transmis par la légation de Prusse à Constantinople, à qui avait été par ailleurs versé un crédit de 6000 piastres (soit 385 thalers) dans le cas où la Porte n'aurait pas rempli immédiatement ses engagements financiers¹⁰⁹.

¹⁰³ « Bericht über die Festung Varna, Constantinopel, den 28. Juni 1836 », ce rapport comprenait des croquis de la ville et de ses environs: « Moltke über den Zustand der Festung Varna und die Befestigung der Dardanellen », GStA PK, I. HA, Rep. 81, III, 17.

¹⁰⁴ Halil Pacha (?-1855) : homme d'État ottoman, ancien esclave d'Hüsrev Pacha d'origine géorgienne. L'égat en Russie en 1829, il devint par son mariage avec Saliha Sultan, le beau-frère du sultan Mahmud II. Il fut ensuite nommé ministre de la Guerre, grand-amiral et gouverneur de province.

¹⁰⁵ Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 59.

¹⁰⁶ Helmuth von MOLTKE cité par Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 12.

¹⁰⁷ Lettre du 6 Février 1837, publiée dans les *Gesammelte Schriften und Denkwürdigkeiten*, Bd. 1-8, 1891-1893, p. 104, citée par Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 19.

¹⁰⁸ Toutes les conversions de la piastre (ou *kurus*), sauf mention contraire ont été effectuées par nous en nous appuyant sur les valeurs de la piastre proposées par Şevket PAMUK dans son ouvrage *Monetary history*, 2000, p. 191. Nous laissons le lecteur s'y reporter en ce qui concerne les limites de ces estimations. Pour le traitement des officiers prussiens, en l'absence d'une série chronologique complète, la valeur de la piastre retenue est celle de 1839 (104 piastres pour 1 livre britannique). Pamuk propose dans son ouvrage un tableau d'équivalence avec la livre britannique, nous avons ensuite converti celle-ci en thaler prussien, sur la base d'un thaler = 3 shillings. Sur la valeur du thaler en particulier cf. « Währungen im 19. Jahrhundert » [en ligne] : www.arenberg-info.de.

¹⁰⁹ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 29 et 31.

Le travail cartographique demandait également un investissement personnel conséquent : dans une lettre du 20 octobre 1836 à sa mère, écrite depuis Büyükdere, au nord de Constantinople, Moltke décrivait son quotidien. Il soulignait son plaisir à cartographier la région mais aussi la contrainte que ce travail représentait, mentionnant notamment la longueur des journées :

Chère mère ! [...] Je suis à cet instant même fort occupé avec une tâche qui me donne beaucoup de plaisir, le levé du terrain des deux côtés du Bosphore. Il y a beaucoup de collines à escalader, mais l'effort est récompensé par une vue splendide. Nous avons ici un magnifique temps d'automne ; et l'air humide de la mer permet aux arbres et aux plantes de rester verts, bien qu'il n'ait pas plu depuis quatre mois. Je me lève tôt le matin et je me laisse glisser dans la mer (j'ai saisi l'occasion de prendre une centaine de bains de mer). Puis je bois mon café et je commence ma journée de travail, soit dans une chaloupe à voile, soit dans un canot rapide [*Ruderfahrzeuge*] ou bien vers l'intérieur des terres à cheval. Le travail dure entre neuf et dix heures et le soir, je me repais d'un délicieux dîner. J'ai un ordre ouvert en langue turque qui m'autorise à visiter toutes les forteresses et batteries, en plus de cela un Chavass [*kavas*¹¹⁰], un Tschausch [*çavuş*] ou Caporal et autant de soldats que je veux pour m'accompagner et porter mes instruments. Depuis le début du mois, j'ai terminé un segment de 1,5 milles de long sur $\frac{3}{4}$ milles de large et je m'apprête, dans huit ou quatorze jours, à installer mes quartiers à Fanar ou au phare à l'entrée de la mer Noire pour ne pas perdre trop de temps dans des va-et-vient. J'ai ramassé pour toi au cours de toutes mes excursions des noyaux et des graines des dattes de Smyrne et des raisins de l'Olympe ainsi que des tamariniers d'ici. J'espère qu'ils prospéreront tous dans ta main heureuse¹¹¹.

L'hiver approchant, les relevés du Bosphore durent être effectués à la hâte et bien que l'échelle choisie par Moltke fût plus grande que celle de la carte du comte Andreossy sur laquelle il s'appuyait¹¹², la mesure du relief ne put être véritablement précisée. Comparés aux cartes de l'amirauté britannique et de l'Institut de géographie militaire de Vienne, à plus petite échelle (respectivement 1/365 000 et 1/300 000), qui lui succédèrent, les relevés du Bosphore de Moltke minimisaient les distances dans la représentation du détroit¹¹³.

Le plaisir dont témoignait Moltke dans sa lettre était corrélé à la conviction que sa mission était courte et qu'il pourrait rentrer rapidement en Prusse. Parti depuis un an, Moltke n'avait pas prévu de rester plusieurs années à Constantinople. Dans cette même lettre datée du 20 octobre 1836, il confiait à sa mère qu'« il n'est pas encore décidé si certains de nos officiers viennent ou non. Ils peuvent arriver d'un jour à l'autre, car leur voyage sera aussi rapide que la réponse à nos lettres. Dès qu'ils arriveront, je demanderai mon rappel et je peux alors espérer obtenir l'autorisation de rentrer sous 6 à 8 semaines. S'ils ne viennent pas du tout, je pourrai peut-être m'en aller encore plus tôt et dans tous les cas, j'espère que mon départ aura lieu d'ici la nouvelle année »¹¹⁴. En pratique, bien que les officiers prussiens n'arrivèrent pas avant le mois d'août de l'année suivante, Moltke fut maintenu à son poste et chargé de réaliser un nouveau plan de Constantinople.

¹¹⁰ Garde, ayant parfois une fonction honorifique, chargé en particulier d'accompagner les voyageurs au sein de l'Empire ottoman.

¹¹¹ Lettre d'Helmuth von Moltke à sa mère du 20 octobre 1836, retranscrite par Norbert Fischer (Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 29), en partie publiée dans les œuvres complètes de Moltke (Ges. Schr. IV, 98 u 99) et sous une forme légèrement modifiée dans l'édition française des Lettres de Turquie (datée par erreur du 27 septembre).

¹¹² Comte ANDREOSSY, *Carte topographique du Bosphore de Thrace et des environs de Constantinople* (1/80 000 environ, 65 cm x 50 cm, Paris, Picquet, 1828) levée par les officiers Tomassin, Vincent et Moreton-Chabillant sous la direction du comte Andreossy. Cette carte avait été publiée à Paris en 1828 pour accompagner le récit du comte Andreossy, *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années 1812, 1813, 1814 et pendant l'année 1826*, Paris, Barrois et Duprat, 525 pages.

¹¹³ Fritz MUTSCHKE, *op. cit.*, 1935, p. 9. La *Carte de la partie fortifiée et septentrionale du Bosphore depuis les forteresses jusqu'aux phares de la mer Noire, levée à l'échelle 1/25 000 par ordre du sultan Mahmud II* parut à Berlin en 1849 sous le titre de *Karte des nördlichen befestigten Teiles des Bosphorus von den Hissaren bis zu den Leuchttürmen am Schwarzen Meer, im Auftrage S. H. Sultan Mahmuds II. mit dem Messstisch in 1: 25 000 aufgenommen* (Berlin, Generalstabs, 83 cm x 84 cm).

¹¹⁴ Lettre d'Helmuth von Moltke à sa mère du 20 octobre 1836, retranscrite par Norbert Fischer, *op. cit.*, 1944, p. 29.

Dresser le plan de Constantinople (1836-1837)

Die Stadt liegt wie eine Karte vor dem Blick ausgebreitet
(La ville s'offre au regard étalée comme une carte¹¹⁵)

Tâche aussi ambitieuse que prestigieuse, le plan de Constantinople resta la réalisation cartographique la plus connue des années turques de Moltke. Pierre Pinon et Stéphane Yérasimos notent que « les archives ottomanes regorgent d'informations écrites sur l'espace urbain mais sont désespérément vides en plans et documents graphiques pour les périodes antérieures au XIXe siècle. Cette remarque est valable aussi bien pour l'ensemble de l'Empire ottoman que pour Istanbul sa capitale où, mises à part quelques représentations turques de la ville avec la technique de la miniature, toutes les images que nous possédons sont d'origine occidentale »¹¹⁶. On comprend, face à une telle pénurie, que la réalisation de plans de villes ait constitué une préoccupation centrale des officiers prussiens pendant leur mission dans l'Empire ottoman.

La censure qui sévissait et la possible interception du courrier par les Autrichiens explique que la correspondance de Moltke ne contienne en elle-même que peu d'informations sur l'activité militaire de leur auteur. Dans une lettre datée du 12 juillet 1839, Moltke écrivait ainsi à sa mère : « Pour des raisons que nous connaissons, je ne t'ai rien écrit dans mes lettres précédentes à propos de ma situation professionnelle. » À la fin de l'année 1836 et au cours du mois de janvier 1837, Moltke commença les relevés topographiques de la capitale ottomane qu'il poursuivit jusqu'au mois de mars 1837. L'activité du cartographe était traditionnellement rythmée par les saisons : les relevés étaient effectués au printemps et en été, et les données recueillies traitées en hiver. Moltke s'étonnait, de ce fait, d'avoir pu travailler pendant l'hiver 1836-1837 à Constantinople :

Ces derniers temps, je fus certes réduit à chercher le terrain sous la neige, mais il n'en reste pas moins ce fait extraordinaire, que le beau temps qui a duré jusqu'au début du mois de janvier m'a permis de travailler en plein air avec ma planchette. Maintenant arrivent les orages du printemps ; l'aubépine, le cerisier et l'amandier sont en fleurs, le crocus et la primevère sortent de terre, et je t'enverrais volontiers une violette constantinopolitaine, si elle n'était pas saisie à la frontière par les autorités impériales et royales à titre d'objet facilement infecté par la peste¹¹⁷.

L'épidémie de peste qui ravageait Constantinople depuis 1835 donnait à la ville une atmosphère oppressante. Selon les sources, 30 000 décès avaient été recensés dans les mois qui précédèrent l'arrivée de Moltke à Constantinople et l'épidémie n'avait pas encore été enrayée lorsqu'il commença ses relevés dans les étroites ruelles de Stamboul. Sa première préoccupation consista à trouver un point de vue surplombant la ville et ses environs. Moltke repéra donc tout d'abord les hauteurs et les monuments qui pouvaient remplir cet office. Il n'hésita pas à escalader jusqu'à la coupole de Sainte-Sophie, qu'il qualifiait de « montagne artificielle », pour les besoins de sa carte. Il décrivit ainsi son ascension du monument :

Depuis toutes sortes d'escaliers et de toits en plomb, on parvient depuis l'extérieur au pied de la grande coupole principale ; de là, on monte sur le rebord des fenêtres, et on trouve une chaîne qui pend depuis le croissant d'or accroché au sommet de la coupole ; grâce à cette chaîne, si l'on ne souffre pas de vertige, on monte facilement sur la partie supérieure de la coupole. La vue depuis cette montagne artificielle vaut largement l'effort fourni pour l'escalader ; il y a tout en bas d'un

¹¹⁵ Helmuth von MOLTKE, lettre du 20 octobre 1836, *op. cit.*, 1841, p. 132.

¹¹⁶ Pierre PINON et Stéphane YERASIMOS, « Relevés après incendie et plans d'assurances : les précurseurs du cadastre stambouliote », *Environmental Design : Urban Morphogenesis, Maps and Cadastral Plans*, 1993, p. 1.

¹¹⁷ Helmuth von MOLTKE, Lettre du 22 février 1837, *op. cit.*, 1877, p. 117.

côté la cour intérieure du Sérail, de l'autre l'Atmeidan¹¹⁸ ; le port ressemble à une large rivière qui coule vers Sainte-Sophie avec un nombre incalculable de navires et de barques et, tout autour, l'œil, étonné, aperçoit une si grande variété de villes et de mers, de terres et de montagnes que l'imagination ne peut le concevoir, l'art ne peut pas les représenter. La descente est un peu moins agréable¹¹⁹.

Sainte-Sophie avait un statut particulier dans la cartographie de Constantinople car elle servait de point de référence pour le calcul du nord astronomique. Celui-ci avait été établi pour la première fois à la fin du XVIIIe siècle par l'astronome de l'ambassade de France, Lebrun-Tondu¹²⁰. La déclinaison était ainsi souvent indiquée sur les cartes par deux axes se croisant au sommet du monument, comme cela se voit sur les cartes de François Kauffer (~1751-1801)¹²¹ (cf. illustration n° 7, carnet central).

Moltke choisit l'aqueduc de Valens comme base de ses opérations de triangulation. Bien que relativement étroit, l'aqueduc avait cet avantage d'être à peu près plan, ce qui permettait au cartographe d'y installer ses instruments de mesure et d'y trouver ainsi une base facile à aménager pour l'établissement précis d'une longueur initiale, nécessaire aux opérations de triangulation. Depuis ce monument, en position de surplomb, l'observateur pouvait aisément viser les autres monuments de la ville.

Moltke notait ainsi :

L'aqueduc de Valens constitue une magnifique promenade de plus de mille pas au milieu de la ville, en surplomb des maisons et des mosquées, des rues et des fontaines. Il m'a rendu les meilleurs services au cours de mes relevés de Constantinople et après avoir déterminé avec précision ses deux extrémités, je pouvais, depuis cet endroit, établir en toute quiétude la position de centaines de mosquées et de tours. La ville s'offre au regard étalée comme une carte et la difficulté ne tient qu'en la foule infinie d'objets [à cartographier]¹²².

On peut s'étonner que le plan de Constantinople réalisé par Moltke ait été loué pour sa schématisation des formes du relief. Selon Norbert Fischer, en effet, le paysage des cartes de Moltke se dressait « comme une carte en relief » et rendait tangible la « matérialité du terrain ». Moltke privilégiait l'estompage pour figurer le relief comme on le voit sur l'édition ottomane du plan de Constantinople (cf. illustration n° 3, carnet central). Cet effet de réalisme était pour Fischer une caractéristique primordiale du dessin cartographique de Moltke : un jugement qui relevait plus de l'esthétique de la carte – « l'art du dessin cartographique », écrivait Fischer – que de l'utilisation pratique de celle-ci. On est en effet loin, sur la carte de Moltke, d'une représentation « fiable » des reliefs puisqu'aucune des altitudes n'a été mesurée avec précision. Il est plutôt question ici d'indiquer « l'esprit du relief », comme c'était le cas sur les cartes de l'époque moderne, celles des Cassini au XVIIIe siècle, par exemple.

L'absence de nivellement était à l'époque la principale lacune des travaux cartographiques prussiens lancés après les guerres napoléoniennes par le bureau topographique de l'État-major à Berlin : l'horizontalité était largement privilégiée par rapport à la verticalité des relevés et il s'agissait avant tout, selon les préceptes de Cassini, de « mesurer les distances par triangulation et

¹¹⁸ C'est-à-dire la place de l'Hippodrome.

¹¹⁹ Lettre retranscrite par Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 20.

¹²⁰ Frédéric HITZEL, *op. cit.*, 1994, p. 19.

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Helmuth von MOLTKE, *op. cit.*, 1841, p. 132 : « Das Aquädukt des Valens bildet einen köstlichen Spaziergang von mehr als 1000 Schritt mitten in der Stadt, hoch über Häusern und Moscheen, über Strassen und Fontänen. Er hat mir bei meiner Aufnahme von Konstantinopel die besten Dienste geleistet, und nachdem ich seine beiden Endpunkte genau festgelegt, konnte ich von hier ungestört die Lage von Hunderten von Moscheen und Türmen bestimmen. Die Stadt liegt wie eine Karte vor dem Blick ausgebreitet, und die Verlegenheit besteht nur in der endlosen Menge von Objekten. »

d'assurer ainsi le positionnement exact des lieux¹²³ ». L'appréciation des hauteurs restait approximative, et la représentation cartographique, souvent succincte : les reliefs étaient figurés par des formes de « champignons » soulignées par des estompages et des dégradés bistres ou grisés. Les cartes qui furent commercialisées en Prusse à partir de 1840 (mettant ainsi un terme au secret militaire qui régnait jusqu'alors sur la cartographie) cherchaient à répondre aux nouveaux besoins en matière de prospection minière et de chemins de fer mais elles n'étaient en fait qu'à peine utilisables à cette fin car elles manquaient d'indications de hauteur¹²⁴.

Le nivellement était une entreprise coûteuse, nécessitant une main-d'œuvre importante, recrutée généralement dans les rangs de l'armée. Un ou deux cartographes ne pouvaient, à eux seuls, lever suffisamment de points pour réaliser un maillage assez dense d'un terrain. Il fallait donc une équipe et des instruments précis : à Constantinople, Moltke manquait des deux. Les hommes qui l'accompagnaient étaient chargés de le protéger et de « porter ses instruments¹²⁵ » mais non de l'aider dans ses mesures puisqu'ils ne possédaient pas de compétences cartographiques spécifiques. Cette fonction de « portage » qui était remplie par les autochtones était courante en situation exploratoire : Kapil Raj a bien montré, dans le cas indien, l'instrumentalisation du corps des indigènes et leur usage comme outil de mesure, pour le calcul des distances notamment, que l'on retrouve ici dans le cas ottoman¹²⁶. On ne connaît pas, dans le détail, le rôle ni le nombre de militaires ottomans qui accompagnaient Moltke dans ses travaux. Mais ils n'étaient pas considérés, à Constantinople, comme des « collaborateurs » du cartographe : seule leur force physique était requise. Quant aux instruments, ils restaient sommaires. La planchette, utilisée pour les plans de villes, était formée d'une table en bois fixée sur un trépied et d'un viseur (alidade¹²⁷) pour mesurer les angles. Le cartographe reportait sur une feuille de papier quadrillée (la « minute ») posée sur la table en bois les coordonnées des points ainsi mesurés. Le reste du matériel était composé de boussoles¹²⁸ et de baromètres¹²⁹ – tout au moins à Constantinople puisque Mühlbach se plaignit lors des déplacements ultérieurs de la mission en Anatolie de ne pas avoir de baromètre en sa possession. Moltke ne disposait ni de théodolite (qui lui aurait permis d'effectuer des mesures d'angles non seulement horizontales mais encore verticales), ni de chaîne d'arpenteur et le pas seul fut employé pour mesurer la longueur de la base nécessaire aux opérations de triangulation à Constantinople. Il exprima par ailleurs le regret de ne pas avoir emporté de chambre obscure lors de son séjour au Kurdistan – instrument qui lui aurait permis de projeter une vue ou un paysage sur une surface plane et d'en suivre ensuite les contours pour obtenir une image correctement proportionnée.

Après avoir effectué un ensemble de relevés depuis l'aqueduc de Valens, Moltke compléta ses données par des mesures au niveau du sol. Il témoigna dans l'une de ses lettres de son travail dans les rues de la vieille ville :

Je viens de terminer mon levé du plan de Constantinople ; dans aucune autre capitale, je n'aurais pu travailler avec autant de quiétude comme j'ai pu le faire dans les rues de celle-ci. « Harta » [sic] disaient les Turcs « une carte », et ils passaient tranquillement leur chemin, comme s'ils avaient voulu dire : « Nous ne comprenons rien à cela ». Parfois, avec ma planchette, on me prenait pour un

¹²³ Monique PELLETIER, « Des villages de Cassini aux communes d'aujourd'hui », [en ligne] 2004, n.p.

¹²⁴ Wolfgang TORGE, *op. cit.*, 2007.

¹²⁵ Helmuth von MOLTKE, lettre du 20 octobre 1836, *op. cit.*, 1877, p. 51.

¹²⁶ Kapil RAJ, *op. cit.*, 2007.

¹²⁷ Maurice d'HOLLANDER, « Topographie », *Encyclopédie Universalis*, 1990, p. 727-732 : « L'alidade est composée d'une règle avec un biseau permettant le tracé d'une direction et d'un organe de visée, pouvant être constitué par le système œillette-crin de l'alidade nivélatrice, ou pouvant être optique ; la lunette comporte alors un réticule, analogue à celui des tachéomètres, ou un tableau focal permettant la mesure des sites et des distances ».

¹²⁸ La boussole permettait de déterminer un azimut par rapport au Nord magnétique.

¹²⁹ Il s'agit de baromètres à mercure (ou à gaz) remplacés ensuite par des baromètres anaéroïdes produits en France à partir de 1844.

« moalibidchi » [*mahallebici*] pour un homme qui porte des sucreries sur une feuille blanche pour les vendre dans les rues, et pour cette raison, les enfants cherchaient à se lier d'amitié avec moi. Les plus curieuses sont les femmes (ici en Turquie tout particulièrement) ; elles voulaient absolument savoir ce qui était écrit sur le papier, pourquoi le Padichah en avait besoin puisqu'il connaissait déjà ces lieux, si je ne parlais pas turc ou tout au moins « rum » (c'est-à-dire grec). Mon escorte ayant répondu par la négative, elles me considérèrent comme une espèce de demi-sauvage, avec lequel on ne pouvait communiquer qu'au moyen de signes. Cela leur faisait grand plaisir – peut-être seulement parce que cela leur est défendu – que je dessine leur portrait ; rien n'est plus facile que cela : un grand voile blanc d'où sortent deux yeux noirs, un bout de nez et de larges sourcils qui se rejoignent – si j'avais eu une lithographie avec moi, j'aurais pu ajouter seulement quelques détails à chacun des portraits et toutes auraient trouvé le résultat très ressemblant. Les Grecs et les Juifs étaient quelque peu plus importuns que les Turcs mais un simple « Jassak dir [*yasakdir*] » – c'est interdit – de la part de mon Tchauch [*çavuş*] (sergent) suffisait pour qu'ils s'enfuient comme une volée de moineaux¹³⁰.

Ce célèbre extrait des *Lettres de Turquie* dépeint l'activité du cartographe et son rapport avec la population locale (celle-là même dont von der Goltz, cinquante ans plus tard, se plaindra avec véhémence lorsqu'il réalisera de nouveaux relevés de Constantinople). Entouré de soldats, le cartographe représente une figure d'autorité – d'où l'effet immédiat de l'injonction « c'est interdit ! » Les autochtones sont largement infantilisés (Grecs et Juifs sont comparés à une « volée de moineaux¹³¹ ») et uniformisés. Moltke qualifie à d'autres endroits les Grecs de « bavards » : « Il y a une multitude affairée, un grand mouvement, car les Grecs, qui forment le fonds de la population, sont aujourd'hui encore une race de bavards¹³². » Concernant les Juifs, les jugements de Moltke étaient fondés sur des stéréotypes antisémites courants en Allemagne à l'époque et renforcés par le contexte d'épidémie de peste que les Juifs étaient supposés propager : « La plupart des cas [de peste] naissent d'objets achetés, de vieux habits, de marchandises en laine colportés par les Juifs¹³³. »

Le gouvernement ottoman ayant demandé aux officiers prussiens de ne pas porter d'uniforme militaire, ceux-ci se fondaient plus facilement dans la population locale, en portant notamment, le fez. Se livrant à une anthropologie spontanée, Moltke observait le comportement des individus qu'il rencontrait, femmes et enfants en particulier. Le statut d'étranger autorisait des transgressions comme le fait de réaliser des portraits de musulman(e)s. Le dessin apparaît dans ce contexte comme un moyen d'échange avec l'Autre. Entraîné aux techniques du croquis et de l'esquisse topographiques, Moltke était en mesure d'utiliser son savoir-faire à des fins autres que la cartographie. Ainsi, comme beaucoup de voyageurs de l'époque, Moltke rapporta de son séjour en Turquie une série de portraits dont une partie fut publiée avec sa correspondance. Les individus se ressemblaient plus ou moins aux yeux de l'étranger : seuls quelques détails les distinguaient, ce qui illustre bien la difficulté à les individuer. Mais Moltke savait que le sentiment d'étrangeté était réciproque : ne maîtrisant à l'époque que quelques rudiments de langue ottomane, il était conscient de passer pour un « demi-sauvage » aux yeux des populations locales avec qui la communication verbale était impossible – tout au moins dans un premier temps puisque Moltke, comme d'ailleurs les autres officiers prussiens, rentrèrent de leur mission en étant capables de s'exprimer correctement en ottoman.

Son intérêt pour l'Orient dépassait la seule préoccupation militaire. Cultivé, nourri d'Antiquité classique et féru de littérature – il avait notamment lu, dans sa jeunesse le *Voyage en Orient* de Lamartine –, Moltke accumula sur place toutes sortes d'observations. Ses plans de Constantinople et du Bosphore jouaient simultanément sur deux registres : le domaine militaire et stratégique – cartographeur pour défendre – et le domaine historique et culturel – cartographeur pour retrouver les traces de l'Antiquité. C'était déjà le cas des plans de son prédécesseur, François

¹³⁰ Helmuth von MOLTKE, Lettre du 22 février 1837, *op. cit.*, 1841 (éd. prussienne), p. 146.

¹³¹ Helmuth von MOLTKE, Lettre du 22 février 1837, *op. cit.*, 1877 (éd. française), p. 97.

¹³² Helmuth von MOLTKE, Lettre du 12 février 1838, *op. cit.*, 1877, p. 43.

¹³³ *Ibid.*

Kauffer. Dans une lettre du 6 février 1837 à sa mère, Moltke décrivait en ces termes sa carte du Bosphore et de Constantinople :

[La carte] englobe actuellement l'ensemble du Bosphore depuis l'embouchure de la mer Noire jusqu'à 5 milles plus au sud vers la mer de Marmara et de 1 à 1,5 milles à l'intérieur des terres. Elle contient Büyükdere, où les diplomates habitent, Therapia, où Médée cueillit ses herbes magiques, les Cyanées, que les Argonautes contournèrent, les forteresses que les Sultans turcs consolidèrent, Constantinople avec les murs des empereurs grecs et le sérail, qui occupe la place de l'ancienne Byzance, Péra et Galatia [*sic*] que les Génois construisirent, Kadiköy ou l'ancien Chalcédoine, la plaine de Daudpacha, où les Janissaires se rassemblaient et où ils recevaient le Sancak-i Şerif¹³⁴ ou drapeau du Prophète lorsqu'ils se mettaient en route contre les Chrétiens, l'aqueduc de l'empereur Valens et du sultan Soliman, la fin des Balkans et le début de la chaîne de Bithynie¹³⁵.

On le voit, Moltke mêle dans cette lettre des éléments mythologiques et historiques et ne se limite pas à une vision stratégique ou militaire. La topographie apparaît bien ici comme un pont entre « la pratique militaire et la science historique¹³⁶ ». Si les lettres de Moltke étaient initialement, rappelons-le, adressées à sa mère (tout au plus, peut-être, destinées à une lecture à haute voix auprès d'un cercle d'amis), elles s'inscrivaient par leur publication, dans la mode littéraire orientaliste qui se diffusait en Prusse à cette époque-là.

Le plan de Moltke constitua la deuxième génération de plans géométraux et triangulés de Constantinople. Il précisait la carte de François Kauffer – dont le tracé des rues était souvent fantaisiste – en mettant notamment à jour les dernières transformations de la ville : on peut notamment y distinguer le premier pont construit en 1836 sur la Corne d'Or. L'échelle choisie ne permettait cependant pas de rendre compte avec minutie de tous les monuments de la ville et de ce fait n'était pas, selon Fritz Mutschke, appropriée à un « plan de ville¹³⁷ ». Son cadre élargi offrait cependant l'avantage de prendre en compte les périphéries qui étaient souvent délaissées par les cartographes (nous verrons qu'il s'agira là d'un reproche formulé par August Petermann aux cartes ultérieures de Carl Stolpe).

Le dessin original de Moltke fut transmis au chef d'État-major prussien, le général von Krauseneck à Berlin et gravé dans cette ville en 1844 par W. Bombe. L'éditeur Simon Schropp se chargea de commercialiser la carte à l'échelle 1/ 25 000 (86 cm x 60 cm). Une autre version fut publiée à Constantinople au cours de la décennie 1840 : l'édition que nous avons pu consulter est datée de 1851-1852 (1268) soit dix ans après sa publication en Allemagne, mais Cahit Kayra donne la date de 1844 (1260) pour la première édition ottomane¹³⁸. Les différentes éditions de la carte renoncèrent toutes, pour des raisons techniques, aux teintes rouges qui signalaient à l'origine les parties bâties de la ville¹³⁹. Le cartouche de l'édition ottomane de 1851-1852 indique que :

La traduction et reproduction de la carte de la Maison du Califat Sublime et de ses environs, préparée en langue allemande par l'officier de l'État de Prusse, Mol[t]ke [ont été] faite[s] grâce à Son

¹³⁴ Drapeau sacré, relique de l'étendard du Prophète conservée au palais de Topkapı. L'étendard était sorti et porté par le Sultan en personne lorsqu'un danger extérieur menaçait l'Empire ottoman siège du Califat et, à travers lui, l'Islam tout en entier.

¹³⁵ Helmuth von MOLTKE, lettre du 6 février 1837, citée par Norbert Fischer, *op. cit.*, 1944, p. 19.

¹³⁶ Christian BELGER, « Graf Moltkes Verdienste um die Kenntnis des Altertums », *Preussische Jahrbücher*, I, 1883, cité par Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 57: « Mit Recht hat man die Topographie als "Bindeglied zwischen militärischer Praxis und historischer Wissenschaft" bezeichnet ».

¹³⁷ Fritz MUTSCHKE, *op. cit.*, 1935, p. 11.

¹³⁸ Cahit KAYRA, *Eski İstanbul'un eski haritaları*, 1990a, et *Istanbul Haritaları*, 1990b.

¹³⁹ Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 21.

Excellence le refuge du Califat qui soutient l'Éducation — par l'École des sciences militaires [*Mekteb-i Fünûn-i Harbiye*] en l'an 1268 [A.H., 1851-1852 A. D.]¹⁴⁰

L'École des Sciences Militaires – ou Académie militaire – (*Mekteb-i Fünûn-i Harbiye*), créée en 1834, dispensait des cours de topographie, de géodésie et d'astronomie¹⁴¹. La fonction apologétique de la carte apparaît ici : image du pouvoir réel ou fantasmé sur un territoire, la carte et ses ornements participaient de la glorification de la puissance impériale ; la *tuğra* notamment était toujours soigneusement insérée dans le cartouche des cartes traduites en ottoman et les éléments chrétiens de ce dernier consciencieusement supprimés. Le cartouche des cartes européennes traduites en ottoman était en effet systématiquement modifié, comme par exemple lors de la traduction par Mahmud Raif Efendi de l'Atlas de William Faden publié sous le titre de *Cedid Atlas Tercümesi* (Traduction du Nouvel-Atlas) en 1803 – « le plus bel atlas de l'époque¹⁴² ».

Il semble évident qu'en raison de l'échelle choisie, ainsi que des préoccupations militaires qui étaient celles de Moltke, la carte s'inscrivait dans une réflexion stratégique et militaire. On note ainsi l'existence de deux encarts en haut à gauche de la carte représentant des casernes. Néanmoins ces objectifs ont parfois été remis en question au profit d'un projet de réaménagement urbain et la finalité du plan de Constantinople réalisé par Helmuth von Moltke a donné lieu à de nombreux débats. Dans les années 1930, l'érudit Osman Ergin lança l'idée que le plan de Constantinople d'Helmuth von Moltke avait été réalisé à des fins avant tout civiles¹⁴³. Il aurait été conçu selon cet auteur pour penser le réaménagement de la ville entrepris par les autorités ottomanes sur un modèle européen. Cette affirmation, reprise par Zeynep Çelik dans son ouvrage *The remaking of Istanbul* a été largement discutée et critiquée par Stéphane Yérasimos¹⁴⁴. Dans les propos d'Ergin, associer le nom de Moltke au projet de réorganisation de la ville de 1839 participait d'une argumentation « kémaliste », visant à discréditer les autorités ottomanes de l'époque qui n'auraient pas été capables d'appliquer les éléments de modernité (en particulier pour la ville des éléments d'hygiénisme et de rationalité urbanistique) que les Occidentaux leur apportaient. Ergin concédait cependant ne pas avoir été en mesure de consulter la dite carte de Moltke qui illustrerait ce projet urbanistique¹⁴⁵ et Zeynep Çelik reconnaît elle aussi que ce plan d'aménagement n'a pas été trouvé à ce jour, arguant que les consignes données par les autorités ottomanes à Moltke auraient été principalement verbales¹⁴⁶. Les arguments de Zeynep Çelik malmènent parfois la chronologie, en particulier lorsqu'elle affirme que l'« ingénieur allemand, Helmuth von Moltke, fut embauché en 1839 pour améliorer le réseau urbain

¹⁴⁰ Traduction de Güneş İşksel que je remercie ici. Il est vraisemblablement entendu par « Maison du Califat Sublime » la péninsule historique de Stamboul sans inclure les quartiers de Galata et d'Eyüp. Istanbul est habituellement désignée par une périphrase « Asitane-i Saadet » : « Seuil de la Félicité ».

¹⁴¹ Sur les enseignements dispensés à l'Académie militaire, cf. Meltem AKBAS, *Osmanlı Türkiyesi'nde Modern Fizik (19. Yüzyıl)*, 2002, p. 115-146.

¹⁴² Mahmud Raif Efendi, mort en 1807, avait été secrétaire du premier ambassadeur de l'Empire ottoman en poste permanent à Londres, cf. Ekmeleddin İHSANOĞLU, *Osmanlı Coğrafya Literatürü Tarihi*, 2000, vol. 1, p. 169-171.

¹⁴³ Osman Ergin, *İstanbul'da, İmar ve İkân Hareketler*, 1938.

¹⁴⁴ Stéphane YERASIMOS, Compte-rendu de l'ouvrage de Zeynep ÇELİK, « The Remaking of Istanbul. Portrait of an Ottoman City in the Nineteenth Century », *Turcica*, XX, 1988, p. 299-301, notamment p. 301 : « La seule chose qui nous laisse sur notre faim est l'attribution du projet de 1839, si important puisqu'il influence tous les aménagements ultérieurs y compris les dégagements aux abords de la Corne d'Or entrepris à partir de 1985, à Helmuth von Moltke. Des preuves pour cela ne sont pas fournies et le renvoi à Osman Nuri n'est pas complètement satisfaisant, d'autant plus que celui-ci, en citant le projet dans son *Mecelle-i Umur-u Belediye*, ne se réfère pas directement à Moltke ». Cf. aussi Stéphane YERASIMOS, « Réglementation urbaine et municipale (1839-1869) », in Alain BORIE, Pierre PINON, Stéphane YERASIMOS (dir.), *L'occidentalisation d'Istanbul au XIXe siècle*, 1989, p. 28.

¹⁴⁵ Osman ERGIN, 1938, *op. cit.*, p. 28

¹⁴⁶ Zeynep ÇELİK, *The Remaking of Istanbul: Portrait of an Ottoman City in the Nineteenth Century*, 1986, p. 104: « In fact, Von Moltke's proposal might have been nothing more than a verbally articulated set of urban design principles, since no evidence of a plan has surfaced ».

d'Istanbul¹⁴⁷ ». Or, en 1839, Helmuth von Moltke – qui n'a jamais été ingénieur – était occupé sur le front de l'est et ce, jusqu'à la défaite de Nisib, en juin de la même année. Il retourna ensuite à Constantinople mais n'y passa que l'été et rentra définitivement en Prusse en septembre 1839. Il n'a donc pas pu être « embauché » à cette date pour réaliser un projet d'urbanisme. Il avait en revanche certainement répondu, au printemps 1837, alors qu'il était en train de réaliser le plan de la ville, à des demandes ponctuelles en matière de réaménagement urbain : son biographe Max Jähns mentionne ainsi la réalisation d'un plan permettant de relier le nouveau pont sur la Corne d'Or au ministère de la Guerre (*Seraskerat*) sur la péninsule historique, plan qui aurait été, selon cet auteur, « immédiatement suivi d'effets¹⁴⁸ ». Il se peut que Moltke ait à cette occasion formulé des idées de réaménagement urbain comme la hiérarchisation des voies et l'ouverture d'artères principales mais aucune des sources allemandes ne mentionne ces principes et la carte de Moltke qui nous est parvenue n'est pas, en l'état, utilisable à des fins urbanistiques. Stéphane Yérasimos résume ainsi la situation :

L'administration ottomane commande en 1837 un plan d'Istanbul au jeune officier Helmuth von Moltke, membre d'une mission prussienne. Cette volonté de connaître la capitale, manifestée pour la première fois par les Turcs, est liée à des préoccupations urbanistiques, puisqu'un projet d'aménagement de la ville, attribué sans doute à tort au même Moltke est en cours de préparation à cette date. Il verra le jour sous la forme d'une décision du conseil impérial des ministres datée du 17 mai 1839. Or, la mention faite par ce texte à « une carte du Seuil de Félicité (la capitale), où la largeur et la direction des rues, dont l'ouverture et le nivellement sont décidés, seront dessinées et indiquées par des couleurs différentes et les différences de courbes de niveau, c'est-à-dire les pentes, seront figurées et cotées [...] » ne semble pas correspondre à celle dressée par Moltke, puisque celle-ci, de grande échelle et peu précise, ne peut pas constituer le support d'un plan d'urbanisme et encore moins celui d'un plan d'alignement¹⁴⁹.

Les cartes ottomanes, en particulier celles illustrant les réseaux d'adduction d'eau de Constantinople réalisées au début du XIXe siècle par l'ingénieur Seyyid Hasan (ou Seyid Hasan), décédé en 1815, comportaient bien plus d'informations indispensables à un projet de réaménagement urbain¹⁵⁰. Certes, ces cartes commençaient à dater et ne respectaient pas les canons de la cartographie occidentale puisqu'elles mêlaient des perspectives axonométriques et des perspectives zénithales mais elles n'en offraient pas moins un grand nombre d'informations que ne prenaient en compte ni les cartes de François Kauffer ni celle d'Helmuth von Moltke.

Le renfort d'officiers prussiens (automne 1837 - février 1838)

L'enthousiasme des premiers temps s'émoissait : Moltke, qui avait espéré rentrer à Berlin à la fin de l'année 1836, s'ennuyait à Constantinople et trouvait son quotidien monotone, comme il le confiait dans une lettre du mois de juin 1837 :

Quant à moi, je trouve que la contrée la plus ravissante et même la pipe ne remplacent pas, pour un Européen, la société et les rapports intellectuels. Les diplomates vivent dans des villages différents ; ils sont séparés par les distances et par des considérations politiques ; pour ce qui est des Pérotés¹⁵¹, leurs idées ne vont pas plus loin que leurs caïques, c'est-à-dire qu'elles ne dépassent pas les environs

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 50: « A German engineer, Helmuth von Moltke, was hired in 1839 to improve Istanbul's street network ».

¹⁴⁸ Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 59.

¹⁴⁹ Stéphane YERASIMOS, *op. cit.*, 1989, p. 2-3 et p. 28.

¹⁵⁰ « Suyolu haritaları », in Cahit KAYRA, *op. cit.*, 1990a, p. 102 et Ekmeleddin İHSANOĞLU, *op. cit.*, 2000, vol. 1, p. 174-175.

¹⁵¹ Le terme désigne les habitants de Péra, quartier de Constantinople où résidaient Levantins et Européens.

immédiats. J'attends donc avec une impatience indescriptible la prochaine arrivée des officiers dont l'envoi a été décidé par le roi, sur la prière du Sultan¹⁵².

L'ennui, teinté de mal du pays, faisait partie de l'expérience du terrain : le voyageur était projeté dans un environnement différent sans y être forcément préparé et sans que la durée ni même le contour de la mission ne soient clairement précisés. Un certain flou régnait en effet sur la durée exacte de la mission prussienne, tributaire des contingences politiques et des négociations diplomatiques. À la fin du mois d'août 1837, les officiers Karl von Vincke, Heinrich Mühlbach et Friedrich Leopold Fischer rejoignirent finalement Helmuth von Moltke à Constantinople. Ils furent reçus officiellement par le *serasker* Halil Pacha, ancien grand maître de l'artillerie qui avait accompagné Moltke en Bulgarie l'année précédente, puis par Mahmud II début septembre. Halil Pacha et le Sultan avaient fait écrire phonétiquement le nom des officiers en lettres arabes sur un papier et s'étaient exercés à les prononcer. Le nom de « Fischer » leur aurait, semble-t-il, causé des difficultés. Moltke était, quant à lui, désigné sous le nom de « Baron Bey » (Monsieur le Baron). Le comte de Königsmarck, légat de Prusse à Constantinople, tint une allocution en français, traduite simultanément, dans laquelle il soulignait que le roi Frédéric-Guillaume III avait voulu prouver au sultan, par l'envoi de ce renfort, sa disposition amicale¹⁵³.

Les officiers furent tout d'abord chargés d'aider Moltke dans sa mission de reconnaissance des positions militaires occidentales de l'Empire ottoman : ils se rendirent en Bulgarie où ils séjournèrent plus d'un mois (18 septembre - 7 novembre 1837) avec un équipage d'une vingtaine de personnes comprenant des officiers turcs, des messagers (*tatar*¹⁵⁴) et des gardes (*kavas*) ainsi qu'une quarantaine de chevaux. Comme pour les précédents voyages de Moltke en Bulgarie, nous avons tracé l'itinéraire des militaires prussiens sur une carte pour qu'il soit plus aisé d'en saisir l'ampleur (cf. illustration n° 2, carnet central). Les instruments et une partie des bagages avaient été envoyés par mer de Constantinople à Varna. Helmuth Moltke se distinguait de ses collègues par une formation plus poussée en cartographie, acquise notamment au sein du Bureau de topographie militaire de l'État-major prussien où il avait été appelé, en 1828, et pour lequel il avait effectué des relevés en Silésie et en Posnanie. Le souci d'exactitude et de précision caractérisait sa démarche : Moltke établissait par exemple une nette différence entre les « plans », levés à l'aide d'une planchette¹⁵⁵, et les « croquis », fruits d'une seule estimation « à main levée » des distances. Les officiers s'étaient partagé le travail à effectuer : Helmuth von Moltke réalisa les plans de Burgas, Misivri, Siseboli, Ahiole, Baltchick, Hirsova, Matchin et Prawady [Provadia], ainsi qu'un nouveau relevé de la ville de Varna avec l'aide de Vincke¹⁵⁶. Mühlbach atteint de fièvre¹⁵⁷ dut s'aliter à Kirkilissa [Kırkkilise] pendant que les officiers continuaient leurs travaux de reconnaissance et d'étude des fortifications.

Les militaires prussiens obtinrent de rentrer à Constantinople par la mer depuis Varna à bord d'un Lloyd autrichien et embarquèrent le 7 novembre 1837. Vingt-et-un plans furent remis

¹⁵² Helmuth von MOLTKE, lettre du 13 juin 1837, *op. cit.*, 1877, p. 125.

¹⁵³ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 30 et p. 38.

¹⁵⁴ Terme turco-persan désignant un messager à cheval dans l'Empire ottoman.

¹⁵⁵ Table en bois fixée sur un trépied utilisée par les cartographes sur le terrain pour lever des plans. Un viseur installé dessus permettait de mesurer les angles. Pliable, elle pouvait être transportée par le cartographe lors de ses voyages. Employée depuis deux siècles déjà en Europe, en particulier en France où elle avait été utilisée pour lever les cartes de Cassini, elle permettait grâce à un viseur (ou *dioptrinéal*) de mesurer les angles entre les objets visés. Son usage demandait un minimum de connaissance en géométrie. Cf. Raymond D'HOLLANDER, « Topographie », *Encyclopédie Universalis*.

¹⁵⁶ Ces cartes sont répertoriées dans le catalogue établi par Norbert FISCHER dans son ouvrage de 1944 : « Kartenbibliographie », p. 37-39.

¹⁵⁷ Daniel Panzac souligne la difficulté de décrypter les termes médicaux utilisés à l'époque. Les « fièvres » de différentes natures forment l'essentiel des maladies évoquées jusque vers 1820 : elles recouvraient le paludisme, des maladies endémiques et localisée comme la variole (Samsun 1844), le typhus et la typhoïde. Cf. Daniel PANZAC, *La peste dans l'Empire ottoman 1700-1850*, 1985, p. 54.

au ministre de la guerre à Constantinople, le 8 janvier 1838, afin d'accompagner les onze mémoires que les officiers rédigèrent sur leurs observations du terrain balkanique. Ces plans furent ensuite rapportés à Berlin et certains servirent notamment à illustrer l'ouvrage d'Helmuth von Moltke, *Geschichte des russisch-türkischen Krieges 1828/1829* (*Histoire de la guerre russo-turque de 1828/1829*). L'interprète d'Halil Pacha, membre de la grande famille arménienne des Serpos, traduisit les mémoires du français en turc. Mais la tâche était conséquente, aussi se contenta-t-il, dans un premier temps, du mémoire de Vincke, malgré les remontrances d'Halil Pacha : Serpos rencontra, semble-t-il, des difficultés à traduire le vocabulaire militaire se rapportant aux fortifications car il ne figurait pas dans son dictionnaire¹⁵⁸.

Les officiers quittèrent à nouveau Constantinople pour se rendre cette fois aux Dardanelles (Moltke s'y était déjà rendu trois fois, en avril, juillet et septembre 1836) mais les yeux du sultan étaient déjà tournés vers l'est, vers les confins anatoliens et syriens, où les troupes égyptiennes se faisaient menaçantes. Moltke et l'ingénieur Mühlbach furent appelés en février 1838 auprès de l'armée, dite du Taurus, dirigée par Hafiz Pacha, à Harput. Fischer devait rejoindre l'armée de Karamanie, dirigée par Hacı Ali Pacha, à Konya. Il avait été convenu que Vincke, qui était accompagné de sa femme, resterait auprès d'Halil Pacha à Constantinople¹⁵⁹. La mission prussienne changea à cette date de nature puisqu'il ne s'agissait plus seulement d'une expertise militaire « préventive » mais bien, désormais, d'une action dans le cadre d'une opération militaire effective.

3. Les marges orientales de l'Empire ottoman : expérience d'un terrain militaire étranger (mars 1838 - été 1839)

La cartographie des régions orientales de l'Empire ottoman était à l'époque encore très incertaine et intéressait autant les Ottomans que les Européens. Les Britanniques, notamment, cherchaient à établir de nouvelles routes des Indes, en envisageant tout d'abord une nouvelle voie fluviale, via le Tigre et l'Euphrate, puis, plus tard, une voie ferrée à travers la Mésopotamie. L'originalité du travail cartographique réalisé par les officiers prussiens concerna précisément ces marges orientales de l'Empire.

Débarqués à Samsun où ils s'étaient rendus en vapeur depuis Constantinople¹⁶⁰, Helmuth von Moltke et le capitaine Mühlbach levèrent un plan de la ville pendant qu'une trentaine de chevaux étaient rassemblés pour organiser un convoi vers le Kurdistan. Ils arrivèrent à Harput, le quartier général de l'armée du Taurus, au début du mois de mars 1838, et se séparèrent ensuite pour explorer le Taurus et la région de Diyarbakır. Les objectifs stratégiques de cette mission au Kurdistan étaient doubles : il s'agissait d'une part de renforcer l'autorité du gouvernement central dans une région insoumise et régulièrement agitée par des révoltes de tribus kurdes et d'autre part de repousser définitivement les troupes égyptiennes d'Ibrahim Pacha, qui stationnaient dans la plaine syrienne et occupaient la Cilicie depuis 1832. La nouvelle, parvenue à Constantinople en février 1838, d'un soulèvement des Druzes du Hauran contre la domination égyptienne en Syrie avait servi d'élément déclencheur pour les troupes ottomanes.

Le Kurdistan, vaste croissant de hautes terres dominant le désert de Syrie et la Haute-Mésopotamie, était une région difficile à pénétrer pour les voyageurs européens en raison de l'état

¹⁵⁸ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 56.

¹⁵⁹ Contrairement à ce qu'écrit Jehuda Wallach : « Les envoyés ne devaient pas être mariés ou bien devaient laisser leurs femmes à la maison comme l'avaient fait Fischer et von Vincke », il semble que la femme de von Vincke l'ait accompagné pendant toute la durée de la mission. Cf. Jehuda WALLACH, *op. cit.*, 1976, p. 27.

¹⁶⁰ Les trajets par la voie d'eau étaient beaucoup plus rapides : de Constantinople à Samsun, le bateau de cent quarante chevaux qu'empruntèrent Moltke et Mühlbach parcourut les cents milles allemands en quarante-huit heures alors que le trajet durait au moins dix-neuf jours par voie de terre.

des voies de communication et du relief qui gênaient la circulation, notamment en hiver. Les militaires prussiens furent donc chargés de lever des itinéraires et de cartographier les principaux axes qui traversaient le Taurus, afin de pouvoir élaborer une stratégie appropriée au terrain. Si, dans les Balkans, les officiers prussiens avaient pu s'appuyer sur des documents cartographiques récents pour réaliser leurs travaux, au Kurdistan et en Mésopotamie, ils ne disposaient pas de matériaux équivalents. Moltke avait emporté avec lui une carte du *Handatlas* de Stieler publiée à Nuremberg en 1820¹⁶¹ et des travaux plus anciens, en particulier ceux de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782) et de James Rennell (1743-1830).

Les troupes égyptiennes utilisaient des cartes militaires, comme en témoigne une représentation de la bataille de Sileh conservée dans les Archives turques du Caire¹⁶². Si ce plan, réalisé par Mehmed Kâ'ni, aide de camp de Ibrahim Pacha, reste rudimentaire en ce qui concerne la description du relief, il montre bien que l'outil cartographique jouait un rôle important dans la stratégie militaire de l'époque, en particulier sous l'influence des militaires français au service des Égyptiens, notamment le colonel Sève, devenu Soliman Pacha, et général de division au service de l'Égypte entre 1825 et 1830, ou encore le lieutenant colonel Varin, directeur de l'école d'officiers de cavalerie et de l' Arsenal d'Alexandrie, et le capitaine de frégate Besson.

Hafiz Pacha, qui dirigeait l'armée du Taurus, s'intéressait lui-aussi de près aux cartes. Il surveillait notamment les itinéraires que les militaires prussiens élaboraient. Il avait ainsi demandé à Moltke de transposer ces itinéraires sur les cartes qu'il avait en sa possession – ce qui atteste d'un usage des cartes par les militaires ottomans en campagne. Moltke en témoigna en ces termes :

J'étais encore occupé à seller et à passer la bride à mes deux animaux, lorsque le Pacha en personne [Hafiz Pacha] vint nous rendre visite ; il montra beaucoup d'intérêt pour l'un de nos croquis [*Wegcroquis*], lequel représentait l'ensemble de notre itinéraire. Il fit apporter toutes ses cartes et ordonna que l'on y transposât le dessin¹⁶³.

Hafiz Pacha était, d'après le portrait que Moltke en dressa, un individu particulièrement curieux et cultivé. Le niveau d'alphabétisation étant encore peu élevé à l'époque¹⁶⁴, Moltke relevait le fait qu'Hafiz Pacha savait « lire et écrire couramment¹⁶⁵ » :

Hafiz Pacha est circassien de naissance. Acheté par le sultan pour le sérail, il a reçu une meilleure éducation que la plupart de ses collègues ; il sait lire et écrire, il connaît quelque peu la langue perse et la langue arabe, il s'intéresse à l'histoire ancienne du pays. Il a accompagné l'ambassade envoyée, il y a cinq ans, en Russie. À Scodra [Shkodër], en Albanie, il a opposé une résistance de treize mois aux Albanais qui l'assiégeaient, et lorsque Réchid Pacha mourut à Diarbékir [Diyarbakır], le sultan lui confia le commandement de l'armée engagée contre les Kurdes, dont la tâche principale était en fait l'observation des troupes égyptiennes en Syrie¹⁶⁶.

Moltke manifestait dans ce texte son respect pour un homme « de qualité » qui, jusqu'à la défaite de Nisib, était d'agréable compagnie :

¹⁶¹ *Geographischer Entwurf von Kleinasien (Esquisse géographique de l'Asie Mineure)*, carte réalisée par Christian Gottlieb Reichardt (1758-1837).

¹⁶² Jean DENY, *Sommaire des Archives Turques du Caire*, 1930.

¹⁶³ Helmuth von MOLTKE, lettre du 19 mars 1838, *op. cit.*, 1877, p. 222.

¹⁶⁴ Le taux d'alphabétisation des Ottomans musulmans qui, vers 1800, semble avoisiner 1 % de la population (entre 15 à 25 % pour la Chine, 25 à 35 % pour le Japon) avoisine les 10 % un siècle plus tard. Cf. François GEORGEON, *Des Ottomans aux Turcs, naissance d'une nation*, 1995, p. 173-178.

¹⁶⁵ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 70.

¹⁶⁶ Helmuth von MOLTKE, *op. cit.*, 1877, p. 167-168 : « Arrivée au quartier général du Taurus, Messré, près de Kharput [Harput], le 19 mars 1838 ».

Différent en cela de la plupart de ses collègues, le pacha est pâle et maigre ; le fez, qu'il pousse de temps à autre en arrière, couvre un front élevé, sillonné de rides profondes. Peu de semaines avant notre arrivée, il avait perdu un fils et une fille. Quoique touché, sans aucun doute, par la douleur, il observa le maintien calme et résigné qui distingue, partout, mais surtout ici, l'homme de qualité¹⁶⁷.

On peut voir dans l'intérêt qu'Hafiz Pacha portait aux itinéraires dessinés par les Prussiens, une convergence des intérêts européens et ottomans pour la cartographie. Charles Withers parle, à propos du travail de James Rennell en Inde, d'une « représentation négociée de l'espace exploré¹⁶⁸ », qui dépasse l'image réductrice souvent véhiculée de la cartographie exploratoire et de son idéologie « dominatrice ». Certes, note Withers, « ces cartes » [en l'occurrence les cartes élaborées par Rennell] « ont servi les intérêts coloniaux, militaires et idéologiques britanniques¹⁶⁹ » mais, sur le terrain, Rennell (comme, dans notre cas, les militaires prussiens) « dépendait de différentes manières des autorités indigènes¹⁷⁰ ».

L'encadrement militaire ottoman était à la fois contraignant pour les Prussiens puisqu'ils se devaient de répondre rapidement à des besoins ciblés, mais il leur octroyait des avantages non négligeables dont ne bénéficiaient pas, au même moment, les autres acteurs étrangers présents en Anatolie, en particulier les Anglais. Moltke en était bien conscient :

Les circonstances particulières dans lesquelles je voyage m'ouvrent des contrées qui étaient jusque-là impossible à parcourir pour un Européen ; des contrées que l'on ne peut encore aujourd'hui en partie sillonner sans une escorte militaire, ou, dans lesquelles on ne peut pénétrer, comme le Karsann-Dagh¹⁷¹, qu'à la suite d'une armée. Des circonstances aussi favorables étant rarement réunies, j'en fis un usage consciencieux ; j'ai maintenant parcouru plus de 700 miles géographiques et dessiné tous les itinéraires¹⁷².

Les soulèvements kurdes, comme celui de Süleymaniye en 1825-1826, se conjuguèrent avec des actes de rébellion ponctuels pour créer un climat d'insécurité qui contraignait souvent les voyageurs à interrompre ou à modifier leurs itinéraires, soit que leurs guides, turcs ou levantins, refusaient de les accompagner, soit que le firman¹⁷³ dont ils étaient porteurs n'était pas reconnu par les chefs de tribu(s) locaux qui ne les autorisaient pas à poursuivre leur chemin. Les voyageurs qui ne bénéficiaient pas d'un encadrement militaire équivalent à celui des Prussiens, témoignaient de leurs difficultés à pénétrer ces contrées : le britannique William Ainsworth¹⁷⁴ constatait ainsi,

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ Charles WITHERS, « Un tour d'horizon de la géographie en Grande-Bretagne (1750-1830) », in Hélène BLAIS, Isabelle LABOULAIS (dir.), *Géographies plurielles*, 2006, p. 155-156 : « Rennell est un cartographe important parce qu'il a mêlé les traditions géographiques indigènes et savantes. Pour cette raison, ses cartes et ses mémoires ne doivent pas être regardés comme une simple évocation de la 'mentalité' géographique britannique, plutôt dominatrice, mais comme la représentation négociée de l'espace colonial. Pourtant ce constat n'autorise pas à dire que ses cartes n'ont pas servi les intérêts coloniaux, militaires et idéologiques britanniques ; elles l'ont clairement fait ».

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 156.

¹⁷¹ Dans l'actuelle région de Bitlis, à l'ouest du lac de Van.

¹⁷² Helmuth von MOLTKE, *op. cit.*, 1841, p. 294. Cf. aussi lettre du 4 juin 1838. La plupart des itinéraires dessinés par Helmuth von Moltke au cours de cette période furent perdus lors de la bataille de Nisib et la retraite précipitée qui s'en suivit. Les archives ne permettent donc pas de travailler sur ces sources.

¹⁷³ Décret, mandat, procuration, ordonnance promulguée par un souverain dans les pays de tradition islamique.

¹⁷⁴ William Francis Ainsworth (1807-1896), chirurgien de marine et géologue, participa à l'expédition de Chesney en Syrie et en Mésopotamie (1835-1838) puis poursuivit ses recherches en Anatolie de 1838 à 1840 avec le soutien financier de la Church Missionary Society et de la Society for promoting Christian knowledge. Il s'agissait notamment d'enquêter sur les Chrétiens d'Orient en « essay[ant] de pénétrer dans les montagnes de Hakari près de Julamerick, et de visiter les Chrétiens dits Nestoriens pour faire connaissance avec eux » (compte rendu du projet d'Ainsworth dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1838, vol. X, p. 170). La première moitié du XIXe siècle fut en effet marquée par l'arrivée de missionnaires protestants, américains et anglicans, dans l'Empire ottoman : l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions* s'installa par exemple à Beyrouth en 1823, *The Church Missionary Society*, fondée

en 1838, que « dans la partie septentrionale du Kurdistan, l'état agité des tribus kurdes limita les investigations [...] à la bordure occidentale des districts de montagne ; mais il est à espérer que les parties centrales seront explorées au cours de la prochaine expédition¹⁷⁵ ». Et le géographe français Camille Callier (1804-1889) résumait ainsi : « [...] Les mœurs barbares [des Kurdes] ont toujours été le plus grand obstacle opposé aux voyageurs¹⁷⁶. »

Les objectifs de la mission prussienne étaient tournés vers des considérations stratégiques relatives à la menace égyptienne sur le flanc méridional du Taurus. Il s'agissait de s'assurer que les tribus kurdes ne s'allient pas avec Ibrahim Pacha, le fils du vassal égyptien rebelle. Il s'agissait aussi de parfaire l'expédition que les Britanniques avaient engagée, en 1832, sous la houlette du capitaine Chesney qui enquêtait sur la navigabilité du Tigre et de l'Euphrate. Le sultan Mahmud II avait eu connaissance des explorations britanniques puisque le capitaine Chesney lui avait été présenté en personne par l'ambassadeur britannique à Constantinople, Sir Stratford Canning, au retour de sa première expédition, au printemps 1832¹⁷⁷. Les Prussiens souhaitaient-ils, en descendant le Tigre, compléter les recherches britanniques qui, interrompues un an plus tôt, n'avaient concerné que l'Euphrate ? Le Sultan souhaitait-il voir aboutir ce projet de navigation fluviale ? Ou bien ne s'agissait-il que d'objectifs stratégiques et militaires ? Un bref aperçu des modalités pratiques de la mission britannique dirigée par Chesney – sa durée, ses moyens, ses méthodes – permet d'établir un horizon de comparaison avec la mission prussienne, tant du point de vue de sa logistique que de ses objectifs.

Les Prussiens face au modèle britannique : contrôler l'Euphrate et la route des Indes

Le Kurdistan et la Haute-Mésopotamie intéressaient tout particulièrement les Britanniques en quête de nouvelles routes des Indes et inquiets de l'influence croissante de la France auprès du pacha d'Égypte, Mehmed Ali. Le capitaine Francis Rawdon Chesney avait engagé, à la demande de Sir Robert Gordon, ambassadeur britannique à Constantinople, une première expédition sur l'Euphrate en 1830 ; Sir Robert Gordon avait proposé à Chesney d'enquêter sur les possibles améliorations des communications entre l'Angleterre et l'Inde en passant soit par la mer Rouge, soit par le désert syrien. Il fallait, à l'époque, cinquante-trois jours pour aller des ports anglais à Bombay en passant par Alexandrie et Suez et le même temps en empruntant le Rhin et le Danube jusqu'à la mer Noire puis la voie terrestre de Trébizonde à Bushire¹⁷⁸ puis à nouveau la voie maritime jusqu'à Bombay. Une alternative à ce dernier itinéraire, plus coûteuse mais ouverte toute l'année – contrairement au Danube pris en glace l'hiver –, était de passer par la Méditerranée via Malte, Constantinople et Trébizonde. La Grande-Bretagne souhaitait renforcer la sécurité des communications en multipliant les trajets possibles et diminuer les coûts de transports qui pesaient sur les échanges commerciaux en réduisant les ruptures de charge.

Au moyen d'une perche de dix pieds, Chesney effectua au cours de son voyage sur l'Euphrate des sondages dans le cours d'eau. Il en déduisit que ce dernier était potentiellement

en 1799, rayonna sur le nord de la Syrie et la Mésopotamie dès 1825, et *The Society for promoting Christian Knowledge*, mission anglicane fondée en 1698, était elle aussi très active au Proche-Orient. L'action missionnaire du protestantisme s'exerça surtout dans les églises syriennes et arméniennes « schismatiques » (c'est-à-dire ne reconnaissant pas la tutelle de Rome comme les Nestoriens et les Jacobites) instaurant une rivalité très vive dans ces régions avec les missionnaires catholiques. cf. Yves TERNON, *Mardin 1915 : anatomie pathologique d'une destruction*, 2007, p. 43.

¹⁷⁵ William AINSWORTH, *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldea, forming part of the labours of the Euphrates expedition*, 1838, p. 10-11 : « In Northern Kurdistan, the disturbed state of the Kurdish tribes confined the Author's investigations to the western border of the mountain districts; but it is to be hoped that the central portions will be explored in the ensuing Expedition ».

¹⁷⁶ Camille CALLIER, « Explications et renseignements au sujet de la lettre de M. Ainsworth sur son prochain voyage dans l'Asie-Mineure », *Bulletin de la Société de Géographie*, t. 30, vol. 10, 2^e série, n^o 55-60, 1838, p. 170.

¹⁷⁷ James MARSHALL-CORNWALL, *op. cit.*, 1965, p. 363.

¹⁷⁸ Aujourd'hui Bushehr en Iran.

navigable par des navires à vapeur et proposa de ce fait au gouvernement britannique de diriger une seconde expédition afin d'en faire la démonstration. Le roi William IV, enthousiaste, lui accorda confiance et protection et Chesney repartit en février 1835 pour l'Orient. Les moyens alloués par la couronne britannique pour la seconde mission de Chesney étaient sans comparaison avec les investissements des autres puissances dans la région : quarante-huit hommes dont quatorze officiers, deux navires à vapeur transportés en pièces détachées jusqu'au port d'Alexandrette et 20 000 £ pour subvenir aux besoins des voyageurs pendant trois ans. Cette somme fut votée par le Parlement britannique. L'*India Board* accorda une bourse complémentaire de 500 £. Les fonds alloués furent largement dépassés puisque Chesney dut, à l'automne 1835, faire une nouvelle demande de subventions au gouvernement britannique : l'*India Board* estima que l'expédition avait coûté au final 43 197 £. Cette expédition se rapprochait du modèle napoléonien de l'expédition d'Égypte – c'est-à-dire qu'elle comprenait un personnel à la fois militaire et scientifique – à la nuance près qu'il ne s'agissait pas ici de conquête mais d'abord et avant tout d'intérêts économiques. Par comparaison, la mission militaire prussienne dirigée par Moltke paraissait bien modeste.

L'expédition de Chesney gardait un contact permanent avec l'Angleterre : des messagers (*tatar*) apportaient par la route courrier et journaux anglais et européens. Et les voyageurs pouvaient, en retour, envoyer des lettres et des rapports en Angleterre. De la même façon que le botaniste Helfer se réjouissait de trouver à bord les revues européennes les plus récentes¹⁷⁹, Moltke, deux ans plus tard, apprécia également de recevoir des nouvelles régulières de la mère-patrie :

L'un de mes principaux plaisirs ici est de lire régulièrement mon *Augsburger Allgemeine Zeitung* sur les bords de l'Euphrate ; je le reçois tous les 14 jours grâce à un tatar de Stamboul et il est alors généralement vieux de 21 à 28 jours ; cela me transporte soudain par-delà les montagnes et les mers vers l'Europe et j'ai l'occasion de dresser un parallèle entre les conditions qui règnent là-bas et celles qui nous entourent ici¹⁸⁰.

Bercée par la littérature de voyage britannique et au fait des dernières expéditions par la presse qui s'en faisait l'écho, la bourgeoisie prussienne de l'époque était fascinée par le « savoir-voyager » des Anglais (cf. chapitre suivant). Les voyageurs britanniques avaient en effet développé un savoir-faire pratique et des techniques efficaces pour s'adapter à des contextes étrangers, comme des malles, des moustiquaires, ou encore des matelas spécifiques qui faisaient l'admiration des voyageurs allemands. Mühlbach reconnaissait ainsi qu'« un de ses vœux les plus chers » était de dormir « sur un coussin d'air » comme un « voyageur anglais¹⁸¹ ».

L'expédition de Chesney avait pourtant été, dans une large mesure, un échec : la navigation dans la haute vallée de l'Euphrate était extrêmement difficile ; les bancs de sable, les rapides et les coudes inattendus rendaient le parcours incertain et ralentissaient la progression des navires. Après trente-quatre jours de navigation, les bateaux de Chesney n'avaient, semble-t-il, parcouru que 100 milles. La fièvre touchait tous les membres d'équipage et plusieurs d'entre eux

¹⁷⁹ Le savant et botaniste allemand Johann Wilhelm Helfer et sa femme, qui avaient rencontré Chesney en Syrie, s'étaient vus proposer de se joindre à l'expédition de Chesney. Sur Helfer, cf. Pauline NOSTITZ (dir.), *Johann Wilhelm Helfer's Reisen in Vorderasien und Indien*, 2004.

¹⁸⁰ Helmuth von MOLTKE, lettre de Malatia du 23 décembre 1838, *op. cit.*, 1841, p. 297 : « Ein Hauptgenuss für mich ist es, hier an den Ufern des Euphrat regelmäßig meine *Augsburger Allgemeine Zeitung* zu lesen; ich erhalte sie alle vierzehn Tage mit dem Tataren aus Stambul und sie ist dann gewöhnlich 21 bis 28 Tage alt; das versetzt mich plötzlich über Berge und Meere weg nach Europa und ich habe Gelegenheit die Parallele zwischen den dortigen Zuständen und denjenigen zu ziehen, welche uns hier umgeben ».

¹⁸¹ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 82 : « Mühlbach trouva qu'avec cela, deux de ses vœux les plus chers étaient réalisés : premièrement, dormir « comme un voyageur Anglais » sur un coussin d'air [Luftkissen], et ensuite, d'avoir trouvé la possibilité d'atténuer les lattes rigides qui étaient alors répandues en Prusse en mettant des coussins d'air sous celles-ci ».

succombèrent¹⁸². L'expédition fut brutalement interrompue quand, à la mi-avril, à 300 milles environ en aval de Birecik, le *Tigre* fut pris dans un orage et coula, emportant avec lui, les vingt-deux membres d'équipage. Selon les sources, à bord du *Tigre*, le plus petit des deux navires, se trouvaient vingt officiers et savants et douze matelots arabes. À bord de l'*Euphrate* : vingt-deux officiers et scientifiques, douze matelots arabes, un cuisinier noir américain et un interprète irakien, Christian Anthony Rassam, considéré comme le sésame de la mission. Rassam était un chrétien, natif de Mossoul, dont les savants britanniques attendaient beaucoup en raison de ses « grandes connaissances des langues orientales » et de sa « parenté » avec les peuples chrétiens d'Orient¹⁸³.

À la suite de cet événement, le gouvernement britannique, contrarié par les nombreuses difficultés et les retards accumulés, mit officiellement un terme à l'expédition. L'idée qu'un service de vapeurs sur l'Euphrate serait coûteux et incertain fit alors consensus en Angleterre et le gouvernement se réorienta vers un projet de ligne de chemin de fer en Mésopotamie. Chesney, qui avait, malgré tout, décidé de poursuivre son voyage et de descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, atteignit Bassora le 18 juin 1836. La reconnaissance du fleuve ne présentait plus de problèmes majeurs à partir de son entrée dans les vastes plaines irakiennes. Renonçant devant les marches de Lamlum (*Lamlum marshes*), des rapides qui empêchaient de remonter le fleuve, à regagner Birecik, il repartit vers Bagdad en octobre et rentra en Angleterre, en août 1837, après un passage par les Indes. Chesney fut ensuite employé, à partir des années 1850, dans une société pour le chemin de fer de l'Euphrate (*The Euphrates Valley Railway Company*). Il publia ses deux volumes relatifs à l'expédition de l'Euphrate en 1850. En 1862, il retourna à Constantinople afin d'obtenir une concession pour réaliser une voie de chemin de fer entre Jaffa et Jérusalem pour laquelle, il n'avait pas reçu l'appui escompté du gouvernement britannique. Invité, par Lesseps à Suez, il fut reconnu comme un précurseur du canal, bien que ce nouveau projet ait largement concurrencé celui d'une « route de l'Euphrate¹⁸⁴ ».

Réussir, là où les Anglais avaient en partie échoué était sans doute dans les esprits d'Helmuth von Moltke et du capitaine Mühlbach lorsqu'ils s'embarquèrent sur le Tigre pour Mossoul. Leur équipage était cependant bien plus restreint que celui des Britanniques : outre deux bateliers kurdes, Moltke et Mühlbach voyageaient en compagnie de leur traducteur turc Manass, de leurs domestiques personnels levantins, Andri et Giorgi, ainsi que de deux gardes de la suite d'Hafiz Pacha, Ali d'Istanbul et Ali le Kurde¹⁸⁵. L'importance des traducteurs était d'autant plus grande que sur les marges orientales de l'Empire, les langues européennes étaient moins fréquemment parlées et, qu'en plus de l'ottoman et du kurde, les voyageurs devaient parler arabe pour se faire comprendre. Ainsi Ali le Kurde, originaire des régions soumises depuis peu de la montagne de Sindjar à l'ouest de Mossoul était indispensable, car il parlait, outre le kurde et le turc, l'arabe, que Manass, lui, ne maîtrisait pas¹⁸⁶. Se trouvaient donc en tout, « neuf personnes sur une [barge d'une] superficie de 179 pieds carrés [soit 16 m²]¹⁸⁷ » : « À l'extrémité avant du radeau avaient été posés de part et d'autre bagages, sellerie¹⁸⁸ et armes, parmi lesquels dans un

¹⁸² James MARSHALL-CORNWALL, *op. cit.*, 1965, p. 238-239.

¹⁸³ Christian Anthony Rassam (?-1872) poursuivit une fulgurante carrière, auprès de Sir Austen Henry Layard tout d'abord, qu'il épaula au cours des fouilles de Ninive (1853), au sein des services diplomatiques britanniques ensuite qui le nommèrent vice-consul à Mossoul. L'Orient, on le voit, était bien « une carrière », parfois même, dans le cas britannique, ouverte à des natifs éduqués.

¹⁸⁴ James Marshall-Cornwall, *op. cit.*, 1965, p. 365.

¹⁸⁵ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 79.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ Les voyageurs européens emportaient généralement avec eux leurs selles depuis Smyrne ou Constantinople, ce qui alourdissait considérablement leur bagage : « Nous mîmes le cap vers Trébizonde avec notre bagage assez lourd qui comprenait trois selles », écrivait, en 1858, Heinrich Barth à propos de son voyage avec l'orientaliste Andreas David Mordtmann. Heinrich BARTH, *Barths Reise durch Kleinasien – Ein kommentierter Reisebericht*, 2000, p. 5.

espace large de seulement 4 à 5 pieds [environ 1,5 m] se tenaient Moltke et Mühlbach, qui avaient installé entre eux leur boussole, pour mesurer le cours du fleuve¹⁸⁹. »

Au cours de la mission britannique, un strict partage des tâches entre officiers chargés des relevés hydrographiques et officiers chargés des relevés terrestres avait cours : « Les mesures hydrographiques ont été effectuées par le lieutenant Cleaveland, MM. Eden, Charlewood, Fitzjames et Hector, les relevés topographiques par le lieutenant Murphy de la Royal Navy, et le capitaine Estcourt¹⁹⁰. » Pour les opérations terrestres, les militaires britanniques transportaient boussoles, baromètres et surtout un théodolite qui était l'élément clef de l'expédition. Dans la mesure du possible, des relevés répétés étaient effectués pour obtenir les résultats les plus fiables possibles. William Ainsworth notait ainsi :

Les résultats, pour lesquels on peut s'attendre à ce que toutes les altitudes [...] coïncident avec la vérité, doivent être fondés sur une série prolongée d'observations ; et si des incohérences ont été rencontrées dans des latitudes où les oscillations irrégulières sont presque nulles, comme sur l'Euphrate – où, au moins, huit observations par jour ont été faites – combien d'erreurs doivent s'être glissées dans les résultats, provenant des indications d'un baromètre porté par temps variable et dans beaucoup de circonstances défavorables, à travers le Kurdistan et le Taurus¹⁹¹!

Dans le Kurdistan et le Taurus, en effet, le manque d'instruments avait contraint les Britanniques à n'effectuer qu'une seule série de mesures, ce qui, malgré les corrections apportées en fonction des variations des températures et de la latitude, ne pouvait produire de mesures barométriques fiables. Le souci de précision, qui caractérisait les écrits des Britanniques, n'apparaissait pas aussi nettement dans ceux des Prussiens. Il ressort à plusieurs reprises dans les sources à quel point les savants britanniques étaient attachés à leurs instruments qui conditionnaient le succès de leur entreprise. Selon les commentateurs allemands de la fin du XIXe siècle, les Britanniques voyageaient avec de « précieux instruments géodésiques et météorologiques¹⁹² » et leur endommagement pouvait ruiner les objectifs du voyage. Marie-Noëlle Bourguet et Christian Licoppe ont bien montré l'extrême importance accordée à l'instrument par les voyageurs savants depuis l'époque des Lumières¹⁹³, ce qui est confirmé ici par une anecdote rapportée par William Ainsworth :

Un incident amusant eut lieu au cours de l'ascension que nous fîmes depuis cet endroit jusqu'au point culminant du massif (à 5 500 pieds). Notre chemin traversait une dense forêt de pins, jusqu'à ce que nous atteignîmes un endroit situé encore à une certaine distance du sommet lui-même, où il y avait une source et une clairière. Nous le choisîmes comme site pour notre bivouac. La tente fut dressée. Le sergent Sym fut chargé de la garde, et Murphy, Thomson, Laurie, et moi-même, poursuivîmes jusqu'au sommet, en portant le théodolite pour effectuer une série de mesures. Nous étions également accompagnés par un autochtone – un agréable et jeune compagnon, qui nous avait suivis par pure curiosité. À peine avions-nous terminé les travaux de la journée et emballé les

¹⁸⁹ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 80 : « Zunächst dem vorderen Ende des Flosses lagen an beiden Langseiten Gepäck, Sattelzeug und Waffen, in dem nur 4 bis 5 Fuss breiten Zwischenraum Moltke und Mühlbach, die zwischen sich ihre Boussole zur Aufnahme des Flusslaufs aufgestellt hatten ».

¹⁹⁰ James MARSHALL-CORNWALL, *op. cit.*, 1965, p. 240.

¹⁹¹ William AINSWORTH, *op. cit.*, 1838, p. 10-11 : « Results, in which all the altitudes [...] can be expected to coincide with the truth, must be founded upon a prolonged series of observations; and if such discrepancies were met with in latitudes where the irregular oscillations are almost null, as on the river Euphrates – where at least eight observations a day were made – how many errors must have crept into the results, as indicated by a barometer carried in variable weather, and under many adverse circumstances, across Kurdistan and Taurus ! ».

¹⁹² Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 258 : « [...] Nun ritt Mühlbach mit den Engländern nach dem Lager zurück und zum Divan-Efendi des Paschas, um Pferde für die Engländer und ihr Gepäck, namentlich ihre kostbaren geodätischen und meteorologischen Instrumente zu erlangen ».

¹⁹³ Marie-Noëlle BOURGUET, Christian LICOPPE, « Voyages, Mesures et Instruments. Une nouvelle expérience du monde au siècle des Lumières », *Annales, Histoire, Civilisation*, 52, 1997, p. 1115-1151.

instruments, que notre jeune volontaire s'empara de la boîte contenant le théodolite et, la hissant sur son épaule, se mit à descendre rapidement vers l'endroit choisi pour notre bivouac. Murphy était consterné – « le théodolite va être abîmé », s'exclama-t-il – aussi me hâtais-je après le coupable, pour m'efforcer de prévenir un malheur, mais il était beaucoup trop agile, et je ne le rejoignis pas avant d'avoir atteint la tente¹⁹⁴.

Cette anecdote montre bien les craintes des voyageurs quant au risque d'abîmer un instrument aussi précieux que leur théodolite, et l'importance qu'il avait à leurs yeux contrastait avec l'insouciance supposée de l'autochtone qui ne pouvait pas mesurer la valeur de ce qu'il transportait.

Outre un équipement conséquent, la fiabilité des mesures demandait du temps¹⁹⁵. Les militaires prussiens manquaient à peu près des deux. Moltke et Mühlbach déploraient en effet leur manque de matériel lors de leur séjour au Kurdistan. Mühlbach qui dessinait des aquarelles et utilisait boussole et théodolite¹⁹⁶ se plaignait explicitement de ne pas avoir avec lui de baromètre pour pouvoir estimer les hauteurs¹⁹⁷. Moltke regrettait, lui, de ne pas avoir emporté de chambre obscure¹⁹⁸. La chambre obscure de Daguerre connaissait dans les années 1830 un grand succès en Europe¹⁹⁹. Néanmoins, l'usage par l'armée de chambres obscures ne semble pas avoir été encore répandu à l'époque et le regret exprimé par Moltke montre qu'il était averti des techniques les plus récentes.

L'équipement des militaires prussiens en Anatolie se devait d'être léger car il s'agissait dans le cadre de leur mission d'être flexibles et réactifs face à l'évolution de la situation. Or, l'équipement des voyageurs, indépendamment des instruments, était déjà encombrant²⁰⁰ : pour ne pas alourdir leur bateau, Moltke et Mühlbach avaient renoncé à se charger de vêtements lors de leur descente de l'Euphrate et s'étaient achetés à Mossoul de nouveaux habits :

¹⁹⁴ William AINSWORTH, *op. cit.*, 1838, p. 11 : « An amusing incident occurred upon our ascent, made from this place to the culminating point of the range (5,500 feet). Our way lay through a dense forest of pines, till we reached a spot still some little distance from the peak itself, where there was a spring and an open glade. This was selected as the site of our bivouac. The tent was pitched. Sergeant Sym was left in charge, and Murphy, Thomson, myself and Laurie proceeded to the summit, carrying the theodolite for a round of levels. We were also accompanied by a native – a fine young fellow, who had followed us out of pure curiosity. No sooner were the labours of the day concluded and the instruments packed up, than our young volunteer seized upon the theodolite box, and hoisting it on his shoulder, proceeded at a rapid pace to descend to the spot selected for our bivouac. Murphy was in dismay – 'the theodolite would be ruined', he exclaimed – so I hurried after the culprit, to endeavour to prevent mischief, but he was far too light of foot, and I did not join him until I had reached the tent. »

¹⁹⁵ Dans l'arrière-pays d'Alexandrette par exemple, les voyageurs anglais effectuèrent ainsi des comparaisons entre les observations faites au niveau du sommet ou sur les pentes des collines et celles réalisées au niveau des bouches de l'Oronte.

¹⁹⁶ Les cartes de Mühlbach publiées dans le *Plan-Atlas von Kleinasien* indiquent qu'elles ont été levées avec une boussole et un théodolite (« Aufnahme mit der Boussole und Kippregel »). Moltke ne semble pas en avoir eu un à disposition lors de ses premiers travaux à Constantinople et en Bulgarie. Il est probable que ce dernier fut apporté d'Allemagne par Mühlbach en 1837.

¹⁹⁷ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 63.

¹⁹⁸ Helmuth von MOLTKE, lettre du 10 juin 1839, *op. cit.*, 1841, p. 321.

¹⁹⁹ Il ne s'agissait pas encore de photographie (mise en place par la suite, grâce à l'association de Niépce et de Daguerre) mais d'une amélioration du procédé de la chambre obscure classique.

²⁰⁰ Paul DUMONT, « Le voyage en Turquie : du tourisme romantique au vacancier d'aujourd'hui », *Journal Asiatique*, tome CCLXX, n°3-4, 1982, p. 343-344 : « En raison de sa longueur, le voyage nécessitait un équipement très encombrant : des caisses ou des malles pleines de vêtements, de couvertures et de livres, une boîte de pharmacie, un nécessaire de toilette, des armes, parfois une tente, souvent une selle, etc. Bien entendu, il fallait pour s'occuper de tout ce matériel un ou plusieurs domestiques. [...] Ce n'est que très progressivement que l'on verra cet attirail s'alléger. En 1860, l'*Itinéraire descriptif* d'Isambert et Joanne conseille de remplacer les malles par une double sacoche en cuir, mais recommande encore d'emporter des couvertures, une selle à l'Européenne, des instruments scientifiques (baromètre, thermomètre, sextant, boussole, appareils de photographie, un mètre pour prendre des mesures), des boîtes de couleurs et, surtout, des armes destinées à intimider d'hypothétiques agresseurs. »

Toutes sortes d'achats ont été faits : des fusils, des vêtements arabes, des châles, des capuchons de laine [Bachliks], des bijoux et même un anneau pour le nez [sic], de telle sorte que Moltke dut emprunter 1000 piastres à Mühlbach, et qu'à Mühlbach lui-même, il ne resta pas grand chose. Cependant, le voyage ne leur coûtait rien, seulement des bakchichs²⁰¹.

Il s'agissait à la fois de ne pas surcharger l'embarcation, déjà exigüe, mais aussi de s'adapter au climat et de se fondre dans la population locale. Moltke devait en effet se diriger vers Djézireh pour rencontrer le chef kurde Mehmed Pacha et Mühlbach vers Diyarbakır pour retrouver Hafiz Pacha au début du mois de mai 1838.

Les relevés des militaires étaient le plus souvent réalisés à la hâte pour répondre à des besoins ponctuels, dictés par des considérations militaires – et non pas savantes. Les temporalités militaire et savante divergeaient. La priorité des officiers prussiens était de lever des itinéraires, des plans de villes et de passages stratégiques. Ils ne pouvaient s'embarrasser de détails et de précisions quant aux mesures du relief : le terrain et les distances étaient souvent estimés à vue d'œil.

Le caractère essentiellement militaire de la mission prussienne apparaît clairement par rapport à celle de Chesney. Les informations transmises par les officiers prussiens concernaient la situation militaire et étaient directement envoyées à l'État-major de Berlin. La mission prussienne ne s'inscrivait pas dans le cadre des échanges et des relations scientifiques européennes qui se cristallisaient notamment (mais pas exclusivement) autour des Sociétés de Géographie. Chesney, lui, avait obtenu pour ses recherches une médaille d'or de la Royal Geographical Society. Celle-ci reconnaissait que son expédition contribuait à la « connaissance scientifique et géographique de l'Asie occidentale » grâce aux résultats inédits qu'elle rapportait. Moltke n'avait rien obtenu d'équivalent. Il est vrai qu'il s'agissait d'une mission d'expertise militaire au service de l'Empire ottoman et non d'un voyage « savant ». Mais cette relative indifférence s'explique aussi par les faibles moyens de la Société de Géographie de Berlin, encore jeune à l'époque.

Rendre compte de la bataille de Nisib : la carte du théâtre militaire

En juin 1838, l'armée ottomane commença à préparer son offensive contre l'armée égyptienne d'Ibrahim Pacha : le quartier-général fut déplacé de Harput à Malatya où l'armée du Taurus se rassembla entre juin et septembre 1838. Au printemps 1839, il fut décidé de concentrer les troupes à Birecik, près de l'Euphrate, une position stratégique et un point de passage important : Birecik était en effet à la croisée des routes d'Aintab, d'Antioche et d'Alep vers l'ouest et de Mossoul vers l'est, ce qui devait faciliter l'action offensive vers la plaine syrienne où stationnaient les troupes égyptiennes. Moltke, qui souffrait de dysenterie, était, aux dires de Mühlbach, incapable de travailler lorsqu'il le retrouva au début du mois de juin 1839 à Birecik²⁰². Une tactique fut malgré tout élaborée pour attaquer les positions égyptiennes à Nisib, sous l'œil de deux voyageurs britanniques, Ainsworth et Russell, venus observer les opérations ottomanes.

²⁰¹ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 92 : « Auch allerlei andere Einkäufe wurden gemacht: Pistolen, arabische Kleidungsstücke, Shawls, Baschliks, Schmucksachen –selbst ein Nasenring, so dass Moltke bei Mühlbach eine Anleihe von 1000 Piastern machen musste, und Mühlbach selbst nur etwa ebenso viel übrig behielt. Freilich kostete ihnen das Reisen beinahe nichts– nur Bakschich. » Le *Guide Joanne* (1861) indiquait que ces bakchichs pouvaient augmenter notablement le coût du voyage car il fallait déboursier des sommes supplémentaires pour obtenir le droit de circuler dans ces contrées, cf. Adolphe JOANNE, Emile ISAMBERT, *op. cit.*, 1861, p. 22 : « Dans les régions les moins accessibles, dans l'Arabie, dans le Haouran [ou Hauran, Hawrān, Haourān : plaine fertile du sud-ouest de la Syrie], dans les profondeurs de l'Asie Mineure, les frais de voyage n'ont pour ainsi dire pas de limites tant sont considérables les rançons à payer aux cheikhs des tribus, dont on doit traverser le territoire. Un tel voyage pourra facilement s'élever à 20 ou 30 000 francs. »

²⁰² Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 248. Le taux de mortalité au sein des troupes ottomanes fut considérable, obligeant le gouvernement à lever des troupes, non préparées, dans un périmètre toujours plus vaste.

Moltke témoigna dans sa correspondance de la rencontre avec les savants britanniques avant la bataille de Nisib en ces termes :

Jusqu'au 17 [juin] il ne se passa rien de remarquable. Pourtant, dans la soirée, deux Anglais, Ainsworth et Russell, qui avaient été envoyés par la Société géographique de Londres pour explorer la Syrie et le Kurdistan, se rendirent de Birecik jusqu'au camp pour observer l'évolution de la situation²⁰³.

L'ambassadeur britannique à Constantinople, Lord Ponsonby avait obtenu de son gouvernement l'arrêt du soutien à Mehmed Ali puisque ce dernier avait refusé d'accorder à la Grande-Bretagne une concession pour la construction d'une route depuis les bouches de l'Oronte²⁰⁴ jusqu'à l'Euphrate en passant par Birecik. Que ce soit par la Syrie ou par le désert syrien, le désir britannique de développer une nouvelle route des Indes nécessitait d'abord de briser la résistance du pacha d'Égypte.

La bataille de Nisib contre les Égyptiens – désastre humain pour les Ottomans – fut l'expérience d'une défaite militaire pour Helmuth von Moltke et ses compagnons. Selon les sources allemandes et britanniques, Hafiz Pacha, tout juste nommé *serasker* par le Sultan²⁰⁵, n'avait pas voulu écouter les recommandations des militaires prussiens qui l'exhortaient de retourner à Birecik pour éviter un désastre militaire :

Lorsque le soleil se couchera, demain, derrière les montagnes, tu seras probablement sans armée²⁰⁶ !

Le galant Mulbancke (à la place de Mühlbach!), un vétéran de Waterloo, avait violemment conjuré le Pacha de faire suivre la mise à feu par une attaque résolue d'infanterie, une manœuvre, qu'il illustra accidentellement au *serasker* en chargeant sa personne sacrée avec le fourreau de son sabre²⁰⁷...

Mais il semble qu'Hafiz Pacha se soit plutôt laissé influencer par un mollah aux dires duquel il eût été honteux de reculer et de revenir sur des positions antérieures²⁰⁸. Ainsi malgré les efforts de Moltke et de Mühlbach auxquels s'étaient joints les deux voyageurs britanniques, Hafiz Pacha resta ferme sur ses positions et ne voulut rien entendre. Le récit que fait Wagner, le biographe de Moltke, des événements n'est évidemment pas neutre : il s'agit de dédouaner les officiers prussiens d'une cuisante défaite imputée par Wagner aux Ottomans, et plus précisément, à l'obscurantisme religieux incarné par un mollah²⁰⁹. Les officiers assistèrent, impuissants, à

²⁰³ *Ibid.* : « Bis zum 17. ereignete sich nichts Bemerkenswerthes. Doch trafen Abends zwei Engländer, Ainsworth und Russell, die von der geographischen Gesellschaft in London zur Erforschung Syriens und Kurdistans ausgeschickt waren, von Biredschik her im Lager ein, um die Entwicklung der Dinge zu beobachten. » Russell laissa un témoignage de la bataille de Nisib : « The battle of Nisib », *United Service Journal and Naval and Military Magazine*, London, Part III. Dec. 1840. En français, des témoignages de l'affrontement furent publiés dans le *Spectateur militaire* : Soliman Pacha (Sève, ancien officier français, major-général de l'armée égyptienne) : « Relation de la bataille de Nisib », *Spectateur militaire*, Paris, vol. XXVIII, 1839. Thomas, capitaine au corps royal d'État-major : « Relation de la bataille de Nisib livrée le 24 juin 1839 », Constantinople, le 27 février 1840, *Spectateur militaire*, Paris, vol. XXIX, 1840.

²⁰⁴ Fleuve prenant sa source dans les monts du Liban, s'écoulant sur 571 km vers le Hatay.

²⁰⁵ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 248 : « Le fait le plus remarquable fut l'arrivée d'un *tatar* de Constantinople : le 18 juin. Apparemment il apportait seulement la nouvelle de la nomination d'Hafiz Pacha au poste de serasker de l'Orient. » « Wichtiger war die Ankunft eines Tartaren aus Constantinopel – wohl zu merken: am 18. Juni. Offenkundig brachte er nur die Nachricht von der Ernennung Hafiz Paschas zum Seraskier des Orients [...] »

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 258 : « Wenn morgen die Sonne hinter jenen Bergen untergeht, wirst Du wahrscheinlich ohne Heer sein! »

²⁰⁷ T. M. RUSSELL, « The battle of Nisib », *The United Service Journal*, Part. III, Londres, 1840, p. 443-444 : « ... the gallant Mulbancke (so statt Mühlbach!) an old Waterloo man, was vehemently conjuring the Pacha to follow up the firing by a resolute attack of infantry, a manoeuvre, by the by, he was illustrating to the Seraskier by charging his sacred person with his sheathed sabre... »

²⁰⁸ Reinhold WAGNER, *op. cit.*, 1893, p. 259.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 258 et 263.

l'offensive des troupes égyptiennes sur une colline avant d'évacuer précipitamment le campement, retraite au cours de laquelle Moltke perdit une grande partie de ses itinéraires et croquis.

À son retour en Prusse, il produisit cependant un *Plan de Birecik et de la bataille de Nisib* imprimé chez l'éditeur Simon Schropp à Berlin (cf. illustration n° 6, carnet central). Il s'agit d'une carte des opérations militaires indiquant les positions (campements des deux parties, positionnement des troupes) et les opérations menées (manœuvres et offensives des troupes égyptiennes). L'image est donc à la fois synoptique et diachronique. Depuis la fin du XVII^e siècle, les cartes de guerre européennes tentaient en effet de représenter cartographiquement le mouvement des armées²¹⁰. Moltke utilisa des flèches pour représenter le mouvement des troupes égyptiennes et leur offensive décisive sur les troupes ottomanes : la diachronie était indiquée par des dates. La carte militaire devait « exprimer tout ce qu'il [était] essentiel de connaître pour exécuter un projet de campagne » mais aussi « veiller à enregistrer les événements²¹¹ ». Le plan de bataille avait à la fois une fonction pédagogique – il servait à la formation des jeunes officiers dans les Écoles militaires – et de « conservatoire de l'histoire militaire²¹² ». L'événement devait être enregistré à la fois textuellement – c'était le rôle des relations et des mémoires – et graphiquement. La carte pouvait parfois rendre compte plus efficacement d'une situation donnée, stratégique et militaire que le texte. Ainsi, selon Moltke, les troupes ottomanes auraient été vaincues à Nisib parce qu'elles avaient ignoré les menaces pesant sur leurs flancs.

La défaite ottomane de Nisib mit un terme à la mission militaire prussienne. Malgré cette défaite, la Prusse eut l'occasion d'expérimenter pour la première fois depuis les guerres napoléoniennes ses techniques de topographie militaire sur un territoire étranger. L'idée selon laquelle cette expérience aurait été bénéfique à la formation militaire de Moltke est communément admise²¹³ : « Si ses talents militaires ne parvinrent pas à s'affirmer à la bataille de Nisib (1839), [Helmuth von Moltke] n'en revint pas moins en Prusse avec une ample moisson de précieux renseignements²¹⁴. » En remerciement des services effectués dans l'Empire ottoman, Moltke reçut la plus haute décoration militaire de Prusse, l'ordre « Pour le Mérite ». Grâce aux liens qu'il avait maintenus avec son ancien professeur de géographie à l'École de Guerre, Carl Ritter, les données collectées alimentèrent la géographie universitaire allemande, en particulier les volumes de *Die Erdkunde* relatifs à l'Asie Mineure et la Mésopotamie publiés par Ritter dans les années 1850.

Les usages académiques du matériel cartographique

Carl Ritter, qui dirigeait à l'époque l'Institut cartographique royal à Berlin (*das Königliche Kartographische Institut*), avait demandé à Heinrich Kiepert, l'un de ses élèves de l'université Friedrich-Wilhelm, de rassembler les cartes réalisées par les militaires de retour en Prusse afin de les publier en les accompagnant d'un mémoire. Homme de réseaux, élu en 1822 à l'Académie des Sciences de Berlin (*Preussische Akademie der Wissenschaften*), Ritter était un pivot entre le milieu militaire et le monde académique prussien. Il enseigna en effet parallèlement, de 1820 à 1853, à l'École de Guerre générale (*allgemeine Kriegsschule*) et à l'université de Berlin (*Friedrich-Wilhelms Universität*), soit pendant trente-trois ans, une longévité remarquable qui lui permit de former un très grand nombre d'officiers, notamment Helmuth von Moltke ou encore Albrecht von Roon (1803-1879), ministre de la Guerre entre 1858 et 1878 dont il préfaça, en 1832, l'ouvrage en trois

²¹⁰ Gilles PALSKY, *op. cit.*, 1999, p. 112.

²¹¹ *Ibid.*, p. 23.

²¹² *Ibid.*

²¹³ « À son retour, il possédait aussi un esprit plus ouvert grâce à une variété d'expériences nouvelles et exigeantes sous des climats étrangers. », in Michael KRAUSE, Phillips CODY (dir.), *Historical Perspectives of the Operational Art*, 2006, p. 116.

²¹⁴ André BRISSE, « Les intérêts de l'Allemagne dans l'Empire ottoman », *Revue de Géographie*, t. 1, 1902, p. 189.

volumes *Die Grundzüge der Erd-Völker-und Staatenkunde*²¹⁵. Ritter incarnait une implication des géographes universitaires dans l'enseignement militaire propre à la Prusse²¹⁶. Très influent à Berlin, Ritter incita ses élèves à voyager : la « mise en réseau » fut l'une de ses grandes forces et il sut accroître, par ce moyen, le rayonnement des travaux de ses élèves. Le réseau de relations dont il disposait lui permettait à la fois d'être informé de ce qui se faisait sur le terrain – il obtint par exemple des documents inédits sur l'expédition britannique de l'Euphrate menée par Chesney – et de ce qui se publiait en Europe – il encouragea en particulier la traduction d'ouvrages étrangers en allemand comme celui de William Hamilton publié à Berlin en 1843. Les voyageurs lui envoyaient leurs travaux ou le sollicitaient pour qu'il évalue leurs observations.

À la différence d'Alexandre de Humboldt, Carl Ritter n'avait pas effectué de voyage lointain. Il connaissait principalement deux des pays du *Grand Tour* : l'Italie et la Grèce. Bien que se conformant à la tradition européenne qui considérait que le cabinet était le lieu d'élaboration d'un savoir à vocation universelle, Ritter accordait une grande importance au terrain dans l'élaboration des savoirs géographiques. Sa position académique à Berlin lui permit de jouer un rôle central dans l'organisation de voyages savants. Co-fondateur de la Société de Géographie de Berlin en 1828 avec Alexandre de Humboldt et Heinrich Berghaus, il encouragea tout particulièrement les voyages en Méditerranée orientale, vers la Palestine, la Grèce et l'Asie Mineure. Si « le degré de centralité d'un géographe [peut se mesurer] à la possibilité qui serait la sienne de concentrer dans son travail plusieurs échelles, à sa possibilité de jouer simultanément de plusieurs niveaux de spatialité, c'est-à-dire aussi de jouer simultanément de plusieurs réseaux²¹⁷ », alors, on peut dire que Carl Ritter occupait bien une position « centrale » dans « l'économie spatiale du savoir de son temps²¹⁸ ». Grâce à son action, les travaux géographiques et cartographiques réalisés par ses élèves purent être mutualisés ce qui donna à la Prusse un certain avantage en matière de cartographie de l'Anatolie.

Très honoré Professeur – écrivait Helmuth von Moltke à Carl Ritter le 5 mars 1843 – Je vous envoie par la présente, avec mes respects, la copie des profils de l'Asie Mineure, que vous avez jugés de manière si bienveillante. Dans le même temps, je me permets de joindre les notices que j'ai rédigées pour expliquer notre carte à venir et je vous prie d'avoir la bonté de les faire parvenir à Monsieur Kiepert, qui a entrepris de rassembler toutes nos notices dans un mémoire accompagnant la carte. Il serait très aimable de votre part de me faire savoir si, dans le but qui est le nôtre, ces notices doivent être encore plus détaillées ou bien si elles pourraient être raccourcies²¹⁹.

La collaboration se poursuivit avec le plan de Constantinople et du Bosphore qu'Helmuth von Moltke transmit à Carl Ritter en mars 1849 et qu'Heinrich Kiepert retravailla²²⁰ :

Permettez-moi, très estimé Professeur, de vous adresser ci-joint, avec un dévouement sincère, l'exemplaire de mon relevé de la partie nord du Bosphore, venant compléter le plan de

²¹⁵ Albrecht von ROON, *Die Grundzüge der Erd-Völker-und Staatenkunde (Principes de géographie, d'ethnologie et de politique des États)*, 1832. Cet ouvrage, qui fit date, fut vendu à plus de 40 000 exemplaires et fut suivi, en 1834, par un autre volume : *Anfangsgründe der Erdkunde (Éléments de Géographie)*, et en 1837 par *Die Militärische Länderbeschreibung von Europa (Géographie Militaire de l'Europe)*. Carl Ritter préfaça aussi, en 1841, *Die Briefe über die Zustände und Begebenheiten in der Türkei 1835–39* d'Helmuth von Moltke.

²¹⁶ Pierre FOURNIER, *op. cit.*, 2001, n.p

²¹⁷ Jean-Marc BESSE, « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique », *MEFRIM*, T. 116, 2004/II, p. 412.

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ Lettre d'Helmuth von Moltke à Carl Ritter, du 5 mars 1843, retranscrite en allemand moderne par Norbert Fischer, cf. Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 30-31.

²²⁰ Heinrich KIEPERT, 1853, *Konstantinopel und der Bosphorus*. Le plan fut ensuite réédité chez Dietrich Reimer en 1880 à l'échelle 1/200 000 et en couleur.

Constantinople. Comme vous avez parcouru vous-même la région attrayante que j'ai essayé de représenter, le travail de votre ancien élève aura peut-être ainsi quelque intérêt pour vous²²¹.

Contribuer à l'œuvre de Ritter était une préoccupation manifeste de Moltke : dans une lettre de 1851, il écrit ainsi :

Très estimé Professeur, dans la 11e partie de votre géographie de l'Asie Mineure, vous exprimez votre regret qu'il n'existe aucun plan de Mossoul et d'Urfa. Je les trouve à l'instant dans mes papiers, ainsi que d'autres plans réalisés sur les lieux, bien que seulement dessinés au crayon et encre. Il y a notamment Mossoul, Kharpout, Birecik, Samsun, Sayd Bey Kalessi, Urfa, Rumkaleh, Marach. Si ces dessins peuvent aujourd'hui encore avoir un certain intérêt [pour vous], je me permets de les mettre à votre disposition²²².

Les lettres que Moltke envoya à Ritter trahissaient son admiration pour la géographie et la considération intellectuelle qu'il portait à celui qui avait accepté de préfacier la première édition de ses *Lettres de Turquie*, en 1844. Alors qu'il savait Ritter très affecté par la Révolution de 1848 (*Die Märzrevolution*) et l'agitation politique qui s'en suivit, Moltke lui adressa des mots de soutien :

La science pour laquelle vous vivez, très honoré Professeur, a des fondements bien plus immuables que le monde politique qui s'élève sur les mêmes bases, et cependant, menace de s'écrouler. Ainsi, j'espère que bien qu'atteint par les désagréments du présent, vous voyez cependant l'agitation avec plus de hauteur que nous autres qui nous trouvons au beau milieu. Avec mes vœux les plus sincères pour que votre activité soit encore longue, je reste votre très honoré et fidèle serviteur²²³.

* * *

Cette mission, qui dura presque quatre ans, marqua profondément les relations entre l'Empire ottoman et la Prusse et accrut notablement les savoirs géographiques de cette dernière sur le territoire ottoman. Ce fut pour les officiers prussiens l'occasion de se confronter à d'autres terrains, d'autres réalités géographiques et d'autres conditions de vie que celles de l'Europe. La publication des données récoltées par les militaires peu de temps après leur retour à Berlin montre que celles-ci n'étaient pas perçues comme stratégiques ni sensibles par les autorités prussiennes : il s'agissait d'abord et avant tout pour la Prusse de s'affirmer comme puissance sur la scène européenne. Si la carte dite « de Kiepert » ne s'appuyait pas uniquement sur les données des militaires, elle en était cependant largement tributaire. L'usage qui consista à l'appeler de son nom tendit à occulter l'apport des officiers dont elle avait bénéficié. À l'exception des plans de villes, en effet, les données ne furent pas publiées directement sous leur nom.

Dans le sillage de cette mission, Heinrich Kiepert eut l'occasion de se rendre pour la première fois dans l'Empire ottoman en 1841. Suivons donc ses pas – et ceux des savants avec qui il voyageait – sur le terrain anatolien.

²²¹ Lettre de Moltke à Ritter du 19 mars 1849, retranscrite en allemand moderne par Norbert Fischer, cf. Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 31.

²²² Lettre de Moltke à Ritter du 17 novembre 1851, retranscrite en allemand moderne par Norbert Fischer, cf. *ibid.*

²²³ Lettre de Moltke à Ritter du 19 mars 1849, retranscrite en allemand moderne par Norbert Fischer, cf. *ibid.*

CHAPITRE DEUX

LES PREMIERS PAS D'HEINRICH KIEPERT EN ASIE MINEURE (1841–1842)

*Le terrain est l'espace qui est simultanément familier et étranger*²²⁴

²²⁴ David LIVINGSTONE, *Putting science in its Place*, 2003, p. 48 : « The field is the space that is at once familiar and foreign ».

Peu de voyages savants furent organisés et subventionnés par la Prusse dans la première moitié du XIXe siècle²²⁵. Les savants prussiens avaient pris l'habitude de soumettre leurs projets d'exploration à d'autres souverains européens, de Russie et de la Grande-Bretagne notamment. L'Orient ottoman, destination moins coûteuse que les longues explorations africaines ou océaniques, faisait cependant l'objet d'une attention particulière dans les années 1840. À la suite de la mission Moltke, le contexte diplomatique était favorable à la Prusse : à Berlin, l'intérêt archéologique pour l'Orient ne faisait que croître, alimenté par l'essor des recherches philologiques et antiquisantes dans les universités allemandes. Dans les premières années du règne de Frédéric-Guillaume IV, des subventions furent accordées à deux missions savantes en Orient : l'une se déroula de 1841 à 1842 en Asie Mineure, l'autre eut lieu de 1842 à 1845, en Égypte, sous la direction de Richard Lepsius. Si ce second voyage est resté célèbre, flattant l'aura politique du roi Frédéric-Guillaume IV et enrichissant considérablement les collections du Musée royal de Berlin, la mission d'August Julius Schönborn (1801-1857)²²⁶, Friedrich Hermann Löw (1807-1878) et Heinrich Kiepert (1818-1899) tomba assez vite dans un certain oubli, voire une disgrâce relative : elle n'assura pas à la Prusse, en effet, le succès escompté en matière d'archéologie. Cette mission d'un an en Asie Mineure avait pourtant découvert des sites archéologiques inédits et apporté une contribution à la cartographie allemande de la région : le jeune Kiepert réalisa en effet à cette occasion son premier travail de terrain et posa les bases d'une œuvre cartographique sur l'Asie Mineure qu'il poursuivit jusqu'à sa mort, en 1899.

Parmi les protagonistes, seul Heinrich Kiepert fut sauvé de l'oubli grâce à son activité de cartographe qui fit, plus tard, sa renommée. August Schönborn et Friedrich Löw retournèrent enseigner au lycée de Posen après leur voyage et ne connurent pas la même postérité. Ainsi, les sources contemporaines mentionnant ce voyage se concentrent sur la figure du cartographe, négligeant les compagnons de Heinrich Kiepert. Il est vrai que celui-ci s'en sépara dès l'hiver 1841 pour faire route à part jusqu'à la fin de la mission. Il faut reconnaître que beaucoup de sources ayant été détruites pendant la seconde guerre mondiale, toutes les étapes du voyage ne sont pas également informées et l'on connaît avec une précision plus grande l'itinéraire emprunté par Kiepert grâce à son collègue et biographe Joseph Partsch, alors que le trajet suivi par les deux autres savants reste souvent moins précis²²⁷.

Dans sa thèse publiée en 2005 à Vienne, Hubert Szemethy a effectué des recherches sur cette mission prussienne qui fut la première à révéler l'existence du site archéologique du Herôon²²⁸ de Trysa en Lycie, fouillé à la fin du XIXe siècle par les Autrichiens. Centré sur les fouilles que l'Autriche engagea sous la direction d'Otto Benndorf de 1881 à 1884, le travail de Szemethy, très abondamment documenté, consacre une dizaine de pages à la mission prussienne dans le but de retracer l'histoire de la découverte du site : ce passé archéologique agitait en effet dans les années 1990 les relations entre l'Autriche et la Turquie, cette dernière réclamant le retour en Turquie des sépultures conservées au Musée archéologique de Vienne²²⁹. Szemethy cite notamment les recherches que l'archéologue Otto Benndorf effectua pour rendre hommage à ses prédécesseurs prussiens. Le récit de Benndorf, publié à Vienne en 1890, relatait la découverte du

²²⁵ Nous avons déjà mentionné le voyage de Freiherr von Minutoli en Égypte (1820-1821), citons aussi celui de Richard Lepsius (1842-1845), cf. ci-après. En Afrique (Égypte incluse), il n'y eut, selon Cornelia Essner, de 1800 à 1825 que sept voyages savants allemands et seulement huit entre 1825 et 1850. Cf. Cornelia ESSNER, *Deutsche Afrikareisende im neunzehnten Jahrhundert. Zur Sozialgeschichte des Reisens*, 1985, p. 207.

²²⁶ Les sources le nomment parfois « Julius » August Schönborn. De la même façon, Friedrich Löw est parfois répertorié en tant qu'« Hermann » Friedrich Löw.

²²⁷ Josef PARTSCH, « Heinrich Kiepert : ein Bild seines Lebens und seiner Arbeit », *Sonderabdruck aus der Geographische Zeitschrift* 7, Leipzig, 1901, p. 7-10.

²²⁸ Tombeau d'un héros, à qui on rend un culte.

²²⁹ Hubert SZEMETHY, *Die Erwerbungs geschichte des Heroons von Trysa, ein Kapitel Österreichisch-Türkischer Kulturpolitik*, 2005, p. 25-34. La Turquie n'obtient pas gain de cause : seule une des sépultures de Trysa est exposée au musée archéologique d'Istanbul.

site par les Prussiens et, par la même occasion, apportait un éclairage original sur le voyage d'August Schönborn et Friedrich Löw en Lycie, tout en soulignant les lacunes de la documentation concernant cette première mission à Trysa²³⁰. Dans une lettre à Otto Benndorf datée de 1886, Richard Schönes, alors directeur des musées royaux de Prusse, mentionnait qu'« [Otto] Puchstein qui a précédemment dépouillé les archives du musée pour en réaliser un catalogue assure que du premier voyage [de Schönborn en 1841-1842] il ne reste que deux ou trois lettres, et que du second [voyage de Schönborn en 1851] il existe un court rapport daté du début de janvier 1852. [...] Au ministère, il y a un dossier concernant Schönborn qui contient pour le premier voyage un beau rapport de Ritter et pour le deuxième une recommandation commune d'Humboldt, Olfers et Ritter. De Schönborn lui-même il n'existe pas de compte rendu de son premier voyage²³¹, seulement un document dans lequel il trace les lignes de son projet, mais aussi une lettre de Löw de Smyrne datée du 26 mars [18]42 et un long compte rendu du même auteur daté du 20 août [18]42. Puchstein est allé jusqu'à se renseigner pour savoir si les bibliothèques [de Berlin] et l'Académie des Sciences possèdent quelques matériaux de Schönborn mais je crains que ce ne soit pas le cas ; tout au plus il peut y avoir des lettres dans le *Nachlass* de Ritter: mais la difficulté d'acheminer le courrier semble avoir été si grande à l'époque du voyage même, que peu de choses ont pu facilement parvenir jusqu'ici²³² ».

Ainsi, les sources mobilisées par Otto Benndorf, puis, à sa suite, par Hubert Szemethy ne comprennent pas la correspondance diplomatique relative à la mission prussienne conservée au *Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz* de Berlin²³³. Cette série de 42 lettres, dont 41 se rapportant directement au voyage scientifique de Löw, Kiepert et Schönborn, sera analysée ici. Écrites et envoyées entre le 26 juillet 1841 et le 7 juillet 1842, ces lettres couvrent l'ensemble du voyage scientifique de Schönborn, Löw et Kiepert, partis de Berlin en juillet 1841 et rentrés en Allemagne en août 1842. Elles présentent l'avantage de constituer une série « complète » incluant une correspondance active et passive : la correspondance active comprend un ensemble de lettres reçues par les diplomates en poste à Constantinople – en particulier le comte de Königsmarck, légat (*Gesandter*) et von Wagner, chargé d'affaires (*Geschäftsträger*) –, la correspondance passive regroupe un ensemble de brouillons ou de copies de lettres rédigés par les services diplomatiques prussiens. L'ensemble apporte un éclairage complémentaire au récit qu'Hubert Szemethy fait de l'expédition.

Comment se déroula la mission tant d'un point de vue diplomatique que savant ? Qu'apporta cette première expérience de terrain au jeune Heinrich Kiepert ? Comment la rivalité avec les Britanniques se traduisait-elle concrètement ?

²³⁰ Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 26.

²³¹ Il existe en fait un carnet de voyage transmis par August Schönborn à Heinrich Kiepert à son retour et conservé dans les archives de la *Staatsbibliothek*: Nachlass Kiepert, Kasten 3, Mappe « Schönborn » « Reisetnotizen Cilicen/Lykien, 10 Bl. Schönborn 1, 2, 3 vom 8. Oktober 1841 (aus Smyrna) bis 9. Oktober 1841 (aus Tokboi) ».

²³² Lettre citée par Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 26 : « Puchstein, der die Museumsacten früher für den Katalog durchgearbeitet hat, versichert daß von der ersten Reise nur zwei und drei Briefe, über die zweite ein kurzer Bericht vom Anfang Januar 1852 vorhanden sei. [...] Im Ministerium ist ein auf Schönborn bezügliches Actenstück, das von der ersten Reise ein hübsches Gutachten von Ritter von der zweiten eine gemeinsame Empfehlung von Humboldt, Olfers und Ritter enthält. Von Schönborn selbst liegt über die erste Reise kein Bericht vor, nur eine Eingabe in der er die Zeile seiner projectirten Reise darlegt; wohl aber ein Brief von Loew aus Smyrna vom 26/3 42 und ein längerer Bericht desselben aus Berlin 20/8 42. Über die zweite Reise hat dann Schönborn dem Minister unter dem 14 Januar 52 berichtet [...] Ob die hiesige Bibliothek und die Akademie der Wissenschaften etwas an Material von Schönborn besitzen, wird Puchstein einholen. Ich fürchte daß es nicht der Fall ist; am ehesten könnten in Ritters Nachlaß sich Briefe finden: aber die Schwierigkeit Briefe zu befördern, scheint damals so groß gewesen zu sein, daß von der Reise selbst auch schwerlich viel hierher gelangt ist [...] »

²³³ Il s'agit du dossier : GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27 (Die archäologischen Reisen der Gelehrten Loew, Kiepert und Schönborn 1841-1842).

1. La mise en place de la mission savante

L'initiative du voyage revient au professeur du lycée de Posen, August Schönborn. Ce dernier avait, selon son frère, acquis un goût du voyage dans sa jeunesse, grâce aux cours de géographie qu'il avait suivis, parmi lesquels des séminaires de Carl Ritter auxquels il avait assisté dans les années 1820 et la lecture de récits de voyages²³⁴. C'est au printemps 1838 qu'il manifesta son désir de se rendre en Orient et plus particulièrement en Asie Mineure. La côte méridionale de l'Asie Mineure, la Lycie en particulier, était au cœur de toutes les attentions depuis la découverte du site de Xanthos par le savant britannique Charles Fellows et la publication de ses fouilles en 1838²³⁵. Bien que le récit que fait son frère de son engouement soudain pour le voyage en Orient minimise l'impact que put avoir sur lui la publication du récit de voyage de Charles Fellows, il est fort probable qu'August Schönborn avait eu connaissance par la presse, ou par l'ouvrage lui-même, des découvertes archéologiques du savant britannique. Enid Slatter affirme ainsi que « le professeur August Schönborn, avec son ami Monsieur Löw de Posen, ont été envoyés par le roi de Prusse pour étudier l'histoire naturelle, la géographie et les inscriptions de Lycie. Ils reconnurent avoir fait ce voyage à la suite de la lecture du livre de Fellows²³⁶ ».

Au printemps 1841, sollicitant un congé auprès du grand-duché de Posen, August Schönborn présenta son projet de voyage aux autorités locales et reçut le soutien sans réserve de l'*Oberpräsident*, Flottwell²³⁷. À Berlin, le projet reçut l'approbation de nombreuses personnalités politiques comme le ministre de l'Instruction publique et du Culte (*Minister der geistlichen, Unterrichts- und Medizinalangelegenheiten*), Friedrich von Eichhorn, le directeur général des musées royaux, Ignaz von Olfers (1793-1871) ou encore le *Geheime Oberregierungsrath*, Dr. Pinder. Il fut aussi soutenu par des personnalités du monde académique comme Carl Ritter, August Böckh (1785-1867), professeur de philologie classique et de sciences de l'Antiquité à l'université d'Heidelberg puis de Berlin, ou l'archéologue et historien de l'art, Gustav Friedrich Constantin Parthey (1798-1872). Parmi elles, le directeur des musées royaux, Ignaz von Olfers, ainsi que Carl Ritter, jouèrent un rôle particulièrement décisif. Ritter attendait du voyage auquel participait son élève Kiepert des données géographiques nouvelles lui permettant d'alimenter son œuvre, l'immense *Erdkunde* qu'il rédigeait à cette époque. Olfers attendait de la mission qu'elle enrichisse les collections royales afin de rivaliser avec les grands musées européens. En Mésopotamie, en Égypte et en Grèce, les Britanniques et les Français collectaient toutes sortes de pièces rares et convoitées, des « trésors » qu'ils envoyaient respectivement au British Museum et au Louvre, ce qui attisait les convoitises de la Prusse.

À la suite de la découverte du site de Xanthos, le 20 avril 1838, Charles Fellows avait fait transporter à Londres « tous les bas-reliefs et monuments d'importance²³⁸ » et il avait obtenu, après deux ans de négociations, l'équipement nécessaire pour entreprendre une seconde mission chargée de transporter le reste des monuments vers Londres. Il put notamment bénéficier du concours de la marine britannique qui avait mis à sa disposition un bateau de guerre ancré à Patara : la puissance de la flotte fut un atout considérable pour les archéologues britanniques, atout dont ne bénéficiaient pas à cette époque les savants prussiens. À propos des sculptures de Xanthos, Fellows, écrivait que « sur la recommandation des conservateurs du British Museum »,

²³⁴ Charles SCHÖNBORN, « The life of the late Augustus Schoenborn », in Moriz SCHMIDT, *The Lycian inscription, after the accurate copies of the late Augustus Schoenborn with a critical commentary and an essay on the alphabet and language of the Lycians*, 1868, p. 15.

²³⁵ Charles FELLOWS, *A journal written during an excursion in Asia Minor*, Londres, John Muray, 1838.

²³⁶ Enid Slatter, *Xanthos, Travels of Discovery in Turkey*, 1994, p. 231 : « Professor Augustus Schoenborn, [...], with his friend Herr Loew of Posen, had been sent by the King of Prussia to study the natural history, geography and inscriptions of Lycia. They acknowledged making this journey as a consequence of reading Fellows' book. »

²³⁷ Heinrich Eduard von Flottwell (1786-1865), *Oberpräsident* du grand-duché de Posen de 1830 à 1841.

²³⁸ Charles FELLOWS, *op. cit.*, 1838, p. V.

« le gouvernement a donné des directives » pour rapporter ces monuments de l'art ancien en Grande-Bretagne, et concluait-il, « nous pouvons donc espérer les voir parmi les trésors de notre institution nationale²³⁹ ».

Olfers espérait que l'expédition savante de Schönborn, Löw et Kiepert apporterait elle aussi son lot de trésors aux institutions prussiennes. Les philologues européens s'intéressaient de près aux inscriptions en langue lycienne²⁴⁰ et l'on attendait des voyageurs qu'ils découvrent des inscriptions antiques inédites.

Les intérêts des musées royaux

Nationalisme, art et philhellénisme marchaient de concert et s'exprimaient dans les collections des musées royaux à Berlin :

Depuis les écrits de Johann Joachim Winckelmann sur l'art grec antique, qui exaltaient dans la sculpture grecque le dénuement, la simplicité et l'importance primordiale fidèle de la réalité, un fort courant de philhellénisme s'était développé en Allemagne²⁴¹.

En Prusse, le musée était une institution d'État : le gouvernement le finançait directement et voyait en lui « une des formes les plus élégantes des représentations de la politique culturelle de l'État [*staatliche Kulturpolitik*], en même temps qu'il la mettait au service du peuple pour son plaisir et son éducation [*Bildung*]²⁴² ». Selon le vœu de Guillaume-Frédéric III, la visite des musées était ainsi gratuite.

L'achèvement de ce qui était à l'époque le Neues Museum (aujourd'hui l'Altes Museum), conçu par Schinkel, en 1824, marqua la fin de la phase de « création » des musées²⁴³. Dans les années 1830-1840, ceux-ci cherchaient à étendre leurs collections. La Direction des musées royaux, souvent contrainte de renoncer à l'acquisition d'œuvres originales trop coûteuses, encourageait en revanche systématiquement la réalisation de copies en plâtre et le roi Frédéric-Guillaume IV, amateur d'art, soutenait ces initiatives²⁴⁴. Il n'est donc pas sûr que la Direction générale des musées royaux ait attendu de la mission en Asie Mineure d'August Schönborn, de Friedrich Löw et d'Heinrich Kiepert qu'elle rapportât des pièces originales. En tout cas des consignes précises n'avaient pas été formulées de manière explicite avant le départ des voyageurs et les objectifs savants avaient été plus ou moins laissés à l'appréciation des voyageurs.

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ Pour donner une idée de l'esprit de concurrence régnant sur le terrain entre les savants philologues européens, lisons Thomas SPRATT, Edward FORBES, *Travels in Lycia, Milyas, and the Cibyratis*, 1847, p. X-XI : « Pendant la même année que nous, les cités indiquées et plusieurs autres décrites dans ce travail, ont été visitées par les professeurs Schoe Brun [*sic*] et Loew, qui ont publié les inscriptions qu'ils collectèrent dans le corpus de Boeck. De presque toutes ces inscriptions, et de bien d'autres encore, nous avons fait nous aussi des copies. » (During the same year with ourselves, the cities named, and several others described in this work, were visited by Professors Schoe Brun [*sic*] and Loew, who have published the inscriptions they collected in Boeck's Corpus. Of almost all these inscriptions we had also made copies, and of many more). L'éditeur des inscriptions lyciennes collectées par August Schönborn, avait demandé en 1868 à ce que le texte soit écrit en anglais de sorte que l'ouvrage soit accessible au public européen afin de valoriser les travaux prussiens sur la scène internationale.

²⁴¹ Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008, p. 104 ; cf. aussi Suzanne Marchand, « Orientalism as Kulturpolitik. German archaeology and cultural imperialism in Asia Minor », in George STOCKING (dir.), *Volksgeist as Method and Ethic. Essays on boasian Ethnography and the german anthropological tradition*, 1996, p. 7-16.

²⁴² Karl HAMMER, « Preußische Museumspolitik im 19. Jahrhundert », in Peter BAUMGART (dir.), *Bildungspolitik in Preußen zur Zeit des Kaiserreichs*, 1980, p. 263. « Das Berliner Museum war Staatsinstitut. Der Staat unterhielt es und erblickte ihm eine der vornehmsten Formen der Repräsentation staatlicher Kulturpolitik, indem er es in den Dienst des Volkes zu Genuss und Bildung stellte. »

²⁴³ Steven MOYANO, « Quality vs. History : Schinkel's Altes Museum and Prussian Arts Policy », *The Art Bulletin*, 72-4, 1990, p. 585-608.

²⁴⁴ Karl HAMMER, *op. cit.*, 1980, p. 265.

La constitution d'une équipe pluridisciplinaire

Les autorités de Posen et de Berlin avaient accordé à August Schönborn le congé qu'il sollicitait, du 1^{er} août 1841 à la fin du mois de mars 1842, ainsi que l'avance de son salaire pour cette période. Elles lui accordèrent par ailleurs une somme d'argent complémentaire afin de couvrir les frais du voyage : selon Charles Schönborn, Carl Ritter aurait proposé le quadruple de son avance de salaire. Les sources ne précisent pas le montant finalement obtenu. Dans tous les cas, ce dernier ne couvrit pas l'ensemble des frais du voyage puisqu'Olfers mentionne dans l'une de ses lettres que les savants voyagèrent « en partie à leurs propres frais, en partie avec le soutien de plusieurs gouvernements²⁴⁵ ».

Il fut décidé que son collègue du lycée de Posen, Friedrich Hermann Löw, l'accompagnerait, ainsi qu'Heinrich Kiepert, alors étudiant à l'université de Berlin. Friedrich Löw, entomologiste de formation, souhaitait étudier de nouvelles espèces de papillons (*lépidoptères*) des régions égéenne et méditerranéenne (Carie, Lycie et Pisidie). Son voyage s'apparentait ainsi à la tradition des voyages naturalistes dont la principale figure de référence était à cette époque Alexandre de Humboldt. Friedrich Löw envoya d'ailleurs à ce dernier une partie des collections d'insectes qu'il rapporta d'Asie Mineure. Il en fera parvenir une autre partie à Hermann Burmeister (1807-1892) alors professeur de zoologie à l'université de Halle avec qui Löw avait étudié et qui rédigeait à l'époque un *Manuel d'entomologie (Handbuch der Entomologie)* en 5 volumes (1832-1855).

Schönborn s'était plaint, en préparant son voyage, du manque de cartes topographiques précises de l'Asie Mineure. Kiepert, formé à la cartographie à l'université de Berlin, espérait pouvoir combler cette lacune. Il avait déjà commencé, à l'époque, à mettre en forme le matériel cartographique rapporté par la mission militaire de Moltke, Fischer et Vincke et s'intéressait tout particulièrement à la côte égéenne. Il fut de ce fait aisément associé à la mission afin qu'il réalise de nouvelles cartes, mais il ne bénéficia pas de subventions particulières et dut entreprendre le voyage sur ses propres fonds, ce que sa mère accepta à contre-cœur.

L'association d'un naturaliste (Friedrich Löw), d'un antiquisant (August Schönborn) et d'un cartographe (Heinrich Kiepert) semblait offrir une complémentarité optimale. La spécialisation des compétences était en effet croissante au XIXe siècle, contrairement aux voyages savants qui avaient lieu jusqu'alors. Jusqu'au XIXe siècle, en effet, « le voyage savant [était] lié à la recherche de médailles, de monnaies, de manuscrits précieux, de drogue ou de plantes nouvelles, ainsi qu'à la vérification empirique des légendes et des traditions véhiculées par les auteurs et les voyageurs anciens²⁴⁶ ». La collecte encyclopédique qui en résultait concernait autant des objets historiques (« médailles, monnaies, manuscrits »), que les sciences naturelles (« drogue ou plantes nouvelles »). Si, au XIXe siècle, les savants conservaient des compétences généralistes, leur spécialisation était cependant plus marquée et la complémentarité de leurs profils était recherchée dans l'organisation des missions scientifiques. Pour autant, comme nous allons le voir, la synergie entre les différentes disciplines était difficile à mettre en œuvre sur le terrain.

Recommandations et préparatifs à Constantinople

²⁴⁵ Lettre d'Ignaz von Olfers, 26 juillet 1841 : « Theils auf eigene Kosten, theils mit Unterstützung mehrerer Regierungen », GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁴⁶ Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETIT, Daniel NORDMAN, Maroula SINARELLIS (dir.), *op. cit.*, 1998, p. 11.

Les voyageurs quittèrent la Prusse à la fin du mois de juillet 1841²⁴⁷. La route les conduisit de Berlin à Dresde, puis de Prague à Vienne où ils séjournèrent quelques jours afin de compléter leur nécessaire de voyage ; ils en repartirent le 14 août, en descendant le Danube jusqu'à la mer Noire, et atteignirent Constantinople le 27 août 1841²⁴⁸. Ils demeurèrent huit jours dans la capitale ottomane pour préparer leur mission en Lycie²⁴⁹. Le comte de Königsmarck avait été prévenu de leur arrivée à Constantinople par un courrier du ministre des Affaires étrangères à Berlin, le baron von Werther, daté du 28 juillet 1841. Ce courrier faisait suite à la recommandation que von Werther avait reçue du directeur général des musées de Berlin, Ignaz von Olfers [lettre du 26 juillet 1841] :

Trois jeunes savants, messieurs Kiepert, Schönborn et Löw se sont réunis pour [...] effectuer un voyage dans les régions les moins visitées de l'Orient dont on espère, avec de bonnes raisons, les résultats les plus magnifiques. Une recommandation de Votre Excellence à la Légation à Constantinople serait très utile à leur projet²⁵⁰.

Une lettre de recommandation fut rédigée par le Baron von Werther deux jours plus tard et adressée le 28 juillet 1841 au comte de Königsmarck, ambassadeur de Prusse à Constantinople.

L'appui de la diplomatie, nécessaire pour mener à bien le voyage, avait été obtenu en grande partie grâce au soutien d'Olfers. À la suite de ces échanges, le comte de Königsmarck demanda au premier drogman²⁵¹ de l'ambassade, M. Stieповich, dans une note datée du 30 août 1841, d'obtenir auprès du gouvernement ottoman les firmans et lettres vizirielles nécessaires pour se déplacer dans l'Empire. Ces « lettres de recommandation » constituaient une sorte de passeport intérieur et permettaient entre autres que les voyageurs soient accompagnés d'un garde (*kavas*) dans chacune des régions (*paşalık*) qu'ils traversaient. La Porte luttait en effet à l'époque contre le vagabondage et se méfiait des « aventuriers ».

Les autorités ottomanes délivrèrent rapidement les documents demandés à la Légation de Prusse car, dès le 5 septembre 1841, le comte de Königsmarck était en mesure de les transmettre aux voyageurs. Dans cette lettre datée du 5 septembre, le comte de Königsmarck fut à l'initiative d'une requête spécifique – nous n'avons pas connaissance d'une demande équivalente de la part des autorités berlinoises : il demanda aux savants prussiens de profiter de leur voyage pour étudier la situation commerciale du *Zollverein* en Asie Mineure. Le *Zollverein*, union douanière entre les États allemands mise en place en 1833-1834, comprenait, outre la Prusse, la Hesse, la Bavière, le Wurtemberg et la Saxe ainsi que les États de Thuringe. Afin de soutenir les « efforts du gouvernement prussien » et du « *Zollverein* naissant [...] pour s'étendre vers l'Orient²⁵² », les voyageurs étaient invités à « observer les besoins des habitants des régions qu'ils traversaient, en particulier leurs installations domestiques, leurs vêtements, les tissus et les couleurs de ces

²⁴⁷ Les archives de Dalhem (GStA PK) conservent les passeports délivrés à Schönborn, Löw Kiepert datés du 28 juillet 1841. GStA PK, III. HA Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten, III Nr. 35-44 (Reisepaßerteilungen und Empfehlungen für Reisende), N°38 von 1838 bis 1841 « Kiepert Schönborn und Löw 28/7/1841 ».

²⁴⁸ Charles SCHÖNBORN, *op. cit.*, 1868, p. 17.

²⁴⁹ Heinrich KIEPERT, lettre à Otto Benndorf du 7 juin 1887 citée par Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 27.

²⁵⁰ Copie d'une lettre d'Ignaz von Olfers au baron von Werther du 26 juillet 1841 : « Drei junge Gelehrte, die Herrn Kiepert, Schönborn und Löw haben sich vereinigt, um theils auf eigene Kosten, theils mit Unterstützung mehrerer Regierungen eine Reise in den weniger besuchten Gegenden des Orients zu machen, von welcher mit vollem Grunde die herrlichsten Ergebnisse zu hoffen sind. Eine Empfehlung von Eueren Exzellenz an die Gesandtschaft in Constantinopel würde ihrem Vorhaben sehr förderlich seyn. », GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁵¹ Le terme de *drogman* comme celui de *tercüman* désigne un interprète. Le terme était indifféremment utilisé pour désigner l'interprète officiel d'une ambassade ayant le plus souvent reçu une formation spécifique, et l'interprète privé, souvent levantin, rémunéré par les touristes, voyageurs savants, ou négociants en Orient.

²⁵² Copie d'une lettre d'Ignaz von Olfers au baron von Werther du 26 juillet 1841, GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

derniers²⁵³ ». Leurs observations seraient certainement « d'un grand intérêt²⁵⁴ » et devraient « servir à ouvrir à l'industrie allemande un champ nouveau et étendu²⁵⁵ » permettant de « stimuler et d'encourager²⁵⁶ » les entreprises allemandes au Levant.

Il est clair que cette recommandation se rattachait à une tradition occidentale d'instructions aux voyageurs comme les consignes que ceux-ci avaient l'habitude de recevoir au XVIII^e siècle : « Le repérage des pays et la localisation des ressources nouvelles à exploiter dans les endroits les plus reculés [étaient en effet] des exigences anciennes des commerçants aux géographes et explorateurs²⁵⁷. » Mais cette requête s'inscrivait aussi dans le contexte intellectuel particulier de la Prusse du *Vormärz*. Le comte de Königsmarck avait en effet été très influencé par la *Nationalökonomie*, dont Friedrich List (1789-1846), qui joua un rôle actif dans la création de l'union douanière, était l'un des principaux représentants. Dans un ouvrage publié en 1840, *Das nationale System der politischen Ökonomie (Système national d'économie politique)*, Friedrich List dénonçait les théories classiques du « libre-échange » et du « cosmopolitisme » comme des illusions cherchant à masquer l'impérialisme britannique qui jouait, selon lui, des différences de niveaux de développement entre les nations et de l'inégalité des échanges. Pour List, la Nation devait être le cadre de référence de la politique économique et il était du devoir du politique de protéger l'économie de son pays pour offrir à celle-ci les moyens de se développer. L'économiste soutenait que l'avenir économique de l'Allemagne était à l'est, en Europe centrale, en Méditerranée orientale, et en Asie Mineure en particulier et encourageait de ce fait le *Drang nach Osten* des États allemands. Selon Haïm Gören, List plaïda ainsi pour une augmentation de l'émigration allemande vers l'Orient²⁵⁸.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'intervention du comte de Königsmarck auprès des voyageurs prussiens. Si la Prusse avait besoin d'informations précises sur l'Empire, elle ne pouvait en effet compter pour cela sur ses agents consulaires. Issus pour la plupart de grandes familles levantines, peu d'entre eux parlaient allemand et ils n'avaient pas de raison de se dévouer plus que nécessaire aux intérêts d'une patrie qui n'était pas la leur. Certains d'entre eux étaient d'ailleurs engagés par plusieurs États en même temps. C'était le cas par exemple de Jasper Chasseaud, en poste depuis 1841 à Jérusalem, qui était à la fois consul de Prusse et des États-Unis. Le comte de Königsmarck chercha à faire évoluer cette situation en demandant à Berlin d'envoyer des Allemands formés aux langues orientales dans les postes les plus importants de l'Orient. Ainsi en 1842, les premiers représentants diplomatiques répondant à ces critères furent nommés : il s'agissait du baron Anton Albert Heinrich Louis von Wildenbruch (1803-1874), consul général de Syrie et de Palestine à Beyrouth et du jeune orientaliste Ernst Gustav Schultz (1811-1851), nommé vice-consul à Jérusalem. Le ministère des Affaires étrangères à Berlin chercha par la suite à faire respecter ces exigences et les consuls « levantins » disparurent progressivement des services diplomatiques prussiens²⁵⁹.

Mais en septembre 1841, c'était encore à ces derniers que le comte de Königsmarck s'adressait pour recommander les voyageurs à leur protection. Il envoya ainsi un courrier à Monsieur [Maeulen], agent consulaire à Brousse, à Monsieur Pezzar, consul de Prusse à Smyrne et à Monsieur Mattei, consul de Prusse à Chypre en leur demandant de procurer aux voyageurs «

²⁵³ *Ibid.*

²⁵⁴ *Ibid.*

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ *Ibid.*

²⁵⁷ Jean MEYER, *L'Europe et la conquête du monde, XVI^e-XVIII^e siècle*, 1990, cité par Nicolas GINSBURGER, *Cartographie, géographie et nationalisme : l'Institut Perthes, les Petermanns Mittheilungen et l'exploration de l'Amérique (1855-1914)*, 1999, n. 585, p. 185. On retrouve de telles instructions chez Volney : cf. Silvia COLLINI, Antonella VANNONI (dir.), *Les instructions scientifiques pour les voyageurs : XVII^e-XIX^e siècle*, 2005, p. 177 et suivantes.

²⁵⁸ Haïm GÖREN, *Zieht hin und erforscht das Land. Die deutsche Palästinaforschung im 19. Jahrhundert*, 2003, p. 179.

²⁵⁹ *Ibid.*

l'avantage de [leur] connaissance personnelle, [...] de les assister de [leur appui] et de [leurs] bons conseils et [de fournir aux voyageurs] des lettres de recommandation pour les différen[t]s lieux de l'intérieur où ils ont l'intention de se rendre²⁶⁰ ».

August Schönborn remercia le comte de Königsmarck de ses démarches et s'excusa, dans une lettre datée du 9 septembre 1841 que ses compagnons et lui ne soient pas venus le saluer en personne avant leur départ de Constantinople ; ils ne disposaient d'aucune minute à eux, tant ils étaient occupés à préparer la suite de leur voyage :

Votre Excellence a eu la bonté de prendre soin de mes compagnons et de moi-même [et de montrer] tant de bienveillance à l'égard de notre voyage en Asie Mineure, que nous aurions été tenus de venir saluer l'honneur de Votre Excellence encore une fois en personne et d'apporter nos humbles remerciements de vive voix, si les multiples achats et courses, qui nous semblaient indispensables pour nos recherches scientifiques [*wissenschaftlichen Untersuchungen*], ne nous avaient pas retenus continuellement à Constantinople, à tel point que nous avons même dû renoncer à toute excursion dans les environs et malgré cela, nous devons encore nous occuper de toutes sortes de choses jusqu'à cette heure. Aussi permettez-nous de présenter à Votre Excellence notre humble remerciement par écrit et de prier Votre Excellence de conserver Sa haute bienveillance, dont nous nous savons redevables, envers notre entreprise à l'avenir²⁶¹.

Le détail des préparatifs n'est pas connu. Il semble que les voyageurs aient logé à l'auberge *Della bella Italia* à Péra d'où Heinrich Kiepert réalisa des vues des quartiers de Tophane et de Scutari [Üsküdar]²⁶².

Concernant la requête de Königsmarck ayant trait à la situation commerciale de la Prusse en Orient, Schönborn lui fit la réponse suivante :

En ce qui concerne la charge d'étudier les relations commerciales en Asie Mineure dont Votre Excellence nous honore, nous sommes si pleinement convaincus de l'importance de cette tâche que nous nous efforcerons assurément avec zèle, d'apporter à cet égard, les éclaircissements les plus sûrs et les plus nombreux qu'il nous sera possible²⁶³.

Schönborn était certainement persuadé du bien-fondé de cette mission. Néanmoins, il prit soin de rappeler au comte de Königsmarck que les deux missions, « scientifiques » et « économiques », n'étaient pas pleinement compatibles en raison des itinéraires différents qu'elles impliquaient :

²⁶⁰ Brouillon en français d'une lettre datée du 5 septembre 1841. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁶¹ August SCHÖNBORN, lettre du 9 septembre 1841 : « Ew. Exzellenz haben die Gewogenheit gehabt sich meiner Reisegefährten und meiner so gnädigst rücksichtlich unserer Reise nach Kleinasien anzunehmen, daß wir um die Ehre Ew. Exzellenz nochmals persönlich aufwarten und unsere[n] ergebensten Dank mündlich aussprechen zu dürfen sicherlich wurden angehalten haben, wenn uns nicht die manchfaltigen Ankäufe und Besorgungen, die uns für unsere wissenschaftlichen Untersuchungen nötig schienen, so anhaltend in Constantinopel festgehalten hätten, daß wir selbst auf jede Tour in die Umgebungen haben verzichten müssen und uns bis zu dieser Stunde dennoch mancherlei zu besorgen obliegt; so erlauben <...> Ew. Excellenz unsere[n] ergebensten Dank schriftlich darbringen zu dürfen und uns der hohen Gewogenheit, die wir gebührend zu schätzen wissen, rücksichtlich unserer Unternehmung auch für die Zukunft empfehlen zu dürfen. », GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁶² *Staatsbibliothek, Kartenabteilung* : « Pera, Aussicht aus dem Albergo della bella Italia auf Tophane und Skutari, 1841, gez. von Heinrich Kiepert, 29 cm x 20 cm » [*Kriegsverlust*].

²⁶³ August SCHÖNBORN, lettre du 9 septembre 1841 : « Was namentlich den Auftrag, mit dem Ew[er] Exzellenz uns beehrt haben, die Handelsverhältnisse in Kleinasien zu erforschen, betrifft, so sind wir von der Wichtigkeit dieser Aufgabe so vollkommen überzeugt, dass wir gewiss mit Eifer streben werden[,] der Aufklärungen in dieser Beziehung uns möglichst viele und sichere zu verschaffen. », GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

Nous devons seulement au préalable vous prier de faire preuve d'indulgence, s'il ne nous est pas possible d'obtenir même pour une petite partie du pays une enquête exhaustive, car nous ne pouvons que rarement emprunter les grandes routes commerciales et l'essentiel des transactions est donc susceptible de nous échapper à l'exception de plusieurs places maritimes²⁶⁴.

Les voyageurs firent donc preuve d'une certaine réserve vis-à-vis d'une mission économique qui les éloignait de leurs objectifs scientifiques et les contraignait à emprunter des routes commerçantes qui, dans l'ensemble, étaient connues et ne leur promettaient aucune découverte archéologique importante. Préférant les pistes moins fréquentées, Schönborn, Löw et Kiepert parcouraient l'arrière-pays en cherchant à sortir des « sentiers battus ».

2. Courir vers la Lycie et doubler les Anglais

Une année durant, nos trois voyageurs prussiens explorèrent donc les régions côtières de la mer Égée. Nous avons réalisé une carte de leurs itinéraires pour illustrer leurs parcours (cf. illustration n° 8, carnet central). En raison de l'échelle choisie, nous avons seulement indiqué les principales étapes de leurs trajets. Pour le détail de l'itinéraire d'August Schönborn et Friedrich Löw en Lycie et en Pamphylie, nous renvoyons le lecteur à la notice biographique rédigée par Charles Schönborn en 1868. Concernant le voyage de Kiepert, nous renvoyons à l'ouvrage de Lothar Zögner de 1999. Nous avons conservé la graphie des voyageurs pour la plupart des toponymes à l'exception de ceux consacrés par l'usage comme Smyrne ou Constantinople. Leurs itinéraires recoupaient partiellement ceux de Charles Fellows publiés en 1838, notamment pour les régions de Lycie et de Pamphylie (cf. illustration n° 10, carnet central). Il est fort probable, nous l'avons dit, qu'August Schönborn se soit inspiré du trajet de Fellows pour décider de son itinéraire.

Les trois voyageurs traversèrent ensemble la région de Bursa et de Pergame en dirigeant leurs pas vers Smyrne, mais, rapidement, des tensions se firent sentir sur le terrain. Les voyageurs poursuivaient en effet des buts différents. La complémentarité des profils qui semblait un atout au départ fut rapidement ressentie comme une gêne. Schönborn, en quête de sites et d'inscriptions antiques avait en tête d'arriver le plus rapidement possible en Lycie pour doubler les Anglais et découvrir avant eux de nouveaux sites antiques. Löw, préoccupé par l'observation des insectes, semble avoir été convaincu par Schönborn de se rendre rapidement en Lycie. Kiepert, en revanche, ne voyait pas l'intérêt de cette hâte et, moins pressé, souhaitait relever avec minutie l'ensemble de leurs itinéraires. Selon Partsch, son biographe, Kiepert était toujours en arrière du groupe et profitait du cheminement pour effectuer des relevés cartographiques : mesures chronométriques des distances, visées des points remarquables, mesures d'angles et descriptions du paysage²⁶⁵.

Les sept mois de détachement qu'August Schönborn et Friedrich Löw avaient obtenus du ministère de l'Instruction publique et du Culte leur paraissaient très courts pour remplir leurs objectifs. Les rythmes de marche et les temps d'arrêts des voyageurs n'étaient donc pas les mêmes et la perception du voyage différaient : Kiepert ralentissait ses deux compagnons dans leur « course » vers la Lycie, raison pour laquelle, le groupe se scinda au début de l'automne 1841, en

²⁶⁴ August SCHÖNBORN, lettre du 9 septembre 1841 : « Nur müssen wir im Voraus um Nachsicht bitten, wenn Vollständigkeit der Untersuchung auch für einen kleineren Landestheil kaum zu erlangen möglich sein wird, da die großen Handelsstraßen nur selten von uns eingehalten werden können und der Umsatz im Großen, mehrere Seeplätze ausgenommen, daher wohl meist uns entgehen dürfte. », GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁶⁵ Josef PARTSCH, *op. cit.*, 1901, p. 8-9.

arrivant à Smyrne après trois semaines de voyage : Schönborn et Löw poursuivirent leur route vers le sud alors que Kiepert s'embarqua avec son interprète pour Lesbos. Sur l'île, Kiepert effectua un travail minutieux, orienté vers les relevés paysagers et la description du terrain. Atteint de malaria à la fin de l'automne, il passa l'hiver chez les parents de son interprète qui l'accueillirent dans la région des Dardanelles : cette convalescence fut bénéfique à sa connaissance de la langue turque, qu'il pratiqua à cette occasion. Il ne reste en revanche que peu de traces de ce moment dans les sources, la maladie n'étant pas propice à l'écriture de lettres ou de carnets. Sa mère lui envoya de l'argent en janvier 1842 alors que Kiepert prévoyait de retourner à Smyrne. Il écrivit à Carl Ritter pour le tenir informé de l'avancée de ses recherches²⁶⁶. Une fois rétabli, il se rendit à Constantinople puis retourna aux Dardanelles et chercha à rejoindre Smyrne, qu'il atteignit au printemps 1842.

Pendant que Kiepert explorait les îles égéennes et la région de Troie, Schönborn et Löw, partis de Smyrne le 8 octobre, sillonnaient le sud de la péninsule en quête de sites antiques. Ils se dirigèrent vers la Lycie et la Pamphylie, en se séparant régulièrement afin de pouvoir explorer le territoire le plus vaste possible. Chacun des voyageurs avait sa propre monture et une troisième était chargée des bagages. Charles Schönborn indique que son frère August, faisait appel aux habitants des régions qu'il traversait pour l'aider dans ses recherches. Au début du séjour, il s'adressait aux populations grecques, ayant des préjugés négatifs envers les populations turques, préjugés qui évoluèrent visiblement au cours de son voyage puisqu'à la fin de son séjour, il s'adressait « de préférence aux Turcs²⁶⁷ ». Les faibles densités de population dans ces régions n'assuraient pas toujours aux voyageurs la certitude de trouver un gîte pour la nuit. À l'approche de l'hiver, les pâturages de montagnes se vidaient et les villages des plaines retrouvaient leurs habitants : dans les montagnes, les voyageurs passaient souvent la nuit dans des cabanes désertes ou campaient en pleine nature mais les pluies répétées et la neige des sommets rendaient cette solution difficilement supportable²⁶⁸. August Schönborn s'était pourtant, selon son frère, entraîné avant son départ à vivre dans des conditions rudimentaires, couchant à même le sol et mangeant frugalement. Peut-être, avait-il suivi les conseils de Charles Fellows qui recommandait aux voyageurs dans la région de fabriquer eux-mêmes leur moustiquaire en mousseline dont il proposait un patron dans son ouvrage de 1838. Malgré ces précautions, Schönborn, comme d'ailleurs tous ses compagnons de voyage, tomba malade au début de l'hiver et, épuisé par les fièvres, se reposa quelques jours à Adalia [Antalya] où Löw le rejoignit.

Dans une lettre datée du 3 décembre 1841 (mais transmise à Schönborn en janvier 1842 seulement), le ministre de l'Instruction publique et du Culte, Friedrich von Eichhorn, informa Schönborn et Löw qu'il leur accordait trois mois de recherche et un crédit de 500 thalers supplémentaires. Cette rallonge avait été sollicitée par les voyageurs dans un courrier daté du 6 octobre 1841, c'est-à-dire lorsqu'ils se trouvaient à Smyrne. Ils avaient alors réalisé que le temps qui leur avait été imparti serait trop court pour mener à bien leur mission en Lycie. Eichhorn profita de ce courrier pour leur recommander d'utiliser des techniques d'estampage en papier mouillé pour la copie des inscriptions. Ce procédé consistait à appliquer des feuilles de papier humidifiées sur des inscriptions gravées dans la pierre pour que le papier, en séchant, garde l'empreinte de leur forme. Une fois durcie, la couche formait une sorte de carton mince, léger, facile à transporter qui offrait une reproduction fidèle du monument :

L'estampage en papier mouillé s'obtient par un procédé très simple, qu'un ouvrier quelconque, homme ou femme, même un apprenti pas trop maladroit, pourra exécuter d'après une instruction

²⁶⁶ Partsch mentionne des lettres écrites par Kiepert à Ritter du 8 au 20 Janvier 1842 : c'est grâce à leur consultation que Partsch connaît les principales étapes du voyage de Kiepert. Les originaux de ces lettres ont aujourd'hui disparu.

²⁶⁷ Charles SCHÖNBORN, *op. cit.*, 1868, p. 16.

²⁶⁸ *Ibid.*

très courte. Le procédé ne peut être appliqué qu'aux inscriptions gravées sur pierre ou marbre, sur des plaques de bronze assez fortes, et sur des terres cuites d'une épaisseur suffisante²⁶⁹.

Eichhorn se référait ici directement aux techniques employées par Lepsius en Italie et que ce dernier comptait utiliser en Égypte²⁷⁰. Il conseillait aux voyageurs d'emporter avec eux une quantité suffisante de « papier d'impression [*Druckpapier*] non collé²⁷¹ à appliquer, humide, sur les inscriptions ». Schönborn semble avoir réservé aux inscriptions en langue lycienne cette technique de copie²⁷². Le reste des inscriptions, publiées à son retour par l'éditeur Boeckh, fut uniquement dessiné et non estampé ce qui, selon Louis Robert, donna un résultat décevant :

Elles ne se présentent pas joliment et contiennent bien des fautes ; Schönborn ne voyageait pas dans de bonnes conditions²⁷³, il devait copier vite, et quant à l'estampage, que précisément, en 1842, Philippe Le Bas pratiquait massivement dans ses voyages en Grèce et en Asie Mineure, comme Richard Lepsius, à la même date, en Égypte, Schönborn semble l'avoir réservé aux inscriptions en langue lycienne²⁷⁴.

3. La découverte du Herôon de Trysa

Après deux mois de voyage dans des conditions difficiles et un temps de repos à Adalia, les voyageurs se dirigèrent vers Xanthos. En route, le 20 décembre 1841, ils découvrirent au lieu dit « Gjölbashi » [Gölbaşı] les ruines de plusieurs sarcophages sculptés de bas-reliefs : le Herôon de Trysa²⁷⁵. Il existe peu de témoignages directs de cette découverte puisque le journal de voyage d'August Schönborn n'a jamais été publié. Cherchant à garder secret le lieu exact des ruines, peu de publications prussiennes mentionnèrent ce site²⁷⁶ et, jusqu'aux grandes fouilles autrichiennes des années 1880, c'était principalement à travers les écrits de Carl Ritter à qui Schönborn avait transmis son journal que l'on connaissait quelques détails de cette découverte. Schönborn semblait avoir notamment été fortement impressionné par la frise occidentale du monument représentant la bataille de Troie²⁷⁷. Une lettre de la correspondance conservée au Geheimes Staatsarchiv et datée du 24 janvier 1842 apporte un éclairage supplémentaire sur cette découverte. Schönborn, alors à Rhodes, s'adresse ici à la Légation de Prusse à Constantinople, et plus précisément au Conseiller von Wagner :

Très Illustre Monsieur,

²⁶⁹ Emil HÜBNER, « Instruction pour l'estampage des inscriptions », in Emil HÜBNER, *Über mechanische Copieen von Inschriften*, 1881, p. 25.

²⁷⁰ Lettre d'Eichhorn datée du 3 décembre 1841. GSStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁷¹ Selon Emil HÜBNER, *op. cit.*, p. 25 : « Le papier employé en Allemagne, pour l'impression des livres, n'étant presque pas collé, [était] le meilleur de tous, à la condition toutefois que son épaisseur soit en rapport avec la profondeur des lettres à estamper. »

²⁷² Les copies réalisées de la sorte par August Schönborn sont aujourd'hui conservées à la Bibliothèque d'État de Berlin.

²⁷³ Note de l'auteur : « Neige à Davas en février ! »

²⁷⁴ Louis et Jeanne ROBERT, *La Carie, histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques*, 1954, p. 60.

²⁷⁵ Outre le travail d'Hubert SZEMETHY, voir aussi Wolfgang OBERLEITNER, *Das Heroon von Trysa*, 1994.

²⁷⁶ Dans la communication qu'il publie en 1851, Schönborn parle « d'un monument » découvert en Lycie sans en préciser le lieu. La *Carte de l'Asie Mineure* d'Heinrich Kiepert publiée à Berlin en 1844 (Berlin, Staatsbibliothek) indiquait le site de « Gölbaghtscheh » mais sans mentionner la présence de ruines à cet endroit. Cf. August SCHÖNBORN, « Communication from Professor Schönborn of Posen, relative to a monument recently discovered by him in Lycia », *Museum of Classical Antiquities* 1, 1851.

²⁷⁷ Carl RITTER, « Klein-Asien », *Die Erdkunde*, 1859, IX, p. 1136 et p. 1139 et Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 30.

Très honoré Conseiller de Légation [*Legationsrath*] !

Votre Excellence voudra bien me pardonner, si je me permets de la déranger avec une demande qui n'est pas tant causée par un intérêt personnel, mais bien plus motivée par l'intérêt de l'art de l'État prussien, et qui me semble mériter une certaine attention. Au cours de mon voyage de Myra à Xanthos, j'ai trouvé à peu de distance du premier lieu situé sur les montagnes au-dessus du petit village de Tschiftlik Gjöl Barihii (ou comme les ruines sont désignées dans les environs, à une heure du village de Tschakal Bejat) les ruines d'une cité antique, qui semblent être restées jusqu'à présent inconnues aux Européens, et parmi elles un monument funéraire qui me semble mériter une attention particulière. Il y a en effet au sein du mur qui entoure un sarcophage à présent presque entièrement détruit, une série de bas-reliefs qui, bien que très endommagés par l'action du temps et dans certaines de leurs parties presque entièrement détruits, doivent être considérés comme très précieux en raison de leur extension (ils comportent près de 200 pierres taillée équarrie [*Quadersteine*]), des objets représentés et de la beauté de leur style. Je ne pense pas que, en dehors de l'Angleterre et de l'Italie, aucun musée ne peut se réjouir [de posséder] une série de taille équivalente de bas-reliefs d'un seul tenant²⁷⁸ [...].

Parfaitement conscient de l'importance de sa découverte, August Schönborn demanda aux autorités prussiennes de faire le nécessaire pour pouvoir rapporter sa trouvaille à Berlin :

C'est pourquoi [de ce qui précède] j'aurais immédiatement mobilisé tous les moyens pour garantir sous ma propre responsabilité [l'acquisition de] [cette] œuvre d'art pour le Musée royal de Berlin et veiller à son exportation grâce à l'effet d'un firman, si d'une part l'état défectueux dans lequel l'ensemble se trouve et d'autre part les coûts non négligeables que requiert l'[acquisition] des pierres n'avaient dû me retenir. [Il] semble donc maintenant [nécessaire] de se renseigner auprès du ministère royal et d'attendre ses ordres dans cette affaire²⁷⁹.

Schönborn demanda qu'une réponse concernant l'exportation des bas-reliefs lui soit envoyée à Smyrne dans la première moitié du mois de mars et s'engagea de son côté à fournir aux autorités les coûts que représenteraient leur transport :

J'informerai très volontiers immédiatement des coûts que l'émission du firman et que l'ensemble [des démarches] engendreront, dès que j'aurai connaissance du montant, à plus forte raison, si la mise en œuvre devait engendrer une dépense de quelques 1000 thalers²⁸⁰.

Vingt-deux kilomètres séparaient la côte du littoral et le chemin y menant, fort escarpé, était peu praticable. Schönborn contacta au même moment Ignaz von Olfers²⁸¹ afin d'être assuré de la volonté des Musées royaux d'acquérir les monuments de Trysa. Schönborn insistait sur l'importance de celui-ci non seulement pour les musées royaux, mais au-delà pour la « Patrie allemande » :

C'est la raison pour laquelle j'adresse à votre Honneur la prière la plus humble et la plus dévouée, si cela est possible d'une quelconque manière, de bien vouloir [obtenir] le plus tôt possible un firman pour mettre provisoirement ce monument en sécurité et l'exporter par la suite et de cette manière, suivant la décision [des ministères royaux], en garantir [l'acquisition] au Musée royal ou, tout au moins, à la Patrie allemande [*deutsches Vaterland*]²⁸².

²⁷⁸ August SCHÖNBORN, Lettre datée du 24 janvier 1842. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁷⁹ *Ibid.*

²⁸⁰ *Ibid.*

²⁸¹ La lettre d'August Schönborn à Ignaz von Olfers est datée selon Hubert Szemethy du 27 janvier, Cf. Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 31.

²⁸² August SCHÖNBORN, Lettre du 24 janvier 1842. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

Cet appel aux « intérêts de la Patrie » est tout à fait révélateur de la cristallisation de sentiments nationaux sur les expéditions scientifiques de l'époque et les « découvertes » qui en découlaient. On retrouve un élan patriotique équivalent sinon plus vigoureux encore chez Richard Lepsius, parti quelques mois plus tard de Berlin pour l'Égypte sur les traces de Champollion. L'image du drapeau prussien flottant en haut de la pyramide de Gizeh est le symbole le plus fort de son voyage, que la Prusse se plut à reproduire dans les éditions des *Denkmäler aus Ägypten*²⁸³ (illustration n° 11, carnet central).

Exporter les marbres : les négociations et l'échec des diplomates

La correspondance conservée au Geheimes Staatsarchiv ne rassemble pas l'ensemble des échanges épistolaires de la mission. Cependant, un aperçu synthétique de la répartition par mois de ces lettres montre que la production épistolaire a connu un pic significatif au cours des mois de février et de mars 1842, moment où les autorités prussiennes, informées de l'existence du site de Trysa, ont cherché à mettre en œuvre les moyens disponibles pour rapporter le monument à Berlin.

À Berlin, au nom de l'intérêt des musées royaux, Ignaz von Olfers, demanda au ministre des Affaires étrangères, le baron von Werther²⁸⁴, de soutenir la requête de Schönborn [lettre du 7 février 1842], ce que le baron von Werther s'empressa de faire dans un courrier à la Légation de Prusse à Constantinople daté du 10 février 1842 : Werther chargeait les diplomates d'obtenir le plus rapidement possible les firmans nécessaires à l'exportation des monuments. Le comte de Königsmarck adressait au même moment – les courriers s'étant croisés – une lettre à Olfers pour lui transmettre la demande de Schönborn, et l'informer des démarches qu'il engageait alors auprès du gouvernement ottoman pour obtenir un firman [lettre du 9 février 1842]. Il rédigea en effet en date du 12 février 1842 une lettre pour le *drogmanat* de la Sublime Porte afin d'informer les autorités ottomanes du désir de la Prusse d'exporter le monument :

Mr. le Prof[esseur] Schönborn chargé par le gouvernement du Roi de faire des recherches scientifiques dans l'Asie Mineure vient de m'informer qu'il a trouvé près des villages de Gjöl Bachi et de Tschakal Bejat dans les environs de Ka[ss]aba [...] un vieux mur tombant en ruines sur lequel se trouvent des pierres carrées avec quelques sculptures qui seront bientôt entièrement détruites et ensevelies sous la terre. Ces vieilles pierres ne peuvent être absolument d'aucune utilité pour personne dans leur état actuel mais comme elles offrent quelque intérêt sous le rapport des sciences et de l'histoire ancienne, [Mr.] le Professeur Schönborn désirerait en emporter une partie²⁸⁵.

Sous la plume du comte de Königsmarck, on le voit, le « monument » dont « aucun musée ne possède [d]'équivalent » de Schönborn, se transforma soudainement en « vieilles pierres » « d'aucune utilité pour personne »...

Cependant, à leur arrivée à Smyrne, en mars 1842, les savants ne trouvèrent pas la lettre vizirienne escomptée. Celle-ci ne fut délivrée qu'après un second courrier adressé par le comte de Königsmarck aux autorités ottomanes. Ce dernier envoya alors son premier drogman, Monsieur Stieповich, s'informer de la situation auprès du gouvernement ottoman. Königsmarck donna à Stieповich les consignes suivantes :

²⁸³ Richard LEPSIUS (dir.), *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien : nach den Zeichnungen der von seiner Majestät dem Könige von Preussen Friedrich Wilhelm IV nach diesen Ländern gesendeten und in den Jahren 1842-1845 ausgeführten wissenschaftlichen Expedition*, 1849-1859, 12 vol.

²⁸⁴ Qui avait été alors rappelé à son poste suite aux désordres mentaux de Maltzan.

²⁸⁵ Lettre en français du 12 février 1842 adressée aux services viziriels par la légation de Prusse à Constantinople. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27 (cf. facsimilé n° 9, carnet central).

Monsieur le Prof. Schoenborn et Loew viennent d'arriver à Smyrne ; ils quitteront cette ville vers le 25 de ce mois [mars]. Vous voudrez bien faire observer à la Porte que si elle ne délivre pas les lettres vizirielles ou le firman pour l'exportation des vieux marbres, avant que ces Messieurs aient quitté Smyrne le but pour lequel ces documents est [*sic*] été demandé sera entièrement manqué²⁸⁶.

À la suite de cette seconde démarche, l'acquisition des antiquités fut autorisée par la Sublime Porte au nom des « bonnes relations » existant entre les deux pays ; le gouvernement central ottoman relaya le 9 mars la requête prussienne auprès des autorités locales de la région d'Aydın :

La Mission de Prusse a demandé que des obstacles à l'achat et au transport [desdites] pierres ne soient pas mis de la part des autorités locales. Vu les bonnes relations existant entre les deux Cours, il convient [d']acquiescer à de pareilles sollicitations, puisque de telles antiquités sont très estimées en Europe²⁸⁷.

Malgré la défaite de Nisib, la mission militaire prussienne conduite par Moltke avait laissé une impression favorable à Constantinople et le comte de Königsmarck, qui avait joué un rôle actif dans le rapprochement des gouvernements prussien et ottoman en 1835-1836 assurait de ce fait une certaine continuité des relations turco-prussiennes au-delà des décès de Frédéric-Guillaume III et de Mahmud II. Rappelons que la Prusse avait participé avec l'Autriche, l'Angleterre et la Russie à la Quadruple alliance qui, le 15 juin 1840, était intervenue en faveur de l'Empire ottoman pour mettre définitivement un terme aux velléités expansionnistes du pacha d'Égypte, Mehmed Ali. L'Empire ottoman était donc largement redevable aux puissances européennes et les « bonnes relations » étaient dictées par cette situation géopolitique. Néanmoins, et le comte de Königsmarck le mentionne, l'Angleterre était avantagée pour l'obtention de firmans et bénéficiait, selon le diplomate prussien, d'un certain traitement de faveur.

Bien qu'une nuance fût apportée plus loin par le gouvernement central ottoman (« si cependant vous pensez qu'il y a inconvénient, vous nous adresserez votre rapport »), la pression exercée sur les autorités locales (« il convient [d']acquiescer ») visait avant tout à ménager un pays allié, la Prusse, dont l'Empire Ottoman attendait en retour un soutien civil et militaire. Le souci d'explication de la démarche des savants allemands (« de telles antiquités sont très estimées en Europe ») souligne qu'au milieu du XIXe siècle, l'intérêt pour les antiquités passait pour une fantaisie quelque peu exotique aux yeux des Ottomans : ce n'est en effet qu'à partir des années 1880, sous l'influence d'Osman Hamdi Bey (1842-1910) notamment, que les élites ottomanes commencèrent à s'intéresser aux vestiges archéologiques²⁸⁸. À partir de la loi de 1884 sur la protection des Antiquités, toute trouvaille fut considérée comme propriété de l'État ottoman.

Les pierres, marbres ou granits antiques, étaient jusqu'alors très largement utilisées dans les constructions villageoises, un phénomène que Pierre de Tchihatcheff résuma de la sorte en 1853 :

C'est de cette roche que sont taillées les dalles nombreuses qui attestent dans ces parages les traces d'un village turc ayant été sans doute construit avec des matériaux empruntés à quelque ancienne cité romaine ou grecque ; aussi y voit-on un cimetière musulman délaissé, jonché de tronçons de colonnes antiques. Ces colonnes, érigées probablement sous les auspices d'une des divinités de la mythologie classique, auront servi de monument tumulaire à quelque enfant de Mahomet.

²⁸⁶ Lettre du 8 mars 1842, en français. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁸⁷ Lettre du 9 mars 1842 : copie en français d'une lettre initialement écrite en ottoman adressée par les services viziriels au muchir d'Aydın. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁸⁸ Edhem ELDEM, *Un Ottoman en Orient. Osman Hamdi Bey en Irak, 1869-1871*, 2010.

Tellement, sur ce sol sacré de l'Orient, les générations sont venues se superposer et se fusionner, en faisant servir les demeures des uns aux tombeaux des autres²⁸⁹.

Dans l'Antiquité déjà, les pierres étaient réutilisées lorsqu'un site était abandonné. Les pierres d'Ephèse servirent par exemple à la construction de la ville d'Ayasaluk ce qui créa une confusion durable pour les voyageurs européens entre les deux sites. Ce « syncrétisme » du bâti, perçu ici de manière positive, constituait cependant le principal obstacle pour qui souhaitait racheter des monuments antiques à l'époque. Selon Theodor Kocks²⁹⁰, Schönborn semble surtout avoir craint que les antiquités découvertes sur le site de Trysa, déjà endommagées, ne soient utilisées pour faire de la chaux par les villageois. Dans une lettre à Otto Benndorf de 1887, Kocks notait ainsi :

Je ne me rappelle pas que dans les récits de Schönborn de l'époque le Herôn ressortait aussi nettement que dans ses communications imprimées plus tard. Il le mentionnait certes avec une vive admiration ; mais ce dont il reparlait tout le temps et jamais sans la plus forte expression d'une douleur patriotique, c'étaient les autres monuments qu'il avait trouvés en premier en Lycie et, comme on ne croyait pas pouvoir à l'époque à Berlin parvenir à les convoier, il les avait indiqués aux Anglais Forbes et Spratt afin de ne pas les laisser aller dans le four à chaux. Qu'ils furent ainsi emportés par ces derniers au British Museum est resté l'objet de sentiments très mêlés. Je sais bien sûr que l'on n'a pas accepté à l'époque (après son premier voyage) sa proposition d'un voyage vers Berlin ou plus exactement, je sais qu'il m'a raconté la chose ainsi car je ne la connais que par lui. S'il a pensé spécifiquement à un voyage du Herôn, je ne le sais pas²⁹¹.

Les sites archéologiques couraient en fait un risque plus grand, celui d'être pillés par quelques « marchands d'art » levantins ou européens, comme Schönborn put le constater lors de sa seconde visite du site en avril 1842. Il remarqua en effet à cette occasion que « deux statues » du Herôn avaient été volées par, affirma-t-il, « deux Anglais revenant d'Égypte²⁹² ». Ce marché de l'art « privé » fonctionnait indépendamment des explorations « autorisées » et cette forme de trafic était fortement condamnée par certains observateurs de l'époque comme le diplomate autrichien Anton von Prokesch-Osten (1795-1876) en raison du tort et de la détérioration que causaient le plus souvent aux vestiges antiques des méthodes de travail brutales. Dans ses *Souvenirs d'Égypte et d'Asie Mineure* dont des extraits furent publiés dans le journal *Das Ausland*, Anton von Prokesch-Osten dénonçait les dégâts causés par les « marchands d'art » :

Sur l'arche de la porte [*Thorgewölbe*] se trouvaient trois morceaux très célèbres qui décoraient la corniche [...]. Ces trois pièces avaient été récemment dérobées par un Sicilien. Le Sicilien avait acheté l'autorisation d'emporter ces pièces à l'Ağa d'Aisaluk [Ayasaluk] (il y a six ans de cela) pour 200 piastres : il embaucha ensuite les ouvriers nécessaires pour soulever la charge, posa un grand nombre de sacs de paille sous la porte afin que les plaques puissent tomber dessus sans être abimées.

²⁸⁹ Pierre de TCHIHATCHEFF, *Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée*. Première partie, « Géographie physique comparée », 1853, p. 308 note A.

²⁹⁰ Lettre à Otto BENNDORF, 1887 citée par Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 31.

²⁹¹ Lettre citée par Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 30–31 : « Ich kann mich nicht erinnern, daß in Schönborns damaligen Erzählungen das Heroon so hervortrat wie in seine späteren gedruckten Mittheilungen. Er erwähnte es auch mit lebhafter Bewunderung; aber worauf er immer und immer wieder, und nie ohne den stärksten Ausdruck patriotischen Schmerzes zurückkam, waren die anderen Denkmäler, die er in Lykien zuerst entdeckt und, da man in Berlin auf eine Ueberführung damals nicht eingehen zu können glaubte, um sie nicht in den Kalkofen wandern zu lassen, den Engländern Forbes und Spratt genannt hatte. Daß sie durch diese dann in das British Museum gewandert waren, ist für ihn stets ein Gegenstand sehr gemischter Empfindungen gewesen. Ich weiß ganz bestimmt, daß man auf seinen Vorschlag der Ueberführung nach Berlin damals (nach der ersten Reise) nicht eingegangen war, oder vielmehr ich weiß, daß er mir die Sache so erzählte: denn ich kenne sie nur durch ihn. Ob er an eine Ueberführung speciell des Heroons gedacht, weiß ich nicht. »

²⁹² Charles SCHÖNBORN, *op. cit.*, 1868, p. 20. Nous n'avons pas trouvé dans nos sources de précision concernant ces personnages.

Que le travail se déroule sans dégâts pour les œuvres d'art, cela tient principalement au savoir-faire des ouvriers. Dans ce cas, la plus belle pièce fut mise en miettes et [seul] le coin gauche de celle-ci avec le héros mourant ou mort, qui git là, les bras sous la tête, est encore à voir à sa place initiale²⁹³.

Les morceaux emportés par le marchand sicilien furent vendus à Smyrne pour 30 000 piastres afin d'être envoyés en Angleterre, ce qui apportait une plus-value non négligeable au marchand levantin.

Le comte de Königsmarck adressa quelques jours trop tard, le 17 mars 1842, une lettre à Schönborn à Smyrne pour l'informer que l'autorisation accordée par le gouvernement ottoman pour l'exportation du monument de Trysa avait été obtenue: mais ce dernier, ayant déjà quitté la ville lorsque le courrier arriva, n'eut pas connaissance de cette nouvelle.

Ce contre-temps causé par la délivrance tardive du firman joua certainement un rôle dans l'échec de la mission²⁹⁴: mais celui-ci fut principalement le fait d'un manque de moyens matériels. La réponse que fit Löw à son arrivée à Smyrne, le 25 mars, au comte de Königsmarck montre que les difficultés rencontrées par les savants prussiens pour l'exportation des bas-reliefs n'étaient pas principalement liées à l'obtention du firman. Des « circonstances fâcheuses » empêchaient, selon Löw, « l'exportation du monument²⁹⁵ ». L'ampleur de la tâche à accomplir pour exporter les bas-reliefs porta un coup d'arrêt à la mission prussienne: les pierres étaient beaucoup trop grosses pour être transportées à dos de camélidés et la voie conduisant au site était impraticable pour des charriots, de telle sorte qu'il fallait, soit créer une nouvelle route, soit embaucher des tailleurs de pierre pour « évider » l'intérieur des pierres²⁹⁶.

Otto Benndorf évoquait par ailleurs les difficultés rencontrées par Schönborn et Löw pour acquérir à Smyrne le matériel nécessaire à l'exportation; il aurait fallu environ 200 caisses pour protéger les œuvres et l'embauche et la conduite des ouvriers auraient nécessité plus de temps que n'en disposaient les savants prussiens²⁹⁷. Bien que ces derniers aient reçu des autorités prussiennes une prolongation de leur congé jusqu'à l'été et une rallonge financière qui leur fut versée par le consul Pezzer à Smyrne²⁹⁸, ils étaient loin de disposer de moyens logistiques équivalents à ceux des savants britanniques. Ceux-ci étaient en effet en mesure à l'époque de ramener rapidement des monuments entiers à Londres. Dans sa lettre du 24 janvier 1842, Schönborn mettait ainsi en garde les autorités prussiennes:

Toutefois une telle attente et une hésitation pourraient être dans les circonstances actuelles plus que fâcheuses et l'œuvre d'art tomberait de la sorte très certainement aux mains d'étrangers. Fellows dispose en effet de deux navires et d'un fort soutien mais il est pour l'instant occupé à Xanthos, situé à peu de jours de voyage du monument [de Trysa], à acquérir des antiquités grâce, comme je

²⁹³ Anton von PROKESCH-OSTEN, *Erinnerungen aus Ägypten und Kleinasien*, Vienne, 3 volumes, 1829 cité dans *Das Ausland*, 13 janvier 1830, numéro 13, p. 51.

²⁹⁴ Von Bülow lui-même s'inquiéta d'ailleurs de ce retard dans un courrier qu'il adressa à la légation de Prusse à Constantinople daté du 22 mai 1842. Le comte de Königsmarck lui répondit dans une longue lettre que les autorisations avaient bien été obtenues [lettre du 15 juin 1842]. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁹⁵ Königsmarck répondit à Löw le 9 avril 1842. GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

²⁹⁶ C'est la seconde solution qui sera choisie par la mission autrichienne qui, en 1882, rapporta les bas-reliefs à Vienne: les pierres furent préalablement découpées sur une profondeur de 20 à 25 cm et emballées dans des caisses en bois cerclées de fer. Il fallut au total trois expéditions pour que l'Autriche rapporte l'ensemble du monument à Vienne (<http://klass-archaeologie.univie.ac.at/institut/institutsgeschichte/trysa/>).

²⁹⁷ Lettre d'Otto Benndorf, 1887, citée par Hubert SZEMETHY, *op. cit.*, 2005, p. 31.

²⁹⁸ Friedrich Löw se trouvant alors seul à Smyrne, il signa de sa main ce document avant que Schönborn n'appose sa signature au mois d'avril.

l'apprends, à un firman très étendu : ainsi cela [le monument de Trysa] ne restera pas longtemps caché aux Anglais, ni encore moins, ne sera longtemps laissé intact²⁹⁹.

Des deux navires que mentionne Schönborn, le *Beacon*, dirigé par le capitaine Thomas Graves, croisait à proximité des côtes lyciennes. Chargé de la cartographie des côtes ottomanes et de l'hydrographie de la Méditerranée orientale, le *Beacon* avait été envoyé à Xanthos pour apporter son concours à l'entreprise de Fellows : le navire mouilla à proximité du site à partir de janvier 1842 « dans le but de transporter les ruines antiques remarquables découvertes à Xanthos par Charles Fellows [...]. Au cours des mois de janvier et de février son équipage fut employé aux fouilles des ruines de Xanthos et aux préparatifs de l'exportation des marbres, tâche pour laquelle le bateau ne semblait pas adapté³⁰⁰ ». Malgré tout, il offrait aux voyageurs une possibilité d'exportation à moindres coûts et permettait à Fellows de disposer d'une main-d'œuvre nombreuse sur place.

L'Amirauté britannique avait joué un rôle décisif dans la reconnaissance des côtes anatoliennes, lyciennes en particulier : le capitaine Beaufort, hydrographe de sa Majesté, cartographia la côte au cours des années 1811-1812 et les travaux de John Kinneir McDonald (1782-1830) soulignèrent les richesses archéologiques de la région. Fellows avait réutilisé et mis à jour ce matériel grâce aux nouveaux relevés du capitaine Graves et du lieutenant Spratt : il les compléta par des relevés terrestres effectués au cours de ses recherches³⁰¹. La logistique britannique, fondée sur le soutien de la marine, dépassait très largement celle des voyageurs prussiens et cette différence explique très largement l'échec de l'exportation du monument de Trysa. Les liens entre la cartographie et les recherches archéologiques étaient, on le voit, très étroits : localiser les ruines était un objectif central des missions scientifiques en Orient. Il

²⁹⁹ Lettre du 24 janvier 1842 : « Indeß dürfte unter der gegenwärtigen Umständen ein solches Warten und Zaudern fast mehr als mißlich zu nennen seyn, und das Kunstwerk dadurch ziemlich sicher in die Hände von Ausländern übergeben werden. Denn der Fellow mit 2 Schiffen und starker Begleitung versehen, aber jetzt beschäftigt ist, in Xanthus, wenige Tagereisen von dem hiesigen Monumente fern, auf Grund eines, wie ich höre, sehr ausgedehnten Firmans Antiken fortzuschaffen: so wurde es der Engländer sicher nicht lange verborgen bleiben, noch weniger aber unangestastet zurückgelassen werden. », GStA PK, I. HA Rep. 81 Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27.

³⁰⁰ Thomas SPRATT, Edward FORBES, *op. cit.*, 1847, p. VII : « H. M. Surveying Ship Beacon visited the coast of Lycia in the beginning of January 1842, for the purpose of conveying away the remarkable remains of antiquity discovered at Xanthus by Sir Charles Fellows. Her commander, Captain Graves, had charge of his expedition. During the months of January and February her crew were employed excavating among the ruins of Xanthus, and making preparations for removing the marbles; for which task the ship proved unfitted. The Authors were at that time attached to the Beacon; Lieutenant Spratt as assistant-surveyor, and Mr. Forbes as naturalist. The Rev. Mr. Daniell, attracted by the great interest attached to Lycian scenery and antiquities joined. »

³⁰¹ Thomas SPRATT, Edward FORBES, *op. cit.*, 1847, p. XVII-XVIII : « La carte [de Lycie] est triangulée à partir du relevé des côtes effectué par le capitaine Beaufort et le capitaine Graves. La vallée de Xanthos est dessinée d'après le relevé de notre ami Monsieur Hoskyn, publié dans le *Journal* de la Royal Geographical Society en 1842. Les latitudes furent déterminées d'après l'horizon artificiel de quelques sommets de montagnes qui furent pris comme points de triangulation dans le but de vérifier l'exactitude [*correctness*] de la carte de Monsieur Hoskyn ; et la plupart des détails furent dessinés d'après ces positions élevées, ou fixées par des repères fiables et des angles sans avoir été visités par nous. Les hauteurs des montagnes ont été mesurées à l'aide d'angles et des hauteurs avec un théodolite, mais, comme il est nécessaire d'avoir des bases bien déterminées pour parvenir à des résultats précis de cette manière, elles peuvent varier de 50 à 100 pieds [par rapport à la véritable hauteur]. Les hauteurs des plaines élevées ont été vérifiées par le point d'ébullition, prenant toujours la moyenne des hauteurs donnée par deux thermomètres. Cette méthode engendrant beaucoup plus d'erreurs que la précédente, les résultats peuvent seulement être considérés comme des approximations de la vérité. Nous n'avions pas de baromètre de montagne. » (The map is triangulated from the coast surveys of Captain Beaufort and Captain Graves. The Valley of the Xanthus is from our friend Mr. Hoskyn's survey, published in the Journal of the Royal Geographical Society for 1842. Latitudes were taken with the artificial horizon on some of the mountain summits, which were made the points for triangulation, in order to verify the correctness of Mr. Hoskyn's map; and from these elevated positions most of the general features were sketched in, or fixed by true bearings and angles without being visited by us. The heights of the mountains are from angles and elevation measured with the theodolite; but, as it is necessary to have well-determined bases to arrive at precise results by such means, they may vary from the truth from fifty to one hundred feet. The heights of the elevated plains were ascertained by the boiling point, taking always the mean of the height as shown by two thermometers. This method being liable to much greater errors than the former, the results can only be considered as approximations to the truth. We had no mountain barometer).

s'agissait pour les Britanniques d'être les plus autonomes possibles et de ne pas dépendre de la population locale. Cette préoccupation se retrouvait dans les objectifs assignés par Fellows à l'outil cartographique.

Selon lui, en effet, la finalité des cartes réalisées était de s'affranchir des renseignements de la population locale. Fellows décrivait ainsi la carte comme un outil permettant aux futurs voyageurs d'être « dans une large mesure indépendants des informations de la paysannerie, qui trompe fréquemment et cause déception et perte de temps³⁰² ». Nous reviendrons plus loin sur la question de la collecte et de la restitution des toponymes orientaux. Mentionnons seulement que les objectifs scientifiques des voyageurs n'intégraient aucunement l'étude de la société ottomane dans sa réalité contemporaine. La population locale était une donnée avec laquelle les voyageurs devaient composer pour recueillir des informations, s'orienter ou encore se loger mais, à aucun moment, elle ne faisait partie du champ de leur investigation scientifique.

Le retour

Rapporter des pièces antiques ou enrichir les collections des naturalistes était l'objectif des voyages savants et la preuve de leur succès. Que les objets collectés au cours du voyage aient une finalité naturaliste (c'est là le modèle du voyage en Amérique du Sud d'Alexandre de Humboldt qui rapporta des collections si riches qu'il put les exploiter jusqu'à sa mort en 1859) ou non (c'est le modèle, notamment, des expéditions archéologiques en Orient), la quantité de ces objets et la valeur que la société leur attribuait en Europe attestait de la réussite du voyage. Par comparaison avec les voyages savants menés à la même époque, celui de Richard Lepsius en Égypte en particulier (1842-1845), le résultat de la mission de Schönborn, Löw et Kiepert fut modeste.

Les trois voyageurs rentrèrent à Berlin et à Posen au mois d'août 1842, après plusieurs semaines de quarantaine à Syra, en Grèce, puis à Trieste. Löw avait constitué une collection d'insectes, Kiepert avait accumulé des relevés topographiques, paysagers et toponymiques, tandis que Schönborn avait profité de la lettre vizirienne délivrée par Constantinople pour rapporter une collection de monnaies antiques. Dans une dernière lettre adressée avant son départ au comte de Königsmarck, le 7 juillet 1842, il avait reconnu son échec, renonçant à exporter le monument de Trysa et annonçant avoir fait usage de la lettre vizirienne pour acheminer ces monnaies vers la Prusse. Principalement collectées sur les sites de Selge et de Termessos, les monnaies furent envoyées depuis Rhodes où certaines furent dérobées. Parmi celles qui parvinrent en Prusse, les plus intéressantes furent données au musée de Berlin³⁰³.

Contrairement à ce que craignaient les voyageurs, le site de Trysa ne fut pas fouillé par les Anglais et retomba dans l'oubli après le départ des savants prussiens. La seconde mission menée par Schönborn en 1851 ne donna pas plus de résultats. Il était accompagné par deux Britanniques, l'architecte Edward Falkener et le lieutenant Thomas Spratt. Mieux équipés techniquement, l'expédition ne parvint toutefois pas à produire de résultats significatifs. Les notes de cette seconde mission ne furent pas publiées et les daguerréotypes rapportés ne purent pas être utilisés. Souffrant d'asthme chronique, Schönborn mourut quelques années après. Ce n'est que trente ans plus tard, en 1881, que la mission autrichienne dirigée par Otto Benndorf, Georg Niemann et Felix von Luschan redécouvrit le site et exporta à Vienne le résultat des fouilles archéologiques.

Les articles scientifiques que les savants prussiens publièrent à leur retour n'étaient pas en mesure de rivaliser avec les imposants *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien* que Lepsius rédigea sur le modèle de la *Description de l'Égypte* (1809-1828). Et d'un point de vue quantitatif, les quelques caisses de monnaies et d'insectes rapportés de Lycie étaient une bien maigre moisson par rapport aux 294 caisses d'objets collectées au même moment par l'égyptologue, qui servirent de base à la

³⁰² Charles FELLOWS, *op. cit.*, 1838, p. XVIII : « In a great degree independent of the information of the peasantry, which frequently deceives, and causes disappointment and loss of time. »

³⁰³ Charles SCHÖNBORN, *op. cit.*, 1868, p. 21.

création du musée égyptien de Berlin. Renonçant à publier son journal de voyage, Schönborn transmet à Carl Ritter ses notes manuscrites. En retour, le titre de professeur lui fut accordé, témoignant de la reconnaissance de l'université de Berlin envers la mission. Les recherches prussiennes en Orient avaient indéniablement un caractère « artisanal », par comparaison avec le caractère beaucoup plus systématique et les moyens déployés par les expéditions britanniques ou françaises de l'époque. L'expédition scientifique de l'Algérie (1839-1842), exactement contemporaine du voyage d'Heinrich Kiepert, d'August Schönborn et de Friedrich Löw, comprenait une trentaine de membres et publia trente-sept volumes à son retour³⁰⁴. Les diplomates prussiens en poste à Constantinople ne pouvaient rivaliser avec les moyens mis en œuvre par le ministère de la Guerre français qui dirigeait les opérations de la commission scientifique dans une Algérie tout juste colonisée.

Les financements accordés par la Prusse aux savants, bien que modestes, ainsi que le rôle actif joué par les ministres et diplomates prussiens pour soutenir la mission, permettent cependant de nuancer l'idée selon laquelle l'Allemagne ne se serait pas impliquée politiquement dans l'exploration de l'Orient avant 1870³⁰⁵. Contrairement à ce qu'écrivait Franz-Josef Schulte-Althoff (1971) pour qui « les géographes allemands [dans leur mission d'exploration] [...] ne parvenaient pas à obtenir reconnaissance et soutien [de la part] de la nation et des États³⁰⁶ », il semble que dans le cas de l'Orient, Berlin avait parfaitement compris les enjeux des missions d'exploration et attendait en retour de son soutien aux voyages savants des retombées favorables pour l'image de la nation et la grandeur du pays.

Parmi les acteurs qui soutinrent cette entreprise de terrain, la direction des Musées royaux et l'université de Berlin, à travers les personnes d'Ignaz von Olfers et de Carl Ritter se distinguèrent plus particulièrement : il s'agissait pour ces institutions – véritables « cabinets d'accumulation³⁰⁷ », de recueillir le plus de données possibles et, dans le cas des musées royaux, d'obtenir *ad minima* des copies, à défaut des originaux, d'œuvres d'art antiques. Illustrant le rôle joué par les études classiques dans l'exploration de l'Orient, cette mission, contemporaine de celle de Richard Lepsius en Égypte, révélait aussi des préoccupations économiques et politiques nouvelles : le jeune *Zollverein* cherchait des débouchés pour ses produits manufacturés ainsi que des matières premières pour ses industries. L'imbrication étroite des domaines politiques, économiques et scientifiques montre que le principe de *Kulturpolitik* défini comme la promotion de la culture par l'État et, réciproquement, comme la subordination de la production culturelle aux intérêts nationaux – un principe clairement affirmé en matière de politique intérieure à partir des années 1810 avec la mise en place de la *Bildungspolitik*³⁰⁸ –, s'immisça progressivement dans la sphère des affaires étrangères bien avant le règne de Guillaume II³⁰⁹.

Si cette volonté politique ne suffisait pas à concurrencer les moyens mis en œuvre par les grandes puissances européennes, elle permit cependant aux savants prussiens de s'insérer dans la compétition européenne pour les fouilles archéologiques en Orient. La mission savante de Schönborn et Löw fut à l'origine de travaux cartographiques inédits, et constitua une première expérience de terrain pour Heinrich Kiepert. Elle joua dans sa formation un rôle fondateur,

³⁰⁴ Daniel NORDMAN, « Les sciences historiques et géographiques dans l'exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-1860) », in Hélène BLAIS, Isabelle LABOULAIS (dir.), *Géographies Plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, 2006, p. 240-242.

³⁰⁵ Edward SAID, *op. cit.*, 2003, p. 19.

³⁰⁶ Franz-Josef SCHULTE-ALTHOFF, 1971, p. 33 cité et traduit par Nicolas GINSBURGER, *op. cit.*, 1999, p. 107 : « Pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle, les géographes allemands n'étaient absolument pas concurrentiel sur le plan de l'accomplissement des grands devoirs de recherches non encore accomplis, surtout à côté des chercheurs anglais et français, dans la mesure où ils ne parvenaient pas à obtenir reconnaissance et soutien du côté de la Nation et des États. »

³⁰⁷ David LIVINGSTONE, *op. cit.*, 2003, p. 29.

³⁰⁸ Peter BAUMGART (dir.), *Bildungspolitik in Preußen zur Zeit des Kaiserreichs*, 1980.

³⁰⁹ Voir notamment Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2003, p. 19.

ancrant sa conviction que le terrain était un lieu d'élaboration à part entière du savoir géographique dont la synthèse de cabinet était nécessairement tributaire.

* * *

Bien que très différentes dans leurs moyens et leurs ambitions, les missions de Moltke et de Kiepert se complétèrent pour constituer un savoir géographique inédit sur le territoire ottoman. Les acteurs engagés sur le terrain, civils et militaires, poursuivaient des ambitions différentes mais contribuèrent tous au progrès des connaissances sur des régions encore relativement mal connues des Européens. Parmi les promoteurs de ces entreprises, les institutions berlinoises eurent un rôle décisif : Berlin manifestait une volonté claire d'exister sur la scène européenne, diplomatiquement, politiquement, scientifiquement et économiquement. Comme le souligne Céline Trautmann-Waller, le dynamisme de l'université de Berlin (et, pourrions-nous ajouter, des Musées royaux) « n'aurait pas été imaginable sans un investissement important de la part de l'État prussien qui engagea dans cette institution prestigieuse à vocation centralisatrice ses aspirations à faire de Berlin la capitale de l'Empire allemand et de son université un centre de la vie scientifique allemande et européenne³¹⁰ ».

Si le voyage savant d'August Schönborn, Friedrich Löw et Heinrich Kiepert pouvait apparaître comme une spoliation des ressources archéologiques ottomanes, on perçoit cependant, en étudiant la correspondance savante et diplomatique de l'époque, que l'Empire ottoman conservait un pouvoir de négociation : dans les termes de l'échange, la Prusse était loin d'être dans une position aussi favorable que ne l'était alors la Grande-Bretagne, au grand dam des savants prussiens. Patriotiques, ces missions avaient pour but d'affirmer l'existence de la nation prussienne sur la scène européenne et, dans le même d'acquérir, une place en Orient. La synthèse des données collectées par les deux missions fut réalisée à Berlin au cours des années 1840 comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

³¹⁰ Céline TRAUTMANN-WALLER, « Berlin au XIXe siècle : l'Université dans la ville », in Christian JACOB (dir.), *Lieux de savoir*, vol. 1. *Espaces et communautés*, 2007, p. 1185 et p. 1187-1188.

CHAPITRE TROIS

LA FABRIQUE DE LA CARTE

Une bonne carte vaut tout un gros livre ; elle est, comme celui-ci, le produit d'une multitude d'observations, le résultat final d'une foule de travaux scientifiques divers, difficiles et méritoires ; elle est d'une nécessité journalière indispensable pour les voyages, pour les relations commerciales, pour les relations politiques, pour l'étude du passé comme pour la connaissance du présent³¹¹.

³¹¹ Victor Adolphe MALTE-BRUN, « Les cartes de géographie à l'Exposition Universelle de 1855 », *Nouvelles Annales des Voyages, de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie*, vol. 148, série 6, t. 4, 1855, p. 130.

« Une bonne carte vaut tout un gros livre », affirmait Victor Adolphe Malte-Brun : le cas de la carte de Kiepert semble lui donner raison. Ce dernier, à son retour d'Asie Mineure, fut chargé de réaliser une carte de la région. Carte encyclopédique, soucieuse d'exhaustivité, la synthèse réalisée par Kiepert marqua les esprits, en Prusse comme en Europe, et fut un événement scientifique aussi important sinon davantage que les derniers volumes de *Die Erdkunde* de Ritter consacrés à l'Asie qu'elle devait initialement illustrer. Commanditaire de la synthèse cartographique et géographique qu'Heinrich Kiepert réalisa dans les années 1840 et 1850, Carl Ritter avait, lui, pour projet d'achever sa géographie de l'Asie par un volume sur l'Asie Mineure, région « de transition » (*Uebergangswelt*) entre les mondes asiatiques et européens. Très influencé par Pestalozzi (1724-1793), Ritter concevait la dimension iconographique (le « voir ») comme un fondement de sa pédagogie. La formation à une « vision de l'ensemble du monde³¹² » passait par la carte : son maître, le pédagogue, Johann Friedrich Guts Muths lui aurait conseillé, après la parution du premier volume de *Die Erdkunde* de « couronner³¹³ » son ouvrage avec des cartes. Dans ce but – il semble cependant que son projet ait été antérieur à la remarque de Guts Muths – , Ritter avait demandé aux plus grands cartographes de l'époque, notamment à Heinrich Berghaus, qu'il avait rencontré dans les cercles scientifiques berlinois, de réaliser des cartes inédites³¹⁴. Le décès brutal de Julius Ludwig Grimm (1806-1834), élève de Berghaus, ayant interrompu la publication de l'*Atlas de l'Asie*, Ritter fit jouer ses réseaux au sein de l'État-major militaire et demanda au lieutenant Carl Zimmermann et à Heinrich Mahlmann de poursuivre le travail de Grimm, en particulier le volume relatif à la péninsule arabique³¹⁵. Kiepert, son étudiant à l'université de Berlin, fut chargé d'en vérifier la toponymie.

Ce chapitre s'articulera autour de trois moments de la fabrique de la carte : son projet, sa réalisation et sa commercialisation. Si les sources relatives à Kiepert sont abondantes grâce à leur dépôt, en 1917, à la bibliothèque impériale de Berlin (aujourd'hui bibliothèque d'État), il n'en va pas de même pour les archives de ses éditeurs, en particulier de celles de la maison Dietrich Reimer, intégralement détruites pendant la seconde guerre mondiale.

1. Objectifs et contexte intellectuel

La formation cartographique s'était nettement organisée dans les écoles militaires prussiennes depuis le début du XIXe siècle mais elle restait encore balbutiante dans le domaine civil. La plupart des cartographes de l'époque avaient acquis leur savoir-faire au sein d'écoles militaires ou au sein de l'armée prussienne. Heinrich Berghaus, par exemple, avait travaillé à l'État-major berlinois et avait participé, pendant trois ans, au levé de la carte d'État-major allemande (1818-1821). Conscient des lacunes de la formation civile des cartographes, il créa à Potsdam en 1839 une École d'art géographique (*Geographische Kunstschule*), première du genre, qui demeura jusqu'en 1848 un des seuls lieux de formation de cartographes civils³¹⁶.

³¹² « Eine Anschauung des Weltganzen », Hanno BECK, *op. cit.*, 1979, p. 104-105.

³¹³ « Kröne Dein Werk mit Karten! », Guts Muths cité par Christoph von WOLZOGEN, *Zur Geschichte des Dietrich-Reimer-Verlages : 1845-1985*, 1986, p. 27.

³¹⁴ Auteur du *Physikalischer Atlas* (1838-1848), Heinrich Berghaus (1797-1884) était un grand nom de la cartographie allemande de la première moitié du XIXe siècle. Berghaus, Heinrich Karl Wilhelm (1797-1884), *Karte von Afrika*, 1824-26, 1/15 000 000. Carte originale gravée par Heinrich Brose à Stuttgart, J. G. Cotta'schen Buchhandlung, puis à Berlin, Hampe, 1826, 74 cm x 60 cm.

³¹⁵ Il s'agit des volumes 12 et 13 de *Die Erdkunde*.

³¹⁶ *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 46, 1902, p. 374-379.

Kiepert lui-même avait bénéficié de l'instruction de militaires. Son père, un commerçant aisé, l'avait envoyé au lycée Joachimsthal (*Joachimsthal'sche Gymnasium*), un lycée réputé, fondé au XVII^e siècle pour accueillir des enfants particulièrement doués et former des élites³¹⁷. À cette époque, de 1826 à 1856, August Meineke (1790-1870) en était le recteur. Philologue réputé, il initia le jeune Kiepert aux travaux sur l'Antiquité classique. Ce dernier, aidé de son professeur de dessin, décida de retravailler les cartes des manuels scolaires destinées à l'apprentissage de l'histoire antique : il en améliora le contenu et la facture en se consacrant en particulier à la topographie de la Rome antique dont il livra, en 1835, une série de plans. Il avait alors 17 ans. Son apprentissage de la cartographie, commencé entre les murs du lycée, fut donc dès le départ inextricablement lié à la géographie historique et à la géographie scolaire.

La qualité principale d'un cartographe à l'époque était d'être « un bon dessinateur ». Mais ce prérequis ne suffisait pas. La cartographie de cabinet demandait en effet une grande polyvalence :

Un même individu doit imaginer la future carte, chercher et traiter les données et les mesures, faire la projection, dessiner les contours. Les cartographes sont donc des individus devant être formés et posséder une grande masse de connaissances, mathématiques, physiques, linguistiques, artistiques³¹⁸.

La carte du philologue : séculariser l'Antiquité

À l'université de Berlin où il entra en 1836, Kiepert approfondit ses connaissances en philologie classique, discipline alors considérée comme fondement de toutes les « sciences de l'esprit³¹⁹ ». Il y suivit notamment les enseignements de l'antiquisant August Böckh (1785-1867), du grammairien Carl Gottlob Zumpt (1792-1849)³²⁰ et du géographe Carl Ritter. Böckh diffusait dans son enseignement une approche historiciste de l'Antiquité, c'est-à-dire une approche qui ne s'intéressait plus uniquement à la reconstitution des textes anciens mais qui visait à inscrire ces derniers dans une réalité matérielle et historique. Böckh avait rédigé une thèse sur l'économie à Athènes dans l'Antiquité. À la suite de son maître Friedrich August Wolf (1759-1824), qui avait pris part à la création de l'université de Berlin, il développa de nouvelles méthodes historico-philologiques qui s'intéressaient aux *realia* et cherchaient à reconstituer de manière la plus précise possible la culture antique dans sa globalité. L'approche historiciste incitait à aller chercher de manière systématique les traces des lieux cités dans les textes antiques et à en vérifier l'existence

³¹⁷ Heinrich Kiepert a fait l'objet de plusieurs biographies. La première, qui fait encore aujourd'hui référence, fut publiée juste après sa mort, par son collègue et ami Joseph Partsch (Joseph PARTSCH, *op. cit.*, 1901, p. 1-21 et 77-94). Cette source a l'avantage de témoigner de documents (cartes, manuscrits, cahiers...) dont les traces ont été perdues. Heinrich Kiepert lui-même avait rédigé une courte notice autobiographique publiée l'année de sa mort par la revue *Globus* (Heinrich KIEPERT, « Selbstbiographie... », *Niedergeschrieben im Juli 1873 für Dr. Richard Andree, Globus* 75, 1899; p. 297-300). Notons aussi la notice que V. Hantzsch se chargea d'écrire pour l'*Allgemeine Deutsche Biographie* en 1906 (Viktor HANTZSCH, « Johann Samuel Heinrich Kiepert », *Allgemeine Deutsche Biographie*, 51, 1906, p. 133-145). Enfin, pour le centenaire de la mort de Kiepert, en 1999, la *Staatsbibliothek* de Berlin publia un ouvrage collectif sous la direction de Lothar Zögner (qui faisait suite aux volumes consacrés à Carl Ritter en 1979 et à Ferdinand von Richthofen en 1983). Soulignant les lacunes de l'histoire de la géographie allemande du XIX^e siècle, cet ouvrage a le mérite de chercher à inscrire la cartographie de cette époque dans son environnement politique et culturel. Il comporte par ailleurs un catalogue des publications d'Heinrich Kiepert répertoriant 549 cartes (hors globes et atlas) conservées à la *Staatsbibliothek* de Berlin et au *Deutsches Archäologisches Institut*. Cf. Lothar ZÖGNER (dir), *Antike Welten, neue Regionen : Heinrich Kiepert (1818-1899)*, 1999, p. 79-133.

³¹⁸ Nicolas GINSBURGER, *op. cit.*, 1999, p. 44.

³¹⁹ Le terme renvoie à la division en usage à l'époque entre les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) et les sciences de la nature (*Naturwissenschaften*).

³²⁰ Karl Gottlob Zumpt enseigna de 1825 à 1827 au *Joachimsthal'schen Gymnasium* de Berlin et fut parallèlement chargé de cours d'histoire à l'Académie militaire de Berlin. En 1827, il fut nommé à l'université de Berlin et obtint la chaire de philologie classique en 1835.

avant de les rapporter sur une carte. Participant de cette volonté de « s’immerger totalement dans l’univers antique³²¹ », l’enquête sur les lieux de l’Antiquité prit un grand essor et la carte devint, dans ce contexte, consubstantielle au travail philologique. Les courants historicistes qui animaient les sciences de l’Antiquité (*Altertumwissenschaft*) incitaient à la spatialisation des faits étudiés, à l’étude de leur localisation et de leur répartition : à ce titre, il s’agissait tout autant d’un tournant *géographique* de la philologie classique. La prise en compte de l’ancrage spatial dans les sciences de l’esprit (*Geisteswissenschaften*) faisait écho à la dynamique à l’œuvre à la même époque chez les naturalistes sous l’impulsion notamment d’Alexandre von Humboldt : tous les faits, pour être scientifiquement établis, devaient pouvoir être associés à un lieu.

Cette évolution de la philologie marqua fortement la forme et le contenu de la géographie rittérienne. Profondément imprégnée de philologie classique, toute l’œuvre de Ritter oscille entre une double polarisation de l’historique et du contemporain, un balancement qui se manifeste de la même façon dans la production cartographique de Kiepert. Les voyages savants en Orient, terrain de prédilection du maître et de l’élève, contribuaient à approfondir la connaissance des sociétés antiques tout en élargissant, de façon concomitante le savoir géographique sur les régions de Méditerranée orientale.

La question de la correspondance entre les toponymes antiques et contemporains, de leur transmission et de leur traduction était notamment au cœur des interrogations des savants de l’époque. Retrouver dans le contemporain les traces de l’Antiquité, les deux orientalistes américains, spécialistes d’archéologie biblique, Edward Robinson (1794-1863) et le missionnaire protestant Eli Smith (1801-1857), en avaient fait le centre de leurs travaux. Ritter avait chargé Kiepert de réaliser une carte illustrant leurs recherches en Palestine. La *Karte von Palaestina* (1/200 000) fut publiée en 1838 à Halle chez l’éditeur Waisenhause (*Buchhandlung des Waisenhause*), où le frère de Carl Ritter, Johannes Ritter, travaillait³²². Cette maison d’édition piétiste était liée aux missions, celles qui étaient notamment envoyées en Asie et en Russie³²³. Cette étude conduisit Kiepert à publier un ensemble de cartes intégrant le principe de la double entrée toponymique, notamment, en 1841 pour illustrer le récit d’Edward Robinson, un atlas de 5 feuilles : *Palästina* – 1/400 000, *Sinaihalbinsel und Peträisches Arabien* – 1/800 000, *Plan von Jerusalem* – 1/1 0000, *Umgebungen von Jerusalem* – 1/100 000, *der Sinai* – 1 /100 000. Robinson et Kiepert renouvelèrent leur coopération en 1852, quand le savant américain lui rendit visite à Weimar pour rédiger le récit de son second voyage en Palestine³²⁴.

Les philologues, à l’instar d’August Schönborn, qui étaient à la recherche de sites et d’inscriptions antiques inédites, rapportaient en même temps des connaissances nouvelles sur des terrains encore relativement méconnus. Au cours de leurs missions, ils collectaient en effet des données relatives à la géographie des contrées traversées et étaient conscients de l’intérêt de leurs voyages pour la géographie. L’éditeur des inscriptions lyciennes de Schönborn écrivait ainsi en introduction :

Nous espérons que cette intéressante contribution relative à l’histoire des voyages faits jusqu’à présent en Asie-Mineure sera aussi bien accueillie par les étudiants de géographie que la publication finale des inscriptions elles-mêmes par ceux qui cultivent les sciences historiques et philologiques. Puisse le nom d’Augustes Schoenborn au même titre que ceux de Fellows, Daniell, Spratt, Forbes

³²¹ Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008, p. 24 : « Signe indéniable de l’émergence d’une pensée historiciste qui marqua tout le XIXe siècle allemand, les textes apparaissaient comme des sources historiques permettant de restituer une image d’ensemble de l’Antiquité et impliquaient de s’immerger totalement dans l’univers antique pour que la démarche herméneutique ne soit pas tributaire de la situation contemporaine de l’exégète. »

³²² Hanno BECK, *op. cit.*, 1979, p. 20.

³²³ Cette maison existe encore aujourd’hui, cf. <http://www.waisenhausbuchhandlung.de/geschichte.html>.

³²⁴ Edward Robinson avait étudié entre 1826 et 1830 à Halle et à Berlin, ce qui explique ses liens avec Carl Ritter et, par voie de conséquence, avec Heinrich Kiepert. Sur la cartographie biblique et les travaux de Robinson et Smith, cf. Jeremy BLACK, *Maps and History, Constructing Images of the Past*, 1997, p. 33-35.

et Texier obtenir le souvenir reconnaissant qu'il mérite en tant l'un des premiers explorateurs de la région montagneuse de Lycie³²⁵.

Sciences historiques, philologiques et géographiques marchaient ainsi de concert dans l'exploration de l'Orient et l'enquête (*Untersuchung*) devait élaborer un nouveau savoir sur l'espace afin de mieux connaître les sociétés antiques.

Des atlas scolaires pour une Nation en construction

Les premières esquisses de l'Asie Mineure réalisées par Kiepert, et conservées dans les archives, datent de 1840, avant donc, son premier voyage en Orient³²⁶. Elles devaient servir à réaliser, sous la direction de Carl Ritter, un atlas du monde grec ancien. Un certain nombre de cartes avaient été élaborées dans ce but par Kiepert alors qu'il était encore étudiant, en particulier une carte de l'Attique et une carte de la Béotie en 1839 ainsi qu'une première esquisse de l'Asie Mineure en 1840. Ce travail s'inscrivait parfaitement dans le cadre scolaire. Le sujet traité, la Grèce antique, était en effet au cœur des programmes universitaires et constituait une « référence centrale pour la réalisation de la *Bildung*³²⁷ ». Les travaux de Winckelmann sur l'art des Grecs anciens constituaient le socle de cet enseignement et l'engouement intellectuel et savant pour l'Antiquité grecque constituait une réaction nationaliste très forte contre le monde latin : « Les théories esthétiques de Winckelmann étaient aussi dirigées contre l'aristocratie de l'art baroque et la domination du goût français sur la vie artistique en Allemagne³²⁸. » Heinrich Kiepert, enfant de la bourgeoisie berlinoise, illustre, à travers ses cartes, les préoccupations d'une époque et d'un milieu social.

En ce qui concerne la forme choisie, l'atlas, il s'agissait d'un genre alors en plein essor : Jeremy Black a montré que celui-ci était au cœur de « l'agenda cartographique³²⁹ » du XIX^e siècle. L'atlas, ce « rassemblement ordonné de cartes travaillées de façon homogène et rassemblées sous un thème commun³³⁰ », avait été développé en particulier dans le cadre scolaire, notamment par Emil von Sydow (1812-1873) à partir de 1838. Il s'agissait de donner à voir une contrée « d'un seul coup d'œil et sous la forme la plus commode comme la plus lucide et la plus instructive³³¹ ». L'échelle choisie, réduite, résumait la situation d'une région du monde dans son ensemble. Il s'agissait d'une pensée de l'espace à petite échelle, dans une perspective synthétique et digeste, utile, donc, pour un travail pédagogique.

Les atlas répondaient aussi, en Prusse, aux besoins d'un discours nationaliste :

Les Atlas ont ceci de remarquable que tous sont l'œuvre soit de militaires, soit d'administrateurs qui ont en commun d'avoir participé au redressement des États allemands. Les plus connus, au nombre de quatre, sont Stieler, conseiller à Gotha, qui fait le premier atlas de la librairie de Justus Perthes en 1816, en cinquante cartes : de 1807 à 1813, il avait travaillé à une carte topographique et militaire

³²⁵ Moriz SCHMIDT, *The Lycian inscription, after the accurate copies of the late Augustus Schoenborn with a critical commentary and an essay on the alphabet and language of the Lycians*, 1868, p. IV : « We hope this interesting contribution to the history of the travels hitherto made in Asia–Minor will be as welcome to the students of Geography as the final publication of the inscriptions themselves will be favourably received by those, who cultivate the historical and philological sciences. May the name of Augustus Schoenborn together with those of Fellows, Daniell, Spratt, Forbes and Texier obtain the grateful memory, which he merited among the first investigators of the mountainous country of Lycia. »

³²⁶ Archives conservées au *Kartenabteilung* de la *Staatsbibliothek* à Berlin. 88 cm x 105 cm, *erster Entwurf zur Karte von Kleinasien*, 1840, Aus dem Königl. Kartograph. Institut. Berlin.

³²⁷ Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008, p. 105.

³²⁸ *Ibid.*, p. 104.

³²⁹ Jeremy BLACK, *op. cit.*, 1997, p. 27.

³³⁰ Définition de Hans Woff citée par Nicolas GINSBURGER, *op. cit.*, 1999, p. 27-28.

³³¹ Adolph-Victor MALTE-BRUN, 1855, *op. cit.*, p. 130-131.

de l'Allemagne en 208 sections qu'il avait, utile innovation, pourvue d'un index. Berghaus, autre grand nom, prend la suite [avec le] *Physikalischer Atlas*, en 8 tomes et 90 feuilles. Sa carrière avait commencé aux Ponts et Chaussées du département de la Lippe, puis s'était poursuivie comme géographe au ministère de la Guerre à Berlin. Karl Spruner, major général et aide de camp des rois de Bavière, Maximilien et Louis II, donne un Atlas (1837-1842). Sydow enfin commence une carrière militaire à Berlin, passe huit ans de vie civile chez Perthes (1852-1860), reprend du service lors de la guerre avec l'Autriche de 1866 et termine sa vie comme lieutenant-colonel à la tête de la division de géographie et de statistiques de l'État-major prussien³³².

Dans le cadre d'une institutionnalisation de la géographie dans les universités prussiennes, il s'agissait de « donner à voir le monde », de construire des identités en montrant l'« ici » et le « là-bas », le « nous » et les « autres ».

Depuis la parution, en 1817, de la première édition de l'Atlas Stieler chez l'éditeur Justus Perthes à Gotha, le succès de ce format cartographique ne faisait que croître. Entre janvier et juin 1856, le géographe français Guillaume Lejean (1824-1871) écrivit trois articles élogieux à propos des atlas allemands exposés à l'Exposition universelle de Paris de 1855 dans le *Magasin Pittoresque* d'Edouard Charton : « Nos voisins d'outre-Rhin sont sans rivaux : on ne peut rien mettre en ligne avec l'Atlas historique de Karl Sprüner, l'Atlas historique de Berghaus, l'Atlas des batailles de Werner et vingt autres³³³. » Et Adolphe Victor Malte-Brun de confirmer ces dires, dans les *Nouvelles Annales de Voyages* : « [Les atlas généraux] de l'Institut géographique de Gotha y tiennent à coup sûr le premier rang, et l'on n'a qu'à choisir entre les atlas si justement renommés de Berghaus, de Stieler, de Sprüner et de Sydow³³⁴. »

Heinrich Kiepert qui, nous l'avons vu, avait commencé ses travaux cartographiques dans le cadre du lycée, fut particulièrement prolifique dans le genre de l'atlas scolaire : après son *Atlas topographique et historique de l'Hellade et des colonies helléniques* lithographié par Leopold Kraatz et publié en 1846 aux éditions Nicolaische Buchhandlung, à Berlin, sous le nom de *Topographisch-historischer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien in 24 Blättern*, il publia un *Atlas de la Bible (Bibel-Atlas)*, 1847 Berlin, GWF Müller), puis, en 1848, un *Atlas historique et géographique de l'Antiquité (Historisch-geographischer Atlas der alten Welt)*, Weimar, Geogr. Institut), et en 1854, un *Atlas antique (Atlas antiquus)*, Berlin, Dietrich Reimer). Kiepert continua jusqu'à la fin de sa vie à réaliser des atlas antiques notamment en 1893, *Formae orbis antiqui* et en 1896, *Formae urbis Romae antiquae*³³⁵.

Le principe de l'atlas exigeait une harmonisation formelle et une certaine homogénéité du contenu. Kiepert travaillait ses esquisses au pastel et avait choisi, pour son premier atlas, les dégradés de bistre pour figurer les reliefs. Les routes étaient en noir et les villes en rouge, certains sites antiques majeurs étant indiqués en lettres capitales. Les toponymes ottomans en usage pouvaient être indiqués localement mais de façon tout à fait secondaire par rapport aux toponymes grecs. L'atlas historique participait d'un projet pédagogique dont l'objectif était de donner à voir les régions antiques (*die antiken Landschaften*³³⁶). L'étudiant devait pouvoir lire les montagnes, les cours d'eau et l'ensemble des cités antiques qui formaient le cadre de vie des Anciens. Le territoire, considéré comme immuable, se fondait sur des repères topographiques contemporains : les historiens et géographes de l'époque n'avaient pas encore pleinement conscience des possibles modifications de tracés des cours d'eau depuis l'Antiquité, comme cela fut le cas du Méandre dans la région d'Ephèse³³⁷.

³³² Marie-Thérèse LORAIN, *Guillaume Lejean, voyageur et géographe (1824-1871)*, 2006, p. 141-142.

³³³ *Ibid.*, p. 101.

³³⁴ Adolphe-Victor MALTE-BRUN, *op. cit.*, 1855, p. 134.

³³⁵ Pour une liste exhaustive des atlas publiés par Kiepert, cf. Lothar ZÖGNER, *op. cit.*, 1999.

³³⁶ Le terme de « Landschaft » est couramment utilisé pour décrire les objectifs des atlas historiques. Ce terme, qui peut aussi être traduit par « paysage », doit être compris ici comme synonyme de « région ».

³³⁷ L'ancien port d'Ephèse, ensablé, se trouve désormais à plusieurs kilomètres du rivage.

Initialement, les premières esquisses de l'Asie Mineure réalisées par Kiepert concernaient la côte égéenne de l'Asie Mineure et avaient pour objectif de localiser les anciennes cités grecques. Avec l'obtention des données recoltées par la mission Moltke entre 1836 et 1839, le projet cartographique prit une tout autre envergure et Kiepert entreprit la réalisation d'une carte de l'ensemble de la péninsule anatolienne.

2. Dresser la carte de l'Asie Mineure

La construction de la carte supposait plusieurs étapes. Il s'agissait tout d'abord de fixer les lieux dont les positions astronomiques étaient connues, en élaborant un canevas géodésique des contours de la péninsule en fonction des relevés côtiers disponibles. Il fallait ensuite indiquer les informations relevées par les voyageurs savants au cours de leurs itinéraires : la qualité des données recueillies variait d'un voyageur à l'autre et il était nécessaire pour la fiabilité de la carte que le cartographe recoupe et critique les sources qu'il avait en sa possession. Ainsi, comme nous le montrerons, le travail de cabinet ne consistait pas en une simple « compilation » des données rapportées. Outre leur critique et éventuellement leur disqualification, le cartographe opérait des arbitrages et des sélections parmi les informations à représenter, soit pour ne pas surcharger la carte, soit, au contraire, pour donner l'impression d'une certaine densité, ce que nous analyserons dans un second temps.

Ancrer les lieux

Le cadre géodésique

La marine prussienne ayant pris son essor tardivement, les militaires prussiens n'étaient pas en mesure d'effectuer de nouveaux relevés côtiers des régions visitées. Les côtes de la péninsule anatolienne furent donc dessinées d'après des relevés britanniques et français existants : « Étonnamment », note Kiepert, « c'est la côte sud de la péninsule », pourtant « la moins importante pour la circulation maritime et le commerce » qui a le tracé le plus précis grâce aux relevés du capitaine Beaufort (1812) et à ceux du lieutenant H. F. Murphy qui accompagnait l'expédition de Chesney (1835). Les relevés des côtes égéennes, des îles et de la mer de Marmara étaient, en revanche, moins détaillés. Kiepert, qui n'avait pas eu directement accès aux travaux des Britanniques Graves et Spratt, s'appuya sur ceux de John Arrowsmith (1780-1873) ainsi que sur ceux des frères Manganari, capitaines dans l'armée du tsar, publiés en russe à Saint-Pétersbourg en 1840³³⁸. Kiepert associa ces données aux reconnaissances effectuées par la marine française à la fin du XVIIIe siècle (Truguet 1770-1780) et au début du XIXe siècle (Gautier, 1818-1819) et qui avaient fait l'objet de deux publications principales : la *Grande carte de Turquie* en 15 feuilles de Lapie publiée en 1822 et la *Carte réduite de l'Archipel*, publiée à Paris en 1827. Faute de maîtriser le russe, Kiepert dut renoncer à utiliser les travaux du général Wrontchenko, publiés dans les *Mémoires* du Dépôt topographique du ministère de la Guerre à Saint-Pétersbourg. Ce dernier avait rassemblé une grande quantité de matériaux sur l'Asie Mineure au cours de deux années de voyage en 1834 et 1835. Cette lacune fut reprochée à Kiepert par Pierre de Tchihatcheff dans le premier volume de sa *Description de l'Asie Mineure* publié à Paris en 1853 :

En admettant pour base de ma carte les déterminations astronomiques faites par M. Wrontchenko [...], le général Bolotoff a été obligé de refondre en entier le réseau astronomique qui sert de fondement à la carte de M. Kiepert, car la discordance entre les nouvelles déterminations et celles

³³⁸ Heinrich KIEPERT, *Memoir*, « Relevés hydrographiques de la mer Noire et de la Propontide », 1854, p. 65.

qu'on avait employées jusqu'à aujourd'hui pour la construction des cartes de l'Asie Mineure, a naturellement nécessité un déplacement complet de tous les chaînons de ces réseaux, en sorte que même les parties de ma carte où celle de M. Kiepert a été reproduite, ont reçu une nouvelle face sous le rapport de la position astronomique des localités³³⁹.

Malgré la critique qu'il formula à l'encontre du canevas géodésique de la carte publiée en 1844 par Kiepert³⁴⁰, Pierre de Tchihatcheff reconnaissait l'ampleur du travail effectué. La carte de l'Asie Mineure de Kiepert était, selon le savant russe, une rigoureuse et exhaustive compilation des travaux existant jusqu'alors sur la région : « Cette dernière résume d'une manière aussi consciencieuse que correcte, tous les travaux topographiques qui avaient été faits sur l'Asie Mineure avant la publication du savant susmentionné³⁴¹. » Mais elle n'apportait pas, d'un point de vue géodésique, de véritables nouveautés.

Peu de lieux, à l'intérieur de l'Asie Mineure avaient été déterminés astronomiquement au milieu du XIXe siècle. Comme l'écrivait, en 1853, Tchihatcheff : « Même jusqu'à aujourd'hui, les localités très importantes en Asie Mineure attendent leurs astronomes³⁴² ». Si la position absolue de villes comme Constantinople et Smyrne était connue, celle de la plupart des localités de l'intérieur n'avait pas été déterminée avec précision. Et les sources antiques, encore fréquemment utilisées par les cartographes du XIXe siècle donnaient souvent des appréciations de distance fantaisistes que l'on retrouvait transposées sur les cartes. Tchihatcheff critiquait ouvertement les sources antiques, auxquelles se référaient souvent les géographes jusqu'au XIXe siècle : « Ce que nous pouvons reprocher aux anciens, c'est le vague et l'arbitraire qui se manifestent si souvent dans leurs évaluations des distances, surtout lorsqu'il s'agit de points sur lesquels il eût été facile d'éviter des divergences de chiffre aussi considérables que celles qu'ils nous ont fournies³⁴³. » Cette critique « ouverte » des sources antiques était encore rare à l'époque.

Louis Vivien de Saint-Martin, dans son *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde* avait certes publié un *Tableau des Positions de l'Asie Mineure dont la situation a été astronomiquement déterminée* mais celui-ci ne concernait que la partie occidentale de la péninsule, de Constantinople à Tarse. Plus à l'est, les données manquaient³⁴⁴. Dans les régions de l'Euphrate et du Tigre, les expéditions britanniques de Chesney et de Lynch avaient permis de rassembler de nouvelles données ; plus au nord, le capitaine russe Birdin avait collecté des observations publiées en 1837 ; dans la région de Van, le consul britannique Brant avait apporté de nouvelles précisions au cours de son voyage de 1838. Mais dans l'ensemble, les positions géodésiques étaient encore très approximatives. Peu de voyageurs disposaient des compétences, des instruments et du temps nécessaire pour cela.

³³⁹ Après avoir sillonné pendant quatre ans l'Asie Mineure, Pierre de Tchihatcheff rapporta à Saint-Pétersbourg des matériaux cartographiques qui furent synthétisés à l'échelle 1/1 000 000, avec l'aide du général Bolotoff, professeur de géodésie à l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg. Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. VII-VIII.

³⁴⁰ Heinrich Kiepert s'était défendu de ces attaques dans son mémoire, justifiant ses choix et critiquant à son tour le travail de Pierre de Tchihatcheff (Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 175-176). Les deux savants collaborèrent finalement dans les années 1860 pour réaliser une nouvelle carte illustrant les travaux de Pierre de Tchihatcheff : Pierre de TCHIHATCHEFF, *Asie Mineure...*, 1866-1867, p. V. « Je suis heureux de reconnaître ici toute la valeur du concours topographique que m'a bien voulu prêter le savant professeur Henry Kiepert, que depuis longtemps les hommes de science ont placé au rang des premiers géographes de notre époque. C'est à lui que je dois la rectification ou plutôt la refonte complète de la carte de l'Asie Mineure dressée par moi en 1853, avec la coopération bienveillante du général Bolotoff. »

³⁴¹ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. VII-VIII.

³⁴² Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 22.

³⁴³ *Ibid.*

³⁴⁴ Vivien de SAINT-MARTIN, *Description historique et géographique de l'Asie Mineure, comprenant les temps anciens, le Moyen Âge et les temps modernes, des voyages qui ont été faits dans la péninsule depuis l'époque des croisades jusqu'aux temps les plus récents*, Tome 3, 1852, p. 599-606.

Un portulan terrestre

La trame dessinée à partir des positions astronomiquement déterminées formait selon Heinrich Kiepert « l'ossature de la carte³⁴⁵ ». Il s'agissait ensuite de combler les blancs en utilisant une autre source, celle des itinéraires ou routiers – Kiepert utilisait les deux termes – de voyageurs. Nous entendons par positions relatives, les lieux dont l'emplacement était déterminé grâce au calcul d'une distance (le plus souvent le temps de marche) estimée à partir d'un point de référence astronomiquement connu. La fiabilité des mesures n'était pas toujours satisfaisante et la qualité du travail de Kiepert se fondait principalement sur la critique de ces sources et sur leur recoupement. Selon Kiepert, les voyageurs du XVII^e et XVIII^e siècles n'apportaient que peu de précisions aux mesures de distances, à l'exception des textes de Carsten Niebuhr³⁴⁶. En revanche, depuis le début du XIX^e siècle, les routiers, qui s'étaient multipliés, apportaient plus de détails. Si Kiepert louait ceux réalisés par des militaires dont le coup d'œil rapide sur les formes du terrain était, selon lui, particulièrement efficace, il ne négligeait pas pour autant les routiers civils, en particulier ceux des Britanniques. En observant de près la carte de Kiepert de 1844, on peut faire apparaître l'entrelacs d'itinéraires dont elle est la combinaison : sous cet angle, la carte s'apparentait à une sorte de portulan terrestre.

La fiabilité des routiers était inégale et il y avait toujours une certaine marge d'erreur dans les mesures effectuées. Kiepert, commentant les mesures longitudinales effectuées par Ainsworth à l'aide d'un chronomètre pour les villes « d'Angora [Ankara], de Kaledchik [Kalecik], de Kjankari [Çankırı], de Safaranboli [Safranbolu], de Kastamuni [Kastamonu], de Tschurum [Çorum], Wesir-Köprü [Vezirköprü], Amasia [Amasya], Kaisarieh [Kayseri] et Diwrigi [Divriği] » notait qu'elles ne pouvaient prétendre à une très grande fiabilité et avaient une marge d'erreur d'au moins « 10 minutes³⁴⁷ ». Peu de voyageurs disposaient pourtant d'un chronomètre. Les positions relatives des lieux étaient le plus souvent estimées à partir d'un calcul approximatif des distances basé sur le pas du cheval : « [Les localités ajoutées par moi] ne prétendent point à une précision mathématique, car je les ai placées seulement à l'aide d'une boussole et d'un calcul approximatif des distances, en évaluant ces dernières à raison d'une lieue par heure de marche (au pas allongé du cheval)³⁴⁸ », écrivait ainsi Tchihatcheff. Dans les consignes aux voyageurs qu'il publia en 1875, Kiepert conseillait de noter méticuleusement les distances parcourues, de mesurer les angles des objets remarquables avec la route à l'aide d'une boussole et d'un réflecteur de Douglas – instrument qu'il utilisa pour ses propres relevés en Asie Mineure en 1841-1842 – et, précisait que « pour fixer tous les éléments locaux de la manière la plus exacte possible, il est nécessaire de donner non seulement le cours général de la route mais aussi chaque changement de détail, de noter minute par minute les difficiles chemins de montagne. Cela doit se faire avec une boussole de poche, même avec un instrument imparfait³⁴⁹ ».

Kiepert reprochait aux voyageurs savants de restreindre souvent leur description à la seule route [*fast nur auf die unmittelbare Wegelinie beschränkt*], n'offrant de ce fait que très peu d'informations topographiques sur leur environnement. Dans ses consignes aux voyageurs Kiepert insista sur ce point : « Le voyageur doit noter ce qui occupe le champ de vision et donner la mesure des objets

³⁴⁵ « Das Gerippe der Karte », Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 65.

³⁴⁶ Carsten Niebuhr (1733-1815), explorateur danois d'origine allemande connu pour ses explorations en Égypte, en Arabie et en Inde.

³⁴⁷ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 65. Les distances étaient souvent exprimées en temps de parcours : les dix minutes indiquées par Kiepert correspondent principalement à une marge d'erreur qui traduit l'irrégularité de la marche. Pour les mesures d'angle, Kiepert notait qu'une erreur d'observation de 5° n'exerçait pas une influence considérable sur la construction de détail eu égard à la réduction d'échelle.

³⁴⁸ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 7.

³⁴⁹ Heinrich KIEPERT, « Topographische Beobachtung und Zeichnung », in Georg von NEUMAYER, *Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen. Mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Kaiserlichen Marine*, 1875, p. 41. Voir le chapitre 5.

principaux (sommets de montagne, coudes de cours d'eau, etc.) [...]. Il doit au minimum indiquer le côté de la route qui est concerné, selon que l'objet se trouve à droite ou à gauche³⁵⁰. » Lorsque l'on observe les esquisses préparatoires à la *Carte de l'Asie Mineure* de 1844, on voit bien que toute information « venait de la route ». Les données recueillies mentionnaient la traversée de cours d'eau sans que soit précisé où menaient ces derniers : le trait sur la carte s'arrête donc brutalement. Kiepert essayait, à partir d'informations fragmentaires, généralement des observations linéaires effectuées de part et d'autre de la route, de reconstituer des réseaux, en particulier hydrographiques. Il prolongeait par des pointillés les segments connus des cours d'eau pour tenter de les raccorder les uns aux autres³⁵¹. Kiepert recommandait ainsi d'accompagner les relevés d'une esquisse du terrain comme celles, qu'il admirait, de l'ingénieur-géographe français Camille Callier (1804-1889) (cf. illustration n° 13, carnet central). Il regrettait de ne pas avoir pu les utiliser en Asie Mineure pour réaliser sa carte, n'ayant pu les consulter que de manière confidentielle³⁵². Faute d'avoir été lui-même formé aux relevés de terrain fondés sur des perspectives zénithales, le savoir-faire des ingénieurs-géographes français représentait pour lui, comme pour les militaires allemands de l'époque, un modèle (cf. chapitre 1). Kiepert avait principalement réalisé des vues paysagères lors de son voyage en Asie Mineure comme le montrent ses carnets conservés à l'Institut archéologique allemand de Berlin. Il se mit aux coupes topographiques lors de ses voyages ultérieurs (1870, 1886 et 1888). Les mesures étaient effectuées à l'aide d'un réflecteur, appareil apparenté au sextant pour les mesures d'angles horizontaux. Sa pratique de cabinet fit donc évoluer son approche de la cartographie de terrain.

Kiepert était conscient que l'art du relevé topographique n'était pas à la portée de tous les voyageurs. Il fallait avoir acquis de l'entraînement au dessin et une familiarité avec le travail de terrain : « De toute façon, cela est difficile, d'autant plus que l'on observe à cheval, pour un observateur débutant, inexpérimenté. [...] Il ne faut pas oublier de laisser l'aiguille se poser après les oscillations du transport sinon la boussole perdrait sa sensibilité³⁵³. » Même les voyageurs les plus chevronnés n'étaient pas à l'abri d'inattentions : « L'expérience montre », écrivait Kiepert, que « même des observateurs avertis intervertissent assez fréquemment ces indications (facilement l'est et l'ouest), plus rarement les concepts de nord et de sud³⁵⁴. » Il demandait aussi une grande habileté manuelle et un entraînement au dessin. Il était à l'époque fréquent que les cartographes mettent leurs compétences graphiques au service d'un dessin plus libre, ethnographique ou paysager. Nous avons vu par exemple qu'Helmuth von Moltke rapporta des portraits et des scènes de genre de son séjour en terres ottomanes. Camille Callier réalisa, lui, des esquisses d'une grande finesse³⁵⁵.

La difficulté pour le cartographe était de travailler avec des descriptions sporadiques, des mesures aléatoires et des observations éparses. Kiepert considérait son travail comme la « combinaison de fragments » lui permettant de parvenir à « une image d'ensemble » (*Totalbild*). Pour cela, il travaillait au crayon et repassait à l'encre les segments qui lui paraissaient fiables : le cartographe cherchait notamment à reconstituer l'ensemble du réseau hydrographique, quitte à faire des suppositions, parfois hasardeuses, sur le tracé des cours d'eau. Les différents feuillets sur

³⁵⁰ *Ibid.*

³⁵¹ Heinrich KIEPERT, *Erster Entwurf zur Karte von Klein-Asien*, 1840-44.

³⁵² Camille Callier ne publia pas le résultat de ses explorations et recherches conduites dans l'Empire ottoman en compagnie du lieutenant Stamaty entre 1830 et 1834. Le caractère secret des missions qui lui furent confiées par le ministère des Affaires étrangères et le ministère de la Guerre français « explique aussi sans doute ce silence. » : il envoya effectivement de nombreux rapports sur la conquête de la Syrie par Mehmed Ali. Cf. Camille CALLIER, *Mémoire sur la Syrie ou promenades d'un ingénieur géographe à Alep (1831-1832)*, texte inédit présenté, établi et annoté par Hussein El-Mudarris et Olivier Salmon.

³⁵³ Heinrich KIEPERT, 1875, *op. cit.*, p. 41.

³⁵⁴ *Ibid.*

³⁵⁵ Les dessins de Camille Callier sont conservés dans les archives de la Société de Géographie, tout comme ses carnets de voyage : Série par format : Ms. In-8° 106 (1413) et Colis N°63 (4201).

lesquels Kiepert travaillait étaient dans un second temps assemblés pour former une image complète de la péninsule.

La question du relief

Les mesures altimétriques en Asie Mineure restaient, dans cette première moitié du XIXe siècle, plus lacunaires encore que les déterminations astronomiques. Jusqu'alors, il ne s'agissait pas de cartes *topographiques* à strictement parler mais plutôt de cartes « géométriques » avec « une ébauche de topographie ». Selon François de Dainville : « Les meilleurs cartographes de la fin du XVIIIe siècle n'ont aucun souci d'exprimer avec exactitude le relief, leurs successeurs, au début du XIXe siècle, s'en préoccupent fort³⁵⁶ ». La représentation des basses et moyennes altitudes devait répondre aux nouveaux besoins de la stratégie militaire et à l'arrivée des premiers chemins de fer qui, à la différence des routes, ne toléraient pas de forte rampe. À cette préoccupation s'ajoutait la représentation des « hauts » reliefs qui correspondait à une curiosité nouvelle : l'engouement pour la haute montagne se diffusait depuis la fin du XVIIIe siècle dans les arts³⁵⁷ comme dans les sciences – pensons bien sûr aux études pionnières de l'étagement montagnard réalisées par Alexandre de Humboldt dans les Andes mais aussi aux travaux de Friedrich Parrot sur le mont Ararat. Professeur de physique à l'université de Dorpat³⁵⁸, Friedrich Parrot s'était illustré au cours d'un premier voyage savant qu'il avait effectué de 1811 à 1812 en compagnie de Moritz von Engelhardt en Crimée et au Caucase³⁵⁹, et au cours duquel il s'était penché sur le problème de la différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne. Profitant des bonnes relations de son père avec le tsar Nicolas Ier, Parrot avait engagé une expédition scientifique sur les terres arméniennes : cette région récemment acquise par la Russie à la suite de sa victoire, en 1828, sur l'Empire ottoman, offrait un nouveau terrain d'exploration à la science russe. Friedrich Parrot voyageait accompagné de trois étudiants de l'université de Dorpat : Wassili Fedorov, étudiant en philosophie et en astronomie, Maximilien Behaghel von Adlerskron, étudiant en minéralogie et Julius Hehn et Karl Schiemann, tous deux étudiants en médecine. Il avait obtenu du gouvernement russe l'escorte d'un attaché militaire et recruté à Erevan un interprète, le diacre Katchadour Abovian, qui, avec le soutien de Parrot vint plus tard étudier à l'université de Dorpat³⁶⁰. Il réalisa une ascension du mont Ararat dont il rendit compte dans un ouvrage en deux volumes publié à Berlin en 1834³⁶¹.

La mesure « exacte » de la haute montagne devint un défi scientifique et symbolique que l'on s'empessa de rapporter dans les manuels scolaires, les revues populaires et les cartes en relief

³⁵⁶ François de DAINVILLE, « De la profondeur à l'altitude. Des origines marines de l'expression cartographique du relief terrestre par cotes et courbes de niveau », in Olivier de PRAT, *Le navire et l'économie maritime du moyen âge au XVIIIe siècle*, 1958, p. 195-213.

³⁵⁷ Sur le sujet, cf. Alain CABANTOUS, Jean-Luc CHAPPEY, Renaud MORIEUX (dir.), *Mer et montagne dans la culture européenne : XVIe-XIXe siècle*, 2011.

³⁵⁸ Nom allemand de Tartu, ville actuellement située en Estonie. Friedrich Parrot, allemand de la Baltique fit sa carrière dans cette université de renom qui joua un rôle important dans les échanges scientifiques entre les savants russes et allemands au XIXe siècle. Cette université avait pour spécificité d'être, entre 1802 et 1893, financée et administrée par la Russie mais composée d'un corps professoral allemand (plus de la moitié des professeurs venaient d'Allemagne, un tiers au moins était balte allemand). L'université éduquait l'élite germano-balte, les futurs cadres de l'État russe et des entreprises, ainsi que les futurs médecins pour l'ensemble de la Russie et connut son plus grand rayonnement entre 1860 et 1880.

³⁵⁹ Friedrich Parrot publie son *Voyage en Crimée et au Caucase* entre 1815 et 1818.

³⁶⁰ Katchadour Abovian séjourna, semble-t-il, plusieurs années à Dorpat avant de rentrer à Tbilissi pour y enseigner. Resté célèbre pour son roman, *Les Blessures de l'Arménie*, dénonçant la mainmise russe sur l'Arménie, il est considéré comme l'un des pères de la littérature arménienne moderne.

³⁶¹ Friedrich PARROT, *Reise zum Ararat*, 1834, 2 vol. La première partie décrivait le déroulement de l'expédition, la seconde, dans un volume à part se consacrait exclusivement aux résultats du travail scientifique et s'adressait à un public spécialisé.

pour illustrer la *charpente du globe*. Les conditions n'étaient cependant pas toujours réunies pour collecter des données précises. Dans son *Memoir*, Kiepert avait tracé une série de profils sur lesquels très peu de données altimétriques étaient rapportées ; il s'agissait d'une estimation des reliefs qui ne se fondait pas, dans la plupart des cas, sur des mesures fiables. Rares étaient les voyageurs qui disposaient du temps, des outils et des bras nécessaires pour mener à bien cette tâche. Les instruments de mesure (boussole, bouilloire³⁶², thermomètre) étaient souvent défectueux ou manquants, égarés, volés ou cassés au cours des voyages. Le manque de compétences des voyageurs rendait aussi certains résultats inexploitable.

Les savants britanniques étaient généralement les mieux équipés, les plus déterminés et les plus nombreux sur le terrain – en tout cas dans la partie méridionale de la péninsule anatolienne et en Mésopotamie. Les données dont disposait Kiepert émanaient ainsi principalement des voyageurs britanniques : « Il est à noter – écrivait Kiepert – que toutes les altitudes tant sur les profils que sur la carte sont exprimées en pieds anglais, parce qu'à l'époque les hauteurs mesurées ne l'étaient presque que par les Anglais, de sorte qu'il semblait approprié d'y rapporter les quelques autres³⁶³. » La seule mesure allemande que cite Kiepert, celle du mont Olympe de Bursa, fut réalisée par Friedrich Löw et August Schönborn au moyen d'une bouilloire et d'un thermomètre.

Sur la carte de Kiepert, le manque de données altimétriques engendrait une représentation figurative des reliefs. La première esquisse de la carte de Kiepert est, à cet égard, tout à fait représentative. Les formes sont reproduites sous l'aspect de véritables « champignons³⁶⁴ » qui animent la carte, sans détermination précise de leur position tandis qu'un gradient de couleur bistre dessinant les contours de la forme donne une impression de leur hauteur, ce qui souligne le souci de donner une représentation parlante du relief. Ainsi, les altitudes les plus élevées sont les plus foncées. On reste cependant loin à la fois d'une représentation précise des contours de la forme aussi bien que d'une véritable échelle de couleurs. Contraint par une lithographie en noir et blanc, Kiepert dut modifier, pour sa *Carte de l'Asie Mineure*, son mode de représentation du relief. Il s'inspira alors des hachures militaires, telles que l'État-major de Berlin les pratiquait alors. Dans la version finale de la carte, publiée en 1844, Kiepert conserva le tracé festonné initial mais souligna cette fois les reliefs par des hachures qui suivent approximativement les lignes de plus grande pente. L'encre plus foncée indique des altitudes plus élevées, créant ainsi, par l'effet de dégradé, une impression de profondeur. La mer, perdant sa couleur bleue, fut indiquée sur la carte lithographiée par quelques traits concentriques, évoquant les courbes bathymétriques. La représentation hachurée resta en usage dans la cartographie militaire prussienne au 1/25 000 jusque dans les années 1860. Les premières courbes de niveau apparurent en 1846 et ne se systématisèrent qu'à partir des années 1850.

Les hachures n'indiquaient pas, contrairement aux courbes de niveau, les mesures altimétriques et il fallait leur adjoindre un point coté pour avoir une idée de l'altitude réelle. Dès que la chromolithographie le permit, on substitua pour les cartes à petite échelle la représentation par plage de couleurs à la représentation hachurée. À l'époque de Kiepert déjà, les hachures faisaient l'objet d'un certain nombre de critiques : on leur reprochait de nuire à la lisibilité de la carte en exagérant les pentes et en empêchant d'indiquer d'autres informations (constructions,

³⁶² La *Royal Geographical Society* recommandait d'utiliser un hypsomètre (ou « boiling-point apparatus ») pour obtenir des mesures fiables. Pour une représentation de cet instrument, cf. David LIVINGSTONE, *op. cit.*, 2003, p. 151. La température d'ébullition d'un liquide dépend de la pression. Celle-ci décroissant avec l'altitude, il est possible de déduire la valeur de l'altitude en utilisant la loi de Clapeyron (1799-1864) qui permet de tracer un diagramme pression-température de l'eau. En haut du mont Blanc, par exemple, la pression est inférieure à 0,5 atmosphère : l'eau bout à 85°C. Plus haut, au sommet de l'Everest, la pression est encore plus faible et l'eau bout à 72°C.

³⁶³ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 193: « Uebrigens ist zu bemerken, dass sämtliche Höhenzahlen sowohl in den Profilen als in der Karte in Englischen Fussmass ausgedrückt sind, weil damals meist nur von Engländern gemessene Höhen bekannt waren, so dass es zweckmässig schien auch die wenigen anderen darauf zurückzuführen. » Légende de la carte: « Die Höhen in Londoner Fuß ».

³⁶⁴ Sur les types de représentations du relief dans la cartographie de l'époque moderne, cf. François de DAINVILLE, *Le langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*, 1964.

routes, etc.). Malte-Brun, rendant compte des cartes présentées à l'Exposition universelle de Paris en 1855, affirmait ainsi que « les cartes allemandes manquent parfois de clarté car elles cherchent à représenter tous les reliefs et les encaissements³⁶⁵ ». Le style cartographique allemand était, selon lui, reconnaissable à son souci du détail qui concernait les reliefs et l'hydrographie, ce qui, selon les observateurs de l'époque, nuisait en partie à la lisibilité des cartes :

Si les cartes anglaises se recommandent par leur sérieuse exactitude, le fini de leur gravure et la multiplicité des détails, les cartes françaises ont sur elles l'avantage d'une certaine clarté qui en rendent l'étude facile, et de plus leur prix est modéré. Les cartes de Gotha offrent l'avantage du bon marché joint à celui d'une savante composition bien que quelquefois l'exécution en soit un peu confuse à cause de l'habitude d'indiquer tous les encaissements des moindres rivières³⁶⁶.

La lisibilité de la carte était en fait le résultat d'un arbitrage graphique. Le cartographe de cabinet devait à la fois hiérarchiser et sélectionner les informations à représenter dans les espaces « chargés » et choisir de laisser ou non du blanc dans les espaces « lacunaires », stratégies qui variaient en fonction du cartographe et de l'objectif de la carte.

Stratégies graphiques

Ce que nous appelons stratégie graphique est le résultat d'un double arbitrage entre la maximisation des informations et la lisibilité de la carte d'une part, entre la volonté de minimiser les blancs et l'interdiction de toute invention d'autre part.

Arbitrer dans les parties chargées

L'inventaire cartographique était le fruit d'un arbitrage entre les données disponibles sur un territoire et l'espace disponible sur la carte pour les représenter. Pour Kiepert, les toponymes primaient sur le reste des informations. Dans le cas des sommets des montagnes par exemple, les hachures qui, nous l'avons dit, surchargeaient la lecture de la carte, étaient systématiquement interrompues pour laisser la place au nom du relief. Cette stratégie graphique, qui avait le mérite d'indiquer clairement le nom des reliefs connus, donnait en revanche une fausse impression des masses montagneuses qui apparaissaient systématiquement comme arasées (cf. illustration n° 12, carnet central). Les vallées où les toponymes étaient généralement nombreux ne pouvaient faire l'objet d'informations supplémentaires d'ordre géologiques ou ethnographiques. Lorsque Pierre de Tchihatcheff s'appuya sur la carte topographique de l'Asie Mineure de Kiepert, en 1866, pour représenter des données géologiques de la région, il choisit de ne pas indiquer ses itinéraires sur celles-ci, comme Kiepert le faisait jusqu'alors, pour ne pas la surcharger : « En adoptant le nouveau tracé topographique de M. Kiepert pour base de ma carte géologique, je n'ai pas marqué dans cette dernière mes itinéraires par des lignes coloriées, parce que cela aurait nui à la netteté des teintes nécessaires aux indications géologiques³⁶⁷. » La multiplication des informations invitait les cartographes à un arbitrage toujours plus important au fil du siècle.

Minimiser les espaces lacunaires

³⁶⁵ Adophe-Victor MALTE-BRUN, *op. cit.*, 1855, p. 132.

³⁶⁶ *Ibid.*

³⁶⁷ Pierre de Tchihatcheff avait publié ses itinéraires sur une carte à part.

La carte de Kiepert de 1844, inscrite dans une tradition encyclopédique, offrait tout un spectre d'informations : des données topographiques, hydrographiques, orographiques et toponymiques qui, nous l'avons dit, primaient, ainsi que des données archéologiques (ruines et sites antiques), ethnographiques (noms de tribus par exemple³⁶⁸) ou économiques (types de mise en valeur des sols et de productions). L'inventaire indiquait systématiquement les castels (*Castelle*), auberges (*Khans*, transcrit ici *Chans*) ou encore les « sources chaudes » (*Warme Quelle*). Les données ethnographiques et certains éléments de la topographie (marécages, dunes...) étaient le plus souvent indiqués par écrit car ils posaient un défi aux cartographes qui ne savaient pas comment les représenter graphiquement. Ces informations, écrites, avaient un double usage : elles permettaient de présenter un inventaire des lieux le plus complet possible ; il s'agissait aussi, pour le cartographe, sinon de combler, du moins de minimiser les espaces laissés en blanc sur le papier. Dans la région d'Urfa par exemple, le faible nombre d'informations toponymiques et orographiques disponibles permettait à Kiepert d'ajouter des informations d'ordre géologique ou agricole : « Plateaux incultes et arides densément recouverts de formations basaltiques détritiques » (*Unangebaute wasserarme Hochfläche mit Basalttrümmern dicht überschüttet*), « forêt de pistachiers » (*Pistazien Wald*). En revanche, dans la vallée de l'Euphrate, où les toponymes étaient nombreux, aucune information d'ordre ethnographique, géologique ou agricole n'apparaissait³⁶⁹.

Le XIXe siècle avait proscrit les dessins destinés à combler les blancs de la carte. Les espaces « inconnus » des cartographies européennes devaient théoriquement rester en blanc, constituant ainsi une « injonction à connaître, donc à explorer³⁷⁰ ». Mais l'on constate que cet impératif graphique (le blanc plutôt que le dessin) incitait plutôt les cartographes à le combler par des approximations ou bien, et c'est le cas de Kiepert, par des toponymes calligraphiés sur de vastes étendues pour ne pas laisser l'impression que le blanc occupait un espace trop vaste. La carte gagnait ainsi en sérieux et en crédibilité.

Sortir du cadre

Les choix graphiques étaient révélateurs des priorités du cartographe. Pour indiquer le site de l'antique Persépolis sur sa *Carte générale de l'Empire ottoman* publiée en 1855, Kiepert choisit ainsi de sortir du cadre de la carte et de s'étendre dans les marges même de celle-ci (cf. illustrations n° 14a et 14b, carnet central). La priorité accordée aux traces de l'Antiquité se manifestait en particulier dans les choix en matière de toponymie. Kiepert indiquait en effet, à chaque fois qu'il le pouvait, le nom de lieu moderne et son équivalent antique. Il abandonna cependant l'alphabet grec adopté dans ses premières esquisses. Il ajoutait parfois des variantes du toponyme dans les langues autochtones (en arménien, par exemple). Cette démarche répondait aux préoccupations philologiques de l'époque et contribua largement à sa réputation de cartographe-philologue. D'un point de vue graphique, malgré l'usage d'une hiérarchisation typographique (usage de caractères différents, d'italiques et de soulignements³⁷¹), la multiplication des transcriptions compliquait la lecture et donnait à la carte de Kiepert l'effet d'une densité toponymique plus forte qu'elle n'était

³⁶⁸ Contrairement à la cartographie française en Algérie à l'époque, la représentation des territoires des tribus nomades n'était cependant pas la préoccupation de Kiepert et l'on ne trouve pas de cartes de ce type en Allemagne jusqu'à la fin du siècle.

³⁶⁹ Heinrich KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, 1844.

³⁷⁰ Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2003, p. 77 : « Les espaces laissés en blanc sont une « injonction à connaître, donc à explorer puisque l'exploration à venir est désormais considérée comme la seule modalité d'investigation susceptible de produire un savoir acceptable. »

³⁷¹ Les caractères « lapidar » ouverts et soulignés indiquent les noms de la géographie antique. Les toponymes les moins fiables sont rendus avec une écriture plus fine.

en réalité. Pierre de Tchihatcheff qui publia sa propre *Carte de l'Asie Mineure* en 1853 critiquait ce choix :

Malgré l'empire des souvenirs classiques qui s'imposent involontairement à quiconque foule le sol sacré de l'Asie Mineure, je n'ai pas cru devoir suivre l'exemple de M. Kiepert, qui a placé sur sa carte les noms anciens à côté des noms modernes, d'abord, parce qu'une partie de mon ouvrage étant destinée à l'archéologie de cette contrée, le lecteur pourra y retrouver tout ce qui est relatif aux dénominations que les localités modernes ont pu avoir porté dans l'Antiquité ; et ensuite, parce que ma carte se trouvant déjà beaucoup plus chargée que celle de M. Kiepert, j'avais craint que ce nouveau renfort de noms ne nuisît à la netteté du tracé³⁷².

Pierre de Tchihatcheff s'accordait pourtant avec Kiepert en ce qui concerne les noms de régions. L'un comme l'autre s'en tenaient aux découpages antiques. Pierre de Tchihatcheff s'en justifiait de la sorte :

D'un autre côté, j'ai suivi l'exemple du savant allemand, qui a substitué les anciennes divisions politiques à celles que la péninsule présente aujourd'hui. En effet, bien que les premières manquent de cette précision qu'exige une délimitation territoriale, cependant ces noms à jamais célèbres, se sont tellement identifiés avec les études de notre enfance, qu'une division moderne ne pourra avoir l'avantage de parler aussi fortement à l'esprit et aux yeux³⁷³.

Le choix de ne pas représenter sur la carte de 1844 les divisions administratives ottomanes (qui apparaîtront sur des cartes ultérieures) souligne la difficulté à appréhender cet espace comme un territoire approprié, c'est-à-dire comme appartenant à une communauté politique. Ce constat abonde dans le sens de John-Brian Harley pour qui la carte « favorise la notion d'espace socialement vide³⁷⁴ ». La *Carte de l'Asie Mineure* de Kiepert n'incitait pas à découvrir ce que l'on ne connaissait pas mais à « reconnaître » ce que l'on savait déjà. Aller vers le connu et non vers l'inconnu : c'est toute l'ambiguïté de l'entreprise cartographique européenne qui s'exprime ici et qui amène à s'interroger, en dernier lieu, sur la place accordée à l'Autre, à l'autochtone, dans la cartographie de l'époque.

Les données quantitatives : essai de statistiques démographiques

Les sources utilisées par Kiepert pour élaborer sa carte étaient exclusivement européennes. À aucun moment, il ne mentionna, dans son *Memoir*, d'auteurs ou de documents ottomans. Seul un auteur arménien se mêlait aux auteurs anglais, français et allemands, Lucas Indschidschean (« Indschidschen » pour Kiepert) dont l'ouvrage *Erdbeschreibung in armenischer Sprache* fut publié à Venise en 1806. Si la parole de l'Autre n'apparaissait pas dans le processus d'élaboration du savoir géographique, la population locale pouvait en revanche faire objet d'étude et figurer sur la carte sous deux formes principales : par la mention de groupes ethniques et par la présence des villes et des villages. Heinrich Kiepert proposait en effet sur sa *Carte de l'Asie Mineure* une typologie sommaire des villes de la péninsule : il distinguait à cet égard les « villes significatives » (*Bedeutende Städte*), des « petites villes » (*kleinere Städte*) et des « villages » (*Dörfer*). La typologie proposée par Kiepert ne renvoyait pas à une échelle quantitative précise. La catégorie « ville significative » notamment qui comprenait deux figurés, un ovale et un cercle, n'était pas associée à un seuil quantitatif de population ou à une fonction administrative particulière (les capitales d'*eyalet* par exemple). Kiepert n'avait pas eu le temps de préciser plus avant cette typologie au moment de la

³⁷² Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. XI.

³⁷³ *Ibid.*

³⁷⁴ John-Brian HARLEY, « Cartes, savoir et pouvoir », in Peter GOULD et Antoine BAILLY (dir.), *Le pouvoir des cartes*, 1995, p. 51.

publication de sa carte en 1844. En revanche, dans son *Memoir* publié dix ans plus tard, il se livra à des statistiques démographiques bien plus détaillées des populations rurales et urbaines de la péninsule pour préparer le volume consacré à l'Asie Mineure de Carl Ritter.

En s'appuyant sur une centaine de récits de voyages, allant de celui de Tavernier en 1630 à celui de Schönborn en 1851, Kiepert récapitula les différentes estimations disponibles des populations des villes d'Asie Mineure³⁷⁵. Les récits de voyages comportaient en effet le plus souvent des estimations plus ou moins fiables et nombreuses de la population des villes et villages traversés. Ces données quantitatives dénombrèrent les maisons ou les foyers d'une localité ou recensaient une population particulière en suivant des critères religieux ou ethniques : les populations juives, grecques et arméniennes faisaient l'objet d'une attention particulière. Les voyageurs obtenaient la plupart du temps ces informations de leurs hôtes, hommes d'Église (lorsque le voyageur logeait dans un couvent par exemple), médecins ou consuls européens, ou encore de la part des autorités locales à qui ils rendaient visite lors de leur arrivée dans une ville. Ces estimations, quelle qu'en ait été la source, concernaient toujours exclusivement les populations urbaines.

Kiepert élaborà à partir de ces données un essai de typologie du réseau urbain en classant les villes selon leur poids démographique et leur localisation : il créa pour ce faire trois catégories de villes en définissant des seuils à 6 000 et 20 000 habitants. Alors que les données statistiques des voyageurs avaient été initialement classées par lui en suivant les divisions administratives de l'Empire ottoman (*eyalet* et *paşalık* – à l'exception de l'Arménie et du Kurdistan qui étaient d'abord présentés comme pays avant d'être mentionnés comme régions administratives de l'Empire ottoman), il les regroupa ensuite au sein de régions « naturelles » selon la typologie suivante : les régions littorales du nord, les régions littorales de l'ouest, les régions littorales du sud, les hautes terres centrales et les régions montagneuses arméniennes et kurdes³⁷⁶. La préséance accordée aux régions « naturelles », caractéristique de la géographie prussienne de l'époque, illustre un rejet des cadres politiques comme niveau d'analyse pertinent (cf. chapitre 4). Si cette démarche n'était pas spécifiquement liée à l'Empire ottoman et s'il convient de ne pas lire dans celle-ci une négation du politique particulière à cet État, on peut néanmoins noter que cette approche supposait une négation de l'Autre comme entité politique. Et l'on sait que cette partition de l'Anatolie en « régions naturelles » connut par la suite un succès et des effets politiques durables³⁷⁷.

Regroupant l'ensemble des données sous forme de tableau, Kiepert obtint les résultats suivants :

³⁷⁵ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 119-164.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 168-170.

³⁷⁷ La géographie turque contemporaine reprend encore aujourd'hui la division du pays en régions naturelles héritée des géographes allemands du début du XXe siècle, notamment d'Herbert Louis (1900-1985). L'usage politique de ces régions « naturelles » perdure dans le cas du « sud-est anatolien », dénomination officielle et politique du Kurdistan turc.

Dans les régions côtières et étagées	Villes de rang I : plus de 20 000 habitants	Villes de rang II : plus de 6000 habitants	Villes de rang III : plus de 2500 habitants	Population urbaine totale
1. du nord	200 000 hab. (6)	100 000 hab. (10)	50 000 hab. (15)	350 000 hab.
2. de l'ouest	320 000 hab. (5)	17 000 hab. (17)	95 000 hab. (22)	585 000 hab.
3. du sud	35 000 hab. (1)	45 000 hab. (4)	15 000 hab. (4)	95 000 hab.
4. des hautes terres centrales d'Asie mineure	220 000 hab. (6)	120 000 (11)	90 000 hab. (28)	430 000 hab.
5. des régions montagneuses arméniennes et kurdes	70 000 hab. (2)	170 000 hab. (14)	50 000 hab. (14)	300 000 hab.
Total :	850 000 hab. (20)	600 000 hab. (56)	300 000 hab. (83)	1 750 000 hab. ou plus
Moyenne de chaque ville de la classe correspondante :	42 500 hab.	10 800 hab.	3650 hab.	

Tableau : Classement des villes de la péninsule anatolienne selon leur poids démographique et leur localisation. Kiepert note que la moyenne de la classe I est « biaisée » par le poids de la ville de Smyrne (classe I, ligne 2). Il explique le grand nombre de villes de classe III sur la côte occidentale en raison de l'activité portuaire (*Hafenstädte*).

Source : d'après Heinrich KIEPERT, traduit du *Memoir*, 1854, p. 171.

Kiepert déduit de ce tableau les chiffres de la population urbaine de chaque région « naturelle » et le nombre moyen d'habitants pour chaque catégorie de villes. Conscient des limites de ses sources, il précisait qu'il ne s'agissait là que de résultats très approximatifs, ce que souligne l'arrondi systématique de ses calculs³⁷⁸. De nombreuses régions n'ayant encore été que très sporadiquement étudiées, il considérait ces chiffres comme des minima, amenés vraisemblablement à être révisés à la hausse en raison des nombreuses localités encore non recensées par les voyageurs savants et de la difficulté que l'on avait à quantifier la population rurale³⁷⁹.

Son objectif étant d'obtenir un chiffre d'ensemble de la population anatolienne, Kiepert devait donc trouver un moyen d'estimer la population rurale de chacune des régions. Sa démarche est révélatrice du mode de raisonnement comparatiste des géographes de l'époque. Il proposait en effet d'établir une comparaison entre la population connue de l'Asie Mineure et la population d'un pays dont il aurait été possible de connaître de manière assez certaine la situation démographique. Cette comparaison permettrait, pensait-il, d'estimer de manière fiable la population totale de l'Asie Mineure. Cette assertion se fondait sur le fait que les villes, centres de

³⁷⁸ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 171 : « Nur ganz ungefähr annähernden Resultate. » Les arrondis expliquent les écarts dans la valeur de certaines sommes du tableau.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 172 : « So wie die dadurch mit berührten Summen nur als ungefähre Minima, und jedenfalls als sehr unsicher anzusehen sind. »

services et de transformation des produits de l'agriculture, étaient inévitablement dépendantes de la production agricole :

Tout pays disposant d'une population de cultivateurs sédentaires [*ansässiger ackerbaureibender*], l'importance de celle-ci sur un espace donné engendre la formation d'un certain nombre de villes principales et secondaires ou de bourgades comparables à des villes en tant que centres [*Mittelpunkte*] de la circulation [*des Verkehrs*] et sièges des artisanats et des branches industrielles indispensables aux agriculteurs ; inversement, la quantité et la taille des lieux urbains, tout au moins à l'intérieur du pays, dépendent de la taille de la population rurale qui les nourrit dans ses environs. Ce rapport [*Verhältnis*] sera d'autant plus régulier que les moyens économiques et industriels du pays seront rudimentaires, [et] il sera donc très régulier surtout dans les régions seulement à demi-civilisées [*in nur halb civilisirten Landschaften*], comme celles dont nous nous occupons ici, où dans aucun endroit encore, comme dans certains pays européens, aucune branche industrielle spécifique [*irgend ein besonderer Industriezweig*] n'a concentré de grandes foules [*Volksmasse*] sur des espaces réduits, et où tout au plus, le mouvement du commerce extérieur, en raison de l'augmentation du trafic, rassemble une population nombreuse dans un certain nombre de localités côtières [*Küstenpunkten*]³⁸⁰.

On retrouve dans cette analyse des relations villes-campagnes les échos des réflexions des économistes allemands de l'époque, celles de Johann Heinrich von Thünen (1783-1850) en particulier, et de géographes comme Georg Johann Kohl (1808-1878). Si Kiepert cherchait à s'appuyer sur des raisonnements théoriques similaires à ceux que von Thünen avait publiés en 1826, il dépassait cependant le cadre d'un modèle théorique abstrait. Il ne considérait pas, en particulier, qu'il existait un rapport « absolu » découlant d'une simple loi de proportionnalité entre la taille des villes, leur nombre et l'importance de la population rurale. Selon lui, ce rapport ne pouvait être connu qu'empiriquement car il était fonction des conditions locales, c'est-à-dire des facteurs géographiques (climats, reliefs) et économiques (niveau de développement industriel, état des voies de communication). On était donc loin, dans cette analyse, de l'« espace homogène » de von Thünen.

Pour connaître la population totale des régions d'Asie Mineure, il fallait donc confronter les chiffres établis pour ce pays avec ceux de pays supposés comparables. Idéalement, pour avoir une mesure fiable de la relation entre la population urbaine et la population rurale, il aurait été souhaitable, disait Kiepert, de pouvoir comparer la situation de plusieurs pays. Mais, notait-il, le nombre des pays ouverts à la comparaison était en réalité limité car on ne disposait que pour très peu d'entre eux de données statistiques et l'on était ainsi contraint d'exclure du travail presque « tous les pays extra-européens » pour lesquels on ne possédait pas de données quantitatives³⁸¹. Restaient les pays européens. Pour la plupart d'entre eux, affirmait Kiepert, la comparaison n'était pas viable en raison de différences trop grandes de leur situation géographique [*Lage*], de leur climat, de leur niveau de formation et en raison d'une très grande « différence des modes de vie »

³⁸⁰ *Ibid.* : « Wir gehen hierbei von der Betrachtung aus, dass in jedem Lande mit ansässiger, ackerbaureibender Bevölkerung eine gewisse Menge derselben auf einem gegebenen Raume die Bildung einer gewissen Anzahl größerer und kleinerer Städte oder stadähnlicher Ortschaften als Mittelpunkte des Verkehrs und Sitze der dem Ackerbauer unentbehrlichen Handwerke und Industriezweige bewirkt: so wie umgekehrt die Menge und Größe der städtischen Orte, wenigstens im Innern des Landes, abhängig ist von der Menge der sie ernährenden Landbevölkerung ihrer Umgebung. Dieses Verhältnis wird um so regelmäßiger sein, je einfacher die ökonomischen und industriellen Verhältnisse des Landes sind, also sehr regelmäßig zumal in nur halb civilisirten Landschaften, wie die, mit dem wir uns hier beschäftigen, wo noch nirgend, wie in manchen europäischen Ländern, irgend ein besonderer Industriezweig große Volksmassen auf enge Räume zusammengedrängt hat, und höchstens die Bewegung des auswärtigen Handels an einer Anzahl von Küstenpunkten mit vermehrtem Verkehr eine zahlreichere Bevölkerung concentrirt. »

³⁸¹ *Ibid.* : « Um nun einen bestimmten numerischen Maasstab (*sic*) für jenes von uns gesuchte Verhältnis zwischen Stadt- und Landbevölkerung zu haben, wäre die Vergleichung mit mehreren verschiedenen Ländern von bekannter Einwohnerzahl allerdings wünschenswerth; eine größere Auswahl jedoch wird abgeschnitten durch den Umstand, dass von fast allen außereuropäischen Ländern von ähnlicher Beschaffenheit die betreffenden Zahlenelemente ebenso wenig genau bekannt sind. »

avec ceux de l'Asie Mineure³⁸². En Europe, seule l'Espagne permettait, selon Kiepert, de mener une comparaison avec l'Asie Mineure, grâce à ses « ressemblances frappantes de situation [*Lage*], de climat, de qualités physiques [*physischer Beschaffenheit*] [...] et aussi en raison de son manque de dynamisme [*Bewegung*] industriel et [de la disposition des] artères [*Verbindungsstrassen*] à l'intérieur [du pays]³⁸³ ».

Au niveau régional, Kiepert trouvait dans les hautes terres du centre de l'Espagne (Castille, Léon, Estrémadur) un parfait *analogon* des hauts plateaux anatoliens. Leurs « faibles densités de population » et leurs « plateaux incultes » ressemblaient trait pour trait à ceux de l'Asie Mineure. Et, de même, la côte orientale de l'Espagne (Catalogne, Aragon, Navarre) pouvait être aisément comparée à la côte égéenne (c'est-à-dire aux régions fertiles d'Ionie et de Lydie, et aux régions plus montagneuses de Carie et de Mysie)³⁸⁴. En revanche, les régions montagneuses du nord de l'Espagne (Galicie et Asturie) et celles du sud (Andalousie et Grenade) étaient exclues de la comparaison car elles connaissaient, selon Kiepert, des situations économiques et démographiques trop différentes de celles des régions anatoliennes.

Pour mener à bien la comparaison, Kiepert dressa un tableau de la population espagnole en respectant la typologie urbaine précédemment définie (villes de rang I, II et III) et en indiquant entre parenthèses le nombre de villes de chaque catégorie.

³⁸² *Ibid.* : « Bei den meisten europäischen Ländern aber die Verschiedenheit der durch Lage, Klima, Bildungszustand so sehr abweichenden Lebensformen eine einigermaßen sichere Vergleichung nicht zulässt. »

³⁸³ *Ibid.* : « Als fast einziges Analogon besonders für Kleinasien bietet sich in Europa nur Spanien dar, dessen auffallenden Aehnlichkeit nach Lage, Klima und physischer Beschaffenheit (*sic*) schon von Anderen hervorgehoben ist, und das auch durch den Mangel an industrieller Bewegung und an Verbindungsstrassen im Innern eine für die Bevölkerungsverhältnisse wichtige Aehnlichkeit mit Kleinasien erhält. »

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 172-173 : « Wenn wir nun auch das nördliche gebirgige Küstenland Spaniens das zwar mit dem pontischen Gebirgsgestade Kleinasiens große Aehnlichkeit hat, dessen Bevölkerungsvertheilung aber wegen der Zählung der meist zerstreut liegenden Ortschaften Galiciens und Asturiens unter der Rubrik der ganzen zusammengehörigen Gemeinden nicht genau zu verificiren ist und das unverhältnismäßig stärker bevölkerte, durch die Ueppigkeit seiner Natur und die Lebhaftigkeit seines auswärtigen Handels sehr begünstigte Südspanien (Andalusien und Granada) von der Vergleichung ausschließen müssen, so haben wie dagegen an der schwach bevölkerten, unfruchtbaren Hochebene des centralen Spaniens (Castilien, Leon und Estremadura) das getreueste Analogon des ganz ähnlich beschaffenen centralen Hochlands von Kleinasien, so wie die östlichen Küsten- und Stufenländer Spaniens, einschließlich des Ebrothals (das größtenteils üppig fruchtbare Valencia, mit dem felsigen aber stark bevölkerten Murcia im Süden, und dem gebirgigen Catalonien, Aragonien und Navarra im Norden) sich nicht füglich besser vergleichen lassen als mit den westlichen Küstenländern Kleinasiens –dem reichen Ionien und Lydien, dem gebirgigen Carien und Mysien– mit welchen wir, bei den nach Angabe unserer obigen Tabelle sehr ähnlichen Verhältnissen der städtischen Bevölkerung, die ihrer Natur nach nicht sehr verschiedenen nördlichen Stufenländer am Pontus sogleich verbinden können. »

	Villes de rang I	Villes de rang II	Villes de rang III	Total
Espagne du Centre	300 000 hab. (3) (chiffre exclu de la comparaison : poids trop important de la capitale)	225 000 hab. (25)	200 000 hab. (60)	3 600 000 hab. sur 3700 milles carrés
...chaque ville comporte en moyenne ...		8500 hab.	3300 hab.	
Partie orientale de l'Espagne	400 000 hab. (9)	430 000 hab. (45)	220 000 hab. (55)	3 650 000 hab. 2300 mille carrés
...chaque ville comporte en moyenne...	43 000 hab.	9500 hab.	4000 hab.	

Tableau : Statistiques de la population espagnole par région.

D'après Heinrich KIEPERT, 1854, *Memoir*, Berlin, Dietrich Reimer, p. 173, traduit de l'allemand.

Pour l'Espagne du centre, la classe I était exclue de l'analyse en raison du biais statistique induit par la présence de la capitale. Kiepert choisit de commencer par la classe III qu'il compara à la population totale de la région. Il obtint un rapport de 1/18 ce qui, appliqué à la région centrale de l'Asie Mineure pour la catégorie de ville équivalente, donna le résultat suivant : 18 x 90 000 (ou peut-être 100 000, écrivait Kiepert) = 1 600 000 (ou 1 800 000) habitants de la région.

Kiepert recommença ensuite le calcul pour les classes II et III additionnées et obtint une estimation minimale de la population totale de la région de 1 800 000 habitants d'où il déduisit une densité de 450 habitants par mille allemand carré, soit environ 8 habitants au kilomètre carré³⁸⁵. Pour la côte égéenne et pontique, la densité moyenne obtenue était de 650 habitants par mille allemand carré, soit environ 11 habitants au kilomètre carré. Pour les régions méridionales, les résultats étaient, selon Kiepert, peu fiables et donnaient une densité de 300 habitants par mille allemand carré, soit environ 5 habitants au kilomètre carré. Pour l'Arménie et le Kurdistan, enfin, le résultat était à peu près équivalent à celui des régions méridionales, soit 5 habitants par kilomètre carré, un chiffre que Kiepert avançait avec beaucoup de précautions en raison du manque de fiabilité de ses données. Quant à la population totale de l'Asie Mineure, elle était selon cette comparaison estimée à 4 700 000 à 4 800 000 habitants, soit environ, selon l'arrondi de Kiepert, 5 millions d'habitants. Cette estimation qui ne tenait pas compte de la population des îles de l'archipel contredisait le chiffre donné par Chesney de 7 584 950 âmes³⁸⁶. Le recensement ottoman de 1844 donnait pour sa part, les chiffres de 7,5 millions en 1831 et de 10,5 millions d'habitants en 1844³⁸⁷. Les historiens s'accordent aujourd'hui sur le chiffre moyen de 10 habitants au kilomètre carré environ pour l'Anatolie en 1831. La population, très inégalement répartie sur le territoire s'organisait en trois zones concentriques d'inégales densités : le sud-est autour de Konya et Adana (– de 5 hab/km²), un arc-de-cercle de population clairsemée de Sivas à Alaiye

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 173-174. Le mille allemand (*deutsche Meile*) mesure environ 7,5325 km. Le mille allemand carré (*die Quadratmeile*) correspond donc à 56,74 km² environ.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 174 : « Viel zu hoch erscheint dagegen die scheinbar so genaue Angabe von Chesney (I. p. 382) : 7 584 950 Seelen, da sie nur aus der ebenfalls übertriebene will hier unmögliche Genauigkeit zur Schau tragenden Annahme des Flächeninhalts zu 151,699 englischen QuadratM. (=7163 D. QM) durch Multiplication mir der ganz willkürlich angenommenen Zahl von 50 Seelen auf 1 engl. QuadratM. (1056 auf 1 D. QM) entstanden ist. »

³⁸⁷ 7-7,5 millions en 1831 et 10,5-11 millions en 1844, population féminine comprise dans les limites de l'actuelle Turquie, cf. Haluk CILLOV, « La population totale et la population active de la Turquie d'après les recensements », *Population*, 12-1, 1957, p. 93-102.

(5-10 hab/km²) et une région côtière plus dense, de Trébizonde à Smyrne avec des densités comprises entre 12 et 20 habitants par kilomètre carré³⁸⁸.

On retrouve dans la démarche de Kiepert l'influence de la statistique qui se développait alors dans les universités allemandes et dont on connaît les liens avec la science géographique de l'époque³⁸⁹. On peut s'étonner cependant de ce que Kiepert n'ait pas cherché à donner une traduction graphique à ces données autre que des cercles de taille différente pour indiquer les catégories de villes sur sa carte. Aucune carte des densités, aucune représentation des villes par cercles proportionnels ne vint parachever ce travail quantitatif. Censé préparer le volume de Carl Ritter sur l'Asie Mineure, le projet de Kiepert resta, au niveau de la réalisation cartographique, extrêmement classique : ni la *Carte de l'Asie Mineure* de 1844 ni les éditions suivantes n'apportèrent d'innovations graphiques spécifiques. Il faut attendre les années 1890 pour qu'apparaisse en Allemagne la première carte des densités de l'Anatolie (cf. chapitre 6).

3. Stratégies éditoriales

La carte manuscrite dessinée par Kiepert fut lithographiée dans l'atelier d'Heinrich Mahlmann à Berlin (*Geo-lithographische Anstalt von Heinrich Mahlmann*) puis commercialisée, en 1844, par la maison d'édition Simon Schropp à Berlin à l'échelle 1/1 000 000³⁹⁰. Elle connut ensuite différentes éditions dont l'une fut présentée à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Ce moment de rencontres, d'échanges et de circulation d'informations entre cartographes européens que constituaient les Expositions universelles est pertinent pour analyser la réception de la carte de Kiepert. Peu étudié dans l'historiographie de la cartographie du XIXe siècle³⁹¹, cet événement illustre le dynamisme de l'édition cartographique allemande de l'époque et l'émergence de nouveaux acteurs, à Berlin notamment, bien décidés à s'imposer sur les scènes éditoriales allemande et européenne.

Les éditeurs allemands à l'Exposition universelle de Paris en 1855

Les maisons d'édition berlinoises et saxonnes supplantaient au milieu du XIXe siècle les anciens foyers cartographiques rhénans et souabes, tels Nuremberg avec Jean-Baptiste Homann ou Augsbourg avec Matthias Seutter : ce déclassement était l'une des conséquences des bouleversements napoléoniens, une « manifestation du développement des sciences et des "Lumières" dans les États de l'est, prussien ou saxons, mais aussi d'un mouvement géopolitique considérable auquel la France napoléonienne [contribua] largement en repoussant la Prusse vers l'est³⁹² ». Berlin, Gotha et Leipzig s'affirmaient comme de nouveaux centres incontournables en matière d'édition cartographique. Leurs maisons surent notamment tirer profit des Expositions universelles pour s'affirmer sur la scène éditoriale européenne. Le géographe français, Adophe-Victor Malte-Brun, chargé de rédiger un compte rendu de l'Exposition universelle de Paris en 1855 pour les *Nouvelles Annales des Voyages*, dénombra dix-neuf pays ou régions présentant des

³⁸⁸ Daniel PANZAC (dir.), *Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman et de la Turquie (1326-1960)*, 1995, p. 240.

³⁸⁹ Guillaume GARNER, *op. cit.*, 2008.

³⁹⁰ Heinrich KIEPERT, *Karte von Kleinasien in 6 Blättern (Carte de l'Asie Mineure en six feuilles)*, 1/1 000 000, 154 cm x 68 cm, Berlin, éd. Simon Schropp, 1844 et Heinrich KIEPERT, *Memoir über die Konstruktion der Karte von Kleinasien und türkisch Armenien*, Berlin, Simon Schropp, 1854. Remaniée à plusieurs reprises, nous nous intéressons ici à sa première version, celle qu'Heinrich Kiepert réalisa entre 1840 et 1844.

³⁹¹ Nicolas GINSBURGER, *op. cit.*, 1999, p. 85.

³⁹² Pierre FOURNIER, *op.cit.*, 2001, n.p.

cartes au Palais de l'Industrie. Il s'agissait plus précisément de quatorze États (la France, la Belgique, la Suisse, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, le Hanovre, le Duché de Saxe-Cobourg et Gotha, le Brunswick, le Wurtemberg, la Suède, la Norvège, les États-Unis, le Canada) et de cinq colonies (l'Inde anglaise, l'Inde néerlandaise, la Tasmanie, le Cap de Bonne-Espérance et l'Australie). S'il regrettait que les « cartes géographiques, dernière expression de la science, » y aient été « en petit nombre, et disséminées dans la vaste étendue des galeries » et qu'elles aient pu paraître « perdues », il soulignait la qualité de certaines contributions en particulier « les envois de Gotha, de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre [qui tenaient] le premier rang³⁹³ ». Un lieu, l'Institut Justus Perthes de Gotha, et un type de production cartographique, les atlas, attirèrent particulièrement l'attention des observateurs français.

Fondé en 1705, l'Institut Justus Perthes de Gotha (duché de Saxe-Cobourg et Gotha) était de loin le centre cartographique allemand le plus dynamique à cette époque. Grâce à l'observatoire créé par le duc Ernst II (1745-1804), la maison Perthes s'était rapidement fait une réputation en Allemagne, fondée notamment sur la qualité de ses atlas et la carte d'Allemagne en deux cent quatre feuilles qu'elle publia à partir de 1810. Elle présentait à l'Exposition de 1855, en sus des atlas, sa nouvelle revue, *Die Petermann's Geographische Mittheilungen* (*Les Communications géographiques de Petermann*) qui paraissait depuis 1855 et qui plaçait les cartes au cœur du projet éditorial : « Aucun volume de notre revue ne doit être publié sans une ou plusieurs cartes³⁹⁴ », écrivait August Petermann dans la préface du premier numéro. Les visiteurs français ne ménagèrent pas leur enthousiasme, tel Adophe-Victor Malte-Brun pour qui « cette revue géographique, récemment créée, [peut] sous le triple rapport du mérite, de l'exécution et du prix, [...] servir de type et de modèle à celles que l'on publie sur le même objet dans les autres pays³⁹⁵ ». Cette admiration française incita même certains géographes à faire publier leurs cartes en Allemagne. À la suite de l'Exposition où il avait rencontré le directeur de l'Institut de l'époque, Bernhard Perthes³⁹⁶, Guillaume Lejean choisit ainsi de faire publier sa *Carte ethnographique de la Turquie d'Europe* à Gotha³⁹⁷. Seul texte bilingue de la revue de Petermann, la contribution de Lejean, 38 pages au total, parut dans la première édition des *Mittheilungen Ergänzungshäfte*, en 1861, créés pour rassembler des documents spécifiques (cartes et textes) sur une région donnée. Le seul autre géographe français ayant écrit dans la revue était alors Henri Duveyrier. Outre l'engouement pour la qualité des productions cartographiques de l'Institut, la rémunération de 900 francs, fixée par Petermann, influença aussi certainement la décision du géographe français. Les éditeurs allemands étaient prêts à déboursier l'argent nécessaire pour s'attirer les cartographes européens les plus réputés.

Si l'on ajoute à l'Institut Perthes de Gotha, l'Institut géographique de Weimar (Grand-Duché de Saxe-Weimar-Eisenach) qu'Heinrich Kiepert dirigea de 1845 à 1852 et où il publia, en particulier, des cartes scolaires, on comprend que la Saxe ait pu constituer une rude concurrente pour les autres centres éditoriaux allemands, en particulier pour les maisons d'édition berlinoises. Deux d'entre elles exposaient pourtant à l'Exposition universelle de Paris de 1855 : la maison Simon Schropp et la toute jeune *Buch- und Landkartenhandlung* de Dietrich Arnold Reimer. Toutes deux réalisaient cartes, globes et atlas. Simon Schropp avait obtenu du roi Frédéric II, en 1742, le droit de commercialiser des cartes et étendu en 1814 son activité aux globes, en rachetant les droits éditoriaux de Christian Gottlieb Riedig (1768-1853). Kiepert y publia sa première *Carte de*

³⁹³ Adophe-Victor MALTE-BRUN, *op. cit.*, 1855, p. 198.

³⁹⁴ August PETERMANN, Préface au numéro 1 des *Petermann's geographische Mittheilungen*, 15 février 1855 : « Ein Band unserer Zeitschrift darf nie ohne eine oder mehrere Karten veröffentlicht werden. »

³⁹⁵ Adophe-Victor MALTE-BRUN, *op. cit.*, 1855, p. 200.

³⁹⁶ Bernard Perthes dirigea l'Institut de 1853 à 1857.

³⁹⁷ Guillaume LEJEAN, « Ethnographische Karte der Europäischen Türkei », *Petermanns Mittheilungen*, 1861, vol. 13, n°7, 38 p.

l'Asie Mineure et les plans de villes de la mission Moltke y parurent dès 1842³⁹⁸. Mais la maison Schropp, qui avait alors pignon sur rue à Berlin³⁹⁹, dut faire face à l'ascension spectaculaire de la maison d'édition cartographique de Dietrich Reimer.

La maison Dietrich Reimer était nouvelle dans le monde éditorial berlinois : fondée en 1845 par le fils cadet d'un éditeur très renommé – son père, Georg Andreas Reimer avait fait connaître au public un grand nombre d'écrivains romantiques comme Fichte ou Kleist⁴⁰⁰ –, la maison Reimer fils se spécialisa dans le commerce de cartes et de livres d'art. Pour lancer son entreprise, Dietrich Reimer acheta, en 1852, la firme Carl Adami & Co spécialisée dans les globes⁴⁰¹ et obtint la même année, grâce à l'intervention de Carl Ritter dont Reimer père était l'éditeur depuis 1817, de débaucher Heinrich Kiepert, à la renommée déjà grande à l'époque, de l'Institut géographique de Weimar. Cette embauche, à l'instigation de Ritter, explique sans doute en partie l'important délai existant entre la première édition, en 1844, de la *Carte de l'Asie Mineure* et l'édition du *Memoir*, neuf ans plus tard. La circulation des cartographes entre différentes maisons d'édition contribua par ailleurs à l'homogénéisation d'un « style » cartographique allemand.

La réputation dont jouissait Kiepert en France était antérieure à son engagement par la maison Reimer : ses cartes « sont depuis longtemps justement appréciées », écrivait Malte-Brun, qui précisait à propos des cartes de Turquie que celles-ci avaient « pris rang parmi les meilleures de ces contrées⁴⁰² ». Dietrich Reimer avait choisi de présenter plusieurs produits à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Certaines publications inédites étaient à destination de la géographie scolaire comme une *Carte murale des fleuves de l'Europe* réalisée par le Dr. Schauenbourg qui offrait la singularité d'être imprimée sur papier verni : cela permettait au maître de tracer à la craie les indications qu'il souhaitait, en n'utilisant qu'un seul et même fond de carte, ce qui rendait, de la sorte, la leçon plus interactive :

Cette carte, composée de six grandes feuilles sur papier verni, est destinée aux écoles élémentaires. C'est une carte muette sur fond noir dans laquelle les contours et les fleuves sont représentés en bleu, ce qui fait qu'ils se détachent parfaitement et que l'on comprend aisément le système hydrographique de l'Europe. Sur cette carte-tableau l'élève peut alors, au gré du professeur, tracer avec la craie, soit les montagnes, soit les confins des pays, soit enfin marquer sur les fleuves la position des grandes villes qu'ils arrosent. La carte murale muette du Dr. Schauenbourg offre au professeur d'histoire cet autre avantage de lui permettre d'indiquer ostensiblement à une réunion de jeunes gens, et sans perte de temps à tracer une carte au tableau, les migrations des peuples, la marche des grandes armées, ou les délimitations d'État résultant des traités. La *carte des fleuves de l'Allemagne et de l'Europe centrale*, exposée par le même éditeur, offre des avantages analogues. Nous croyons l'idée heureuse, et au point de vue du professorat, nous approuvons fort les cartes du Dr. Schauenbourg⁴⁰³.

³⁹⁸ Simon Schropp avait aussi publié les cartes de Moltke, notamment sa carte de Constantinople en 1842 (*Karte von Constantinopel, den Vorstädten, der Umgegend und dem Bosphorus. Im Auftrage Seiner Hobeit Sultan Mahmud II. Aufgenommen in den Jahren 1836–37* 1/25 000) et la carte du Bosphore en 1846 (*Karte des nördlichen befestigten Theils des Bosphorus von den Hissaren bis zu den Leuchttürmen am schwarzen Meer. Im Auftrage Seiner Hobeit Sultan Mahmud II. aufgenommen in den Jahren 1836–37*, 1/25 000). Chacune était vendue au prix de 3 thalers.

³⁹⁹ Cette maison d'édition existe toujours aujourd'hui sous le nom de « Schropp Land & Karte GmbH », Hardenbergstr. 9a, 10623 Berlin.

⁴⁰⁰ Sur Georg Andreas Reimer, cf. Christoph von WOLZOGEN, *op.cit.*, 1985, p. 17-24. Le reste de la famille Reimer fut aussi très actif dans l'édition allemande du XIXe siècle : le fils aîné, Karl August Reimer (1801-1858), reprit la Weidmann'sche Buchhandlung, sa fille Marie épousa l'historien Theodor Mommsen (1817-1903) ; la fille cadette de Georg Andreas Reimer, Anna (1813-1885) se maria avec l'éditeur Salomon Hirzel (1804-1885) et leur fille Ottilie (1838-?) épousa Ernst Baedeker (1833-1861).

⁴⁰¹ Adami (1802-1874) continua à travailler à la mise à jour des globes au sein de la maison Reimer.

⁴⁰² Adophe-Victor MALTE-BRUN, *op. cit.*, 1855, p. 194-195.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 196.

Quant à Heinrich Kiepert, il exposait un atlas, en cours de publication, dont la « consciencieuse exécution » des cartes exposées faisait espérer « que cet atlas sera un véritable monument géographique⁴⁰⁴ ». Malte-Brun parlait ici probablement du *Neuer Handatlas der Erde*, en quarante feuilles, publié pour la première fois entre 1857 et 1860, et qui connut de nombreuses rééditions. Parmi les autres cartes exposées par Kiepert se trouvaient la *Carte générale de la Turquie d'Europe* en quatre feuilles au 1/1 000 000⁴⁰⁵ et la *Carte de l'Asie Mineure* publiée en 1854 en deux feuilles au 1/1 500 000⁴⁰⁶. La *Carte de l'Asie Mineure* en deux feuilles, réduction de la grande *Carte de l'Asie Mineure*, élaborée par Kiepert au cours de l'année 1853 était vendue au prix d'un thaler et demi. De la même façon, le *Plan de Constantinople (Constantinopel und der Bosphorus)* réalisé par Moltke et publié en 1842 (au prix de 3 thalers) avait été réduit par Kiepert en 1853 au quart de la taille originale et vendu au prix de 15 Silbergröschen. Dietrich Reimer avait certainement dû racheter les droits de l'édition de 1844 de la *Carte de l'Asie Mineure* à l'éditeur Simon Schropp et vendait cette dernière au prix de 6 thalers, 7 en incluant le *Memoir*. La stratégie commerciale de la maison Reimer consistait donc à utiliser au maximum les renseignements rassemblés dans cette entreprise d'envergure pour réaliser des produits simplifiés, moins onéreux et à fort potentiel de vente auprès des voyageurs, des touristes ou des établissements scolaires. Cette politique de *produits dérivés* permettait de rentabiliser l'investissement dans des produits d'exception qui contribuaient, certes, à la réputation de la maison d'édition et à l'engouement pour les produits secondaires, mais qui ne pouvaient assurer, à eux seuls, une solidité financière raisonnable. En l'occurrence, Dietrich Reimer bénéficiait de l'investissement initial de la firme Simon Schropp qui avait publié en 1844 la première édition de la *Carte de l'Asie Mineure*. L'*Atlas de l'Asie (Atlas von Asien)* que Grimm avait laissé inachevé fut retravaillé pour la troisième livraison par Kiepert chez Dietrich Reimer en 1852 et la quatrième livraison fut élargie aux régions pontiques du nord-est (*Armenien und oberer Euphrat*) incluant une nouvelle édition des deux sections orientales de la grande *Carte de l'Asie Mineure*⁴⁰⁷.

Cette stratégie commerciale n'était pas la seule explication de ce succès éditorial. Elle s'adossait sur un fort investissement en matière de recherche technique commun aux éditeurs allemands de l'époque. L'amélioration des procédés, comme la lithographie à la fin du XVIIIe siècle puis la chromolithographie et la galvanoplastie introduite à l'Institut Perthes en 1842 ou encore la chimotypie à haute pression avaient permis d'augmenter les tirages et de diminuer les coûts de production des cartes. Le soin apporté à la colorisation dans des ateliers spécialisés assurait par ailleurs des productions de qualité mais ne permettait pas d'abaisser les coûts de production. Les cartes et les atlas en particulier restaient des biens onéreux. L'*Atlas der außereuropäischen Erdtheile*, réalisé par Heinrich Berghaus pour les éditions Justus Perthes, avait été interrompu après la livraison de son premier tome, l'*Atlas von Asia* (publié entre 1832 et 1843) qui, en raison de son prix trop élevé (32 thalers), n'avait pas trouvé suffisamment d'acheteurs⁴⁰⁸.

Les usages de la carte

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 195.

⁴⁰⁵ Heinrich KIEPERT, 1853, *General-Karte von der Europäischen Türkei*, 1/1 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 126 cm x 70 cm.

⁴⁰⁶ Heinrich KIEPERT, 1854, *Karte von Klein-Asien*, 1/1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer, 81 cm x 45 cm.

⁴⁰⁷ Heinrich KIEPERT, 1858, *Die Euphrat- und Tigris Länder, oder Armenien, Kurdistan und Mesopotamien*, 1/1 000 000, Berlin, Simon Schropp, 106 cm x 68 cm.

⁴⁰⁸ Nicolas GINSBURGER, *op.cit.*, 1999, p. 49 : « Humboldt lui-même soutenait l'opération, qui devait fournir un regard cartographique d'ensemble sur les continents encore largement inconnus. Le premier morceau, *Atlas von Asien*, fut publié, mais l'opération constitua un tel gouffre financier que l'éditeur préféra renoncer à la poursuite de l'entreprise. Cependant, la valeur scientifique de l'ouvrage et son édition somptueuse avaient renforcé la réputation de Berghaus et de la maison Perthes. »

Les Expositions universelles, nombreuses et populaires au XIXe siècle, étaient l'occasion de se faire connaître directement par les critiques et de trouver ainsi des acquéreurs potentiels. Parmi ceux capables d'acheter les cartes les plus chères, on comptait les institutions savantes, en particulier les sociétés de géographie. Leurs acquisitions soulignaient l'intérêt scientifique des cartes qui devaient servir au *progrès* de la géographie et à la mise en place de futurs voyages savants. Pour les universitaires berlinois, c'était là une sorte de devoir moral et l'on notait les noms des donateurs afin de les distinguer des autres⁴⁰⁹. Outre les grandes institutions, les particuliers, érudits et collectionneurs, pouvaient aussi se porter acquéreurs. Émile Levasseur (1828-1911), par exemple, historien, géographe et statisticien français, acheta plusieurs cartes de Kiepert dans la seconde moitié du XIXe siècle⁴¹⁰.

La carte pouvait faire l'objet de plusieurs lectures et de différents usages. Dans l'introduction de son *Memoir*, Kiepert distinguait deux catégories de lecteurs visés : les érudits, curieux d'histoire antique, de l'histoire des voyages européens, ou encore soucieux de géographie générale ; pour eux, la lecture du *Memoir* ne s'imposait pas et n'aurait été qu'une fastidieuse énumération des « fragments isolés » (*der einzelnen Fragmente*) ayant permis de réaliser l'« image d'ensemble » (*Totalbild*), c'est-à-dire la carte⁴¹¹. En revanche, pour la seconde catégorie regroupant les chercheurs critiques (*die kritischen Forscher*), les cartographes scientifiques (*die wissenschaftlichen Kartographen*) et surtout les futurs voyageurs (*die künftigen Reisenden*), cette lecture s'imposait. Le *Memoir* permettait en effet d'évaluer le degré de fiabilité [*Zuverlässigkeit*] des informations consignées sur la carte et devait ainsi épargner une perte de temps regrettable aux savants et aux voyageurs qui travaillaient sur la région⁴¹². S'il fallait s'astreindre, pour répondre aux exigences de ces derniers, à rédiger un *Memoir* le plus précis possible, Kiepert considérait que « la plupart des lecteurs » qui liraient la carte relèveraient cependant de la première catégorie. Il s'agissait donc de toucher un lectorat très large, plus large que celui des seuls lecteurs de *Die Erdkunde*.

* * *

La *Carte de l'Asie Mineure* réalisée par Kiepert dans les années 1840 et publiée pour la première fois chez l'éditeur Simon Schropp en 1844 était une carte topographique à vocation historique. Le projet initial était de réaliser un atlas historique et non un atlas de l'Empire ottoman comme celui que publia Jean-Jacques Hellert en 1843 en 39 feuilles pour accompagner la traduction de l'*Histoire de l'Empire ottoman* de Joseph von Hammer-Purgstall⁴¹³. Il ne s'agissait pas non plus d'une carte de topographie militaire comme celle que réalisaient à la même époque les

⁴⁰⁹ Karl FRIESE, *Geschichte der Königlichen Universitäts-Bibliothek zu Berlin*, 1910, p. 83.

⁴¹⁰ Gilles PALSZY, « Pierre Émile Levasseur (1828-1911). À l'interface des sciences sociales », *Revue Modula*, vol. 35, 2006, p. 73-81. Sa collection, tournée vers les cartes scolaires, fut acquise en 1930-1931 par l'université de Chicago : <http://www.lib.uchicago.edu/e/su/maps/kiepert/>

⁴¹¹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854 : « Nachweisung der zur Construction der Karte benutzten Quellen und der seit deren Erscheinen 1845 durch neuere Studien und Publicationen möglich gewordenen Berichtigungen », p. 61 : « Die vorstehenden Mittheilungen über die von den einzelnen Autoren, die wesentlich zur Zusammenstellung der vorliegenden Karte mitgewirkt haben, bereisten Landstrecken würden im Allgemeinen auch genügen, um jedem derselben das specielle Feld seiner Thätigkeit dem geographischen Publicum gegenüber zu vindiciren und den meisten Lesern, welche die Karte zu bequemer Uebersicht des Schauplatzes eines höchst interessanten Theiles der älteren Völker- und Staatengeschichte, oder der wissenschaftlichen Thätigkeit der europäischen Reisenden neuerer Zeit oder sonst zu allgemeineren geographischen Zwecken benutzen, möchte wohl jede detaillirtere Aufzählung und Entwicklung der einzelnen Fragmente, aus deren Combination sich das ihnen vorliegende Totalbild ergeben hat, ziemlich überflüssig erscheinen. »

⁴¹² *Ibid.*

⁴¹³ Jean-Jacques HELLERT, *Nowel atlas physique, politique et historique de l'Empire ottoman et de ses États limitrophes en Europe, en Asie et en Afrique*, 1843.

soldats français, anglais et russes dans le cadre de la guerre de Crimée (1853-1856). Sous l'angle des techniques cartographiques, elle restait relativement classique : Kiepert ne dédia-t-il pas son discours d'introduction à l'Académie des Sciences de Berlin, le 6 juillet 1854, au cartographe français Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782)⁴¹⁴ ? Cartographie d'auteur dans la tradition des canons dix-huitiémistes, la carte était, dans la tradition des Lumières, l'illustration graphique des voyages scientifiques dont l'objectif était d'inventorier de la manière la plus exhaustive possible les formes de la planète. Consignant, comme un « gros livre⁴¹⁵ », une foule d'informations mais opérant des choix parmi celles-ci, la carte de Kiepert accordait une priorité aux traces de l'histoire antique, en particulier aux toponymes anciens. Carte historique, censée illustrer les volumes de Ritter sur l'Asie Mineure, elle dépassa en réalité cet objectif. Grâce aux choix ambitieux de la maison Dietrich Reimer et à la volonté de celle-ci de s'imposer sur la scène éditoriale allemande et européenne, la *Carte de l'Asie Mineure* connut un grand succès et fut publiée indépendamment de l'œuvre de Ritter : avec l'essor des techniques d'impression la carte devenait un « objet de consommation démultiplié⁴¹⁶ ».

L'œuvre cartographique de Kiepert restait cependant largement redevable à l'action de Ritter qui avait encouragé la réalisation d'une carte détaillée de la péninsule destinée à combler les lacunes des cartothèques européennes. Ritter avait en effet non seulement permis à Kiepert d'utiliser les données collectées par la mission Moltke (1836-1839) mais encore, il lui avait ouvert les portes des maisons d'édition cartographiques berlinoises en l'introduisant dans la maison que le fils cadet de son éditeur, Georg Andreas Reimer, venait d'ouvrir, en 1845, au 73 de la Wilhelmstrasse⁴¹⁷, non loin de l'université, de l'Académie et de la Bibliothèque royale. Cette localisation à proximité du *Forum Friedericianum*, symbole de « l'unification du pouvoir royal, de l'art et de la science⁴¹⁸ », n'était pas neutre. Elle montrait bien l'étroite synergie d'un milieu intellectuel et la constitution d'une nébuleuse d'éditeurs, d'enseignants, de ministres et de militaires qui gravitaient en son sein.

⁴¹⁴ *Bericht über die Verhandlungen der Akademie*, 1854, p. 350 et suivantes.

⁴¹⁵ Adophe-Victor MALTE-BRUN, *op. cit.*, 1855, p. 130.

⁴¹⁶ Nicolas GINSBURGER, *op. cit.*, 1999, p. 11-12. Les tirages de la carte de Kiepert servirent notamment, nous l'avons dit, aux voyageurs souhaitant se rendre sur le terrain. À ce titre, elle fut rééditée en deux feuillets pliables. Cf. Heinrich KIEPERT, « Karte von Klein-Asien », 1/1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer, 1854, en deux feuilles (ensemble : 81 cm x 45 cm), lithographiée en couleur.

⁴¹⁷ L'éditeur déménagea en 1858 au 12 de l'Anhalter Straße. Cf. Christoph von WOLZOGEN, *op. cit.*, 1985, p. 26.

⁴¹⁸ Céline TRAUTMANN-WALLER, *op. cit.*, 2007, p. 1189.

CHAPITRE QUATRE

« UNE MISSION DE NOTRE SIECLE » : L'ANATOLIE DANS L'ŒUVRE DE CARL RITTER

*La redécouverte des pays de culture antique est une mission de notre siècle*⁴¹⁹.

⁴¹⁹ Carl RITTER cité par Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 77 : « Die Wiederentdeckung alter Kulturländer ist eine Mission unseres Jahrhunderts. »

Consacrer un chapitre à Carl Ritter, c'est s'attaquer à un « monument » de la géographie⁴²⁰. Le « monument » rittérien est double : il s'agit à la fois d'une œuvre, immense, une géographie-fleuve qui se compte en dizaine de milliers de pages, et d'un homme, figé dans le portrait de l'immuable « génie », qu'à défaut de lire, on glose et auquel on s'accroche comme horizon rassurant dans une histoire, en fait complexe, de la pensée géographique allemande du XIXe siècle. Carl Ritter a en effet une place à part dans l'histoire de la discipline, celle d'initiateur de la « géographie moderne⁴²¹ », de précurseur⁴²² d'une géographie nouvelle fondée sur des principes « scientifiques ». Cette place qu'il partage avec – ou tantôt dispute à – son collègue Alexandre de Humboldt⁴²³ a été consacrée par les histoires de la géographie, en France depuis Paul Vidal de La Blache et Lucien Febvre (1922), en Allemagne depuis Carl Troll (1956), qui font de la première moitié du XIXe siècle, l'ère « Humboldt-Ritter ». En dépit de la consécration de ce tandem, l'historiographie existant sur ces deux géographes est très déséquilibrée : Alexandre de Humboldt, l'« universaliste », a fait l'objet d'un grand nombre de publications, en Allemagne bien sûr, mais aussi en France où il publia une partie de son œuvre⁴²⁴, et encore dans le monde anglo-saxon⁴²⁵. Carl Ritter était lui, en 1979 encore, un géographe « méconnu⁴²⁶ ». Nous dirions plus exactement que c'est un « monument inconnu ».

La littérature sur Carl Ritter est en effet beaucoup plus limitée aussi bien quantitativement que géographiquement : on peut citer, en se tenant à l'essentiel, les études d'Ernst Plewe, d'Hanno Beck, de Max Lincke, de Karl Lenz, et plus récemment d'Hans Dietrich Schultz ou encore de Jürgen Osterhammel. Géographiquement, à l'exception de travaux isolés⁴²⁷, les textes concernant Carl Ritter sont en langue allemande, preuve de son ancrage dans une histoire beaucoup plus nationale qu'Alexandre de Humboldt. Cette production historiographique tend cependant à évoluer ces dernières années et surtout à dépasser le champ d'une histoire disciplinaire. Dans son

⁴²⁰ Le terme de « monument » est employé par Plewe. Ernst PLEWE, Gudrun HÖHL, « Carl Ritter : neure Forschungen von Ernest Plewe », *Mannheimer geographische Arbeiten*, 1982, vol. 16, p. 56, cité par Hans-Dietrich SCHULTZ, « 'Heldengeschichten' oder : wer hat die Geographie (neu) begründet...? », in Bernhard NITZ, Hans-Dietrich SCHULTZ, Marlies SCHULTZ (dir.), *1810-2010 : 200 Jahre Geographie in Berlin, Humboldt-Universität zu Berlin*, 2010, p. 3.

⁴²¹ Sur le terme géographie « moderne » cf. Jean-Marc BESSE, Hélène BLAIS et Isabelle SURUN (dir.), *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, 2010.

⁴²² Paul CLAVAL, « Les grandes coupures de l'histoire de la géographie », *Hérodote*, n°25, 1982, p. 129-151 : « Lucien Febvre distinguait ainsi, à la suite de Paul Vidal de la Blache, les initiateurs (Hérodote et Strabon), les précurseurs du début du XIXe siècle (Humboldt, Ritter) et les fondateurs de la géographie moderne (Ratzel ou bien Ratzel revisité par Vidal de la Blache) ».

⁴²³ Hans-Dietrich SCHULTZ, *op. cit.*, 2010.

⁴²⁴ La réception de l'œuvre de Humboldt et de Ritter est très largement différenciée en France. Philippe PINCHEMEL, « Carl Ritter, Introduction à la géographie générale comparée », *Annales de Géographie*, vol. 86, n°477, 1977, p. 571 : « Si Humboldt et Ritter sont mis sur le même plan quant à leur rôle dans le développement de la géographie, leur audience n'a jamais été la même en France. Humboldt a vécu en France, a écrit une grande partie de son œuvre en français ; Carl Ritter, au contraire, a publié toute son œuvre dans sa langue natale et n'a que brièvement séjourné en France. Ses œuvres sont loin d'avoir toutes été traduites en français (seule l'Afrique de l'Erdkunde le fut en 1835-1836) » L'*Afrique* (1822), qui ouvrait l'œuvre, fut en effet le seul volume jamais traduit en français sous le titre suivant : Carl RITTER, *Géographie générale comparée ou Science de la Terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques, première partie* (« l'Afrique ») traduite en français par Eugène Buret et Édouard Desor, 1835-1836, 3 vol., 544, 552 et 460 p.

⁴²⁵ Il serait hors de notre propos de proposer une bibliographie exhaustive. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Nicolaas RUPKE, *Alexander von Humboldt : a metabiography*, 2005, qui analyse la façon dont les différentes époques ont considéré la figure d'Alexandre de Humboldt ou encore à quelques ouvrages récents parmi lesquels Ottmar ETTE, *Alexander von Humboldt und die Globalisierung : Das Mobile des Wissens*, 2009 ; Mireille GAYET, *Alexandre de Humboldt : le dernier savant universel*, 2006 ; Marie-Noëlle BOURGUET, « La fabrique du savoir : essai sur les carnets de voyage d'Alexander von Humboldt », *Internationale Zeitschrift für Humboldt Studien*, VII-13, 2006, p. 18-33.

⁴²⁶ Hanno BECK, *op. cit.*, 1979.

⁴²⁷ Georges et Danielle NICOLAS-OBADIA, *Introduction à la géographie générale comparée*, 1974 ; Michel KORINMANN, « Carl Ritter (1779-1859). Un des premiers grands géographes universitaires », *Hérodote*, n°22, 1981, p. 129-148 ; Paolo Cesar DA COSTA-GOMES, « Le discours dualiste dans la géographie de Ritter, de Humboldt à Ritter », in Jean-François STASZAK, *Les discours du géographe*, 1997, p. 235-254.

dernier ouvrage qui analyse l'essor et les caractéristiques de l'orientalisme savant en Allemagne, Suzanne Marchand convoque ainsi Ritter pour souligner le rôle de la géographie dans la construction du philhellénisme allemand⁴²⁸. Plus généralement, le « retour de l'espace » (*Wiederkehr des Raumes*) qui marque l'historiographie allemande actuelle sur le XIXe siècle tend à accroître l'intérêt porté par les historiens à l'analyse de la pensée géographique et à son enseignement⁴²⁹.

Par son poids institutionnel et l'influence qu'il eut sur la géographie allemande, Carl Ritter mérite un chapitre spécifique. Nous analyserons la place que l'Asie Mineure occupe dans son œuvre, en particulier dans *Die Erdkunde* : nous précisons en particulier les modalités du découpage régional, ses présupposés et ses enjeux, en le resituant dans la perspective comparatiste qui était celle de Ritter. Nous verrons ensuite que les écrits de Ritter sur l'Asie Mineure confortaient le postulat d'une supériorité de l'Occident sur l'Orient et justifiaient le bien-fondé d'une expansion européenne. Nous nous intéresserons notamment à la manière dont des arguments idéologiques furent légitimés par une posture d'autorité scientifique, confirmant le rôle de l'université allemande dans la genèse d'une idée impériale.

1. Formes et fonctions de la péninsule

Les textes qui nous servent ici de point de départ forment les deux derniers tomes de la principale œuvre de Ritter : *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte des Menschen : oder allgemeine vergleichende Geographie, als sichere Grundlage des Studiums und Unterrichts in physikalischen und historischen Wissenschaften*. Cette *Étude de la Terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme ou Géographie générale comparée en tant que fondements sûrs de l'étude et de l'enseignement des sciences physiques et historiques* comporte 19 tomes et 21 volumes rédigés entre 1817 et 1859 et publiés chez l'éditeur Georg Reimer à Berlin. Les volumes consacrés à l'« Asie Mineure » publiés en 1858 et 1859 comportent respectivement 1024 pages et 1200 pages. Cette somme, qui faisait suite à dix-sept autres volumes aussi massifs, reflète une ambition d'exhaustivité et, sous bien des aspects, un caractère de compilation. Les textes sont denses : aucune illustration dans le texte ne vient aérer la lecture, si ce n'est, à la fin du premier volume consacré à l'Asie Mineure, trois planches, reproduisant les bas-reliefs « assyriens » (*sic*) de Boğazköy.

La cohérence du discours est parfois malmenée par le travail de compilation des sources disponibles : la description suit souvent le mode de l'itinéraire, décrivant, de la manière la plus exhaustive possible, les éléments en présence le long d'un parcours, Carl Ritter reprenant à son compte des descriptions extraites de récits de voyageurs européens. Parfois, lorsqu'une source le permet, l'attention se concentre sur un problème spécifique : le commerce du safran en Anatolie ou l'essor des échanges avec la Perse par exemple sur lesquels Carl Ritter disposait d'informations spécifiques. Il en reste l'impression que les coutures de la compilation n'ont pas

⁴²⁸ Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2009.

⁴²⁹ En témoigne l'ouvrage de Jürgen OSTERHAMMEL, *Die Verwandlung der Welt, eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*, 2011, dont le chapitre 3 s'intitule : « Raum : Wo liegt das 19. Jahrhundert ? ». Le *spatial turn*, initié par David Harvey, Edward Soja et Derek Gregory qui incitait à prendre en compte l'espace dans les analyses sociales et historiques, a progressivement amené les historiens allemands à réintroduire le concept de *Raum*, jusqu'alors discrédité par la géopolitique nazie. Cf. Sabine HÖHLER et Iris SCHRÖDER (dir.), *Welt-Räume. Geographie, Geschichte und Globalisierung seit 1900*, 2005 ; Karl SCHLÖGEL, *Kartenlesen oder : Die Wiederkehr des Raumes*, 2003a ; Karl SCHLÖGEL, *Im Raume lesen wir die Zeit : Über Zivilisationsgeschichte und Geopolitik*, 2003b ; Sebastian CONRAD, Shalini RANDERIA (dir.), *Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*, 2002 ; Hans-Dietrich SCHULTZ, « Land - Volk - Staat. Der geografische Anteil an der 'Erfindung' der Nation », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 51, 2000, p. 4-16 ; Jürgen OSTERHAMMEL, « Die Wiederkehr des Raumes : Geopolitik, Geohistorie und historische Geographie », *Neue Politische Literatur*, 43, 3, 1998a, p. 374-397.

été suffisamment masquées ou, c'est selon, assumées. Cette impression provient aussi de la langue, parfois complexe et tourmentée, dans laquelle écrit Ritter⁴³⁰. S'il apparaît en effet indispensable, comme le rappellent Georges et Danielle Nicolas-Obadia, de connaître le système de pensée rittérien, ses références et son contexte, pour comprendre sa langue et pouvoir la traduire, nous ajouterons cependant qu'une des erreurs de la traduction pourrait être de vouloir clarifier à tout prix certains passages qui ne le sont pas dans l'œuvre originale⁴³¹. Carl Ritter a une pensée complexe qui semble se heurter parfois à des tabous, à des éléments non-explicités et qui renvoie à un positionnement parfois hésitant entre les ambitions affichées (une « géographie générale comparée », une « géographie pure ») et leur mise en œuvre concrète.

La place de l'Asie Mineure dans l'économie de l'œuvre

Conçue suivant un découpage continental et régional, l'œuvre de Carl Ritter est organisée selon un ordre téléologique véhiculé par les écrits des théologiens de la Réforme et consacré par la philosophie de l'histoire de Hegel. Ce dernier, qui enseignait depuis 1818 à l'université de Berlin, avait largement diffusé sa pensée et constitué un véritable cercle de disciples à Berlin lorsque Carl Ritter publia le volume de *Die Erdkunde* : Hegel prétendait suivre le « progrès de la civilisation » en passant du continent jugé alors comme le plus « primitif », l'Afrique, à celui considéré comme le plus « civilisé », l'Europe, et son prolongement, l'Amérique. La cosmologie rittérienne, c'est-à-dire la compréhension des lois physiques gouvernant l'univers, s'inscrivait dans une cosmogonie chrétienne : le monde avait été créé suivant un ordre et, de la même façon que Dieu, dans la *Genèse*, avait créé l'homme, la créature *destinée* à dominer la terre, en dernier, il avait aussi conçu l'Europe à la suite des autres continents :

L'Europe est le vaste prolongement de l'Asie Moyenne. [...] Cet individu terrestre fortement compartimenté qu'est l'Europe a donc pu connaître un développement harmonieux et unifié qui en a conditionné dès le départ le caractère civilisateur et a donné à l'harmonie des formes le pas sur la puissance de la matière. Le plus petit des continents était destiné à dominer les plus grands⁴³².

Cette notion de « prolongement » que nous retrouverons ailleurs doit être comprise dans un sens cosmogonique, comme le sens de la création et de la civilisation vers une humanité supérieure.

Die Erdkunde était un projet ambitieux⁴³³ : il s'agissait à la fois d'un texte programmatique visant à mettre en œuvre une « géographie générale comparée » et d'une géographie régionale

⁴³⁰ La difficulté de lire et de traduire Ritter ayant déjà été soulignée, nous ne reviendrons pas sur ce point et renvoyons à l'ouvrage de Georges et Danielle NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 5-6.

⁴³¹ C'est d'ailleurs ce que soulignait Philippe Pinchemel dans son compte rendu de l'ouvrage de Georges et Danielle Nicolas-Obadia, cf. Philippe PINCHEMEL, *op. cit.*, 1977, p. 571-572 : « [Nicolas-Obadia] écrit plus loin : "En établissant un lien scientifique et non plus génétique entre les nombres et les formes, Carl Ritter a introduit implicitement la notion de structure spatiale dans la pensée géographique moderne." Et c'est tout naturellement qu'il évoque le "célèbre texte sur l'organisation de l'espace à la surface du globe" : autant de moments d'un texte passionnant, évocateur, mais dont nous nous demandons si sa traduction n'entraîne pas Ritter dans une modernisation excessive. Le plus difficile dans la lecture d'une œuvre et de son interprétation est certainement la mesure de sa place dans le contexte conceptuel et linguistique de son époque, en retrouvant le sens et le poids des mots et des idées d'alors et en appréciant les "dérives" que les uns et les autres ont subies sous nos propres influences, en venant jusqu'à nous. »

⁴³² Carl RITTER, « De l'organisation de l'espace à la surface du globe et de son rôle dans le cours de l'histoire », discours prononcé le 1^{er} avril 1850 cité par Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 182.

⁴³³ Sa longévité pose, nous le verrons, la question de l'évolution du projet, les volumes sur l'« Asie Mineure » ayant été publiés quarante ans après le premier tome de *Die Erdkunde* consacré à l'« Afrique » et publié en 1822.

– ou chorologique – cherchant à montrer l'organisation de l'organisme terrestre⁴³⁴. Le programme de Ritter, fixé dès 1806, consistait à étudier la « géographie naturelle » de tous les continents pour montrer le rapport⁴³⁵ de celle-ci avec « l'industrie, le commerce, la civilisation et les rapports civils entre les pays – *Länder* – et des peuples dans le moment présent⁴³⁶ ». L'*Erdkunde* (ou « science de la Terre ») de Ritter voulait aller au-delà de l'*Erdbeschreibung* (ou « description de la Terre ») des géographes du XVIIIe siècle, notamment du géographe allemand Anton Friedrich Büsching (1724-1793). Il s'agissait de dépasser l'activité descriptive associée jusqu'alors à la géographie en établissant une véritable « science des relations » (*Verhältnisslehre*) géographiques fondée sur le comparatisme. La géographie purement physique (ou « géographie naturelle ») était une étape nécessaire pour comprendre l'organisation de l'espace terrestre et, de là, le développement et la « fonction » des « individus géographiques ».

La géographie de Ritter se voulait cosmologique : la géographie « naturelle » n'était pas une fin en soi mais permettait de révéler les desseins de la Providence et d'accéder à un « ordre métaphysique » : « C'est précisément par sa forme et sa position que dès l'origine⁴³⁷ chaque continent, véritable membre de l'organisme planétaire, reçoit en partage un rôle spécifique dans l'ensemble du développement universel⁴³⁸. » La science géographique devait mettre au jour des « formes » qui participaient, à l'image de ce que révélait alors l'anatomie, au fonctionnement global de l'organisme terrestre. L'idée était qu'en comparant les formes des continents considérés comme des « individus géographiques », il serait possible d'en distinguer les différents « membres » et leurs fonctions dans le *Tout*, dans l'« organisme planétaire ».

Les « Asies » – il s'agissait en effet de plusieurs tomes écrits en suivant un sens hélicoïdal de l'Asie orientale à l'Asie occidentale – occupaient de fait la plus grande partie de l'ouvrage : le découpage de l'œuvre résumé ci-dessous montre une nette surreprésentation des régions du Proche-Orient dans l'économie générale de l'ouvrage. Le fait de consacrer un tome entier à la péninsule du Sinaï et trois à la région de Syrie–Palestine montre bien la place que la géographie biblique occupait dans les préoccupations ritteriennes. L'ouverture à l'est, vers les mondes iraniens (tomes VIII-IX) et indiens (tomes V-VI) est révélatrice de l'intérêt des philologues de l'époque pour ces nouveaux « Orients », notamment depuis la découverte du sanscrit⁴³⁹.

Structure de Die Erdkunde de Carl Ritter (1822-1859) : six parties principales

1. *L'Afrique* (1 tome)
Tome I, « Afrique », 1822
2. *L'Asie orientale* (5 tomes), Haute Asie centrale : Sibérie, Chine, Inde
Tome II, « Le Nord et le Nord-est de la Haute-Asie », 1832
Tome III, « Le Nord-est et le Sud de la Haute-Asie », 1833
Tome IV, « Le Sud-est de la Haute-Asie », 1834
Tomes V-VI, « Le monde indien », 1835-1836
3. *L'Asie occidentale* (5 tomes), Les mondes touraniens et iraniens, la Mésopotamie

⁴³⁴ Sur la métaphore organiciste dans la pensée géographique, cf. Vincent BERDOULAY, « La métaphore organiciste : contribution à l'étude du langage des géographes », *Annales de Géographie*, n° 507, 1982, p. 573-586.

⁴³⁵ « Rapport » ou « relation » (*Verhältnis*) plutôt qu'« influence », cf. Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 6.

⁴³⁶ Carl RITTER, 1806, cité par Guillaume GARNER, *op. cit.*, 2008, p.18.

⁴³⁷ La prédestination (« dès l'origine ») n'était pas une « détermination » mais plutôt une orientation que donnait la Providence et à laquelle l'homme se conformait ou non. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

⁴³⁸ Carl RITTER cité par Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 12.

⁴³⁹ Sur la découverte du sanscrit et son impact dans l'université allemande, cf. Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008.

- Tome VII, « L'Asie occidentale. Transition entre l'Asie orientale et l'Asie occidentale », 1837
Tomes VIII-IX, « Le monde iranien », 1838-1840
Tomes X-XI, « La région étagée du système fluvial du Tigre et de l'Euphrate », 1843-1844
4. *L'Arabie* (2 tomes)
Tomes XII-XIII, « La péninsule arabique », 1846-1847
5. *La péninsule du Sinaï, la Palestine et la Syrie* (4 tomes)
Tome XIV, « La péninsule du Sinaï », 1848
Tome XV, « Palestine et Syrie », 1-2, 1850-1851 (2 volumes)
Tome XVI, « Palestine et Syrie », 3. Judée, Samaritaine, Galice, 1852
Tome XVII, « Syrie », 1. Phénicie, Liban et les régions montagneuses du Nord de la Syrie.
2. Le système fluvial de l'Oronte et la plaine du Nord de la Syrie avec la chaîne de l'Amanus, 1854-1855 (2 volumes)
6. *L'Asie Mineure* (2 tomes). Partie inachevée, le troisième tome n'est jamais paru.
Tomes XVIII-XIX, « Asie Mineure », 1858-1859
1. Les régions septentrionales du Pont
2. Les régions méridionales ciliciennes et lyciennes
3. Les régions occidentales avec l'Archipel : le monde hellénique comme transition vers l'Europe

Des frontières « éternelles » pour la péninsule anatolienne

Dans ses premiers écrits, entre 1800 et 1815, Carl Ritter militait comme son prédécesseur August Zeune (1778-1853) pour une « géographie pure » (*reine Geographie*) dont la finalité était d'étudier les « divisions naturelles de la surface terrestre » en s'émancipant de cadres politiques contingents appréciés à la fois par la statistique (*Staatskunde*) et par la géographie dix-huitiémiste allemande incarnée par Anton Friedrich Büsching (1724-1793). Le but nouveau assigné à la géographie n'était plus en effet d'indiquer les frontières des États selon des limites « politiques » mais de révéler la « charpente du globe » définie par Philippe Buache en 1728 et reprise par Johann Christoph Gatterer (1727-1799). S'il s'agissait initialement de s'affranchir du caméralisme et de la géographie « appliquée », la « géographie pure » consistait surtout à offrir à la géographie un objet plus sûr et plus pérenne que les cadres politiques et les données statistiques. Nous verrons cependant que Ritter, qui rédigea plusieurs textes de géographie commerciale, n'était pas vraiment réticent vis-à-vis de la géographie appliquée. Il conserva principalement de la « géographie pure » le rejet des cadres politiques contingents comme fondement des divisions géographiques. L'ouvrage d'August Zeune, *Gea*, publié pour la première fois en 1808 ouvrit la voie, proposant à la géographie « quelque chose d'éternel » par-delà « le jeu de la finitude⁴⁴⁰ ». Pendant une décennie, l'ouvrage de Zeune resta un modèle des livres d'enseignement de la géographie selon des critères « naturels ».

La quête de permanences (l'« éternité ») dans la géographie allemande avait émergé dans le contexte bien précis des guerres révolutionnaires puis des conquêtes napoléoniennes. Les bouleversements territoriaux et la disparition du Saint-Empire romain germanique avaient profondément marqué les esprits. La « géographie pure » offrait au nationalisme allemand un contre-discours capable de s'opposer à la géographie française, celle de la légitimation des

⁴⁴⁰ August ZEUNE, 1808 cité par Hans-Dietrich SCHULTZ, *op. cit.*, 2010, p. 17-18. August Zeune (1778-1853), professeur extraordinaire de géographie à l'université de Berlin proposa dans son ouvrage *Gea* publié à Berlin en 1808, « une géographie sérieuse et naturelle, dégagée des liens artificiels où elle était restée enchaînée » (Marie-Thérèse LORAIN, *Guillaume Lejean, voyageur cartographe*, 1994, p. 405-437). Cet ouvrage, publié quatre fois jusqu'en 1833, eut une grande influence sur Carl Ritter qui prit la suite de Zeune à l'université de Berlin.

frontières révolutionnaires puis des conquêtes napoléoniennes. La position de Zeune, d'abord favorable aux idées napoléoniennes, évolua à partir de 1813 : il dénonça alors de manière virulente le tracé de frontières qu'il avait auparavant cautionnées. À partir de ce moment-là, l'Allemagne est « nommée “Hercinialand”, et ses frontières sont dessinées par l'arc alpin, l'Oder, les mers de la Baltique et du Nord, et le Rhin ; l'“Hercinialand” englobe donc le Danemark, le sud des Pays-Bas et le nord de la Suisse⁴⁴¹ ». L'affrontement idéologique avec la géographie française était encore prégnant dans les textes de Ritter, même les plus tardifs, puisque, dans son premier volume sur l'« Asie Mineure », publié en 1858, il notait :

Les vallées fluviales ne sont aucunement des séparations [*Scheidungen*] naturelles mais bien la confluence de courants naturels et il s'agit seulement d'une lubie néo-franque et n'ayant rien d'historique, bien ancrée dans l'opinion égoïste [*in der egoistischen Meinung*] et parvenue jusqu'à l'époque la plus récente, que de faire par exemple du Rhin, depuis sa source jusqu'à son embouchure, la frontière [*Grenze*] naturelle de la France (... la région française... est limitée à l'est par le Rhin depuis ses bouches jusqu'à ses sources, Theoph. Lavallée, *Géographie universelle de Malte-Brun etc.* Paris. 8. 1855, T. I. p. 546)⁴⁴².

La vallée devait être lue comme un lieu de rencontre et non de séparation. La condamnation morale de l'« opinion égoïste » française critiquait la conception de la frontière comme délimitation « nationale » qui séparerait au lieu de réunir et s'opposait au projet cosmopolitique des Lumières. Le registre moral qui traversait les écrits de Ritter allait de pair avec l'affirmation d'un ordre divin. Les « frontières éternelles » définies par la « géographie pure » devaient, en dénonçant une « perversion » issue de la Révolution française – et prolongée par l'ère napoléonienne –, rétablir une « paix perpétuelle ». Ritter avait bien sûr en tête les textes d'Ernst-Moritz Arndt, *le Rhin fleuve allemand et non frontière allemande* publié en 1813 et celui de Nicolas Becker, *Le Rhin allemand* de Nicolas Becker publié en 1840, fondateurs parmi les écrits nationalistes allemands⁴⁴³. Le cas de la frontière rhénane avait marqué les esprits et les géographes allemands avaient répondu au concept du « fleuve-frontière », élaboré par les textes français du début du XIXe siècle, par la conceptualisation des chaînes de montagnes et des bassins-versants comme critères de délimitation « objectifs » des ensembles régionaux. Les textes de cette période redonnent donc au bassin hydrographique l'importance qu'il avait chez Gatterer. Il s'agit de délimiter des régions ou pays (*Länder*) et non des États (*Staaten*) : la *Länderkunde* était une alternative à la *Staatskunde*. Dans les années 1840, on voit apparaître en France, en particulier sous l'influence d'Elie de Beaumont, des critères géologiques pour définir les régions naturelles, remplaçant progressivement le réseau hydrographique et les reliefs. Cette conception nouvelle n'apparaît pas dans l'œuvre de Ritter.

Cette « obsession allemande » des frontières « éternelles » était transposée au reste du monde. Carl Ritter rejetait de ce fait l'Euphrate comme frontière naturelle de l'Asie Mineure quand bien même il aurait constitué, un jour, une frontière politique effective : « Le lit fluvial de la vallée de l'Euphrate ne peut non plus servir de frontière orientale [*Ostgrenze*] de l'Asie Mineure, même si parfois des régions particulières (comme par exemple la Cappadoce) semblent avoir étendu leurs frontières politiques [*politischen Grenzen*] pendant un certain temps jusque là-même

⁴⁴¹ Guillaume GARNER, *op. cit.*, 2008, paragraphe 16.

⁴⁴² Carl RITTER, *Die Erkunde*, 1858, p. 10 : « Eben so wenig können wir uns aber der mehr gebräulich gewordenen modernern Ansicht anschließen, das Euphratthal in seinem Querdurchbruche von dem armenischen Norden zum syrischen Süden als die natürliche Ostbegrenzung von Asia Minor anzusehen : denn Flußthäler sind keine natürlichen Scheidungen, sondern vereinigende Naturströme, und nur unhistorischer neufränkischer Wahn in der egoistischen Meinung bis in die neueste Zeit fest gerannt, ist es, daß z. B. der Rheinstrom von seiner Quelle bis zur Mündung Frankreichs natürliche Grenze bilde (... la région française... est limitée à l'est par le Rhin depuis ses bouches jusqu'à ses sources, Theoph. Lavallée, *Géographie universelle de Malte-Brun etc.* Paris. 8. 1855, T. I. p. 546 [en français dans le texte]). »

⁴⁴³ Guillaume GARNER, *op. cit.*, 2008.

[...]»⁴⁴⁴. » Alors même que Ritter était occupé à travailler sur ces questions de délimitations frontalières de l'Asie Mineure, la guerre de Crimée faisait rage en Orient. Si celle-ci apparaît dans un texte du consul Otto Blau que Ritter publia dans le tome XVIII de *Die Erdkunde*⁴⁴⁵, à aucun moment, Ritter lui-même n'évoqua ces enjeux territoriaux dans ses textes. Certes, le traité de Paris de 1856 avait entériné un retour aux limites territoriales d'avant-guerre, mais on a là un bon exemple de la spécificité de la *reine Geographie* et, sous cet angle, on ne peut que donner raison à Lucien Febvre qui voyait en Carl Ritter le précurseur d'une histoire de la longue durée, non focalisée sur l'« événement » ! Sa démarche voulait en effet se placer *au-delà* des contingences politiques, car l'œuvre devait être plus pérenne que les contingences humaines.

La méticulosité et le temps consacré par Ritter à la délimitation des régions naturelles (*Länder*), « *the Regionalizing Ritual* » dont parle David Livingstone⁴⁴⁶, ne peut se comprendre qu'en établissant un parallèle entre le travail du géographe et celui de l'anatomiste : le géographe devait parvenir à une dissection du territoire la plus précise et rigoureuse possible pour pouvoir le comprendre. Chaque organe, chaque partie du squelette (*Gerippe*) de l'organisme terrestre devait être étudié dans sa singularité pour comprendre sa place et son rôle dans l'histoire du monde. La géographie devait « se débarrasser du label d'empirisme et envisager la description uniquement comme un moyen d'explication scientifique et non comme le but fondamental de la recherche géographique⁴⁴⁷ ».

Le géographe, en mettant au jour la forme des continents et des régions naturelles devait révéler leur « essence éternelle » et leur rôle dans l'histoire. Cette attention portée aux formes (*Gestalt, Form*) se fondait sur des théories issues de l'Antiquité comme la théorie des formes néo-platonicienne, reprise notamment par Schelling (1775-1854). Ritter écartait autant le Kızılırmak (ou Halys de son nom grec) que l'Euphrate comme limite orientale de l'Asie Mineure et rompait de ce fait avec une tradition issue de l'Antiquité, considérant l'un ou l'autre des deux fleuves comme limites orientales de la péninsule⁴⁴⁸. Jusqu'au XIXe siècle, deux représentations de l'Asie Mineure coexistaient dans les cartographies européennes : la plus répandue consistait en un rectangle jusqu'à l'Euphrate qui faisait alors office de fleuve-frontière, prolongé au sud par la chaîne du Taurus (cf. illustration n° 15a, carnet central). La seconde, s'appuyait sur un isthme exagéré se superposant plus ou moins au cours de l'Halys⁴⁴⁹ (cf. illustration n° 15b, carnet central) : Hérodote semble avoir été le premier auteur grec à mentionner un isthme courant entre le Pont-Euxin et le Golfe d'Issos, entre Sinope [Sinop] et Tarse et se confondant en partie avec le tracé de l'Halys. Cet isthme s'inscrivait dans une cosmogonie antique fondée sur un principe de symétrie. L'idée était, chez Hérodote, que la Cilicie et Sinope, séparées par « 5 jours de marche en ligne droite », se trouvaient sur un même méridien qui reliait le Nil à l'embouchure du Danube (*Istros*, il s'agissait en fait du Dniepr ou du Dniestr). Séparant la haute et la basse Asie, cet isthme fut repris par la géographie d'Eratosthène qui préférait les délimitations par les isthmes aux délimitations par les fleuves⁴⁵⁰.

⁴⁴⁴ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 10-11: « Eben so wenig kann das Wasserbette des Euphratthales als seine solche Ostgrenze Kleinasien gelten, wenn schon mitunter einzelne Landschaften (wie z. B. Cappadocien) ihrer politischen Grenze nach eine Periode hindurch bis zu demselben ausgedehnt erscheinen [...] »

⁴⁴⁵ La communication d'Otto Blau reprise au 23^e chapitre du premier tome est datée de 1857. Elle s'intéresse aux conséquences de la guerre de Crimée sur le commerce en mer Noire et au Caucase.

⁴⁴⁶ David LIVINGSTONE, *op. cit.*, 2003, p. 260.

⁴⁴⁷ Paulo Cesar DA COSTA-GOMES, *op. cit.*, 1997, p. 221 : « Les deux pôles épistémologiques de la modernité. Une lecture des fondements de la géographie chez Kant et Herder. »

⁴⁴⁸ Les bassins de l'Euphrate et du Tigre faisaient l'objet d'un tome spécifique dans *Die Erdkunde* (10^e tome de *Die Erdkunde*, « Das Stufenland des Euphrat und Tigris »).

⁴⁴⁹ L'Halys avait joué un rôle de fleuve-frontière dans l'Antiquité. Limite de l'Empire Perse, Hérodote le définissait comme la limite entre l'Asie Mineure et l'Asie Supérieure ou Proche-Orient [*Vorderasien*]. Strabon, se référant à Hérodote, désigne par le terme « péninsule » toute la partie qui se trouvait à l'ouest du fleuve. Cf. Demetrius GEORGACAS, *op. cit.*, 1971.

⁴⁵⁰ François HARTOG, *op. cit.*, 1991, p. 74 et Germaine AUJAC, *Eratosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie*, 2001.

Carl Ritter ne rejetait pas complètement les chaînes de montagnes comme support des délimitations [*Begrenzung*] naturelles mais celle-ci n'étaient que des définitions « approximatives » : l'Anti-Taurus par exemple n'était selon lui qu'une limite vague de l'Asie Mineure :

Les chaînes de montagnes dans cette étendue diagonale [...] indiquent, selon notre manière de considérer les choses, la limite orientale approximative de la péninsule la plus conforme à la nature [*die naturgemäße östliche ungefähre Begrenzung der Halbinsel*] entre deux mers, la baie maritime du Lazistan à Batum à l'embouchure du Tchoruk au nord, jusqu'à l'angle intérieur du Golfe d'Alexandrette (*Issicus Sinus*) au sud. Une limite approximative, disons-nous, car il ne s'agit pas ici d'une ligne absolue : elle ne serait conforme à la Nature ni par une ligne droite, ni par une courbe fixée arbitrairement selon un point de vue politique existant et c'est seulement l'usage historique constamment changeant chez différents auteurs et à différentes époques dans les écrits géographiques ou historiques qui pourrait servir de norme⁴⁵¹.

On retrouve ici l'aversion centrale dans la « géographie pure » pour le fluctuant et le changeant. Si les chaînes de montagnes étaient un premier jalon permettant de délimiter la « frontière naturelle », celle-ci devait ensuite être précisée grâce aux lignes de partage des eaux qui seules offraient un repère fiable et permettaient au géographe de ne pas s'égarer dans les contingences politiques⁴⁵² :

Ce ne sont pas les profondeurs des vallées fluviales mais bien plus les origines et les sources des cours d'eau et leurs affluents des hauteurs des montagnes, c'est-à-dire les lignes de partage des eaux qui peuvent nous servir de fil directeur et de point de repère pour nous orienter dans le labyrinthe des grandes chaînes de montagnes. C'est par elles que nous arrive pour la première fois une compréhension générale nous permettant de nous mouvoir avec quelque certitude dans le détail des relations entre les régions, sans être incité par des appellations changeantes, hypothétiques, arbitrairement prises ou encore politiques, à courir le risque de nous égarer d'une manière incompréhensible⁴⁵³.

Le tracé sur la carte des lignes de partage des eaux permettait au géographe d'établir des repères dans le « labyrinthe » des reliefs, sans avoir besoin de se référer à une altitude précise : les lignes de partage des eaux ne décrivent pas « les hauteurs des sommets les plus hauts⁴⁵⁴ » et étaient, en ce sens plus faciles à définir que les lignes de crêtes⁴⁵⁵ puisqu'elles ne nécessitaient pas d'instruments de mesure particuliers. Cela expliquait sans doute en partie l'attention apportée par

⁴⁵¹ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 9-10 : « Die naturgemäße östliche ungefähre Begrenzung der Halbinsel zwischen zweien Meeren, der Meeresbucht von Lazistan bei Batum an der Mündung des Tschoruk im Norden bis zu dem innersten Winkel des Golfs von Alexandrette (Issicus sinus) im Süden. Eine ungefähre Begrenzung sagen wir, weil hier keine absolute, weder durch grade Linien der Natur angemessen sein würde, noch eine gekrümmte willkürlich bestimmende in politischer Hinsicht darüber vorhanden und nur der stets wechselnde historische Gebrauch bei verschiedenen Autoren und in verschiedenen Jahrhunderten hierüber etwa in geographischen oder historischen Schriften maßgebend sein könnte. »

⁴⁵² On retrouve cette démarche dans la structure même des parties de *Die Erdkunde*. Le tome 1 de l'« Asie Mineure » s'ouvrait ainsi sur un « aperçu général des formes du relief » (*Allgemeine Uebersicht der plastischen Gestaltungen*) suivi des « grands cours d'eau d'Asie Mineure avec leurs bassins fluviaux » (*Die grossen Landströme Klein-Asiens mit ihren Stromgebieten*), puis « la bande côtière pontique de l'Asie Mineure avec ses fleuves côtiers et ses villes portuaires » (*Der pontische Küstenstrich Klein-Asiens mit seinen Küstenflüssen und Hafenstädten*).

⁴⁵³ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 11 : « Nicht die Tiefen der Flußthäler, sondern vielmehr die Ursprünge und Quellen der Ströme und ihre Zuflüsse von den Gebirgshöhen, also die Wasserscheiden sind es, die uns als Lineamente und Anhaltspuncte zur Orientierung in dem Labyrinth der großen Gebirgszüge führen können, auf die es uns fürs erste hier nur einer allgemeinen Verständigung ankommt, um mit einiger Sicherheit in dem Detail der wahren landschaftlichen Verhältnisse uns umher bewegen zu können, ohne durch so wechselnde hypothetische, oder willkürlich angenommene, oder politische Benennungen verführt, Gefahr zu laufen, uns in ihnen auf eine unverständliche Weise zu verirren. »

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 52 : « Sie sind keineswegs conform dem Maximum der Gebirgsketten. »

⁴⁵⁵ Les mesures de hauteurs, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent posaient problème.

les cartographes allemands « aux moindres petits cours d'eau et encaissements » que Malte-Brun relevait à l'Exposition universelle de 1855 (cf. chapitre précédent). En pratique, l'observation des petits cours d'eau, notamment parce que leur nom et leur localisation étaient souvent confus, pouvait donner lieu à de longues polémiques comme l'illustre par exemple la controverse au sujet du Melas.

La controverse du Melas : l'erreur de Strabon

Lorsque Ritter publia les volumes de *Die Erdkunde* sur l'Asie Mineure, il était admis que Strabon s'était trompé sur la description d'un petit cours d'eau de Cappadoce, le Melas, qui prenait sa source aux environs de Kayseri (l'ancienne Césarée). Strabon considérait qu'il s'agissait d'un affluent de l'Euphrate⁴⁵⁶ mais dans les années 1830, au cours d'un voyage en Asie Mineure, l'ingénieur-géographe français Camille Callier avait contredit cette affirmation, ouvrant la voie à une polémique qui occupa les sociétés de géographie européennes et plusieurs numéros du *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris. Selon Callier, le Melas (ou Kara Su, soit « rivière noire » en ottoman, traduction directe du grec « Melas ») n'était pas un affluent de l'Euphrate mais bien de l'Halys et s'écoulait en direction de la mer Noire. Pendant plusieurs années, chaque voyageur présent sur le terrain recevait pour instruction de vérifier cette affirmation.

L'autorité intellectuelle des auteurs antiques rendait difficile la lecture critique de leurs textes : Charles Texier, présent en Asie Mineure de 1833 à 1839, affirmait ainsi qu'il avait rencontré près de Césarée un cours d'eau s'écoulant d'ouest en est, et qui, selon lui, pouvait être le Melas de Strabon et justifiait « vivement l'exactitude du texte de Strabon⁴⁵⁷ ». Callier en appelait lui à la « nécessité d'admettre que le texte de Strabon est inexact » et qu'« en remplaçant le mot Euphrate par le mot Halys, on fait disparaître un contre-sens et une erreur géographique⁴⁵⁸ ». La réticence à remettre en cause les écrits de Strabon était d'autant plus forte que ce dernier était né en Asie Mineure et l'on jugeait alors impossible qu'il ait eu une connaissance imprécise de sa géographie. Les travaux d'historiens comme ceux de Stéphane Lebreton ont montré depuis que Strabon avait en réalité assez peu voyagé en Asie Mineure⁴⁵⁹.

L'ampleur de cette polémique autour d'un si petit cours d'eau⁴⁶⁰ est révélatrice de la difficile substitution de « la curiosité [...] à l'auctoritas des textes anciens⁴⁶¹ ». Ritter mentionna cette polémique dans *Die Erdkunde* tout en admettant que celle-ci était désormais close et que l'on devait admettre que « Strabon était donc ici de toute évidence dans l'erreur⁴⁶² ». Cette concession n'était pas anodine puisque l'influence de Strabon fut particulièrement forte sur Ritter qui concevait, comme son illustre ancêtre, la géographie comme une science chorologique, c'est-à-dire une analyse du monde par région : elle montre la place que Ritter accordait au terrain dans l'analyse des faits géographiques et l'importance qu'il accordait au témoignage des voyageurs savants.

⁴⁵⁶ « Toutes les éditions de Strabon (XII. 538-539) ainsi que les manuscrits révisés récemment de manière critique, mentionnent que le Melas s'écoule vers l'Euphrate en direction de l'est, soit directement à l'opposé du Samusak Su, vers Melitene. », Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 59, traduit de l'allemand.

⁴⁵⁷ Camille CALLIER, *op. cit.*, 1841, p. 40.

⁴⁵⁸ *Ibid.*

⁴⁵⁹ Stéphane LEBRETON, *op. cit.*, 2005.

⁴⁶⁰ Ritter notait qu'il s'agissait d'un petit cours d'eau dont le débit, déjà faible, était encore diminué par l'irrigation locale. Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 59. Derrière la controverse du Melas se cachait en fait l'enjeu de la démarcation d'une ligne de partage des eaux entre les bassins versants de l'Euphrate et du Kızılırmak et donc la délimitation orientale de l'Asie Mineure.

⁴⁶¹ Daniel NORDMAN, *op. cit.*, 2006, p. 238.

⁴⁶² Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 59.

La transgression de la limite : primat des circulations

La délimitation spatiale rittérienne se voulait apolitique puisque l'étude des États – et donc de leurs dispositifs frontaliers (*Grenzen*) – revenait, nous l'avons dit, aux sciences camérales. Dans *Die Erdkunde*, c'est le terme de *Begrenzung* qui est le plus souvent employé ; nous le traduisons comme « limite » ou « délimitation » et non comme « frontière », traduction que nous réservons au terme *Grenze*. En cherchant des limites universelles et des critères absolus pour étudier la surface du globe, Ritter s'inscrivait dans le mouvement de formalisation des sciences qui « s'était imposé en Europe depuis l'époque moderne » en cherchant à « échapper aux contraintes de la localité et du particulier pour atteindre l'universalité des lois de la nature⁴⁶³ ». Les « lois de la nature universelles » appliquées aux frontières constituaient un formidable outil de délégitimation des limites politiques (nous avons vu comment ces lois de la nature s'étaient, dans le cas de la « frontière naturelle », diffusées de la frontière rhénane à celle de l'Asie Mineure et, au-delà, à l'ensemble du globe). La « limite » naturelle (*Begrenzung*) contenait en elle les éléments d'une disqualification de la « frontière » politique (*Grenze*).

Cette disqualification était associée, dans la pensée de Ritter, au primat à accorder aux formes de circulations. Celles-ci pouvaient être « frustes », c'est le cas, jugeait-il, du nomadisme en Anatolie, ou « civilisées », comme dans le cas du commerce européen. En délimitant la frontière de l'Asie Mineure par exemple, le géographe devait être conscient qu'une « ligne » ne pouvait correspondre aux pratiques sur le terrain :

Aucun motif de division ethnographique pas plus que politique ne pourrait être ici invoqué, car de tout temps, les hordes de peuples nomades, comme aujourd'hui les hordes de brigands, turkmènes, kurdes et avchares [*sic*], avec leurs campements de toutes sortes, ont franchi, par leurs allées et venues, ces dispositions frontalières toujours changeantes⁴⁶⁴.

L'Anatolie orientale constituait dans la pensée de Ritter un véritable *limes* et la frontière politique telle que les nations européennes étaient en train de la théoriser était inconciliable avec les pratiques nomades présentes dans ces régions. À l'ouest, au nord et au sud de l'Asie Mineure, les mers, qui étaient admises comme limites naturelles, étaient, elles aussi, des lieux d'échanges et de circulation : elles rassemblaient plus qu'elles ne divisaient. La situation péninsulaire de l'Asie Mineure lui permettait au nord les échanges avec le monde scythe et slave, au sud avec les régions syro-phéniciennes-égyptiennes et à l'ouest avec le monde hellénique et européen (*mit der hellenisch-europäischen Welt*). Selon Ritter, cette situation accordait donc à l'Asie Mineure, « dès le berceau », une position favorable dans le monde :

[Reliée] par la mer Noire avec le monde scythe et slave au nord, par la mer de Syrie avec le monde syrien, phénicien et égyptien au sud, par la mer Égée avec le monde hellénique et européen à l'ouest. Quelles relations variées et remarquables étaient accordées dès le berceau, à la péninsule, par sa position dans le monde⁴⁶⁵!

⁴⁶³ Marie-Noëlle BOURGUET, « De la Méditerranée », in Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETTIT, Daniel NORDMAN, Maroula SINARELLIS, *op. cit.*, 1998, p. 7-28.

⁴⁶⁴ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 10 : « Selbst keine ethnographischer Eintheilungsgrund so wenig, wie ein politischer, könnte hier als geltend festgehalten werden, da von jeher nomadische Völkerhorden, wie auch heute noch die Raubhorden Turkomanen, Kurden und der Avcharen mit ihren Zeltlagern alle Arten jener wechselnden Begrenzungsannahmen hin und her überschritten haben. »

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 7 : « Durch das pontische Meer mit der nördlichen scythisch-slavischen Welt, durch das syrische Meer mit der südlichen syrisch-phönisch-ägyptischen Welt, durch das ägäische Meer im Westen mit der hellenisch-europäischen Welt. Welche merkwürdigen mannichfaltigen Verhältnisse waren schon durch diese Weltstellung dem Halbinsellande von seiner Weige an mitgegeben ! »

Partisan du libre-échange, Carl Ritter considérait que les ouvertures maritimes produisaient un plus haut degré de civilisation que des espaces fermés sur eux-mêmes (*in sich selbst abgeschlossenen Naturtypen des Erdballs*) car les échanges et la circulation, seuls, permettaient le progrès. En suivant cette idée, Ritter avait édicté un principe général : plus une région était proche de la mer et plus ses littoraux étaient découpés, plus sa civilisation était florissante. La corrélation entre un degré de civilisation élevé et le caractère maritime d'un territoire était une idée ancienne. Elle rejoignait un principe, hérité de l'Antiquité grecque selon lequel les peuples les plus frustes se trouvaient dans les montagnes – ou les hauts plateaux situés à l'intérieur des continents – et que la civilisation allait en se complexifiant vers les côtes : ce principe, repris par la théologie chrétienne (l'Arche de Noé ne s'était-elle pas échouée au sommet d'une montagne ?) perdura longtemps dans les textes géographiques. C'est là un des fondements du discours dépréciatif sur le « peuple kurde » dont l'« animalité » était un lieu commun de la littérature de l'époque⁴⁶⁶.

Les littoraux et leurs articulations

Carl Ritter avait été très influencé par les thèses d'Arnold Hermann Ludwig Heeren (1760-1842) professeur d'histoire à l'université de Göttingen, qui montraient le rôle joué par la navigation sur l'essor du commerce et la prospérité des Grecs anciens⁴⁶⁷. Plus une région du monde avait des côtes découpées, plus son degré de civilisation devait être élevé :

Ainsi, en comparant les articulations du littoral de l'Afrique et de celui de l'Europe, Ritter avait trouvé que l'Afrique n'est qu'un individu inférieur, une ébauche grossière par rapport à l'organisation merveilleusement délicate de notre Europe. Puis, il avait remarqué qu'à la richesse des formes plastiques de ce dernier continent correspondait la civilisation très complexe de l'Européen, par opposition à la civilisation rudimentaire de l'Africain. Ainsi, une comparaison avait appelé l'autre, et pour mettre en évidence le résultat de ce rapprochement, Ritter était amené à exprimer un rapport numérique entre l'étendue de chaque continent et la longueur de ses articulations résultant de la ligne des côtes. Il en résultait que, d'une part, à une surface petite et richement articulée correspondait une puissante civilisation, et d'autre part, à une surface massive une civilisation enfantine. Une simple comparaison cartographique semblait suffisante pour montrer la cause d'un grand phénomène historique⁴⁶⁸.

Notons que la carte était conçue par Ritter puis Peschel comme un outil de démonstration et d'argumentation à part entière. La péninsule anatolienne, avec ses ouvertures maritimes, la longueur de ses côtes et ses îles était, selon ces critères, particulièrement favorisée par la nature. L'Archipel notamment, donnait à cette région un avantage décisif sur ces voisines. À propos de l'Asie, Ritter écrivait ainsi : « Le milieu du tronc asiatique est resté patrie monotone des peuples nomades ; tandis que dans les péninsules si richement favorisées de la nature, la Chine, les deux Indes, l'Arabie, l'Asie Mineure et [d']autres pays moins vastes, se développaient des civilisations individuelles, incapables encore de pénétrer jusqu'au centre de l'Asie⁴⁶⁹ » et encore « si donc le noyau central du continent asiatique est demeuré la patrie monotone des peuples nomades, ses avant-pays, ses péninsules articulées et privilégiées par la nature – nous pensons ici à la Chine,

⁴⁶⁶ Sur « l'étagement de formes sociales (ou de genres de vie, ou de civilisations) de la montagne à la plaine », cf. Marie-Claire ROBIC, « Coupe (transect) », *Hypergéô*, <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article60>.

⁴⁶⁷ Arnold Hermann Ludwig HEEREN, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, 1805-1812, 3 vol.

⁴⁶⁸ Oscar PESCHEL, « Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde als Versuch einer Morphologie der Erdoberfläche », 1870 cité par Simion MEHEDINTI, « La géographie comparée d'après Ritter et Peschel », *Annales de Géographie*, t. 10, n° 49, 1901, p. 2.

⁴⁶⁹ Carl RITTER, 1851, *De la configuration des continents à la surface du Globe*, cité par Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 234.

l'Indochine, les Indes, l'Arabie, l'Asie Mineure et leurs subdivisions – se sont constituées en individualités physiques et humaines. Celles-ci n'ont cependant pas été en mesure de propager leur civilisation à l'intérieur du continent⁴⁷⁰ ». Sur cet enrichissement respectif des péninsules au cœur du continent, l'analyse de Ritter était ambiguë puisque, d'un côté, il affirmait que les péninsules « n'avaient pas été en mesure de propager leur civilisation à l'intérieur du continent » mais d'un autre, il écrivait que « l'Asie, pays divisé en diverses régions, connaît au sud et au sud-est plus particulièrement de remarquables presqu'îles qui constituent chacune un petit monde en soi et n'ont jamais cessé d'enrichir le continent de leurs apports respectifs (il en est ainsi de la Chine, de l'arrière pays malais, de l'Hindoustan, de l'Arabie et de l'Asie Mineure)⁴⁷¹ ». À plus grande échelle, cette hésitation rejoignait celle qui concernait le Taurus : Carl Ritter considérait que le Taurus avait été une limite difficile à franchir ce qui expliquait selon lui l'isolement du système péninsulaire de l'Asie Mineure. Il ajoutait que cette barrière montagneuse ne constituait cependant pas un obstacle pour les peuples nomades.

Les plateaux anatoliens constituaient dans la géographie de Ritter une terminaison des hauts plateaux d'Asie centrale ; l'Asie Mineure une région naturelle de transition, un « type naturel intermédiaire » (*milderen Naturtypus*), où les influences de la continentalité étaient estompées par les ouvertures maritimes (Ritter parlait d'une région de « plateau maritime », *Maritime Plateaulandschaft*). Ainsi son climat différençait l'Asie Mineure des péninsules indiennes et arabiques et la rapprochait du sud de l'Europe. Ritter considérait que l'Asie Mineure s'opposait aussi à la péninsule arabique par le fait que son centre n'avait jamais été « vide » ce qui expliquait, selon lui, son plus haut degré de civilisation⁴⁷². Les caractéristiques physiques de transition (*Übergangscharakter*), morphologiques, orographiques et climatiques, de l'Asie Mineure expliquaient pour Carl Ritter sa fonction de « pont » entre les peuples et leurs civilisations⁴⁷³, entre l'Orient et l'Occident :

Aucune symbolique n'aurait pu indiquer plus judicieusement ce que le relief naturel local a lui-même exprimé depuis la création de notre globe terrestre à travers des formes [*Formen*] riches de sens [...] : elle [la péninsule d'Asie Mineure] devait servir de pont aux peuples et aux civilisations de l'un des grands continents à un autre et par-dessus tout, produire une compensation des antagonismes naturels et de leurs extrêmes, de l'Orient et de l'Occident, et frayer des chemins de part et d'autres à travers les âges⁴⁷⁴.

Ce « pont » n'était pas conçu comme un enrichissement réciproque. Il s'agissait d'une voie de civilisation pour les peuples « sauvages » de l'Asie, qui, en se rapprochant de l'Europe accédaient, à un plus haut degré de civilisation :

Et là, ce point de vue panoramique s'impose avec d'autant plus de nécessité, puisque l'objet de la recherche, si l'on se réfère à sa situation géographique, est un élément décisif pour les différents destins que connaîtront les peuples, les amenant à sortir de l'état sauvage [*Entwilderung*] et à

⁴⁷⁰ Carl RITTER, 1850, in *ibid.*, p. 180.

⁴⁷¹ Carl RITTER, 1826, in *ibid.*, p. 116.

⁴⁷² Hanno BECK, *op. cit.*, 1979, p. 118.

⁴⁷³ « Zur Brücke der Völker und ihrer Zivilisationen » : Carl Ritter parle du « Brückenland Kleinasien ».

⁴⁷⁴ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 5 : « Keine Symbolik hätte hier sinnreicher andeuten können, was die locale Naturplastik selbst seint der Erschaffung unsers Erdballs durch ihre inhaltreichen Formen über die höhere Bestimmung dieser Planetenstelle ausgesprochen hat : sie sollte zur Brücke der Völker und ihrer Civilisation aus einem der großen Erdtheile in den andern dienen, und zur überall anregenden Förderung der Ausgleichung ihrer natürlichen Gegensätze und Extrenie von Orient und Occident, die Wege bahnen hin und her, wie her und hin, durch alle Zeiten. »

s'humaniser [*Humanisierung*] à l'endroit de la jonction entre deux continents, l'Asie et l'Europe, sur le pont passant de l'Orient à l'Occident⁴⁷⁵.

Le sens du progrès et du « développement des peuples », de leur « humanisation » et de leur « sortie de l'état sauvage » (*Entwilderung*) allait de l'Orient vers l'Occident. Les îles de la mer Égée notamment étaient ainsi incluses dans un ensemble régional spécifique, l'« Archipel », qui constituait, selon Carl Ritter, une transition entre l'Asie et l'Europe⁴⁷⁶. L'Europe était le continent où l'espèce humaine avait atteint le stade de développement le plus élevé, et c'est ce plus haut degré de civilisation qui justifiait son pouvoir de domination sur les autres continents. Nous verrons plus loin que l'analyse et la délimitation des « antagonismes naturels » (l'Europe et l'Asie, l'Orient et l'Occident) pouvaient être très largement relativisées lorsqu'il s'agissait de justifier le libre-échange et la colonisation.

L'analyse des articulations littorales de la péninsule asiatique fut reprise par les élèves et certains contemporains de Ritter. On en trouve des traces chez Pierre de Tchihatcheff et Elisée Reclus⁴⁷⁷. Dans son *Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée*, sous titrée « Géographie physique comparée », Pierre de Tchihatcheff reprit les thèses de Carl Ritter : « L'île de la Grande-Bretagne est peut-être dans le très-petit nombre de régions en Europe qui, sous le rapport du développement de leurs côtes, puissent rivaliser avec l'Asie Mineure⁴⁷⁸. » Et plus loin :

En continuant le parallèle entre l'Asie Mineure et les autres pays de l'Europe sous le rapport du développement respectif de leurs lignes côtières, on se convaincra que bien peu parmi ces derniers peuvent être comparés à la péninsule qui nous occupe, et aucun ne l'emporte sur elle, à la seule exception peut-être de la presqu'île hellénique, dont les contours littoraux offrent une si admirable variété que le célèbre Heeren y a vu l'une des causes nombreuses qui expliquent le phénomène remarquable de la puissance et de la civilisation de l'ancienne Grèce, aussi supérieure sous ce rapport aux autres peuples de l'antiquité qu'elle leur était inférieure en étendue de territoire⁴⁷⁹.

À aucun moment, et c'est la critique que formula Marcel Dubois en 1892, Carl Ritter et ses successeurs ne prirent en compte l'évolution technique de la marine dans leur analyse. Si les côtes échancrées de la Grèce et de l'Asie Mineure avaient été favorables à la navigation à voile et au cabotage, rien n'indiquaient qu'elles offraient encore un avantage comparatif décisif à l'époque de la navigation à vapeur. Cet anachronisme de l'analyse est particulièrement étonnant chez Carl Ritter, lui qui accordait à la question des transports et de la navigation une attention particulière et qui affirmait si clairement qu'il fallait traiter différemment la géographie des temps anciens et des temps modernes. La pensée comparatiste chez Carl Ritter était biaisée par sa consécration de la Grèce antique comme modèle.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 4 : « Und hier ist dieser Umblick um so nothwendiger geboten, da der Gegenstand der Erforschung, seiner Weltstellung nach, für die Schicksale der Völkerentwicklungen zur ihrer Entwilderung und Humanisierung auf dem Uebergange beider Erdtheile, Asien und Europa, auf der Brücke vom Orient zum Occident, ein entscheidender ist [...] »

⁴⁷⁶ L'Archipel aurait dû constituer le troisième et dernier tome consacré à l'Asie Mineure avant les volumes sur l'Europe que Ritter n'a pas eu le temps de rédiger.

⁴⁷⁷ Le principe de l'analyse des articulations littorales n'avait pas été repris tel quel mais « relu » par Elisée Reclus, cf. Isabelle LEFORT, « Un principe rittérien relu par Elisée Reclus » *Études rurales*, no. 133/134, 1994, p. 45-58. Il faut attendre un article du géographe français Marcel Dubois en 1892 pour qu'une critique de ce principe soit clairement formulée : « Méfions-nous des explications trop simples : pour être simples elles ne sont universelles ni dans le temps, ni dans l'espace ! », cf. Marcel DUBOIS, « Rôle des articulations littorales. Étude de géographie comparée », *Annales de Géographie*, t. 1, n°2, 1892, p. 131-142. Dubois renvoyait à un article d'Elisée Reclus sur les variations d'influence des causes naturelles.

⁴⁷⁸ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 27.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 28.

Le comparatisme répondait à la fois à un questionnement épistémologique des sciences européennes et à un état des savoirs et des connaissances géographiques sur le monde : « À certains égards, notre connaissance des lieux disséminés à la surface du globe terrestre est parvenue au point où il devient possible, voire souhaitable, de comparer les formes semblables et de confronter leurs modes d'action⁴⁸⁰. » Le monde n'était pas encore « fini » mais sa configuration se précisait et le géographe espérait déceler dans les lignes du monde une logique intrinsèque. En adoptant la démarche comparatiste qui se développait à l'époque dans les sciences naturelles – en anatomie notamment – et en philologie⁴⁸¹, la géographie rittérienne s'inscrivait dans un renouveau épistémologique et offrait à cette nouvelle « géographie scientifique » une place dans le paysage universitaire allemand.

C'est cette approche que l'on retint avant tout du travail de Ritter⁴⁸². Pourtant, la mise en œuvre de cette « géographie générale comparée » dans *Die Erdkunde* est assez complexe. L'analyse comparatiste de Ritter avait plusieurs facettes et concernait à la fois l'espace et le temps⁴⁸³ : la comparaison temporelle devait permettre de comprendre ce qui avait changé entre des temps anciens (en particulier l'Antiquité classique) et la période contemporaine. La comparaison spatiale devait, elle, permettre de comparer des régions naturelles entre elles pour en distinguer des similitudes et des hiérarchies. Le géologue, naturaliste et géographe Pierre de Tchihatcheff qui revendiquait cette approche, tout en limitant sa comparaison à l'Europe, résumait bien, en 1853, cette double orientation du comparatisme en géographie :

J'ai choisi, pour le travail que je présente aujourd'hui, le titre de *Géographie physique comparée de l'Asie Mineure*, parce qu'en analysant les grands traits de la physionomie physique de cette contrée, non seulement je les compare aux phénomènes analogues de nos régions d'Europe, mais j'y ajoute presque toujours des considérations rétrospectives, dans le but de rechercher si parmi les renseignements que les auteurs de l'Antiquité et du Moyen-Âge ont laissé sur ces sujets, le géographe parviendrait à y découvrir quelques indices des changements qu'ils ont pu subir dans le cours des siècles⁴⁸⁴.

L'analyse comparatiste devait permettre au géographe de fonder son étude sur des critères quantitatifs et faire appel à des chiffres⁴⁸⁵ : la disposition graduelle des hauts plateaux d'Asie s'effectuait par exemple, pour Ritter, selon un rapport hypsométrique : le plateau touranien s'étendait sur 100 000 milles mètres carrés, le plateau iranien sur près de la moitié et le plateau anatolien sur moins d'un dixième. Cette progression offrait donc une « logique », un « sens » : ces plateaux n'avaient pas été placés au hasard dans l'espace. Cette gradation des formes allait de pair avec une gradation de la continentalité, qui, comme nous l'avons vu précédemment, était corrélée avec un niveau de civilisation.

⁴⁸⁰ Carl RITTER, 1818, in Gilles PALSKY, *op. cit.*, 1995, p. 143-144.

⁴⁸¹ Sylvie GRIMM-HAMEN, Philippe ALEXANDRE (dir.), *op. cit.*, 2007, p. 8 : « On dépasse la simple étymologie pour mettre en évidence la similitude ou l'identité des structures grammaticales. Une grammaire comparée, traitant des langues avec des méthodes relevant des sciences naturelles, dégage les lois selon lesquelles les langues évoluent ; elle rend possible une généalogie, une classification des langues. »

⁴⁸² Cela se lit par exemple dans le titre de la traduction qui fut faite en américain en 1865 de la géographie de Ritter : Carl RITTER, *Comparative geography. Translated for the use of schools and colleges*, traduction de William L. Gage, 1865, 220 p.

⁴⁸³ Hans-Dietrich Schultz distingue trois niveaux de comparaison chez Ritter : l'espace, le temps et le contenu. Dans ce dernier cas, la comparaison se rapporte à la corrélation entre les hommes et la nature dans une problématique causale, cf. Hans-Dietrich SCHULTZ, *op. cit.*, 2010, p. 20. Cet aspect n'apparaît pas clairement dans les passages que nous avons étudiés.

⁴⁸⁴ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. X. Nous reviendrons plus loin sur la comparaison temporelle et ces changements que le géographe constatait.

⁴⁸⁵ On sait que ce rapport aux chiffres renvoyait plus à une mystique des nombres qu'à une rationalité mathématique. Sur ce point, cf. Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974 et Paulo Cesar DA COSTA-GOMES, *op. cit.*, 1997.

Si, en théorie, la géographie générale comparée n'était pas une science déductive, sa mise en pratique s'en rapprochait parfois fortement : chez Carl Ritter, la montée en généralité ne découlait pas seulement de l'observation des individualités contrairement à ce qu'affirme Jürgen Osterhammel⁴⁸⁶. Dans bien des cas, le raisonnement hypothético-déductif était biaisé et le comparatisme n'était que le support d'une idée préconçue. Il est par exemple étonnant que Ritter ait pu considérer la Chine comme une « péninsule ». Les planisphères de l'époque étaient en effet suffisamment précis pour que sa forme ne fasse pas l'objet d'une telle ambiguïté. Il nous semble que cette dénomination ne peut s'expliquer qu'en considérant que Ritter avait raisonné de la sorte :

Prémisse majeure : « Les péninsules sont les civilisations les plus développées du continent asiatique ».

Prémisse mineure : « La Chine est une civilisation développée ».

Conclusion : « La Chine est une péninsule » (ou « doit être classée parmi les péninsules »).

Un tel syllogisme conduisait à des aberrations géographiques.

Il était essentiel que ces individus géographiques entrent dans des « classes » déterminées (ici les « péninsules »), à l'image de ce que Cuvier avait fait pour les classes du règne animal. Nous le voyons à travers cet exemple, Carl Ritter n'hésitait pas à « tordre » les individus géographiques de sorte qu'ils se conforment à une idée plus générale.

Les considérations rétrospectives et les phénomènes analogues dans l'espace étaient les deux directions de la comparaison mais elles étaient mises en œuvre de manière différentes selon les échelles. Systématique à l'échelle continentale, la comparaison spatiale tendait souvent à s'effacer à l'échelle des pays (*Länder*). Heinrich Kiepert dans le cadre de son étude démographique de la péninsule anatolienne avait effectué un travail comparatiste à l'échelle régionale (cf. chapitre précédent) mais on ne retrouve pas les traces de cette démarche dans les textes de Carl Ritter. À l'échelle régionale, Ritter semblait plutôt privilégier la comparaison historique.

Celle-ci manquait de critères et surtout était tributaire de sources et de leurs lacunes : dans son introduction au premier tome consacré à l'Asie Mineure, Ritter effectua principalement une comparaison régionale et choisit de rapprocher la péninsule anatolienne de la péninsule indienne. Si la seconde était par sa taille « bien supérieure à la première » et avait connu un passé « grandiose », la péninsule anatolienne avait pour elle l'avantage, en dépit d'un « présent indigne sous le despotisme du Croissant⁴⁸⁷ », d'être, selon Ritter, « plus avancée selon les lois éternelles du développement humain (comme cela se voit chez les Ioniens) et de faire partie d'une évolution générale qui se poursuit éternellement dans l'histoire⁴⁸⁸ ». Alors que le monde indien ne rayonnait que « localement » dans le monde oriental à cause de la rudesse de son caractère, et n'était que « transitoire » pour l'universalité de la culture humaine, l'Asie Mineure était, elle, redevable aux

⁴⁸⁶ Jürgen OSTERHAMMEL, « Geschichte, Geographie, Geohistorie », in Wolfgang KÜTTLER, Jörn RÜSEN, Ernst SCHULIN (dir.), *Geschichtsdiskurs*, vol. 3, « Die Epoche der Historisierung », 1997, p. 257-271 : « Die allgemeine Erdkunde ist keine apriorische Disziplin: erst durch die Erkenntnis des Individuellen kann in ferner Zukunft das Ideal der Allgemeinheit erreicht werden. »

⁴⁸⁷ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 8 : « Wenn diese [die indische Halbinsel] aber in ihrer Urentwicklung eine eigne Welt gestalten half, die eben ihrer schroffen Eigenthümlichkeit wegen nur eine local orientalische und für das Allgemeine menschlicher Bildung nur als eine transitorische erscheinen musste, in ihrem modernen Zustande aber nur noch in ihrer verkommenen und geknechteten Versunkenheit auftritt, so zeigt sich auf kleinasiatischem Boden, bei temporär freilich ganz gleicher Versunkenheit in eine ihrer unwürdige Gegenwart unter der Despotie des Halbmondes, doch in ihren älteren und mittleren Zeiten eine wenn auch nicht gleich grandios-indisch erscheinende, doch in ihrer Urentwicklung nicht weniger ebenbürtig auftretende Blütheperiode, die ebenfalls bei jener, wenn schon vielfacher gestört, aus ihrem eigenen Boden sich in eigenthümlicher Pracht emporhob, aber mit dem, gegen jene grossen, Uebergewichte einer der ewigen Gesetzen humaner Entwicklung entgegengereifere (wie sie bei den Ioniern sich zeigte) und daher auch eine durch alle Zeiten fort und fort wirkende Entwicklung zu sein. »

⁴⁸⁸ *Ibid.*

Ioniens de l'épanouissement « de lois éternelles conformes au développement humain⁴⁸⁹ ». La Grèce antique, référence incontournable de la pensée rittérienne, n'avait pas été détrônée par les études orientalistes qui soulignaient pourtant à l'époque le rôle primordial de l'Inde dans l'histoire des langues européennes⁴⁹⁰. La Grèce antique continuait d'être au cœur de la formation et des enseignements prussiens depuis la réforme scolaire de 1810 et l'Orient hellénisé était investi d'une charge affective particulièrement forte.

Le choix des comparaisons n'était pas neutre : sans qu'aucune allusion ne soit directement faite à la situation politique de l'époque, une rivalité latente très forte avec l'Empire britannique s'exprimait dans la comparaison avec l'Inde. L'arbitraire de la comparaison entre des péninsules qui ne se ressemblaient ni par leur taille, ni par leur forme, s'explique, sinon, difficilement.

2. De la Grèce antique à la mission civilisatrice

« L'Extinction d'un foyer de vie »

Les voyageurs ne retrouvaient pas dans l'Asie Mineure qu'ils observaient la splendeur de la région décrite par les auteurs antiques. Dans la lecture des paysages, la friche marquait les esprits. Le sol de l'Asie Mineure « naturellement pourvu de richesses inépuisables » avait été « [...] depuis plusieurs siècles, laissé en friche⁴⁹¹ », écrivait Ritter. La friche qui témoignait dans les faits d'une certaine déprise agricole était interprétée comme une incapacité ontologique à cultiver le sol. Seules les « races humaines aptes à la civilisation⁴⁹² » étaient, selon Ritter, capables de faire fructifier les richesses accordées par la Providence⁴⁹³. Parmi celles-ci, un pont était jeté entre les Grecs anciens qui occupaient dans l'Antiquité la péninsule anatolienne et les Européens à qui revenait la mission de faire revivre ce « foyer de vie ».

Les « riches moissons » que le sol d'Asie Mineure « avait déjà offertes » dans l'Antiquité devaient renaître grâce au progrès technique que l'Europe se chargerait d'apporter en conformité avec le projet de la Providence :

L'immobilisme des peuples indolents [qui comprenaient les Turcs] [...] ne disparaîtra pas tant que l'humanité n'aura pas découvert les moyens pratiques de dominer la terre natale. C'est d'ailleurs ainsi que les bateaux à vapeur ont réussi, traversant les océans, à relier les continents, que la colonisation a conduit des populations entières vers d'autres parties du monde où elles ont introduit de nouveaux modes de culture⁴⁹⁴.

L'« humanité » conçue par Ritter n'était pas universelle mais désignait le monde occidental, européen, capable de « dominer » la terre et d'apporter le progrès au reste du monde à travers les « échanges » et la « colonisation ». Les « moissons » dépassaient le registre agricole pour s'étendre

⁴⁸⁹ *Ibid.* : « Die indische Welt Wirke wegen ihrer "schroffen Eigenthümlichkeit" nur "local-orientalisch" und für das Allgemeine menschlicher Bildung nur transitorisch, während Kleinasien den Joniern eine "ewigen Gesetzen humaner Entwicklung entgegengeriffene" Blüte verdanke. »

⁴⁹⁰ Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008.

⁴⁹¹ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. IX.

⁴⁹² *Ibid.*, p. VIII-IX : « Civilisationsfähige Menschengeschlechter. »

⁴⁹³ Sur le narratif décliniste en Afrique du nord, cf. Diana K. DAVIS, *Resurrecting the Granary of Rome : Environmental History and French Colonial Expansion in North Africa*, 2007.

⁴⁹⁴ Carl RITTER in Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 177.

au domaine « des arts, de la science et de la circulation mondiale [*Weltverkehr*]⁴⁹⁵ » : la mise en valeur du sol était ici une métonymie de la civilisation. L'idéalisation d'un âge d'Or antique allait de pair avec la dépréciation d'une société ottomane jugée « décadente ».

Jürgen Osterhammel a raison de relever l'intérêt de Ritter pour ce qu'il nomme une « histoire de l'environnement⁴⁹⁶ ». Cependant, cette préoccupation n'était pas aussi originale que semble le penser l'historien. Ritter n'était en rien un penseur isolé : le constat de l'« extinction d'un foyer de vie » était assez largement partagé par les observateurs européens de l'époque qui relevaient les marques d'une déforestation avancée et tentaient d'en expliquer les causes. Les divergences entre les textes traduisaient surtout une analyse différente des causes. Tous les auteurs ne s'accordaient pas sur les raisons de cette « extinction ». Les deux arguments les plus fréquemment avancés étaient ceux de « l'indolence de la race turque » et de « la mentalité nomade ». Ce deuxième cas, défendu notamment par Emil Sperling, aurait pu peut-être s'avérer pertinent dans le cadre d'une réflexion sur le surpâturage et la gestion des ressources en bois : mais il était en fait le plus souvent présenté comme un simple argument d'autorité, un procédé argumentatif que François Hartog a bien étudié dans les textes d'Hérodote : « Leur nomadisme est invoqué comme explication (qui n'explique rien) d'une pratique aberrante : si les Scythes aveuglent leurs prisonniers, c'est "parce qu'ils ne labourent pas, mais sont nomades" [Hérodote, IV, 2] ; on explique une étrangeté par une autre, que tout le monde connaît et dont l'extension est plus grande⁴⁹⁷. » Dans les écrits des voyageurs et des géographes du milieu du XIXe siècle, cette rhétorique était toujours à l'œuvre.

Concernant le premier argument, la responsabilité de la « race ottomane » était admise par tous. Carl Ritter condamnait un gouvernement ottoman despotique incapable de faire fructifier ce que la Providence lui avait donné⁴⁹⁸. Le « pâle Croissant », symbole de la dynastie ottomane, était en effet pour lui le signe même de cette décadence car il s'opposait par essence au « soleil matinal » signification première de l'« Orient » : « [...] Et il est vrai qu'il [le sol anatolien] semble insignifiant, en jachère pour le progrès des peuples humains, depuis qu'en lieu et place du soleil du petit matin, seul le pâle croissant et sa demi-clarté éclairent encore ce sol naturellement pourvu de richesses inépuisables⁴⁹⁹. » En ce sens, Carl Ritter restait fidèle à la tradition du catastrophisme telle qu'elle s'exprimait chez Cuvier notamment. La conquête ottomane aurait été la catastrophe historique expliquant la décadence de ces régions.

Certains auteurs, cependant, faisaient exception : Pierre de Tchihatcheff, en particulier, dénonçait la condamnation quasi-systématique de la « race ottomane » qui aurait été coupable de cette décadence, et critiquait un raisonnement scientifique biaisé :

On a été généralement trop sévère, et souvent même d'une injustice malveillante à l'égard de la race ottomane, chaque fois qu'on a voulu apprécier l'action de sa domination sur ces belles régions. L'arrêt qu'on se croyait en droit de prononcer péchait par sa base, car on opposait l'Asie Mineure d'aujourd'hui à l'Asie Mineure telle que nous la représentent Homère, Hérodote et Strabon, et on en tirait la conclusion que la métamorphose qu'a subie la contrée depuis ces époques, a été opérée par ses possesseurs actuels. C'est comme si l'on accusait de dilapidation les héritiers d'une grande fortune, rien que parce qu'on aurait constaté l'état ruineux de cette dernière, que l'on savait avoir été jadis très-florissante ; les héritiers ainsi inculpés pourraient faire exactement la même réponse que celle que les Turcs sont en droit d'opposer à leurs accusateurs, c'est-à-dire qu'avant de les

⁴⁹⁵ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. VIII-IX : « [...] Hat schon reiche Ernten dargeboten in die Kreise des gesitteten Völkerlebens, in die Gebiete der Künste, der Wissenschaft und des Weltverkehrs. »

⁴⁹⁶ Jürgen OSTERHAMMEL, *op. cit.*, 1997, p. 257-271.

⁴⁹⁷ François HARTOG, *op. cit.*, 1991, p. 309.

⁴⁹⁸ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 8.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. IX : « Nur seit den letzten Jahrhunderten liegt er freilich sehr unscheinbar mehr brache für den humanen Völkerfortschritt, seitdem statt der früheren Sonne nur noch der bleiche Halbmond diesen unerschöpflich reich begabten Boden mit seinem Halblichte bescheint. »

condamner pour avoir ruiné le patrimoine, il faudrait d'abord s'assurer de l'état dans lequel il leur a été transmis⁵⁰⁰.

Publié cinq ans avant la parution de *l'Asie Mineure* de Carl Ritter, ce texte souligne bien que l'« histoire de l'environnement » était dans l'esprit du temps et que la question de la déforestation, des régions égéennes en particulier, était une préoccupation des observateurs européens.

Pierre de Tchihatcheff, en repoussant l'explication succincte et arbitraire des tenants du catastrophisme, manifestait son ancrage dans une pensée nouvelle pour l'époque, le « gradualisme » théorisé par Charles Lyell dans ses *Principles of Geology* publié entre 1830 et 1833 :

Ce coup d'œil rétrospectif aura d'ailleurs un autre avantage, celui d'approfondir une question du plus grand intérêt : savoir à quelles époques et par quelles causes s'est opérée graduellement l'extinction de ce foyer de vie et de force, que la Providence semblait avoir érigé dans cette terre classique sur une échelle tellement gigantesque, que l'on eût été tenté, pour ainsi dire, de douter de sa capacité à le détruire⁵⁰¹.

L'analyse de la décadence environnementale ottomane proposée par Ritter à la fin des années 1850 n'était donc pas d'une grande modernité. De la même façon que l'anatomie de Cuvier ne pouvait remettre en cause ses présupposés théologiques (on sait tout le poids que Cuvier exerça pour défendre le fixisme face au transformisme de Lamarck), la géographie de Ritter se fondait sur un dogmatisme certain, refusant de remettre en cause certaines théories considérées comme incontestables. Avec un vocabulaire très fortement empreint de christianisme, l'analyse se plaçait dans un registre moral. C'était la « dépravation » de l'Empire ottoman qui expliquait son retard de développement et ce gaspillage était d'autant plus condamnable qu'il contrevenait au projet divin.

La « Résurrection » de ce « riche éden »

S'il y avait l'espoir d'un renouveau, d'une « résurrection » du sol anatolien c'était uniquement grâce à l'influence européenne : « Ce dernier [le sol anatolien] va sans doute bientôt au devant d'une résurrection, puisqu'il ne fait aucun doute qu'un avenir rajeuni [*eine verjüngte Zukunft*] ne lui sera pas entièrement refusé par la volonté de Dieu⁵⁰² ». Malte Fuhrmann a montré que l'image de la fertilité du sol participait, dans l'imaginaire colonial, d'une érotisation du sol à conquérir⁵⁰³. Chez Carl Ritter, le projet de conquête territoriale n'était pas formulé de manière concrète. Il était tout d'abord suggéré par le vocabulaire religieux de la « Croisade » et de l'affrontement avec le monde musulman : « [Ce lieu, l'Asie Mineure] est resté, depuis les temps les plus reculés de la période troyano-hellénistique jusqu'aux troubles actuels, le théâtre d'un affrontement aux dimensions mondiales entre les serviteurs de la Croix et ceux du Croissant⁵⁰⁴. » L'irréductible antagonisme religieux expliquait, selon Carl Ritter, l'éloignement entre l'Orient et l'Occident :

Depuis des siècles, au mépris de leur frontière continentale commune, on a coutume de considérer l'Europe du sud-est et l'Asie moyenne occidentale comme deux entités quasiment coupées l'une de l'autre. C'est que les chaînes de montagnes du Caucase et du Taurus sont restées jusqu'ici difficiles à franchir et que toutes sortes d'obstacles ont fait barrière : les steppes en proie au pillage des

⁵⁰⁰ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. IX-X.

⁵⁰¹ *Ibid.*

⁵⁰² Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 9.

⁵⁰³ Malte FUHRMANN, *op. cit.*, 2006, p. 40-41.

⁵⁰⁴ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, p. 4-5.

Kirghizes et des Turkmènes, la barbarie et la tyrannie des troupes turques, la religion musulmane enfin qui a dressé l'un contre l'autre l'empire ottoman et le monde chrétien⁵⁰⁵.

La religion imposait chez Ritter, une véritable coupure civilisationnelle. Comme l'écrit David Vinson, « l'imaginaire de l'Orient s'articule donc autour d'un ensemble de représentations collectives créé et véhiculé par la pensée occidentale dans sa quête d'elle-même. Il se nourrit de son antithèse mythique qui procède du mythe de la fracture Orient-Occident. C'est l'expansion de l'Islam qui aurait brisé l'unité gréco-romaine et son prolongement, l'unité chrétienne. Faisant abstraction des anachronismes, se référant à un passé idéalisé, cette conception se construit autour du phénomène religieux. La dichotomie Christianisme-Islam tient là une place centrale. [...] La supériorité du Christianisme est par là même affirmée sur le plan social, culturel et intellectuel⁵⁰⁶ ». À la religion s'ajoutait pour Ritter un clivage racial : la « barbarie » des peuples steppiques, les Huns venus des hautes terres d'Asie centrale, et la « sauvagerie » des nomades, Kirghizes et Turkmènes, constituaient dans les textes de Ritter – comme dans l'Antiquité les Scythes pour les Grecs – une limite de l'Écoumène⁵⁰⁷.

Il y avait clairement dans sa démarche une volonté de comprendre pourquoi l'Europe (et particulièrement l'Allemagne) s'était coupée de ce monde asiatique dont elle était pourtant historiquement proche. Les Ottomans étant la cause de la décadence économique de la région, le rapprochement de l'Occident avec l'Orient s'exprimait dans les termes d'une « mission civilisatrice » dont les modalités restaient cependant imprécises : fallait-il « civiliser » et christianiser l'Ottoman ? Ou bien le refouler plus à l'est, dans les « steppes monotones » de l'Asie centrale ? La turcophobie de Ritter et le mépris pour la religion musulmane ne permettent pas d'affirmer, comme l'écrit pourtant Jürgen Osterhammel, que Carl Ritter était « herdérien dans sa conviction de la valeur égale de toutes les cultures⁵⁰⁸ ». Certes, sa « géographie comparée exige[ait] une prise en considération de l'ensemble du globe⁵⁰⁹ », mais cette attention n'amenait aucunement à relativiser un présupposé central de la pensée rittérienne : la supériorité de la civilisation européenne et de sa matrice, la civilisation grecque antique. « Cette turcophobie viscérale a comme des relents de guerre de religion », constate pour la France, Paul Dumont. « Elle est le fruit amer des luttes acharnées qui, pendant des siècles, ont opposé l'Occident au monde de l'Islam. Mais elle a aussi une autre cause, plus immédiate. Elle est, en effet, le sous-produit naturel du philhellénisme qui faisait rage à cette époque parmi les élites littéraires et politiques de l'Europe⁵¹⁰. »

⁵⁰⁵ Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 146.

⁵⁰⁶ David VINSON, « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 104, t. 1, 2004, p. 5-6.

⁵⁰⁷ Comme le rappelle David VINSON, *op. cit.*, 2004, p. 7, les « racines de la lutte » entre l'Orient et l'Occident remontaient « au prix d'un véritable anachronisme historique, jusqu'aux guerres médiques, jusqu'à l'affrontement entre le monde grec (dont l'Occident dans sa quête de lui-même, de son identité historique s'approprie le passé et la civilisation), et le monde persan achéménide (dont l'image, perçue à travers les récits classiques grecs, est à l'origine de la fantasmagorie classique de l'Occident sur l'Orient : despotisme, intrigues, luxe, luxure) ».

⁵⁰⁸ Jürgen OSTERHAMMEL, *op. cit.*, 1997, p. 262 : « Ritter privilégie sous bien des aspects le sol classique de l'histoire du monde antique mais reste, contrairement à l'esprit du temps, herdérien dans sa conviction de la valeur égale de toutes les cultures. Son concept d'une géographie « comparée » demande de toute façon de prendre en considération l'ensemble du globe. » (Ritter privilegiert in mancher Hinsicht den klassischen Boden der alten Weltgeschichte⁶, aber bleibt, entgegen dem Geist der Zeit, herderisch in seiner Überzeugung von der Gleichwertigkeit aller Kulturen. Sein Konzept einer « vergleichenden » Erdkunde verlangt ohnehin eine Berücksichtigung des gesamten Globus). Paolo Cesar Da Costa-Gomès a souligné les limites de l'influence de Herder sur Ritter : Paolo Cesar DA COSTA-GOMES, *op. cit.*, 1997, p. 249 : « Il est vrai que la conception de l'organisme chez Ritter témoigne de l'influence de la pensée de Herder sur celui-ci. Néanmoins, la perspective rittérienne est beaucoup moins relativiste que celle de Herder. Il suffit de noter à ce sujet que Ritter s'est montré favorable à l'œuvre de la colonisation ou qu'il a fait clairement preuve d'eurocentrisme, pour saisir les différences de points de vue entre ces deux auteurs. »

⁵⁰⁹ Jürgen OSTERHAMMEL, *op. cit.*, 1997, p. 262.

⁵¹⁰ Paul DUMONT, *op. cit.*, 1982, p. 353.

Au-delà de l'antagonisme religieux, on trouve dans le discours de Carl Ritter la nécessité d'une intégration « économique » des régions sous domination ottomane, dans le cadre d'échanges accrus et d'investissements européens d'où viendrait la « résurrection » attendue. Ce point de vue commençait à s'imposer à l'époque en Allemagne dans les milieux économiques et universitaires : « Vers le milieu du siècle, des économistes allemands, tels Rodbertus ou Roscher⁵¹¹, avaient désigné l'Asie Mineure comme un champ d'activité idéal pour les entrepreneurs allemands⁵¹². » Cet investissement passait entre autres par la création de colonies (*Siedlungen*). L'émigration massive qui touchait alors les États allemands entraîna une prise de conscience et une réaction contre ce qui était vécu comme une perte des « forces vives » de la Nation. Les cartes de l'époque illustraient ce phénomène migratoire, par exemple, celles que réalisa Heinrich Berghaus pour le *Physikalischer Atlas*⁵¹³. L'émigration et son illustration cartographique incitaient les Allemands à se placer dans un contexte « global et lointain ».

Si l'État prussien était centré sur le théâtre européen et les enjeux de politique intérieure, les discours d'essayistes, universitaires et hommes d'affaires sur les mondes extra-européens évoluèrent vers des appels (parfois virulents) à la colonisation. L'Empire ottoman n'était pas, contrairement à l'Amérique du Sud ou à l'Australie, au cœur de ces nouvelles préoccupations coloniales – il n'est d'ailleurs à aucun moment mentionné dans l'ouvrage de l'historienne américaine Mary Townsend sur la colonisation allemande⁵¹⁴. Mais il apparaissait pourtant dans certains textes de l'époque, dans ceux, par exemple, de l'élève de Carl Ritter, Johann Eduard Wappäus (1812-1879), professeur de géographie et de statistique à l'université de Göttingen, qui publia à Leipzig, en 1846, un ouvrage intitulé *L'émigration allemande et la colonisation*⁵¹⁵. Les pages 43-47 concernaient les possibilités d'implanter des colonies en Asie Mineure, sur la côte pontique en particulier, et s'ouvraient sur le commentaire d'articles qui avaient été publiés dans le journal d'Augsbourg (*Augsburger Allgemeine Zeitung*) par un homme « averti » et « connaisseur » de l'Asie Mineure. Il faut sans doute voir ici une allusion à Helmuth von Moltke qui avait rédigé pour le journal d'Augsbourg une série d'articles encourageant les États allemands à s'implanter davantage au Levant⁵¹⁶. Ni dans l'ouvrage de Wappäus, ni dans les articles de Moltke, il ne s'agissait d'une conquête coloniale par les armes. Les colonies dont il était question étaient des implantations (*Siedlungen*), des communautés agrariennes plus ou moins autarciques, achetant la terre et le droit de la mettre en valeur.

Après la Révolution de 1848 et l'échec de la solution petite-allemande⁵¹⁷, en revanche, certains textes adoptèrent une posture résolument expansionniste, incitant les États allemands à prendre les armes pour coloniser l'Asie Mineure. Ce fut notamment le cas des écrits de l'archéologue Ludwig Ross, professeur d'archéologie classique à l'université de Halle qui publia en 1850, *L'Asie Mineure et l'Allemagne*, lettres de voyage et essais relatifs à la possibilité

⁵¹¹ Karl Rodbertus (1805-1875) et Wilhelm Georg Friedrich Roscher (1817-1894).

⁵¹² François GEORGEON, *op. cit.*, 1990, p. 565.

⁵¹³ Heinrich BERGHAUS, 1846, *Physikalischer Atlas*, « Planiglob zur Übersicht der Verbreitung der Deutschen in beiden Hemisphären über den ganzen Erdboden ».

⁵¹⁴ Mary TOWNSEND, *Origins of modern german colonialism 1871-1885*, 1921.

⁵¹⁵ Johann Eduard WAPPÄUS (dir.), *Deutsche Auswanderung und Colonisation*, 1846. Wappäus avait été nommé professeur extraordinaire à l'université de Göttingen en 1845 après y avoir été *Privatdozent*. Il obtint le titre de professeur ordinaire en 1854. Correspondant de la Société de Géographie de Paris, il rédigea plusieurs ouvrages dont *Die Republiken von Südamerika* (Göttingen, 1843), *Allgemeine Bevölkerungsstatistik* (Leipzig, 1859-61), *Über den Begriff und die statistische Bedeutung der mittlern Lebensdauer* (Göttingen, 1860) et contribua à la rédaction de la 7^{ème} édition du *Handbuch der Geographie und Statistik* de Stein et Hörschelmann.

⁵¹⁶ Malte FUHRMANN, *op. cit.*, 2006, p. 44.

⁵¹⁷ La solution petite-allemande (*kleindeutsche Lösung*) consistait en l'unité nationale de l'Allemagne autour de la Prusse des Hohenzollern, sans inclure, donc, l'Empire des Habsbourg. Elle s'opposait à la solution dite « grande-allemande » (*großdeutsche Lösung*), qui prévoyait d'inclure l'ensemble des territoires germanophones. L'unité nationale des principautés allemandes était l'une des revendications des révolutionnaires de 1848-1849. Le 3 avril 1849, trente-deux députés du Parlement de Francfort se rendirent auprès du roi Frédéric-Guillaume IV pour lui proposer la couronne impériale allemande (*Kaiserdeputation*). Le refus du roi mit fin aux espoirs des libéraux modérés d'unifier le pays sous le régime de la monarchie constitutionnelle et entraîna une radicalisation de la révolution.

d'implantations allemandes en Asie Mineure. Ludwig Ross avait été nommé en 1837 professeur ordinaire d'archéologie dans la toute jeune université d'Athènes. Il rentra en Allemagne en 1844 et obtint un an plus tard une chaire de professeur à l'université de Halle. Dans ce texte extrêmement virulent et belliciste de 1850, qui incitait à la conquête militaire de l'Asie Mineure par une Allemagne unifiée, Ludwig Ross écrivait :

Si les hommes d'État d'une Allemagne unie voulaient la chose [une implantation allemande en Asie Mineure], alors ils trouveraient aussi les moyens. Il y a avant tout deux moyens : le pouvoir et l'argent. [...] Celui qui a l'audace de conquérir, celui-là ne doit pas attendre jusqu'à ce qu'il soit parvenu dans environ une demi-génération à établir une flotte en Méditerranée. Jusque-là beaucoup d'eau aura coulé sous les ponts et l'histoire du monde n'attend pas aussi longtemps. Si l'Allemagne veut conquérir, alors elle peut conquérir l'Asie Mineure, au moins un joli morceau de l'Asie Mineure, ou à portée de main et sans navire, le bas Danube, en Bosnie et en Bulgarie. [...] Ici je crois entendre des voix dire à quel point cela est inhumain, peut-être même sans scrupules, à quel point c'est une chose infâme que d'appeler à la guerre en toute circonstances, et qu'une guerre ne se conduit jamais ainsi ! Mais si la guerre est un Mal, qui ne peut être effacé de la société humaine ; puisque l'on a ces dernières années mené la guerre dans de nombreux endroits, même frères contre frères [...] alors je ne vois pas pourquoi il ne serait pas préférable de mener encore une guerre, pour apporter à la Nation allemande une position convenable et lui préparer un grand avenir⁵¹⁸.

Le texte de Ludwig Ross montre bien les liens entre la question coloniale qui commençait alors à émerger dans les milieux d'affaires et le monde académique et la construction nationale. L'enjeu d'une « place au soleil » taraudait certains intellectuels bien avant la conférence de Berlin et la mise en place d'une *Weltpolitik*. Les réponses apportées à cette question prenaient cependant différentes formes et le texte de Ludwig Ross est sans doute un cas extrême de part sa radicalité et la virulence de son discours mais un certain nombre de pangermanistes espéraient comme lui une action coloniale et notamment un rattachement des implantations (*Siedlungen*) allemandes à la Mère patrie.

Si Ritter ne s'engageait pas directement sur ce terrain, il était sensible aux questions économiques, notamment aux possibilités d'approvisionnement et de débouchés pour les États allemands. Il présenta à l'Académie des Sciences de Berlin une série d'interventions de géographie économique. Sa communication « sur la répartition géographique du sucre de canne (*Saccharum officinarum*) dans le monde antique avant son implantation dans le nouveau monde⁵¹⁹ » attira notamment l'attention. D'autres recherches concernaient la répartition du thé, du café, de la laine, des palmes et des éléphants indiens, les chameaux, de l'opium, l'encens, la figue, les dattes, la

⁵¹⁸ Ludwig ROSS, *Kleinasien und Deutschland, Reisebriefe und Aufsätze mit Bezugnahme auf die Möglichkeit Deutscher Niederlassungen in Kleinasien*, 1850, p. XX-XXI : « Allein nunmehr das Wie? einer solchen Ansiedlung. [...] Wenn die Staatsmänner der Deutschen Grossmächte, wenn die Staatsmänner eines geeinigten Deutschlands die Sache wollen, so werden sie auch die Mittel zu finden wissen. Die Mittel sind vor Allem zwei: Macht und Geld. Wie der der die Macht hat, sie anzuwenden habe um Colonien zu gründen, das lehrt die Geschichte, das lehrt in der Gegenwart das Beispiel Englands, Frankreichs, Russlands, Nordamerika's. Wie haben es denn die Türken angefangen sich in Europa anzusiedeln und einst ihre Niederlassungen über das südliche Ungarn, über das heutige südliche Russland, bis vor kurzem über das heutige Griechenland auszudehnen? Wer den Muth hat zu erobern, der darf nicht erst warten, bis er sich etwa in einem halben Menschenalter eine Flotte im Mittelmeere geschaffen habe. Bis dahin rinnt viel Wasser den Berg hinunter, und die Geschichte der Welt warten nicht so lange. Wenn Deutschland erobern will, so kann es Kleinasien, kann wenigstens ein hübsches Stück Kleinasien, vor der Hand auch ohne Schiffe, an der untern Donau, in Bosnien und Bulgarien erobern; [...] hier glaube ich Stimmen zu hören, welche es inhuman, vielleicht selbst ruchlos nennen, zu Krieg unter allen Umständen etwas Ruchloses ist, so führet nie Krieg! Wenn aber der Krieg ein Uebel ist, das sich aus der menschlichen Gesellschaft einmal nicht austilgen lässt; wenn man im vorigen Jahre an vielen Orten Krieg geführt hat, sogar Brüder gegen Brüder [...] so sehe ich nicht ein, warum nicht noch viel lieber einmal Krieg geführt werden sollte, um der Deutschen Nation die ihr gebührende Stellung zu erringen und ihr eine grosse Zukunft zu bereiten. »

⁵¹⁹ Carl RITTER, « Über die geographische Verbreitung des Zuckerrohrs (*Saccharum officinarum*) in der Alten Welt vor dessen Verpflanzung in die Neue Welt », *Philologischen und historischen Abhandlungen der Königlischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1841, p. 305-412.

gomme arabique, le safran, etc⁵²⁰. Concernant la géographie commerciale à proprement parler, il s'exprima sur les « relations commerciales de l'Amérique avec l'Orient⁵²¹ ». L'analyse de Carl Ritter faisait la part belle aux communications en suivant l'intuition selon laquelle l'augmentation des circulations dans le monde engendrerait un rapprochement des peuples et des civilisations et, en ce sens, causerait un *rétrécissement* de la planète, avec des régions plus ou moins intégrées selon leur situation géographique :

Aujourd'hui, les échanges s'opèrent principalement par les mers, par les côtes asiatiques dont les rivages sont devenus plus proches. En revanche, l'intérieur des terres s'est replié un peu partout sur lui-même⁵²².

Cette analyse concernait notamment l'Asie Mineure dont l'originalité tenait pour Ritter à son ouverture sur le monde par plusieurs façades maritimes et à sa proximité des marchés européens. L'évolution technique, les nouveaux besoins économiques, l'émigration européenne et la colonisation étaient en train de transformer radicalement le monde contemporain, Ritter en était conscient :

Quelle influence – se demandait-il – vont exercer les mines de métal non encore épuisées et les champs de charbon sur tant de bouts [*Enden*] du monde, quelle influence les implantations [*Übersiedlungen*], les colonisations [*Colonisationen*], les missions de toute sorte [vont-ils jouer] aussi sur de tels lieux encore non touchés par l'histoire⁵²³ ?

Le rôle des divisions « naturelles » du monde, en particulier continentales, tendaient à diminuer puisque « la civilisation amoindri[ssait] sensiblement l'influence des espaces⁵²⁴ ». L'éloignement ou la proximité ne devaient plus être pensés en fonction de la seule distance mais dans une prise en compte d'une « distance-temps ». Certains lieux géographiquement proches – d'un point de vue euclidien – étaient plus éloignés en fait que d'autres, pourtant en apparence bien plus lointains :

On peut admettre aujourd'hui que les Indes orientales et les Indes occidentales, l'archipel Indonésien et la Géorgie voisine elle-même [*sic*] font partie intégrante de l'Europe occidentale, à savoir de la Grande-Bretagne, la Hollande et la France. On peut même les considérer comme des articulations maritimes du monde européen, car, malgré leur éloignement, elles conservent avec lui un contact permanent, propice au commerce et aux échanges. L'animation de leurs mers intermédiaires, les nombreuses haltes et les divers passages dont ces articulations sont dotées ont contribué à rapprocher et à lier leurs localités apparemment si distantes. Elles sont donc aujourd'hui beaucoup plus solidaires que, par exemple, la source et l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate réunies par la nature en un seul et même tout, que la source et l'embouchure de l'Oronte, en tant que pays intérieurs spatialement voisins : le Bengale et le Tibet, la Perse ou l'Afghanistan et la

⁵²⁰ Carl RITTER, « Die geographische Verbreitung einiger charakteristischer arabischer Produkte (i.e. der Kaffeebaum - Das Kameel- Die Dattelpalme) » et « Die geographische Verbreitung des Kameels in der Alten Welt », *Die Erdkunde*, vol. 13. et « Die geographische Verbreitung der Safran-Cultur des Kroxos, Crocus sativus, Zafran der Araber », *Die Erdkunde*, vol. 13, vol. 18, 1847, p. 736-741.

⁵²¹ Carl RITTER, « Über Amerikas Handel mit dem Osten », *Die Erdkunde*, vol. 13.

⁵²² Carl RITTER, 1826 cité par Georges et Danielle NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 146.

⁵²³ « Welchen Einfluss werden die noch nicht erschöpften Metalllager und Steinkohlenfelder an so vielen Enden der Welt ausüben, welchen die Uebersiedelungen, die Colonisationen, Missionen der verschiedensten Art auch in solchen von der Geschichte noch unberührten Localitäten ? », cité par Hans-Dietrich SCHULTZ, *op. cit.*, 2010, p. 25. Ritter utilisait le terme de « Colonisation(en) » en renvoyant aux « implantations » européennes nouvelles créées à travers le monde comme par exemple « die Colonisation von Neuseeland ».

⁵²⁴ Carl RITTER, 1851, *De la configuration des continents sur la surface du globe et de leurs fonctions dans l'histoire*. Traduction d'Elisée Reclus 1859 cité dans Georges et Danielle NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 232.

Sogdiane ou le Cachemire, la Syrie et l'Asie Mineure, l'Arménie, le Caucase et la Roumanie, les terres occidentales de la Chine et l'Europe orientale⁵²⁵.

La conception de l'« Europe » devait s'affranchir de limites continentales ou physiques. Cela n'était pas un acte isolé : on trouvait, de façon ponctuelle, dans la littérature de l'époque, des tentatives pour (re)penser les limites de l'Europe : l'intégration de la péninsule anatolienne à une Grande Grèce était assez classique⁵²⁶. Hans Dietrich Schultz cite par exemple un travail anonyme de 1833 incluant l'Anatolie et Chypre dans l'Europe. Chez le géographe Johann Georg Kohl, se retrouvait une conception plus proche encore de celle de Carl Ritter. En 1841, dans un ouvrage sur *la Circulation et les Colonies [Ansiedlungen] des hommes dans leur indépendance par rapport à l'organisation de la surface terrestre (Der Verkehr und die Ansiedelungen der Menschen in ihrer Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche*, Dresde/Leipzig, 1841) il soutenait que la région « arabe-babylonienne-syrienne-micrasiatique » devait être « sortie de l'Asie » et constituer un « monde de transition » (*Uebergangswelt*) entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie⁵²⁷. Elle avait un statut « à part » mais ne faisait pas partie de l'Europe à proprement parler.

La tripartition héritée des cosmographies antiques et chrétienne entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe était admise chez Ritter sans que les limites ne fassent l'objet de débats : Gibraltar, Suez et le Bosphore marquaient ainsi trois limites continentales consensuelles⁵²⁸. Un axe symbolique hérité des géographies antiques passant par le Bosphore marquait la limite « naturelle » entre l'Europe et l'Asie⁵²⁹, sans que celle-ci ne recouvre nécessairement la limite entre l'Orient et l'Occident (la première était une limite « physique » et « naturelle », alors que la seconde renvoyait à une partition « historique » et « culturelle »). Cette opposition entre l'Orient et l'Occident était plus relative encore que la limite continentale. À plusieurs reprises, dans son œuvre, Carl Ritter invitait à prendre du recul sur une opposition qu'il comprenait comme une limite cosmologique. On retrouve notamment ces réflexions, exposées de manière quasiment identiques dans son discours *De la configuration des continents sur la surface du globe et leurs fonctions dans l'histoire* (1851, traduction de 1859⁵³⁰) et dans son texte *Introduction à la Géographie générale comparée* (1852 traduction de 1974⁵³¹) :

Pour l'Européen, l'Occident est transporté au nouveau monde, mais ces antiques rapports d'espace [l'opposition entre Orient et Occident] perdront désormais leur signification pour les peuples que l'histoire rapproche incessamment⁵³² – et encore – [...] les progrès des échanges commerciaux et culturels qui s'en sont suivis tendent à faire perdre son importance spatiale à cette opposition⁵³³.

⁵²⁵ Carl RITTER, 1826, cité dans Georges et Danielle NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 146.

⁵²⁶ Sur les limites de l'Europe, cf. Hans-Dietrich SCHULTZ, « Europa : (k)ein Kontinent? Das Europa deutscher Geographen », in Iris SCHRÖDER et Sabine HÖHLER (dir.), *op. cit.*, 2005, p. 204-232 et Gilles PECOUT, « Jusqu'où va l'Europe au XIXe siècle? », in Gilles PECOUT (dir.), *Penser les frontières de l'Europe du XIXe au XXIe siècle. Élargissement et union : approches historiques*, 2004, p. 97-117.

⁵²⁷ Hans-Dietrich SCHULTZ, *op. cit.*, 2005, p. 210-211. On retrouve l'idée de monde de transition chère à Ritter.

⁵²⁸ L'Amérique ne remettait pas en cause, chez Carl Ritter, cette division classique héritée des écrits bibliques. La préoccupation de Ritter n'était pas tant de proposer un nouveau découpage du monde que de justifier la place de la civilisation européenne dans le monde : dans cette perspective, l'Amérique était plus un prolongement de l'Europe qu'un quatrième continent.

⁵²⁹ François HARTOG, *op. cit.*, 1991, p. 73.

⁵³⁰ Carl RITTER, *Über räumliche Anordnungen auf der Aussenseite des Erdballs, und ihre Funktionen im Entwicklungsgange der Geschichte*, Berlin, Dümmler, 1851, 36 p.

⁵³¹ Carl RITTER, *Einleitung zur allgemeinen vergleichenden Geographie*, Berlin, Georg Reimer, 1852.

⁵³² Carl RITTER, *De la configuration des continents sur la surface du globe et de leurs fonctions dans l'histoire*, 1851. Traduction d'Elisée Reclus 1859 citée dans Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA 1974, *op. cit.*, p. 232.

⁵³³ Carl RITTER, « Introduction à la Géographie Générale comparée. Essais sur les fondements d'une géographie scientifique », traduction de Danielle Nicolas-Obadia in Danielle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 177-178.

Ce relativisme n'était pas innocent : il permettait de justifier une « expansion » européenne dans le monde : une certaine idée de la mondialisation fondée sur le commerce et la colonisation. C'est là tout le paradoxe de l'analyse géographique de Ritter : d'un côté l'affirmation d'un « rôle spécifique » de chacun des continents ; de l'autre, un refus de tout fixisme par l'étude des flux et des relations. L'histoire, qui occupait une place si grande dans ses travaux, jouait, quand elle n'était pas seulement objet d'érudition, un rôle lui aussi ambivalent, servant tantôt à justifier la destinée d'une contrée, tantôt à relativiser une situation donnée pour immuable : « La civilisation [qu'il faut comprendre ici comme le progrès technique] enlève à certains espaces leur influence dominante et la reporte sur d'autres⁵³⁴. »

Si Carl Ritter avait refusé de graviter dans le champ des sciences camérales, il ne s'était pas pour autant interdit de s'intéresser aux questions de son temps. Le rôle assigné à la géographie ne renvoyait pas à une opposition strictement binaire entre une science « vraie » et science « utile⁵³⁵ ». Le savoir géographique se situait chez lui à mi-chemin entre l'impératif de redécouverte d'un passé prestigieux et le désir de rendre possible un futur glorieux :

En considérant un tel avenir, comme un passé si digne d'être loué, il apparaissait comme une nécessité scientifique, de faire sortir de la poussière de l'oubli [...] la connaissance géographique de cette magnifique région jusque-là presque exclusivement lexicale et élémentaire⁵³⁶.

La postérité de l'ouvrage

Die Erdkunde avait été considérée par la Société de Géographie de Paris comme un livre de « méditation » et de « philosophie » non point comme un « livre d'enseignement⁵³⁷ ». Seul le premier tome de l'œuvre, l'« Afrique » (1835-1836), avait fait l'objet d'une traduction en français : n'avait-t-on pas jugé bon de continuer la traduction ? Ou bien avait-on été effrayé par l'ampleur de la tâche – plus de 1 000 pages pour chaque volume qui paraissait environ tous les ans ? En Allemagne, Oscar Peschel (1826-1875) reprochait à son ancien maître ses glissements vers la métaphysique. Pour lui, le passage de la « forme » à la « fonction » des régions équivalait à un passage d'un registre scientifique rationaliste à un registre mystique et idéologique. S'il est vrai que la géographie ritterienne s'inscrivait dans une pensée romantique, emprise de sacralité, Jürgen Osterhammel fait remarquer à juste titre que la métaphysique dans l'œuvre de Carl Ritter se limitait aux introductions : dans le corps de l'ouvrage, il se bornait, en règle générale, à une stricte description matérielle de la surface du globe. En ce sens, il suivait un programme tout à fait kantien, ce que ne semble pas avoir vu à l'époque, son principal détracteur – et ancien élève – Oscar Peschel⁵³⁸.

⁵³⁴ Carl RITTER, 1851, *De la configuration...* in Danièle et Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 232. Sur le rôle de l'histoire dans la géographie ritterienne, voir son article de 1834, « Ueber das historische Element in der geographischen Wissenschaft, eine in der Königlichen Akademie der Wissenschaften gelesene Abhandlung », Berlin, Druckerei der K. Akademie der Wissenschaften, 27 p.

⁵³⁵ Nous renvoyons ici à l'opposition entre *geographica vera* et *geographica utilis* présentée par Georges NICOLAS-OBADIA, *op. cit.*, 1974, p. 213.

⁵³⁶ Carl RITTER, *op. cit.*, 1858, préface du tome 1 de l'« Asie Mineure » datée du 21 décembre 1857, p. IX : « Mit dem Hinblick auf eine solche Zukunft, wie auf eine so rühmliche Vergangenheit, schien es ein wissenschaftliches Bedürfnis, die bisher fast nur lexikalisch und elementarisch behandelte geographische Erkenntnis dieses herrlichen Landschaftsgebietes, aus dem reichen Schatze der durch alle Jahrhunderte so sehr zerstreuten und daher oft wieder verschwundenen Kenntniss seiner Theile, im großartigen Zusammenhange aus dem Staube der Vergessenheit hervorzurufen. »

⁵³⁷ M. D'AVEZAC, « Notice sur les travaux de la Société de Géographie et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1835 », *Bulletin de la Société de Géographie*, 1835, p. 273 : « L'*Erdkunde* de Ritter : ce n'est point un livre d'enseignement, mais de méditation et de philosophie ; c'est une œuvre littéraire, critique, raisonnée plus encore que descriptive, étalant tous les trésors de la plus vaste érudition. »

⁵³⁸ Jürgen OSTERHAMMEL, *op. cit.*, 1997, n. 47, p. 270.

Carl Ritter était resté fidèle jusqu'à la fin à son projet d'écrire une géographie générale comparée de tous les continents mais l'on peut se demander le rôle que joua cet âge avancé dans la conception de l'œuvre. Nous pensons par exemple au rapport à la religion qui marqua à la fin de sa vie le discours d'un homme vieillissant et profondément affecté par la Révolution de 1848⁵³⁹. Ritter, qui laissa son œuvre inachevée, avait quatre-vingt ans lorsque parut le second tome sur l'Asie Mineure. Ces volumes n'avaient-ils pas déjà un parfum suranné lorsqu'ils furent publiés ?

La géographie de Ritter, très influencée par une pensée romantique, n'était pas « conforme aux canons de la science rationaliste, telle qu'elle était définie au XIXe siècle⁵⁴⁰ ». C'est ce qui explique sans doute en partie pourquoi l'œuvre de Ritter, *Die Erdkunde*, cette « dernière grande œuvre de la géographie providentialiste allemande⁵⁴¹ » issue de la Réforme, fut rapidement dépassée par une géographie plus positiviste et ne connut pas le même destin que le *Cosmos* de Humboldt. La Réforme avait en effet initié une série d'œuvres géographiques qui avaient pour but principal de faire admirer aux lecteurs l'œuvre du Créateur. Croyance en la prévoyance (*Vorsehung*) de Dieu censée régir le monde et les hommes, le providentialisme tendait, dans la pensée calviniste, à une stricte prédestination divine et laissait, dans la pensée luthérienne, une place plus grande au libre-arbitre. Les écrits de Carl Ritter, luthérien issu d'un milieu piétiste, hésitent souvent entre ces deux tendances : alors que certains de ses textes invitent à relativiser des « essences éternelles » (notamment les textes édités par Danielle et Georges Nicolas-Obadia), sa géographie vise, le plus souvent, à une stricte affirmation de la prédestination des « individus géographiques ». C'est en ce sens que l'on peut dire que la géographie de Ritter se conforme à un « canon » théologico-géographique en vigueur en Allemagne depuis la Réforme⁵⁴². Il est à noter que la sélection et les choix de traductions en français des textes de Ritter depuis le XIXe siècle minimisent souvent cette pensée de la prédestination et livrent ainsi parfois une image biaisée de sa géographie. Comme l'a très bien montré Da Costa, l'œuvre de Ritter est caractérisée par un discours « dualiste », c'est-à-dire qu'on y trouve « la présence simultanée de positions rationalistes et de positions qui s'y opposent⁵⁴³ ». Déroutant pour le lecteur, cet apparent paradoxe rend l'œuvre de Carl Ritter difficile à appréhender, voire radicalement étrangère à notre définition actuelle de la science ; mais on ne peut oublier ce fait si l'on veut vraiment comprendre la pensée de son auteur. Le monument a sa fonction, rassurante et pérenne. La dé-monumentalisation est plus risquée, mais plus stimulante aussi pour l'histoire des idées.

Les écrits et discours de Carl Ritter se diffusèrent en Allemagne mais aussi, à travers les textes d'Elisée Reclus (1830-1905), en France dans la seconde moitié du siècle. Reclus revendiqua clairement l'héritage de celui qui avait, selon lui, « retiré la géographie de la misérable ornière des nomenclatures⁵⁴⁴ ». Dans le volume de la *Géographie Universelle* qu'il consacre à l'« Asie

⁵³⁹ Michel KORINMANN, *op. cit.*, 1981, p. 129-142 et cf. aussi la lettre qu'Helmuth von Moltke adresse à Carl Ritter le 19 mars 1849 retranscrite dans l'ouvrage de Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 30.

⁵⁴⁰ Paulo Cesar DA COSTA-GOMES, *op. cit.*, 1997, p. 252.

⁵⁴¹ Hanno BECK, *op. cit.*, 1979, p. 121.

⁵⁴² Sur les liens entre la théologie et la géographie allemande, voir les travaux de Manfred BÜTTNER, « Die Bedeutung der Reformation für die Neuausrichtung der Geographie im protestantischen Europa und ihre Folgen für die Entfaltung der Providentiallehre. Ein Beitrag zur Geschichte der wechselseitigen Beziehungen zwischen Theologie und Geographie », *Archiv für Reformationsgeschichte*, vol. 68, 1977, p. 209-225 ; Manfred BÜTTNER, 1998, « Geographie und Theologie. Zur Geschichte einer engen Beziehung », *Geographie im Kontext*, 1998 ; Georges GUSDORF, *Fondements du savoir romantique et du néant à Dieu dans le savoir romantique*, 1982.

⁵⁴³ Paulo Cesar DA COSTA-GOMES, *op. cit.*, 1997, p. 250 : « La difficulté à classer la pensée de Ritter ne réside pas seulement dans l'ambiguïté qui résulte de l'union entre un irrationalisme romantique et une métaphysique cartésienne. Elle est aussi due à la forme contradictoire de son discours qui prend tantôt la forme d'une herméneutique de la nature et tantôt a recours au style scientifique positif le plus pur. »

⁵⁴⁴ Elisée RECLUS, « De la configuration des continents sur la surface du globe, et de leurs fonctions dans l'histoire », traduction et introduction de l'article de Carl RITTER, *Revue germanique*, t. 8, 1859, p. 241-267 : « C'est lui qui a retiré la géographie de la misérable ornière des nomenclatures, qui nous a fait étudier avec le même esprit l'histoire de la terre et celle des astres, qui nous a enseigné la vie de notre globe. Grâce à lui, nous savons que les continents, les plateaux, les fleuves et les rivages se sont disposés, non pas au hasard, mais en vertu de lois. »

Antérieure » (1884), Elisée Reclus notait ainsi que « la forme géographique de l'Asie Antérieure – nom sous lequel on peut comprendre, avec Ritter, toute l'Asie des anciens jusqu'à l'Indus – rend bien compte des privilèges de cette contrée comme centre de civilisation⁵⁴⁵ ». Et, plus loin : « Dans l'ensemble du mouvement historique, l'Asie Antérieure a précédé l'Europe, mais c'est précisément suivant la même direction que la civilisation s'est propagée. L'axe de l'ancien Monde, pour le commerce et la marche des idées, est incliné du sud-est au nord-ouest⁵⁴⁶ ». Elisée Reclus rejoignait aussi Carl Ritter sur l'analyse des relations :

En dépit de l'assèchement du sol dans l'Asie Antérieure, cette région de l'Ancien Monde, ne peut manquer de reprendre une importance de premier ordre. La position qui lui valut jadis une part prépondérante dans l'ordre de la civilisation avait cessé d'être dominante dans l'histoire depuis que les principales routes du commerce étaient celles de l'Océan ; mais la ligne droite du commerce reprend toute sa valeur dans les relations internationales et la grande route de l'Europe aux Indes tend de plus en plus à repasser par la vallée de l'Euphrate et sur les plateaux de l'Iran. L'Asie occidentale revendique de nouveau les avantages que lui donne la possession du centre géographique de l'Ancien Monde. Le milieu précis de la figure irrégulière formée par les trois continents d'Europe, d'Asie et d'Afrique n'est point éloigné des plaines où s'élevèrent les cités fameuses de la Perse et de l'Assyrie [...]⁵⁴⁷.

On y retrouve aussi l'avantage comparatif des côtes sur les espaces intérieurs :

Un des grands avantages de l'Asie Mineure consiste dans le remarquable développement de son littoral maritime, comparé à la surface du territoire⁵⁴⁸.

Ou encore :

Ce littoral articulé qui borde en demi-cercle le corps péninsulaire de l'Asie Mineure, et qui forme cette région si favorable à la culture et au commerce que Lejean⁵⁴⁹ appelait le “fer à cheval anatolien”⁵⁵⁰.

Les écrits d'Elisée Reclus reprennent donc une grande partie des analyses développées dans *Die Erdkunde*. S'y retrouve aussi la mission civilisatrice de l'Occident, chère à Ritter :

En dépit de la triste situation que présente l'Anatolie, il ne manque pas d'indices qui permettent de croire à la prochaine restauration de la contrée et à sa reconquête par la civilisation. L'œuvre capitale de la génération contemporaine n'est pas seulement d'accroître par la colonisation la superficie du monde habité, de déverser en Afrique et en Australie le trop-plein des populations européennes ; elle est aussi de retrouver l'Orient, de reconquérir par la culture ce pays de nos origines⁵⁵¹.

* * *

⁵⁴⁵ Elisée RECLUS, « Asie occidentale », *Nouvelle Géographie universelle, la terre et les hommes*, 1884, p. 2.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 5.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 462.

⁵⁴⁹ Il s'agit ici de Guillaume Lejean, cf. *infra*, p. ???.

⁵⁵⁰ Elisée RECLUS, *op. cit.*, 1884, p. 464.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 469.

Dans le cadre d'un tournant géographique de la philologie, la géographie de Ritter forma toute une génération à la pensée d'un contexte global et lointain⁵⁵² : il était en effet convaincu que l'Allemagne avait une mission à accomplir en Orient, terre ottomane *décadente* que l'Occident se devait de régénérer par la mise au jour de sa grandeur antique. La mise en relation de l'ici et de l'ailleurs, constitutive de sa pensée géographique, favorisait l'idée d'une proximité retrouvée entre l'Orient et l'Occident, mais un Orient *classique*, qui n'aurait pas connu la conquête ottomane. Le discours de Ritter contribua donc à façonner une vision du monde qui participa, autant que la littérature, à l'essor d'un mouvement orientaliste en Prusse. Les réseaux qu'il constitua furent durables. L'université de Berlin concevait la recherche scientifique comme un « travail collectif des enseignants et des étudiants⁵⁵³ » – une synergie qui est bien illustrée, dans notre cas, par la collaboration que Ritter établit avec Heinrich Kiepert. Parallèlement à l'augmentation du nombre d'étudiants et d'enseignants à l'université Friedrich-Wilhelm de Berlin dans la première moitié du siècle⁵⁵⁴, les collections, elles aussi, s'étoffèrent et, en particulier, parmi celles-ci, les collections cartographiques. La Bibliothèque royale acquit ainsi, en 1856, à la mort du général Gerhard von Scharnhorst, un vaste corpus de cartes qui constitua la base du nouvel Institut Royal de cartographie (*Das Königlich Kartographische Institut*). Frédéric-Guillaume IV qui le voulait *central* et *accessible*⁵⁵⁵, chargé Ritter de le diriger. Avec environ 35 000 cartes, ce fonds s'inscrivait dans l'« entreprise multiséculaire d'accumulation de données⁵⁵⁶ » du monde occidental. Ritter se devait d'étendre les collections berlinoises et s'appuya pour ce faire sur la maison d'édition cartographique de Dietrich Reimer.

⁵⁵² Dans d'autres espaces-temps, des travaux récents ont bien montré combien l'institutionnalisation de la géographie dans les universités a poussé les jeunes gens à situer leur pays dans un contexte mondial. Cf. Lesley CORMACK, *Charting an Empire : geography at the English universities (1580-1620)*, 1997 pour la géographie britannique du XVIe-XVIIe siècle et Charles WITHERS et Miles OGBORN (dir.), *Georgian Geographies : essays on space, place and landscape in the eighteenth century*, 2004, pour l'époque géorgienne (1714 à 1830).

⁵⁵³ Céline TRAUTMANN-WALLER, *op. cit.*, 2007, p. 1119.

⁵⁵⁴ *Ibid.* À la suite d'une première « vague de travaux, l'université disposait, en 1832, de dix-neuf amphithéâtres, totalisant 1950 places et permettant d'accueillir, en gros 2300 étudiants et 200 auditeurs libres (*Gasthörer*), en tenant compte du fait que, en été, les cours étaient dispensés de sept heures du matin à huit heures du soir ».

⁵⁵⁵ Karl FRIESE, *op. cit.*, 1910.

⁵⁵⁶ Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2006a, p. 213-223.

CHAPITRE CINQ

ORGANISER LA CONNAISSANCE À DISTANCE

Échappant aux totalisations imaginaires de l'œil, il y a une étrangeté du quotidien [...]. Ces pratiques de l'espace renvoient à une forme spécifique d'opérations (des « manières de faire »), à une autre spatialité (une expérience « anthropologique », poétique et mythique de l'espace)⁵⁵⁷.

Côté ottoman comme côté allemand, le monde changeait. Les moyens de transports, plus performants, permettaient de relier plus rapidement l'Europe et l'Empire ottoman, en particulier grâce à la navigation à vapeur qui raccourcissait considérablement la durée des voyages. La guerre de Crimée (1853-1856) avait accentué le processus d'ouverture de l'Empire aux techniques européennes. Des ingénieurs et des enseignants furent appelés en nombre afin de contribuer à l'essor de l'armée, des industries et des réseaux routiers, télégraphiques et ferroviaires. Si les appelés étaient principalement Britanniques et Français, les Allemands, Prussiens notamment, étaient également présents, qu'ils s'agissent d'officiers-instructeurs ou d'ingénieurs. Les crises économique et politique qu'avaient connues les États allemands à la fin des années 1840 avaient en effet engendré un mouvement d'émigration principalement vers les pays dits « neufs » mais aussi, dans une moindre mesure, vers l'Empire ottoman, en particulier à Constantinople⁵⁵⁸, dans la région de Smyrne⁵⁵⁹ ou encore en Palestine⁵⁶⁰. Avec ce mouvement apparemment de nouveaux interlocuteurs pour l'enquête géographique sur l'Orient – les « Allemands de l'étranger »⁵⁶¹. La carte réalisée par Heinrich Kiepert au début des années 1840 et publiée pour la première fois en 1844, n'était que la première d'une série de cartes sur l'Empire que l'éditeur Dietrich Reimer publia jusqu'à la première guerre mondiale. Le cercle des producteurs de la carte formé d'amateurs et de spécialistes s'élargit ainsi au cours des années 1850-1860 : face à l'hétérogénéité des interlocuteurs comment s'organisait la connaissance à distance depuis le cabinet berlinois ? Nécessitait-elle des ajustements et des stratégies de stabilisation⁵⁶² visant à optimiser l'efficacité du dispositif ?

⁵⁵⁷ Michel de CERTEAU, *op. cit.*, 1990, p. 142.

⁵⁵⁸ Anne DIETRICH, *Deutschsein in Istanbul. Nationalisierung und Orientierung in der deutschsprachigen Community von 1843 bis 1956*, 1998.

⁵⁵⁹ Malte FUHRMANN, *op. cit.*, 2006.

⁵⁶⁰ Haim GÖREN, *op. cit.*, 2003.

⁵⁶¹ L'expression « Allemands de l'étranger » est la traduction littérale du terme allemand *Auslandsdeutsche* qui est plus ou moins synonyme de l'adjectif « expatriés ». La traduction littérale présente l'avantage de mettre l'accent sur une conception de l'émigration, qui prône le maintien d'un lien de sang en dépit de l'éloignement géographique. Le terme d'*Auslandsdeutsche* s'inscrit ainsi dans le débat qui animait la société allemande du XIXe siècle concernant la nécessité d'« endiguer la perte des forces vives » de la Nation en maintenant des relations étroites avec les émigrés dans un contexte de forte émigration vers les pays « neufs » notamment. Notre définition des expatriés est ici large : nous considérons comme tel, tout Européen parti s'installer dans l'Empire ottoman pour au moins plusieurs années. Les profils socioprofessionnels concernés étaient donc extrêmement variés : commerçants, médecins, diplomates, ingénieurs, missionnaires. Il faudrait aussi ajouter les enseignants qui commençaient à l'époque à exercer dans l'Empire ottoman. Dans le récit qu'Heinrich Barth fait de son voyage en Anatolie avec Andreas David Mordtmann, il mentionne par exemple ses rencontres avec un certain Monsieur Klein, précepteur à Amasya, Monsieur Krug, commerçant allemand, Monsieur Metz, négociant de soie allemand et Monsieur Van Lennep, missionnaire américain à Tokat. Nous ne dresserons pas un portrait exhaustif de ce groupe qui ne nous intéressera qu'en tant que producteur de savoir géographique et interlocuteur des savants berlinois, en particulier d'Heinrich Kiepert, soit que ce dernier les ait connus personnellement, soit qu'il ait publié dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde* certains de leurs travaux.

⁵⁶² David LIVINGSTONE, *op. cit.*, 2003, p. 16 : « Strategies to stabilize knowing at distance ».

1. Les contraintes du terrain

La carte se présentait comme une invitation au voyage. L'« attrait mystérieux » du lieu sur le voyageur, l'espoir de la découverte excitaient la curiosité et justifiaient le voyage :

À partir du moment où je vis pour la première fois sur la carte énigmatique⁵⁶³ le nom d'Emed (ou Amed, comme il se nomme sur la carte), – écrivait Andreas David Mordtmann – ce lieu exerça un attrait mystérieux sur moi. Aucune œuvre sur l'Asie Mineure ne connaissait ce nom, aucune carte ne savait dire quelque chose sur cette région à plusieurs milles de distance, chaque supposition sur le nom ancien de ce lieu avait quelque chose d'in vraisemblable : peut-être était-ce Midaeum⁵⁶⁴ ? pensais-je⁵⁶⁵.

La carte était à la fois le moyen et la fin de l'exploration. *Moyen* car elle permettait de se déplacer dans un espace inconnu, *fin* car elle établissait la preuve du parcours et des étapes que les voyageurs avaient effectuées. Comblent les blancs de la carte pour que celle-ci soit exacte et exhaustive : les savants de cabinet attendaient des voyageurs qu'ils rectifient d'une part les approximations de la carte, et qu'ils informent d'autre part, grâce à leur exploration, les espaces laissés en blanc. Ces attentes étaient formulées dans des correspondances privées, publiées dans les revues de géographie ou bien encore dans les guides touristiques, tel le *Guide Joanne* qui écrivait ainsi à propos de la carte de Kiepert :

Un ouvrage de cette nature appelle des rectifications incessantes ; aussi nous recevrons avec reconnaissance les observations que les voyageurs pourront nous adresser, et nous prendrons note des erreurs et des omissions qu'ils voudront bien nous signaler. Heureusement l'Orient est immobile, dans tout ce qui ne lui est pas imposé par l'influence européenne⁵⁶⁶.

Les voyageurs apportaient souvent leur pierre à l'édifice. Mais la collecte d'informations était une entreprise ardue. Les difficultés rencontrées sur le terrain créaient un décalage entre les exigences du cabinet et la réalité de la quête de données. Les voyageurs qui cherchaient à s'éloigner des côtes pour sillonner l'Anatolie témoignaient notamment de deux types de difficultés : des contraintes liées aux milieux naturels et des obstacles liés à l'état d'agitation politique de certaines régions anatoliennes.

À travers la boue et la poussière...

La circulation n'était pas aussi aisée en Anatolie que ce que l'on pensait en Europe et les voyageurs devaient souvent renoncer à une partie de leur itinéraire pour cette raison. Le voyageur,

⁵⁶³ La carte évoquée ici fut offerte au diplomate, homme d'affaires et orientaliste Andreas David Mordtmann par un Levantin de Smyrne qui affirmait l'avoir reçue du géographe Carl Ritter. Le terme « énigmatique » renvoie aux doutes exprimés par Mordtmann à l'égard de cette provenance, voir ci-après, p. ???-???

⁵⁶⁴ Midacium ou Midaeum, cité de Midas, roi de Phrygie (v. 715-676 av. J.-C.). La richesse de Midas fit l'objet de nombreuses légendes rapportées par les *Histoires* d'Hérodote (I, 14), les *Métamorphoses* d'Ovide (XI, 85) ou encore la *Géographie* de Strabon (XIV, 28).

⁵⁶⁵ Andreas David MORDTMANN, *Anatolien*, 1925, p. 43 : « Von dem Augenblick an, wo ich auf der geheimnisvollen Karte zum ersten Male den Namen Emed (oder wie es auf der Karte heißt Amed) erblickte, hatte der Ort einen geheimnisvollen Reiz für mich. Kein Werk über Kleinasien kannte den Namen, keine Karte wußte über die Umgegend auf Meilen weit etwas zu sagen, jede Vermutung über den alten Namen des Ortes hatte ihr Unwahrscheinliches, sollte es vielleicht Midaium sein ? Dachte ich. »

⁵⁶⁶ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT, *op. cit.*, 1861, p. 22.

orientaliste et homme d'affaires, Andreas David Mordtmann (1811-1879) rappelait, non sans ironie que « le touriste *par excellence*⁵⁶⁷ qui déplore la disparition de la poésie du voyage causée par les chemins de fer et les bateaux à vapeur et à qui la Suisse et l'Italie semblent déjà trop galvaudées ne doit pas se faire de souci : la Troade, l'Olympe, le Domanic, la moitié nord de l'Asie Mineure dans son ensemble suffisent encore pour une génération⁵⁶⁸ ». L'état des voies de communications, l'agitation de certaines tribus, l'enneigement hivernal ou encore les maladies, amenaient généralement à réviser à la baisse les ambitions initiales des voyageurs. En Asie Mineure, jusque dans les dernières décennies du XIXe siècle – c'est-à-dire jusqu'à l'extension du réseau ferré vers l'intérieur – certains itinéraires étaient réservés à des esprits aventureux :

Avant les années 1870, le voyageur ordinaire se contentait généralement de visiter les hauts lieux touristiques du littoral : Smyrne, les îles de l'Égée, la Troade, Istanbul. Pour oser enfin s'enfoncer dans l'intérieur des terres, il fallait une bonne dose d'intrépidité⁵⁶⁹.

Le *Guide Joanne* proposait cependant un certain nombre d'itinéraires vers l'intérieur notamment en Arménie ou dans le Taurus (voir le document ci-dessous) mais il précisait bien qu'« avant de se mettre en route », « chacun devra consulter ses forces, son courage à supporter certaines privations » :

La simple tournée des côtes de la Méditerranée, celle de l'Égypte tout entière, peuvent être faites sans difficultés, sans fatigues par tout le monde, par les femmes, par les malades même, on n'a guère à craindre que le mal de mer. Il n'en est pas de même pour les pérégrinations dans l'intérieur de la Grèce, de l'Asie, de la Syrie, où l'on ne peut voyager qu'à cheval et loger sous la tente et à plus forte raison de l'Arabie que l'on ne peut parcourir qu'à dos de dromadaire⁵⁷⁰.

Liste des itinéraires dans la Turquie d'Asie proposés par le Guide Joanne en 1861

Nous avons distingué, en italiques, les itinéraires s'éloignant du littoral : ces derniers suivent des routes caravanières notamment à travers la Cappadoce et en Haute-Arménie. Les itinéraires touristiques contemporains s'inscrivent assez largement en continuité de ceux-ci.

Le *Guide Joanne* distinguait la Syrie de la Turquie d'Asie et lui consacra un volume spécifique : « Nous avons consacré à la Syrie une des grandes divisions de cet ouvrage bien qu'elle fasse administrativement partie de la Turquie d'Asie. L'intérêt spécial qui s'attache à cette contrée, les facilités nouvelles qu'elle offre au touriste pour son exploration, nous ont engagés à cette division arbitraire⁵⁷¹. »

Anatolie

Route 75 : de Syra [Cyclade] à Smyrne

Route 76 : de Smyrne à Ephèse

Route 77 : de Smyrne à Sardes, Philadelphie, Laodicée, Milet et Ephèse

Route 78 : de Smyrne à Berghama, par Magnésie

Route 79 : de Smyrne à la Troade

Route 80 : La Troade (en 5 jours)

⁵⁶⁷ En français dans le texte.

⁵⁶⁸ Andreas David Mordtmann, *op. cit.*, 1925, p. 67 : « Überhaupt darf der Tourist par excellence, welcher die durch Eisenbahnen und Dampfschiffe entschwundene Poesie des Reisens beklagt und dem die Schweiz und Italien schon zu abgeweidet vorkommt, nicht fürchten: die Troas, der Olymp, der Domanitsch, die ganze Nordhälfte von Kleinasien reicht noch auf Generationen aus. »

⁵⁶⁹ David VINSON, *op. cit.*, 2004, p. 16 : « Seule la démarche érudite ou l'itinéraire original, évitant la capitale ottomane et l'Asie Mineure, parviennent à [...] dépasser [l'Orient pittoresque des récits de voyage]. »

⁵⁷⁰ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT, *op. cit.*, 1861, p. 22.

⁵⁷¹ *Ibid.*

Route 81 : De Constantinople à Brousse (Izmit et Iznik)
<i>Route 82 : De Brousse à Aezani, Kutayé, Afioun-Kara-Hissar</i>
Route 83 : De Brousse aux Dardanelles
<i>Route 84 : De Brousse à Kaisarieh</i>
Trébizonde, Arménie
Route 85 : De Constantinople à Trébizonde
<i>Route 86 : De Trébizonde à Erzeroum</i>
<i>Route 87 : D'Erzeroum à Bayezid, au mont Ararat et au lac de Van</i>
<i>Route 88 : D'Erzeroum à Kars et à Batoum</i>
Les Sporades
Route 89 : De Constantinople à Smyrne (Lesbos)
Route 90 : De Smyrne à Rhodes (Chios, Samos, etc.)
Route 81 : Chypre
Karamanie
Route 92 : De Temissus à Adalia [Antalya]
Route 93 : De Rhodes à Mersina [Mersin]
Route 94 : De Tarse à Alexandrette
<i>Route 95 : D'Afioun-Kara-Hissar à Konieh et à Tarse</i>
<i>Route 96 : Kaisarieh et ses environs</i>
<i>Route 97 : De Kaisarieh à Tarse</i>

Les cartographes de cabinet attendaient des voyageurs qu'ils sortent des « chemins battus » et apportent des connaissances inédites sur les espaces encore en blanc sur la carte. Callier écrivait ainsi dans un *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris :

M. Ainsworth devant quitter Constantinople pour traverser l'Asie-Mineure et se rendre dans la partie du Kurdistan habitée par les Nestoriens, on ne saurait trop l'engager à s'éloigner des chemins fréquentés jusqu'aujourd'hui par les Européens, et à visiter surtout les portions de la Bithynie, de la Paphlagonie et du Pont comprises entre les rivages de la mer Noire et la grande route de Constantinople en Perse, par Boli [Bolu], Tossia [Tosya], Amasie [Amasya], Tocat [Tokat], Sivas, etc.⁵⁷².

La critique à l'égard des « chemins fréquentés par les Européens » était identique à celle que formulait quelques années plus tôt le cartographe britannique James Rennell à propos de l'Inde : « Je dis voyageurs du pays, parce que la majorité des Européens voyagent pour leur plaisir et sortent rarement des sentiers battus⁵⁷³ ». Emprunter des chemins de traverse, quitter les sentiers (re)battus fut au cours du siècle un leitmotiv du voyage savant. L'itinéraire avait d'autant plus de valeur au retour du voyageur qu'il était inédit : « Le détour que nous avons dû faire fut au moins un gain pour mes cartes », écrivait Helmuth von Moltke, dans l'une de ses lettres⁵⁷⁴. Et nous avons vu dans le chapitre 2 qu'August Schönborn prévoyait d'éviter les grandes routes commerciales pour sillonner l'arrière-pays et les pistes moins fréquentées.

⁵⁷² Camille CALLIER, *op. cit.*, 1838, p. 159.

⁵⁷³ Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2003, p. 62 et p. 271-273.

⁵⁷⁴ Helmuth von MOLTKE, *op. cit.*, 1841, p. 339 : « Der Umweg, den wir machen mussten, war wenigstens für meine Karten ein Gewinn. »

Les pluies automnales, et plus encore les neiges hivernales, limitaient cependant, pendant des durées parfois longues, toute progression vers l'intérieur. Si les décès de voyageurs étaient bien moins nombreux qu'en Afrique subsaharienne, certains cas étaient cependant mentionnés dans les récits. Ainsi, le domestique français qui accompagnait Pierre de Tchihatcheff lors de son premier voyage en Anatolie, par exemple, « finit par succomber aux fatigues »⁵⁷⁵, ou encore le drogman de la légation de Prusse à Constantinople, Emil Sperling, mourut « de façon inattendue », en 1863, à Vienne après le voyage d'un an qu'il fit le long de la côte égéenne. Les littoraux étaient bien sûr propices à la propagation de la malaria⁵⁷⁶.

En fonction de la durée des trajets et des difficultés qu'ils rencontraient, les voyageurs étaient confrontés à une certaine solitude, tout particulièrement en s'éloignant des villes côtières. On se rappelle le plaisir qu'Helmuth von Moltke trouvait à la lecture de l'*Augsburger allgemeine Zeitung* sur les bords de l'Euphrate. Pierre de Tchihatcheff notait, de son côté, avoir été « constamment exposé », « au milieu de ces pérégrinations lointaines [...] à tous les inconvénients d'un parfait isolement »⁵⁷⁷. Ce sentiment d'isolement reflétait en réalité le mal du pays (*Heimweh*), car les voyageurs, accompagnés de guides et de domestiques, n'étaient jamais véritablement seuls. Pour minimiser ce sentiment d'isolement et répondre à un besoin, humain, de combler la solitude et le mal du pays, les voyageurs s'associaient parfois pour parcourir ensemble l'intérieur du pays. Ainsi, en 1858, Heinrich Barth retrouva à Constantinople Andreas David Mordtmann, qu'il avait déjà rencontré en 1847 et ils s'entendirent pour effectuer un voyage de Trébizonde à Angora [Ankara]. Ils quittèrent Constantinople le 25 octobre 1858 et furent de retour en décembre dans la capitale ottomane⁵⁷⁸.

Le mal du pays se cristallisait principalement sur deux aspects pratiques du voyage : la nourriture et la pratique religieuse. À Trébizonde, par exemple, il n'y avait pas de service religieux protestant lorsqu'Otto Blau et sa famille s'y installèrent en 1858, et le consul officia en personne⁵⁷⁹. Les habitudes alimentaires, difficiles à changer, montraient les limites de l'adaptation de nombreux voyageurs ou d'expatriés. Le fils du consul de Prusse à Trébizonde, Paul Blau, témoignait des déconvenues culinaires dont se plaignaient ses parents. Le lait de vache manquait à Constantinople et l'on devait nourrir les enfants avec du lait de chèvre⁵⁸⁰. L'absence de pommes de terre, tardivement introduites en Anatolie dans le dernier tiers du XIXe siècle par les Tcherkesses et d'autres *mubacir*⁵⁸¹, pouvait, pour certains voyageurs allemands, tourner à l'obsession, ainsi qu'en témoignait Andreas David Mordtmann :

⁵⁷⁵ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. V.

⁵⁷⁶ Hanno BECK, « Emil Sperling – Ein Trierer erforscht Kleinasien. Leben und Werk eines Forschungsreisenden », *Mosella. Heimatkundliche Blätter des Trierischen Volksfreunds*, 25 n°2, 1977, p. 1-4.

⁵⁷⁷ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. VI : « Si au milieu de ces pérégrinations lointaines je me suis trouvé constamment exposé à tous les inconvénients d'un parfait isolement, il fut promptement dissipé à mon retour en Europe, au moment où j'abordai l'élaboration des nombreux matériaux que j'avais recueillis. C'est un sentiment bien doux que celui qu'éprouve le solitaire pèlerin de l'Orient, lorsque, rendu à cette vieille Europe qu'il a si souvent l'occasion de déprécier quand il y est, et de regretter quand il n'y est pas, il se voit tout à coup transporté, comme par enchantement, au milieu des concitoyens de la grande et fraternelle république des sciences. »

⁵⁷⁸ Heinrich BARTH, *Reise von Trapezunt durch die nördliche Hälfte Klein-Asiens nach Scutari im Herbst 1858*, 1860, p. 5 : « Mittlerweile vereinigten wir uns, dass Herr Dr. Mordtmann mich auf meiner Klein-asiatischen Reise begleiten solle, und schiffen uns demnach mit unserem ziemlich schweren Reisegepäck, das drei Sättel inbegriff, am 25. Oktober an Bord des Französischen Dampfbootes "Sully" nach Trapezunt ein. »

⁵⁷⁹ À Constantinople, l'office avait lieu dans l'enceinte de la légation de Prusse. Cf. Paul BLAU, *Leben und Wirken eines Auslandsdeutschen im vorigen Jahrhundert. Erinnerungen an Dr. Otto Blau*, 1928, p. 69.

⁵⁸⁰ Sur les pratiques alimentaires dans l'Empire ottoman, cf. François GEORGEON, Paul DUMONT (dir.), *Vivre dans l'Empire ottoman : sociabilités et relations intercommunautaires, XVIIIe-XXe siècles*, 1997.

⁵⁸¹ Populations musulmanes réfugiées. Dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe siècle, l'Empire ottoman accueillit notamment des réfugiés en provenance des Balkans, du Caucase et d'Asie centrale.

J'ai fait une fois l'expérience d'un voyageur dans un village au milieu de l'Asie Mineure (c'était un homme qui avait en Allemagne une position très en vue) qui fut très agacé parce qu'il ne pouvait pas obtenir de pommes de terre, bien qu'il fût prêt à les payer⁵⁸².

Le porc manquait aussi. La famille Blau s'était ainsi réjouie du cochon qu'un commerçant russe leur avait offert à Trébizonde mais, face à l'ire de la population, le diplomate avait finalement renoncé à manger la bête que l'on avait discrètement abattue. Le mal du pays se matérialisait dans ces changements de pratiques alimentaires et pour cette raison, tous les cuisiniers et cuisinières embauchés par le consul Blau étaient d'origine allemande : « La "Grete" était venue à l'époque comme blanchisseuse du roi Otto de Bavière à Athènes et restée ensuite en Orient. Elle savait aussi cuisiner mais elle souffrait d'une mauvaise habitude : elle buvait ! Et régulièrement le *kevas* devait aller la chercher au café à l'heure où le repas devait être prêt⁵⁸³. » « Un cuisinier allemand, le bon Günther [qui remplaça Grete] et deux domestiques allemands s'occupaient de la tenue de la maison et de la nourriture, même si le maître de maison par mesure de précaution devait s'occuper de chaque détail⁵⁸⁴. »

Les voyageurs reprochaient à certains savants de cabinet de méconnaître les réalités du terrain anatolien. Ils jugeaient bien souvent les exigences du cabinet excessives et ses critiques injustes. Andreas David Mordtmann attaquait par exemple les « savants en robe de chambre » qui se permettaient de juger, depuis l'Europe, son travail de terrain :

Mardi 21 octobre. Les beaux jours d'Aranjuez touchent à leur fin⁵⁸⁵ : il a beaucoup plu pendant la nuit et, d'ici jusqu'à Nicomédie, il a plu presque sans interruption. Qui n'est habitué à voyager qu'en Europe où le mauvais temps n'est pas un obstacle (et retarde tout au plus le train ou la voiture de poste un quart d'heure), n'a pas idée comme la pluie en Orient est une gêne pour le voyageur scientifique, surtout lorsque les jours sont courts. [...] Il est de règle de se chercher un abri avant la tombée du jour, car plus tard il est extrêmement difficile de recevoir quelque chose à manger ; en outre, comme chacun sait, on ne peut rien voir dans l'obscurité, et l'on ne peut donc effectuer aucune observation. Comme enfin la pluie détériore extrêmement les chemins, la progression est plus difficile et l'on doit, à cause de cela, s'abstenir autant que possible de presque tous les écarts en-dehors du chemin, de même que d'arrêts auprès d'objets intéressants car très souvent, on ne risque pas seulement de passer une soirée la faim au ventre (ce qui, au final, n'est pas un malheur si terrible) mais on risque sa vie même, car il y a par ici des passages que l'on ne peut franchir qu'à la lumière du jour. Il ne s'agit pas, pour ainsi dire, d'une *oratio pro modo*, mais il s'agit d'excuser tous ceux qui ont souvent dû, en Orient, traverser en se hâtant les régions les plus intéressantes alors qu'en Europe, les savants en robe de chambre [*Schlafrock*], près de poêles chauds, leur reprochaient de ne pas avoir observé ceci ou cela⁵⁸⁶.

⁵⁸² Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 215 : « Ich selbst habe es einmal erlebt, das ein Reisender (es war ein Mann, der in Deutschland eine sehr angesehene Stellung einnimmt) in einem Dorfe mitten in Kleinasien ganz unwirsch wurde, weil er dort keine Kartoffeln bekommen konnte, obgleich er sie bezahlen wollte. Ein anderer hatte in einem Dorfe sein Taschenmesser liegen lassen und erst drei Stunden später es bemerkt; er verlangte nun, dass seine drei Reisegefährten auf der Stelle so lange warten sollten, bis das Messer wieder aus dem Dorfe geholt sei, also 6 Stunden ! »

⁵⁸³ Paul BLAU, *op. cit.*, 1928, p. 64 : « Die 'Grete' war seinerzeit als Wäscherin mit König Otto von Bayern nach Athen gekommen und dann im Orient hängengeblieben. Kochen konnte sie auch, aber sie litt an einer üblen Gewohnheit : sie trank ! Und oft genug mußte der Kawaß sie aus der Lokanda holen, wenn das Essen fertig werden sollte. »

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 75 : « Ein deutscher Koch, der gute Günther und zwei deutsche Diener sorgten für Ordnung und Nahrung, wenn auch der Hausherr sich sicherheitshalber um jede Kleinigkeit kümmern musste. »

⁵⁸⁵ L'expression fait référence aux premiers vers de la pièce de Friedrich von Schiller, *Don Carlos* (1787) : « Die schönen Tage in Aranjuez/Sind nun zu Ende. »

⁵⁸⁶ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 272 : « Dienstag, 21. Okt. Die schönen Tage von Aranjuez sind vorüber; es hatte die Nacht stark geregnet, und von hier an bis Nikomedien regnete es fast ununterbrochen. Wer es bloss gewohnt ist, in Europa zu reisen, wo schlechtes Wetter gar kein Hindernis ist und höchstens den Eisenbahnzug oder den Postwagen eine Viertelstunde aufhält, hat gar keinen Begriff davon, wie sehr der Regen im Orient dem wissenschaftlichen Reisenden hinderlich ist, zumal bei kurzen Tagen. [...] Es ist Regel, dass man vor Sonnenuntergang sich ein Obdach sucht, da es später ungemein schwer hält, etwas zu essen zu bekommen, überdies

Dans le cas de Mordtmann se mêlaient des griefs personnels contre un corps universitaire qui n'avait pas voulu l'admettre en son sein. Mais d'autres récits de voyages confirment cette impression de décalage entre les requêtes formulées en Europe et les possibilités matérielles qui s'offraient au voyageur sur le terrain : Heinrich Petermann ironisait ainsi sur les savants allemands qui lui demandaient de collecter des récits liturgiques arméniens de la région du Pont alors qu'il séjournait à Constantinople. Petermann se demandait, incrédule, s'il était possible que les savants européens imaginent vraiment que les clercs arméniens du Pont allaient venir spécialement à Constantinople pour satisfaire leurs désirs⁵⁸⁷.

Pourtant, tous les savants de cabinet n'étaient pas dépourvus d'expérience de terrain. Kiepert, par exemple, avait voyagé en Asie Mineure et, bien que limitée au littoral égéen, cette expérience lui avait fait prendre conscience des contraintes du voyage. Il rappelait ainsi, dans un article de 1886, les difficultés de circulation en Asie Mineure :

Il y a encore vingt ans [c'est-à-dire dans les années 1860], pour se rendre d'un point central de l'Asie Mineure vers un point portuaire, en été, avec de bonnes conditions météorologiques, quinze à trente jours de voyage étaient nécessaires, mais pendant les hivers rigoureux, la communication était souvent complètement interrompue pendant plusieurs semaines⁵⁸⁸.

Les difficultés rencontrées par les voyageurs n'étaient cependant pas seulement liées aux conditions du milieu et à l'état des voies de communication. Comme l'avait déjà signalé Helmuth von Moltke dans les années 1830, l'entreprise d'exploration se heurtait aux réalités d'une situation politique complexe, faite de soumission et de rébellion de tribus contre le pouvoir central ottoman. Dans certaines régions de l'Anatolie, en effet, des tribus nomades kurdes et turkmènes s'opposaient au pouvoir central ottoman. Tchihatcheff, qui sillonna l'Asie Mineure entre 1846 et 1863, témoigna des difficultés posées par les populations nomades, notamment la puissante tribu avchare⁵⁸⁹ des Kozanoğlu, aux circulations étrangères :

Farach [à l'est de Niğde], village isolé qui se trouve caché dans le fond de cette gorge, et où l'aspect d'un étranger doit être fort rare, à en juger par l'impression que mon apparition produisit sur les habitants, de qui j'eus bien de la peine à obtenir l'autorisation de passer la nuit dans l'enceinte de leur misérable bicoque⁵⁹⁰.

Dans les régions de l'Anti-Taurus, rebelles au pouvoir central, les voyageurs étaient en butte à l'hostilité de l'ensemble des populations, y compris chrétiennes :

kann man in der Dunkelheit bekanntlich nichts sehen, also keine Beobachtungen anstellen. Da nun aber der Regen die Wege ungemein verschlechtert, so ist das Fortkommen sehr erschwert und man muss daher sich fast aller Abweichungen vom Wege sowie des Verweilens bei interessanten Gegenständen möglichst enthalten; denn sehr oft riskiert man nicht bloss einen hungrigen Abend, was am Ende kein so entsetzliches Unglück ist, sondern selbst die Existenz, weil es hier zu Lande Passagen gibt, die man nur bei Tageslicht glücklich bewerkstelligen kann. Dies soll nicht bloss für mich gleichsam eine oratio pro domo sein, sondern alle diejenigen entschuldigen; welche im Orient oft bei den interessantesten Gegenden vorüberreiten mussten, während der Gelehrte in Europa, im Schlafrock und bei dem warmen Ofen, ihnen Vorwürfe macht, dass sie diese oder jene Beobachtung nicht angestellt haben. »

⁵⁸⁷ Heinrich PETERMANN, *Reisen im Orient, 1852-1855. Berichte und Ergebnisse einer Forschungsreise in der Levante, in Mesopotamien und in Persien*, 1865.

⁵⁸⁸ Heinrich KIEPERT, « Die Strassenanlagen in der asiatischen Türkei », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, vol. 21, 1886, p. 12 : « Noch vor zwanzig Jahren waren, um von einem der Centralpunkte Kleinasiens nach einem Hafepunkte zu gelangen, im Sommer bei gutem Zustande der Wege 15 bis 30 Tagereisen erforderlich, während in strengen Wintern die Communication oft wochenlang gänzlich unterbrochen war. »

⁵⁸⁹ Les Avchares étaient des nomades turkmènes. Dans les récits des voyageurs de cette époque, les termes de « kurde » et de « nomade » étaient considérés comme synonymes et la distinction entre « Kurdes », « Avchares », « Turkmènes » était souvent confuse.

⁵⁹⁰ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 296.

Farach est un village chrétien, mais je n'avais jamais rencontré parmi les musulmans un fanatisme comparable à celui de ces Grecs complètement barbares, et tellement jaloux de leur sauvage indépendance, qu'ils sont prêts à se ruer sur tout étranger comme sur un ennemi dangereux, capable de révéler à Constantinople le secret de leur existence oubliée. Et en effet, à l'époque où j'explorai les régions si peu connues de l'Anti-Taurus (en 1846), la tribu puissante de Kouzanoglou [Kozanoğlu] y bravait impunément l'autorité du gouvernement de la Sublime-Porte, et il était dans l'intérêt des chefs de la tribu avchare de flatter la partie chrétienne de la population par les simulacres de l'indépendance et de l'exemption des impôts⁵⁹¹.

Si Tchihatcheff mentionne ici des populations « grecques » flattées par la tribu des Kozanoğlu, toutes les populations chrétiennes n'étaient pas traitées de la sorte puisque l'on sait que des Arméniens participèrent à l'action militaire ottomane de 1865 pour mettre fin aux exactions qu'ils avaient à supporter. Concernant cette « exemption d'impôt », celle-ci sera l'un des motifs principaux de l'action de pacification (*firka-i islahiyye*) entreprise en 1865 par le gouvernement ottoman et commandée par Derviş et Cevdet Pacha, à l'encontre de la tribu des Kozanoğlu :

Les troupes ottomanes organisèrent une expédition contre les tribus kurdes établies dans le Giavour Dagh, lesquelles y avaient conservé une indépendance presque complète. Une autre cible de la Sublime Porte fut la tribu des Kozanoğlu dont les chefs, après le départ des Égyptiens étaient retournés dans la région de Sis-Kozan, et échappaient de nouveau au contrôle des autorités locales. Les troupes ottomanes commandées par Derviche Pacha entrèrent dans le fief des Kozanoğlu, accompagnés de 3 000 irréguliers arméniens locaux, lassés des vexations de cette tribu. L'armée ottomane réussit à soumettre la tribu rebelle à son autorité. Ces opérations s'achevèrent par un succès militaire et politique pour la Sublime Porte. Tous les membres des grandes familles de beys – Bayazid oglou, Kozan oglou, Kutchuk oglou, Mememendji oglou et Ramazan oglou – furent déportés à Constantinople. [...] La Cilicie dev[en]t dès lors une région stable et en pleine expansion économique et démographique⁵⁹².

Le firman, symbole de l'autorité du pouvoir central n'était pas le sésame escompté par Tchihatcheff dont le voyage se déroula avant la politique de sédentarisation forcée des populations nomades du Taurus et de Cilicie :

Le chef de la tribu avait ses agents dans tous les replis de ces montagnes inaccessibles, et je n'ai pénétré à Hatchin [Hadjin sur la carte de Kiepert, à l'est de Farach, au sud-est de Kayseri] qu'en m'exposant aux suites que pouvait avoir mon refus d'obéir à l'injonction que j'avais reçue de ce chef, de quitter immédiatement cette région. Muni de mon firman, je prétendais naturellement avoir le droit de n'y reconnaître pour souverain que le Sultan seul ; malgré cela, un séjour plus prolongé dans la contrée eût pu me faire payer cher ma légitime prétention⁵⁹³.

Un contemporain de Pierre de Tchihatcheff, le poète avchar Dadaloğlu résuma en quelques vers la situation et le point de vue des populations nomades : « Le firman est au souverain, mais les montagnes sont à nous⁵⁹⁴ ! ». « C'est l'arme au poing que l'explorateur doit parcourir cette contrée », concluait Tchihatcheff, et cela expliquait selon lui, le retard de l'exploration de

⁵⁹¹ *Ibid.*

⁵⁹² Vahé TACHJIAN, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie : aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak*, 1919-1933, 2004, p. 75-76. Voir aussi Paul DUMONT, « La pacification du sud-est anatolien en 1865 », *Turcica*, V, 1975, p. 108.

⁵⁹³ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 296.

⁵⁹⁴ « Hakkımızda devlet etmiş fermanı / Ferman padişahın dağlar bizimdir... » (L'État a promulgué un firman qui restreint nos droits / Le firman est au Souverain, mais les montagnes sont à nous !...), DADALOĞLU in Sunullah ARISOY, *Türk halk şiiri antolojisi*, 1985, p. 233-235.

l'intérieur de l'Asie Mineure par les savants européens⁵⁹⁵. Ce point de vue était partagé par Paul Langlois : « Pour se rendre d'Asana à Sis, vers 1850, il faut se faire accompagner d'une escorte de quinze gendarmes commandés par un capitaine et se munir de lettres de recommandations à l'adresse des chefs tribaux. Malgré ces précautions, il arrive que les voyageurs soient dévalisés et les représentants de l'ordre mis en déroute⁵⁹⁶. » Jusque dans les années 1860, le risque était donc bien réel pour les voyageurs même si, nous le verrons avec Andreas David Mordtmann, l'expérience des voyageurs variait considérablement d'une année et d'une région à l'autre.

Le voyageur se trouvait pris en étau entre ses aspirations scientifiques et le fait qu'il représentait, d'une manière ou d'une autre, pour les tribus insoumises, le pouvoir central ottoman, ne serait-ce que parce qu'il détenait un firman et qu'il était accompagné de guides allochtones⁵⁹⁷. Nous ne connaissons pas, en l'occurrence, l'origine des guides de Pierre de Tchihatcheff : il pouvait s'agir d'Arméniens ou bien de Turcs du pachalik de Yozgat. Leur peur de s'aventurer plus avant dans certaines régions reculées était en tout cas manifeste :

Près du petit village turkmène de Tuluk [au sud-est de Yozgat], qui est déjà situé dans le domaine de ces contreforts, la contrée a une hauteur de 1192 mètres. La présence des tribus Kurdes et Avchares, qui venaient de reprendre leurs quartiers d'hiver au milieu du Tchitchekdagh [Çiçek Dağ], qu'elles quittent pendant les grandes chaleurs pour se transporter sur l'Ouzoun-Yaïla [Uzun Yayla], m'empêcha malheureusement de pénétrer plus avant dans l'intérieur de la chaîne et d'en explorer la masse centrale ; les efforts que j'avais tentés dans ce but échouèrent complètement devant le refus obstiné de mes guides de m'accompagner dans une contrée où, selon leur assertion, nous étions exposés à des dangers très sérieux, assertion qui m'avait été d'ailleurs exprimée de la manière la plus positive par le pacha de Yuzgate [Yozgat] lui-même sous la juridiction nominale (du moins à cette époque) duquel ces tribus turbulentes se trouvaient placées⁵⁹⁸.

Ces craintes se retrouvaient dans la manière dont les guides (et après eux, les voyageurs et cartographes européens) désignaient les lieux mêmes :

La terreur qu'ils inspirent aux gens du pays, fait que personne, parmi eux, ne veut servir de guide à l'étranger, qu'ils s'efforcent d'alarmer par l'énumération exagérée des dangers auquel il s'expose. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer, en parlant du Tchitchek-dagh, que les mêmes tribus qui vont passer l'été sur Ouzounyaïla [Uzun Yayla], ne sont pas plus aimables, lorsque, après avoir quitté leurs campements estivaux, elles viennent reprendre leurs stations d'hiver. Celles de plusieurs tribus kurdes et avchares, établies en été sur l'Ouzounyaïla, se trouvent dans les gorges du Khanzyrdagh et du Kurdkoulak-dagh, et il est assez curieux que ce soient précisément ces montagnes qui portent des noms qui semblent avoir été suggérés par un sentiment de *haine* et de *terreur*, car *Khanzyr* signifie *cochon*, *pourveau*, terme des plus injurieux parmi les musulmans, et Kurdkoulak-dagh, se traduirait

⁵⁹⁵ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. IV : « S'il est quelque chose qui puisse donner une idée des obstacles qui rendent l'Asie Mineure inabordable au point de vue scientifique pour les explorateurs européens, c'est sans doute ce fait remarquable, que j'ai pu laisser dormir mon manuscrit pendant *vingt ans* sans éprouver la crainte de me voir devancé dans ma publication, par un travail analogue. En effet, ce n'est pas seulement avec la connaissance des langues, des mœurs et des usages du pays, mais encore c'est l'arme au poing que l'explorateur doit parcourir cette contrée. »

⁵⁹⁶ D'après Paul Langlois, *Voyage à Sis*, cité par Paul DUMONT, *op. cit.*, 1975, p. 108-130.

⁵⁹⁷ Le statut de Pierre de Tchihatcheff en Asie Mineure était théoriquement celui d'un voyageur « indépendant » – il voyageait, à la manière d'Alexandre de Humboldt, sur ses propres fonds – mais il avait aussi bénéficié, en tant qu'ancien diplomate, du soutien de l'ambassade impériale de Russie à Constantinople. Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p.V : « La protection que le gouvernement turc ne refuse jamais à aucun étranger, était la seule dont j'eusse jamais éprouvé l'effet, indépendamment de mes relations purement personnelles avec l'ambassade impériale de Russie à Constantinople, où j'ai toujours eu le bonheur de retrouver les sympathies d'anciens amis et camarades, parmi lesquels je citerai avec reconnaissance M. d'Oustinoff et surtout M. de Titoff, l'un des plus dignes interprètes d'une cour, si justement célèbre par la sagacité dont elle a toujours fait preuve dans le choix de ses représentants. »

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 504-505.

littéralement par *montagne de l'oreille du Kurde* ; on eût dit que c'est pour rappeler au passant que le bruit de ses pas furtifs n'échappera point à l'*oreille* exercée du Kurde⁵⁹⁹.

Au XIXe siècle, le terme « kurde » était souvent utilisé de manière assez large pour désigner les populations de la montagne par opposition à celle de la plaine, ou pour désigner les populations nomades par opposition aux populations sédentaires. Pourtant, tous les Kurdes n'étaient pas nomades – au même titre que, dans l'Antiquité, tous les Scythes ne l'étaient pas⁶⁰⁰. Certains étaient sédentaires (il s'agissait principalement d'agriculteurs et d'artisans), d'autres semi-nomades (hivernages dans les villages, estives en montagne). Mais c'était bien les tribus nomades qui avaient acquis une réputation de violence en se livrant au vol, au rapt, au pillage⁶⁰¹. Tchihatcheff comparait les tribus kurdes à des « oiseaux de proie », une comparaison qui renvoyait aux totems de ces tribus, l'aigle, le faucon ou encore la buse : « La double signification en turc du mot *kurud*, qui désigne tout à la fois un nom de peuple et le *loup*, offre une coïncidence piquante entre les instincts rapaces de ce peuple et ceux du carnassier sauvage dont il porte le nom⁶⁰² ». Leur animalité supposée était associée à un habitat montagnard ainsi qu'à un mode de vie nomade qui, dans la tradition hérodotienne, était associée à un caractère arriéré et barbare :

Comment peut-on être nomade ? Il faut et il suffit, répond la tradition, que l'on soit scythe ; pour elle, en effet, il y a équivalence entre les deux termes : le Scythe est nomade et le nomade est scythe. Dans la figure du Scythe, le savoir partagé des Grecs a retenu ces traits-là et ces traits-là sont devenus la « vraie » figure du Scythe : c'est ainsi que se fabrique l'exotisme⁶⁰³.

Pierre de Tchihatcheff fut pourtant l'un de ceux qui, avec Andreas David Mordtmann, critiquait cette fabrique de l'exotisme par les voyageurs européens. La dénonciation des « ressorts bien aimés des récits de voyages orientalistes », explicite chez Mordtmann, résonne comme un écho aux critiques formulées par Edward Said sur l'essentialisation des sociétés orientales et la construction d'un discours réifiant sur l'Autre. La tâche assignée au voyageur scientifique selon Mordtmann était bien d'échapper aux lieux communs de la littérature européenne et de se démarquer, par une écriture scrupuleuse et honnête, du registre romanesque. Le souci de témoigner devait primer : il fallait se rendre en personne dans les lieux pour pouvoir en parler. On trouve ainsi dans les écrits de Mordtmann une ferme volonté d'échapper aux « clichés » orientalistes. Sous forme de préambule rousseauiste, il annonçait ainsi sa position :

À cette époque intéressante, au printemps de l'année 1852, j'eus l'occasion de voir plusieurs parties de l'Asie Mineure isolées et éloignées de toutes les grandes routes, et livre ici mon journal de voyage dans sa forme la plus simple et épurée. Des aventures avec des brigands, des beautés turques, des eunuques éthiopiens, etc, je n'en ai pas connues... il me manque aussi l'incontournable homme universel des touristes anglais, le dénommé drogman, dont le génie inépuisable apporte la solution à de telles aventures mais je n'avais aucune raison de me consacrer à son commerce. Je ne peux pas, de ce fait, apporter à mes lecteurs les ressorts bien aimés des récits de voyages orientalistes, je raconte seulement, ce que j'ai vu⁶⁰⁴...

⁵⁹⁹ *Ibid.*, 1853, p. 551-552.

⁶⁰⁰ François HARTOG, *op. cit.*, 1991, p. 306.

⁶⁰¹ Jean-François PEROUSE, « Quel Kurdistan pour quelle population ? », in Joël BONNEMAISON, Luc CAMBREZY et Laurence QUINTY-BOURGEOIS (dir.), *La Nation et le territoire*, 1999, p. 24.

⁶⁰² Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 551 : « Ces oiseaux de proie qui viennent s'abattre pendant l'été sur l'Ouzounyaila, sont fort incommodes pour les rares pèlerins qui sont dans le cas de traverser ces parages. »

⁶⁰³ François HARTOG, *op. cit.*, 1991, p. 306-329.

⁶⁰⁴ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 1-2 : « In dieser interessanten Epoche, im Frühling des Jahres 1852, hatte ich Gelegenheit mehrere abgelegene und von allen großen Landstraßen entfernte Teile Kleinasiens zu sehen, und gebe hier das Tagebuch dieser Reise in seiner einfachen anspruchslosen Gestalt. Abenteuer mit Räubern, türkischen Schönen, Äthiopischen Verschnittenen usw. habe ich nicht gehabt; auch fehlte mir der unvermeidliche Allersweltsmann der englischen Touristen, der sogenannte Dragoman, dessen unerschöpfliches Genie bei solchen

On retrouve le même type de présentation chez Heinrich Petermann qui se rattachait explicitement au modèle de voyage savant défendu par Alexandre von Humboldt :

Toutefois, je remarque que je n'ai intentionnellement pas tenu compte des voyages et des recherches d'autres savants, suivant en cela les conseils que l'immortel A. von Humboldt m'a maintes fois prodigués, et que je n'ai rendu que ce que j'ai vu, vécu et appris moi-même⁶⁰⁵.

L'immersion dans la société ottomane était de plus en plus recommandée dans la seconde moitié du siècle par les savants européens afin de rapporter une connaissance plus « intime » du terrain ottoman. Pierre de Tchihatcheff, qui reconnaissait, lui-aussi, l'influence d'Alexandre von Humboldt sur sa propre démarche, considérait que seul un long séjour permettait de se familiariser avec un terrain étranger :

Les sciences – dans leur état « actuel » – ne s'accommodent plus de ces courses rapides à travers des contrées lointaines, comme on en faisait jadis. [...] Les rapsodies, les compilations et les observations à vol d'oiseau ont fait leur temps, et d'ailleurs ont déjà fourni tout ce qu'on pouvait en attendre⁶⁰⁶.

La temporalité requise pour l'accumulation de données scientifiques se comptait, selon Tchihatcheff, en années. Il séjourna ainsi quatre ans lors de son premier voyage en Anatolie :

Traversées de temps à autre par quelques rares voyageurs, qui ne sauraient rapporter de leurs fugitives pérégrinations que des matériaux fragmentaires, ces contrées ne pourront fournir à l'Europe des renseignements d'un intérêt solide que lorsqu'elles seront devenues l'objet d'une exploration, faite dans de toutes autres conditions. [...] Ainsi, on ne se contenterait plus aujourd'hui d'apprendre encore une fois après eux, que telle contrée de l'intérieur de l'Asie a des montagnes, des fleuves et des villes, ou qu'il y fait très froid ou très-chaud, mais on voudra voir exprimer ces données sur une carte levée à l'aide d'observations astronomiques, et embrassant l'ensemble d'un pays distinctement délimité par la nature ; de même on n'acceptera des renseignements sur la végétation, la faune et la constitution géologique de ces contrées, qu'autant qu'ils se trouveront formulés d'une manière rigoureusement scientifique qui permette de se rendre compte des objets dont on parle, et de les comparer à ceux qui ont été constatés ailleurs. Pour faire des études de cette nature, il faut avant tout pouvoir y consacrer un temps plus ou moins considérable, et avoir la possibilité de les effectuer à l'aide de procédés scientifiques usités aujourd'hui⁶⁰⁷.

La qualité des informations recueillies dépendait ainsi de l'imprégnation du pays que l'on parcourait, du temps que l'on y passait et de la connaissance que l'on avait des langues locales. Le « drogman », tout comme les « beautés turques », les « eunuques éthiopiens » et les « brigands » faisaient partie des incontournables héros d'un voyage romancé dont le savant devait, selon Mordtmann et Tchihatcheff, se départir.

Abenteuer die Lösung herbeiführt und ich hatte also auch keinen Grund, mich mit derartigen Händeln zu befassen. Mit dieser beliebten Staffage orientalischer Reisebeschreibungen kann ich sonach meinen Lesern nicht dienen, ich berichte bloss, was ich gesehen habe. » Il réitère sa position à plusieurs reprises : Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 80 : « Ich gebe wieder mein Tagebuch in seiner anspruchslosen Form und bitte die Leser im Voraus, auf pikante Abenteuer mit Räubern usw. auch diesmal gänzlich zu verzichten; wir haben solche Abenteuer nicht erlebt und erfinden mag ich keine. Mit Übergehung des Aufenthalts in Konstantinopel und der Fahrt auf dem Dampfschiffe, welche nichts bemerkenswertes darbot gehe ich sofort zu Samsun über, da wir in Sinop nicht lange genug anhielten, um ans Land zu gehen. »

⁶⁰⁵ Heinrich PETERMANN, *op. cit.*, 1865, p. VII : « Uebrigens bemerke ich, dass ich mir wiederholt ertheilten Rathe des verewigten A. v. Humboldt zufolge absichtlich die Reisen und Forschungen anderer Gelehrten unberücksichtigt gelassen, und nur das gegeben habe, was ich selbst gesehen, erlebt und erfahren habe. »

⁶⁰⁶ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. II.

⁶⁰⁷ *Ibid.*

Médiations – Les intermédiaires et le rapport à la population locale

Les supercheries du drogman

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'interprète (drogman, *tercüman*) était un intermédiaire perçu comme incontournable. Charles Fellows recommandait ainsi, en 1838, à tous les voyageurs européens de faire appel aux services d'un interprète :

Quelle que soit la compétence du voyageur européen en langue turque, je lui recommande de prendre un serviteur qui peut agir comme un interprète [drogman] car il sera ainsi capable de comprendre beaucoup mieux et de se fondre dans les us et coutumes de la population⁶⁰⁸.

Le rôle de cet accompagnateur n'était donc pas seulement de servir de traducteur mais bien de permettre au voyageur d'aller à la rencontre de la population et de pénétrer la société orientale. Au fil des années, l'image du drogman s'altéra cependant considérablement et faire appel à lui devint progressivement un signe d'incompétence : le drogman, selon Mordtmann, biaisait tout rapport aux populations locales et la connaissance ainsi recueillie n'avait pas de valeur scientifique. La démarche savante, qui consistait à vérifier systématiquement la fiabilité de l'information, se devait, en effet, de rejeter ou tout au moins de se méfier des informations de seconde main. Indispensable dans la première moitié du XIXe siècle, le drogman devint ainsi progressivement indésirable aux yeux du voyageur savant. L'indispensable « homme-à-tout-faire » des voyageurs anglais fut fortement décrié dans la seconde moitié de ce siècle et se passer d'un interprète s'érigea alors en véritable critère de scientificité :

Cumulant les nombreuses attributions auxquelles se rattache l'étude des faits divers consignés dans mon ouvrage, je n'ai jamais joui, sur le théâtre de mes travaux, de la moindre coopération ou assistance quelconque, pas même de celle d'un collecteur d'objets d'histoire naturelle ou d'un interprète – écrivait Pierre de Tchihatcheff en 1853 –, un domestique français ne parlant que sa langue [...] un tatar et mes conducteurs de chevaux, composaient toute ma modeste expédition⁶⁰⁹.

S'il était légitime que le voyageur s'entourât d'accompagnateurs (guides, gardes, palefreniers, ou domestiques), ceux-ci ne devaient pas être dans une position d'influence intellectuelle vis-à-vis du voyageur : leur aide était pratique – s'occuper des bêtes, du gîte et des repas – et non scientifique – il ne s'agissait ni de « collecteur[s] d'objets d'histoire naturelle », ni d'« interprète[s] ». L'interaction directe avec les populations, paysannes ou urbaines, populaires ou lettrées, était considérée comme essentielle pour obtenir une connaissance fiable du pays traversé et pour se départir des préjugés sur l'Empire ottoman :

Les discussions du soir sont la partie la plus instructive du voyage – écrivait ainsi Andreas David Mordtmann – car pendant la journée [le voyageur] demeure dans une partie relativement étriquée du pays, celle qui jouxte la route ; ce qu'il y a derrière la clôture, il ne le voit pas et au-delà, ce qui a lieu à l'intérieur des maisons, dans les bureaux, les granges, les étables, dans les porte-monnaie et les cercles familiaux, il ne l'apprend pas de son interprète. Il est rare que le [voyageur] cherche à obtenir des renseignements sur des choses, sur lesquelles il apporte déjà des idées d'Europe avec lui et pour lesquelles il est entièrement dépendant de son traducteur : il se passe pourtant des choses [en Orient]

⁶⁰⁸ Charles FELLOWS, *op. cit.*, 1838, p. 305 : « However proficient the European traveller may be in the Turkish language, I should recommend his taking a servant who can act as dragoman, as he will be thus enabled far better to understand and fall into the manners and customs of the people. »

⁶⁰⁹ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 20.

dont les Européens n'ont, pour la plupart, aucune idée et qui restent entièrement cachées au voyageur, s'il n'est pas susceptible de prendre part aux conversations du soir [parmi les] habitants⁶¹⁰.

La conversation était ainsi une composante essentielle du voyage savant. Souvent nocturne, ce moment d'échange privilégié était un rituel qu'il ne fallait pas manquer :

Le retour de notre hôte et les préparatifs du repas mirent un terme à notre conversation et la comédie reprit à nouveau : l'un jouait l'homme du *Tanzimat*, l'autre, le calme citoyen occupant de hautes fonctions, et nous, les spectateurs ravis de cette comédie. Le dîner se déroula dans les règles, des pipes, du café et la conversation du soir suivirent et enfin nous allâmes nous coucher⁶¹¹.

Celui qui, accompagné d'un traducteur, n'était pas en mesure de prendre directement part à ces conversations, manquait l'essentiel du voyage. L'influence supposée des traducteurs était perçue comme un biais fort dommageable au travail de terrain et, dans les écrits de Mordtmann, la figure du drogman apparaissait sous un jour particulièrement détestable. Mordtmann avait lui-même été interprète au début de sa carrière en Orient, mais un interprète d'ambassade. On retrouvait donc dans sa critique, un rejet de l'amateurisme – des individus s'improvisant drogmans sans avoir été nécessairement préalablement formés –, une situation dont s'émeuvait aussi le *Guide Joanne* qui notait ainsi qu'il y avait parmi les interprètes toute sorte d'individus et que leurs compétences variaient considérablement :

En Orient, on désigne sous le nom de drogman ou dragoman, toute personne qui fait fonction d'interprète. Or, on en trouve de tous les degrés, depuis le courtier qui vous harcèle à l'arrivée du bateau ou à la porte du bazar, jusqu'au premier drogman d'une ambassade. Nous n'avons pas besoin de dire quel abîme sépare ceux-ci de ceux-là. Les drogmans d'ambassade sont des personnages d'une haute importance diplomatique, tandis que les autres appartiennent aux plus basses classes de la société. Nous n'avons à nous occuper ici que de ceux qui louent leurs services aux voyageurs. On en trouve qui font vestibule à la porte de chaque hôtel ; cet être indispensable, sans lequel on ne saurait faire deux pas en Orient, n'est donc pas difficile à trouver ; ce qui n'est pas facile, c'est d'en dans trouver un bon⁶¹².

Selon Mordtmann, il n'était pas possible de trouver un « bon drogman » pour le voyageur, non que ceux-ci ne n'eussent pas la maîtrise des langues du pays mais parce qu'ils exploitaient la crédulité du voyageur. La duperie des drogmans étaient en effet un phénomène suffisamment répandu pour que les autorités ottomanes aient ressenti le besoin, à la fin du siècle, de réglementer leur activité afin d'éviter d'« éventuelles supercheries »⁶¹³. Mordtmann en donnait un exemple :

⁶¹⁰ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 239 : « Abendgespräche sind der instruktivste Teil der Reise, denn am Tag steht er doch nur einen verhältnismässig kleinen Teil des Landes, denjenigen, welcher der Landstrasse zunächst liegt; was hinter dem Zaune steckt, sieht er nicht mehr, und von dem, was im Innern der Häuser und in den Amtsstuben, in den Scheunen und Viehställen, in den Geldbörsen und Familienkreisen vorgeht, erfährt er gar nicht durch seine Dolmetscher kaum er sich höchstens über solche Dinge Auskunft verschaffen, worüber er schon Ideen aus Europa mitbringt, wobei er gänzlich in den Händen des Dolmetscher ist; es gehen aber eine Morgenlande Dinge vor, von denen der Europäer meistens gar keine Ahnung hat, und diese bleiben ihm ganz verborgen, wenn er nicht imstande ist, an den Abendgesprächen der Einwohner teilzunehmen. »

⁶¹¹ *Ibid.*, 1925, p. 208 : « Die Rückkehr unseres Wirtes und die Vorbereitungen zum Essen machten dieser Unterhaltung ein Ende, und die Komödie ging wieder los: der eine spielte den Tansimat-Mann, der andere den ruhigen Staatsbürger in Amt und Würden, und wir die erbauten Zuhörer dieser Komödie. Die Mahlzeit ging regelrecht, es folgten Pfeifen und Kaffee und Abendunterhaltung, und wir begaben uns zuletzt zur Ruhe. »

⁶¹² Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT, *op. cit.*, 1896, p. 156, cité par Daniel PANZAC, « Les drogmans pour voyageurs dans l'Orient », in Frédéric HITZEL, *Istanbul et les langues orientales*, 1997, p. 451.

⁶¹³ Paul DUMONT, « Le voyage intérieur 'alla turca'. A propos de quelques guides de voyage publiés en Turquie », dans Martine BREUILLOT, Thomas BEAUFILS (dir.), *Le guide de voyage au fil du Rhin et ailleurs...*, 2005, p. 70 : « Dès 1894, un texte réglementant l'activité des guides et traducteurs au service des voyageurs vient témoigner de la volonté des instances publiques de protéger les touristes d'éventuelles supercheries. En 1923 est créée à Istanbul une « Société turque des voyageurs » (*Türk Seyyahîn Cemiyeti*), ancêtre du Touring Club de Turquie, qui poursuit le même objectif :

Aezani [dans la région de Kütahya] semble à présent être fréquemment visité par des touristes. Tout au moins, les paysans semblent très bien savoir que ces touristes ont de l'argent et qu'ils seront dupés par leurs drogman. Le fait que je n'avais pas de drogman ne les décontenançait pas du tout, la principale différence consistait en ce qu'ils négociaient directement avec moi et qu'ils espéraient retirer le bénéfice pour eux seuls sans partager avec le drogman⁶¹⁴.

On voit apparaître, à travers ces lignes, une économie de l'information des voyages, touristiques et savants, à laquelle participaient les drogman. Ce système d'interactions se renforça avec la multiplication des circulations européennes en Orient. Le texte de Mordtmann fait apparaître deux niveaux de négociation : avec l'interprète d'une part, avec les paysans de l'autre, qui monnaient, eux-aussi, leurs services et leurs informations. Peu de voyageurs, dans nos sources, relatent ces transactions. Cela n'apparaît pas, par exemple, chez Pierre de Tchihatcheff qui citait ses informateurs mais ne précisait pas si ces derniers avaient été rémunérés ou non : « Les guides m'assurèrent que...⁶¹⁵ », « d'après les indigènes...⁶¹⁶ ». Pierre de Tchihatcheff précisait bien que certains habitants étaient réticents à informer l'étranger mais il n'indiquait pas comment il parvenait à dépasser leur méfiance :

À en juger par les quelques échantillons que j'ai pu obtenir à grand peine, non à cause de leur rareté, mais en raison de la méfiance soupçonneuse des habitants envers les étrangers, les deux métaux se trouvent particulièrement à l'état de pyrite⁶¹⁷.

À la lueur des écrits de Mordtmann, il est fort probable que Pierre de Tchihatcheff ait proposé de l'argent à ses informateurs afin de venir à bout de leurs réticences. Non qu'un « don géographique⁶¹⁸ », selon les termes de Michael Bravo, ou qu'une « rencontre interculturelle⁶¹⁹ » non médiatisée par l'argent ne puissent être envisageables, mais cela ne semble pas avoir été le rapport le plus courant des voyageurs à la population. Mordtmann rapporta à ce titre un épisode révélateur lors de son voyage avec Heinrich Barth en 1858 :

[Arrivés dans un village de la région d'Eskişehir], quelques Turcs s'assemblèrent autour de nous et l'un dit : "Schimdi altun tschykar", "Altun tschymaz, ama akyl tschykar" (voilà l'argent qui arrive / Ce n'est pas l'argent qui arrive mais le savoir [*Gelehrsamkeit*]), lui rétorqua le peintre, une réponse qui me plut beaucoup. Le peintre, malgré ses guenilles, s'avéra être un homme très avide de savoir et qui me conduisit à plusieurs inscriptions intéressantes⁶²⁰.

garantir aux étrangers désireux de découvrir le pays les services d'accompagnateurs fiables, convenablement formés et honnêtes. »

⁶¹⁴ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 45: « und jetzt scheint Aezani schon häufig von Touristen besucht werden. Wenigsten schienen die Bauer recht gut wissen, dass diese Touristen Geld haben und daß sie von ihren Dragomanen betrogen werden. Daß ich keinen Dragoman hatte, brachte durchaus nicht aus der Fassung, der ganze Unterschied bestand darin, daß sie direkt mit mir verhandelten und daß sie den Gewinn allein zu ziehen hofften, ohne mit dem Dragoman zu teilen. »

⁶¹⁵ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 443.

⁶¹⁶ *Ibid.*, 1853, p. 440.

⁶¹⁷ *Ibid.*

⁶¹⁸ « The geographical gift », cf. Michael T. BRAVO, « Ethnographic Navigation and the Geographical Gift », in David LIVINGSTONE et Charles WITHERS (dir.), *Geography and Enlightenment*, 1999, p. 199-235.

⁶¹⁹ Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2006, p. 214 : « Même si la relation peut se révéler asymétrique dans le long terme, l'épisode est vécu de part et d'autre comme une rencontre interculturelle, formant un dispositif que Bravo appelle "the geographical gift" (ou le "don géographique") en empruntant à Mauss les concepts de don et de contre-don. »

⁶²⁰ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 379 : « Es sammelten sich einige Türken um uns herum und einer sagte : 'schimdi altun tschykar', 'Altun tschymaz, ama akyl tschykar' (Gleich kommt Gold heraus/ Gold kommt nicht heraus sondern Gelehrsamkeit) erwiderte der Maler, eine Antwort, die mir sehr gefiel. Auch erwies sich der Maler trotz seines lumpigen Anzuges als ein sehr wissbegieriger Mensch und führte mich zu mehreren interessanten Inschriften. »

Les paysans étaient, on le voit, habitués à obtenir des voyageurs européens une rémunération de leurs services, en particulier pour les informer de l'existence d'inscriptions antiques et éventuellement pour les y conduire. Ce qui est remarquable sous la plume de Mordtmann, c'est que le caractère « intéressé » des habitants, s'il est critiqué, n'est pas essentialisé au nom d'un caractère ethnique ou racial : Mordtmann le déplore comme un manque d'intérêt pour les choses de l'esprit, mais l'écart qu'il ressent par rapport à la population locale est avant tout celui d'un lettré vis-à-vis d'un monde paysan et non celui d'un Européen vis-à-vis des « indigènes ». Si Mordtmann se réjouit de la réponse du peintre, un homme « avide de savoir » (l'originalité de la profession qu'il revendiquait le plaçait dans une position atypique par rapport aux autres villageois) et non matérialiste (il était vêtu de « guenilles »), c'est qu'il pensait pouvoir partager avec lui des centres d'intérêts et des connaissances : le « don géographique » analysé par Michael Bravo pouvait alors avoir lieu car la valeur (symbolique) de ce qui était échangé était reconnue de manière équivalente par les deux parties. Ce n'est qu'avec le présupposé d'un enrichissement mutuel, qu'une certaine réciprocité pouvait exister.

La qualité de l'échange entre le voyageur et l'autochtone dépendait du degré d'intégration du lieu visité dans les circuits touristiques et dans ce que nous avons appelé une « économie de l'information ». Ainsi les Levantins des villes portuaires, ces « Européens indigènes⁶²¹ », très bien intégrés dans l'économie touristique, étaient tout particulièrement visés par les critiques de Mordtmann qui ne dénonçait pas seulement leur amateurisme scientifique mais encore l'imposture de bon nombre d'entre eux. Alors qu'il cherchait les traces d'une bourgade nommée Emed, Mordtmann notait ainsi :

Je ne trouvais [Emed] mentionné chez aucun auteur et même la carte de Kiepert ne l'indiquait pas⁶²². En revanche je le vis mentionné sur une carte manuscrite du professeur Ritter avec la remarque : « Amed, petite ville avec de nombreuses ruines », mention qui piqua ma curiosité. Sur quelle autorité repose cette remarque, je ne sais pas : le détenteur de la carte, qui affirmait l'avoir reçue directement du prof[esseur] Ritter, a fait tant de mystères avec cela que l'on aurait cru qu'elle venait d'une loge maçonnique. Je suppose donc que n'importe quel barbier italien ou arracheur de dent que le hasard a mené en Orient et qui avait eu la chance d'être accepté comme médecin par une commission de recrutement, a singé, avec cette information, le public savant. Ces messieurs s'imposent au voyageur dans toutes les villes de l'Orient, lui parlent avec des airs mystérieux et à voix basse de ruines qu'ils ont explorées au risque de leur vie ou qu'ils n'ont pas explorées et au regard desquelles, les ruines de Thèbes, d'Héliopolis et de Palmyre sont vraiment misérables⁶²³.

La critique de Mordtmann était sévère. L'imposture dénoncée était double : non contents de s'être faits passer pour des « médecins » en Orient, les « barbiers italiens » ou autres « arracheurs dents » n'avaient pas de scrupules à abuser les voyageurs de passage en leur

⁶²¹ Marc AYMES, « À l'échelle de Chypre : Européens indigènes et réformes ottomanes au XIX^e siècle », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 2005, p. 107-108.

⁶²² On trouve mention de la localité d'Emed, au sud-est de Kütahya, sur la carte des itinéraires de Pierre de Tchihatcheff réalisée par Heinrich Kiepert en 1867.

⁶²³ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 42 : « Nach der Ausdehnung des Begräbnisplatzes zu schliessen, muss Emed früher noch bevölkert gewesen sein, aber in keinem Schriftsteller fand ich es erwähnt, und selbst die Kieperische Karte hat es nicht. Dagegen sah ich es auf einer handschriftlichen Karte des Prof. Ritter erwähnt mit der Bemerkung: "Amed, Städtchen mit vielen Ruinen" wodurch meine Neugier gereizt wurde. Auf welche Autorität diese Bemerkung sich stützt, weiss ich nicht; der Inhaber der Karte, welcher behauptete, die direkt von Prof. Ritter empfangen zu haben, hat so geheimnisvoll damit, als stammte sie aus einer Freimaurerloge. Ich vermute also, dass irgend ein italienischer Barbier oder Zahnbrecher; den das Schicksal nach dem Orient versprengte und der das Glück hatte, einer Rekrutierungs-Kommission als Arzt beigegeben zu sein, mit dieser Nachricht das gelehrte Publikum geöffit hat. Diese Herren drängen sich in allen Städten des Orients dem Reisenden auf, erzählen ihm mit geheimnisvollen Mienen und leisem Flüstern von Ruinen, die sie mit Lebensgefahr untersucht oder nicht untersucht haben, und wogegen die Ruinen von Theben, Heliopolis und Palmyra wahre Lumpereien sind. »

fournissant des informations erronées. Mordtmann nuançait cependant en mettant ces erreurs sur le compte de leur incompétence plus que sur celle d'une réelle malhonnêteté :

Cependant on ne peut pas présumer qu'ils dupent intentionnellement, je crois plutôt qu'ils informent *bona fide*, mais qu'ils prennent au pied de la lettre toute information et tiennent chaque hutte de paysan en ruine et chaque pierre tombale qui ne commence pas par *Qui giace*⁶²⁴, pour une ruine de l'Antiquité⁶²⁵.

Le récit de cette aventure était pour Mordtmann l'occasion de rappeler la nécessité de conserver une approche critique vis-à-vis du discours des informateurs : cette approche, seule, permettait de faire la distinction, en dernier lieu, entre le savant, compétent, et l'imposteur. À part ce que Mordtmann identifia comme les « ruines d'une porcherie », Emed ne possédait ainsi aucun monument antique et bien que les habitants l'aident à chercher, Mordtmann dut reconnaître son forfait⁶²⁶. Alors que le pseudo-médecin levantin avait induit le voyageur en erreur, les habitants l'avaient aidé « fidèlement » (*treulich*) à chercher les ruines : se démarquant des discours turcophobes dominants à l'époque, les écrits de Mordtmann témoignaient d'une bienveillance fondamentale à l'égard des populations locales et de son attachement au pays, à Constantinople en particulier :

Quelques jours plus tard, le Arciduca Ferdinando Massimiliano, un grand et beau navire – mais tellement plein qu'il n'y avait plus de lits à avoir –, me ramenait vers ma seconde ville natale [*Vaterstadt*] Constantinople⁶²⁷.

Le dévouement de l'adjuvant

Si la critique de Mordtmann était dure à l'égard des drogmans, elle épargnait en revanche l'autre « homme universel » des touristes et des voyageurs en Orient, le *kevas*, garde et accompagnateur, chargé d'assurer leur sécurité. Les guides permettaient aux voyageurs de se sortir de mauvais pas et faisaient souvent preuve d'un grand dévouement à l'égard des ceux qu'ils accompagnaient.

Nous descendîmes dans un café à côté de la maison de poste – racontait ainsi Mordtmann –. Lors de mon entrée, je saluais les présents dont aucun, cependant, ne m'honora d'un regard ou d'un salut en retour. Je pris donc une place vide, où je m'installais sans me soucier plus avant de l'honorable assemblée. Mais mon guide [*kevas*] qui s'était déjà agacé toute la journée de ces impolitesse, perdit alors patience et sortit du café en colère. Il revint une demi-heure plus tard avec quelques personnes

⁶²⁴ « Ici gît » : épitaphe des tombes italiennes.

⁶²⁵ *Ibid.* : « Indessen darf man nicht annehmen, dass sie absichtlich betrügen, ich glaube vielmehr, dass sie bona fide berichten, aber jedes Wissens bar halten sie jede verfallene Bauernhütte, jeden Grabstein, der nicht mit Qui giace anfängt, für eine Ruine des Altertums. »

⁶²⁶ *Ibid.* : « Emed donc, qui devait contenir “beaucoup de ruines” n'en avait aucune et c'était comme si l'on avait voulu considérer comme tel des thermes en ruine de l'époque byzantine. Celles-ci se trouvent sur une pente et ressemblent à s'y tromper aux ruines d'une porcherie. Plus loin je ne trouvais aucune ruine bien que plusieurs habitants m'aident à chercher fidèlement ; ils me conduisirent à chaque pierre, à chaque mosquée et n'en faisaient pas le moins du monde secret. » (Emed also, welches « viele Ruinen » enthalten soll, hat gar keine, es wäre denn, dass man ein verfallenes Bad aus byzantinischer Zeit dafür halten wollte, es liegt an einem Abhänge und gleicht aufs täuschendste der Ruine eines Schweinestalles. Weiter fand ich keine Ruinen, obgleich mehrere Bewohner mir treulich suchen halfen; sie führten mich zu jedem Steine, zu jeder Moschee und taten nicht im entferntesten geheim).

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 286 : « Wenige Tage darauf brachte mich der Arcibuca Ferdinando Massimiliano, ein grosses, schönes Schiff, aber so besetzt dass keine Betten mehr zu haben, waren, nach meiner zweiten Vaterstadt Konstantinopel zurück. »

qui m'invitèrent aimablement chez l'un des notables⁶²⁸ de la localité et prirent mon bagage sur leur dos. Je les suivis, et je fus bientôt logé dans une pièce aimable et propre, où l'hôte, un vieux Turc de soixante-douze ans, et ses deux fils se donnaient beaucoup de mal pour chasser ma mauvaise humeur par une hospitalité aimable et des conversations amicales. C'était inutile, bien sûr, car les voyages en Asie Mineure procurent des plaisirs si variés que de telles misères ne sont pas en mesure d'altérer ma bonne humeur. Bientôt arrivèrent encore quelques voisins, et la conversation chaleureuse et les discussions instructives firent s'écouler la soirée d'une très agréable manière⁶²⁹.

Plein de dévouement, le *kawas*, qui s'opposait en cela au drogman, ne cherchait pas, selon Mordtmann, à tromper le voyageur, mais était au contraire soucieux du bon déroulement de son voyage. Il s'offusquait même plus que le voyageur – du moins est-ce ainsi que Mordtmann souhaita le raconter – des désagréments et des contre-temps du voyage :

Le garde [*kawas*] fut fort contrarié par cet incident [un contre-temps] qui m'était cependant tout à fait égal ; il n'en fut pas de même pour mes compagnons de voyage, qui furent peu à peu, eux aussi, de très mauvaise humeur, à tort me semble-t-il, car le voyage dans ces magnifiques contrées procure des plaisirs si variés, que l'on ne doit pas renoncer à sa bonne humeur pour de telles bagatelles. C'est la raison pour laquelle je raconte ces petites aventures de manière circonstanciée, afin de montrer qu'elles sont certes, un peu perturbantes, mais qu'elles ne sont, malgré tout, pas suffisamment significatives pour se mettre en colère contre le pays et les gens. Celui qui est toutefois facilement agacé, fait mieux, dans tous les cas, de rester en Europe⁶³⁰.

Avec une plume alerte et souvent pleine d'humour, Mordtmann retraçait les aléas du voyage et appelait à « ne pas se mettre en colère contre le pays et les gens », règle énoncée à l'intention de ceux, qui, parmi les voyageurs européens, étaient incapables de s'adapter à un nouvel environnement. La critique de Mordtmann à l'égard des comportements déplacés de ses compatriotes en Orient était sévère : « Dans les récits de voyages et les descriptions de l'Orient, on lit souvent des choses vraiment puérides », écrivait-il, « [...] et l'on entend encore beaucoup de

⁶²⁸ L'expression du texte original en allemand : « Zu einem der Primaten des Ortes » est étonnante et difficile à rendre en français. Le terme de « Primat » peut être considéré ici comme synonyme de « Ortsvorsteher », c'est-à-dire « représentant, respectable local ».

⁶²⁹ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 238-239 : « Wir stiegen in einem Kaffeehause neben dem Posthause ab; bei meinem Eintritt grüsste ich die Anwesenden von denen jedoch kein einziger mich eines Blickes, geschweige denn eines Gegengrusses würdigte. Ich nahm also einen leeren Platz ein, wo ich mich einrichtete, ohne mich weiter um die ehrwürdige Versammlung zu kümmern. Mein Kawass aber, der sich schon den ganzen Tag über diese Ungezogenheiten geärgert hatte, verlor nun die Geduld, stürzte zornentbrannt aus dem Kaffeehause und kehrte nach einer halben Stunde mit einigen Leuten zurück, die mich freundlich zu einem der Primaten des Ortes einluden und mein Gepäck auf den Rücken nahmen. Ich folgte ihnen, und bald war ich in einem freundlichen und reinlichen Zimmer einquartiert, wo der Wirt, ein alter 72jähriger Türke, und seine beiden Söhne sich alle Mühe gaben, durch herzliche Bewirtung und freundliche Gespräche meine üble Laune zu verscheuchen. Das war freilich unnötig, denn das Reisen in Kleinasien gewährt so vielfachen Genuss, dass solche Armseligkeiten nicht imstande sind, meinen guten Humor zu stören. Bald kamen noch einige Nachbarn, und in geselliger Unterhaltung und belehrenden Gesprächen verfloss der Abend auf eine sehr angenehme Weise. »

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 214-215 : « Der Kawass war sehr unwirsch über diesen Vorfall, was mir jedoch gleichgültig war; nicht so ging es meinem Reisegefährten, der allmählich auch übler Laune ward, wie mich dünkt mit Unrecht, denn das Reisen in diese herrlichen Gegenden gewährt so mannigfachen Genuss, dass man sich durch solche Bagatellen seinen guten Humor nicht verderben lassen muss. Eben deshalb erzähle ich diese kleinen Abenteuer so ausführlich, um zu zeigen, dass sie zwar etwas störend sind, aber durchaus nicht bedeutend genug, um über Land und Leute in Zorn zu geraten. Wer indessen leicht reizbar ist, tut jedenfalls besser, in Europa zu bleiben. In den Reisebeschreibungen und Schilderungen des Orients liest man häufig wahrhaft kindische Dinge, welche ihrer Angabe nach zu Streitigkeiten geführt haben, und noch viel elendere Sachen hört man im Lande selbst von diesen Touristen. Ich selbst habe es einmal erlebt, das ein Reisender (es war ein Mann, der in Deutschland eine sehr angesehene Stellung einnimmt) in einem Dorfe mitten in Kleinasien ganz unwirsch wurde, weil er dort keine Kartoffeln bekommen konnte, obgleich er sie bezahlen wollte. Ein anderer hatte in einem Dorfe sein Taschenmesser liegen lassen und erst drei Stunden später es bemerkt ; er verlangte nun, dass seine drei Reisegefährten auf der Stelle so lange warten sollten, bis das Messer wieder aus dem Dorfe geholt sei, also 6 Stunden ! »

choses plus misérables encore dans le pays même sur ces touristes⁶³¹. » D'un voyage à l'autre, les guides assuraient en effet un lien entre les voyageurs et gardaient en mémoire les voyages passés. Carl Humann et Otto Puchstein en témoignaient dans leur récit de voyage publié en 1890 :

Pendant que nous retournions au village, les guides racontèrent qu'un Franc était venu ici, il y a plus de trente ans. Ils parlaient de toute évidence de Tchihatcheff, qui est passé ici, très exactement 34 ans avant nous, le 29 juin 1848⁶³².

À l'inverse de nombreux voyageurs, Mordtmann n'était pas en quête d'« indigènes européens » comme ceux que se réjouissait de fréquenter Helmuth von Moltke : « [Hafiz Pacha] », écrivait Moltke en 1838, « avait assimilé grâce à une mission à Pétersbourg les bonnes manières européennes ce qui facilitait les échanges avec lui »⁶³³. « Après le dîner », se réjouissait de la même façon Otto Blau, « la conversation se tourna vers les langues et les littératures de l'Occident et de l'Orient car le Pacha était chez lui dans les deux univers culturels [*Bildungswelten*]⁶³⁴ ». Au contraire de nombreux voyageurs européens, des touristes en particulier, Mordtmann cherchait à s'immerger dans une société turque qu'il appréciait et voulait connaître de l'intérieur, jusqu'à peut-être s'y intégrer.

La question se pose bien sûr de la représentativité de cette position et de la personnalité qui l'incarne. Le « contre-discours » que Markus Messling a étudié à travers l'exemple du philologue Abel Rémusat⁶³⁵, et que l'on retrouve aussi dans certains écrits de voyageurs en Afrique de la première moitié du XIXe siècle⁶³⁶, pose la question de l'*apax*. Bien que les positions turcophiles soient restées très minoritaires, il nous semble cependant important de souligner que la littérature orientaliste en langue allemande du XIXe siècle ne se limitait pas à un courant turcophobe mais que, comme en France ou en Grande-Bretagne à la même époque, des positions turcophobes et turcophiles pouvaient coexister⁶³⁷. L'émergence, dans la seconde moitié du XIXe siècle, d'une nouvelle catégorie de voyageurs, formés aux langues orientales modernes et non plus seulement aux langues anciennes, résidant longtemps voire s'installant définitivement dans l'Empire

⁶³¹ *Ibid.*, p. 34-35 : « Indem wir nach dem Dorfe zurückkehrten, erzählten die Führer, dass vor mehr als dreissig Jahren einmal ein Franke bei ihnen gewesen sei. Sie meinten offenbar Tschihatscheff, der gerade 34 Jahre vor uns, am 29. Juni 1848 hier durchgekommen ist. »

⁶³² Carl HUMANN, Otto PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien ausgeführt im Auftrage der kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1890, p. 34-35 : « Indem wir nach dem Dorfe zurückkehrten, erzählten die Führer, dass vor mehr als dreissig Jahren einmal ein Franke bei ihnen gewesen sei. Sie meinten offenbar Tschihatscheff, der gerade 34 Jahre vor uns, am 29. Juni 1848 hier durchgekommen ist. »

⁶³³ Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 66 : « [Hafiz Pascha] hatte sich bei einer Sendung nach Petersburg europäische Umgangsformen angeeignet, die den Verkehr mit ihm erleichterten. »

⁶³⁴ Paul BLAU, *op. cit.*, 1928, p. 74 : « Nach dem Abendessen drehte sich die Konversation um Sprachen und Literaturen des Westens und des Ostens, denn der Pascha war in beiden Bildungswelten zu Hause. »

⁶³⁵ Markus MESSLING, « Kulturelle Repräsentation und Macht. Selbstkritik der Philologie in Zeiten ihrer Ermächtigung (Wilhelm von Humboldt, Eugène Jacquet, Jean-Pierre Abel-Rémusat) », in Mark HÄBERLEIN, Alexander KEESE (dir.), *Sprachgrenzen – Sprachkontakte – kulturelle Vermittler. Kommunikation zwischen Europäern und Außereuropäern (16.-20. Jahrhundert)*, 2011, p. 247-260 ; Markus MESSLING, « Darstellung und Ethik : Jean-Pierre Abel-Rémusats kritische Philologie », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte / Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes* 1/2, 2010.

⁶³⁶ Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2003.

⁶³⁷ Paul DUMONT, *op. cit.*, 1982, p. 351 : « Disons d'emblée que cette abondante littérature véhicule des points de vue très dissemblables. Certains auteurs sont résolument turcophiles. D'autres, et non des moindres, témoignent d'une turcophobie militante » et, p. 355-356 : « Malgré les succès enregistrés par le courant turcophile, il convient de souligner que l'enthousiasme presque sans faille d'un Nerval ou d'un Gautier représente encore, en ce milieu du XIXe siècle, quelque chose d'assez exceptionnel. D'autres écrivains de la même période donnent des Turcs une image plus mitigée [note 23]. Dans le dernier tiers du XIXe siècle, on assistera même – il semble que ce soit en réaction aux excès du régime absolutiste d'Abd-ul-hamid II – à une nette résurgence des préjugés antiturcs [note 24]. » Cf. aussi, Gilles VEINSTEIN, *Leçon inaugurale au Collège de France*, 1999, à propos de Peyssonnel.

ottoman, apportait du nouveau sur la société ottomane⁶³⁸. Andreas David Mordtmann illustre ce nouveau courant caractérisé par une approche soucieuse des réalités contemporaines. En critiquant les lieux communs du récit de voyage en Orient et en redéfinissant avec plus de rigueur les règles du voyage scientifique, Mordtmann se démarquait de l'esprit de Croisade qui animait nombre de ses contemporains. Figure de passeur⁶³⁹, il contribua ainsi à renforcer les réseaux politiques et scientifiques entre l'Allemagne et l'Empire ottoman⁶⁴⁰, comme d'autres savants de l'époque, notamment Carl Humann (1839-1896), qui partit s'installer à Smyrne en 1861, en tant qu'ingénieur des Ponts et chaussées, et qui se lia d'amitié avec Osman Hamdi Bey après la découverte du site de Pergame (cf. le chapitre suivant).

2. « Une trop piètre image de l'administration turque... »

La nécessité de connaître les langues des pays explorés faisait consensus : celui qui ne parlait pas les langues du pays qu'il traversait « ne pouvait se défaire des idées préconçues qu'il amenait avec lui⁶⁴¹ », affirmait Mordtmann. Le *Guide Joanne*, lui, recommandait d'étudier, avant le départ, les langues des pays visités. Cet impératif, déjà ancien, avait notamment été formulé par l'orientaliste allemand Johann David Michaelis dans son *Recueil de questions proposées à une Société de savants*, publié en 1774 : « Combien n'importe-t-il pas pour les progrès de la géographie et de l'histoire naturelle, de connaître les noms tels qu'on les écrit et qu'on les prononce sur les lieux mêmes⁶⁴². » Les candidats à un voyage savant se devaient de faire cet apprentissage pour pouvoir rendre compte de la toponymie de manière précise.

Mais que faire lorsque plusieurs langues coexistaient sur un même territoire ? Comment rendre compte de la toponymie d'une région où il existait plusieurs prononciations possibles ? Comment choisir lorsque « l'orthographe locale » n'était pas fixée et que l'état de diglossie⁶⁴³ créait une tension entre la langue savante et les pratiques vernaculaires ? Devait-on conserver l'enquête orale en multipliant les interlocuteurs ? – Mais pouvait-on alors se fier aux indications de paysans le plus souvent illettrés ? Devait-on plutôt avoir recours à des sources écrites, à des toponymies calligraphiées ? – Mais reproduisaient-elles alors fidèlement la prononciation locale ? Le débat était vif parmi les cartographes européens, allemands en particulier, à propos de l'Empire ottoman. Ces questions relatives à la toponymie ottomane dépassent très largement les seuls enjeux de la cartographie : nous nous limiterons ici aux débats qui animaient les travaux des cartographes allemands de l'époque sur la manière de collecter et de restituer les informations toponymiques en Anatolie. Les difficultés rencontrées par les cartographes et les voyageurs concernant les langues dans l'Empire ottoman étaient de deux ordres : elles concernaient d'une

⁶³⁸ La durée du séjour favorisait un sentiment de familiarité avec la société ottomane. Fellows soulignait en 1838 l'influence de l'« intimité personnelle » avec la population sur son jugement d'ensemble de la société turque, Charles FELLOWS, *op. cit.*, 1838, p. V : « It will be gathered from my Journal that at the time of my arrival in the country I was strongly biased in favour of the Greeks, and equally prejudiced against the Turks; and it will be seen in the course of the narrative how this unfavourable idea of the Turkish character was gradually removed by a personal intimacy with the people, generally in situations where they were remote from every restraint but those which their religion imposes. »

⁶³⁹ Sur la figure de « passeur » et d'« agent médiateur », cf. Louise BENAT-TACHOT et Serge GRUZINSKI (dir.), *Passeurs culturels : mécanismes de métissage*, 2001.

⁶⁴⁰ Mordtmann se lia notamment d'amitié avec Münif Pacha (1828-1910), ministre de l'Instruction publique, qui lui proposa une chaire d'enseignement que Mordtmann refusa en raison de son âge avancé.

⁶⁴¹ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 239.

⁶⁴² Johann David MICHAELIS, 1774, p. II, cité par Isabelle Laboulais-Lesage, « Les géographes français de la fin du XVIIIe siècle et le terrain, recherches sur une paradoxale absence », *L'Espace géographique*, vol. 2, t. 30, 2001, p. 103.

⁶⁴³ La question de la *diglossie* (ou diglotie) dans l'Empire ottoman fait l'objet de débats. Cf. Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 266.

part le mode de collecte des informations toponymiques et d'autre part les formes de restitution des noms de lieux. Ces deux aspects du problème renvoyaient autant à la question de la connaissance et à la maîtrise technique des langues de l'Empire ottoman par les Européens, qu'à des enjeux inhérents aux pratiques linguistiques à l'intérieur même de cet Empire.

Polyonymie et redondances toponymiques

La question de la toponymie était centrale pour la connaissance du territoire et se heurtait à de multiples difficultés : la polyonymie des localités et la relation non exclusive entre certains toponymes et les lieux désignés étaient des phénomènes courants. Klaus Kreiser a souligné les difficultés méthodologiques qu'impliquait cette situation pour l'historien s'intéressant à la toponymie⁶⁴⁴. Beaucoup de toponymes, liés en particulier à des pratiques villageoises ou à l'aspect du milieu étaient équivoques : le nom de « Kara su » par exemple, « eau noire », déjà évoqué (cf. chapitre 4), était attribué à plusieurs rivières anatoliennes. Les toponymes dérivant du terme de *yayla* – pâturages – (« Unzun yayla », « Küçük yayla », etc.) se retrouvaient aussi – sans surprise – dans différentes régions de l'Anatolie. L'échelle à laquelle le cartographe représentait le territoire était en effet bien plus petite que celle de l'unité de vie villageoise. Le constat d'une récurrence toponymique était la conséquence d'une confrontation entre différentes échelles de conception du territoire : l'horizon du village ou des campements, pour les populations nomades, était beaucoup plus restreint que celui du cartographe européen qui cherchait, lui, à représenter l'ensemble de la péninsule. Inversement, les subtilités toponymiques locales et la multiplicité des appellations d'un même lieu, d'un même cours d'eau ou bien encore, des versants d'une même montagne, déroutaient l'observateur extérieur.

L'utilisation, pour un même lieu, de différents toponymes (polyonymie) était une pratique très courante liée à deux particularités du système linguistique de l'Empire ottoman à cette période. La première était liée à la coexistence de plusieurs langues au sein même de l'Empire, dont certaines, comme les langues kurdes, commençaient tout juste à être étudiées à l'époque en Europe⁶⁴⁵ : « L'Empire ottoman était polyglotte. Bien qu'il n'existe pas de statistiques officielles, il n'est pas exagéré d'estimer qu'une centaine de langues et de dialectes y étaient en usage. Grâce aux immigrations (notamment au XIXe siècle) leur nombre ne cessa d'ailleurs de s'accroître⁶⁴⁶. » Le turc ottoman⁶⁴⁷ se mêlait à l'arabe, au grec, à l'arménien, au kurde ainsi qu'aux variations serbes, bulgares et russes du slave. Le judéo-espagnol était principalement en usage dans les villes comme du reste les langues levantines - français et italien.

L'autre était liée aux écarts existant entre la langue ottomane savante – langue écrite emprunte d'arabe et de persan – et orale – faite de multiples dialectes, ceux que Georges Dumézil nommait les « trésors cachés de l'Anatolie⁶⁴⁸ ». En l'absence d'une fixation des règles

⁶⁴⁴ Klaus KREISER, « Die Ortsnamen der europäischen Türkei nach amtlichen Verzeichnissen und Kartenwerken », *Islamkundliche Untersuchungen*, 1975.

⁶⁴⁵ August de Jaba (1801-1894) travaillait notamment à collecter, en Anatolie orientale, des récits kurdes pour en établir une grammaire et un dictionnaire publiés à Saint-Petersbourg en 1860 (*Recueil de notices et récits kurdes servant à la connaissance de la langue, de la littérature et des tribus du Kurdistan*, Saint-Petersbourg, 1860). En 1879 parut son *Dictionnaire kurde-français*. Cf. Antoine GAUTIER, Marie de TESTA, « Auguste de Jaba (1801-1894), diplomate orientaliste russe et la connaissance de la langue kurde », in *Drogmans et diplomates européens auprès de la Porte ottomane*, 2003, p. 441-461. La distinction entre les différentes langues kurdes – entre le Sorani et Kurmandji, « les deux principaux groupes linguistiques, mais aussi entre le Lure, le Bakhtiari, l'Awroman, le dialecte fayli, le Zaza (ou Dimli) et le Gurani » – n'était pas encore établie. Cf. Jean-François PEROUSE, *op. cit.*, 1999, p. 31.

⁶⁴⁶ Johann STRAUSS, « Diglossie dans le domaine ottoman. Évolution et péripéties d'une situation linguistique », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°75-76, 1995, p. 221-255.

⁶⁴⁷ Ou turc *osmanlı*. Le terme de langue « turque » est employé dans l'Empire ottoman à partir des années 1870. Cf. Geoffrey LEWIS, *The Turkish Language Reform, A Catastrophic Success*, 1999, p. 16.

⁶⁴⁸ Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1995.

grammaticales et lexicales⁶⁴⁹, la langue ottomane était polynomique, c'est-à-dire qu'elle supportait la coexistence de plusieurs variations, ce qui entraînait des difficultés supplémentaires pour la collecte des toponymes : la pluralité des langues et leur polynomie avait pour conséquence une importante polyonymie dans la toponymie, c'est-à-dire le fait qu'un lieu pouvait être désigné par plusieurs noms différents.

La polyonymie était en effet extrêmement fréquente : elle concernait de manière assez systématique, par exemple, le réseau hydrographique. Différents segments d'un même cours d'eau pouvaient ainsi porter des noms différents, une pratique villageoise qui se maintenait en l'absence d'uniformisation administrative⁶⁵⁰ : Tchihatcheff notait ainsi que « tous les cours d'eau un tant soit peu considérables de l'Asie Mineure sont surchargés de noms locaux, qui souvent causent à l'étranger autant d'embarras que de confusion⁶⁵¹ ». Cette pratique touchait aussi les noms de villages ou de quartiers des villes de l'Empire :

Pour le quartier d'Arnavutköy⁶⁵² [à Constantinople] par exemple, entre le XVI^e siècle et le début du XX^e siècle cinq noms ont coexisté. Chaque « communauté » composant la mosaïque ottomane, chaque langue, avait en fait son appellation, non pas concurrente des autres, mais co-présente. [...] Cette multiplicité fondatrice des modes de désignation fonde sans doute une relative indifférence par rapport aux désignations « fixes » et « uniques »⁶⁵³.

Polyonymie et redondance mettaient les voyageurs européens dans l'embarras. Ils s'interrogeaient ainsi sur la manière la plus adéquate de collecter de l'information auprès des populations locales : pouvait-on faire confiance à des paysans illettrés ? Devait-on, lors de la collecte, se contenter des informations que ceux-ci pouvaient apporter ? Était-il possible de trouver des sources qui garantissaient une plus grande fiabilité ? Jusqu'à ce que les diplomates prussiens en poste dans l'Empire ottoman aient attiré l'attention des savants berlinois sur les sources écrites dont disposait l'administration ottomane et qui constituaient une mine d'informations pour le cartographe, la collecte toponymique s'appuyait exclusivement sur l'enquête orale. Charles Fellows parlait de notes prises « sous la dictée » des paysans et justifiait ses erreurs par leur analphabétisme, c'est-à-dire leur incapacité à épeler un nom de lieu :

En obtenant les noms des villages et d'autres endroits, et en les notant sous la dictée, dans la plupart des cas, de paysans non-éduqués, il est facile de concevoir que nous avons fait beaucoup d'erreurs⁶⁵⁴.

⁶⁴⁹ La première grammaire ottomane, les « Lois ottomanes » (*Kavâ'id-i Osmâniye*) d'Ahmed Cevdet Pacha (1825-1895) et Fuad Pacha (1815-1868), datait de 1851. Elle était, entre autres, destinée à l'usage des écoles. Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1995, p. 248 : « Dans le domaine de la lexicographie, on s'était contenté — pour des raisons pratiques évidentes — de traduire des dictionnaires arabes et persans. Malgré le remarquable *Lehce-i Osmanî* d'Ahmed Vefik Pacha (1877), il faudra attendre le *Kamus-i Türkî* de Şemseddin Sami pour voir un dictionnaire vraiment à la hauteur du temps. »

⁶⁵⁰ On retrouve cette pratique en Algérie à la même époque ou encore, à l'époque contemporaine, dans de nombreux pays : dans le comté d'Oxford, par exemple, la Tamise porte le nom d'Isis.

⁶⁵¹ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 306, note 2.

⁶⁵² Mot à mot le « village albanais ». Ce nom viendrait de l'implantation autoritaire en ces lieux, après la conquête de 1453, de janissaires d'origine albanaise. Les Grecs d'Istanbul parlaient et parlent à nouveau de Megarevma [Note de Jean-François Pérouse].

⁶⁵³ Jean-François PÉROUSE, « Toponymie stambouliote et mémoires balkaniques : strates, traces et oublis », in Gilles de RAPPER et Pierre SINTES (dir.), *Nommer et classer dans les Balkans*, 2008, p. 5.

⁶⁵⁴ Charles FELLOWS, *op. cit.*, 1838, p. XVIII : « In obtaining the names of the villages and other places, and writing them down from the dictation, in most cases, of uneducated peasants, it may easily be conceived we made many errors [...]. We have preferred spelling the names according to the sounds of our own alphabet, in preference to those of the Italian, usually adopted by travellers in the East. By doing so we hope to render the map more practically useful. The engraved map is a facsimile of the manuscript document, thanks to the interest taken in it by Mr. Arrowsmith. »

Le taux d'alphabétisation de la population ottomane dans son ensemble, rurale en particulier, était encore très faible au milieu du XIXe siècle et une large partie de la population ne savait en effet ni lire, ni écrire⁶⁵⁵.

Conscient de cette difficulté, Kiepert, dans les consignes aux voyageurs qu'il publia en 1875, insistait sur le fait que le voyageur devait s'adresser à plusieurs informateurs et privilégier les « indigènes éduqués », capables de calligraphier les toponymes :

Précisez avec certitude la toponymie, lorsque les langues ne sont pas familières au voyageur, en interrogeant plusieurs témoins et en particulier, dans la mesure où il s'agit d'une langue écrite, en faisant calligraphier [le toponyme] dans la langue nationale par des indigènes éduqués⁶⁵⁶.

Les consignes de Kiepert ne s'adressaient pas spécifiquement aux voyageurs dans l'Empire ottoman mais cherchaient, au contraire, à avoir une portée générale. La notion de « langue nationale » était évidemment problématique dans le cas ottoman :

Bien que le turc ait été la langue de la classe dirigeante de l'Empire (nonobstant les origines ethniques et linguistiques les plus diverses de ses membres) et aussi celle parlée comme langue maternelle par une large section de sa population, ce n'était pas la langue commune à toutes les communautés, au niveau de la langue parlée aussi peu qu'au niveau de la langue écrite. Son statut de langue officielle n'a jamais été bien défini à l'époque ottomane. C'est l'article 18 de la Constitution de 1876 qui parle pour la première fois du turc (*türkece*) comme d'une « langue officielle » (*resmî dil*)⁶⁵⁷.

Kiepert proposait en général sur ses cartes au moins deux traductions pour une localité donnée : le lac de Van était par exemple le « Wân Göl » ottoman, le « Dzow-Wanai » (ou « Dzow-aghthamarai ») arménien, et le « lac Thospitis » des Grecs anciens sur sa *Carte de l'Asie Mineure* de 1844. La calligraphie, qui semblait une solution capable de résoudre les ambiguïtés des noms de lieux, devait pouvoir permettre de les rapporter « fidèlement » en Europe. C'était cependant loin d'être aussi simple. Dans le cas du turc par exemple, l'alphabet arabe ne clarifiait qu'en partie les ambiguïtés puisque, quand bien même le toponyme était correctement calligraphié, les voyelles n'étaient le plus souvent pas indiquées, ce qui laissait la place à de multiples interprétations. En effet – et c'est l'une des critiques formulée à son encontre avant la réforme linguistique de 1928 en Turquie – l'alphabet arabe, formé sur une structure consonantique, ne rendait pas bien compte des voyelles qui étaient pourtant très présentes dans la langue turque⁶⁵⁸. Selon les contempteurs kémalistes de l'alphabet arabe, « on avait tendu à n'écrire des mots turcs eux-mêmes que leur squelette consonantique⁶⁵⁹ » et les signes diacritiques avaient eu tendance à disparaître. « Un exemple souvent cité est celui des lexèmes *körük* [soufflet], *küreke* [pelle], *kürk* [fourrure], *gevrek*

⁶⁵⁵ Cf. note n° 165, p. 37.

⁶⁵⁶ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 40.

⁶⁵⁷ Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1995, p. 222.

⁶⁵⁸ Le géographe français Edme François Jomard (1777-1862) soulignait la même tension dans la restitution des toponymes africains par la graphie arabe. Isabelle Surun a bien étudié ce problème pour l'Afrique occidentale. Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2003, p. 525 : « Une transcription écrite locale, en Afrique de l'ouest, suppose l'usage de la graphie arabe. Or l'alphabet arabe, qui ne comporte pas tous les sons en usage dans les langues africaines, n'est pas pour autant la panacée, comme le reconnaît d'ailleurs Jomard en recommandant que cette transcription soit doublée d'un relevé phonétique des paroles prononcées. Il ne méconnaît pas, en effet, la difficulté que pose la restitution du 'son mouillé, qui peut se rendre par ghi ou par dhi', mais qui a le plus souvent été transcrit comme 'dj', du fait de son passage par la graphie arabe, qui utilise dans ce cas la lettre jim. La transcription dans un alphabet inadapté peut par conséquent ajouter des déformations, comme dans le cas de la Djenné ou Jenné de Caillé que Jomard préfère orthographier Dhienné. »

⁶⁵⁹ *Millî Eğitimi Basımevi*, 1951, p. 7, cité par Birol CAYMAZ et Emmanuel SZUREK, « La révolution au pied de la lettre. L'invention de l'alphabet turc », *European Journal of Turkish Studies*, 6, 2007, note 4, paragraphe 7.

[croustillant], *körün* (génitif de [aveugle]), *görün* (impératif pluriel de [voir]), tous notés avec une seule et même graphie⁶⁶⁰. »

La calligraphie ne pouvait donc pas pleinement se substituer à l'oral et devait au contraire être complétée par une écoute attentive : « Là où cette écriture (par exemple l'arabe) est essentiellement à squelette consonantique », écrivait Kiepert, « et d'une précision difficilement saisissable par des oreilles européennes, il faut consacrer ses forces à la compréhension des voyelles non écrites par une écoute d'autant plus scrupuleuse⁶⁶¹. » Les résultats obtenus étaient très variables d'un voyageur à l'autre. Leurs compétences linguistiques et leur investissement dans la collecte jouaient évidemment un rôle. Le géographe français Edme Jomard considérait à propos de la toponymie d'Afrique du Nord que « la compétence linguistique des voyageurs semble généralement insuffisante pour leur permettre de transcrire correctement l'orthographe des toponymes, ce qui entraîne, non plus des assimilations abusives de plusieurs objets topographiques en un seul, mais une multiplication vicieuse, sur les cartes, de lieux sans existence et, à l'inverse, une suppression des lieux existants⁶⁶² ». Pour limiter le risque d'erreur, Jomard suggérait de comparer l'information orale et écrite rapportée par les voyageurs : « J'ai dû ici me borner le plus souvent à recueillir de la bouche du voyageur les noms tels qu'il les avait dans la mémoire, et à les comparer devant lui avec son journal⁶⁶³ », mentionnait-il.

Géographes et cartographes de cabinet devaient se faire philologues pour être capables de distinguer – avec des arguments plus ou moins recevables – différents types de prononciations d'un même nom de lieu. Kiepert illustrait le spectre de résultats obtenus en prenant l'exemple des ruines de Tyana, au sud de l'actuelle Niğde :

Le nom turc des ruines de Tyana est rendu de manière très différente, mais dans tous les cas, les manières de lire suivantes sont des contre-sens : Ketsch Hissar (le château des chèvres) chez Kinneir, Kis-Hissar (le château de la jeune fille) chez Hamilton, Kisse Hissar (le château du sac) dans les croquis de Moltke et Kesserhissar chez v. Tchichatcheff ; le plus juste est (d'après l'évêque Cyrillus et le géogr[aphe] turc Dchihannüma), le nom de Kilisse H. (le château de l'église) déjà relevé par Leake, Konisse ou Kenisse (Fischer) n'en sont que la prononciation arabe, et Klissesar (Texier) une prononciation populaire altérée [*eine corrumpirte vulgär Aussprache*]⁶⁶⁴.

La tâche du cartographe de cabinet ne consistait donc pas à « compiler » les résultats obtenus mais bien à les comparer, les critiquer et à les trier en fonction de leur pertinence. Arbitre, il devait être en mesure d'éliminer les interprétations erronées et de trancher parmi les multiples options proposées. Les compétences linguistiques des voyageurs comme des savants de cabinet étaient primordiales. Si les savants allemands maîtrisaient les principales langues de l'Orient, ils achoppaient cependant sur les pratiques dialectales : pour peu qu'un informateur indigène parlât un dialecte inconnu, le voyageur pouvait ne pas reconnaître le son d'un toponyme déjà recensé

⁶⁶⁰ *Ibid.*

⁶⁶¹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 40.

⁶⁶² Edme JOMARD cité par Isabelle SURUN, *op. cit.*, 2003, p. 525.

⁶⁶³ *Ibid.* Isabelle Surun note que « c'est paradoxalement l'inscription dans les notes manuscrites qui lui paraît peu efficace dès lors qu'il s'agit de traduire des sons. Il y a là une reconnaissance implicite de l'existence d'un excédent contenu au sein de l'oralité, qui ne serait pas susceptible de faire l'objet d'une transcription écrite sans déperdition de matière sonore. Jomard se permet d'ailleurs, en vertu de sa propre connaissance de l'arabe, de modifier les noms propres fournis par Caillié dans cette langue [...] ». Jomard considère que pour fixer « parfaitement » les noms de lieux, il faudrait « deux choses qui nous manquent » : « les noms écrits de la main des indigènes, et la prononciation recueillie avec un soin attentif ».

⁶⁶⁴ Heinrich Kiepert, *op. cit.*, 1854, p. 71 : « Der türkische Name der Ruinen von Tyana wird sehr verschieden angegeben, aber jedenfalls missverstanden sind die Lesarten Ketsch Hissar (Ziegenschloss) bei Kinner, Kis-Hissar (Mädchenschloss) bei Hamilton, Kisse Hissar (Beutel-Schloss) in v. Moltke's Croquis und Kesserhissar bei v. Tschichatschew; am richtigsten ist (nach Bischof Cyrillus und der türk. Erdbeschr. Dschihannüma), der schon von Leake aufgenommene Name Kilisse H. (Kirchen-Schloss) wovon Konisse oder Kenisse (Fischer) nur die arabische, und Klissesar (Texier) eine corrumpirte vulgär Aussprache ist. »

par ailleurs, entraînant de ce fait des confusions sur le terrain, comme, ensuite, dans le cabinet berlinois.

La restitution des toponymes dans les langues européennes

En voyant quelquefois deux orthographes, le lecteur qui se trouvera dans le cas d'en faire usage dans le pays même pourra choisir celle qui le rendra le moins inintelligible aux indigènes ; mais, dans tous les cas, il peut être certain de l'être plus ou moins, et il se convaincra par sa propre expérience que tout nom oriental prononcé d'après l'orthographe admise en Europe, aura, dans les circonstances les plus favorables, l'effet de produire une certaine hilarité chez les indigènes⁶⁶⁵.

Outre ce problème de la collecte des informations, le cartographe devait être en mesure de transcrire les toponymes recueillis, par oral ou par écrit, en alphabet latin. La correspondance entre les phonèmes des langues orientales, en particulier de la langue ottomane, et les graphèmes des langues européennes n'était pas encore codifiée au milieu du XIXe siècle⁶⁶⁶ et cela n'était pas sans poser de problèmes aux géographes européens. En 1875 encore, lors du Congrès international des sciences géographiques, Louis Charrel, professeur de mathématiques et de physique au lycée Galatasaray, proposait ainsi une *Dissertation sur la meilleure manière de représenter en caractères romains les noms géographiques turcs, d'après les règles de la prononciation française*, intégrant une *Représentation graphique, d'après la prononciation usitée à la Sublime-Porte, des noms des départements et arrondissements de l'Empire ottoman*⁶⁶⁷ (cf. chapitre 6).

Lorsque les voyageurs transcrivaient des toponymes, ils le faisaient selon des critères variés. Moltke préférait ainsi écrire les noms de lieux tels que les populations locales les prononçaient et non pas tels qu'elles les écrivaient. Il proposait par exemple d'écrire *Binboa* et non *Binbogha*, sur la carte de Kiepert de 1844 : « Binbogha, “mille taureaux” : est écrit Binboa sur la carte, d'après la prononciation populaire qui ne laisse presque pas entendre le *gh* entre deux voyelles⁶⁶⁸. » Kiepert faisait, lui, le choix inverse, et précisait dans une note séparée la prononciation à adopter : « Nigdé : ainsi est écrit le nom par les Turcs eux-mêmes, le *g* cependant, comme souvent par ailleurs, très faiblement prononcé, de sorte que cela sonne presque comme “Nihdé”⁶⁶⁹. » Alors que les transcriptions s'étaient longtemps référées aux alphabets italien et français, la tendance était à la spécialisation dans les langues nationales européennes : « Nous avons préféré », notait Charles Fellows en 1838, « épeler les noms en suivant les sons de notre propre alphabet, plutôt que ceux de l'italien généralement adopté par les voyageurs en Orient. En faisant ainsi, nous espérons rendre la carte plus utile d'un point de vue pratique⁶⁷⁰ ». Pour établir des équivalences, Kiepert avait, lui, joint à son mémoire un tableau de correspondance des sons des « alphabets spéciaux » (*besondere Alphabet*) à savoir des alphabets turcs et arabes, arméniens et russes, avec ceux de l'alphabet latin selon les usages français, anglais et allemand.

⁶⁶⁵ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 220, note 1.

⁶⁶⁶ La transcription consiste à remplacer chaque phonème ou chaque son d'une langue par un graphème ou un groupe de graphèmes correspondant au même son dans la langue cible.

⁶⁶⁷ Louis Charrel contribua au *Dictionnaire turc-français (Kamus-i fransevî)* publié à Istanbul, en 1885 par Şemseddin Sami (1850-1904). Cf. Johann Strauss, *op. cit.*, 1999.

⁶⁶⁸ Helmuth von MOLTKE in Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 4 : « Binbogha ‘tausend Stiere’ : auf der Karte ist nach der vulgären Aussprache, welche das *gh* zwischen zwei Vokalen kaum hören lässt, Binboa geschrieben. »

⁶⁶⁹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1854, p. 22 : « Nigdé. So wird der Name von den Türken selbst geschrieben, das *g* aber, wie häufig auch sonst, sehr weich ausgesprochen, so dass es fast wie Nihdé klingt. »

⁶⁷⁰ Charles FELLOWS, *op. cit.*, 1838, p. XVIII : « In obtaining the names of the villages and other places, and writing them down from the dictation, in most cases, of uneducated peasants, it may easily be conceived we made many errors [...]. We have preferred spelling the names according to the sounds of our own alphabet, in preference to those of the Italian, usually adopted by travellers in the East. By doing so we hope to render the map more practically useful. The engraved map is a facsimile of the manuscript document, thanks to the interest taken in it by Mr. Arrowsmith. »

Dans tous les cas, constatait Pierre de Tchihatcheff, la transcription devra admettre ses imperfections et reconnaître qu'elle ne livrera jamais au lecteur une idée précise de la prononciation réelle des toponymes sur le terrain :

En général il ne faut pas perdre de vue les diverses variantes que peut présenter l'orthographe des noms propres [turcs] dans nos langues européennes. Dans ces dernières, la valeur des sons étant parfaitement arrêtée, chaque nom [européen] a son orthographe invariable, tandis que les mots tirés des langues orientales, se trouvant composés de sons plus ou moins étrangers à notre alphabet, nous ne pouvons les rendre que par des équivalents plus ou moins défectueux. Nous ne saurons donc reproduire trop souvent une observation déjà émise par nous dans le cours de cet ouvrage, savoir : que chaque fois que l'on y trouve un nom turc orthographié de plusieurs manières différentes, il suffit que ces discordances ne soient jamais assez fortes pour ne point permettre de constater l'identité même du nom ; s'il en résulte de légères variantes quant à la manière de les prononcer, le lecteur pourra sans inconvénient adopter celle qu'il jugera à propos, vu que, de quelque manière qu'il s'y prenne, il ne sera jamais dans le vrai, et ne saisira les sons véritables que sur les lieux mêmes tout en renonçant à les faire valoir auprès de ceux qui n'y ont pas été, ou qui ne connaissent point les langues orientales⁶⁷¹.

Il prenait l'exemple du « h » aspiré et de la confusion que celui-ci pouvait entraîner, le voyageur risquant de substituer *kan*, « le sang », à *khan* « l'auberge » :

Les mots tirés des langues orientales, se trouvant composés de sons plus ou moins étrangers à notre alphabet, nous ne pouvons les rendre que par des équivalents plus ou moins défectueux. [...] Pour ne donner qu'un seul exemple (entre mille) de la valeur insignifiante que doivent avoir toutes les orthographes françaises adoptées pour les termes turcs, il suffirait de citer le mot Khan (édifice destiné aux voyageurs). On aura beau l'écrire Khan ou Kan, il n'en résultera pas moins une modification parfaitement fautive et même un contre-sens fort plaisant, vu que, ne pouvant rendre en français l'h aspiré on y substitue le k, ce qui donnera toujours Khan au lieu de Han que l'alphabet français refuse de rendre. Or, outre le mot Han, il y a aussi en turc le mot Kan, qui ne signifie point une taverne ou une auberge, mais bien du sang. Qu'on se figure maintenant un voyageur français qui, désirant se reposer de ses fatigues, va demander aux Turcs s'il peut trouver du sang pour se rafraîchir. Sans doute le timide voyageur ne sera pas pris, à cause de cela, pour un cannibale, mais il ne pourra manquer de donner aux graves Musulmans une fort mauvaise idée de la manière dont l'orthographe européenne fait prononcer leur langue⁶⁷².

Les enjeux de la transcription étaient essentiels puisqu'il en allait de la compréhension avec les populations locales sur le terrain. À travers cette anecdote, Pierre de Tchihatcheff résumait bien les malentendus qui pouvaient exister entre les voyageurs et les habitants des contrées traversées : si l'exemple proposé ici concernait des aspects pratiques du voyage, on imagine aisément les confusions possibles en matière de toponymie. L'oralité, source d'ambiguïté, était ainsi discréditée aux yeux de certains savants qui cherchaient, pour cette raison, à privilégier les sources écrites.

Le recours aux sources écrites : une alternative ?

Otto Blau pensait avoir résolu la question de la polyonymie qui gênait les cartographes européens, en proposant aux savants d'utiliser de nouvelles sources, à savoir, les sources administratives ottomanes. Il publia, en 1862, un article sur le sujet dans les *Petermanns geographische*

⁶⁷¹ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, « Errata et observations sur l'orthographe des noms orientaux. »

⁶⁷² *Ibid.*

Mittheilungen, intitulé : « Sur la description et la signification des toponymes turcs, en particulier en Asie Mineure⁶⁷³. » Il y notait :

Je dois ici aller à l'encontre de l'hypothèse répandue et abusive, selon laquelle l'orthographe de beaucoup de toponymes de ce pays n'est absolument pas sûre, parce qu'elle n'est nulle part écrite ou enregistrée de manière fiable. Il n'y a en Asie Mineure aucun village, aucun hameau, aucune ferme, dont le nom ne serait pas écrit ni enregistré. On se fait volontiers en Europe de ce point de vue une trop piètre image de l'administration turque⁶⁷⁴.

Les propos du consul Blau jetèrent un pavé dans la mare parmi les géographes et les orientalistes allemands. Ils soulignaient en effet le retard européen dans l'étude, la traduction et l'usage de ces documents administratifs ottomans. Ce retard était en réalité plus allemand qu'europpéen. Blau n'ignorait certainement pas, en effet, que les nouveaux registres officiels, les *salname*, publiés à Constantinople depuis la fin des années 1840, avaient déjà fait l'objet de publications et de traductions en France et en Angleterre au moment où il rédigeait son article. Rapports annuels (du persan : « almanach ») sur l'état des provinces publiés à partir 1847, ces documents statistiques pouvaient émaner des autorités centrales (*salname* impériaux) ou provinciales (*salname* provinciaux). Ils constituaient une source précieuse pour s'informer de la situation économique et démographique de l'Empire ottoman. À Paris, le *Bulletin de la Société de géographie* s'était fait l'écho de cette traduction en français et de son importance pour la géographie dans un numéro de l'année 1851 : « Le premier de ces annuaires, qui a paru en 1847, et fut traduit en français par un savant orientaliste et notre collègue, M.T.X. Bianchi, ancien *drogman* dans le Levant et secrétaire interprète au Ministère des affaires étrangères, a été imprimé à Paris en 1848⁶⁷⁵. » Le premier volume suscita un tel intérêt et une telle curiosité en Europe qu'il fit l'objet d'une traduction intégrale en français, publiée en trois livraisons dans le *Journal Asiatique* entre 1847 et 1848⁶⁷⁶ :

Il renferme, entre autres documents géographiques, des itinéraires dont je ferai usage dans le *Bulletin*, quoique M. Viquesnel, juge on ne peut plus compétent, ait reconnu quelques différences entre les distances officielles données dans cet annuaire et celles que ce voyageur a trouvées dans l'ouvrage de Boué, sur la carte de Weiss et dans ses propres itinéraires, différences qu'il aura la bonté de m'indiquer, et que je signalerai⁶⁷⁷. Le second annuaire, publié, ainsi qu'on vient de le voir, en 1849,

⁶⁷³ Otto BLAU, « Über die Beschreibung und Deutung Türkischer Ortsnamen, namentlich in Klein-Asien », *Petermanns Geographische Mittheilungen*, t. 2, 1862, p. 45-51.

⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 45 : « Ich muss hier der weit verbreiteten und gemissbrauchten Annahme, dass die Rechtschreibung vieler Ortsnamen in diesem Lande überhaupt wohl nicht festehe, weil sie nie geschrieben oder glaubhaft aufgezeichnet seien, entgentreten. Es giebt vielmehr in Klein-Asien kein Dorf, keinen Weiler, kein Gehöft, dessen Name nicht schriftlich vorhanden wäre und feststände. Man macht sich in dieser Beziehung in Europe häufig eine zu gering schätzende Vorstellung von der Türkischen Verwaltung. Diess Vorurtheil zu beseitigen und um künftige Reisende und Kartographen auf eine unschätzbare Quelle für richtige Schreibung der Namen aufmerksam zu machen, bemerke ich, dass in jedem Türkischen Verwaltungsbezirk ganz vollständige und anthentische Ortsverzeichnisse – in ihrer Anordnung denen ähnlich, welche Robinson, Palästina III, SS. 859 ff., für Palästina mitgetheilt hat – vorhanden sind. Man findet diese Verzeichnisse hauptsächlich in den Händen der Steuerbeamten, der Rekrutirungs-Kommissionen und Anderer, deren Beruf jährliche Bereisungen ihrer Distrikte von Dorf zu Dorf sind, um entweder Getreideaufkäufe für die Regierung zu machen (Mubajadschi) oder die Zehnten einzutreiben (Teeschirdschi), oder die Konskriptionen und Volkszählungen zu leiten (Nufus-Nasiri). »

⁶⁷⁵ Alexandre de la ROQUETTE, « Notice annuelle des progrès des Sciences géographiques et des travaux de la société de géographie pendant les années 1849 et 1850 », *Bulletin de la Société de géographie*, Juin 1851, p. 590.

⁶⁷⁶ Thomas Xavier Bianchi, *Annuaire impérial de l'Empire ottoman, ou Tableau de l'état politique, civil, militaire, judiciaire et administratif de la Turquie, publié en langue turque par ordre du gouvernement, à Constantinople, l'an de l'hégire 1266 (1849)*, par Ahmed-Vefik-Efendi, 1848. Cf. Stanford SHAW, « The Ottoman Census System and Population, 1831-1914 », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 9, 1978, p. 325-327.

⁶⁷⁷ Comme le rappelle Paul Dumont, la tradition du 'récit de voyage', en Turquie, est ancienne et comptabilise plusieurs œuvres majeures. Paul DUMONT, *op. cit.*, 2005, p. 69 : « Description détaillée de l'Empire ottoman et des terres avoisinantes, le monumental *Seyabatname* (Livre des voyages) d'Evliya Çelebi n'est pas seulement un des monuments incontournables de la littérature ottomane du XVII^e siècle ; il constitue aussi une mine inépuisable

n'est pas encore traduit, mais il va l'être par M. Bianchi, qui a promis de me communiquer le chapitre concernant la circonscription territoriale de l'Empire ottoman en *eyalet* (gouvernements généraux) et en *liva* (sous-gouvernements). C'est un des plus curieux sous le rapport géographique⁶⁷⁸.

Otto Blau ne se référait pas spécifiquement aux *salname* dans son texte de 1862, mais mentionnait des « index toponymiques » utilisés par les fonctionnaires « locaux » tant pour les impôts que pour la conscription. S'adressant toujours aux voyageurs et aux cartographes allemands, il poursuivait :

Afin de dépasser ce préjugé et afin d'attirer l'attention des futurs voyageurs et des cartographes sur des sources inestimables pour la graphie des noms, je tiens à faire remarquer, que dans chaque district administratif de Turquie sont disponibles des index de lieux très complets et authentiques. [...] On trouve ces index principalement dans les mains des collecteurs d'impôts, des commissions de recrutement, et dans les mains de ceux, dont le métier est de sillonner chaque année leur district de village en village pour faire ou bien des achats de céréales pour le gouvernement (Mubajadchi), ou bien pour récupérer le 10e (Teeschirdchi) ou encore pour diriger la conscription et le recensement (Nufus-Nasiri)⁶⁷⁹.

La remarque de Blau, adressée à ses compatriotes, était destinée à leur faire prendre conscience des ressources dont disposait l'Empire ottoman et à leur rappeler la réalité du pays dans lequel ils voyageaient. Il semble en effet, à suivre les débats publiés en Prusse au cours des années 1850-1860, que les savants allemands n'aient pas immédiatement pris la mesure de l'empire qu'ils parcouraient : leur hésitation à utiliser des sources administratives autochtones soulignait leur difficulté à considérer l'Empire ottoman comme un État structuré disposant d'une administration en propre. On se rappelle, par exemple, que Kiepert, dans son *Memoir* de 1854, avait proposé des estimations de la population de l'Empire sans prendre en compte les recensements ottomans de l'époque publiés, pourtant, depuis 1831. L'usage de sources écrites semblait pour Kiepert réservé aux textes antiques ou d'un registre littéraire. Outre l'influence de la *reine Geographie*, cette omission des sources administratives traduisait une certaine méconnaissance des réalités ottomanes, liée à la formation universitaire et intellectuelle des savants allemands de l'époque.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, en effet, l'*Altorientalistik*, tournée vers l'exégèse des textes classiques était prédominante dans la formation universitaire des États allemands. Dans son étude

d'informations pour les candidats au voyage ainsi que pour tous ceux qui s'intéressent au patrimoine historique, culturel et ethnographique d'un monde 'du milieu' couvrant une bonne partie des Balkans, de l'Orient proche et des rives méridionales de la Méditerranée. Plus près de nous, les 'relations d'ambassades' (*Sefaretname*), nombreuses à partir du XVIIIe siècle, peuvent aussi être considérées, pour certaines d'entre elles tout au moins, comme des invitations au voyage, assorties de descriptions d'itinéraires et d'informations pratiques sur les lieux traversés. Enfin, la deuxième moitié du XIXe siècle a vu fleurir, chez les Turcs, une littérature de voyage semblable à celle pratiquée par les auteurs européens de la même époque, proposant généralement des itinéraires à travers l'Europe, mais explorant aussi les contrées éloignées de l'Asie ou même de l'Amérique. »

⁶⁷⁸ Alexandre ROQUETTE, *op. cit.*, 1851, p. 590.

⁶⁷⁹ Otto BLAU, *op. cit.*, 1862, p. 45 : « Ich muss hier der weit verbreiteten und gemissbrauchten Annahme, dass die Rechtschreibung vieler Ortsnamen in diesem Lande überhaupt wohl nicht festehe, weil sie nie geschrieben oder glaubhaft aufgezeichnet seien, entgegenreten. Es giebt vielmehr in Klein-Asien kein Dorf, keinen Weiler, kein Gehöft, dessen Name nicht schriftlich vorhanden wäre und feststände. Man macht sich in dieser Beziehung in Europe häufig eine zu gering schätzende Vorstellung von der Türkischen Verwaltung. Diess Vorurtheil zu beseitigen und um künftige Reisende und Kartographen auf eine unschätzbare Quelle für richtige Schreibung der Namen aufmerksam zu machen, bemerke ich, dass in jedem Türkischen Verwaltungsbezirk ganz vollständige und authentische Ortsverzeichnisse – in ihrer Anordnung denen ähnlich, welche Robinson, Palästina III, SS. 859 ff., für Palästina mitgetheilt hat – vorhanden sind. Man findet diese Verzeichnisse hauptsächlich in den Händen der Steuerbeamten, der Rekrutirungs-Kommissionen und Anderer, deren Beruf jährliche Bereisungen ihrer Distrikte von Dorf zu Dorf sind, um entweder Getreideaufkäufe für die Regierung zu machen (Mubajadschi) oder die Zehnten einzutreiben (Teeschirdschi), oder die Konkskriptionen und Volkszählungen zu leiten (Nufus-Nasiri). »

consacrée à la philologie allemande du XIXe siècle, Pascale Rabault-Feuerhahn a bien souligné cette réalité spécifique au monde germanique et protestant :

Le souci de la lettre du texte biblique et la confrontation entre ses versions grecque, latine et hébraïque, sont fondateurs d'une tradition d'exégèse protestante qui eut pour effet de cantonner l'orientalisme aux langues utiles pour la connaissance de la Bible (l'arabe en tant que préalable à l'étude de l'hébreu, et les langues bibliques : chaldéen, araméen, syriaque). Les langues et les productions littéraires de l'Orient contemporain n'avaient pas droit à la considération des savants [cela vaut aussi pour les langues vernaculaires d'alors], et l'apprentissage linguistique ne visait pas des fins de communication : l'orientalisme prenait la forme exclusive d'une *Altorientalistik*, ou « étude des langues de l'Orient ancien » et se développait de manière privilégiée au sein des universités protestantes, où il occupait une fonction de propédeutique à la théologie⁶⁸⁰.

Cette situation provenait bien sûr de la faiblesse des attaches politiques et économiques qui liaient les États allemands à l'Orient jusqu'aux dernières décennies du XIXe siècle. Le manque d'une dimension « pragmatique » n'incitait pas à l'essor d'un « orientalisme profane », à l'étude d'un Orient *contemporain* ou *actuel* pour reprendre le terme d'Edward Said, détaché de l'exégèse biblique, comme cela était le cas à l'époque en Autriche, en France et en Grande-Bretagne : « Contrairement à ce qui se passait en Allemagne, [en France] l'orientalisme profane avait autant, sinon plus, droit de cité que l'orientalisme à but exégétique, et les langues de l'Orient contemporain faisaient depuis longtemps partie des enseignements proposés⁶⁸¹ ». Ainsi, la création de l'École spéciale des langues orientales vivantes, en 1795, avait renforcé l'enseignement des langues considérées comme nécessaires au commerce et à la diplomatie, à savoir l'arabe, le turc, le persan, le malais et le tatar⁶⁸².

Les études orientalistes ne pouvaient concurrencer, en Allemagne, les études dédiées à la philologie classique car elles ne bénéficiaient pas, à l'époque, de débouchés professionnels équivalents. À l'université, les chaires manquaient⁶⁸³ et pour cette raison, les connaissances et les méthodes d'apprentissage des langues orientales ne connurent pas d'amélioration notable jusqu'au début du XIXe siècle : « Les grammaires et lexiques en usage au début du XIXe siècle étaient toujours les mêmes qu'aux siècles précédents⁶⁸⁴. » Les voyageurs allemands partaient donc en Orient avec un certain handicap lié à la faiblesse de leur formation initiale. Contraints le plus souvent d'apprendre les langues orientales sur le terrain, les voyageurs avaient une image biaisée du pays dans lequel ils voyageaient. Kiepert avait ainsi d'abord étudié la philologie classique – centrée sur l'apprentissage du latin, du grec, et de l'hébreu – à Berlin et c'est seulement au cours de son premier voyage en Orient qu'il apprit le turc, en particulier lors de sa convalescence dans les Dardanelles, qu'il passa dans la famille de son guide, au cours de l'hiver 1841-1842⁶⁸⁵. Au retour de ce premier voyage, Kiepert se mit à l'arménien et à l'arabe⁶⁸⁶ avec Heinrich Petermann,

⁶⁸⁰ Note de l'auteur : « L'impulsion donnée aux études orientales par la théologie s'explique bien sûr également par l'intérêt missionnaire », Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008, p. 93.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁸² Pascale RABAULT-FEUERHAHN, Céline TRAUTMANN-WALLER, « Itinéraires orientalistes entre France et Allemagne », *Revue germanique internationale*, 7, 2008.

⁶⁸³ Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2003.

⁶⁸⁴ Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *op. cit.*, 2008, p. 95.

⁶⁸⁵ Cf. chapitre 2. Helmuth von Moltke et les militaires de la mission de 1836-1839 avaient, eux aussi, appris le turc sur le terrain.

⁶⁸⁶ On se rappelle que Kiepert avait notamment contribué aux travaux de Robinson et Smith, deux missionnaires américains qui avaient entrepris, en 1838, une investigation locale de la toponymie biblique, confrontant sur place la nomenclature des localités de la Terre Sainte mentionnées dans les Écritures, avec la toponymie arabe de la Palestine. Il ressortait de cette étude que la nomenclature de la Bible, en tant qu'elle pouvait être contrôlée par les indications anciennes de direction et de distances, s'était perpétuée à peu près sans exception dans les dénominations arabes. Kiepert avait réalisé, à la demande des deux missionnaires, les cartes de la Palestine illustrant leurs recherches. Cf. Lothar ZÖGNER, *op. cit.*, 1999, p. 44-61.

professeur à l'université de Berlin, qui avait publié, en 1837, une *Grammaire de la langue arménienne* (*Grammatica linguae armenicae*).

Signe d'une évolution des préoccupations, Heinrich Petermann consacra certains de ses écrits à la situation politique de l'Empire ottoman. Il avait notamment publié, en 1842, un compte rendu relatif aux réformes ottomanes. Mais c'est plus spécifiquement dans les années 1860 et surtout 1870 que les préoccupations changèrent, en raison de l'intérêt économique croissant qui se cristallisa sur l'Anatolie. L'enjeu pratique commença à supplanter les *realia* antiques donnant à l'orientalisme une dimension plus contemporaine, plus proche des orientalismes britannique et français. Cette évolution ne se passa pas sans heurts, comme l'illustre la querelle qui éclata en 1856 entre Andreas David Mordtmann et Emil Rödinger.

Andreas David Mordtmann, bien qu'ayant reçu à titre honorifique un doctorat de l'université de Kiel dont l'orientaliste autrichien Josef von Hammer-Purgstall lui avait fait compliment, n'avait jamais complètement été admis au sein des cercles académiques ; non seulement il n'avait pas obtenu de chaire universitaire et avait dû travailler comme drogman au service de l'Espagne puis des villes de la Hanse à Constantinople⁶⁸⁷, mais encore, certains orientalistes, comme le professeur de l'université de Halle, Emil Rödinger (1801-1874), lui refusaient une reconnaissance savante de ses publications. Dans la revue de la Deutschen Morgenländischen Gesellschaft (Société Orientaliste allemande), Rödinger avait en effet attaqué, en 1856, la valeur scientifique des *Reiseskizzen* (Esquisses de voyage) que Mordtmann venait de publier dans la revue *Das Ausland*⁶⁸⁸. Mordtmann lui avait répondu vigoureusement :

Je voudrais demander à Monsieur le Professeur : qu'est-ce que la Science ? Mais comme je ne suis ni professeur ordinaire ni professeur extraordinaire, mais un simple homme d'affaires, il ne me revient pas de soulever une telle question. Mon intention n'est pas de polémiquer [...] mais il ne me vient pas à l'esprit de refuser à ces recherches leur valeur scientifique. La statistique et la topographie ne sont-elles pas aussi des sciences⁶⁸⁹ ?

Comme l'a bien montré Sabine Mangold, Emil Rödiger s'inscrivait dans une tendance à la professionnalisation du champ scientifique qui touchait les études orientalistes à l'époque. Ainsi, la même année, en 1856, l'orientaliste Schlottmann avait publié une nécrologie de Joseph von Hammer-Purgstall qui avait fait polémique, puisqu'il y refusait à ce dernier le titre d'orientaliste savant, à cause de son activité d'interprète. De la même façon Rödinger refusait à « l'homme d'affaires » Mordtmann, vivant en Orient, mais sans formation spécialisée ni poste académique,

⁶⁸⁷ Il avait obtenu, en janvier 1846, un poste au service de la mission espagnole à Constantinople et fut ensuite, de 1851 à 1859 chargé d'affaires des villes de la Hanse de 1851 à 1859, date à laquelle la représentation hanséatique fut supprimée.

⁶⁸⁸ Mordtmann était un correspondant régulier de la Morgenländische Gesellschaft et il avait fait paraître de nombreux articles dans la presse allemande. De 1850 et 1858 il tint une chronique dans le journal populaire, *Das Ausland, ein Tagblatt für Kunde des geistigen und sittlichen Lebens der Völker mit besonderer Rücksicht auf verwandte Erscheinungen in Deutschland* (*L'Étranger, journal quotidien pour l'étude de la vie intellectuelle et morale des peuples avec une attention particulière aux phénomènes qui s'y rattachent en Allemagne*). Le journal, fondé à Munich, en 1828, par le Literarisch-Artistischen Anstalt, filiale munichoise de l'éditeur Cotta, était à l'origine un quotidien de quatre pages publié sur un papier d'assez mauvaise qualité qui s'occupait dans une perspective assez généraliste, d'histoire, d'économie et de littérature. En 1854, le géographe Oscar Peschel fut nommé directeur de la revue et le journal prit un tour plus clairement géographique, en changeant, notamment de sous-titre : *Das Ausland : Überschau der neuesten Forschungen auf dem Gebiete der Natur-, Erd- und Völkerkunde* (*L'Étranger : Aperçu des recherches les plus récentes sur la science de la nature, la géographie et la science de l'homme*).

⁶⁸⁹ Sabine MANGOLD, *op. cit.*, 2004, p. 88 : « Ich möchte den Herrn Professor fragen: Was ist Wissenschaft? Da ich aber weder ordentlicher noch ausserordentlicher Professor, sondern bloss einfacher Geschäftsmann bin, so steht es mir nicht zu, eine so vornehme Frage aufzuwerfen. Ich will auch nicht polemisieren [...] Aber es fällt mir nicht ein, diesen Untersuchungen ihren wissenschaftlichen Wert abzusprechen. Aber sind Statistik und Topographie auch keine Wissenschaften? Ähnlich wie Hammer wegen seiner Tätigkeit als Dolmetscher aus dem Kreis der professionellen und wissenschaftlichen Orientalisten ausgeschlossen wurde, verweigerte Rödiger auch dem im Orient lebenden „Geschäftsmann“ ohne orientalistische Fachausbildung und Universitätsamt die Anerkennung als Wissenschaftler. »

une reconnaissance « scientifique ». Cette absence de reconnaissance venait tout autant du statut de Mordtmann que de ses centres d'intérêt : s'intéresser aux statistiques et à la topographie, en se détachant de l'exégèse des textes classiques et des études antiquisantes, étaient un risque que l'*establishment* orientaliste, ou, du moins, certains de ses représentants, ne voulait pas courir.

La publication du consul Blau concernant les sources administratives ottomanes s'inscrivait ainsi dans ce contexte d'essor d'un orientalisme profane. L'enthousiasme de la découverte de sources administratives jusque-là ignorées explique sans doute qu'Otto Blau, par ailleurs fin orientaliste, n'ait pas interrogé plus avant la fiabilité des documents dont il faisait la promotion, ni questionné leurs limites et leurs biais éventuels. L'enregistrement des noms par les administrateurs de l'Empire ne disait rien, en effet, sur la manière dont les toponymes étaient collectés, ni sur les choix qui présidaient à leur calligraphie.

La publication de l'article de Blau donna lieu à un débat très vif avec Mordtmann, alors chargé d'affaires des villes de la Hanse. Il faut dire que les reproches formulés par Blau, en 1862, visaient tout particulièrement les travaux d'Heinrich Barth⁶⁹⁰ auxquels Mordtmann avait participé. Se sentant donc indirectement visé par les critiques de Blau, Mordtmann lui adressa une réponse cinglante, soutenant vigoureusement l'enquête orale et critiquant sévèrement la fiabilité des documents administratifs qu'il proposait. Défendant notamment le plan de la ville de Karahissar, au sud-est de Bursa, dressé par Barth, en 1858, Mordtmann écrivait ainsi :

En ce qui concerne les noms restant sur le plan de Karahissar du Dr. Barth, je dois faire remarquer ainsi que notre guide dans la ville et dans les environs ne possédait pas seulement une science des lieux [*Ortskunde*] exacte mais encore, en plus de cela, un organe vocal [*Sprachorgan*] très sonore et distinct, de telle sorte que l'entretien avec lui coulait très naturellement de lui-même. Je peux de ce fait me porter garant de tous les noms [indiqués] sur ce plan et ignorer ainsi les rectifications de Monsieur le Dr. Blau, lesquelles s'appuient seulement sur un registre arménien confus⁶⁹¹.

Disqualifiant les sources proposées par Blau, Mordtmann soulignait leur manque de fiabilité issu, selon lui, de leur caractère « provincial » et du biais causé par la langue arménienne. Les langues minoritaires étaient en effet utilisées dans l'administration de l'Empire : comme l'indique Johann Strauss, « après l'ère des Réformes au XIXe siècle, la plupart des langues entrant dans cette catégorie [l'arabe, le grec, l'arménien, le judéo-espagnol et les variétés serbes, bulgares et russes du vieux slave], étant utilisées dans certaines sections de l'administration, dans les gazettes officielles plurilingues, les annuaires statistiques (*salname*) etc., ont joui alors d'un statut quasiment semi-officiel⁶⁹² ». Or, « à part le turc-ottoman et l'arabe (qui utilisaient les mêmes caractères), chacune de ces langues avait son propre alphabet, bien distinct et inaccessible aux non-initiés⁶⁹³ ». Ainsi, si l'Empire était plurilingue, il n'était pas nécessairement polyglotte⁶⁹⁴.

Poursuivant son argumentaire, Mordtmann attaquait le registre arménien utilisé par Blau en ces termes :

Pour preuve de la dernière affirmation, je ne citerai qu'un seul exemple. Dr. Barth écrit *Karaschinscher*, Kiepert *Karatscharschi*, mon propre journal donne *Karyschyndsche* ; lequel de ces noms est correct, je

⁶⁹⁰ Les *Petermanns geographische Mittheilungen* faisaient un compte rendu de ces travaux en 1862 : « Dr. H. Barth über Rechtsbeschreibung und Deutung Türkischer Ortsnamen in Klein-Asien », p. 183.

⁶⁹¹ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 439-440 : « Was die übrigen Namen auf Dr. Barths Plan von Karahissar betrifft, so bemerke ich, dass unser Führer in der Stadt und Umgegend nicht nur die genaueste Ortskunde besass, sondern auch außerdem ein sehr sonores und deutliches Sprachorgan hatte, sodass die Unterhaltung mit ihm sehr fließend vor sich ging. Ich kann nun alle Namen auf diesem Plan verbürgen und übergehe daher die Berichtigungen des Herrn Dr. Blau, welche sich bloss auf ein undeutlich geschriebenes armenisches Register stützen. »

⁶⁹² Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1995, p. 223.

⁶⁹³ *Ibid.*

⁶⁹⁴ Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 268.

ne sais pas mais il est certain que le Dr. Barth et moi-même, de même que l'informateur de Kiepert [*Kiepert's Gewährsmann*] avons tous entendu à la fin du nom une sifflante ; Monsieur Blau cependant corrige en *Kharaschenle* ; avions-nous tous les trois des oreilles si fières que nous ne pouvions pas distinguer une sifflante d'un « l » ? La chose s'explique facilement du fait qu'en arménien les lettres sch, dsch et l se ressemblent beaucoup et peuvent être facilement confondues à cause de cela lorsque l'écriture est un peu négligée ; je suppose donc que le document que Monsieur le Dr. Blau a devant lui, a écrit le nom exactement comme moi⁶⁹⁵.

L'ouïe contre la vue, l'écoute contre la lecture, la tension entre ces deux filtres de la perception était ancienne : « Nous préférons la vue à tout le reste », écrivait Aristote, « les yeux sont des témoins plus sûrs [...] que les oreilles », affirmait Héraclite⁶⁹⁶. La vue qui remportait la majorité des suffrages chez les auteurs antiques, et ici, chez Blau, montrait cependant ses limites. Le déchiffrement d'un texte posait en effet autant de problèmes au lecteur, que la distinction des sons à l'auditeur. Ici, c'est la concordance des observations qui faisait argument d'autorité (« avions-nous tous les trois des oreilles si fières... ? »). Mordtmann jugeait en effet nécessaire de corrélérer les dires de plusieurs témoins pour s'assurer de la fiabilité de l'information.

Mordtmann poursuivait sa critique du document utilisé par Blau qui n'était en rien, selon lui, une « liste officielle » du gouvernement central, mais un travail « local », considéré comme assez « grossier » :

Pour caractériser le document que Monsieur le Dr. Blau voudrait volontiers avoir vu comme une liste officielle des autorités du pays, le nom *Armudly*, que le Dr. Barth écrit *Armutlü*, ce qu'on ne peut pas prononcer, comme chacun sait, autrement que comme la variante orthographique donnée par Monsieur le Dr. Blau, est utile. Un fonctionnaire d'État cependant qui voudrait écrire *Armudly*, provoquerait à coup sûr un soupçon de la plus grave ignorance chez tous ses collègues et supérieurs, et chacun de ses scribes pourrait lui dire immédiatement qu'*Armudly* est grossier et rustre et qu'il devrait écrire *Amrudly*. Mais de la part d'un collecteur de la dîme [*Zehntenpächter*] arménien dans la région du Pont, on ne peut bien sûr pas exiger cela⁶⁹⁷.

Les documents écrits devaient donc, eux aussi, être soumis à la critique : celle de Mordtmann ne s'exprimait pas à l'égard de toutes les sources administratives ottomanes, mais plutôt à l'égard de sources « provinciales », qui n'étaient pas dignes, selon lui, des sources impériales de la capitale. Sur un ton condescendant, il ajoutait :

Pour les non-connaisseurs, je fais remarquer ainsi que cela revient à ce que quelqu'un écrive en allemand *Hilfe* ou *Hülfe*, *Gebirge* ou *Gebürge*, *liederlich* ou *lüderlich* ; cela ne vaut cependant pas la peine d'aller plus loin dans de telles médiocrités ; le mouton provincial Khoi que Monsieur Dr. Blau a

⁶⁹⁵ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 439-440 : « Nur zum Beleg der letzteren Behauptung führe ich ein einziges Beispiel an. Dr. Barth schreibt Karaschinscher, Kiepert Karatscharschi; mein eigenes Tagebuch gibt Karyschyndsche; welcher von diesen Namen richtig ist, weiss ich nicht, soviel aber ist sicher, dass Dr. Barth und ich, sowie Kiepert's Gewährsmann sämtlich am Schluss des Namens einen Zischlaut gehört haben; Herr Blau aber verbessert Kharaschenle; sollten wir drei so dicke Ohren gehabt haben, dass wir nicht einen Zischlaut von 1 unterscheiden konnten? Die Sache erklärt sich einfach dadurch, dass im Armenischen die Buchstaben sch, dsch und l sich sehr ähnlich sehen und bei etwas vernachlässigter Schrift daher leicht verwechselt werden; ich vermute also, dass das Dokument, welches Herr Dr. Blau vor sich hatte, den Namen geradeso geschrieben hat wie ich. »

⁶⁹⁶ François HARTOG, *op. cit.*, 1991, p. 395-459. Ces deux citations soulignent la nécessité de se rendre sur les lieux mêmes et de ne pas se contenter de témoignages indirects, des « oui-dire ». Il ne s'agit donc pas exactement du même sens que celui employé par Mordtmann concernant la confrontation des sources écrites et orales.

⁶⁹⁷ Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 441 : « Zur Charakterisierung des Dokumentes, welches Herr Dr. Blau gern als eine amtliche Liste der Landesbehörden angesehen haben möchte, dient der Name Armudly, den Dr. Barth Armutlü schreibt, was man bekanntlich nicht anders aussprechen kann als die von Herrn Dr. Blau gegebene orthographische Variante. Ein Staatsbeamter aber, welcher Armudly schreiben wollte, würde unfehlbar den Verdacht der ärgsten Unwissenheit bei allen seinen Kollegen und Vorgesetzten erregen, und jeder seiner Schreiber würde ihm sogleich sagen können, dass Armudly plump und bäurisch sei und dass er Amrudly schreiben müsse. Von einem armenischen Zehntenpächter im Pontus kann man freilich das nicht verlangen. »

trouvé Dieu sait où, on le lui laissera volontiers pour qu'il tienne compagnie au bouc de Zacharie. Si cependant monsieur le Dr. Blau voulait bien se souvenir, comment son propre nom fut déformé pendant plusieurs années dans l'Almanach officiel de la Porte, il pourrait peut-être ainsi renoncer, dans une certaine mesure, à présenter l'autorité de ces sources officielles comme tout à fait incontestable⁶⁹⁸.

Transparaît ici de manière indirecte, un règlement de compte entre les deux hommes souhaitant tous deux être reconnus comme orientalistes, l'un, Mordtmann, en poste dans la capitale dénigrant l'autre, Blau, alors en poste à Trébizonde. L'expression de « mouton provincial » pour qualifier le collecteur d'impôts arménien, attaquait ainsi indirectement Otto Blau qui résidait alors en *province*. Touchant à un registre plus personnel, la dernière remarque de Mordtmann (« Si seulement le Dr. Blau voulait bien se souvenir... ») apportait le coup de grâce : selon son fils Paul, le nom du consul Blau fut en effet longtemps orthographié « Pillav » (c'est-à-dire *pilav* : riz) dans les documents administratifs ottomans de l'époque⁶⁹⁹.

Dans l'hypothèse où les sources écrites auraient été fiables, l'enquête orale en matière de toponymie s'avérait néanmoins indispensable pour connaître la prononciation locale qui variait en fonction des langues et des dialectes. Les critères pragmatiques qui présidaient à la réalisation d'index par les administrateurs de l'Empire (qu'ils émanent des pouvoirs locaux ou de l'administration centrale) ne correspondaient pas forcément aux besoins des cartographes européens : les appellations administratives pouvaient, en effet, ne pas correspondre avec celles en vigueur parmi les populations locales. Le document écrit, tout comme le témoignage oral, n'étaient utiles que s'ils faisaient l'objet d'une critique rigoureuse. Mais qui était en mesure de faire un tel travail ?

3. La multiplication des interlocuteurs

Les récits de voyages de la seconde moitié du XIX^e siècle témoignent de l'usage répandu – pour ne pas dire systématique – de la carte de Kiepert lors des voyages en Asie Mineure. La carte avait une fonction d'orientation pratique sur le terrain : si la carte de Kiepert était « indispensable au voyageur », ces derniers ne cessaient cependant de s'en plaindre : sur place, ils cherchaient en vain des lieux qui n'existaient pas, traversaient difficilement des reliefs que la carte n'indiquait pas et découvraient des lieux qui n'étaient pas inscrits sur le papier. « J'ai cru devoir supprimer plusieurs localités qui figurent sur la carte de M. Kiepert », écrivait ainsi Pierre de Tchihatcheff, « parce qu'il m'a été impossible de les identifier avec les localités existantes⁷⁰⁰ ». Le *Guide Joanne*, comme Kiepert lui-même, reconnaissaient les limites de la carte : les voyageurs savants mais aussi les touristes étaient encouragés à l'améliorer, à la confronter au terrain et à collecter des informations susceptibles d'en rectifier les erreurs ou d'en limiter les imprécisions. Le *Guide* encourageait les touristes en ces termes :

L'Orient est encore si peu connu que toute observation consciencieusement recueillie y prend une valeur réelle. Nous ne saurions trop engager le voyageur à prendre constamment des notes sur les

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 441 : « Für diese Nichtkenner bemerke ich also, dass es darauf hinausläuft, als wenn einer im Deutschen Hilfe oder Hülfe, Gebirge oder Gebürge, liederlich oder lüderlich schriebe; es verlohnt sich aber nicht der Mühe, auf solche Armseligkeiten weiter einzugehen; auch den Provinzialhammel Khoi den Hr. Dr. Blau Gott weiss wo aufgefunden hat, wird man ihm gern lassen, damit er dem Bock von Zychari Gesellschaft leiste. Wenn indessen Hr. Dr. Blau sich erinnern möchte, wie sein eigener Name mehrere Jahre lang in dem offiziellen Staatsalmanach der Pforte verunstaltet war, so dürfte er doch wohl einigermassen Abstand nehmen, die Autorität dieser offiziellen Quellen als so ganz unantastbar darzustellen. »

⁶⁹⁹ Paul BLAU, *op. cit.*, 1928, p. 47.

⁷⁰⁰ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. VIII.

distances, la nature du sol ou de la végétation, la mesure des monuments, les détails de mœurs qui le frapperaient. Que le simple touriste ait l'ambition de se faire écouter à son retour, de répandre les connaissances qu'il aura acquises, il sera utile non seulement à lui-même, mais ses observations pourront devenir le point de départ des travaux les plus sérieux, des découvertes les plus utiles⁷⁰¹.

Cet extrait montre bien que l'observation et la collecte de faits géographiques n'étaient pas réservées aux seuls savants *accrédités*. S'ils acceptaient de respecter un certain nombre de règles, les touristes étaient en mesure d'apporter leur concours à la science. Le tourisme en Orient restait encore, il est vrai, au milieu du XIXe siècle, une « aventure individuelle réservée à quelques excentriques fortunés, amateurs de sensations rares⁷⁰² », c'est-à-dire à une élite qui avait les moyens – matériels et intellectuels – de se livrer à de telles observations. Mais les compétences techniques distinguaient néanmoins l'amateur, le touriste et le voyageur savant – par ailleurs très proches d'un point de vue sociologique : la collecte d'informations permettant de rectifier les cartes topographiques était théoriquement à la portée de tous, mais nécessitait en réalité un savoir-faire technique que tous les voyageurs ne maîtrisaient pas.

Contrairement aux touristes, dont les séjours étaient limités dans le temps, les « Allemands de l'étranger » pouvaient se livrer à des observations détaillées sur des périodes longues. Les expatriés allemands présents sur le terrain ottoman jouèrent ainsi un rôle central dans la rectification des cartes de Kiepert. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, leur nombre augmenta en raison de l'évolution des situations économiques et politiques : la crise économique des années 1840 conjuguée à l'échec de la Révolution libérale de 1848 engendrèrent un mouvement de départ important. Intermédiaires en poste dans la capitale ou dans les différentes villes de l'Empire, certains disposaient de compétences graphiques – c'était le cas des ingénieurs, des architectes et des militaires notamment. Ils furent ainsi amenés à jouer un rôle d'autant plus important dans la transmission de données cartographiques à Berlin qu'à la même époque, la Prusse, aux prises avec sa politique intérieure et ses objectifs européens, ne lança pas de politique ambitieuse de soutien aux voyages savants.

La Société de Géographie de Berlin se chargea bien de soutenir des voyages scientifiques en Orient comme celui d'Heinrich Petermann, professeur d'Orientalistik à l'université de Berlin de 1852 à 1855⁷⁰³ ou encore d'Heinrich Barth, en 1858⁷⁰⁴. Et, depuis les années 1860, deux fondations berlinoises apportaient leur soutien aux voyages d'exploration, en particulier vers l'Afrique : la fondation Ritter (*Carl Ritter-Stiftung*) fondée par la Société de géographie de Berlin en 1860 (dont Heinrich Barth prit la présidence) et la fondation Alexandre von Humboldt pour les sciences naturelles et les voyages (*Alexander-von-Humboldt-Stiftung für Naturforschung und Reisen*), créée par l'Académie royale des Sciences la même année. La seconde, financée par l'État prussien, disposait de plus de moyens que la première et encourageait avant tout les voyages qui promettaient de nouvelles découvertes en botanique et en zoologie. La fondation Ritter dont le capital initial était de 5 000 thalers⁷⁰⁵ encourageait, quant à elle, des voyages d'exploration géographique aux limites plus floues⁷⁰⁶. Mais contrairement à la France, les expéditions étaient

⁷⁰¹ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT, *op. cit.*, 1861, p. 26.

⁷⁰² Paul DUMONT, *op. cit.*, 1982, p. 339-340 : « Il faudra attendre les dernières décennies du XIXe siècle pour voir débarquer sur les quais de la gare de Sirkeci, terminus de l'Orient-Express, des cohortes entières de touristes assoiffés d'exotisme. »

⁷⁰³ Heinrich PETERMANN, *op. cit.*, 1865.

⁷⁰⁴ Heinrich BARTH, *op. cit.*, 1860.

⁷⁰⁵ « Statuten, Beitrags- und Stifterverzeichnis (Stammkapital: 5000 Thalers) der Ritter-Stiftung », in *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1861, p. 155 et suivantes.

⁷⁰⁶ Cornelia ESSNER, *op. cit.*, 1985, p. 20.

rarement financées directement par l'État⁷⁰⁷. Comme le souligne Malte Fuhrmann, c'est avec ses fonds personnels que Carl Humann, ami de Kiepert, commença, en 1867, à fouiller le site de Pergame et « un tel engagement privé pour les ruines de l'Anatolie occidentale n'était en rien exceptionnel⁷⁰⁸ ». L'heure n'était pas aux grandes expéditions scientifiques en Orient comme en témoigne la lenteur des négociations concernant les fouilles d'Ernst Curtius à Olympie qui débutèrent en 1853 et furent reportées à plusieurs reprises, jusqu'en 1875⁷⁰⁹. Le géographe Oscar Peschel (1826-1875) déplorait cette situation. En 1865, dans son ouvrage *Geschichte der Erdkunde* (*Histoire de la Géographie*), il plaidait pour de nouveaux modes de financements⁷¹⁰. En 1868, Pierre Aymar-Bression comptait 23 sociétés savantes à Berlin (en incluant l'Académie royale des Sciences) et 258 au total dans l'ensemble des territoires sous domination prussienne⁷¹¹. La Société de géographie de Leipzig avait été créée en 1861, suivie, en 1863, par celle de Dresde et, en 1867, par celle de Kiel⁷¹².

Les réseaux constitués par les Allemands de l'étranger étaient une aubaine pour la Mère patrie et leur mobilisation offrait une véritable agence de renseignements au service des puissances occidentales. Les savants qui souhaitaient entreprendre des expéditions devaient le plus souvent trouver des soutiens financiers privés ou compter sur leur fortune personnelle : les expatriés, déjà installés dans l'Empire ottoman, n'avaient, eux, pas besoin d'engager de telles dépenses et représentaient donc des interlocuteurs à moindre coût pour les cartographes allemands. D'une époque de voyages érudits tournés vers la recherche de sites antiques, le dispositif évoluait vers une collecte systématique d'informations de toute nature sur la situation de l'Empire ottoman, à laquelle participait la cartographie, et qui avait pour principale finalité l'investissement économique.

Faire de l'Asie Mineure « l'Inde des Allemands⁷¹³ » gagnait les esprits des milieux d'affaires.

Ambassades et consulats, antichambres de l'exploration

Les diplomates jouèrent un rôle central dans les formes de sociabilité et d'échanges entre les expatriés. Courroie de transmission entre les différents acteurs présents sur le terrain, les diplomates faisaient remonter les informations à Berlin et incitaient sur place les ressortissants européens à explorer des contrées méconnues. Dans les années 1850-1860, le temps où Helmuth von Moltke se sentait seul dans la capitale ottomane semblait bien lointain : la ville était devenue un lieu de rencontres entre savants, où les informations circulaient, et où ces derniers organisaient leur voyage vers l'intérieur du pays. Les voyageurs pouvaient même y trouver les ressources nécessaires pour exploiter sur place certains des matériaux récoltés au cours de leurs pérégrinations comme Tchihatcheff qui fit appel à « M. le docteur Noé, pharmacien prussien, employé pendant très longtemps au service de la Porte » pour « s'occuper de l'examen chimique

⁷⁰⁷ On connaît le rôle joué notamment par le ministère de l'Instruction publique français, Cf. Jean-Christophe BOURQUIN, *L'État et les voyageurs savants : légitimités individuelles et volontés politiques – Les missions du ministère de l'Instruction Publique 1842-1914*, 1993.

⁷⁰⁸ Malte FUHRMANN, *op. cit.*, 2006, p. 88.

⁷⁰⁹ Entre autres à cause de la guerre de Crimée puis de l'« affaire Schliemann ».

⁷¹⁰ Oscar PESCHEL, 1865, in Cornelia ESSNER, *op. cit.*, 1985, p. 20-24.

⁷¹¹ Pierre AYMAR-BRESSION, *Histoire générale de l'Exposition universelle de 1867 : Les puissances étrangères*, 1868, p. 115.

⁷¹² Il fallut attendre la fin des années 1870 pour que cette situation change effectivement et que le nouvel empire allemand, doté de moyens bien plus importants, apporte désormais un soutien direct aux expéditions scientifiques (cf. le chapitre suivant).

⁷¹³ Nous empruntons l'expression à Philippe ALEXANDRE, in Sylvie GRIMM-HAMEN, Philippe ALEXANDRE (dir.), *op. cit.*, 2007, p. 209.

et thermométrique de plusieurs de ces sources⁷¹⁴ ». Constantinople émergeait donc comme *laboratoire*.

Alors que Schönborn, Löw et Kiepert n'avaient pas pris le temps en 1841, d'aller saluer le comte de Königsmarck alors légat de Prusse à Constantinople, les voyageurs de la seconde moitié du siècle manquaient rarement une occasion d'aller saluer leurs représentants. Certains d'entre eux, plus enclins aux sociabilités, s'engageaient dans une véritable tournée des consulats :

Nous restâmes douze jours à Constantinople jusqu'au départ du prochain vapeur de la Lloyd pour la Syrie – écrivait Heinrich Petermann à propos de son voyage de 1852-55 – et nous utilisâmes ce temps, pour examiner les curiosités de la ville et des environs et pour faire des visites. Nous vîmes tout d'abord le Dr. Rosen⁷¹⁵ lequel avait déjà été désigné consul de Jérusalem et voulait sous peu s'y rendre et logeait dans le même hôtel que nous. Après avoir pris ensemble, à la manière orientale, un petit déjeuner chaud, il nous conduisit à la Légation où nous fîmes la connaissance du chancelier Monsieur Testa et du Dr. Wilhelm Peters. [...] [Le lendemain,] nous allâmes d'abord chez Monsieur de Malinowsky, commandant d'Artillerie de la Garde royale de Prusse en détachement [a. D] qui était entré au service de la Turquie depuis de nombreuses années. Malheureusement nous ne le trouvâmes pas chez lui où il n'y avait que sa femme et ses enfants. [...] [Puis,] les jours suivants nous rendîmes visite au Légat royal de Prusse, Monsieur de Wildenbruch. Il nous reçut d'une manière avenante et nous invita à venir passer le dimanche suivant dans sa résidence d'été à Arnaut Kjoë. [...] Le dimanche 4 juillet, nous assistâmes tout d'abord à l'office religieux à l'hôtel de la Légation royale de Prusse et nous rendîmes ensuite visite au Consul-général de la Hanse, Monsieur le Dr. Mordtmann, au Consul-Général autrichien, Monsieur de Mihanovitj qui nous montra son exquisite collection de monnaies grecques, romaines et autres et nous partîmes de là dans un caïque vers Arnaut kjoë chez le légat royal de Prusse, Monsieur de Wildenbruch⁷¹⁶.

Les diplomates britanniques et autrichiens bénéficiaient d'une bonne réputation auprès des voyageurs :

La réputation dont Prokesch [l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople] jouissait dans le cercle des géographes et des cartographes était encore vive dans les dernières années de son séjour constantinopolitain. Ainsi le célèbre géographe Kiepert lui rendit visite à Constantinople en 1870 en revenant de Syrie et d'Asie Mineure et manifesta par là son estime à l'un des diplomates connu dans la géographie⁷¹⁷.

⁷¹⁴ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 327.

⁷¹⁵ Georg Rosen (1821-1891) diplomate et orientaliste. Drogman auprès de la Légation de Prusse à Constantinople en 1844 après des études à Berlin et Leipzig, consul de Prusse à Jérusalem en 1853, consul général de la Confédération d'Allemagne du Nord à partir de 1867 et plus tard de l'Empire allemand à Belgrade. Il resta célèbre pour ses écrits sur les langues iraniennes et caucasiennes : *Rudimenta persica*, Leipzig, 1843 ; *Über die Sprache der Laxen*, Lemgo, 1844 ; *Osetische Grammatik*, Lemgo, 1846.

⁷¹⁶ Heinrich PETERMANN, *op. cit.*, 1865, p. 18-26 : « Wir blieben zwölf Tage in Konstantinopel, bis zu dem Abgang des nächsten Lloyd-Dampfschiffes nach Syrien, und benutzten diese Zeit, um die Sehenswürdigkeiten der Stadt und Umgegend in Augenschein zu nehmen, und Besuche zu machen. Wir sahen zuvorderst Dr. Rosen, welcher, schon designirter Consul von Jerusalem, demnächst dahin abgehen wollte, und in demselben Hôtel mit uns wohnte. Nachdem wir zusammen nach orientalischer Weise ein warmes Frühstück eingenommen hatte, geleitete er uns in die Gesandtschaft, wo wir die Bekanntschaft der Herren Testa, des Kanzlers, und des Dr. Wilhelm Peters. [...] Zuerst gingen wir zu Herrn v. Malinowsky, k. Pr. Major der Garde-Artillerie a. D., welcher seit einer Reihe von Jahren in türkische Dienste getreten ist. Leider trafen wir ihn selbst nicht zu Hause, sondern nur seine Frau und Kinder. [...] Den folgenden Tag machten wir dem k. Pr. Gesandten, Herrn von Wildenbruch, einen Besuch. Er empfing uns sehr freundlich, und lud uns für den nächsten Sonntag nach seiner Sommerwohnung in Arnaut kjoë ein. [...] Sonntag, den 4. Juli, wohnten wir zuerst dem Gottesdienst im k. pr. Gesandtschaftshôtel bei, machten dann Besuche bei dem hanseatischen General-Consul, Hrn. Dr. Mordtmann, und bei dem österreichischen General-Consul, Herrn v. Mihanovitj, welcher uns seine auserlesene Sammlung griechischer, römischer und anderer Münzen zeigte, und fuhren hierauf in einem Kaik nach Arnaut kjoë zu dem königl. preuss. Gesandten Herrn von Wildenbruch. »

⁷¹⁷ Daniel BERTSCH, *Anton Prokesch von Osten (1795-1876). Ein Diplomat Österreichs in Athen und an der Hohen Pforte. Beiträge zur Wahrnehmung des Orients im Europa des 19. Jahrhunderts*, 2005, p. 529 : « Der Ruf, den Prokesch in den Kreisen der Geo- und Kartographen genoss, war auch in den letzten Jahren seines Konstantinopoler Aufenthalts

Les instances diplomatiques encourageaient les voyages vers l'intérieur de l'Anatolie :

Depuis Constantinople [Anton von] Prokesch, en sa qualité de Légat autrichien, soutenait les voyageurs dont on pouvait attendre de nouvelles connaissances [...] [et il] s'informa de l'Afrique et de l'Asie Mineure par Karl [sic] Barth lorsque celui-ci séjourna à Constantinople en 1858⁷¹⁸.

Les diplomates ne se contentaient pas de s'informer auprès des voyageurs de passage de la situation politique, économique et démographique des régions traversées, ils voyageaient eux-mêmes dans l'arrière-pays, dans le cadre de missions officielles ou pendant leur temps libre. Leur circulation était facilitée par le fait qu'ils disposaient de toutes les autorisations nécessaires (lettres de recommandations et passeports) pour voyager dans l'Empire. Hanno Beck a notamment retracé le parcours d'Emil Sperling (1819-1863) d'abord drogman auprès de la légation des villes de la Hanse (1851-1854), puis de la légation prussienne en 1856. Sperling échangea de nombreuses lettres avec Ritter et Kiepert pour définir un itinéraire et des objectifs de recherches en Asie Mineure : en 1862, il partit de Constantinople vers Bursa, Konya, Antalya et effectua le trajet de retour par la mer. Il constata à cette occasion l'ampleur de la déforestation des régions méditerranéennes⁷¹⁹ collecta quelques objets antiques et rapporta des observations sur la situation socio-économique du pays. Après sa mort qui, nous l'avons dit, intervint brutalement à la suite de ce voyage, Heinrich Kiepert travailla ses notes de voyages et réalisa une carte pour accompagner la publication⁷²⁰.

En dehors de la capitale ottomane, les consuls jouaient un rôle central. Le consul britannique Henry Suter, par exemple, hébergea chez lui, à plusieurs reprises, Pierre de Tchihatcheff qui le considérait comme un ami : « Pendant plusieurs mois de l'été j'ai eu l'avantage de jouir de l'hospitalité de mon excellent ami M. Suter, consul britannique établi dans le village d'Enderlik⁷²¹. » Ou encore : « J'ai eu le plaisir de faire un long séjour à Césarée, sous le toit hospitalier de M. Suter, séjour qui figure au nombre des moments les plus heureux que j'ai passés en Asie Mineure⁷²². » Les diplomates, souvent fins connaisseurs des régions dans lesquelles ils résidaient, pouvaient renseigner le voyageur et faciliter ses recherches : « M. Suter, consul britannique, qui a passé bien des années à Césarée et connaît mieux que personne toute cette contrée, n'y a jamais rien observé qui rappelât les manifestations volcaniques dont parlent si explicitement Strabon et Claudien », poursuivait Tchihatcheff⁷²³.

Le commerce allemand ayant pris son essor dans la seconde moitié du siècle, l'ouverture de nouveaux débouchés et l'obtention de marchés de matières premières faisaient à présent partie intégrante du travail consulaire. Les Européens, et la Prusse en particulier, fondaient en particulier de grands espoirs sur l'essor du commerce avec la Perse⁷²⁴. En pratique, l'état des pistes anatoliennes, l'absence de voies carrossables et de ponts sur les cours d'eau, gênaient les

lebendig. So besuchte ihn der bekannte Kartograph Kiepert im Jahre 1870 bei seiner Rückreise aus Syrien und Kleinasien in Konstantinopel und erwies damit einem in der Geographie bekannte Diplomaten seine Hochachtung. »

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 527 : « Von Konstantinopel aus unterstützte Prokesch in seiner Eigenschaft als österreichischer Gesandter Reisenden, von denen zum Beispiel neue Erkenntnisse über die Siedlungsgebiete der Kurden und Armenier zu erwarten waren. Von Karl [sic] Barth liess sich Prokesch über Afrika und Kleinasien informieren, als dieser 1858 in Konstantinopel weilte. Barth hatte sich gemeinsam mit Prokeschs Freund Mordtmann am 25. Oktober 1858 von Konstantinopel nach Trapezunt eingeschifft und war im Dezember in die osmanische Hauptstadt zurückgekehrt. »

⁷¹⁹ Cf. le chapitre 4, p. ???-???

⁷²⁰ Hanno BECK, *op. cit.*, 1977, p. 1-4.

⁷²¹ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 449.

⁷²² *Ibid.*, p. XI-XII.

⁷²³ *Ibid.*, *op. cit.*, 1853, p. 142.

⁷²⁴ Sécolène DEBARRE, « Un coup d'épée dans l'eau ? La création d'un consulat de Prusse à Trébizonde (1858-1864) », *Le nord de l'Anatolie : Identités et territoires de l'Antiquité à nos jours*, à paraître (2014).

investissements étrangers ; le coût d'exportation des produits de l'intérieur était en effet considérablement augmenté par la durée et l'irrégularité des temps de transport⁷²⁵ ainsi que par les ruptures de charge : les ballots des navires européens, notamment, étaient trop gros pour les chameaux et devaient être divisés en deux à leur arrivée dans un port ottoman avant d'être acheminés par caravane⁷²⁶. « Il est évident », écrivait le consul autrichien de Smyrne, Carl von Scherzer, en 1873, « que dans les conditions où se trouvent les routes en Anatolie, il ne saurait être question d'un système de camionnage analogue à celui qui existait en Europe avant les chemins de fer⁷²⁷ ». C'est la raison pour laquelle, de nombreux ingénieurs européens avaient été appelés ou s'étaient engagés dans l'Empire ottoman afin de réaliser des ouvrages d'art, des routes carrossables, des ponts et de nouveaux bâtiments. Parmi ces ingénieurs, Carl Humann est sans doute resté l'un des plus célèbres : arrivé en Turquie en 1861 pour se soigner de la tuberculose, il voyagea et participa à divers chantiers, en particulier, à partir de 1867, à celui dirigé par son frère, chargé de réaliser plusieurs routes dans la région de Smyrne⁷²⁸.

Plus discrets et moins connus que les diplomates, les militaires prussiens au service de la Sublime Porte jouèrent, entre 1840 et 1880, un rôle important dans la cartographie du territoire ottoman.

Travaux des militaires prussiens dans l'Empire ottoman : Carl Stolpe, Wilhelm Strecker et Julius Bluhm

Qu'il s'agisse de Carl Stolpe, de Wilhelm Strecker ou de Julius Bluhm, tous ces correspondants de Kiepert étaient des officiers prussiens, envoyés en mission dans l'Empire ottoman à la demande du sultan Abdülmejid (1839-1861). À la suite de la mission menée par Helmuth von Moltke, huit officiers et seize sous-officiers prussiens furent, en effet, envoyés à Constantinople pour apporter leur concours, avec d'autres instructeurs étrangers, à l'armée ottomane. De 1854 à 1876, à la suite de la guerre de Crimée, un renfort de quinze officiers et seize sous-officiers fut octroyé par Berlin. Ces militaires, principalement des spécialistes d'artillerie ou des membres de corps d'ingénierie collaboraient avec d'autres instructeurs-militaires européens⁷²⁹. Un article du journal *Le Temps*, du 23 juillet 1880, avançait le chiffre – plus élevé – de quarante-

⁷²⁵ Pierre de Tchihatcheff proposait ainsi une analyse de la répercussion des coûts de transport de l'alun, indispensable à l'industrie textile européenne, de la ville de Kiresun si celle-ci était reliée par une route carrossable au littoral. Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 381-382, note 1.

⁷²⁶ Carl von SCHERZER, *Smyrna*, 1873, p. 71 : « Un bon chameau porte dix quintaux et quatre quintaux seulement quand les voyages sont de longue durée. Il peut faire 6 à 8 lieues par jour avec une vitesse égale à celle de l'homme marchant d'un pas ordinaire. Cinq à neuf chameaux, habituellement sept, marchant à la file et suivant leur guide monté sur un âne, forment une caravane, qui, à travers la boue et la poussière, passant les fleuves et les rochers, avance d'une allure régulière. Le dernier chameau porte des clochettes qui, tant qu'elles tintent, avertissent le chamelier que tout est en ordre. »

⁷²⁷ *Ibid.*, 1873, p. 69.

⁷²⁸ Les travaux ainsi réalisés étaient remboursés par les droits de péages que touchait le concessionnaire. *Ibid.* : « Une chaussée macadamisée de deux lieues de long, construite par un entrepreneur qui prélève un droit de péage, réunit Smyrne et la petite ville de Burnabat. Une deuxième chaussée en voie de construction part d'Aivalik à Dikeli, Pergame, Soma et Kürgakatsch. Cette route, également exécutée par un concessionnaire, aura 120 kilomètres de long sur lesquels 60 kilomètres sont terminés. Toutes les autres voies de communication ne sont guère que des chemins ou sentiers à peu près unis, ouverts entre deux localités. »

⁷²⁹ Eberhard DEMM, in Sylvie GRIMM–HAMEN, Philippe ALEXANDRE (dir.), *op. cit.*, 2007, p. 197 : « 1839 : kamen zur Ausbildung des osmanischen Heeres immerhin 8 Offiziere und 16 Unteroffiziere, in der Zeit von 1854 bis 1876 bis zu 15 Offiziere und 16 Unteroffiziere. Sultan Abd ül Hamid II schliesslich reduzierte ihre Zahl auf 5 bis 6. » Jehuda Wallach évalue à environ deux douzaines d'officiers, les militaires allemands présents dans l'Empire ottoman au cours des décennies 1840-1860, Jehuda WALLACH (dir.), *op. cit.*, 1975, p. 32 : « During the next three decades – the 1840s, 50s and 60s – approximately two dozen other Prussian officers, mainly artillery specialists or members of the engineers corps, took service in the Ottoman Empire, usually as private individuals. About half of them did quite well and ended up as generals. » Wallach fonde en particulier ses propos sur BORCKE, *op.cit.*, 1938.

cinq sous-officiers prussiens envoyés dans l'Empire ottoman, pour la seule année 1853 (cf. la liste indicative ci-dessous) :

[Le] général Drigalsky est gendre du général Malinowsky (Emin Pacha), autre sujet prussien, venu en Turquie au commencement de 1853 comme capitaine des quarante-cinq jeunes sous-officiers instructeurs que le roi Frédéric Guillaume IV de Prusse envoya alors à Abdül-Azîz pour organiser l'artillerie ottomane. Ce sont ces quelques sous-officiers de 1853 qui en se créant de hautes positions dans l'armée turque, l'ont peu à peu remplie d'officiers prussiens⁷³⁰. Les événements ont rendu célèbres un certain nombre d'entre eux, entre autres les généraux Blühm-Pacha [*sic*], Strecker (Rechid-Pacha), Wendl (Nadis-Pacha), Lehmann, Grünewald⁷³¹. Le dévouement réel qu'ils ont montré à l'empire ottoman pendant la guerre turco-russe⁷³², les a mis tout à fait en cour auprès d'Abdül-Hamid et, depuis le traité de Berlin, le Sultan a sans cesse chargé ses ministres de demander à l'empereur Guillaume des fonctionnaires de toute sorte, aussi bons que les officiers allemands qui le servaient déjà⁷³³.

⁷³⁰ Le titre de « pacha » correspond au grade de général. Selon Wallach, la moitié des officiers envoyés dans l'Empire ottoman environ acheva sa carrière comme général.

⁷³¹ Pour Jehuda Wallach, le plus « en vue » de ces officiers fut Fritz von Kuczkowski-Pacha.

⁷³² Il s'agit de la guerre russo-turque de 1877-1878.

⁷³³ *Le Temps*, Paris, 20e année n°7033, vendredi 23 juillet 1880.

**Liste non exhaustives de militaires prussiens envoyés dans l'Empire ottoman
entre 1838 et 1890**

Becke, Freiherr von der, lieutenant détaché de 1850 à 1856
Blühm (Pacha), sous-lieutenant du génie détaché de 1851 à 1887
Böhn, von, sous-lieutenant détaché de 1852 à 1857
Drigalski, von (Pacha) Preuß., sous-lieutenant détaché de 1853 à 1885
Falk, sous-lieutenant du génie détaché en 1841
Geßler, lieutenant d'artillerie détaché de 1851 à 1867
Godlewski, vétérinaire équin de brigade détaché de 1842 à 1849
Graach, sous-lieutenant d'artillerie détaché de 1841 à 1849 et de 1850 à 1856
Grünewald (Pacha), sous-lieutenant d'artillerie détaché de 1851 à 1888
Jungmann, sous-lieutenant détaché de 1847 à 1849
Kuczkowski, von, lieutenant détaché de 1838 à 1849
Laue, von, capitaine détaché de 1837 à 1841
Lehmann (Pacha), artificier de 1851 à 1877
Lüling, sous-lieutenant artificier détaché de 1838 à 1849 et de 1850 à 1869
Malinowski, von (Pacha), capitaine détaché de 1846 à 1859
Rabback, artificier de 1841 à 1844
Schmidt, lieutenant détaché de 1850 à 1855
Schwenzfeuer, sous-lieutenant artificier détaché de 1838 à 1841 et de 1850 à 1873
Stolpe (Pacha), officier, dates inconnues
Strecker (Pacha), lieutenant d'artillerie détaché de 1854 à 1890
Wagemann, lieutenant d'artillerie de 1851 à 1867
Wendt, lieutenant d'artillerie détaché de 1838 à 1843 et de 1850 à 1890
Wiesenthal, sous-lieutenant artificier détaché de 1837 à 1847
Wrangel, Graf von, feld-maréchal ou « maréchal de campagne », 1852
Zitzow, Edgar, sous-lieutenant, 1874

Source : Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz de Berlin (GStA PK, III, I, N. 10486)

Si les frontières orientales de l'Empire ottoman attiraient l'attention des hommes d'affaires européens, elles étaient aussi au centre de préoccupations stratégiques : il s'agissait tout d'abord, d'un point de vue militaire, d'assurer la défense de la région face aux appétits russes. Plusieurs des militaires prussiens engagés par l'Empire ottoman en 1853 furent ainsi chargés de réaliser des plans dans le but d'ériger de nouvelles fortifications dans la région de Haute-Arménie. Wilhelm Strecker resta sept ans ainsi en Anatolie, d'abord en tant qu'instructeur de l'armée d'Anatolie orientale à Erzurum, avant d'être nommé en Bulgarie où il s'occupa des fortifications de Schumma⁷³⁴. Julius Bluhm participa, lui, en 1858, à une mission de reconnaissance militaire composée principalement d'officiers européens chargée d'évaluer l'ampleur des travaux de fortifications à effectuer en Anatolie orientale. Il s'agissait par la même occasion pour la Porte d'assurer un contrôle des populations kurdes le long de ces routes, à la fois pour des raisons de politique intérieure – garantir, notamment, le paiement des impôts et la conscription – et pour des raisons économiques puisque cet axe était, nous l'avons dit, vital pour les échanges de l'Empire ottoman, et, à travers lui, pour ceux des puissances européennes avec la Perse : « En tant que *moudir*⁷³⁵ du district d'Alachkert, Mehmet Bey, chargé en particulier par le gouvernement turc de se préoccuper de la sécurité de la grande route commerciale persane traversant la vallée, était l'homme le plus influent auprès des chefs des Kurdes locaux », écrivait Julius Bluhm⁷³⁶. Ces Kurdes appartiennent à la grande tribu principale des Haideranly, qui est majoritaire dans toute la région jusqu'au lac de Van, et a gardé son indépendance, cependant dans une moindre mesure que les tribus kurdes occidentales des Duchik, et elle doit parfois assurer la conscription pour le service militaire turc⁷³⁷.

En s'appuyant sur les travaux des militaires prussiens, ainsi que sur ceux des militaires russes, Kiepert espérait disposer d'un réseau complet des routes de la région qui était, selon lui, représenté de manière encore très lacunaire sur les cartes européennes. La cartographie des pistes de l'Anatolie orientale était, il est vrai, complexe. La difficulté principale venait de ce qu'il s'agissait de pistes empruntées par les caravanes et qui variaient selon les saisons. Strecker recommandait ainsi de s'appuyer sur les connaissances des guides caravaniers qui avaient, selon lui, un savoir pratique inégalé sur le territoire, qui connaissaient notamment les risques de certains itinéraires et distinguaient les chemins estivaux et hivernaux :

Les chefs de caravane sont des gens audacieux et expérimentés qui parcourent, année après année, la région comprise entre Trébizonde et Erzurum (en continuant ensuite vers la Perse). Ils utilisent chaque année aussi longtemps que cela est possible, le chemin estival, plus court de plusieurs jours de marche qui passe par la montagne de Kolat, mais ne l'empruntent jamais entre novembre et avril, car alors ce plateau de hautes montagnes souvent déchiré et hanté par l'effroi des tempêtes d'hiver que forme véritablement le Kola-Dagh, deviendrait un tombeau certain pour chaque voyageur. [...] J'ai moi-même été témoin – poursuivait-il – de la façon dont, à la suite d'une tempête de neige soudainement apparue, avec une terrible violence, au cours de l'ascension du Karakspan et avant d'arriver sur le plateau, plusieurs animaux d'une caravane furent précipités dans le gouffre. Les deux pistes estivales des caravanes sur le plateau ne peuvent pas être représentées sur une carte car, pour

⁷³⁴ Heinrich KIEPERT, « Beiträge zur Geographie von Hoch-Armenien », *Zeitschrift der Gesellschaft für allgemeine Erdkunde*, vol. IV, 1869, p. 521. Les fortifications de Schumma avaient été inspectées par Helmuth von Moltke lors de la mission militaire prussienne de 1836-1839.

⁷³⁵ Directeur de canton.

⁷³⁶ Julius BLUHM, « Routen im Türkischen Armenien, mit Skizze Bergweg zwischen dem oberen Thale des Murad und dem Araxes bei Kagisman, 1/300 000 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 16, 1864, p. 357 : « Als Kreisbeamter (Mudir) von Alaschkert, besonders mit der Sorge für die Sicherheit der das Thalgebiet durchschneidenden grossen persischen Handelsstrasse betraut, war damals von der türkischen Regierung Mehemed Bei, der einflussreichste unter den Häuptlingen der dortigen Kurden eingesetzt. Diese gehören zu dem grossen Hauptstamm der Haideranly, der das ganze Gebiet bis zum See am Wan hin inne hat, seine Unabhängigkeit jedoch in geringerem Masse als die westlichen Kurdenstämme der Duschik gewahrt hat und sich mitunter Aushebungen für den türkischen Militärdienst gefallen lassen muss. »

⁷³⁷ *Ibid.*

ces dernières, il n'existe pas de véritables *tracés*⁷³⁸ et les empreintes laissées par les animaux s'étendent souvent sur une superficie de plus de cent mètres de large. Les chefs de caravane audacieux, qui empruntent au printemps le chemin estival passant par les hauteurs des montagnes, utilisent à cet effet comme « éclairer » [*Pfadfinder*], un animal de grande valeur, qui sert de guide de la caravane et, tâtonnant intelligemment et prudemment sur la neige encore épaisse et parmi les profondes empreintes faites par lui, cherche dans ces emplacements le chemin de la caravane, où il est sûr de trouver le sol. Avec la progression de la saison chaude, les pistes changent naturellement [d'aspect] mais même au beau milieu de l'été, il n'existe pas un tracé fixe des routes, seulement un nombre incalculable de traces qui se juxtaposent et se croisent souvent, parce que le chef de la caravane, selon son humeur, comme aussi selon les besoins alimentaires des animaux et des campements [*Ruheplätze*], emprunte, dans le détail, de multiples chemins⁷³⁹.

Le fils d'Otto Blau, qui avait rencontré Wilhelm Strecker à Trébizonde, le décrivait comme « très vivement intéressé par les études topographiques ». Depuis les années 1850, en Prusse, un cours de « géographie spéciale », assuré par un élève de Carl Ritter, le capitaine Emil von Sydow, préparait les officiers appelés « à opérer en pays étranger à l'étude de terrains inconnus » : Wilhelm Strecker et Julius Bluhm avaient donc été formés, pendant leurs études à Berlin, à l'observation des conditions locales et des pratiques afférentes, ce qui explique sans doute en partie pourquoi les observations de Strecker étaient si précises. Les notes qu'il envoyait à Heinrich Kiepert à Berlin concernaient essentiellement la topographie, l'hydrographie et la toponymie mais il s'intéressait aussi à l'archéologie : il déplorait notamment de ne pas avoir fait de découverte significative en la matière au cours de son séjour en Anatolie orientale.

Kiepert publia dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde* et la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* des comptes rendus détaillés de ses excursions et il regretta que cette correspondance s'arrêtât avec le départ de Wilhelm Schrecker pour Constantinople. Julius Bluhm, quant à lui, avait adressé à Kiepert, avant son départ pour Erzurum, une lettre dans laquelle il acceptait de lui faire parvenir des rapports et des croquis de terrain. Ses itinéraires furent ainsi publiés en 1859 et 1864 par Heinrich Kiepert⁷⁴⁰. Cette circulation des informations confirme que les liens étroits qui

⁷³⁸ En français dans le texte.

⁷³⁹ D'après Wilhelm STRECKER cité par Heinrich KIEPERT, « Die Strassenanlagen in der asiatischen Türkei », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, vol. 21, 1886, p. 389-390 : « Die Karawanenführer sind verwegene und erfahrene Leute, welche jahraus jahrein die Gegend zwischen Trapezunt und Erzerum (eventuell weiter bis nach Persien) durchziehen. Sie benutzen in jedem Jahre so lange als nur irgend möglich die um mehrere Tagemärsche kürzeren Sommerwege über das Kolat-Gebirge, aber nie in der Zeit vom November bis in den April hinein, da dann das, dem eigentlichen Kolat-Dagh vorliegende, vielfach zerrissene, von allen Schrecken der Winterstürme heimgesuchte Hochgebirgs-Plateau eine sichere Grabstätte für jeden Reisenden werden würde. [...] Ich selbst war Zeuge, wie in der ersten Hälfte des Monat Oktober bei dem Karakspan–Aufstiege noch vor dem Eintreffen auf dem Plateau mehrere Lastthiere einer Karawane, in Folge eines plötzlich, mit furchtbarer Gewalt hereingebrochenen Schneesturmes in den Abgrund geschleudert wurden. Die beiden Karawanen-Sommerwege auf dem Plateau mit Schäfe und Bestimmtheit in eine Karte einzuzeichnen, dürfte nebenbei auch nicht möglich sein, da für dieselben keine eigentlichen Tracés vorhanden sind und die Spuren der Lastthiere häufig sich über einen Raum von vielen Hundert Meter Breite ausdehnen. Die kühnen Karawanenführer, welche zuerst im Frühjahr die Sommerwege über das Hochgebirge einschlagen, benutzen nämlich als Pfadfinder ein sehr hoch im Preise stehendes Lastthier, welches als Leiter der Karawane vorausgeht und, klug und vorsichtig tastend, über den vielfach noch hochliegenden Schnee, selbst über von ihm ausgefüllte tiefe Einsenkungen, den Pfad für die Karawane über diejenigen Stellen aussucht, auf welchen es den Boden sicher findet. Mit dem Vorrücken der heisseren Jahreszeit ändern sich natürlich die Pfade, aber selbst im Hochsommer existirt kein bestimmtes Strassentracé, sondern zahllose Spuren laufen nebeneinander und durchkreuzen sich oft, da die Karawanenführer je nach ihrer Laune, wie auch mit Rücksicht auf das Futterbedürfnis für die Thiere und die Ruheplätze, im Detail vielfach verschiedene Wege einschlagen. »

⁷⁴⁰ Carl von STRECKER, « Topographische Mittheilungen über Hocharmenien », transmis par le consul de Prusse Dr. O. Blau à Trébizonde, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 11, 1861, p. 341-384 ; Wilhelm STRECKER, « Beiträge zur Geographie von Hoch–Armenien », *Zeitschrift der Gesellschaft für allgemeine Erdkunde*, vol. IV, 1869, p.145-192 et 512-538. Le consul Blau fut chargé de transmettre à Kiepert certains relevés effectués par Wilhelm Strecker dont il était, semble-t-il, un « ancien camarade de régiment ». Heinrich KIEPERT, « Oberst Bluhm's Route von Trapezunt nach Erzingjan, im Auszug aus einem an mich gerichteten Briefe, d.d. Erzerum, 7. November 1858 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 6, 1859a et Julius BLUHM, « Routen im Türkischen Armenien », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 16,

existaient entre la géographie académique et le monde militaire à l'époque de la mission Moltke se poursuivaient : les officiers allemands adhéraient ainsi nombreux, depuis le milieu du siècle, à la Société de Géographie de Berlin (*Gesellschaft für Erdkunde*).

On sait, par comparaison, relativement peu de choses de la carrière du militaire prussien Carl Stolpe. Connu pour les plans de Constantinople qu'il réalisa dans les années 1850-1860, Stolpe ne correspondit pas avec Heinrich Kiepert mais son travail cartographique fit l'objet de plusieurs comptes rendus dans les revues de géographie allemandes, en particulier dans les *Petermanns Geographische Mittheilungen*. Probablement arrivé en 1853 dans l'Empire ottoman en même temps que les autres officiers et sous-officiers prussiens, Stolpe travailla au service des autorités ottomanes et réalisa des levés topographiques de Constantinople entre 1855 et 1863. Ces derniers furent corrigés jusqu'en 1866 et édités jusqu'à la fin du siècle. Les *Petermanns Geographische Mittheilungen* rendirent compte de son travail en des termes plutôt élogieux dans un numéro daté de 1864 :

Monsieur Stolpe est allé à la rencontre de notre désir exprimé l'année précédente – peut-être même l'a-t-il devancé – concernant une extension du plan de Constantinople, en présentant un plan des faubourgs de Galata, Péra et Pancaldi réunis en un sixième arrondissement communal. [Ce plan] est très original, proprement et élégamment accompli et muni d'explications estimables en langue française et allemande⁷⁴¹.

Les *Petermanns Geographische Mittheilungen* reprochaient cependant à Carl Stolpe le choix d'un cadrage trop restreint qui ne prenait pas en compte les environs de l'agglomération :

Cependant [ce plan] se singularise aussi de manière fâcheuse par le fait que les alentours ne sont pas pris en considération dans une plus grande étendue. Ce reproche est en partie compensé par une petite carte du Bosphore du même auteur avec Constantinople et les faubourgs adjacents, mais elle demeure cependant dans son ensemble inférieure à la fameuse carte semblable de Monsieur Kiepert et est à considérer seulement comme un aperçu pratique pour les cartes déjà publiées par Stolpe de Constantinople à l'échelle 1 / 10 000⁷⁴² et des faubourgs francs à l'échelle de 1 / 5 000 ainsi que pour la *Carte de Constantinople* annoncée pour 1865 avec faubourgs à l'échelle de 1 / 15 000⁷⁴³.

Le plan annoncé pour 1865 fut publié en 1866 sous le titre de *Plan von Constantinopel mit den Vorstädten, dem Hafen und einem Theile des Bosphorus*⁷⁴⁴. La première version du plan de Constantinople

1864, p. 346-357 comprenant le croquis : « Bergweg zwischen dem oberen Thale des Murad und dem Araxes bei Kagisman, 1 / 300 000 ».

⁷⁴¹ « Türkei und Griechenland », *Petermanns Geographische Mittheilungen*, 1864, p. 477 : « Unserem vorjährig geäußerten Wunsche in Bezug einer Erweiterung des Planes von Konstantinopel ist Herr Stolpe entgegen –vielleicht auch zuvorgekommen, indem er einen Plan der zum sechsten Kommunalbezirk vereinigten Vorstädte Galata, Pera und Pancaldi bringt. Derselbe ist sehr speziell, sauber und elegant ausgeführt und mit schätzenswerthen Erläuterungen in Französischer und Deutscher Sprache versehen. » Et *Petermanns Geographische Mittheilungen*, 1865 : « Der kartographische Standpunkt Europa's in den Jahren 1863 und 1864 ».

⁷⁴² Il s'agit ici du *Plan der Stadt Constantinopel (Plan de la ville de Constantinople et de ses confins)*, dédié à « Sa Majesté Impériale le Sultan Abdoul-Aziz-Chan » et édité en 1863 à l'échelle 1/10 000 à Berlin par J. Straube.

⁷⁴³ « Türkei und Griechenland », *Petermanns Geographische Mittheilungen*, 1864, p. 477 : « [...] jedoch fällt es auch bei ihm unangenehm auf, dass die Umgebung nicht in etwas größerem Umfang berücksichtigt ist. Theilweise begegnet diesem Vorwurfe eine kleine Karte des Bosphorus mit Konstantinopel und den anliegenden Vorstädten von demselben Verfasser, sie steht jedoch der ähnlichen bekannten Karte des Herrn Kiepert an Vollständigkeit nach und ist nur als ein zweckmässiges Übersichts-Tableau zu betrachten für Stolpe's bereits publicirte Karten von Konstantinopel im Mst. Von 1: 10 000 und den Frankenvorstädten im Mst. Von 1/ 5 000 und die auf 1865 angekündigte Karte von Konstantinopel mit Vorstädten im Mst. Von 1/ 15 000. »

⁷⁴⁴ Carl STOLPE, 1866, Berlin, Verlag der C. Stolpe'schen Erben, lithographié en couleur, pliable, 1/15 000, 55 cm x 67 cm, dédié à « Son Altesse Fuad Pacha, grand-vizir de sa Majesté le Sultan », gravé par Jul. Straube, Berlin. Le plan de Stolpe offre de nombreuses indications sur les espaces verts de Constantinople. Les couleurs distinguent aussi clairement les différents quartiers de la ville « selon leur composition religieuse » ainsi que leurs cimetières. Les traits bleus indiquaient sur cette nouvelle édition les voies de chemins de fer urbains ou interurbains.

publié par Carl Stolpe était centrée sur la péninsule de Stamboul et intégrait tout juste le quartier franc de Galata au nord. Il fut plus tard retravaillé et édité par la maison constantinopolitaine Lorentz & Otto Keil en prenant en compte les quartiers plus périphériques. Preuve de son succès éditorial, ce plan fut édité à de multiples reprises jusqu'à la fin du siècle. En publiant la seconde édition de son plan à Constantinople, Carl Stolpe révèle à la fois l'essor de l'édition stambouliote et se singularise de ses compatriotes qui, dans la plupart des cas, continuaient d'envoyer (ou de rapporter) leurs données en Europe pour qu'elles y soient traitées. Le quartier de Péra concentrait l'ensemble des librairies européennes⁷⁴⁵ : celle d'Otto Keil était l'une des plus importantes. Située près de l'ambassade de Russie, elle jouissait du titre de « fournisseur de S. M. I. le Sultan » et visait la bourgeoisie levantine de Constantinople. La traduction systématique de l'allemand en français (tant pour la carte elle-même que pour sa notice) en est la preuve. Comme le souligne Jean-François Pérouse : « Les notices [de Stolpe] constituent une sorte de guide touristique, riche en informations historiques sur les monuments et hauts-lieux antiques⁷⁴⁶. » Au cours de la seconde moitié du siècle, les rivages du Levant connaissaient en effet un afflux de touristes, grâce à la diminution des temps de transport.

La masse de données, civiles et militaires, reçue par les cabinets européens était croissante. La diversité des profils des acteurs sur le terrain d'une part, les besoins du cabinet berlinois de l'autre nécessitaient une codification des pratiques afin que les relevés envoyés ne soit pas une simple déperdition d'énergie. Le foisonnement d'informations difficilement vérifiables et, parfois, difficilement exploitables, incita ainsi les cartographes allemands à standardiser les méthodes d'observations et de collectes de données : c'est ce que fit Heinrich Kiepert en publiant, en 1875, des instructions pour l'observation topographique et le dessin.

4. Un discours de la méthode

Dans les États allemands, jusque dans les années 1850, les consignes pour l'observation de terrain et le travail cartographique passaient par des relations interpersonnelles : les instructions de savants étaient adressées par courrier au voyageur avant son départ, à moins que celui-ci ne se rendit en personne à Berlin ou à Gotha pour fixer les objectifs scientifiques de son voyage, le tracé de son itinéraire et obtenir des conseils méthodologiques. S'il n'existait pas à l'époque de consignes officielles publiées en langue allemande pouvant servir de guide méthodologique au voyageur, les revues de géographie proposaient cependant régulièrement un état des lieux des connaissances géographiques sur les régions explorées et indiquaient des objectifs à atteindre. À Berlin, la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* puis la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, à Gotha les *Petermann's geographische Mittheilungen* jouaient en particulier ce rôle. Ces revues publiaient des cartes indiquant les itinéraires empruntés par les voyageurs européens afin d'aider les futurs voyageurs à préciser les zones à explorer et ainsi, à *mettre en ordre* l'exploration. La publication d'itinéraires de voyageurs fut l'une des grandes activités de Kiepert jusqu'à la fin de sa vie. En 1867, il réalisa une très belle *Carte des itinéraires* de Pierre de Tchihatcheff qui établissait un état des lieux du savoir géographique sur l'Asie Mineure au milieu du siècle et permettait aux voyageurs d'orienter leurs recherches de façon à rapporter des informations nouvelles et complémentaires (cf. illustration n° 16, carnet central).

Avec la multiplication des acteurs sur le terrain, la nécessité d'édicter des règles méthodologiques pour homogénéiser la collecte des informations sur le terrain et la rendre scientifiquement utile se faisait sentir. Bien des informations envoyées à Berlin étaient inutilisables

⁷⁴⁵ Les librairies ottomanes étaient elles situées dans la vieille ville, cf. Frédéric Hitzel, « Manuscrits, livres et culture livresque à Istanbul », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 87-88, 1999, p. 19-38.

⁷⁴⁶ Jean-François PÉROUSE, Pascal LÉBOUTEILLER (dir.), *Atlas électronique de la croissance d'Istanbul du XVIII^{ème} siècle à nos jours*, 2005.

par les cartographes et Kiepert formulait de manière récurrente des critiques à l'égard des informations qui lui étaient transmises. En construisant les itinéraires de Pierre de Tchihatcheff en Anatolie, il notait ainsi :

Comme le lecteur attentif l'aura déjà suffisamment remarqué, les observations à la boussole concernant la direction du chemin et des points géographiques visibles depuis la route, essentielles pour une construction solide [*haltbare*], sont l'aspect le plus faible du compte rendu de notre auteur [Tchihatcheff]. Même là où elles sont par endroits données apparemment en grand détail, cela n'est pas fait avec la précision ni exprimé avec la certitude nécessaires pour la construction (sans même parler des confusions et des coquilles [*Schreibfehlern*] que l'on peut déceler en fonction du contexte, et de celles qui sont peut-être plus souvent encore passées inaperçues). Pour la plus grande partie de la route, cet aspect de l'observation manque complètement et la direction approximative de la route ne peut être décidée qu'à partir de sources encore beaucoup plus incomplètes d'autres [voyageurs] seulement dans ses grandes lignes et donc toujours avec un risque élevé d'erreur⁷⁴⁷.

Face à l'afflux de relevés envoyés qui, approximatifs ou erronés, n'étaient pas utilisables par le cartographe de cabinet, Kiepert publia donc en dix pages les consignes pour le relevé topographique dans un contexte exploratoire : si Kiepert connaissait exclusivement le terrain proche-oriental et s'y référait en toute logique, il ne restreignait pas son propos à ce contexte géographique en particulier. Et pour cause : le texte parut en 1875 dans un ouvrage consacré aux observations scientifiques de voyage « avec une attention particulière portée aux besoins de la marine impériale⁷⁴⁸ ». La publication de ces instructions au sein d'un ouvrage collectif, qui s'adressait d'abord aux marins, s'explique par le fait que l'éditeur, Dietrich Reimer, avait été officiellement chargé par le gouvernement de Berlin, dans les années 1860, de superviser la réalisation de cartes hydrographiques afin de répondre aux besoins de la marine prussienne alors en plein essor. Ce rapport entre la formalisation d'instructions et l'essor de la marine allemande qui, jusqu'à l'unification du Reich était quasiment inexistante, confirme un lien, déjà étudié dans le cas français, entre la formalisation d'instructions scientifiques et les expéditions maritimes⁷⁴⁹.

Mesurer

Kiepert n'était pas un « grand voyageur » à la façon d'un Humboldt, parti plusieurs années à l'étranger, mais il avait néanmoins eu le temps d'acquérir un certain nombre de savoir-faire adaptés aux travaux sur le terrain (*in the field*). Les consignes qu'il établit étaient extrêmement concrètes et relevaient d'abord d'un certain bon sens. Elles sonnaient comme une piqûre de rappel pour des voyageurs qui ne faisaient pas toujours preuve, selon lui, de suffisamment de rigueur :

⁷⁴⁷ Heinrich KIEPERT, « Itinerar der kleinasiatischen Reise P. v. Tschihatcheff's im Jahre 1858 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 6, n° 9, 1859b, p. 337 (texte original de Pierre de Tchihatcheff traduit en allemand par Carl Ritter et présenté par Heinrich Kiepert) : « Wie der aufmerksame Leser bereits hinreichend bermerkt haben wird, sind für eine haltbare Construction unentbehrlichen Compassbeobachtungen über die Richtung des Weges und der von demselben aus sichtbaren geographischen Punkte die schwächere Seite in dem Berichte unseres Autors; selbst wo sie stellenweise in scheinbar grossem Detail gegeben sind, ist diess (auch abgesehen von den so häufig aus dem Zusammenhang nachweisbaren, vielleicht noch öfter unbemerkt gebliebenen Verwechslungen und Schreibfehlern) nicht mit der für die Construction nöthigen Schärfe und Bestimmtheit des Ausdrucks geschehen; für den weitgrössten Theil der Routen fehlt diese Seite der Beobachtung ganz und kann die ungefähre Wegerichtung nur aus der schon aus andern noch viel unvollkommeneren Quellen nur ganz im Allgemeinen bekannten Lage, also immer nur mit starker Gefahr des Irrthums geschlossen werden. »

⁷⁴⁸ Heinrich KIEPERT, *op. cit.* 1875. Sur les besoins de la marine impériale, cf. Michael SALEWKI, *Die Deutschen und die See: Studien zur deutschen Marinegeschichte*, 1998.

⁷⁴⁹ Hélène BLAIS, *Voyages au grand océan : géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, 2005.

Toute connaissance géographique passe d'abord par une orientation fiable par rapport à la situation des lieux. La nécessité d'une observation attentive et constante de chaque élément lors des voyages dans des contrées encore peu explorées est expressément recommandée et ce, parce que beaucoup de choses supposées connues manquent de fondements sûrs. Cela concerne même des voyageurs avertis et confirmés comme Heinrich Barth qui a omis de noter les détails de ses premiers jours de voyage dans l'intérieur (du port d'Antivari [Bar] jusqu'à la ville de Scutari [Shkodër] en Albanie) lors de son dernier voyage à travers la partie européenne de la Turquie à l'automne 1865, voyage effectué dans le but particulier de recueillir des données topographiques, et ce, sous le prétexte, que la carte autrichienne était juste, alors que ce n'était pas le cas⁷⁵⁰.

Barth faisait l'objet de critiques récurrentes, en particulier lorsqu'il effectua ses voyages en Turquie, car sa démarche et ses observations manquaient souvent de rigueur. Son goût de l'aventure l'éloignait parfois de la minutie exigée par la science : l'aventure, semblaient penser à l'époque ses collègues orientalistes, n'avait pas de place dans la démarche du savant. La première consigne de Kiepert concernait donc l'établissement des distances :

Pour le chemin parcouru, la mesure immédiatement juste est le comptage des pas (directement ou au moyen inconfortable, coûteux et facilement cassable d'un hodomètre et d'un podomètre, lesquels se portent au genou des hommes ou des animaux) mais elle est seulement envisageable à titre exceptionnel et pour des espaces restreints. En général, c'est l'unité de temps qui est applicable, avec seulement des corrections nécessaires aux écarts par rapport à la mesure normale. Et, [il faut] noter la température selon la journée, la fatigue des animaux de trait et [tous les] autres paramètres pouvant modifier la manière de marcher⁷⁵¹.

Kiepert donnait comme exemple des relevés qu'il avait effectués lors de son voyage en Palestine et en Asie Mineure en 1870. Sur le croquis qu'il publia pour illustrer son propos, il mentionnait, par exemple, l'état du chemin emprunté, une donnée susceptible d'influencer les temps de marche : « *hier guter Weg, schnell* » (ici, bon chemin, rapide). Kiepert recommandait ensuite d'observer les divers éléments du parcours et d'en donner les directions par rapport à la route, ce qui supposait d'être capable de s'orienter de manière fiable. Cela n'était pas acquis pour la plupart des observateurs : « l'expérience prouve », écrivait Kiepert, « que même des observateurs avertis intervertissent assez fréquemment ces indications (facilement l'est et l'ouest, plus rarement les concepts de nord et de sud)⁷⁵² ». Or, le cartographe attendait de l'observateur qu'il lui donne la direction des objets visibles depuis la route, même d'une façon « grossière⁷⁵³ » : « On attend au minimum des indications sur le côté concerné de la route, si c'est à droite ou à gauche, [...] la direction des cours d'eau, etc.⁷⁵⁴. » « Il faut aussi », ajoutait-il, « relever la cote des objets principaux (localités, sommets de montagnes, coudes des cours d'eau...) et noter ce qui prend une grande place dans le champ de vision⁷⁵⁵. » Ce travail d'observation nécessitait de pouvoir suivre la ligne de la route et le détail de ses changements d'orientation à l'aide d'une boussole :

Pour fixer tous les éléments locaux de la façon la plus exacte possible, il est nécessaire de donner non seulement le cours général de la route, mais aussi chaque changement de détail, de noter, minute par minute, les difficiles chemins de montagne. Cela doit se faire avec une boussole de poche, même avec un instrument imparfait⁷⁵⁶.

⁷⁵⁰ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 39.

⁷⁵¹ *Ibid.*, p. 40-41.

⁷⁵² *Ibid.*, p. 41.

⁷⁵³ Kiepert rappelait qu'il fallait indiquer le nord sur les cartes ainsi que les différentes directions mesurées.

⁷⁵⁴ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 41.

⁷⁵⁵ *Ibid.*

⁷⁵⁶ *Ibid.*

Les boussoles, nous l'avons vu, permettaient d'évaluer la position du voyageur et les directions des différents objets par rapport à la route. Celles qui étaient fabriquées en Allemagne devaient faire l'objet d'une correction supplémentaire sur le terrain car elles étaient calculées pour une ligne terrestre arbitraire unique (correspondant au centre de l'Allemagne) qui supposait une déclinaison de 18 à 20° vers l'ouest⁷⁵⁷. Kiepert suggérait de s'aider des indications nautiques et des cartes marines pour trouver la variation (ou déclinaison) correspondante à la position du voyageur. Pour ce faire, et notamment pour celui qui s'enfonçait profondément à l'intérieur des terres, il était préférable d'utiliser des boussoles de grande précision :

En voyageant, pour celui qui s'effraie de s'enfoncer plus avant à l'intérieur d'un continent, il est nécessaire de ménager à certains endroits de longues pauses afin d'établir le montant de la déclinaison magnétique en comparant la direction de l'aiguille avec une ligne méridienne fixée. Il est pour cela nécessaire d'avoir un instrument adéquat pour un haut degré de précision de l'observation : on se sert soit d'une boussole fixe avec pinnule, soit, plus facilement, d'une boussole de Kater⁷⁵⁸, un instrument qui n'exige aucun support mais qui permet d'établir [...] l'inclinaison directe de l'angle avec la ligne N/S magnétique jusqu'au 1/2 degré de précision, lorsqu'on tient l'instrument au calme et avec un peu d'exercice⁷⁵⁹.

Pour noter les directions des objets visibles, il était recommandé d'utiliser une « grande boussole » pour faire des mesures à l'arrêt, là où l'on disposait d'une perspective suffisamment large. Pour obtenir les mesures d'angles les plus fines possibles, au lieu de la boussole, il était préconisé d'emporter un réflecteur de Douglas portable qui offrait plus de précision. Cet instrument ne donnait pas les positions astronomiques absolues mais permettait d'obtenir un angle par rapport à la position du soleil, ce qui supposait de noter précisément la date et l'heure des mesures. La justesse de celles-ci dépendait de la tenue horizontale de l'instrument. À cheval, Kiepert conseillait d'utiliser la boussole tout en faisant attention aux effets optiques induits par les sinuosités de la route et conseillait de jeter un coup d'œil en arrière afin d'ajouter éventuellement des corrections sur le chemin parcouru. Pour les mesures altitudinales, Kiepert recommandait l'usage d'un baromètre anéroïde car ce dernier, composé d'une boîte métallique vide d'air, était solide et relativement insensible aux variations de températures pour la mesure les altitudes⁷⁶⁰. Kiepert était conscient que ce travail de terrain n'était pas à la portée de tous et qu'il nécessitait un certain entraînement :

Dans tous les cas la tâche est difficile pour un observateur débutant et inexpérimenté, d'autant que l'on observe à cheval. Une erreur d'observation de 5° n'exerce pas une influence considérable sur la construction de détail eu égard à la réduction d'échelle. Il ne faut pas oublier de laisser l'aiguille se poser après les oscillations du transport sinon la boussole perdrait de sa sensibilité⁷⁶¹.

La difficulté d'effectuer des mesures en cours de route était signalée par tous les voyageurs et l'un des biographes de Moltke, Max Jähns, louait justement la capacité de ce dernier à tracer

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁷⁵⁸ La boussole portait le nom de son inventeur, Henry Kater (1777-1835) qui dans les années 1810 eut l'idée de substituer au dispositif de visée un support comprenant un miroir et une lentille.

⁷⁵⁹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 41.

⁷⁶⁰ Le baromètre anéroïde inventé en 1844 par Lucien Vidi et Antoine Redier consistait en une capsule vide d'air dont les parois étaient maintenues par des ressorts. La pression exerçait ainsi sa force sur ces derniers qui en rendaient compte avec précision sur un cadran. L'avantage de cette invention, moins précise toutefois que le baromètre à mercure, était sa robustesse, d'où son emploi par les voyageurs savants.

⁷⁶¹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 42.

d'« une main calme » à cheval des esquisses du paysage⁷⁶². Si le voyageur ne pouvait s'encombrer d'un équipement trop lourd, Kiepert expliquait par exemple que l'on pouvait facilement remplacer le compas par un « cercle de carton gradué » et le rapporteur en métal par un « demi-cercle de carton gradué. » La « véritable portée scientifique » des notes de voyage venait de la capacité à localiser topographiquement et astronomiquement les lieux décrits : « Apprendre à lever un plan, à observer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre, à déterminer une latitude et surtout une longitude, sera le moyen de donner à ses notes de voyage une véritable portée scientifique⁷⁶³. » Cette compétence technique, que le *Guide Joanne* jugeait possible d'acquérir, faisait in fine la différence entre le touriste et le voyageur savant. La difficulté du travail de terrain ne se limitait pas à celle des mesures. Il fallait être à même de reproduire sur un carnet les formes de surface et les objets remarquables visibles de la route.

Dessiner

Pour éviter les erreurs toujours possibles dans les calculs et les données astronomiques, Kiepert recommandait d'indiquer les noms des objets visés ou, en l'absence de connaissance fiable de ces noms, de réaliser le croquis de profil d'une section ou de l'ensemble de l'horizon. Ces vues de profil pouvaient être établies par un dessinateur exercé (comme le faisait Kiepert dans ses carnets de route) ou bien par une photographie pour améliorer le résultat de la construction cartographique ; Paul Langerhans, qui avait accompagné Heinrich et Richard Kiepert en 1870, était ainsi muni d'un appareil photographique. Lorsque l'on ignorait le nom des objets géographiques visés, Kiepert recommandait de les nommer arbitrairement avec des lettres afin d'éviter toute confusion, par exemple : « Sommet a » (*Bergspitze a*), « Rocher b » (*Felsen b*), « précipice c » (*Steilabfall c*), « gorge d » (*Passeinschnitt d*). Il était souhaitable de noter la nature des roches et d'accompagner le dessin de petites notices descriptives : « pointu » (*spitz*), « rond » (*rund*), « plat » (*flach*), « abrupt » (*steil*), « rocheux » (*felsig*). Kiepert encourageait surtout les voyageurs à dessiner. Lui-même écrivait relativement peu et s'en justifiait :

Une description simple avec des mots, coûte, si elle est détaillée et concrète, une dépense de temps infiniment plus grande. Le manque de caractéristiques détaillées des formes de terrain est d'ailleurs une faute saisissante de bien des cartes qui se distinguent par l'exactitude des positions, par exemple celle établie deux fois (en 1840 et 1852) à partir des livres de voyages et de nombreuses et exactes mesures mais sans esquisses des célèbres chercheurs américains en Palestine, Robinson et Smith. Quand le géographe se contente d'acquérir du matériel, pour le dessin des cartes, d'après les récits de voyages passés, et même des premières décennies de ce siècle, il doit souvent se contenter de descriptions vagues⁷⁶⁴.

Le vocabulaire de la description topographique est en effet resté, jusqu'à une époque tardive, relativement pauvre : le champ lexical relatif aux reliefs, notamment, tournait principalement autour de trois termes : « plateau », « montagne » et « rocher ». La restitution du terrain, c'est-à-dire des formes de la surface terrestre, posait ainsi souvent des difficultés lexicales au voyageur. Le dessin topographique et paysager était selon Kiepert la partie à la fois la plus

⁷⁶² Max JÄHNS, *op. cit.*, 1906, p. 59 : « Von Moltke entwirft später während des Rittes auf den steilen Felsenpfaden Kurdistans am Rande des Abgrunds mit ruhiger Hand die Skizze des Geländes! » « Diese Eigenschaft ist um so auffallender, als Moltke überaus leicht seekrank wurde. »

⁷⁶³ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT, *op. cit.*, 1861, p. 26 : « Nous avons l'air d'exiger de notre voyageur un savoir encyclopédique : c'est un privilège bien rare que de réunir des connaissances si variées, mais que l'on s'assigne sa tâche, que dans une caravane de plusieurs voyageurs chacun ait son rôle et son but, et l'on n'aura pas à regretter les sacrifices que l'on se sera imposés. »

⁷⁶⁴ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 44.

essentielle et la plus difficile pour un voyageur non formé. L'art du dessin devait passer par un entraînement rigoureux et Kiepert encourageait notamment la mise en place d'excursions au cours du cursus scolaire pour s'entraîner à dessiner en plein air : « L'exercice préparatoire le plus important [pour les voyageurs] est l'entraînement au dessin topographique, ce qui peut se faire par des excursions dans le pays d'origine⁷⁶⁵ ».

Le transport supposait de protéger soigneusement les croquis réalisés et notamment de « fixer » le dessin qui se détériorait très rapidement pendant les trajets. Kiepert recommandait d'utiliser pour cela du café sucré : « Pour protéger la feuille et les dessins au pastel, c'est-à-dire aussi les esquisses de coupe, de la détérioration durant le transport, on peut à cet effet les enduire à l'aide d'un pinceau de café, dont le sucre dissous servira de moyen de fixation⁷⁶⁶. » Pour faire ressortir au mieux les sinuosités du terrain, Kiepert conseillait d'emporter avec soi un crayon Faber 4 plutôt qu'un Faber 3 qui ne marquait pas suffisamment les contrastes, et d'indiquer au minimum les reliefs par des dégradés de couleur de gris. Si cela était possible, Kiepert recommandait d'emporter des pastels car ils rendaient, selon lui, l'esquisse plus lisible. Lui-même utilisait systématiquement des couleurs sur le terrain comme l'illustre son carnet de terrain de Palestine et d'Asie Mineure (1870) conservé à la Bibliothèque d'État de Berlin (cf. illustrations n° 19a et 19b, carnet central⁷⁶⁷).

Le *Guide Joanne* encourageait lui aussi les voyageurs à s'entraîner au dessin topographique et paysager mais jugeait la photographie plus accessible :

Le dessin est un talent précieux que tout le monde ne possède pas, mais ce que l'on peut apprendre, c'est la photographie. Le simple touriste peut, grâce à cet art, rapporter les renseignements les plus précieux pour la science, parce que leur authenticité est incontestable⁷⁶⁸.

Si le dessin n'était pas à la portée de tous, la photographie apparaissait aux yeux du *Guide Joanne* comme une technique « grand public » garante d'une plus grande « conformité » avec la réalité du terrain⁷⁶⁹. Elle nécessitait pourtant elle aussi un savoir-faire technique ; les clichés supportant mal la chaleur et les temps de transport : la plupart de ceux qui furent pris en Orient se révélèrent inutilisables une fois rapportés en Europe.

Noter

La prise de note sur le terrain était souvent accompagnée d'une réécriture différée, le soir ou quelques jours plus tard lors d'une plus longue halte : « la prise de note sur le terrain est difficile mais on peut compléter ou ajouter une notice plus tard⁷⁷⁰ ». Andreas David Mordtmann témoignait ainsi de soirées passées à retravailler ses notes :

⁷⁶⁵ *Ibid.*

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 48.

⁷⁶⁷ Nachlass Kiepert (Heinrich), « Routenbuch seiner Palästina-Reise Frühjahr 1870 », 1 vol., Berlin, Staatsbibliothek.

⁷⁶⁸ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT, *op. cit.*, 1861, p. 26.

⁷⁶⁹ L'« authenticité » de la photographie est un lieu commun qui eut la vie longue, nous ne nous y attarderons pas ici. La photographie faisait à l'époque l'objet d'un véritable engouement depuis notamment le voyage de Gustave Flaubert et de Maxime Du Camp en Égypte.

⁷⁷⁰ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 40

Le *müdir*⁷⁷¹ lui-même était invité au mariage et je devais ainsi passer ma soirée seul. Cela me laissait le temps de compléter quelques-unes des parties de mon journal et notamment de dessiner la carte du chemin jusque-là parcouru⁷⁷².

Cette écriture différée supposait que les notes prises en cours de route soient suffisamment claires et détaillées pour minimiser les erreurs lors de la relecture : cela était en particulier essentiel, insistait Kiepert, « pour les noms et les chiffres qui ne peuvent pas être complétés avec certitude de mémoire⁷⁷³ ». Kiepert utilisait ainsi tous les « temps morts » du voyage pour retravailler ses notes et ses dessins. Cela, d'ailleurs, n'était pas sans agacer ses compagnons de route, son fils, en particulier, comme le montre une lettre datant du second voyage en Orient d'Heinrich Kiepert.

Le second voyage d'Heinrich Kiepert en Orient vu par son fils, Richard

Invité par Napoléon III – pour qui il avait réalisé des plans des batailles de Jules César – à l'inauguration du canal de Suez, Heinrich Kiepert profita de ce prétexte pour entreprendre un nouveau voyage en Orient en 1870. Soutenu par l'Académie des Sciences et la Société de Géographie de Berlin, il se rendit avec son fils, Richard, et le médecin Paul Langerhans en Palestine et en Asie Mineure. Il explora pendant trois semaines une région située à l'est du Jourdain puis visita Chypre, Rhodes et la Carie avant de devoir interrompre son voyage en raison du déclenchement de la guerre franco-prussienne de 1870, qui rappelait sous les drapeaux, Paul Langerhans et son fils.

De ce voyage témoignent, outre le carnet de terrain d'Heinrich Kiepert conservé au département des cartes de la bibliothèque d'État de Berlin, une missive, restée célèbre, que Richard Kiepert adressa à sa mère à Berlin. Dans cette lettre sont évoqués des aspects matériels et pratiques du voyage, une intimité qui transparait rarement dans les sources et qui permet ainsi de saisir quelques « instants de vie » du voyage savant. Nous en traduisons ici des passages.

« Tu as fait l'éloge du sens pratique du voyage de mon père, ce qui nous a beaucoup étonné, Paul et moi. Car sans nous, il n'aurait pas seulement perdu tous ses effets mais encore tout son argent [...]. Tu sais toi-même, de tes voyages avec lui, qu'il se préoccupe peu de plier un pantalon ou un frac mais qu'il se réjouit beaucoup lorsqu'il a réussi, par chance, à fermer le couvercle du coffre sous son poids. J'apparais alors, dans ces moments-là, comme son génie salvateur et place frac, pantalon et gilet en couches ordonnées [...]. Cela t'amusera, je pense, d'être informée de notre petit ménage⁷⁷⁴ ».

Les disputes du voyage sont évoquées par Richard Kiepert en réponse aux remarques de sa mère, qui sert, même à distance, d'intermédiaire entre le père et le fils : « Qu'il se plaigne de moi comme tu le mentionnes dans tes lettres n'est pas tout à fait juste. De petites divergences de vues ont toujours lieu dans de si grands voyages, mais elles disparaissent aussi vite qu'elles sont venues et sans laisser de traces⁷⁷⁵ ». Et Richard Kiepert de renchérir, pour mieux se dédouaner, sur le caractère parfois difficile de son père : « Et l'on a nous-mêmes [Paul et Richard] souvent de vraies difficultés avec lui. Quand il s'assoit, par exemple, peu avant le départ et enlumine les cartes de manière nonchalante, alors que des tas entiers de vêtements,

⁷⁷¹ Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 364: « Littéralement, 'administrateur' (aujourd'hui 'directeur'; agent de rang inférieur, en charge des affaires locales d'une subdivision administrative – notamment d'un *kaşa* ou d'une *nahiye*. »

⁷⁷² Andreas David MORDTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 245 : « Auch der Müdir war zur Hochzeit eingeladen und so musste ich den Abend allein zubringen. Ich hatte also Zeit, einzelne Partien meines Tagesbuches zu ergänzen und namentlich die Karte des bisher zurückgelegten Weges zu zeichnen [...] »

⁷⁷³ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 40.

⁷⁷⁴ Cette lettre est conservée (translittérée) à la bibliothèque d'État de Berlin : Nachlass Kiepert (Heinrich), « Brief von Richard Kiepert an seine Mutter », Smyrne, 13. Juni 1870. « [...] hast Du Vaters praktischen Reisesinn gelobt, worüber Paul & ich uns sehr gewundert. Denn er hätte ohne uns nicht nur sämtliche Effekten verloren, sondern wäre auch alles Geld los geworden, ehe der rechte Moment, dazu gekommen. Das weisst Du ja selbst von Deinen Reisen mit ihm, dass er von Zusammenlegen einer Hose oder eines Frackes nicht viel hält, sondern sich sehr freut, wenn er glücklich den Kofferdeckel durch sein Gewicht herniedergedrückt hat. In solchen Momenten trete ich dann als sein rettender Genius hinzu & lege Frack & Hose & Weste in ordentl. Falten [...]. Es wird dich, denke ich, amüsieren, unsere kleine Haushaltung zu erfahren. »

⁷⁷⁵ *Ibid.* : « Dass er, wie du in Deinen Briefen erwähntest, über mich klagte, ist nicht ganz recht. Kleine Meinungsverschiedenheiten finden auf solch langen Reisen immer Statt, verschwinden aber ebenso rasch, als sie gekommen, u. ohne Spur. »

de linge, etc. attendent encore d'être emballés. Lorsque le signal du départ retentit, il interrompt le travail et balance pêle-mêle tout à l'intérieur. Quelle maîtrise il possède pour fouiller dans un coffre rangé afin de récupérer une feuille de papier au fond, de sorte que l'on doit recommencer tout le travail déjà effectué !⁷⁷⁶».

Richard Kiepert expliquait aussi que le costume de son père, dans un état pitoyable, avait pris, sous le soleil syrien, une couleur délavée : son col et ses plis étaient devenus violet. Cela ne l'avait pas empêché, écrivait Richard Kiepert, visiblement horrifié, de recevoir ainsi les plus hauts honneurs dans le Beit Eddin⁷⁷⁷ au Liban et d'assister à un concert donné par un régiment turc. Il n'hésita pas non plus à se présenter dans cet accoutrement à la « jolie femme du consul italien » et à « gagner son cœur » en parlant italien. Il se fit faire un costume neuf à Jérusalem au grand soulagement de son fils : selon les dires de ce dernier, il avait ainsi l'air d'« un élégant cavalier, tenant habilement les rênes, bien que son pantalon remontât malencontreusement⁷⁷⁸ ». Malgré ces critiques, Richard Kiepert manifestait beaucoup de fierté à l'égard de son père ; les quelques reproches sur son absence de sens pratique étaient vite compensés par l'admiration qu'il portait au savant : « Papa est connu ici comme le loup blanc par les Turcs et les Grecs, les Allemands et d'autres étrangers⁷⁷⁹. » « Il est remarquable de voir qu'elles épreuves colossales il est encore capable de supporter, comme si la faim, la chaleur, la fatigue n'étaient pas, à l'exception de la soif, dans l'Orient torride, une mauvaise chose⁷⁸⁰. ».

Bien qu'Heinrich Kiepert ait un peu perdu « depuis 1842 de son turc et de son grec », Richard Kiepert restait admiratif de sa polyglossie : « [Les gens voulaient faire sa connaissance] sur le bateau entre Beyrouth et ici [c'est-à-dire Smyrne] [...] il parla allemand avec le jeune prince héritier v. Lippe, grec avec l'archevêque de Chypre, turc avec le pacha de la Mecque, anglais avec deux nièces de Palmerston, français avec un vicomte, italien avec les officiers. Tu vois, sur un tel navire, les choses vont gaiement et de manière bigarrée⁷⁸¹. »

La perte des données collectées, thème récurrent des récits de voyages, était une angoisse du voyageur savant : il s'agissait parfois de circonstances exceptionnelles comme la défaite de

⁷⁷⁶ *Ibid.* : « Und man hat es ja selbst oft recht schwer mit ihm. Wenn er sich z.B. kurz vom Abreisen hinsetzt & gleichgültige Karten illuminirt, auf deren Eingepacktwerden noch ganze Stösse Kleider, Wäsche & warten. Dann ertönt das Signal zum Abmarsch, er bricht die Arbeit ab & schmeisst alles kunterbunt hinein. Und welche Meisterschaft besitzt er einen gepackten Koffer nach einem Blatte Papier von Grund aus zu durchwühlen, dass man die eben gethane Arbeit von Neuem beginnen muss! »

⁷⁷⁷ Palais situé dans la région du Chouf, construit au début du XIXe siècle par l'émir Bachir Chehab II.

⁷⁷⁸ Nachlass Kiepert (Heinrich), « Brief von Richard Kiepert an seine Mutter », Smyrna, 13. Juni 1870 : « Aber Papa's Anzug ist wieder einmal ein böser Streich von Mr. Bauke. Denn selbigen hat die syrische Sonne ganz entsetzlich ausgezogen, so dass er präter propter Staubfarbe hat, während inwendig in de <...> den Falten & unter dem Kragen ein strahlendes Lila nistet. Das hat ihn aber gar nicht genirt, damit angethan in Bet Eddin im Libanon die hohen Würdenträger gnädigst zu empfangen & sich von der türk. Regimentmusik anblasen zu lassen. Auch wagte er kecklich in sothaner Pracht der schönen Frau italien. Consuln unter die Augen zu treten & ihr Herz durch Italienisch Parliren zu gewinnen. Aber für alle Fälle hat er sich noch in Jerusalem ein neues (sehr billiges) Staatskostüm bauen lassen, worin er das Geld einsmal ausgeht, wozu aber keine Aussicht ist, für Geld zu zeigen. Dazu ist er ein eleganter Cavalier zu Pferde, der mit Geschick die Zügel lenkt, wenn auch die Hosen hoch emporkutschen. »

⁷⁷⁹ *Ibid.* : « Zweitens, dass Papa hier zu Lande bekannt ist, wie ein bunter Hund, bei Türken & Griechen, Deutschen & sonstigen Ausländern. »

⁷⁸⁰ *Ibid.* : « Es ist merkwürdig, welche kolossale Strapazen er noch aushalten kann, als wäre es nichts Hunger, Hitze, Ermüdung, nur keinen Durst, im heissen Oriente ein böses Ding. Umgekehrt ist es dann aber schwer ihn in den grossen Städten zu irgend einem nützlichen, folgenreichen Besuche zu bringen; der ihn oft herzlich freut, wenn er ihn gemacht hat. »

⁷⁸¹ *Ibid.* : « Wo wir hinkamen, gab es stets ein Paar angesehene Leute, die seine Bekanntschaft wünschten, so die Grafen Perthuis in Bairut, der Muschir oder kommandirende General v. Syrien in Damaskus und hier die ganze Schaar von grich. Professoren, türk. Beamten, alle Deutschen u.s.f. Dann seine grosse Sprachkenntniss, wenn er auch von seinem Türkischen und Griechischen seit 1842 Einiges vergessen hat. Das trat recht hervor auf dem Schiffe zw. Bairut & hier, wo er Deutsch mit dem kleinen Erbprinzen v. Lippe, Griechisch mit dem Erzbischof v. Cypern, Türkisch mit d. Pascha v. Mekka, English mit 2 Nichten v. Palmerston, Französisch mit einem Vicomte Italienisch mit d. Offizieren redete. Du siehst, auf solchem Schiffe gehts lustig und bunt her.“ Richard Kiepert termine sa lettre en parlant affaires à sa mère: „Müller hat mir übrigens 15 Reichsth. für die Karte zugesagt, wie ich gefordert. Walter & Liane, der ich was Reizendes v. damaskus mitbringe (wahrscheinlich ein kl Negermädchen) hatten ganz recht. Aber rausrücken muss er doch. Ich finde ihn etwas-ruppig. Sag warum schreibst, weder Du noch Reimer je ein Wort über den Stand der türkischen & meiner Karte für Vetter Adolf? Bitte, thut's nach Stambul. »

Nisib et la retraite précipitée qui s'en suivit, au cours de laquelle Helmuth von Moltke perdit plusieurs de ses croquis. Mais le plus souvent, la perte était causée par des raisons bien plus anodines : « [Heinrich] Barth a perdu, un soir, dans la pénombre d'une ascension de montagne, un cahier rempli de dessins de trois semaines relatifs à son voyage de 1865⁷⁸². » Parfois, le voyageur mentionnait un vol ou un « accident de voyage » sans autre précision : « Je suis malheureusement dans l'impossibilité de fournir le chiffre de l'altitude de cette montagne – écrivait Pierre de Tchihatcheff – parce que les résultats des nombreux nivellements barométriques que j'y ai exécutés, se trouvaient dans un cahier qui a partagé le sort de plusieurs de mes effets devenus victimes d'un accident de voyage⁷⁸³. »

Aussi fallait-il s'assurer de faire des copies et de pas laisser toutes les données au même endroit : si Kiepert privilégiait les carnets, Andreas David Mordtmann conseillait, lui, les feuilles volantes : « Préfère[z] les feuilles de papier épaisses plutôt qu'un cahier de notes car la perte d'une feuille en chemin ou bien le soir peut être plus facilement comblée par les souvenirs en mémoire⁷⁸⁴. » Dans tous les cas, l'un comme l'autre recommandaient d'effectuer systématiquement des copies des relevés et d'avoir toujours deux exemplaires de notes avec soi :

Prévenir par des copies dans un deuxième journal les conséquences éventuelles d'une perte. C'est, en effet, une prudence assez nécessaire que de rédiger deux journaux et de les conserver dans des endroits différents, à savoir, l'un dans le bagage et l'autre dans sa poche⁷⁸⁵.

Les consignes de Kiepert, à elles seules, ne pouvaient résoudre toutes les difficultés rencontrées sur le terrain, notamment le manque de moyens et les difficultés politiques internes à l'Empire ottoman qui limitaient les investigations dans certaines régions. Mais elles contribuaient à homogénéiser la collecte d'informations et à augmenter l'efficacité des voyages savants en limitant les oublis, les erreurs ou les approximations qui rendaient les notes inexploitable.

* * *

Les débats qui divisèrent les savants allemands sur l'usage des sources administratives ottomanes reflétaient autant les difficultés à faire voyager et à transporter l'information – c'est-à-dire à faire face aux enjeux de ce qu'on peut appeler la *translation*, le déplacement d'un objet, ici d'un savoir, sans déformations –, que les préjugés dont ils étaient animés à l'égard d'un Empire ottoman jugé arriéré et incapable de progrès. La circulation n'est pas, comme le dit Livingstone, une « réplique⁷⁸⁶ » mais engendre des transformations, des mutations, des distorsions. Ainsi, l'« immuabilité » supposée du « mobile » n'était pas sans faille. La thèse de Bruno Latour néglige certaines limites de l'« inscription », en particulier la perte, l'erreur et la détérioration, sans compter les méprises et les quiproquos. L'« immuabilité » de l'inscription était ainsi malmenée par les aléas de la reformulation, du malentendu et les différentes interprétations possibles. Comme l'écrit avec justesse Frédéric Thomas dans le contexte indochinois :

Ces cartes [européennes] ne s'ajoutent cependant pas les unes aux autres dans un processus d'accumulation de la preuve et de vérification, comme une certaine vision de la « science achevée »

⁷⁸² Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1875, p. 40.

⁷⁸³ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. 449.

⁷⁸⁴ Andreas David MORTMANN, *op. cit.*, 1925, p. 245.

⁷⁸⁵ *Ibid.* : « Es ist nämlich eine ziemlich notwendige Vorsicht, zwei Tagebücher zu führen, und zwar jedes an einem andern Orte aufzubewahren, eines im Gepäck und eines in der Tasche. »

⁷⁸⁶ David LIVINGSTONE, *op. cit.*, 2003, p. 16.

le laisse penser facilement [Latour, 1995, p. 26-55]. Au contraire, dans un phénomène que nous qualifions d'*ampliation*, chaque inscription nouvelle (vraie ou fausse) est enregistrée dans ce qu'on peut appeler, avec Michel Foucault [Foucault, 1969, p. 169-173], les *archives* du colonisateur⁷⁸⁷.

Un usage plus précoce des sources écrites de l'Empire ottoman aurait très certainement permis d'éviter un certain nombre de querelles toponymiques stériles et d'étymologies fantaisistes parmi les savants allemands. De fait, ces sources furent utilisées de plus en plus systématiquement et l'effort de traduction alla croissant. La France conserva en la matière une avance sur les États allemands. Ainsi Constantin Mostras, ancien consul de Russie à Smyrne, publia à Paris, en 1873, un *Dictionnaire géographique de l'Empire ottoman* dans lequel il recensa plus de deux mille désignations – imprimées en caractères latins et en ottoman, source sur laquelle s'appuyèrent par la suite de nombreux travaux géographiques, en particulier ceux de Vital Cuinet, consul de France à Constantinople puis secrétaire général de la Dette publique ottomane. La multiplication des données envoyées bénéficia aux éditeurs berlinois et permit, nous le verrons dans le chapitre suivant, de proposer progressivement des cartes non plus seulement topographiques (ou *générales*) mais également thématiques.

⁷⁸⁷ Frédéric THOMAS, « L'invention des 'Hauts Plateaux' en Indochine. Conquête coloniale et production de savoirs », *Éthnologie française*, vol. 4, t. 34, 2004, p. 641.

CHAPITRE SIX

D'UN EMPIRE L'AUTRE

Au cours de la conversation, à propos de sa question concernant notre origine, [notre interlocuteur – un habitant du village de Kabak] n'entendit rien ni de la Prusse, ni de l'Allemagne ; il ne connaissait que Moscou, les Anglais [Inglis] et les Français [Francis], probablement en raison de la guerre de Crimée. Quand je lui demandais alors s'il n'avait pas entendu parler, il y a douze ans, de la grande guerre que nous avons conduite contre les Français, il s'écria : Ah, sen Bismarkly (tu es un bismarckien), j'ai dit oui, en riant. Une fois renseigné, il demanda comment se portait notre Sultan déjà très âgé⁷⁸⁸.

⁷⁸⁸ Carl HUMANN, Otto PUCHSTEIN, *op. cit.*, 1890, p. 35: « Bei der Unterhaltung über seine Frage, woher wir seien, zeigte er weder einen Begriff von Prussia, noch von Alamania ; nur Moskow, Inglis und Francis waren ihm bekannt, warscheinlich vom Krimkriege her. Als ich ihm dann sagte, ob er vor zwölf Jahren nicht von dem grossen Kriege gehört hätte, den wir mit den Francis geführt, rief er aus: Ah, sen Bismarkly (du bist ein Bismarckianer) was ich lachend bejahte. Dann wusste er Bescheid und fragte, wie es unserm schon so sehr alten Padischah ginge. »

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le nombre de cartes réalisées et publiées à Constantinople augmenta considérablement, en raison, notamment, d'un essor des maisons d'édition constantinopolitaines, des circulations d'hommes, d'instruments et d'imprimés – qu'il s'agisse de livres ou bien encore de cartes. La Société de Géographie de Paris se faisait l'écho, en 1851, des entreprises cartographiques ottomanes de l'époque, en particulier de celles qui émanaient du *seraskerat*, le ministère de la Guerre, à Constantinople.

Le Séraskiérat [*seraskerat*], désirant seconder les intentions du Sultan [Abdülmeçid I^{er}], s'occupe de la publication des cartes de quelques provinces peu connues, auxquelles il se propose de donner le plus d'exactitude possible. La *Carte des pays situés le long du Chatt-el-Arab, depuis le golfe Persique jusqu'au-dessus de Bagdad*⁷⁸⁹, et celle de la *Bosnie*, avaient déjà paru en 1850 ; mais on les a momentanément retirées de la circulation, pour corriger quelques erreurs, signalées à ce ministre. On vient aussi de publier à Constantinople, sur une grande échelle, un *Plan de Constantinople*, non compris ses faubourgs, gravé d'après les documents du ministère de la Guerre par M. E. Olivier, lithographe [...]. Enfin le journal turc *Djeridei-Havadis*⁷⁹⁰ annonce que quelques cartes de la Turquie d'Europe (je ne parle ici que de celles qui concernent cette portion de l'Empire), et un atlas à l'usage des écoles, publié à Constantinople de 1849 à 1851, peuvent être acquis au bureau de ce journal⁷⁹¹.

Charles Schefer, drogman-chancelier auprès de l'ambassade de France à Constantinople de 1849 à 1857, transmet, en tant que correspondant étranger de la Société de Géographie de Paris, l'information suivante au début des années 1850 :

Le Séraskiérat a l'intention de publier des cartes exactes de quelques provinces peu connues de l'Empire ottoman, et il veut leur donner un grand caractère d'exactitude. Il a déjà fait paraître la *Carte du pays situé le long du Chatt-el-Arab, depuis le golfe Persique jusqu'au-dessus de Bagdad* ; et la *Carte de Bosnie* ne tardera pas à être éditée. Une commission formée par ordre du Sultan, et présidée par Bekir Pacha, doit se livrer à la confection d'une carte officielle de l'empire⁷⁹².

Une « carte officielle de l'Empire » ? Qu'entendait donc par là Charles Schefer ? L'expression mérite que l'on s'y arrête. S'agissait-il d'engager une triangulation systématique du territoire ottoman ou *seulement* de synthétiser l'ensemble des cartes existant sur les provinces de l'Empire ? Le caractère « officiel » de la carte impliquait que l'administration ottomane – en l'occurrence militaire – allait produire une carte faisant force d'*autorité* – et que des instances publiques de validation pourraient discréditer ou réfuter la valeur de cartes émanant d'autres institutions. Pourtant, plus d'une décennie après ces propos, le géographe français Guillaume Lejean affirmait auprès de la même Société de Géographie que « la Turquie est aujourd'hui avec la Serbie et la Moldavie, le seul État européen⁷⁹³ dont la carte n'ait pas été levée avec une précision scientifique. Il ne faut pas attendre du gouvernement ottoman qu'il comble cette lacune ; il n'en sent pas le besoin et n'a pas d'ailleurs d'officiers indigènes capables de faire ce travail⁷⁹⁴ ». Alors, qui croire ? L'Empire ottoman avait-il, dans la seconde moitié du siècle, les moyens et l'intention de lever avec exactitude des cartes des différentes provinces pour réaliser une carte *officielle* ? Voyons cela de plus près.

⁷⁸⁹ La *Carte des pays situés le long du Chatt-el-arab, depuis le golfe Persique jusqu'au-dessus de Bagdad* fut réalisée en 1846-1847 à la *Mekteb-i Harbiye* par Ali Ağa [ou Ali Bey] et retravaillée en 1864-1865 par la *Mekteb-i Bahriye*. Elle est répertoriée dans le *Türk Deniz Müessesesi Harita Kataloğu*, Série n°47, stock n° 452/346.

⁷⁹⁰ Journal en langue turque créé en 1843 par un Levantin d'origine britannique, Alfred Churchill.

⁷⁹¹ *Bulletin de la Société de Géographie*, Janvier-Juin 1851, p. 587-588.

⁷⁹² *Bulletin de la Société de Géographie*, Janvier-Juin 1851, p. 89 et p. 587-588.

⁷⁹³ Guillaume Lejean parlait ici de la Turquie d'Europe, partie de l'Empire ottoman où se jouait la question des nationalités, et qui retenait, dans les années 1860, l'attention des cartographes européens.

⁷⁹⁴ Guillaume LEJEAN, « Géodésie de la Turquie », Archives de la Société de Géographie de Paris, Colis 2 (1528), 1866, 10 p.

1. Des cartes pour *Garder les domaines*

Traduire, imprimer, former

L'effort ottoman concernant la cartographique passait tout d'abord par un important travail de gravure, d'impression et de traduction de cartes étrangères. Celles-ci étaient notamment conservées dans les bibliothèques impériales :

[Ces bibliothèques,] fondées par les sultans et leur entourage [...] [n'étaient pas] des bibliothèques de lecture, mais essentiellement des lieux destinés à l'accumulation d'un patrimoine et à sa conservation. Elles sont des signes tangibles de la « grandeur » des souverains au pouvoir, et, dans une moindre mesure, un instrument de travail pour les élites du palais et un nombre très limité de maîtres, d'élèves et de disciples. Cependant, ces bibliothèques impériales complètent souvent les bibliothèques religieuses, car elles renferment des ouvrages traitant de toutes sortes de sujets : la logique, la *falsafa*, la géométrie, l'astronomie, la musique, la médecine, l'alchimie, l'histoire, la géographie, etc⁷⁹⁵.

Constantinople participait activement à l'accumulation de documents cartographiques et visait à constituer ses propres collections en installant sur place des presses spécialisées⁷⁹⁶. Les écoles militaires jouaient un rôle central dans ce processus. Heinrich Petermann en témoignait, au début des années 1850 :

Après être monté en haut de la tour de Galata – écrivait-il –, nous nous rendîmes à la caserne située devant l'école d'artillerie au-dessus de Péra, où nous fûmes conduits par le susnommé binbachi [*binbaşı*, commandant] Mehmed Efendi. Nous admirions l'institution exemplaire, l'ordre et la propreté, laquelle serait, selon l'assurance de Monsieur von Wildenbruch⁷⁹⁷, impensable en Europe. Mehmed Ef[endi] avait aménagé une imprimerie en son sein, de laquelle plusieurs ouvrages utiles étaient déjà sortis et dans laquelle on s'appropriait justement à reproduire [*nachdrucken*] la carte de l'Asie Mineure de Kiepert. Elle avait déjà rapporté un bénéfice considérable⁷⁹⁸.

La notion de bénéfice laisse entendre que les cartes traduites et imprimées par l'École de Guerre étaient commercialisées.

Les écoles ottomanes, civiles et militaires, offraient par ailleurs une formation aux techniques cartographiques : les élèves-officiers de l'École de Guerre (*Mekteb-i Harbiye*) étaient entraînés au levé topographique sur planchette et au maniement d'instruments de mesure. Une de leurs réalisations, la *Carte topographique de Péra et de ses environs*, à l'échelle 1/500, dressée dans les années 1860, fut présentée en 1875 au Congrès international des Sciences géographiques de Paris (cf. p. ??? et suivantes). Les élèves-ingénieurs de l'École impériale du génie (*Mühendishane-i Berri Hümayun*) recevaient eux-aussi un enseignement pratique de topographie relatif aux besoins de

⁷⁹⁵ Frédéric HITZEL, *op. cit.*, 1999, p. 24.

⁷⁹⁶ Cf. Maurice AUDIN, *Histoire générale des techniques – L'expansion du machinisme : Les techniques d'expression – L'imprimerie*, t. 3, 1996, p. 784.

⁷⁹⁷ Légat de Prusse à Constantinople.

⁷⁹⁸ Heinrich PETERMANN, *op. cit.*, 1865, p. 26 : « Von da begaben wir uns nach der vor der Artillerieschule gelegenen Kaserne oberhalb Pera, wo wir von dem oben genannten Binbaschi (Major) Mehemed Efendi herumgeführt wurden. Wir bewunderten die musterhafte Einrichtung, Ordnung und Reinlichkeit, welche nach der Versicherung des Herrn von Wildenbruch unausführbar für Europa sei. Mehemed Ef. hatte eine Druckerei darin angelegt, aus welcher schon mehrere nützliche Bücher hervorgegangen waren, und in der man eben im Begriff war, Kiepert's Charte von Klein-Asien nachzudrucken. Sie hatte schon einen bedeutenden Ueberschuss abgeworfen. »

l'artillerie. Ils devaient savoir, par groupe de deux ou trois, lever des minutes et effectuer des mesures géodésiques en utilisant des instruments importés de France ou de Grande-Bretagne, tel le théodolite que l'on reconnaît entre les mains de l'officier situé au premier plan de la photographie prise par les frères Abdullah dans les années 1880 (cf. illustration n° 17, carnet central).

Ces enseignements étaient complétés par des formations en Europe. En 1830, un premier groupe de boursiers constantinopolitains fut envoyé en France : selon Feza Günergun, cinq jeunes Ottomans musulmans qui étudiaient à l'école du Palais (*Enderûn Mektebi*), furent envoyés à Paris pour y étudier des sujets militaires sous le patronage du commandant en chef, Hüsrev Pacha, qui paya sur ses fonds propres les premières années de leur séjour dans la capitale française⁷⁹⁹. Ce patronage laissa la place, à partir de 1834, à une politique d'État et les étudiants envoyés à l'étranger furent aidés financièrement par le gouvernement ottoman, sur le modèle du soutien qu'offrait le pacha Mehmed Ali aux étudiants égyptiens. En 1834-1835, un second groupe, composé de deux officiers et de dix étudiants de l'Académie navale⁸⁰⁰ partit ainsi pour l'Angleterre. D'autres se rendirent à la même époque en France, en Autriche et en Belgique⁸⁰¹. Les militaires ayant séjourné en Angleterre au cours des années 1834-1835, notamment, occupèrent des postes influents au sein de l'appareil d'État ottoman. Parmi eux (Ferik) Bekir Pacha, fut ainsi nommé à la tête de l'École impériale du Génie et fut chargé, à ce titre, de la commission dévolue à la réalisation d'une carte générale *officielle* de l'Empire ottoman. Il ne fut pas le seul à contribuer de manière décisive à l'essor de la cartographie ottomane au cours des années 1850-1860 : Derviş Mehmed Emin Efendi (1817-1879), qui donna une grande impulsion à l'enseignement des sciences, joua aussi un rôle important⁸⁰². Tous jouèrent un rôle central dans la réception, l'appropriation, la diffusion et la production de savoirs scientifiques dans l'Empire ottoman et eurent des carrières souvent prestigieuses à leur retour à Constantinople⁸⁰³.

L'Empire ottoman cherchait à réaliser ses propres cartes, dans un souci défensif, pour résoudre notamment certains litiges frontaliers et pour renforcer son autorité dans les provinces rebelles. Son objectif était également de *mettre en ordre* son territoire en particulier dans le cadre de la nouvelle réglementation du gouvernement des provinces édictée en 1864⁸⁰⁴. Jusqu'alors, le territoire impérial était davantage perçu en terme de marges plus ou moins intégrées qu'en suivant une conception frontalière *linéaire*. Comme l'a montré Katryn Ebel, les villes servaient de repères pour concevoir les limites du territoire ottoman. C'est la raison pour laquelle les miniatures les représentant sont, selon elle, si nombreuses à Constantinople. Ces vues de villes matérialisaient les limites du territoire impérial, selon une conception réticulaire et fluide de l'espace frontalier⁸⁰⁵.

⁷⁹⁹ Feza GÜNERGUN, « Trained in Europe to serve the State: Preliminary remarks on Ottoman engineers of the 19th century », XXIII International Congress of the History of Science and Technology, 28 July - 2 August 2009, Budapest, non publié. Feza GÜNERGUN, 2009.

⁸⁰⁰ L'École des Ingénieurs de la Marine (*Mühendishane-i Bahri-i Hümayun*) était devenue Académie navale en 1827.

⁸⁰¹ Mustafa GENÇOĞLU, *Osmanlı devleti'nce Batı'ya eğitim amacıyla gönderilenler (1830-1908). Bir grup biyografisi araştırması*, Doktora Tezi, Hacettepe Üniversitesi, 2008 ; Adnan ŞİSMAN, *Tanzimat Döneminde Fransa'ya Gönderilen Osmanlı Öğrencileri (1839-1876)*, 2004.

⁸⁰² Feza GÜNERGUN, « Derviş Mehmed Emin pacha (1817-1879), serviteur de la science et de l'État ottoman », in Méropi ANASTASSIADOU-DUMONT (dir.), *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*, 2003. Ekmeleddin İhsanoğlu donne la date de 1878 pour son décès, cf. Ekmeleddin İHSANOĞLU, *op.cit.*, 2000, vol. 1, p. 232-233. Citons aussi Müşir Emin Pacha, nommé à la tête de l'École militaire, qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1851 et Bastanizade Mehmed Tahir Pacha (décédé en 1867) qui traduisit en ottoman des traités d'algèbre, de mécanique et de cosmographie.

⁸⁰³ Darina MARTYKANOVA, 2010, *op. cit.*, p. 31.

⁸⁰⁴ Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 122-123. Sur la représentation des limites administratives de l'Empire, cf. p. ??? et suivantes.

⁸⁰⁵ Katryn EBEL, « Representations of the Frontier in Ottoman Town Views of the Sixteenth Century », *Imago Mundi* vol. 60, n°1, 2008, p. 7 : « This meant that if the shape of the empire and limits of sovereignty were to be visualized at all, it would have to be as a constellation of points, that is, a set of towns and vities strung along the fluid and ever-shifting fringes of the state. »

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, cette perception du territoire évolua dans le souci de mieux intégrer les provinces de l'Empire et d'améliorer notamment la collecte des impôts et la conscription⁸⁰⁶. Un nouveau rapport au territoire impérial, fondé sur la délimitation de frontières bornées s'imposa progressivement et joua un grand rôle dans l'essor de la cartographie ottomane : « L'aspect territorial d'un État défini par des frontières précises [prit] de plus en plus d'importance⁸⁰⁷. »

Cette nouvelle conception du territoire était inextricablement liée aux menaces et pressions extérieures. Elle était aussi corrélée à une volonté politique de sédentarisation des populations nomades : passer de la notion de *limes* à celle de *border*, « administrer des limites, tracer des frontières aussi bien bureaucratiques que géographiques »⁸⁰⁸, supposait de restreindre l'extension des mobilités, voire de les faire disparaître en sédentarisant certaines populations. Le sultan Abülmeçid avait ainsi chargé, en 1849, Derviş Mehmed Emin Efendi – qui faisait partie, rappelons-le, des officiers formés à Londres dans les années 1830 – d'une mission à la frontière iranienne (*İran bududu tabdid komisyonu*). Il devait effectuer des relevés topographiques afin de tracer sur une carte des limites frontalières conformes aux traités perso-ottomans. Il devait aussi signaler les lieux où les nomades iraniens franchissaient la frontière et indiquer les points stratégiques où l'installation de sentinelles pourrait permettre de décourager l'arrivée de tribus nomades sur le territoire ottoman. Derviş Mehmed Emin Efendi emporta sur le terrain ses propres instruments de mesure et livra, à son retour à Constantinople, en 1853, un rapport (*müşzekkire*) circonstancié au gouvernement (*Hudud-ı İraniye Dairi*)⁸⁰⁹. La carte, le contrôle des circulations nomades et la (re)définition⁸¹⁰ des frontières impériales étaient intimement imbriqués. L'essor de la carte ottomane était donc autant lié à un souci de contrôle des circulations extérieures que des circulations intérieures, une position qu'illustre un des portraits du sultan Abülmeçid le doigt pointé sur une carte que l'on devine être celle de l'Empire, et l'autre sur la garde de son sabre : les « domaines » se devaient d'être « bien gardés »⁸¹¹.

Ainsi, la grande opération ottomane de « pacification » qui visait à sédentariser les populations nomades de Cilicie, fut accompagnée de nouvelles cartes de la région. La carte dite de Djevdet [Cevdet] Pacha fut réalisée par les officiers qu'il avait sous ses ordres : « Ce dernier [Cevdet Pacha] avait, en tant que gouverneur général des vilayets (à l'époque réunis) d'Haleb et d'Adana, fait réaliser par ses plus hauts officiers turcs subordonnés, une carte de cette région⁸¹². » Il s'agissait, selon le *Traité de Géographie générale de l'Empire Ottoman* rédigé par le professeur du lycée impérial, Synvet Efendi, et publié à Constantinople en 1872, de la « seule production originale de la cartographie ottomane », du moins la seule reconnue comme telle par les observateurs

⁸⁰⁶ Cf. Erik-Jan ZÜRCHER, « The Ottoman conscription system in theory and practice, 1844-1918 », *International Review of Social History*, 43/3, 1998, p. 437-449.

⁸⁰⁷ Katryn EBEL, *op. cit.*, 2008.

⁸⁰⁸ Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 123.

⁸⁰⁹ Ekmeleddin İHSANOĞLU, *op. cit.*, 2000, vol. 1, p. 232-233.

⁸¹⁰ La frontière turco-persane était l'une des plus anciennes de l'Empire ottoman. Il s'agissait donc d'en préciser le tracé, mais non de la créer.

⁸¹¹ Nous empruntons l'expression à Selim DERINGİL, *The well-protected domains : ideology and the legitimation of power in Ottoman Empire, 1876-1909*, 1998. Sur la question d'un « colonialisme de l'intérieur », cf. Özgür TÜRESAY, « L'Empire ottoman sous le prisme des études postcoloniales. À propos d'un tournant historiographique récent », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2013/2 n° 60-2, p. 127-145.

⁸¹² Heinrich KIEPERT, « Die gegenwärtige Administrativ-Eintheilung des Osmanischen Reiches », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 19, 1884, n.p. : « Derselbe hatte als Generalgouverneur der damals vereinigten Wilajets Haleb und Adana durch die ihm untergebenen höheren Officiere eine Karte jenes Gebietes herstellen lassen. » Conservé à la *Staatsbibliothek*, – Nachlass Kiepert (Heinrich) –, cet article ne fut pas publié dans le numéro XIX de 1884 de la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, auquel il était apparemment destiné. À sa place, Kiepert fit paraître un article sur la division administrative et l'état de la population des nouvelles provinces septentrionales du royaume de Grèce. Sur la carte de Cevdet Pacha, cf. aussi Emre DÖLEN, « Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Bilim », *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Türkiye Ansiklopedisi*, vol. 1, 1985, p. 194-195.

étrangers⁸¹³. Kiepert, qui s'était vu offrir cette carte en 1869 par le gouvernement ottoman (peut-être par Cevdet Pacha lui-même, devenu ministre – « celle-là même que j'ai reçue en cadeau, en 1869, de l'homme d'État, dont elle porte le nom », écrivait-il en 1884) reconnaissait l'apport des officiers ottomans, qui avaient indiqué sur la carte de nombreuses localités jusqu'alors inconnues. C'était, selon lui, l'une des seules réalisations ottomanes autonomes (*selbstständig*), mise à part la carte du pays de l'Euphrate et du Tigre en aval de Bagdad réalisée par Ali Ağa, professeur à l'École de Guerre de Constantinople et lithographiée dans la ville en 1848. Bien que dessinée de manière « grossière », Kiepert concédait qu'elle contenait cependant « quelques données utiles »⁸¹⁴. Notons le mépris contenu dans l'usage du « quelques », consenti du bout des lèvres, par Kiepert. Ce dernier en relativisait l'originalité géodésique mais il reconnaissait l'important travail de relevés effectué par les officiers ottomans :

La trame [de la carte] n'est cependant en rien différente de la partie correspondante (mise à une échelle deux fois plus grande au 1/500 000) de la Carte de l'Asie Mineure en six feuilles, éditée sous ma direction, donc un terrain qui repose sur les reconnaissances de Chesney, Ainsworth, v. Moltke, Fischer, Russegger. Toutefois, les apports obtenus par les officiers turcs concernant une quantité considérable de positions de lieux et de cours d'eau (notamment dans le Taurus, la plupart de ces positions n'ont pas encore été vérifiées à ce jour par l'observation européenne) donnent une certaine valeur à une carte dont les noms de lieux sont parfois difficiles à lire et la lithographie quelque peu négligée. Elle ne contient que les limites administratives des grandes provinces (*sancak* ou *liwa*, comme ils étaient à l'époque, depuis plusieurs fois modifiés), non pas celles des sous-divisions (*kaza* et *nahiye*) dont les noms mêmes ne sont indiqués que pour une petite partie d'entre eux⁸¹⁵.

La dernière remarque du texte renvoie à un problème auquel Heinrich Kiepert se heurta de manière récurrente dans l'élaboration de ses cartes : la représentation des divisions administratives de l'Empire. Notons que la cartographie ottomane ne pouvait, selon Kiepert, faire autorité : il fallait que « l'observation européenne » apporte sa caution et « vérifie » les observations « ottomanes ». Il y avait une hiérarchie explicite dans la valeur des observations. Pourtant, les acteurs ottomans en matière de cartographie – des militaires – jouaient le jeu du processus de validation des productions scientifiques en adhérant, individuellement ou collectivement, aux institutions scientifiques européennes. Ils souhaitaient par ce biais obtenir des nations étrangères,

⁸¹³ Enseignant au lycée impérial de Galatasaray, A. Synvet, professeur d'histoire et de géographie, publia plusieurs ouvrages et fut rédacteur de la revue *Univers* (1874-1875), qui paraissait aussi dans une version turque sous le nom de *Cihan*. En 1872 parut son *Traité de géographie générale de l'Empire ottoman*, critiqué par Heinrich Kiepert pour ses imprécisions en matière de statistiques.

⁸¹⁴ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Eine von Ali-Agha, Professor an der Kriegsschule zu Const. verfasste, sehr roh gezeichnete, immerhin einige nützliche Daten enthaltende Karte des Euphrat-Tigris-Landes abwärts von Baghdad (lithogr. zu Const. a. H. 1264 = 1848). » Plus tard, Kiepert reconnaitra aussi la valeur de la carte de Nusret Pacha. Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1886, p. 12 : « Ein ähnliches, jedoch noch mehr selbständiges und nur in den Hauptzügen auf europäische Vorarbeiten sich stützendes Werk, die auf Nursret-Pascha's Anordnung ebenfalls von türkischen Officiereu hergestellte Karte des ehemaligen Sandjak's Filibe, von welcher ich im Jahrg. 1877 d. Z. eine verkleinerte Übersetzung mitgetheilt habe, ist durch die seitdem dort eingetretenen politischen Umwandlungen für unsern statistischen Zweck gegenstandslos geworden. »

⁸¹⁵ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Selbst Synvet-Effendi kennt in seinem *Traité de Géographie générale de l'Empire Ottoman*, Const. 1872, nur eine Originalproduction osmanischer Kartographie : dieselbe, die mir schon 1869 als Geschenk des Staatsmannes, dessen Namen sie trägt, des mehrmaligen Ministers Djevdet-Pascha zugegangen ist; derselbe hatte als Generalgouverneur der damals vereinigten Wilajets Haleb und Adana durch die ihm untergebenen höheren Officiere eine Karte jenes Gebietes herstellen lassen, deren Grundlage allerdings nichts anderes ist als der auf den doppelten Maasstab (1: 500 000) vergrösserte entsprechende Theil der 1844 unter meiner Redaction herausgegebenen Karte von Klein-Asien in 6 Blatt, also ein Terrain, welches wesentlich auf den Recognoscirungen von Chesney, Ainsworth, v. Moltke, Fischer, Russegger beruhte. Indessen geben die durch die türkischen Officiere bewirkten Zusätze einer ziemlichen Anzahl von Orspositionen und Flussthälern (namentlich im Taurus, die meisten davon auch bis heute noch nicht durch europäische Beobachtung verificirt) dieser nur in der Lithographie etwas nachlässig behandelten und in den Namen oft schwer lesbaren Karte immerhin einen gewissen selbständigen Werth. Grenzlinien aber enthält sie nur für die grösseren Provinzen (Sandjak's oder Liwa's, nämlich wie sie damals bestanden, jetzt schon wieder mehrfach geändert), nicht für die Unterabtheilungen (Kaza's und Nahie's), deren Namen selbst nur zum kleineren Theile eingetragen sind. »

au-delà de la reconnaissance de leurs travaux et de leurs activités cartographiques, la reconnaissance implicite de la maîtrise de leur territoire.

La Turquie s'expose

La volonté politique ottomane d'adhérer aux cercles scientifiques européens était manifeste dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il existait deux manières de rejoindre cette communauté scientifique : une voie individuelle à travers l'admission de membres dans des sociétés savantes et une voie collective via la participation à des congrès et des expositions universelles. Les cartographes de l'Empire ottoman avaient conscience que pour obtenir une place dans le concert européen de la cartographie, il leur fallait emprunter ces deux voies.

Des trajectoires singulières

Le mouvement d'envoi d'étudiants ottomans à l'étranger, que nous avons précédemment évoqué, s'amplifia après la guerre de Crimée.

Le capitaine Hafız Ali Eşref⁸¹⁶ fut par exemple formé à la gravure et à la cartographie à Paris dans les années 1860. Capitaine dans l'armée ottomane, Hafız Ali Eşref, né à Istanbul, arriva à Paris le 27 septembre 1862 à l'âge de 20 ans. Il étudia tout d'abord à l'École impériale Ottomane à Paris (*Mekteb-i Osmani*) d'octobre 1863 à octobre 1864 et fut ensuite formé à la gravure dans l'atelier parisien d'Erhard⁸¹⁷ de 1864 à 1869. Il y réalisa un petit atlas en ottoman publié en 1868 sous le titre *Yeni Atlas* (23 cm x 33 cm, 22 cartes en couleur), qui était une traduction en ottoman d'atlas français de l'époque⁸¹⁸. Cette même année, Hafız Ali Eşref fut admis à la Société de Géographie de Paris mais il semble, à dépouiller les archives de celle-ci, que l'on ne se soit pas beaucoup occupé de cet étudiant, contrairement à l'accueil qu'Edme-François Jomard réserva jusqu'à sa mort, en 1862, aux étudiants venant d'Égypte. Hafız Ali Eşref retourna définitivement à Constantinople en 1869. Il fut nommé, en 1887, brigadier-général, puis, en 1896, lieutenant-général. Il se consacra à la traduction en ottoman de la *Carte de l'Asie Mineure* de Kiepert⁸¹⁹ et peut-être contribua-t-il aussi à la traduction de celle de la Turquie d'Europe en 73 feuilles⁸²⁰. En tout cas, cette dernière fut traduite en ottoman et transposée à une échelle plus grande (1/500 000) en 1870. Le résultat, imposant, occupe 2 m de large sur 1,3 m de haut⁸²¹. Eşref poursuivit son travail de cartographe au sein de l'État-major ottoman jusqu'à sa mort, en 1907, et contribua notamment à la réalisation de cartes murales scolaires dont Benjamin Fortna a bien montré l'importance sous

⁸¹⁶ Son nom est aussi orthographié « Ali Şeref », notamment dans l'ouvrage d'Ekmeleddin İHSANOĞLU, *op. cit.*, 2000, p. 378-382.

⁸¹⁷ Erhard Schieble, graveur et cartographe d'origine allemande, né à Forchhelm en 1821 et mort à Paris en 1880. Naturalisé français en 1870, il collabora à de nombreuses publications géographiques. Son nom est parfois orthographié « Erad » dans les publications turques. On constate, dans le cas d'Erhard Schieble comme dans celui des frères Bauerkeller, l'importance des immigrés allemands dans l'édition, en particulier cartographique, de l'époque à Paris.

⁸¹⁸ L'une des feuilles de l'atlas d'Eşref est reproduite dans l'*İslam Ansiklopedisi* à l'entrée « Anadolu ».

⁸¹⁹ Heinrich KIEPERT, 1864 (1289), *Carte générale de l'Empire ottoman en Asie*, en langue turque, sans échelle, Nachlass Kiepert (Heinrich), *Staatsbibliothek*, Berlin.

⁸²⁰ Heinrich KIEPERT, 1853, *Carte générale de la Turquie d'Europe*, 1/1 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 124 cm x 76 cm.

⁸²¹ Un exemplaire de cette carte manuscrite se trouve à la British Library, un autre à la Staatsbibliothek de Berlin : *Map of Turkey in Europe*, en ottoman 1289 (1870) agrandissement de la carte de Kiepert de 1853, Photolithographie. Traduite et dessinée par l'État-major ottoman (2,8 m x 1,34 m).

le règne d'Abdülhamid II⁸²². Il n'eut pas le temps d'achever la carte d'Anatolie en cent feuilles qu'il préparait depuis 1900 à partir des travaux de Kiepert⁸²³.

Les liens tissés avec les pays où avaient été envoyés les étudiants perduraient après leur retour. Ainsi, des cartes étaient commandées à Londres et à Paris, par l'entremise des anciens étudiants, depuis Constantinople :

Le gouvernement turc a fait exécuter à Paris par M. Bauerkeller⁸²⁴ une carte de l'Empire ottoman en relief, et [...] il a chargé dernièrement Kemal-Efendy [Kemal Pacha, 1808-1888], son directeur général des écoles [ministre de l'Instruction publique], de faire confectionner dans la même ville et par le même géographe une quarantaine environ de globes terrestres également en relief ; ce travail, déjà fort avancé, se continue, depuis le départ de Kemal-Efendy, sous la direction de Nusrat-Efendy [Nusret Efendi⁸²⁵], major de la garde impériale du sultan et membre de notre Société, à laquelle ces curieux travaux ont été offerts⁸²⁶.

Outre des trajectoires individuelles, engendrées par l'envoi d'étudiants en Europe, la participation ottomane aux congrès savants européens fut de plus en plus systématique dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Une dynamique collective : participer aux expositions universelles et aux congrès savants

Les élites ottomanes étaient fascinées par la technique et les inventions occidentales⁸²⁷. Le sultan Abdülaziz avait fait, en 1867, le déplacement pour l'Exposition universelle de Paris : c'était la première fois qu'un sultan sortait de son Empire dans un contexte de paix. La cartographie et ses instruments (instruments de mesures géodésiques, techniques d'impression et lithogravure) faisaient l'objet d'un réel intérêt de la part du gouvernement ottoman et, à partir des années 1870, la Turquie exposa des cartes dans les Expositions universelles et les Congrès internationaux de géographie. Elle montrait par là-même son souci de s'intégrer au cercle des cartographes européens et signifiait, par ce geste fort, sa volonté d'exister aux yeux de l'Europe.

L'Exposition universelle de Vienne se déroula du 1^{er} mai au 2 novembre 1873. Consacrée à la « Culture et à l'Éducation », cette cinquième Exposition universelle se tenait pour la première fois dans un État germanophone. Au sein de la Commission impériale ottomane se trouvait notamment Osman Hamdi Bey qui présentait conjointement avec le secrétaire du Conseil supérieur du ministère des Travaux publics ottoman, Marie De Launay, un ouvrage sur *Les costumes populaires de la Turquie en 1873*⁸²⁸. Les cartes tenaient une place importante au sein de l'Exposition, en particulier dans le pavillon consacré à l'Instruction. L'Empire ottoman en exposait plusieurs, notamment : « Une grande carte manuscrite de ses provinces européennes, à l'échelle du 400 000^e, dressée à l'aide de la carte de Kiepert »⁸²⁹, des documents des compagnies de chemins de fer, ainsi qu'une « carte économique de l'empire ottoman, donnant les forêts, les

⁸²² Benjamin FORTNA, *Imperial Classroom, Islam, the State, and Education in the Late Ottoman Empire*, 2002, p. 174-177.

⁸²³ Mustafa ÖNDER, *Geçmişten günümüze resimlerle Türk barıtacılık tarihi*, 2002.

⁸²⁴ D'origine allemande mais installés à Paris, les frères Bauerkeller, s'étaient spécialisés dans des techniques d'impression en relief, utilisant le gaufrage, en particulier pour réaliser des cartes géographiques.

⁸²⁵ Nusret Efendi avait été admis au sein de la Société de Géographie de Paris en avril 1851.

⁸²⁶ *Bulletin de la Société de Géographie*, quatrième série, Tome premier, 1851, Janvier-Juin, p. 587-588.

⁸²⁷ François GEORGEON « L'Empire ottoman et l'Europe au XIXe siècle », *Confluences Méditerranée* 1, n°52, 2005, p. 22. Sur la représentation de l'Orient dans les expositions universelles, cf. Zeynep ÇELİK, *Displaying the Orient : Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fair*, 1992.

⁸²⁸ Sur cet ouvrage, cf. Edhem ELDEM, *op. cit.*, 2010.

⁸²⁹ Émile LEVASSEUR, « La Géographie à l'Exposition universelle de Vienne », *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1874, p. 56.

cultures, les industries, les marchés, et dressée au 1 / 1 000 000, sur les renseignements fournis par les consuls des diverses provinces »⁸³⁰. Cette dernière visait à encourager les investissements étrangers dans l'Empire ottoman. Une circulaire de l'ambassade d'Autriche à Constantinople, datée du mois de février 1872, avait en effet demandé aux consuls européens en poste dans l'Empire ottoman, de contribuer à un tableau économique de la Turquie, afin de renforcer les relations économiques entre les Empires. Le consul autrichien de Smyrne, Carl von Scherzer, avait ainsi rédigé une monographie de la province de Smyrne en collaboration avec un homme d'affaires nommé Stöckel⁸³¹. Afin d'illustrer son volume, Scherzer avait demandé à Carl Humann de réaliser une carte des productions de la côte égéenne⁸³² et l'ouvrage fut ensuite traduit dans plusieurs langues, dont le français⁸³³.

Une carte en relief du Bosphore avait par ailleurs retenu l'attention des observateurs et obtenu un prix de l'Exposition universelle. Il s'agissait d'« un très grand relief (à l'échelle de 2 500^e), qui occupait presque toute la largeur de la galerie et autour duquel on pouvait faire une instructive promenade, distinguer les maisons de Constantinople, ses nombreux minarets, ses murailles et ses tours carrées, les vastes bâtiments du Sérail, le vert vallon qui coupe la ville en deux parties depuis Galata jusqu'à peu de distance de la mer Noire, suivre la série ininterrompue des villages et des villas qui, au pied d'un long rang de hautes collines et de montagnes coupées çà et là par d'étroites vallées, bordent les deux rives du Bosphore »⁸³⁴.

On était là dans le registre pittoresque, la carte alimentant la mode orientaliste et la fascination pour Constantinople. Pour cette incursion dans le concert de la cartographie européenne, l'Empire ottoman se moulaient dans les canons occidentaux. Il faut souligner que toutes les cartes présentées à l'Exposition universelle par l'Empire ottoman avaient été réalisées par – ou à l'aide – de cartographes étrangers. Le géographe français Émile Levasseur évaluait de la sorte la situation de l'Empire ottoman :

La Turquie appartient à l'Orient et presque à l'Asie. L'Asie est en quelque sorte un autre monde géographique, la science y entre dans le domaine des esquisses approximatives. Sur un petit nombre de points de l'Asie russe, sur la plus grande partie de l'Inde anglaise [...] dans le voisinage des côtes, les cartes peuvent être aujourd'hui établies d'après des données précises de triangulation, de nivellement ou de simple détermination astronomique ; mais ces régions ne sont encore qu'une minime fraction de la plus grande des parties du monde⁸³⁵.

Deux ans plus tard, lors du Congrès international des sciences géographiques de Paris, le bilan des observateurs européens était à peu près le même : en l'absence de triangulation systématique du territoire, les réalisations « ottomanes » restaient largement critiquées, en particulier par Kiepert, qui leur reprochait de n'être que des « copies » d'œuvres européennes. La Turquie restait donc dans le domaine des « esquisses approximatives » et de l'« imitation », incapable, aux dires de Kiepert, de proposer des productions originales.

Le Congrès international des sciences géographiques se déroula du 1^{er} au 11 août 1875 aux Tuileries, à Paris. Les promoteurs du Congrès cherchaient à élaborer une « banque d'informations

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 57.

⁸³¹ Carl von SCHERZER, Carl HUMANN, J.M. STÖCKEL, 1873, *Smyrna, mit besonderer Rücksicht auf die geographischen, wirthschaftlichen und intellectuellen Verhältnisse von Vorder-Kleinasien*, Wien, Alfred Hölder, 273 p.

⁸³² Carl HUMANN, 1873, *Karte von Vorder-Kleinasien zur Erläuterung der Monographie der Provinz Smyrna*, Lith. Anst. V. Appel & comp Wien.

⁸³³ Charles de SCHERZER, *La Province de Smyrne*, traduit de l'allemand par M. F. Silas, 1873.

⁸³⁴ Émile LEVASSEUR, *op. cit.*, 1874, p. 57.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 56.

sur la terre⁸³⁶ » et associer ainsi « l'intérêt de la science et l'utilité pratique »⁸³⁷. Pour cette occasion, Constantinople avait délégué deux officiers : le colonel d'État-major Mehmed-Houloussy Bey et l'adjudant-major Chakir Efendi⁸³⁸. Occupant une petite salle, la salle XVIII, l'Empire ottoman présentait plusieurs réalisations cartographiques ainsi que des ouvrages dont la plupart avaient déjà été montrés à l'Exposition universelle de Vienne en 1873. La diversité des institutions représentées, ainsi que la variété des objets envoyés donnent à la liste des documents exposés des allures de catalogue à la Prévert⁸³⁹.

Onze institutions avaient fait parvenir des cartes ou des ouvrages depuis Constantinople : trois institutions militaires (l'État-major⁸⁴⁰, l'École impériale militaire⁸⁴¹ et l'Arsenal⁸⁴²), trois institutions d'administration civile (l'Administration des télégraphes et des postes⁸⁴³, la Direction des mines et des forêts⁸⁴⁴ et la Préfecture du Port⁸⁴⁵) ainsi que de cinq institutions scientifiques ou d'enseignement (l'Observatoire impérial⁸⁴⁶, créé en 1868 sous la direction d'Aristide Coumbary, l'École impériale de médecine⁸⁴⁷, le Lycée impérial ottoman⁸⁴⁸, le Musée impérial⁸⁴⁹ et l'Académie byzantine « El Chark⁸⁵⁰ »). En plus de ces institutions, trois enseignants et la secrétaire du Conseil

⁸³⁶ Marie-Claire ROBIC, « Les vœux des premiers congrès : dresser la carte du monde », in Marie-Claire ROBIC, Anne-Marie BRIEND, Mechthild RÖSSLER (dir.), *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, 1996, p. 165-166.

⁸³⁷ *Ibid.*

⁸³⁸ Le portrait de Chakir Efendi, réalisé par Alexandre Quinet à l'occasion de l'Exposition, est manquant dans les fonds de la Société de Géographie de Paris. Mehmed-Houloussy Bey ne semble pas, lui, avoir été pris en photo. On y trouve en revanche un portrait de Synvet Efendi. Cf. Archives de la Société de Géographie, SG. Fe 95/15 (182).

⁸³⁹ Cette liste a été publiée dans le catalogue général du Congrès en 1875, Salle XVIII, « Turquie ».

⁸⁴⁰ Documents présentés : « *Carte des frontières turco-helléniques*, par S. Exc. Le général de brigade Moustapha Djélal-ed-din Pacha ; *Carte du Monténégro*, par le même ; *Plan d'un projet de chemin de fer de la Méditerranée au golfe Persique*, dessiné par le major Djémal Bey ; *Plan cadastral de Constantinople*, par les officiers de l'État-major ; *Carte de reconnaissances militaires faites au Monténégro pendant la guerre de 1861* ; *Carte topographique de Péra et de ses environs*, levée par les élèves de l'École militaire ; *Carte du vilayet du Yémen*, faite par les officiers d'État-major pendant la guerre contre les Assyrs et l'imam de Sana'a. »

⁸⁴¹ Documents présentés : « *Carte des frontières turco-persanes* ; *Plan cadastral de Damas*, par Redif Efendi, chef de bataillon ; *Géographie de l'Arabie*, par Ebu Mohammed-el-Hassan, fils d'Ahmed, fils de Yacoub, présentée par S. Exc. Suleiman Pacha ; *Géologie appliquée aux terrains de Constantinople et de ses environs*, par M. le docteur Fleuri, professeur de chimie à l'École militaire ; *Mémoire sur les frontières turco-persanes*, rédigé par une commission spéciale ; *Grammaire de la langue turque*, par Abd-ul-Rahman Efendi, ex-professeur d'histoire à l'École préparatoire ; *Cours de littérature ottomane* (2. vol.), par S. Exc. Suleiman Pacha, directeur des études à l'École impériale militaire ; *Histoire universelle, d'après des documents authentiques puisés dans les bibliothèques de l'Orient*, par le même. »

⁸⁴² Documents présentés : « Quatre grands dessins contenant les modèles des quatre navires de guerre : le Messoudié, le Nursretié, le Seyfié et le Bouroudji-Zafer. »

⁸⁴³ Documents présentés : « Carte du réseau télégraphique ; Carte postale ; Note relative à la carte télégraphique ; Note relative à la détermination de la température du fond de la mer Noire – Expérience et déductions faites par Émile Lacoine, directeur technique de l'Administration des télégraphes. »

⁸⁴⁴ Documents présentés : « Carte minière de la Turquie ; Échantillons de différents minerais ; Carte forestière de l'Empire ottoman ; Échantillons de bois utiles à l'industrie. »

⁸⁴⁵ Documents présentés : « Dessin pittoresque représentant la manière dont se font les sauvetages à l'entrée du Bosphore ; Tableau statistique du mouvement maritime des principaux ports de l'Empire ottoman ; Carte cotant les sondages faits dans le Bosphore, par le capitaine Wood et Ahmed Bey. »

⁸⁴⁶ Documents présentés : « Diagramme annuel, déduit de sept années d'observations, comprenant : la pression barométrique, la température, la hauteur de pluie et les vents dominants ; 4 années du *Bulletin de l'Observatoire* de 1871 à 1874 ; Dessin et description de l'anémographe, construit et employé par l'Observatoire. »

⁸⁴⁷ Documents présentés : « La faune fossile de la localité de Balta-Liman, par feu le docteur Abdullah Bey ; Liste des fossiles de la formation dévonienne du Bosphore, avec 26 tableaux de la collection d'Abdullah Bey ; Géologie du docteur Abdullah Bey, traduite du turc par le docteur Ibrahim Efendi. »

⁸⁴⁸ Document présenté : « Carte du vilayet d'Haleb, par S. Exc. Djevdet Pacha, ministre de l'Instruction publique. »

⁸⁴⁹ Documents présentés : « Description de Constantinople, par le docteur Dethier, directeur du Musée impérial ; Carte de l'ancienne Crète par le même. »

⁸⁵⁰ Documents présentés : « Mémoire historique, archéologique, statistique, commercial et industriel, par Ant. Grati, avocat. (inédit) ; Relation d'un voyage aux îles Nicobar, par le comte Tancredi della Sala (inédite) ; 1er volume de la publication annuelle de la société « El-Chark », contenant des indications sur la navigation de l'Archipel et de la mer

supérieur du ministère des Travaux publics, Marie de Launay – déjà mentionné – exposaient des travaux personnels. A. Synvet, professeur d'histoire et de géographie au lycée de Galatasaray, présentait une *Description succincte de l'Arabie*, ainsi que son *Traité de géographie générale de l'Empire ottoman*, donnant, selon ses dires, « la description détaillée de chaque vilayet et renfermant de nombreuses notes statistiques ». Caroline Furet, directrice de l'institut Sainte Hripsimé (Khipsimé) d'Ortaköy, présentait son *Histoire abrégée de l'Empire ottoman*, un « livre de lecture à l'usage des écoles et lycées de l'Empire », publié à Constantinople en 1869⁸⁵¹. Louis Charrel, professeur de mathématiques et de physique au lycée de Galatasaray, à l'École impériale des Ponts et chaussées (*Turuk ve Meabir Mektebi*) et au collège arménien Nubarian-Chahnazarian (fondé à Hasköy en 1866), dévoilait, lui, outre des *Eléments sur la flore du Bosphore*, une *Dissertation sur la meilleure manière de représenter en caractères romains les noms géographiques turcs, d'après les règles de la prononciation française*, et une *Représentation graphique, d'après la prononciation usitée à la Sublime-Porte, des noms des départements et arrondissements de l'Empire ottoman*. Faisant suite à ses *Études philologiques sur la langue turque* (1872) et précédant la publication du *Dictionnaire turc-français* de Şemseddin Sami (*Kamus-i fransevî*, 1885), pour lequel il apporta une importante contribution⁸⁵², cette dissertation participait d'un mouvement de codification de la transcription de l'Ottoman dans les langues européennes (Cf. chapitre 5).

Quatre cartes présentées par Constantinople avaient été distinguées par le jury du Congrès : la *Carte des frontières turco-belléniques*, par le général de brigade Moustapha Djélal-ed-din [Mustafa Cemaleddin] Pacha et la *Carte du Monténégro* par le même, la *Carte des frontières turco-persanes* et le *plan cadastral de Damas* par Redif Efendi, chef de bataillon à l'École militaire impériale, la *Carte minière de la Turquie* présentée par la Direction des Mines et des forêts, ainsi que la *Carte cotant les sondages faits dans le Bosphore* présentée par le capitaine Wood et Ahmed Bey de la Préfecture du Port. Notons aussi l'existence d'un *Plan d'un projet de chemin de fer de la Méditerranée au golfe Persique*, dessiné par le major Djémal [Cemal] Bey, qui, tout en rappelant les travaux pionniers de Chesney (chapitre 1), annonçait le chemin de fer du Hedjaz, dont les travaux commencèrent en 1900.

Au cours de ce congrès, les représentants ottomans purent admirer la carte d'État-major française qui était exposée pour la première fois au public et qui occupait un mur entier du palais des Tuileries⁸⁵³. La réalisation de cette œuvre de grande envergure avait duré plus de cinquante ans : elle couvrait l'ensemble du territoire métropolitain à l'échelle 1/80 000. Elle influença très certainement l'État-major ottoman qui fit appel, deux décennies plus tard, à des officiers français pour réaliser les premières mesures de la triangulation de l'Anatolie (cf. p. ???). Heinrich Kiepert⁸⁵⁴ qui présidait, au sein de ce congrès, le groupe de cartographie historique et qui était membre du groupe de cartographie mathématique, persistait à se montrer critique vis-à-vis des productions ottomanes. Il considérait que leur situation de « dépendance » vis-à-vis des sciences européennes était inéluctable : la « copie » était, selon lui, le fait essentiel de la carte ottomane.

Comme chacun sait – écrivait-il – il n'existe pas encore jusqu'à présent de carte officielle d'ensemble de l'Empire avec sa division provinciale ; ce qui est, dans ce genre, sorti des imprimeries lithographiques de Constantinople, se limite à des copies – la plupart du temps, à très petite échelle –

de Marmara ; La navigation de la mer Rouge et du golfe de Ceyhan, par Robert Steiskal ; Les Israélites de Constantinople (notice statistique), par P. Baudin. »

⁸⁵¹ Cf. Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1999.

⁸⁵² *Ibid.*

⁸⁵³ Archives de la Société de Géographie, « Congrès international des Sciences géographiques », Paris, Bibliothèque Nationale de France.

⁸⁵⁴ La guerre de 1870 ne bouscula pas ses réseaux internationaux et, bien que certaines voix se soient élevées en France contre son statut de membre correspondant de la Société de Géographie de Paris, il participa à de multiples congrès scientifiques internationaux, en particulier, à celui de Paris, en 1875. Dans une lettre du 30 janvier 1871, un certain A. Dufresne s'indignait que Kiepert figurât sur la liste des correspondants étrangers de la Société de Géographie. Cf. Archives de la Société de Géographie de Paris, Colis n°39 4091.

de produits français ou allemands, avec une traduction des noms en caractères arabes et ce qui a été réalisé dans des provinces isolées par les agents de quelques gouverneurs zélés n'est pas seulement resté dépendant des modèles européens, mais est aussi en grande partie déjà obsolète et, en outre, ne concerne qu'un périmètre restreint par rapport à l'ensemble du territoire impérial⁸⁵⁵.

Que des cartes aient été « obsolètes » ou en tout cas « anciennes », cela est indéniable puisque parmi les cartes présentées par la délégation ottomane Constantinople, certaines avaient été réalisées dix ou vingt ans auparavant : citons notamment les relevés de Péra effectués par les élèves de l'École militaire dans les années 1850, les cartes et mémoires relatifs à la frontière turco-persane produits par Derviş Mehmed Emin Efendi en 1853, ou encore la carte de Cevdet Pacha réalisée en 1865 lors de l'opération de pacification de la Cilicie. La situation de « dépendance » soulignée par Kiepert renvoyait, quant à elle, à une double réalité. D'une part, un grand nombre de documents envoyés au Congrès avaient été produits par des étrangers en poste dans l'Empire ottoman : un certain nombre d'institutions civiles, tels l'Administration des Télégraphes et des postes, l'Observatoire impérial ou encore la Direction des Mines et des Forêts étaient en effet dirigées par des étrangers : les Français Aristide Coumbary pour l'Observatoire impérial et Émile Lacoine pour le réseau télégraphique. D'autre part, si l'armée ottomane s'autonomisait en matière de productions cartographiques, elle restait largement tributaire des puissances étrangères pour son équipement matériel et devait importer d'Europe la plupart des instruments nécessaires à la cartographie.

La critique de Kiepert était malgré tout particulièrement sévère : il n'existait pas, à ses yeux, dans l'Empire ottoman, de volonté politique assez forte pour élaborer des documents cartographiques ambitieux. Les travaux ottomans « originaux » étaient, selon lui, le fait d'initiatives « isolées » et manquaient de vision d'ensemble du territoire ottoman. Kiepert allait même jusqu'à laisser entendre une certaine malhonnêteté scientifique de la part des acteurs ottomans :

Même les dessins cartographiques qui devaient en imposer au public non averti comme réalisations officielles à l'exposition du Congrès géographique de Paris de 1875 dans la petite salle aménagée de la Turquie n'étaient absolument pas les travaux originaux pour lesquels ils voulaient se faire passer, mais seulement des copies des itinéraires mesurés pour le chemin de fer par les ingénieurs, entre autres, autrichiens, sous la direction de W. Pressel, avec une traduction des noms en caractères arabes⁸⁵⁶.

Il est certain que les cartographes ottomans (comme d'ailleurs les cartographes européens !) effectuaient de nombreuses copies : mais était-ce une infirmité ? Ce qui a pu être interprété comme une faiblesse intrinsèque de la cartographie ottomane traduisait en fait une volonté claire de s'inscrire dans une *tradition*⁸⁵⁷ : celle des canons cartographiques européens. L'imitation

⁸⁵⁵ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 405-406 : « Eine offizielle Gesamtkarte des Reiches mit seiner Provinzialeintheilung giebt es bekanntlich bis jetzt noch nicht; was in dieser Art meist in sehr kleinem Maasstabe aus Constantinopler lithographischen Druckereien hervorgegangen ist, beschränkt sich auf Copien, französischer oder deutscher Fabrikate, mit Übersetzung der Namen in arabische Schrift und was in einzelnen Provinzen ein paar strebsamere Gouverneure durch ihre Beamten haben herstellen lassen, ist nicht nur ebenfalls von europäischen Vorbildern abhängig geblieben, sondern auch grossentheils bereits veraltet, überdiess nur von geringem Umfange im Verhältnis zur Ausdehnung des ganzen Reichsgebietes. »

⁸⁵⁶ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « In allen diesen Karten fehlt die innere Eintheilung der Regierungsbezirke, also die Begrenzungen, ja selbst die Namen der einzelnen Kazas und Nahien. (Auch die Kartenzeichnungen, welche auf der Ausstellung des Pariser geographischen Congresses von 1875 in dem kleinen der Türkei eingeräumten Zimmer als offizielle Leistung dem unkundigen Publicum imponiren sollten, waren überhaupt keine Originalarbeiten, wofür sie sich ausgaben, sondern einfache Copien der von österreichischen u. a. Ingenieuren unter W. Pressel's Leitung zu Eisenbahnzwecken vermessenen Routen mit Übersetzung der Namen in arabische Schrift). »

⁸⁵⁷ Cf. Thomas KUHN, « The Essential tension : tradition and innovation in scientific research », in *The Third*, 1959, p. 162-177.

manifestait la volonté des acteurs ottomans de partager le paradigme de la communauté scientifique en matière de cartographie⁸⁵⁸. Pour Kiepert, en revanche, il ne s'agissait pas seulement de copies, mais bien de plagiats, un terme qui renvoie aux tâtonnements de l'époque en matière de protection des données et de respect d'un « droit d'auteur ». On se rappelle notamment que les cartes de Kiepert reproduites par les presses de l'École de Guerre, à Constantinople, étaient ensuite commercialisées. Se greffaient donc, en sus de la dimension scientifique, des enjeux commerciaux.

Le mépris de Kiepert à l'égard de « productions orientales » qui ne pourraient, « par essence », jamais atteindre la qualité des réalisations européennes faisait écho aux préjugés d'une nation se considérant comme civilisée, et donc dépositaire du *savoir*, à l'égard d'une nation jugée barbare (cf. chapitre 4) dont l'émancipation – en supposant que celle-ci soit possible – ne pouvait venir de l'intérieur mais de la volonté extérieure à laquelle on devait allégeance et reconnaissance. Dès lors, le cartographe justifiait l'aide et l'intervention européennes, c'est-à-dire, dans son esprit, *allemande*, pour les années à venir, afin de combler l'infériorité, supposée ou réelle, de la science ottomane. Kiepert n'était pas le seul, loin s'en faut, à ignorer ou à critiquer la cartographie ottomane de l'époque.

Les savants étrangers condamnaient autant l'« inertie » de l'Empire ottoman que son « incompétence ». L'orientaliste allemand Heinrich Petermann s'était ainsi ému, lors de son passage à Constantinople au début des années 1850, de ce que le gouvernement ottoman n'utilise pas davantage les compétences des savants européens pour lever des cartes de son territoire. Il déplorait notamment que l'astronome berlinois, Christian Peters, attende « en vain » à Constantinople « qu'on lui donne l'ordre⁸⁵⁹ » de cartographier l'Asie Mineure. Ce dernier partit finalement pour les États-Unis où il fit une brillante carrière, un départ qui, aux yeux de Petermann, constituait un gâchis pour l'Empire ottoman⁸⁶⁰. L'« incapacité » supposée des « officiers indigènes » à lever des cartes, soulignée par Guillaume Lejean (cf. p. ???), était un argument fréquemment convoqué. Kiepert ironisa, dix ans plus tard, en 1876, sur la création d'un département topographique⁸⁶¹ au sein de l'État-major ottoman en ces termes : « Qu'aujourd'hui encore, dans un rapport sur la constitution de l'armée turque, on puisse très sérieusement parler d'un “département topographique de l'État-major turc”, ne peut que produire un effet comique sur celui qui connaît l'Orient⁸⁶² ». Dans le meilleur des cas, les observateurs étrangers considéraient que le sultan « déléguait » les travaux topographiques aux savants étrangers, comme Carl von Scherzer, consul d'Autriche à Smyrne, en 1873 :

⁸⁵⁸ Il faudrait poursuivre ici l'étude par une analyse de cette notion de « communauté scientifique », de sa représentation et de sa structure dont Thomas Kuhn a bien souligné la complexité. Cf. Thomas KUHN, *La Structure des révolutions scientifiques*, 1962 édition originale, 1983 édition française, p. 240.

⁸⁵⁹ Heinrich PETERMANN, *op. cit.*, 1865, p. 18.

⁸⁶⁰ Christian Heinrich Friedrich Peters (1813-1890) avait étudié l'astronomie à l'université de Berlin et travailla ensuite comme assistant auprès du mathématicien Carl Friedrich Gauss à Göttingen. Après un passage en France pendant la Révolution de 1848, il partit pour Constantinople où il fut engagé comme conseiller scientifique par le grand vizir du sultan Abdülmeçid, Reşid Pacha. Grâce à l'entremise de l'ambassadeur américain à Constantinople et au soutien d'Alexandre de Humboldt, Peters partit en 1854 pour les États-Unis, et poursuivit sa carrière à Harvard puis dans l'État de Rhode Island.

⁸⁶¹ Dans les années 1870, le sultan Abdülhamid II préconisa une réforme militaire de grande ampleur et la réorganisation de l'État-major ottoman. Pour la première fois, en 1878, un département de cartographie militaire fut créé : il s'agissait du 5^e département de l'État-major ottoman.

⁸⁶² Heinrich KIEPERT, 1876 cité en exergue par Klaus KREISER, « Geographie und Patriotismus. Zur Lage der Geowissenschaften am Istanbuler Dârülfünûn unter dem jungtürkischen Regime (1908-1918) », in Daniel BALLAND (dir.), *Hommes et terres d'Islam. Mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Tome I, 2000 : « Daß auch heute noch in einem Bericht über die türkische Heeresverfassung ganz ernsthaft von einer 'topographischen Abteilung des türkischen Generalstabes' gesprochen wird, kann auf den Kenner des Orients doch nur erheiternd wirken. »

En ce qui concerne la géographie du pays, le gouvernement a laissé aux étrangers et notamment aux Allemands, le soin d'en répandre la connaissance. Le Professeur Kiepert se distingue, entre autres géographes, par ses cartes exactes et minutieuses⁸⁶³.

Les compétences cartographiques européennes étaient liées, selon Kiepert, à une « civilisation » à laquelle « les pays de l'Orient » auraient été étrangers. Kiepert soutenait que la qualité des productions cartographiques découlait de l'état général de l'appareil administratif d'un État et de sa capacité à produire des données statistiques :

Les pays de l'Orient [...] ne nous offrent pas le matériel [administratif] correspondant dans une forme aussi bien ordonnée que dans ceux de la civilisation européenne, où les autorités nationales veillent même sur la publication de documents statistiques, qui se fait la plupart du temps aussi sous forme cartographique. De cela, dans les régions qui nous intéressent pour l'instant au sein de l'Empire persan moderne, il n'est pas encore question ; l'Empire ottoman a déjà fait, lui, quelques timides tentatives qui nécessitent toutefois grandement le soutien de la science européenne, pour [que l'on puisse] tant bien que mal tirer profit de leur contenu⁸⁶⁴.

Les « tentatives » auxquelles Kiepert fait allusion dans son texte font notamment référence à l'édition des *salname* (cf. chapitre 5). Kiepert reconnaissait donc malgré tout à l'Empire ottoman une volonté de transformation de son appareil administratif mais une volonté qui « nécessit[ait] toutefois grandement le soutien de la science européenne ». Kiepert ne pouvait cependant ignorer l'évolution du monde ottoman. Quelques mois avant le Congrès international des Sciences géographiques de Paris, le 20 mai 1875, s'était ouverte à Paris la Convention internationale dite « du mètre », signée par dix-sept États, dont l'Empire ottoman. Cette convention visait à l'uniformisation des systèmes de mesures internationaux et déboucha, en 1884, sur la Conférence de Washington chargée de définir le méridien international de référence – et de partager ainsi la terre en 24 fuseaux horaires – et, en 1889, sur la Conférence internationale des poids et mesures à Paris, qui confirma l'adoption universelle du système métrique. Dans un cas comme dans l'autre, l'Empire ottoman avait envoyé une délégation sur place et fit partie de la liste des pays signataires, preuve de son intention claire de s'inscrire dans le processus de standardisation à l'œuvre en Europe depuis l'époque napoléonienne⁸⁶⁵.

L'expertise de Kiepert au service des minorités ?

Si Kiepert n'était pas homme à exprimer directement ses opinions politiques, les postulats implicites de son œuvre reprenaient l'idée d'une irréductible opposition entre l'Islam et la Chrétienté et le mépris qu'il manifestait à l'égard de l'État ottoman répondait tout autant à un

⁸⁶³ Carl von SCHERZER, *op. cit.*, 1873, p. 2.

⁸⁶⁴ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 405 : « Die Länder des Orients, von denen dies namentlich gilt, bieten uns allerdings das bezügliche Material nicht in so wohl geordneter Form, wie diejenigen europäischer Civilisation, in welcher die Staatsbehörden selbst für Veröffentlichung statistischer Documente, meistens zugleich in kartographischer Form, Sorge tragen. Davon ist unter den uns zunächst interessirenden Gebieten im modernen persischen Reiche noch nie die Rede gewesen, während das osmanische doch schon einige schwache Versuche gemacht hat, die allerdings der Nachhülfe europäischer Wissenschaft sehr bedürfen, um ihren Inhalt einigermaassen auszunutzen. »

⁸⁶⁵ L'Empire ottoman avait envoyé Rüstem Efendi à la Conférence de Washington. Sur l'adoption du système métrique par l'Empire ottoman, cf. Feza GÜNERGUN, « L'introduction du système métrique dans l'État ottoman », in Bernard GARNIER et Jean-Claude HOCQUET (dir.), *Genèse et Diffusion du Système métrique*, 1990, p. 179-189 ; Feza GÜNERGUN, « Desimal Metrik Sistemini Osmanlı Eczahanelerine Girişi », *Doğa Türk Eczacılık Dergisi*, n°1, 1991, p. 55-66 ; Feza GÜNERGUN, « Du zira au mètre : une transformation métrologique dans l'Empire Ottoman », in P. PETITJEAN *et al.* (dir.), *Science and Empires*, 1992a, p. 103-110 ; Feza GÜNERGUN, « Introduction of the Metric System to the Ottoman State », in Ekmeleddin İHSANOĞLU (dir.), *Transfer of Modern Science and Technology to the Muslim World*, 1992b, p. 297-316.

désir de conserver une prééminance savante qu'à un préjugé raciste : l'universalité de la communauté scientifique se bornait aux marges du monde chrétien. Si Kiepert avait tant de difficultés, non seulement à reconnaître, mais à identifier les initiatives – même imparfaites – du monde ottoman, c'est qu'elles engendraient un effacement progressif de la dichotomie entre monde « sachant » et monde « barbare » ou « ignorant » sur laquelle il avait fondé son œuvre.

Tout dans celle-ci concourait à montrer que la civilisation grecque, qui s'étendait géographiquement sur tout le pourtour de la mer Égée (et jusqu'aux rivages de la mer Noire), était supérieure aux autres, en particulier aux civilisations venues d'Asie, et que les Allemands, en quête d'identité, se devaient de recueillir son héritage. L'idéologie *Völkisch* qui se répandait à l'époque en Allemagne prétendait même – en s'appuyant sur une lecture orientée de Tacite – que les peuples germains, descendus d'Asie en Anatolie, avaient apporté richesse et créativité à la Grèce antique. L'héritage grec à recueillir n'était donc qu'un juste retour aux sources du peuple germanique⁸⁶⁶. La Grèce, Athènes en particulier, était pour Kiepert le véritable centre intellectuel de la Méditerranée orientale et le projet d'une Grande Grèce⁸⁶⁷ auquel il adhérait, semblait découler de manière naturelle des découvertes archéologiques sur le sol anatolien.

L'intérêt de Kiepert pour la question des minorités chrétiennes de l'Empire ottoman se manifesta notamment lorsqu'il publia à Berlin, en mai 1876, son *Aperçu ethnographique de l'Orient européen*⁸⁶⁸. Cette publication eut un retentissement considérable à Constantinople et parmi les minorités de l'Empire⁸⁶⁹. Cette carte, qui apportait d'importantes corrections à la *Carte ethnographique de la Turquie d'Europe* de Guillaume Lejean, publiée à Gotha en 1861 (cf. chapitre 3), s'inscrivait dans un contexte géopolitique mouvementé : la Bosnie et l'Herzégovine s'étaient soulevées au cours de l'année 1875 et, en avril de l'année suivante, la Bulgarie connut à son tour un important mouvement insurrectionnel. Cet *Aperçu ethnographique de l'Orient européen* (dont il convient de noter l'originalité du titre – il s'agissait d'un « Orient européen » et non de la « Turquie d'Europe », ce qui laissait la place à de possibles révisions des tracés frontaliers) n'était pas le premier travail ethnographique que réalisait Kiepert. Ce dernier avait déjà publié plusieurs cartes ethnographiques et linguistiques de l'« Allemagne » et de l'« Europe centrale et orientale » dans des contextes politiques, là aussi, agités – la révolution de 1848 et la guerre austro-prussienne de 1866⁸⁷⁰. Par ailleurs, Kiepert suivait avec attention les publications relatives aux populations grecques de l'Empire ottoman⁸⁷¹. Il reprocha notamment à l'ouvrage d'A. Synvet intitulé *Les Grecs*

⁸⁶⁶ George L. MOSSE, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich, la crise de l'idéologie allemande*, 2006, p. 138, citant Adolf RAPP, *Der Deutsche Gedanke*, Bonn, Leipzig, K. Schroeder, 1920, p. 212.

⁸⁶⁷ La Grande Idée, terme inventé en 1844 par Ioannis Kolettis, visait à unir tous les Grecs dans un seul État-nation avec pour capitale Constantinople. La guerre des Trente Jours qui opposa, en 1897, l'Empire ottoman à la Grèce de Georges I^{er} cristallisa cette aspiration nationaliste, la Grèce revendiquant des territoires ottomans, en particulier la Crète.

⁸⁶⁸ Heinrich KIEPERT, *Ethnographische Uebersicht des Europäischen Ostens*, 1/3 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 1876. Cf. Johannes DÖRFLINGER, « Zu den Sprachen – und Völkerkarten von Heinrich Kiepert », in Lothar ZÖGNER, *op. cit.*, 1999, p. 31-43.

⁸⁶⁹ Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1999.

⁸⁷⁰ Heinrich KIEPERT, *Nationalitätskarte von Deutschland*, Weimar, 1848, *Völker- und Sprachen-Karte von Deutschland und der Nachbarländer*, Berlin, 1867, *Völker- und Sprachen-Karte von Österreich und den Unter-Donau-Ländern*, Berlin, 1867. Et, plus tard, *Übersichtskarte der Verbreitung der Deutschen in Europa*, Berlin, 1887.

⁸⁷¹ Il n'existe que très peu de cartes ethnographiques de l'Anatolie avant la première guerre mondiale : à petite échelle, la « Carte ethnographique de l'Europe (*Ethnographische Karte von Europa*) » publiée dans le *Physikalischer Atlas* d'Heinrich Berghaus (1846), inclut l'Anatolie mais ne distingue que trois groupes ethniques : les Grecs sur le pourtour littoral, les Turcs à l'intérieur des terres et les Kurdes le long d'une étroite bande située du sud de Tokat à Erzincan. Les populations arméniennes ne sont pas représentées. Il faut attendre la fin du siècle pour voir apparaître des cartes ethnographiques détaillées, dans le cadre de l'émergence d'une « question arménienne ». La carte publiée en 1894 dans les *Petermanns geographischen Mittheilungen* indique la répartition de la population arménienne en Anatolie orientale (« Verteilung der armenischen Bevölkerung Türkisch-Armenien, Kurdistan und Transkaukasien »). Elle fut dessinée par A. Supan d'après Cuinet, Selenoy et Seydlitz. En 1910, *l'Ethnographical Map of Eastern Turkey in Asia, Syria and West Persia*, publiée à Londres par la Royal Geographical Society, offre la représentation ethnographique la plus détaillée à l'époque.

de l'Empire ottoman (1878), de contenir de nombreuses erreurs ou approximations dans les chiffres avancés⁸⁷². L'idée de former un tableau géographique, utile « non seulement aux savants de profession, mais encore aux hommes d'État, en leur fournissant des éléments positifs, sans lesquels ils ne pourront jamais raisonner ou agir avec connaissance de cause »⁸⁷³, selon les mots de Pierre de Tchihatcheff, s'apparentait donc à la démarche de Kiepert, bien que ce dernier s'en défendit.

Si l'homme ne participa pas directement à des congrès diplomatiques, son œuvre fut cependant convoquée lors de négociations : l'*Atlas antiquus*, qu'il publia pour la première fois à Berlin en 1859⁸⁷⁴ fut ainsi utilisé par les représentants arméniens au Congrès de Berlin, qui se déroula du 13 juin au 13 juillet 1878, pour légitimer leurs revendications territoriales⁸⁷⁵. Ainsi, la *Carte des provinces arméniennes* présentée à Berlin par la délégation arménienne avait été réalisée à partir de la carte de l'« Asia Citerior » extraite de la cinquième édition cet atlas (1869) sur laquelle, les délégués avaient tracé un trait rouge pour délimiter les territoires concernés par la « Question arménienne ». Si l'attention du Congrès était principalement tournée vers la question des Balkans, la délégation arménienne composée de Mgr. Khrimian Haïrik, archevêque de Daron, Mgr. Khoren Nar Bey, archevêque de Beşiktaş, et de deux députés du conseil national arménien, Stepan Papazian et Minas Tchérax, demandait que les provinces à majorité arménienne de l'Empire ottoman soient placées sous le contrôle d'un gouverneur chrétien – de préférence arménien – désigné par la Sublime Porte et qui résiderait à Erzurum⁸⁷⁶. Ainsi, Kiepert apporta, indirectement, sa contribution aux débats politiques qui avaient lieu à l'époque dans l'Empire ottoman et en Europe.

2. La carte à l'heure du Bagdadbahn

L'unification allemande et l'essor politique, économique et culturel qui s'en suivit, donnèrent à Kiepert l'occasion de poursuivre ses recherches sur le terrain ottoman en effectuant deux nouveaux voyages en Asie Mineure au cours des années 1880. Placé dans une « nouvelle position de force » en Europe, comme dans l'Empire ottoman, le jeune Empire allemand disposait de moyens bien plus conséquents pour soutenir les voyages savants et plus généralement, les entreprises cartographiques et archéologiques en territoires étrangers. La victoire allemande de 1870 avait largement entamé « la crédibilité du savoir-faire français, notamment en matière d'art militaire⁸⁷⁷ » et avait eu, a contrario, un impact très favorable sur l'image des Allemands dans l'Empire ottoman, comme le prouve l'anecdote rapportée par Otto Puchstein et Carl Humann (cf. p. ???).

L'époque est favorable – écrivait Ernst Curtius, alors directeur des Musées de Berlin –. Dans tout l'Orient, où vivent des gens instruits, on s'attend à ce que la Prusse conserve sa nouvelle position de force en soutenant dignement et vigoureusement les intérêts de l'art et de la science sur le sol classique. Que l'on perçoive seulement ce qui pourrait être atteint si les forces disponibles – la force motrice de la marine à vapeur, la technique de l'État-major, l'expertise des archéologues et des

⁸⁷² Johann STRAUSS, *op. cit.*, 1999.

⁸⁷³ Pierre de TCHIHATCHEFF, *op. cit.*, 1853, p. II-III.

⁸⁷⁴ Heinrich KIEPERT, *Atlas antiquus*, Berlin, Dietrich Reimer, 46 cm x 31 cm, 1859, 10 cartes.

⁸⁷⁵ Fuat DÜNDAR, *Kabir Ekseriyet, Ermeni Nüfus Meselesi (1878-1923)*, 2013, p. 17-18 et p. 264.

⁸⁷⁶ Yves TERNON, *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, 1996 (2^e édition), p. 66-70 ; Taner AKÇAM, *Un acte honteux*, 2006, p. 61-77.

⁸⁷⁷ Paul DUMONT (dir.), *La présence culturelle française dans l'Empire ottoman à l'âge de la compétition coloniale en Europe (1870-1914)*, 2007, p. 35-62.

architectes – s’associaient d’une manière juste ! Si chacun de nous agissait à sa place alors ce sera en l’honneur de la Patrie et pour le bénéfice de la science allemande, les expéditions de 1862 et 1871 seraient bientôt totalement éclipsées par de plus grandes entreprises⁸⁷⁸ !

Ernst Curtius plaidait ici pour l’essor de l’archéologie allemande en Orient, en général, et à Olympie, en particulier. Publié en 1872, le texte de Curtius soulignait bien le changement engendré par l’unification du Reich : l’Allemagne était désormais en mesure d’organiser de véritables expéditions unissant étroitement des forces militaires et des compétences savantes civiles. L’« association » désirée par Ernst Curtius entre « la force motrice de la marine à vapeur, la technique de l’État-major, l’expertise des archéologues et des architectes » se manifesta ainsi dans les années 1870, lorsque des officiers allemands furent mandatés pour accompagner des archéologues sur le terrain, en Grèce et en Asie Mineure. En 1875, l’Allemagne obtint, après de longues tergiversations, le permis de fouilles d’Olympie, tant désiré par Curtius. En 1878 fut lancée sur le sol ottoman, la première grande campagne de fouilles du site de Pergame découvert, en 1864, par Carl Humann. Et, dans les années 1890, la prospection archéologique allemande s’étendit à l’ensemble de la côte égéenne. Helmuth von Moltke, promu maréchal à la suite de la guerre de 1870, s’était personnellement impliqué pour que l’État-major berlinois mette des officiers-topographes à disposition des archéologues allemands en Orient. Il avait notamment demandé que le major Benno Regely, futur chef du département de Géographie et de statistiques de l’État-major prussien (*Geographische statistische Abtheilung des preussischen Generalstabs*) accompagne Gustav Hirschfeld et Ernst Curtius en Asie Mineure au cours de l’année 1872. L’officier Kaupert fut, quant à lui, chargé d’accompagner et de réaliser des cartes pour Ernst Curtius en Grèce.

Cinquante ans après la mission dirigée par Helmuth von Moltke, les militaires allemands étaient à nouveau officiellement en poste à Constantinople, avec des moyens, cette fois, plus conséquents. La mission militaire allemande à Constantinople était composée, à ses débuts, de quatre officiers, à la tête desquels se trouvait le colonel von Kaehler, les autres membres étaient le colonel Ristow, le colonel Kamphövener et le colonel von Hobe. Colmar von der Goltz, qui dirigea la mission de 1885 à 1895, arriva à Constantinople en 1883 : la correspondance qu’il entretint avec Heinrich Kiepert du 24 octobre 1887 au 14 avril 1897 – avec une interruption de quatre ans, entre avril 1893 et avril 1897, nous renseigne sur les liens et le type de coopération existant entre les cartographes militaires allemands et ottomans d’une part, entre le monde civil, représenté par Heinrich Kiepert et le monde militaire de l’autre⁸⁷⁹.

Les derniers séjours de Kiepert en Asie Mineure (1886-1888)

Le déclenchement de la guerre franco-prussienne de 1870 avait interrompu le second voyage d’Heinrich Kiepert en Orient. Contraint par l’enrôlement de son fils et de Paul Langerhans de rentrer rapidement à Berlin, Kiepert n’eut pas le temps de séjourner à Constantinople comme il l’avait initialement souhaité. Nommé, en 1871, professeur ordinaire de géographie à l’université de Berlin, il poursuivit, parallèlement à son enseignement, son travail de cartographe auprès de

⁸⁷⁸ Ernst Curtius, « Ein Ausflug nach Kleinasien und Griechenland », *Preussische Jahrbücher*, vol. 29, 1872, p. 71 : « Die Zeit ist günstig. Im ganzen Oriente, soweit gebildete Menschen wohnen, erwartet man, dass Preußen seine neue Machtstellung bewähre, indem es die Interessen von Kunst und Wissenschaft auf klassischem Boden würdig und kräftig vertrete. Möchte man doch erkennen, was sich erreichen lässt, wenn die vorhandenen Kräfte sich in rechter Weise verbinden, die Dampfkraft der Marine, die Technik des Generalstabes, die Sachkenntnis des Archäologen und Architekten! Möchte Jeder unter uns an seiner Stelle dahin wirken, dass zur Ehre des Vaterlandes und zum Segen deutscher Wissenschaft die Expeditionen von 1862 und 1871 durch grössere Unternehmungen bald vollständig verdunkelt werden ! »

⁸⁷⁹ Correspondance conservée dans le Nachlass Kiepert (Heinrich), Staatsbibliothek, Berlin. Quinze lettres ont été envoyées par Colmar von der Goltz à Heinrich Kiepert entre 1887 et 1897. Nous ne possédons que la correspondance passive.

l'éditeur Dietrich Reimer. Il s'était décidé à effectuer, en 1886, un troisième voyage en Asie Mineure dans l'objectif de collecter de nouvelles données topographiques, toponymiques et archéologiques, qui devaient lui permettre d'achever sa nouvelle *Carte spéciale de l'Asie Mineure occidentale*, commencée dans les années 1880⁸⁸⁰. Plus de quarante ans après son premier voyage en Orient, vingt-cinq ans après le second, cette mission offrit à Kiepert l'occasion de se confronter une nouvelle fois au terrain ottoman. Le principal changement qui eut lieu dans la conception de ce troisième voyage fut la durée de son séjour à Constantinople : d'un simple lieu de passage et de préparation avant la poursuite du voyage, la capitale ottomane était devenue un lieu de travail et de consultation de documents cartographiques. Un séjour assez long à Constantinople permit ainsi à Kiepert de rencontrer les savants et militaires allemands présents dans la capitale ottomane, en particulier Colmar von der Goltz, et d'exploiter, au cours de l'année 1886, le matériel cartographique conservé dans les archives du ministère des Travaux publics ottoman. Ce travail de cabinet à Constantinople constituait en soi une nouveauté. Il s'agissait là d'une preuve supplémentaire que les cartothèques ottomanes étaient en passe de devenir incontournables et justifiaient, en elles-mêmes, un voyage en Orient. Désormais, la collecte de nouveaux documents cartographiques tenait une place tout aussi importante que la réalisation de nouveaux itinéraires, preuve du renforcement de l'appareil administratif ottoman.

Des efforts considérables avaient été réalisés en matière de mesures altimétriques par les ingénieurs chargés de prospecter pour le chemin de fer ottoman depuis les années 1870. Commentant la *Carte de la division plastique de l'Asie antérieure* publiée en 1875 par August Petermann, l'officier et voyageur autrichien, Armand von Schweiger-Lerchenfeld, écrivait :

Le matériel topographique utilisé en Asie Mineure repose bien-entendu sur des données anciennes car, depuis près d'une décennie, aucun géographe n'a pris en charge cet ensemble de pays non des moins intéressants, mais encore très lacunairement explorés. Mais depuis trois ans, un peu de lumière a pénétré à l'intérieur de l'Anatolie, dans les zones sauvages et inhospitalières du Haut-Euphrate, dans le plateau de Tauride et ailleurs encore, et ce, à la suite des études techniques et topographiques approfondies que le gouvernement turc a fait exécuter ces dernières années dans le but de réaliser un vaste réseau ferroviaire⁸⁸¹.

L'auteur faisait ici allusion aux travaux dirigés entre 1871 et 1875 par l'ingénieur autrichien Wilhelm Pressel, considéré comme le « père » du chemin de fer anatolien. Pressel avait laissé au ministère des Travaux publics de Constantinople un grand nombre de cartes (au 1/100 000 et 1/200 000), de plans et de profils (au 1/20 000 et 1/1 000) qui concernaient principalement les axes suivants : Izmit-Angora-Sivas-Erzurum, Mudanya-Bursa-Eskişehir-Kutahya-Konya, Samsun-Sivas, Alep-Diyarbakır-Mossoul-Bagdad, Tripoli-Homs-Antakya. Grâce à « l'intervention des représentants de l'Allemagne auprès de la Sublime Porte »⁸⁸², Kiepert s'était

⁸⁸⁰ La carte parut à Berlin chez Dietrich Reimer en 1890 sous le titre *Spezialkarte der westlichen Kleinasien*, 1 / 250 000, 15 feuilles.

⁸⁸¹ Armand von SCHWEIGER-LERCHENFELD, « Die plastische Gliederung Vorder-Asiens » *Begleitworte zu Petermann's « Schichtenkarte von Klein-Asien »*, *Petermanns Geographische Mitteilungen*, vol. 21, 1875, p. 241 : « Das benutzte topographische Material in Klein-Asien ist selbstverständlich älteren Datums, da sich beinahe seit einem Jahrzehnt kein Geograph um diesen hoch-interessanten, nichts desto weniger aber noch immer sehr mangelhaft durchforschten Ländercomplex annahm. Aber seit drei Jahren ist auch in das Innere Anatoliens, in die wilden, unwirthlichen Gegenden des oberen Euphrat, in das Taurische Hochland und anderwärts einiges Licht gedrungen, und zwar in Folge der weitreichenden technischen und topographischen Studien, die die türkische Regierung behufs Ausführung eines weitläufigen Eisenbahnnetzes in den letzten Jahren vornehmen liess. »

⁸⁸² La liste des plans et des croquis des voies de chemins de fer en Asie Mineure conservés dans les archives du ministère des Travaux publics à Constantinople lui avait été communiquée par l'ambassade d'Allemagne à Constantinople. Les références des archives de la Staatsbibliothek en font mention mais les documents ont été détruits : cf. Heinrich KIEPERT, Sept. 1879, Z. 17606. (Kiepert 2289) (*Kriegsverlust*) « Verzeichniss der im Archive des Min. d. öff. Bauten zu Konstantinopel aufbewahrten Pläne u. Entwürfe zu Eisenbahnlínién in Kleinasien, aufgenommen u. hs. Ausgeführt unter Direction des Ober-Ingenieurs W. Pressel (copie nach dem durch die K.

fait envoyer à Berlin des copies de ces documents. Par ailleurs, le directeur des chemins de fer à Smyrne, M. Purser lui avait fait parvenir des copies de tracés de chemins de fer construits par les compagnies britanniques dans la région. Enfin, des projets de routes dans le nord-ouest de l'Asie Mineure lui avaient été communiqués par M. Briot, ingénieur au service de l'Empire ottoman. Ce matériel offrit à Kiepert l'occasion de réaliser une nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman, avec le soutien de l'Académie royale des Sciences de Berlin⁸⁸³ qu'il publia, en 1884, chez Dietrich Reimer⁸⁸⁴.

Dans les années 1880, les levés topographiques des ingénieurs se poursuivaient et Kiepert consulta les travaux les plus récents lors de son passage à Constantinople en 1886. Une fois ce travail de cabinet effectué, Kiepert poursuivit son séjour par un travail de terrain. Il se rendit d'abord à Pergame, où avait lieu le plus grand chantier de fouilles archéologiques allemandes de l'époque : les plus grands spécialistes de l'Antiquité s'y croisaient et la venue de Kiepert était particulièrement attendue. Il y fut accueilli par Carl Humann en personne qui dirigeait les fouilles depuis 1878⁸⁸⁵ et avec qui il entretenait une correspondance régulière depuis plusieurs années⁸⁸⁶. Humann rendit compte en ces termes du séjour de son « ami Kiepert » à Pergame :

Le 16 septembre [1886], le Professeur Heinrich Kiepert, longtemps attendu, arriva. Il n'avait pas renoncé, malgré son âge, à faire la route depuis Constantinople, dans le but de pouvoir glaner encore quelques suppléments pour sa grande œuvre cartographique. Le petit congrès de savants qui était désormais réuni dans la maison de Pergame ne dura malheureusement que quelques jours car, dès le 18, messieurs Michaelis et von Duhn partirent vers Smyrne⁸⁸⁷ [...]. Kiepert nous quitta provisoirement pour arpenter l'île de Lesbos, puis revint une nouvelle fois auprès de nous, avant de poursuivre son voyage, le 4 octobre, dans le but de collecter des renseignements supplémentaires sur Magnésie et Smyrne. Comme j'aurais volontiers effectué quelques chevauchées avec l'ami Kiepert, auquel j'étais lié depuis de longues années par des travaux communs ! Mais le devoir me retenait à Pergame : je devais céder cette compagnie à Monsieur Schuchhardt⁸⁸⁸. Quand Kiepert nous quitta le 21 septembre pour Lesbos, Monsieur Hamdy Bey et Monsieur Baltazzi l'accompagnèrent sur le perron [...]⁸⁸⁹.

Botschaft in Constantinopel leihweise übermittelten Originalverzeichniss) », et Heinrich KIEPERT, Sept. 1879 Z. 17606. (Kiepert 2289) (*Kriegsverlust*).

⁸⁸³ On trouve dans les archives de la Staatsbibliothek (Nachlass Kiepert (Heinrich) « Eisenbahnprojekte in Kleinasien ») la mention de ces copies détruites pendant la seconde guerre mondiale : « Copien von kartograph. Original-Materialien behufs Herstellung einer neuen Specialkarte von Kleinasien mit Unterstützung der K. Akad. Der Wissenschaften beschafft [von H. Kiepert] » (*Kriegsverlust*).

⁸⁸⁴ Réduction à l'échelle 1/1 500 000 de la *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman*. Cette carte faisait suite à la nouvelle carte des Balkans qu'il venait de publier en 1881 sous le nom de *General-Karte der Südost-Europäischen Halbinsel* (1 / 1 500 000). Heinrich Kiepert réalisa ensuite, en 1886, une synthèse des deux, sous le nom de *Carte générale des provinces européennes et asiatiques de l'Empire ottoman (sans l'Arabie)* (1 / 3 000 000). Il réalisa à partir de ce travail une carte de l'état des réseaux routiers de l'Asie Mineure pour combler un manque qu'il jugeait dommageable pour les investisseurs étrangers.

⁸⁸⁵ Nommé, en 1884, directeur à l'étranger du Musée royal de Berlin et responsable de toutes les expéditions archéologiques prussiennes au Proche et Moyen-Orient, Carl Humann dirigea trois grandes campagnes de fouilles à Pergame : en 1878-1879 en 1889-1881 et entre 1883 et 1886.

⁸⁸⁶ Correspondance conservée à l'Institut historique allemand de Berlin (DAI, Nachlass Kiepert (Heinrich)).

⁸⁸⁷ Smyrne était la voie la plus empruntée à l'époque pour se rendre à Pergame. Le trajet, facilité par la voie de chemin de fer qui reliait Smyrne à Soma – 158 kilomètres que le train parcourait en dix heures avec un arrêt de deux heures et demie à Manisa –, était gracieusement offert aux savants étrangers par le directeur des chemins de fer de Smyrne, Monsieur Kemp. La route restait cependant fatigante et prenait au minimum deux jours. Le trajet de Soma à Pergame se faisait à cheval, soit 45 kilomètres, pour lesquels il fallait prévoir 5 à 6 heures. Cf. Paul DUMONT, *op. cit.*, 1982, p. 341.

⁸⁸⁸ Carl Schuchhardt (1859-1943) voyagea en 1886-1887 en Grèce et en Asie Mineure en compagnie de Theodor Mommsen.

⁸⁸⁹ Max FRÄNKEL, Carl HUMANN, Richard BOHN, « Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon, 1883-1886 », *Jahrbuch der Königlich Preussischen Kunstsammlungen*, vol. 9, 1888, p. 58, nous traduisons. Osman Hamdi Bey (1842-1910) et Alexandre Baltazzi (1850-1914) avaient été conviés à Pergame pour négocier l'exportation des marbres antiques

Lorsque Carl Humann retrouva Kiepert à Smyrne, au début du mois de novembre 1886, pour accompagner le vieil homme à bord du bateau qui le ramenait en Grèce, il venait tout juste de charger vingt-sept caisses de marbres antiques sur un vapeur à destination de Berlin. Les fouilles de Pergame avaient définitivement fait oublier les déconvenues passées en matière d'archéologie : la marine allemande exportait désormais les trésors mis au jour sur les sites antiques et les cinq heures séparant la cité de Pergame de la côte n'effrayaient plus ni les savants, ni les dirigeants allemands. Les obstacles rencontrés par la mission d'August Schönborn, Friedrich Löw et Heinrich Kiepert en 1841-1842 étaient loin.

Kiepert s'était décidé à rentrer en Allemagne à l'approche de l'hiver. Mais dès le printemps 1888, peu avant son soixante-dixième anniversaire, il retourna en Asie Mineure. La proximité de ces deux voyages souligne la profonde évolution des liaisons avec l'Empire ottoman : le voyage en Orient avait perdu, en cette fin de siècle, son caractère « exceptionnel » et l'on pouvait choisir de multiplier les voyages plutôt que de séjourner sur place longtemps – et pendant la mauvaise saison. Trieste était, grâce à la navigation à vapeur, à moins d'une semaine de Constantinople. Le chemin de fer avait, quant à lui, considérablement réduit le temps de traversée de l'Europe centrale : en 1885, l'Orient-Express reliait Paris à Constantinople en soixante-deux heures en passant par Vienne, Budapest, Belgrade et Sofia.

Le général Colmar von der Goltz avait pensé revoir Kiepert à Constantinople au printemps 1888⁸⁹⁰ mais ce dernier en décida autrement. Après avoir rencontré l'archéologue Ernst Fabricius à Corfou, il se rendit directement à Aydın, sur la côte égéenne, afin de parcourir la Mysie et la Troade et de revoir, une dernière fois, l'île de Lesbos qu'il avait déjà visitée en 1841 et 1886⁸⁹¹. Il descendit ensuite vers la Carie qu'il sillonna jusqu'au golfe de Céramique, du 28 avril au 24 mai 1888⁸⁹², puis retourna à Smyrne où il s'embarqua pour Berlin⁸⁹³. À soixante-dix ans, il ne s'était pas ému d'effectuer des chevauchées quotidiennes de plus de dix heures. Méthodologiquement, son travail de terrain ne changeait pas : boussole et baromètre restaient ses instruments privilégiés et, bien que la photographie commençât à se diffuser assez largement chez les voyageurs européens, Kiepert restait très attaché aux techniques classiques de dessin. Cela ne signifie pas, cependant, qu'il ignorait les possibilités offertes par les techniques plus modernes : Paul Langerhans, qui l'avait accompagné en Palestine en 1870, avait réalisé des clichés photographiques et von der Goltz lui promit de lui envoyer des « photographies inédites⁸⁹⁴ ».

Au matériel collecté personnellement, en Carie et en Palestine⁸⁹⁵, s'ajoutait celui d'autres voyageurs européens, comme les esquisses de son compagnon de route, Ernst Fabricius, les itinéraires de Carl Humann dans le nord-ouest de l'Asie Mineure et en Syrie septentrionale (1882-1883)⁸⁹⁶, les travaux des archéologues autrichiens Otto Benndorf, Georg Niemann et Eugen

et le statut des pièces archéologiques découvertes. L'action de l'*Orient-Komitee* permit d'installer au musée royal de Berlin les découvertes faites sur le site de Pergame, et excavées de 1878 à 1886 par Carl Humann et Wilhelm Dörpfeld.

⁸⁹⁰ Lettre du 24 février 1888 de Colmar von der Goltz à Heinrich Kiepert : « Dans l'espoir de vous voir bientôt ici, je vous présente, très honoré Professeur, mes meilleures salutations » (Mit bestem Gruß in der Hoffnung Sie, hochgeehrter Herr Professor, bald hier zu sehen verbleibe ich).

⁸⁹¹ Il publia deux cartes de Lesbos au 1 / 120 000 et 1 / 210 000 à son retour à Berlin pour illustrer l'ouvrage de Robert KOLDEWEY, *Lesbos*, publié en 1890.

⁸⁹² « Nachtrag zu Ernst Fabricius' archäologischen Untersuchungen im westlichen Kleinasien », *Sitzungsberichten der Akademie*, 1894, II, p. 899-920.

⁸⁹³ Viktor HANTZSCH, « Kiepert, Heinrich », *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 51, 1906, p. 133-145.

⁸⁹⁴ Colmar von der Goltz, lettres du 25, 27 mars et 7 avril 1893. Il s'agit ici de duplications de documents cartographiques.

⁸⁹⁵ Ces documents ont été perdus pendant la seconde guerre mondiale : Staatsbibliothek, Berlin, Nachlass Kiepert (Heinrich) : « Phrygien Skizzen » 1888 D5637, D5830 « Lesbos 1888 » (*Kriegsverlust*).

⁸⁹⁶ En contrepartie, Kiepert publia trois cartes routières au 1 / 300 000 et 1 / 600 000 dans l'ouvrage de Carl Humann et Otto Puchstein paru en 1890.

Petersen qui venaient de découvrir les ruines du Herôon de Trysa en Lycie⁸⁹⁷, ceux de Gustav Hirschfeld en Paphlagonie et en Galatie (1882)⁸⁹⁸, et ceux de William Ramsay en Phrygie et en Lydie (1884).

Malgré les efforts fournis, tout au long du XIXe siècle, pour quadriller le territoire anatolien, les données topographiques restaient, en cette fin de siècle, très lacunaires : les régions côtières, notamment égéennes, étaient, certes, mieux connues mais Kiepert affirmait, en 1884, que « comme véritablement topographiques, on ne [pouvait] jusqu'ici qualifier que peu d'étendues de pays, par exemple la Troade, la Lycie, la Palestine⁸⁹⁹ ». Kiepert était convaincu qu'en l'état des connaissances et des sources disponibles, la topographie de l'Anatolie restait une priorité pour les cartographes européens, afin de mettre au jour de nouveaux trésors archéologiques et de permettre la réalisation de nouvelles voies de communications. Il fut conforté dans son idée par la mission de von der Goltz qui encouragea la réalisation de nouveaux travaux.

« Un tour avec Herr Kapp »

Le général von der Goltz portait un intérêt tout particulier à la topographie, en raison, d'une part, de son rôle d'instructeur au sein de l'État-major ottoman et, d'autre part, au soutien qu'il portait aux entreprises allemandes en Orient et en particulier aux projets de chemins de fer. Soucieux de défendre les intérêts de sa patrie, von der Goltz s'impliqua personnellement à de nombreuses reprises – notamment au cours de l'année 1888 – pour que l'Allemagne obtienne de nouvelles concessions⁹⁰⁰. Et, bien que se qualifiant lui-même de « non-archéologue⁹⁰¹ », il chercha à informer Kiepert sur des monuments antiques susceptibles de l'intéresser. Les objectifs économiques étaient, contrairement à la mission dirigée dans les années 1830 par Helmuth von Moltke, devenus centraux dans l'action de von der Goltz à Constantinople : la mission militaire servait désormais d'avant-poste à la pénétration économique et les nouvelles cartes devaient soutenir les projets de chemins de fer et aider à conquérir de nouveaux marchés. La Société du Chemin de fer ottoman d'Anatolie fut fondée le 23 mars 1889 grâce aux capitaux allemands de Georg von Siemens : elle avait pour objectif de prolonger la voie de chemin de fer amorcée entre Haydarpacha et Izmit par le gouvernement ottoman jusqu'à Ankara et, au-delà, vers Mossoul et Bagdad – le projet de relier Istanbul à Bagdad fut évoqué pour la première fois dans le contrat de la Société du Chemin de fer d'Anatolie de 1893. Ce gigantesque projet – 1 700 km à vol d'oiseau jusqu'à Bagdad –, devait trouver une compensation financière grâce aux marchés ainsi ouverts et aux terrains acquis de part et d'autres de la voie ferrée⁹⁰².

La direction des travaux avait été donnée à l'ingénieur Otto Kapp qui réalisa dans un premier temps une série de relevés topographiques entre Izmit et Ankara, à l'aide d'un théodolite et à l'échelle du 1 / 100 000. La connaissance du terrain, en particulier du relief et de la nature du sol, était indispensable pour réaliser de nouvelles voies de chemin de fer : les dénivelés devaient être quantifiés car ils conditionnaient le coût et la faisabilité des ouvrages d'art. Plus encore que les routes, les voies de chemins de fer nécessitaient une connaissance précise du terrain. Von der

⁸⁹⁷ Heinrich Kiepert avait réalisé les itinéraires des deux expéditions archéologiques autrichiennes conduites en 1881 et 1882 par Benndorf, Niemann et Petersen en Lycie et en Carie.

⁸⁹⁸ Kiepert entretenait avec Gustav Hirschfeld une correspondance régulière, aujourd'hui conservée au Deutsches Archäologisches Institut (Berlin).

⁸⁹⁹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, 406 : « Als eigentlich topographische kann man bis jetzt nur die von wenigen Landschriften, z. B. der Troas, Lykien, Palaestina bezeichnen. »

⁹⁰⁰ Sur les étapes de la construction du chemin de fer ainsi que les problèmes de financement de l'entreprise, cf. Manfred PÖHL, *op. cit.*, 1999.

⁹⁰¹ « Unarcheolog », in Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 18 février 1891.

⁹⁰² Sur l'histoire du Chemin de fer de Bagdad, cf. Jonathan McMurray, *op. cit.*, 2001 et Manfred PÖHL, *op. cit.*, 1999.

Goltz déplorait que ses activités constantinopolitaines ne lui permettent pas de voyager davantage et de s'adonner à la cartographie en Asie Mineure. Il s'en justifia à de multiples reprises auprès de Kiepert :

J'aurais volontiers beaucoup voyagé – écrivait-il – mais l'on doit malheureusement partir d'ici [de Constantinople], pour ainsi dire, en cachette car le Sultan me refuse tout congé même pour huit jours⁹⁰³.

Quelques mois plus tard, il s'excusa à nouveau :

Je n'ai malheureusement pas pu faire le tour du lac à cheval puisque les obligations de mon service me rappelaient à Istanbul. Malheureusement notre *Efendimiz* [le sultan Abdülhamid II] nous surveille ici avec les yeux d'Argus et ne nous accorde aucun congé, si bien que nous ne pouvons partir pour quelques jours qu'en cachette. Autrement, j'aurais déjà bien plus voyagé⁹⁰⁴.

Le thème de la surveillance apparaît de manière récurrente dans les lettres de Colmar von der Goltz, comme une restriction de ses mouvements et une contrainte avec laquelle il fallait composer. Il faut dire que le sultan Abdülhamid II, méfiant vis-à-vis de sa propre armée avait restreint les mouvements des militaires allemands et, en particulier, interdit les exercices de tirs⁹⁰⁵. Von der Goltz savait qu'il était surveillé par des agents d'Abdülhamid II : l'entourage du Sultan avait ainsi eu connaissance des rapports qu'il envoyait au gouvernement allemand. Le lieutenant-colonel İsmail Bey avait en effet été chargé, au cours de l'automne 1883, d'observer les exercices de tactique que von der Goltz dirigeait dans les environs d'Istanbul. S'en étant aperçu, Goltz menaça de démissionner si İsmail Bey n'était pas renvoyé. Bien qu'ayant eu gain de cause, Goltz conserva de cet épisode une méfiance durable vis-à-vis des cadres ottomans. Il ne se priva cependant pas des occasions qui s'offraient à lui pour apporter sa contribution aux intérêts de l'Allemagne et pour aider Kiepert dans son entreprise cartographique.

Goltz décrivit à Kiepert, dans une lettre du 30 août 1889, le déroulement d'une excursion qu'il fit à la demande d'Otto Kapp au cours de l'été 1889 entre Constantinople et Ankara :

Je n'ai malheureusement pas pu donner suite à mon intention de parcourir ce printemps le Chodja-Ili [Kocaeli] – écrivait-il – ; en revanche, j'ai eu l'occasion de faire un aller-retour jusqu'à Ankara avec Monsieur le Directeur des Travaux Kapp, au cours duquel j'ai collecté diverses choses, qui auraient peut-être pu vous être utiles, si j'avais trouvé le temps de les mettre en forme aussitôt. Mais à peine suis-je arrivé ici que je fus sollicité par notre *Efendimiz* [le sultan Abdülhamid II] qui voulait s'entretenir avec moi sur la prolongation de mon séjour ici et sur les travaux de la réforme militaire⁹⁰⁶.

Goltz se contenta donc de faire parvenir à Kiepert les informations « brutes » dont il disposait : des itinéraires sur calque et des corrections relatives à la toponymie ou à la nature des terrains indiqués jusqu'alors sur les cartes. Il précisait par exemple que la vallée séparant Geyve de Makedje [Mekece], dans la région d'Izmit, n'était pas marécageuse, comme l'indiquaient les

⁹⁰³ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 13 février 1891 : « Ich reiste gewiß gern viel – aber man muß sich leider Gottes von hier geradezu heimlich fortstehlen ; denn der Sultan verweigert von mir jeden Urlaub, und wenn es auf 8 Tage wäre. »

⁹⁰⁴ Lettre de Colmar von der Goltz datée du 23 juin 1891 : « Den See habe ich leider nicht umreiten können, da mich dienstliche Geschäfte nach Istanbul zurückriefen. Leider bewacht uns Effendimis hier mit Argusaugen und bewilligt uns keinen Urlaub, so daß wir uns nur immer auf einige Tage fortstehlen können. Sonst wäre ich schon viel mehr gereist. »

⁹⁰⁵ Dorothee GUILLEMARRE-ACET, *op. cit.*, 2009.

⁹⁰⁶ Lettre du 30 août 1889. Von der Goltz avait signé en 1883 un contrat de trois ans avec la Sublime Porte. Son contrat fut renouvelé jusqu'en 1895.

cartes de l'époque, mais bien entièrement cultivée – d'où sa désignation ultérieure de *Pamuk Ova*, « plaine du coton » –, une information qui avait, on le conçoit, son importance dans ce contexte de pénétration économique. Il se montrait par ailleurs très critique envers la représentation du relief des cartes allemandes de l'époque :

En général – écrivait-il – les cartes représentent le terrain de manière trop plate. On n'a pas l'impression de se trouver là-bas en montagne. Or, on entre pourtant dans une respectable montagne boisée [*ein respectables Waldgebirge*]⁹⁰⁷.

La question de la représentation du relief soulevée par von der Goltz se faisait l'écho d'un problème ancien (cf. chapitre 3). Cette question renvoyait d'une part à un manque de mesures fiables et d'autre part à une question de choix de représentation graphique. Concernant le manque de mesures altimétriques disponibles, von der Goltz reconnaissait lui-même que beaucoup de chiffres n'étaient que des estimations :

Les données altimétriques inscrites ici ne reposent certes que sur des estimations de Monsieur Kapp et de moi-même et ne sont certainement pas surestimées. Le temps manquait malheureusement pour des observations barométriques, car Monsieur Kapp souhaitait faire chaque jour soixante kilomètres et nous avons vraiment fait le voyage, long de neuf-cent-vingt kilomètres, en dix-huit jours environ, soit quinze jours à cheval et trois jours passés à Bilecik, Eskişehir et Ankara⁹⁰⁸.

La plupart de ces estimations altimétriques avaient été réalisées de manière géométrique à l'aide d'un théodolite par les ingénieurs du chemin de fer. Von der Goltz avait pourtant emporté un baromètre anéroïde avec lui mais, pressé par le temps, il ne put s'en servir autant qu'il l'aurait souhaité. Il s'en excusait ainsi :

Si vous n'êtes pas, très honoré Professeur, satisfait de mes indications, je vous prie de ne pas [me] réprimander. Quand on voyage comme un tatar [courrier], on ne peut dessiner beaucoup ni avec précision⁹⁰⁹.

Les instruments eux-mêmes étaient aussi en cause puisque le baromètre que von der Goltz avait emporté avec lui, semble être tombé en panne au cours de l'excursion comme l'indique la remarque suivante :

La ligne de partage des eaux est située dans la direction d'Inönü, un peu au sud-est d'Akbunar ou Kassarbey, un village tcherkesse (souvent aussi appelé seulement Tcherkeskioj), elle est située, selon les relevés tachéométriques⁹¹⁰, à 877,3 m de haut. Mon anéroïde, qui donnait des indications en général plutôt rocambolesques, indiquait par un temps normalement clair seulement 795 m. Il resta ces jours-là constamment quatre-vingt mètres environ en-dessous des points altimétriques trouvés par les mesures tachéométriques⁹¹¹.

Et :

⁹⁰⁷ *Ibid.* : « In Allgemeinen stellen die Karten das Land zu flach dar. Man bekommt nicht den Eindruck, sich dort in Gebirge zu befinden. Thatsächlich kommt man in ein respectables Waldgebirge. »

⁹⁰⁸ *Ibid.* : « Die hier eingetragenen Höhenzahlen beruhen zwar auf Schätzung von Herrn Kapp u[nd] mir, sind aber gewiß nicht zu hoch gegriffen. Zu barometrischen Beobachtungen fehlte leider die Zeit, da Herr Kapp täglich 60 Kilometer zu machen wünschte und wir die ganze[n] [ca.] 920 Kilometer betragende Reise auch wirklich in 18 Tagen gemacht haben, dann 15 Tage zu Pferde[,] 3 Reisetage in Biledjik, Eskisehir u[nd] Angora. »

⁹⁰⁹ *Ibid.* : « Wenn Sie, hochverehrter Herr Professor, mit meinen Angaben unzufrieden sind, so bitte ich nicht zu schelten. Wenn man wie ein Tartar reist, kann man nicht viel und genau zeichnen. »

⁹¹⁰ C'est-à-dire des mesures effectuées à l'aide d'un théodolite (ou tachéomètre, terme synonyme à la fin du XIXe siècle).

⁹¹¹ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 30 août 1889.

Plus tard, cela devint infernal, il indiquait de telles sottises [*derartigen Blech*] que je n'ai plus noté ce qu'il disait⁹¹².

Outre le manque de temps et les problèmes d'outillage, les cartographes et ingénieurs étaient confrontés au choix du mode de représentation graphique des reliefs. La hachure, nous l'avons vu, avait longtemps été privilégiée dans la cartographie allemande⁹¹³, mais l'essor de la lithogravure en couleur et l'abaissement de ses coûts permettait d'envisager d'autres modes de représentations, notamment par plage de couleur, une solution proposée par August Petermann en 1875 sur une carte représentant l'ensemble des reliefs de l'Asie Mineure⁹¹⁴. Progressivement cette solution s'imposa aux cartographes allemands. Outre ses propres relevés, von der Goltz envoya à Kiepert les itinéraires d'autres voyageurs comme ceux du général Wendt [Nadis Pacha] réalisés entre Erzurum et Riza et entre Erzincan et Trébizonde⁹¹⁵, ainsi que des documents administratifs que Kiepert avait du mal à se procurer :

Ayez l'obligeance de bien vouloir pardonner l'envoi tardif du *salname* pour [l'année] 1303 [1885-86]. Malheureusement ne n'ai pu me procurer qu'un exemplaire ancien et abîmé, que je vous prie d'accepter en attendant la parution du *salname* pour 1304 [1886-87]. Ce dernier vous parviendra dès qu'il sera paru⁹¹⁶.

Les cartes des officiers du *Redif*

Alors que Kiepert affirmait encore, en 1884, que « l'élaboration de cartes spéciales comme générales [de l'Empire ottoman] reste donc comme auparavant laissée à l'intérêt scientifique et au zèle des géographes européens⁹¹⁷ », ce point de vue était de plus en plus battu en brèche à mesure que l'activité cartographique des officiers ottomans s'intensifiait. Les travaux cartographiques de ces derniers se multiplièrent au cours des deux dernières décennies du XIXe siècle : les officiers du *Redif*, armée de réserve de l'Empire ottoman, étaient notamment chargés de la réalisation des cartes des districts militaires de l'Empire (districts dits d'*Ordu*). Les premières cartes, achevées au cours des années 1880, s'appuyaient sur des canevas géodésiques russes, en particulier les reconnaissances au 1/ 210 000 effectuées pendant la guerre de 1877-1878, et des canevas géodésiques autrichiens, en particulier sur les cartes au 1/ 300 000 de la Roumélie occidentale. Cette diversité des documents cartographiques utilisés montre la diversité et la multi-directionnalité des flux de connaissances qui s'hybridaient dans l'Empire. Les cartes ottomanes

⁹¹² *Ibid.* : « Später war es ganz des Teufels und zeigte derartigen Blech an, daß ich die Ablesungen nicht mehr notiert habe. »

⁹¹³ Émile LEVASSEUR, *op. cit.*, 1874, p. 66 : « Le jury a voté une médaille de progrès à Reimer de Berlin, éditeur des cartes de M. Kiepert. M. Kiepert est un des géographes les plus savants et les plus connus ; ses cartes anciennes et modernes sont le fruit d'études très consciencieuses, et elles sont d'un effet général fort satisfaisant, bien que la hachure de son grand atlas soit quelquefois empâtée ; il a un petit atlas d'école (*Kleiner Schulatlas*) en 22 cartes, qui ne le cède pas à celui de Lange pour la modicité du prix (10 Silbergross) et qui lui est supérieur par l'exécution. »

⁹¹⁴ Freiherr von SCHWEIGER-LERCHENFELD, *op. cit.*, 1875.

⁹¹⁵ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 6 décembre 1887 et du 26 décembre 1887. Von der Goltz envoya ces itinéraires au cours du mois de décembre 1887 en s'excusant de ne pas pouvoir lui en envoyer d'autres en raison de l'incendie qui détruisit, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1887 le reste des documents du général Wendt.

⁹¹⁶ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 24 octobre 1887 : « Verzeihen Sie freundlichst die verspätete Zusendung des *Salname* pro 1303. Leider habe ich nur ein altes abgegriffenes Exemplar auftreiben können, das ich bitte einstweilen bis zum Erscheinen des *Salname* pro 1304 anzunehmen. Das Letzte soll Ihnen gleich nach Publikation zugehen. »

⁹¹⁷ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Die Ausarbeitung specieller wie genereller Karten [...], bleibt also nach wie vor dem wissenschaftlichen Interesse und dem Fleisse europäischer Geographen überlassen. »

étaient ensuite précisées dans le cadre de « tournées⁹¹⁸ » que les officiers du *Redif* entreprenaient pour contrôler les soldats de réserve⁹¹⁹.

Les cartes de l'État-major ottoman conservèrent l'échelle des cartes russes – c'est-à-dire l'échelle 1/210 000 – et les repères géodésiques des cartes autrichiennes, en particulier le méridien de l'île de Fer (ou méridien *de Ferro*) bien que l'Empire ottoman ait signé, en 1884, nous l'avons dit, la résolution de la conférence de Washington qui accordait au méridien de Greenwich le statut de méridien de référence⁹²⁰. Colmar von der Goltz fit ainsi parvenir à Kiepert une carte en 24 feuilles couvrant « une large bande à travers l'Asie Mineure, entre les 48° et 54° degrés de longitude est⁹²¹ ». Un rapide calcul permet de conclure que le territoire couvert par la carte en question correspondait à un espace situé entre les 28° et 34° degrés est par rapport au méridien de Paris, soit la région comprise, à l'est de Constantinople, entre Izmit et Samsun. Six cartes supplémentaires s'ajoutant, à l'est, aux vingt-quatre feuilles déjà réalisées, furent envoyées par la suite à Kiepert. Von der Goltz avait indiqué en bleu sur la carte en 24 feuilles le secteur du premier corps d'armée [*Ordu*], car il s'agissait, selon lui, de la seule région cartographiée « de manière fiable » – il supervisait, il faut dire, les travaux cartographiques de ce district dont les quartiers étaient à Constantinople : « Dans les environs d'Izmit, [la carte des officiers du *Redif*] mérite quelque crédit », affirmait-il dans sa lettre du 9 décembre 1887. Mais il nuancait rapidement son propos en rappelant le faible support matériel dont bénéficiaient les officiers ottomans dans leur tâche : « Ils ne disposaient pour le levé que d'un crayon et d'une feuille de papier. L'imperfection [du travail] s'explique facilement par cela⁹²². »

Dans une lettre datée du 25 février 1888, von der Goltz réitéra son propos :

La carte, qui vous a été envoyée, a été réalisée par les seuls officiers du *Redif* – sans aucun instrument supplémentaire à des fins de levé [topographique]. Crayon et papier, voilà tout ce dont ils disposaient sur place⁹²³.

Les officiers ottomans se rendaient en personne sur le terrain mais ne disposaient pas, dans la plupart des cas, d'instruments nécessaires aux mesures géodésiques ni du temps nécessaire pour effectuer des travaux topographiques approfondis. Von der Goltz expliquait ainsi à Kiepert dans une lettre datée du 28 février 1890, que les officiers du *Redif* ne pouvaient se rendre sur les lieux à des fins strictement cartographiques :

Il est vrai cependant que les auteurs qui ont reçu, à l'époque, la charge de réaliser la carte, ne disposaient d'aucuns instruments, etc. et qu'ils n'ont fourni, pour ainsi dire, qu'un registre dessiné de localités [*ein gezeichnetes Ortschaftsregister*] avec seulement un crayon et du papier, [un registre] réalisé bien souvent de mémoire, car ils ne bénéficiaient pas de frais de déplacements pour effectuer des voyages spécifiques⁹²⁴.

⁹¹⁸ « Rundreisen », cf. Lettre de Colmar von der Goltz à Heinrich Kiepert du 9 décembre 1887.

⁹¹⁹ Von der Goltz emploie le terme de « Redifleute », cf. Lettre de Colmar von der Goltz à Heinrich Kiepert du 9 décembre 1887.

⁹²⁰ La France avait abandonné, dès 1792, le méridien de l'île de Fer au profit de celui de Paris mais elle ne parvint pas à faire adopter ce dernier comme méridien de référence lors de la conférence de Washington de 1884.

⁹²¹ Lettre de Colmar von der Goltz à Heinrich Kiepert du 9 décembre 1887.

⁹²² Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 9 décembre 1887 : « Die betreffenden der Offiziere sind also wohl in den meisten Orten selbst gewesen, haben aber zur Aufnahme über nichts verfügt, als einen Bleistift u[nd] ein Stück Papier. Daher erklärt sich leicht die Unvollkommenheit. »

⁹²³ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 24 février 1888 : « Die Ihnen gesandte Karte ist nur von den Redifoffizieren – ohne jedes Hilfsinstrument zu Aushebungszwecken – aufgezeichnet worden. Bleistift u[nd] Papier waren Alles worüber sie dabei verfügten. »

⁹²⁴ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 28 février 1890 : « Die Benutzung der Redifoffiziere-Karte unterliegt keiner Schwierigkeit mehr; Ich glaube auch, daß sie, in der Umgegend von Ismid einigen Credit verdient. Freilich haben die Verfasser, als Sie seiner Zeit den Auftrag erhielten, die Karte herzustellen, über keinerlei Instrumente u.s.w.

Les informations archéologiques rapportées par les cartes des officiers du *Redif* étaient considérées par von der Goltz comme sujettes à caution :

Je remarque que les inscriptions de la région d'Adabazar proviennent des indications des officiers turcs qui ont fait là-bas un voyage d'État-major et sont de ce fait quelque peu douteuses⁹²⁵.

On retrouve ici l'idée que le témoignage « indigène » ne pouvait être intrinsèquement fiable et qu'il nécessitait une vérification par des yeux européens. Pourtant, l'appréciation de von der Goltz sur la cartographie ottomane était dans l'ensemble plutôt élogieuse : il expliquait les lacunes des cartes du *Redif* par un manque de moyens et invitait Kiepert à ne pas s'en tenir à un jugement trop hâtif sur les réalisations des officiers ottomans :

On serait injuste avec les Turcs si l'on voulait présenter ces feuilles comme des échantillons de la topographie turque. J'ai reçu au cours des derniers mois de magnifiques travaux topographiques mais ils sommeillent, cachés, dans les archives de l'État-major, à cause de la réticence à utiliser les cartes qui existent dans les cercles du pouvoir⁹²⁶.

Cette remarque de von der Goltz montre que le gouvernement ottoman limitait volontairement la circulation des cartes produites dans l'Empire. Documents stratégiques, les cartes devaient restées « cachées ». Von der Goltz, inspecteur des écoles militaires ottomanes en 1883 puis chef de la mission allemande à Constantinople à la mort de Kaehler en 1885, connaissait bien les archives de l'État-major ottoman. Il n'hésita pas, d'ailleurs, à aller y chercher des cartes, en cachette, pour les transmettre à Berlin. Dans la première lettre de la correspondance étudiée, datée du 24 octobre 1887, von der Goltz annonçait à Kiepert que la carte du premier corps d'armée [*Ordu*] venait d'être achevée par les officiers du *Redif* :

Les cartes du district du Redif du premier *ordu* sont parues depuis peu en turc, mais seulement pour l'administration [*amtlich*], on ne peut les avoir dans les librairies car un petit nombre seulement a été imprimé⁹²⁷.

Et von der Goltz d'espérer pouvoir bientôt lui en faire parvenir un exemplaire, ce qu'il fit dans les mois qui suivirent. Le 24 février 1888 cependant, Kiepert reçut un courrier reprenant le contenu d'un télégramme que von der Goltz lui avait adressé de toute urgence :

Vous aurez reçu mon télégramme vous priant de ne faire aucune communication publique à propos de la carte du district du Redif du I *Ordu* – écrivait von der Goltz – la carte n'est pas dans le commerce. Je l'ai simplement prise dans les réserves de l'État-major. Si cela se savait, alors une obstruction complète serait faite à toute communication future, même la plus innocente [*unschuldigste*]⁹²⁸.

verfügt, sondern gleichsam nur ein gezeichnetes Ortschaftsregister mit Bleichstift und Papier geliefert – vielfach gewiß nach dem Gedächtniß, da sie auch keine Reisekosten zu besonderen Reisen erhielten. »

⁹²⁵ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 28 février 1890 : « Ich bemerke, daß die Eintragungen bei Adabazar den Angaben Türkischer Offiziere entstammen, die dort eine Generalstabsreise gemacht haben, und daher ein wenig fragwürdig sind. »

⁹²⁶ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 24 février 1888 : « Ferner aber thäte man den Türken Unrecht, wenn man diese Blätter als Probe türkischer Topographie verlegen wollte. Ich habe in diesen letzten Monaten wunderhübsche topographische Arbeiten erhalten, aber sie werden wohl bei der in höheren Kreisen herrschenden Kartenscheu – einig im Archiv des Generalstabes verborgen schlummern. »

⁹²⁷ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 24 octobre 1887, « Die Karten des Redifbezirks zum 1. Ordou sind unlängst Türkisch im Druck erschienen, aber nur amtlich, nicht im Buchhandel zu haben, da nur eine beschränkte Anzahl gedruckt worden ist. »

⁹²⁸ Lettre de Colmar von der Goltz à Kiepert du 24 février 1888 : « Sie werden mein Telegramm mit der Bitte erhalten haben, keinerlei Mittheilungen öffentlich über die Karte der Redifbezirke des I. Ordou zu machen. Die Karte ist

Le ton de la lettre, l'envoi d'un télégramme et le souci de discrétion de von der Goltz montraient que ce dernier n'était pas en position de faire « tout ce qu'il voulait » à Constantinople. L'impérialisme économique n'était pas une situation *coloniale* et les militaires allemands se devaient de respecter les formes pour conserver les faveurs du sultan.

Kiepert respecta le souhait de von der Goltz et la carte du premier *Ordu* ne parut à Berlin qu'en 1897, soit deux ans après le retour de la mission militaire en Allemagne. Cette carte des environs d'Istanbul à l'échelle 1/100 000 s'appuyait sur les relevés topographiques et les observations réalisées entre 1888 et 1895 par von der Goltz avec l'aide du général Abdullah de Trabzon (Trabzon 1859 - Istanbul 1927). On se rappelle les critiques des *Petermanns geographische Mittheilungen* à propos de l'échelle et du cadrage du plan de von Stolpe qui n'intégrait pas les environs de la ville (cf. chapitre 5). La carte de von der Goltz avait tenu compte de ces critiques et présentait à présent la ville de Constantinople dans un cadre élargi (cf. illustration n° 21, carnet central).

La circulation de cartes était à double sens : si von der Goltz avait envoyé à Kiepert des documents réalisés par les officiers ottoman, la mission militaire allemande à Constantinople s'appuya aussi sur la *Carte spéciale de l'Asie Mineure occidentale* qui venait d'être publiée à Berlin. En mars 1893, von der Goltz écrivit ainsi à Kiepert :

Dans deux mois environ [...], la transposition à l'échelle 1 / 210 000 ainsi que le remplissage par mes topographes qui travaillent très habilement des quinze feuilles que vous avez jusqu'ici éditées seront terminés : si nous voulions poursuivre vers l'est, quelle carte pouvons nous utiliser comme trame ? Existe-t-il une autre carte que la vôtre au 1 / 1 500 000⁹²⁹ ? Pour l'Arménie, nous sommes décidés à utiliser votre carte au 1 / 500 000 comme base et trame. Mais la partie située entre les deux manque ! Tout au moins manque-t-elle à une grande échelle. Vous m'obligeriez beaucoup de votre bon conseil, que j'attends avec impatience⁹³⁰.

Dans cette citation, l'élément remarquable est l'usage du « nous » : il ne s'agit plus d'une entreprise *individuelle* mais d'une cartographie *collective*, une coopération entre l'État-major ottoman et les militaires allemands et une entreprise commune entre la cartographie civile et militaire allemande. Ce n'est plus un *chef-d'œuvre* comme l'était encore, dans une certaine mesure, la cartographie exploratoire de Kiepert mais une cartographie sinon collégiale, du moins d'équipe, où le nom de « l'auteur » tend à disparaître. La situation, en matière de cartographie, avait fondamentalement changé depuis les années 1830 : alors que Moltke faisait *seul* des relevés, cinquante ans auparavant, les officiers ottomans prenaient une part active à la réalisation de nouvelles cartes dans les années 1880. Les enseignements dispensés depuis le milieu du siècle dans les écoles militaires ottomanes ainsi qu'à l'étranger avaient porté leurs fruits.

3. Des cartes au service de la pénétration économique allemande

nicht im Handel. Ich habe sie einfach aus den Vorräthen des Generalstabes entnommen. Wird dies öffentlich bekannt, so wird möglicherweise späterhin jede, selbst die unschuldigste Mittheilung vollkommen gesperrt. »

⁹²⁹ Heinrich KIEPERT, 1854, *Karte von Kleinasien*, 1 / 1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer.

⁹³⁰ Colmar von der Goltz, lettre du 27 mars 1893 : « In ca-2 Monaten nämlich wird die Uebertragung Ihrer bisher edierten 15 Blätter in den Maaßstab 1: 210 000 und deren Ausfüllung durch meine Topographen, die ganz geschickt arbeiten, fertig sein, und sollten wir weiter nach Osten vorgehen, welche Karte können wir als Netz benutzen? Giebt es noch eine andere als Ihre Karte in 1 : 1 500 000. Von Armenien sind wir entschlossen, Ihre Karte in 1: 500 000 als Grundlage und Netz zu benutzen. Aber das dazwischen liegende Stück fehlt! – wenigstens fehlt es in einem größeren Maaßstabe. Sehr würden Sie mich durch Ihren gütigen Rath verbinden, dem ich mit Spannung entgegenstehe. »

Si l'érudition classique anima les recherches d'Heinrich Kiepert jusqu'à la fin de sa vie, son travail de cartographe fut, à partir des années 1880, directement lié à des objectifs de pénétration économique. Lui qui était un chantre de la « géographie pure » cautionna l'usage de ses cartes à des fins commerciales. La division entre science pure et science appliquée était de toute évidence devenue, comme le dit bien Claude Blanckaert, une superfétation⁹³¹.

Répondre aux besoins des commerçants

L'essor des cartes thématiques

Les *Produktenkarten*, des cartes représentant les productions minières et agricoles de l'Asie Mineure, firent leur apparition lors de l'Exposition universelle de Vienne en 1873. On se souvient que Carl Humann avait réalisé à la demande du consul autrichien, Carl von Scherzer, une carte des productions de la côte égéenne⁹³². De telles cartes se multiplièrent ensuite en Allemagne, au cours des années 1880, dans un contexte d'effervescence de la géographie commerciale allemande (*Handelsgeographie*). Les indications étaient de plus en plus nombreuses et précises et, surtout, elles ne se limitaient plus au littoral égéen mais s'étendaient à l'ensemble de la péninsule : la pénétration pacifique connaissait une phase d'extension à l'hinterland⁹³³ (*Hinterlandisierung*). Ces cartes thématiques avaient un but commercial mais servaient aussi d'outils à la propagande colonialiste. À une époque où la politique coloniale allemande était encore trop timorée aux yeux des groupes de pression qui revendiquaient une « place au soleil » pour le Reich wilhelmien, la carte devait mettre en avant les promesses d'une terre « féconde » et « encore vierge » (*Jungfräulich*). Ernst Friedrich, ancien élève de Carl Ritter et professeur de géographie à l'université de Leipzig, affirmait ainsi, en 1898, qu'« en ce moment, les yeux de l'Europe se tournent vers cette terre vierge [sic], richement dotée par la Nature, habitée par un peuple qui attend les bienfaits de la culture européenne, capable d'offrir au commerce un grand avenir⁹³⁴ ». Les propos d'Ernst Friedrich s'inscrivaient dans une rhétorique colonialiste mêlant à la fois mission civilisatrice et érotisation du sol à conquérir, caractéristiques du discours de l'époque⁹³⁵. La carte des productions de l'Anatolie qui illustre son propos était accompagnée de deux petites cartes thématiques représentant, l'une, une esquisse des densités de population en Anatolie (c'est-à-dire le marché potentiel pour les investisseurs) et l'autre, les temps de transports vers l'intérieur de la péninsule

⁹³¹ Claude BLANCKAERT, « "Eux et nous". L'empire des sciences », in Pierre SINGARAVELOU (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècles*, 2008, p. 35. La position consistant à récuser l'idée d'une « cartographie colonialiste » au nom d'une « science pure » est en effet contestable. Cette posture, rare, demeure plus ou moins latente chez certains auteurs. L'ouvrage, certes déjà ancien, de Christoph von Wolzogen sur la maison d'édition d'Heinrich Kiepert, les éditions Dietrich Reimer, se fait ainsi l'écho des propos d'Helga Ravenstein, présidente de l'Union des Éditions et Instituts cartographiques allemands (Verband der Kartographischen Verlage und Institute) qui écrivait en 1984 dans une lettre au *Frankfurter Allgemeine Zeitung* que « les cartographes ont, de tout temps, travaillé sur des fondements purement scientifiques [auf rein wissenschaftlicher Basis] et que leurs cartes du monde n'ont été produites ni en raison d'une « aspiration au pouvoir d'une domination coloniale [Kolonialherrschaftlicher Machtansprüche] » ni en raison d'autres motifs politiques ». RAVENSTEIN citée par Christoph von WOLZOGEN, *op. cit.*, 1985, p. 50.

⁹³² Carl HUMANN, *Karte von Vorder-Kleinasien zur Erläuterung der Monographie der Provinz Smyrna*, Lith. Anst. V. Appel & Comp Wien, 1873.

⁹³³ Sur la catégorie d'« hinterland » dans la géographie coloniale, cf. Daniel NORDMAN, « De quelques catégories de la science géographique. Frontières, régions, et hinterland en Afrique du Nord (XIX^e et XX^e siècle) », *Annales HSS*, 1997, p. 969-986.

⁹³⁴ Ernst FRIEDRICH, *Préface à la carte commerciale et des productions (Handels- und produktenkarte)*, 1/250 000, Halle, Verlag von G. Sternkopf, 1898, p. II : « Gerade gegenwärtig richten sich die Blicke Europas nach diesem jungfräulichen Lande, reich von Natur, bewohnt von einem Volke, das der Segnungen europäischer Kultur harret, fähig dem Handel eine grosse Zukunft zu bieten. »

⁹³⁵ Malte FUHRMANN, *op. cit.*, 2006, p. 40-41.

(c'est-dire les possibilités d'importations et d'exportations à partir de ou vers les différentes régions de la péninsule)⁹³⁶. Si les données ayant servi à réaliser ces cartes n'étaient pas précisées, elles n'en demeuraient pas moins des représentations inédites de l'Anatolie à cette époque⁹³⁷.

Kiepert ne réalisa pas lui-même de carte des productions ni, plus généralement, de cartes quantitatives de l'Anatolie⁹³⁸. Mais il contribua à la réalisation de cartes administratives détaillées de l'Empire ottoman pour répondre à la demande pressante des hommes d'affaires européens.

La vogue des statistiques

Vital Cuinet reprochait, en 1890, aux savants européens de ne s'être jusqu'alors que peu préoccupés des données statistiques et administratives de l'Empire ottoman. Il critiquait en particulier ceux qui, parmi eux, « absorbés par l'étude des grandeurs passées, se sont attachés à faire ressortir l'illustration des peuples anciens qui se sont succédés dans ces belles contrées et le haut degré de prospérité auquel ils étaient parvenus, et cela au moyen de recherches scientifiques et artistiques sur les monuments et les ruines qui attestent encore aujourd'hui les antiques splendeurs de ce pays, au milieu des marques de sa décadence⁹³⁹ ». Si ce portrait correspondait assez largement à celui de Kiepert, ce dernier, bien que réticent envers la géographie appliquée, se frotta cependant aux réalités statistiques de l'Empire ottoman afin de répondre aux attentes nouvelles du public allemand⁹⁴⁰.

Kiepert s'intéressait, plus qu'il ne l'avait fait à ses débuts, à un Orient contemporain. Les sources administratives ottomanes étaient devenues centrales dans son travail et si la qualité des informations qu'elles contenaient faisait toujours l'objet de débats, la pertinence de leur usage dans la cartographie faisait désormais consensus. Jusque dans les années 1880, les registres administratifs ottomans n'étaient pas accompagnés de cartes : la localisation des informations

⁹³⁶ Ernst FRIEDRICH, *Isobronische Reisekarte und Skizze der Volksdichte*, 1898.

⁹³⁷ Johannes RIEDEL, *Anregungen für die Konstruktion und die Verwendung von Isochronenkarten*, 1911.

⁹³⁸ Sur la cartographie thématique et quantitative, cf. Gilles PALSKY, *Des chiffres et des cartes. Naissance et développement de la cartographie quantitative française au XIXe siècle*, 1996.

⁹³⁹ Vital CUINET, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure*, vol.1, 1891, p. 7.

⁹⁴⁰ Depuis les années 1870, des critiques se faisaient entendre en Allemagne contre l'hégémonie des études classiques et des sciences historiques dans la formation académique. Nietzsche avait été l'un de ceux qui avaient pris parti contre une philologie jugée sclérosante parce que trop tournée vers le passé (*die Vergangenheitsphilologie*). La formation classique, qui avait imprégné tous les enseignements du lycée et de l'université au cours du XIXe siècle, était remise en cause par les tenants d'une approche plus pragmatique et « appliquée » des savoirs d'une part et par les partisans d'un philhellénisme « antipositiviste » de l'autre : l'appel que Nietzsche lança à ses contemporains sous la forme de l'injonction « soyons de notre siècle ! » était révélateur de l'esprit de l'époque. Suzanne Marchand a remarquablement présenté les spécificités et les enjeux de ce courant philhelléniste en Allemagne, intrinsèquement lié à la construction d'une identité nationale, cf. Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2003, p. 133 et Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2009. Ainsi, l'*Orientalische Gesellschaft*, fondée à Berlin en décembre 1887, se donnait pour but de promouvoir un savoir non plus exégétique mais « pratique » sur l'Orient, en lien avec le Séminaire des langues orientales (*Das Seminar für orientalische Sprachen*) de l'université de Berlin créé à la même époque. Le *Manuel de Géographie historique (Lehrbuch der alten Geographie)* que Kiepert publia en 1878 marquait l'apogée de son œuvre de géographie historique, imprégnée de philologie classique, contre laquelle s'élevait justement le courant porté par Nietzsche. Ce dernier dirigeait ses critiques contre l'« ascétisme » de la science positiviste « sans vie » et « la médiocrité des institutions contemporaines d'enseignement supérieur » (Friedrich NIETZSCHE cité par Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2003, p. 133). Kiepert, qui avait concentré ses efforts sur la topographie au service de l'archéologie et de l'histoire antique, était directement concerné par cette querelle des Anciens et des Modernes, qui déboucha, dans les années 1890, sur une importante réforme visant à diminuer le poids du latin et du grec au sein du cursus scolaire (James ALBISETTI, *Secondary School Reform in imperial Germany*, 1988 et Suzanne MARCHAND, *op. cit.*, 2003, p. 118). Malmenée par ces critiques, la géographie historique de Kiepert fut contestée au sein même de l'université et une nouvelle chaire de géographie fut créée, en 1886, à l'université de Berlin pour Ferdinand von Richthofen (1833-1905), représentant de la géographie physique à base naturaliste (à forte dimension géologique) et d'une géographie appliquée favorable à la colonisation (Ferdinand von Richthofen resta notamment célèbre pour avoir « inventé » le concept de « Route de la Soie ». cf. Daniel WAUGH, « Richthofen's "Silk Roads" : Toward the Archaeology of a Concept », *The Silk Road*, vol. 5, n°1, 2007, p. 1-10).

qu'ils contenaient et la représentation des divisions administratives du territoire ottoman, en particulier, apparaissaient de ce fait comme une priorité aux yeux des cartographes et du public européen, hommes d'affaires et négociants, diplomates et ingénieurs, toute la clientèle potentielle de l'éditeur Dietrich Reimer exprimait ce besoin. Kiepert reconnu d'ailleurs avoir indiqué sur ses cartes de l'Anatolie les délimitations des districts administratifs « pour satisfaire », écrivait-il, « les souhaits du public⁹⁴¹ ».

Depuis la *Carte générale de l'Empire ottoman*, publiée en 1867, Kiepert avait progressé dans sa connaissance de la géographie administrative turque et seules résistaient les limites des *kaza* et *nahiye*. Kiepert y consacra plusieurs de ses travaux et, à partir des années 1860, les limites administratives furent prises en compte dans les cartes de l'Empire ottoman et se substituèrent progressivement aux divisions antiques : dans un premier temps cependant, en raison des incertitudes concernant leur tracé, Heinrich Kiepert préféra les indiquer sur un carton séparé :

Le manque de renseignements sur les localités appartenant à chaque district administratif nous a empêché de tracer avec quelque exactitude, et sans des fautes inévitables, les limites actuelles des grands gouvernements (*vilayet*), arrondissements (*sancak* ou *liva*) et cantons (*kaza* et *nahiye*) de l'Empire ottoman. Pour ne pas gêner la grande carte par des tracés de limites inexacts et peut-être fautifs, nous avons préféré y ajouter une feuille séparée, qui ne donne, à une échelle plus petite, qu'un aperçu général de ces divisions⁹⁴².

Il avait pourtant précédemment rappelé, dans un article de 1883, que les divisions administratives toujours changeantes des territoires politiques n'étaient pas l'objet de la science géographique et que la finalité de telles études restait la géographie historique : les limites administratives pouvaient, selon lui, reprendre des dénominations héritées de l'Antiquité, surtout dans les pays qui, comme en Orient, « n'avaient pas été touchés par la tendance à l'uniformisation statistique émanant de la France depuis un siècle⁹⁴³ » – ce qui était, nous l'avons dit, inexact puisque les divisions administratives de l'Empire ottoman avaient été modifiées en 1864.

Grâce aux diplomates et militaires allemands en poste dans l'Empire ottoman⁹⁴⁴, Kiepert recevait régulièrement les *salname* édités par les autorités centrales, plus rarement ceux édités par les autorités provinciales qui étaient difficiles à obtenir : « Habituellement », notait-il, « de semblables ouvrages [les *salname* provinciaux] ne se trouvent pas dans la capitale, même pour de l'argent et exigent dans les principales villes de province une longue correspondance⁹⁴⁵ ». L'obtention de ces sources relevait ainsi souvent de « hasards heureux », tel celui qui arriva « à Monsieur le Docteur Hartmann, chancelier du consulat allemand de Beyrouth » qui trouva un *salname* provincial « dans les archives [*Nachlass*] d'un Pacha⁹⁴⁶ ». Au final, Kiepert affirmait avoir réussi à se procurer les « listes de localités » des vilayets de Kastamonu, de Konya, d'Adana, d'Alep et de Syrie. Pour les vilayets de Chudawendikjar [Hüdavendigâr (Brousse)], Ankara, Sivas,

⁹⁴¹ Heinrich KIEPERT, *Spezialkarte der westlichen Kleinasien*, notice, 1890.

⁹⁴² Heinrich KIEPERT, *Spezialkarte der westlichen Kleinasien*, 1/250 000, Berlin, Dietrich Reimer, 1890-92.

⁹⁴³ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, n.p.

⁹⁴⁴ La présence consulaire allemande dans l'Empire ottoman s'était étoffée depuis l'unification du Reich : en incluant l'Égypte, on comptait désormais dix représentations consulaires dans la Turquie d'Europe, 17 dans la partie asiatique et 13 dans les régions africaines, soit un total de 40 représentations dans l'Empire ottoman.

⁹⁴⁵ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Für gewöhnlich sind dergleichen Bücher in der Hauptstadt selbst für Geld nicht aufzutreiben und aus den Provinzialhauptstädten nur durch umständliche Correspondenz zu erlangen. »

⁹⁴⁶ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Eigentlich nur durch einen glücklichen Zufall, der sie Herrn Dr. Hartmann, Kanzler des K. Deutschen Consulats zu Beirut aus dem Nachlasse eines Paschas zugeführt hat [...] ist mir, resp. der hiesigen K. Bibliothek, eine Anzahl derselben zugegangen, von denen aber nur die der Wilajets Kastamuni, Konia, Adana, Halep und Suria Ortslisten enthalten: in den übrigen, von Chudawendikjar, Angora, Sivas, Trabzon, Erzirum, Bagdad sowie, dem durch Dr. C. Humann's Güte aus Smyrna mir kürzlich übermachten *Salname* von Aidin von 1884 fehlen diese wichtigen statistischen Daten; ebensowenig habe ich bis jetzt ermitteln können, ob von den übrigen sechs asiatischen, sowie von sämtlichen europäischen Gouvernements solche gedruckte Jahrbücher überhaupt existiren. »

Trébizonde, Erzurum, Badgad et, pour celui d'Aidin [Aydın] de 1884, que le Carl Humann lui avait « généreusement fait parvenir⁹⁴⁷ », ces données statistiques manquaient. Et « pour les six gouvernements asiatiques restants⁹⁴⁸ comme pour les gouvernements européens dans leur ensemble », Kiepert avouait ne même pas savoir si « de tels almanachs imprimés exist[ai]ent⁹⁴⁹ ».

Tous les *salname* ne se valaient pas. La qualité des *salname* provinciaux, notamment, était très variable. Kiepert regrettait que « seuls quelques *salname* provinciaux contiennent des listes de lieux avec des indications de populations ordonnées d'après les plus petites subdivisions [c'est-à-dire les *kaza* et les *nahiyel*] »⁹⁵⁰. Vital Cuinet se fit l'écho de ces lacunes documentaires dans la préface de sa *Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure* (1891-1894). Il notait ainsi :

Tout en ayant mené de front la compilation des notes statistiques descriptives de chacun des vingt-sept vilayets, provinces privilégiées et mutessarifats⁹⁵¹ indépendants de la Turquie d'Asie, il se trouve que ce travail n'est pas arrivé au même degré d'avancement pour toutes les provinces, soit parce que les circonstances nous ont permis de faire dans quelques-unes un séjour plus prolongé, soit aussi parce que nous avons rencontré dans quelques autres un surcroît de difficultés d'informations⁹⁵².

Quand bien même ces communications officielles seraient un tant soit peu complètes, régulières et faciles à se procurer, le but souhaité ne pourrait pas être complètement atteint en raison de la nature peu fiable de tout travail administratif oriental⁹⁵³.

Les limites territoriales « fluctuantes⁹⁵⁴ » des districts administratifs restaient, selon Kiepert, sujettes à caution :

Il faut rappeler ici que ces frontières ne sont pas exactement limitées comme dans les États européens, surtout à cause de l'immense étendue des territoires abandonnés (pâturages des tribus nomades, terrains rocaillieux complètement incultes, etc.). En outre la situation de la plupart des localités contenues dans ces listes est restée inconnue, parce que les voyageurs européens ne les ont pas encore visitées, ou n'ont obtenu aucun renseignement sur elles, et qu'elles ne sont pas données dans les esquisses faites par les indigènes, esquisses grossières, et dignes de foi seulement dans une certaine mesure⁹⁵⁵.

Sur la *Carte spéciale de l'Asie Mineure occidentale* de 1890, les localités sont ainsi placées d'après les indications contenues dans les listes des registres administratifs, sans indications géodésiques précises : les toponymes ne sont pas associés à un point qui indiquerait exactement leur emplacement, ils « flottent » sur la surface de la carte. Kiepert accompagna sa carte de 1890 d'un certain nombre de précautions quant à la valeur des limites administratives indiquées :

⁹⁴⁷ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406.

⁹⁴⁸ Les six gouvernements asiatiques auxquels fait ici allusion Kiepert et pour lesquels, il n'a pas réussi à se procurer de *salname* régionaux sont Izmit, Bursa, Sivas, Bitlis, Van et Diyarbakır.

⁹⁴⁹ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406.

⁹⁵⁰ *Ibid.*, p. 406 : « Leider aber enthalten nur einzelne Provinzial-Salname's Ortslisten mit Bevölkerungsangaben nach den kleineren Unterabteilungen geordnet, und auch von diesen sind uns bisher nur wenige zugänglich geworden. »

⁹⁵¹ Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 364 : « *Mutasarrif* : 1. Littéralement, 'exploitant', tenancier d'un bien foncier ; 2. Au XIXe siècle, gouverneur d'un *sancak* ou d'un *liva*. »

⁹⁵² Vital CUINET, *op. cit.*, 1891-1894, préface datée d'août 1890, p. 10. Jean-Luc Arnaud a montré l'inégale documentation des régions anatoliennes dans une carte publiée dans la revue *Turcica*, cf. Jean-Luc ARNAUD, 2008, p. 189-218.

⁹⁵³ Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Wären diese officiellen Mittheilungen einigermaassen vollständig, regelmässig erscheinend und leicht zugänglich, so liesse sich der gewünschte Zweck damit, wenn auch bei der wenig zuverlässigen Natur aller orientalischen Bureauarbeit nicht vollkommen erreichen. »

⁹⁵⁴ Heinrich KIEPERT, *Spezialkarte der westlichen Kleinasien*, notice, 1890. En français.

⁹⁵⁵ Heinrich KIEPERT, « Carte synoptique de la division administrative », 1890-1892. En français.

Autant que les listes des localités provenant des matériaux que nous ont transmis en manuscrit les autorités turques, par l'entremise bienveillante de S. E. Monsieur l'Ambassadeur de Radowitz et de Monsieur le Consul Général Stannius à Smyrne, nous l'ont permis, nous avons inscrit dans la carte les districts indiqués par l'énumération des lieux qui les composent. Nous y avons même placé ceux qui ne forment plus des districts administratifs spéciaux, naturellement dans la mesure des données topographiques actuellement connues, d'abord à cause de leur intérêt historique et ensuite parce qu'ils peuvent reprendre leur actualité dans un avenir prochain⁹⁵⁶.

Dans les années 1880 cependant, les autorités ottomanes commencèrent à joindre aux *salname* des cartes illustrant les limites des circonscriptions⁹⁵⁷. Kiepert avait pu consulter certaines d'entre elles, qu'il nommait cartes « indigènes » (elles émanaient pourtant le plus souvent, comme il l'indiquait lui-même, d'ingénieurs européens au service de l'Empire ottoman – n'est-ce pas là une heureuse illustration de la catégorie d'« Européens indigènes⁹⁵⁸ » ?) et portait un jugement assez sévère à leur égard⁹⁵⁹. À propos de cinq cartes de *sancak* à l'échelle 1 / 500 000 (sans indications de subdivisions) jointes au *salname* du vilayet d'Aydın de l'année 1301 (1884), il notait qu'il s'agissait de « copies lithographiées de manière négligente de travaux européens (en majeure partie des miens) avec une rétrotraduction [*Rückübersetzung*] des noms en turc et peu d'ajouts de noms en propre. Dans toutes ces cartes, il manque le découpage intérieur du district gouvernemental, c'est-à-dire les délimitations, voire même les noms des seuls *kaza* ou *nahiye*⁹⁶⁰ ». Ce phénomène de rétrotraduction des toponymes qui a donné lieu, par la suite, à des déformations toponymiques dans les sources administratives ottomanes a déjà été signalé par Klaus Kreiser⁹⁶¹. C'est dire l'influence qu'a pu avoir la cartographie allemande de la seconde moitié du XIXe siècle sur le monde ottoman. Pour autant, il n'était pas dans l'intention des cartographes allemands de rebaptiser les lieux comme cela avait été fait par les Français en Algérie par exemple. Tout au plus, à la suite de la guerre franco-prussienne de 1870, la colline Çamlıca, sur la rive asiatique du Bosphore avait été ironiquement renommée le « Bismarck dagh [dağ] » (mont Bismarck), « car, sur son sommet reposaient trois arbres isolés et on pouvait en effet, vu de la rive droite [*sic*] du Bosphore, par exemple de la tour du seraskeriat de Stamboul, avec un peu d'imagination, comparer le sommet de la montagne avec la raie d'un homme chauve où reposaient trois uniques cheveux », mais cette dénomination renvoyait à une plaisanterie française et non à un usage allemand⁹⁶².

⁹⁵⁶ Heinrich KIEPERT, *Spezialkarte der westlichen Kleinasien*, notice, 1890. En français.

⁹⁵⁷ Un certain nombre de cartes réalisées pour accompagner les *salname* de l'époque ont été reproduites dans l'ouvrage d'Hasan DUMAN, « *Osmanlı salnameleri ve nevsalleri bibliyografyası ve toplu kataloğu* », 2 vol., 2000.

⁹⁵⁸ Marc AYMES, *op. cit.*, 2005.

⁹⁵⁹ Il décrivait ainsi une carte du *sancak* de Césarée. Heinrich KIEPERT, *op. cit.*, 1884, p. 406 : « Écrite en orthographe française, émanant de ce fait certainement d'un ingénieur européen au service de l'Empire ottoman, dont le Comte Henkel v. Donnersmarck, secrétaire de Légation près de l'Ambassade royale allemande de Constantinople a fait une copie sommaire lors d'un voyage à la fin de l'automne 1883 et me l'a aimablement communiquée. (Eine in französischer Orthographie beschriebene, also wohl von einem europäischen Ingenieur in osmanischen Diensten herrührende Karte des Sandjaks Kaisarie [...], von welcher Graf Henckel v. Donnersmarck, Legationssecretair bei der K. Deutschen Botschaft zu Const. auf einer Reise im Spätherbst 1883 eine flüchtige Copie genommen und mir [gütigst] freundlich mitgeteilt hat). »

⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. 406 : « [...] Die dem Jahrgang 1301 (=1884) des *salname* des Wilajets Äidin beigefügten fünf Karten der dazu gehörigen Sandjak's in 1:500 000 (ohne Angabe der Untereintheilungen): nachlässig lithographirte Copien europäischer (grösstentheils meiner eignen) Arbeiten mit Rückübersetzung der Namen in türkische Schrift und wenigen eignen Namen-Zusätzen. In allen diesen Karten fehlt die innere Eintheilung der Regierungsbezirke, also die Begrenzungen, ja selbst die Namen der einzelnen Kazas und Nahien. »

⁹⁶¹ Klaus KREISER, « Die Ortsnamen der europäischen Türkei nach amtlichen Verzeichnissen und Kartenwerken », *Islamkundliche Untersuchungen*, Vol. 30, 1975.

⁹⁶² Karl BRAUN, *Eine türkische Reise*, 1876, t. 2, p. 46 : « Tous les bateliers m'indiquaient le Bulgurlu comme le Mont Bismarck, en turc le 'Bismarck Dagh' et lorsque je leur disais qu'en réalité le grand Bismarck avait plus de trois cheveux sur la tête et que c'était une invention d'un journal satirique franc, alors ils me regardaient étonnés et

Une carte officielle pour l'Empire ottoman ?

À la différence des pays civilisés [*Kulturländern*] européens – écrivait Norbert Fischer en 1944 – la connaissance de ce pays [l'Empire ottoman] reposa jusqu'à la [première] guerre mondiale non pas sur une cartographie systématique, mais bien plus sur des relevés partiels [*Teilaufnahmen*] le long des voies ferrées, des relevés spécifiques de différentes natures et des itinéraires de voyageurs⁹⁶³.

Alors que l'appréhension réticulaire du territoire prévalait chez les ingénieurs, les militaires privilégiaient une perspective auréolaire (ou en mosaïque). Dans un cas comme dans l'autre, il manquait une triangulation systématique du territoire qui aurait permis de coordonner ces efforts et, en ce sens, la cartographie resta *exploratoire* jusqu'à la fin du siècle. L'« uniformité des productions cartographiques⁹⁶⁴ », un idéal que les Britanniques avaient formulé pour la cartographie de l'Inde, n'était pas à l'œuvre dans l'Empire ottoman. Les échelles, les projections ou encore les mesures d'altitudes n'avaient rien d'homogène ce qui gênait les usagers, en particulier les militaires. Contrairement aux Britanniques en Inde, les Allemands n'étaient pas des agents d'une puissance *coloniale* dans l'Empire ottoman. La cartographie en territoire ottoman fut une entreprise hautement négociée tout au long du siècle, une négociation qui fit intervenir un grand nombre d'acteurs locaux et étrangers. Du côté de la Sublime Porte, la persistance d'un caractère composite de la cartographie jusqu'à la fin du XIXe siècle reflète, en dépit des réformes accomplies, une difficulté à homogénéiser les pratiques administratives sur le territoire impérial. Faut-il pour autant parler d'un *retard* ? La « cartographie systématique » du territoire dont Norbert Fischer regrettait l'absence dans l'Empire ottoman avant la première guerre mondiale, était un fait tout à fait récent, à l'époque, dans l'Empire allemand.

L'Allemagne commençait en effet tout juste, dans les années 1880, à harmoniser les entreprises cartographiques sur son propre territoire national : Rudolf Hafeneder, qui a consacré un ouvrage à la cartographie coloniale allemande, considère que jusque dans les années 1880, c'est une « mosaïque géodésique colorée⁹⁶⁵ » qui prévalait en Allemagne. Après l'unification du Reich, les armées prussienne, bavaroise, saxonne et wurtembergoise se mirent d'accord pour réaliser, ensemble, une grande *Carte de l'Empire allemand* (*Karte des deutschen Reiches*) au 1 / 100 000 achevée en 1884. Cette coopération visait à pallier l'hétérogénéité des productions antérieures et à standardiser les échelles, les types de projections et les modes de représentations graphiques. Elle ne déboucha cependant pas sur la création d'une entité unique chargée de superviser l'ensemble. La *Königliche Preussische Landesaufnahme*, service cartographique de l'armée prussienne, continuait de jouer un rôle central dans le Reich wilhelmien. Elle incluait une section de trigonométrie, de topographie et de cartographie ainsi qu'un institut pour la photographie, des installations pour l'imprimerie et des archives cartographiques (*Plankammer*). La question qui se posait à Berlin était de savoir s'il l'on devait (et si oui, jusqu'où ?) étendre la mission de la *Königliche Preussische*

incrédules, secouaient la tête et me demandaient très sérieusement : “pourquoi mentent-ils donc les journaux des Francs ?” » (Denn auf seinem Gipfel stehen drei isolirte Bäume, und von dem rechten Ufer des Bosphorus, aus gesehen, z. B. von dem Thurme des Seraskeriats in Stambul aus, kann man mit Aufwand von etwas Phantasie allerdings die Höhe des Berges mit einem kahlen Menschen Scheitel vergleichen, worauf drei einzelne Haare stehen. [...] Allein auch alle Kaïkdchi bezeichneten mir den Bulgurlu als den Monte Bismarck, auf Türkisch „Bismarck-Dagh“ und wenn ich ihnen sagte, der grosse Bismarck habe in Wirklichkeit gar so keine drei Haare auf dem Kopf, dieses sei zu Erfindung eines fränkischen Witzblattes, dann sahen sie mich erstaunt und ungläubig an, schüttelten die Köpfe und fragten mich sehr ernsthaft: “warum lügen denn die Blätter der Franken ?”).

⁹⁶³ Norbert FISCHER, *op. cit.*, 1944, p. 13 : « Anders als bei den europäischen Kulturländern beruhte die Kenntnis diese Landes bis zum Weltkriege nicht so sehr auf systematischer Vermessung, als vielmehr aus Teilaufnahmen längs der Bahnlinien, verschiedenartiger Einzelaufnahmen und Itinerarien von Reisenden. »

⁹⁶⁴ Matthew EDNEY, *op. cit.*, 1997, p. 204.

⁹⁶⁵ Rudolf HAFENEDER, *Deutsche Kolonialkartographie 1884-1919*, 2008.

Landesaufnahme à des missions en territoire étranger⁹⁶⁶. Ce choix risquait d'avoir un impact sur les projets cartographiques menés en Allemagne même car ces missions étaient coûteuses en hommes et en instruments⁹⁶⁷.

La solution la moins onéreuse et la moins compromettante qui fut adoptée consista à laisser aux acteurs privés le soin de réaliser des cartes à l'étranger : il était du devoir de chacun d'enquêter sur les paysages, les montagnes, les rivières, etc. Dans cette optique, le travail effectué dans l'Empire ottoman ne différait pas considérablement de la cartographie réalisée dans les protectorats. La normalisation des pratiques de terrain se poursuivit (cf. chapitre précédent). Une commission du *Kolonialamt*⁹⁶⁸ rédigea ainsi des instructions intitulées *Directive concernant la retranscription des noms géographiques dans les colonies*⁹⁶⁹. Dix ans plus tard, en 1903, le guide fut refondu, rediscuté et réédité sous le titre de *Fondements pour la dénomination, la traduction des noms et la manière d'écrire et de prononcer les noms géographiques dans les protectorats allemands*⁹⁷⁰. Notons que ces consignes concernaient essentiellement la collecte des toponymes. Richard Kiepert poursuivit dans ce contexte l'œuvre de son père sur l'Asie Mineure au sein des éditions Reimer. Une nouvelle *Carte de l'Asie Mineure (Karte von Kleinasien)* fut publiée à l'échelle 1 / 400 000 entre 1902 et 1906 en 24 feuilles : la carte, contrairement à celle publiée par Heinrich Kiepert, en 1890, couvrait désormais l'ensemble de la péninsule. Elle se fondait sur les travaux d'ingénieurs les plus récents, en particulier des travaux réalisés pour le chemin de fer, mais aussi sur des travaux de missionnaires et de militaires ottomans⁹⁷¹.

Bien que cette carte fit référence pendant près de deux décennies, l'Allemagne s'en tint à une cartographie *exploratoire* et ne participa pas à la réalisation de la carte d'État-major triangulée de l'Anatolie (*Erkân-i harbiye haritası*) dont les travaux débutèrent après le départ de la mission de von der Goltz : la Porte fit en effet appel à la France pour réaliser la mesure de bases géodésiques nécessaires à l'établissement d'une carte triangulée. Elle fit venir pour cela plusieurs théodolites de Paris et convia, en 1896, les capitaines Defforges (« Deforj Pacha », 1852-1915) et Barisien à conduire les opérations. Cette même année, elle créa un institut de Topographie militaire, chargé de réaliser cette carte d'État-major, composé d'officiers dont certains avaient préalablement reçu une formation en France, tel Mehmet Şevki Ölçer (1866-1927), le capitaine Mehmet Hakkı et le lieutenant-colonel Rıza. Ces derniers avaient réalisé à Nice une carte des Alpes, puis avaient été formés aux mesures de longitude et latitude à Paris, au parc Montsouris : c'est en effet là que se trouvait alors l'Observatoire de la marine et du Bureau des longitudes, 1875-1914, dont la vocation principale était d'enseigner la pratique des observations astronomiques pour la détermination des coordonnées géographiques : observations, calculs nautiques, manipulation des instruments, composition et usage des éphémérides⁹⁷². On perçoit, là, l'influence qu'exerçait toujours la France en matière scientifique et, en particulier, l'Observatoire de Paris sur l'astronomie ottomane à l'époque⁹⁷³.

⁹⁶⁶ *Ibid.*

⁹⁶⁷ L'histoire de la cartographie britannique montre cependant qu'un arbitrage différent aurait pu être fait puisque le projet de cartographie de l'Inde fut lancé par la Grande-Bretagne dans les années 1760 avant même qu'il n'existât de carte détaillée unifiée des îles britanniques, cf. Kapil RAJ, *op. cit.*, 1997, p. 68.

⁹⁶⁸ Département chargé des affaires coloniales en Allemagne qui passe, à partir de 1890, sous la responsabilité directe du Chancelier impérial.

⁹⁶⁹ « Anweisung, betreffend die Richtigstellung der geographischen Namen in den Kolonien », *Deutsches Kolonialblatt*, 1893, p. 27.

⁹⁷⁰ « Grundsätze für die Namengebung, Namenübersetzung, Schreib- und Sprechweise der geographischen Namen in den deutschen Schutzgebieten », *Deutsches Kolonialblatt*, 1903, p. 453.

⁹⁷¹ Nachlass Kiepert (Richard), s.d. *Eisenbahnprojekte in Kleinasien*, D. gr 2° 4807, Berlin, Staatsbibliothek et Korrespondenz.

⁹⁷² Guy BOISTEL, *L'observatoire de la Marine et du Bureau des longitudes au parc Montsouris, 1875-1914*, 2010.

⁹⁷³ Cevat ÜLKEKÜL, *Cumhuriyet dönemi Türk haritacılık tarihi*, 1998, p. 19.

Les opérations de triangulation débutèrent dès 1896 avec la mesure d'une base de 7 235,52 mètres dans la région d'Eskişehir. Elles furent interrompues par la guerre des Trente Jours, qui opposa la Grèce à l'Empire ottoman en 1897, et reprurent ensuite. Les premières cartes d'État-major qui parurent à l'échelle 1 / 50 000 concernèrent les régions d'Eskişehir et d'Ağapınar : l'Anatolie était désormais au centre de l'attention des cartographes.

* * *

Les cartes de Kiepert sur l'Anatolie ne furent donc pas à terme les cartes « officielles » de l'Empire ottoman mais elles en jouèrent le rôle pendant plusieurs décennies. Projet de grande ampleur, ralenti par la « longue » première guerre mondiale, la carte d'État-major turco-ottomane ne parut en effet qu'entre 1932 et 1941. Ce délai explique que les cartes de Richard Kiepert aient servi de référence en particulier pendant toute la première guerre mondiale ainsi que pendant la guerre d'Indépendance (*Kurtuluş Savaşı*)⁹⁷⁴. Est-ce à dire que l'influence prépondérante des Allemands, ceux que les villageois de Kabak nommait des « Bismarkly » (Bismarkien[s]), était acquise, au tournant du siècle, en matière de cartographie ? Il faut relativiser cette formule car en matière de cartographie comme dans d'autres domaines la position de l'Allemagne ne fut jamais exclusive dans l'Empire ottoman. Les liens tissés entre l'Empire ottoman et l'Allemagne au cours du siècle, n'exclurent pas les Français, les Britanniques, les Autrichiens et les Russes qui continuèrent de jouer un rôle – direct ou indirect – dans la cartographie ottomane. À ce titre, l'approche génétique qui vise à trouver un point d'émergence d'une cartographie turco-ottomane *autonome*, c'est-à-dire affranchie de toute influence étrangère, est vaine⁹⁷⁵. Si la triangulation systématique de l'Anatolie à partir de 1896 marque bien un tournant dans l'ambition affichée par le gouvernement ottoman de mesurer précisément son territoire, l'entreprise cartographique resta cependant fondamentalement pétrie d'échanges avec la cartographie européenne.

⁹⁷⁴ Une preuve de l'usage des cartes de Richard Kiepert pendant la guerre d'Indépendance se trouve à la Milli Kütüphane à Ankara qui conserve un feuillet sur lequel sont tracés les manœuvres militaires turques et grecques.

⁹⁷⁵ C'est la tendance de l'historiographie turque – dont les publications émanent presque exclusivement de militaires de l'État-major – qui, depuis les années 1980, vise à trouver l'origine d'une cartographie *nationale*, en prenant, à la suite de l'ouvrage d'Abdürraman Aygün (1980), la date de 1896 – c'est-à-dire le début de la triangulation de l'Anatolie – comme point de départ de cette cartographie *moderne* et, partant, *républicaine*. Abdürraman AYGÜN, *Türk haritacılık tarihi*, 2 vol., 1980 ; Cevat ÜLKEKÜL, *op. cit.*, 1998 ; Mustafa ÖNDER, *op. cit.*, 2002.

CONCLUSION

UN EMPIRE DE PAPIER

Lorsque Dietrich Reimer prit sa retraite, en 1891, la maison d'édition – où Kiepert travaillait depuis 1852 – fut reprise par Ernst Vohsen (1853-1919), africaniste et membre actif des lobbies coloniaux⁹⁷⁶. Né en 1853, Vohsen avait été agent consulaire au Sénégal et à Freetown, de 1881 à 1888, puis agent plénipotentiaire de la Société allemande d'Afrique de l'Est entre 1888 et 1891 avant d'en prendre la direction à son retour en Allemagne⁹⁷⁷. Vohsen dirigea la maison Reimer jusqu'en 1919, date à laquelle celle-ci fut transformée en corporation. Homme d'affaires fortement engagé dans la promotion et la défense des intérêts coloniaux allemands, il créa à Berlin un institut pour la Géographie coloniale (*Institut für Kolonialgeographie*) et élargit le spectre éditorial de la maison Reimer à l'ethnologie et à l'*Afrikanistik* : le savoir géographique, ethnographique et cartographique sur les protectorats et sur les régions utiles aux intérêts économiques allemands devint le cœur du programme de la maison d'édition. Dès 1893, le professeur de géographie et d'histoire antique de l'université de Breslau, Joseph Partsch, biographe d'Heinrich Kiepert, publia à la demande de Vohsen, une *Notice sur les protectorats de l'Empire allemand*⁹⁷⁸ et, la même année, Richard Kiepert publia le premier volume de l'*Atlas colonial allemand (Deutscher Kolonial Atlas)* qui fut réédité jusqu'en 1918 et imité, en 1897, par les *Petermanns Geographische Mitteilungen*⁹⁷⁹.

La maison Reimer avait toujours été proche du pouvoir depuis sa création en 1845 : sa localisation à Berlin, près des ministères et de l'université lui permit de développer des réseaux durables et de bénéficier d'appuis influents dans les milieux académiques et politiques. Par ce biais, l'élaboration des cartes de l'Asie Mineure qu'elle publia des années 1840 aux années 1890 ne fut pas le *chef-d'œuvre* d'un seul homme mais bien au contraire le produit d'un entrelacs de réseaux et de circulations d'hommes, de cartes, d'instruments et d'idées. Les différents niveaux de circulation brouillent une inscription « nationale » (ou « impériale ») trop réductrice et permettent « de voir comment des objets scientifiques, des techniques, des nations, des empires, et des identités nationales [se] sont co-construits⁹⁸⁰ ». Si la nation allemande était en gestation dans les deux premiers tiers du XIXe siècle, sa construction s'articula en effet avec une pensée impériale. Contrairement à ce qu'affirme Said, l'érudition orientaliste s'associa très tôt avec un « intérêt *national* prolongé et durable en Orient » et l'interpénétration des domaines politique et scientifique alla en se renforçant après l'unification du *Reich* : la politique scientifique (*Wissenschaftspolitik*) mise en œuvre par Berlin supposait une subordination toujours plus grande de la production cartographique à des intérêts nationaux.

⁹⁷⁶ En cette fin de siècle, ces derniers s'organisaient. En 1878, fut fondé, à Berlin, le *Zentralverein für Handelsgeographie und Förderung deutscher Interessen im Auslande*. Le *Deutsche Kolonialverein*, créé à Francfort en 1882, déménagea à Berlin en 1885. Ses membres étaient issus de milieux politiques, industriels, commerciaux et militaires. Parmi les universitaires, le géographe Friedrich Ratzel et l'historien Heinrich von Treitschke étaient particulièrement actifs. Le *Deutsche Kolonialverein* cherchait à sensibiliser l'opinion publique à la question coloniale et poussait le Reichstag à annexer les régions sous influence allemande. En 1887, il fusionna avec la *Gesellschaft für deutsche Kolonisation* fondée en 1884 par Carl Peters. La *Deutsche Kolonialzeitung* était envoyée chaque semaine aux membres de la Société.

⁹⁷⁷ Heinrich SCHNEE (dir.), *Deutsches Koloniallexikon*, vol. 3, 1920, p. 630.

⁹⁷⁸ Josef PARTSCH, *op. cit.*, 1893. Josef Partsch a fait l'objet d'un travail collectif publié à l'Institut für Länderkunde de Leipzig, cf. Heinz-Peter BROGIATO, Alois MAYR (dir.), *Joseph Partsch – Wissenschaftliche Leistungen und Nachwirkungen in der deutschen und polnischen Geographie*, vol. 58, 2002. Ce travail, consacré aux travaux de Partsch sur l'Europe médiane demanderait à être prolongé par une étude sur sa contribution à la géographie coloniale allemande.

⁹⁷⁹ Paul LANGHANS, *Deutscher Kolonial-Atlas*, 30 Karten mit 300 Nebenkarte, Gotha, J. Perthes, 1897.

⁹⁸⁰ Kapil RAJ, *op. cit.*, 2007, p. 93 : « It allows us, above all, to see how scientific objects, techniques, nations, empires, and national identities are co-constructed. »

Certes, les recherches prussiennes dans l'Empire ottoman avaient un caractère artisanal par comparaison avec les moyens déployés par les Britanniques ou les Français mais les financements accordés et les soutiens apportés permettent de nuancer l'idée selon laquelle les États allemands ne se seraient pas impliqués directement dans l'exploration de l'Orient dans les deux premiers tiers du XIXe siècle⁹⁸¹. L'incubation de réseaux, certes discrets – en raison notamment de la position diplomatique de la Prusse sur la scène européenne – est fondamentale pour comprendre la pénétration économique et politique de la fin du siècle. En allant à la recherche de la Grèce antique, les cartographes prussiens rencontrèrent une société ottomane en pleine transformation. Les voyageurs qui avaient fait le choix de découvrir en Orient un terrain encore mal connu rapportèrent en Europe des images plus complexes que les stéréotypes qui y circulaient alors. Le discours géographique sur l'Orient élaboré à Berlin sous forme cartographique et textuelle, contribua à façonner une vision du monde qui participa, autant que la littérature, au mouvement orientaliste allemand.

Friedrich von Richthofen, Ernst Vohsen et Richard Kiepert, qui remplaçaient Dietrich Reimer et Heinrich Kiepert, avaient grandi après 1848 et appartenaient à cette génération convaincue que l'Allemagne avait un rôle à jouer dans le monde. Mais faut-il en déduire que l'entreprise cartographique allemande sur l'Anatolie était devenue, au tournant du XXe siècle, une entreprise au service d'une ambition *coloniale* dans l'Empire ottoman ?

L'« impérialisme », écrit Said, est « un acte de violence géographique, par lequel la quasi-totalité de l'espace mondial est explorée, cartographiée et finalement annexée⁹⁸² ». La succession logique et diachronique contenue dans l'adverbe « finalement » (*l'annexion* comprise comme *stade ultime de l'exploration*) a pu être contredite : les fantasmagories cartographiques ont parfois précédé l'exploration, l'annexion a été, dans certains cas, antérieure à l'entreprise cartographique⁹⁸³ et la cartographie d'une région n'a pas systématiquement débouché sur une annexion physique par le biais d'un processus de conquête. L'histoire de la cartographie de l'Anatolie en est un exemple : l'acte d'appropriation symbolique et intellectuelle (*la pulsion scopique*) n'a, de fait, pas abouti à une annexion territoriale. Certains faisaient pourtant le pari d'un effondrement de l'« Homme malade de l'Europe » : c'était par exemple le cas de l'homme d'affaire suisse-allemand, Adolf Guyer-Zeller, qui publia en 1897 un ouvrage intitulé *La fin de la domination ottomane*⁹⁸⁴. La carte qui l'accompagnait représentait l'Anatolie et l'Arabie comme des colonies allemandes (*Deutsches Kleinasien, Deutsches Arabien*) et la couleur orange qui couvrait ces régions n'avait rien à envier au rouge de l'Empire britannique ni au bleu de l'Empire français (cf. illustration n° 25, carnet central). Kiepert, lui, ne se prononça pas en faveur de la conquête des territoires explorés. Très fortement marqué par l'idée d'une proximité retrouvée entre l'Orient et l'Occident, mais un Orient grec, affranchi de la présence musulmane, Kiepert mit son œuvre au service des minorités chrétiennes de l'Empire mais il ne se prononça pas en faveur d'un projet *colonial* explicite.

Son projet, comme d'autres, participa à la pénétration économique et politique de l'Allemagne dans l'Empire ottoman. L'officier ottoman Ismail Hakki notait ainsi en 1915 :

⁹⁸¹ Contrairement à ce qu'écrit Dorothée GUILLEMARRE-ACET, *op.cit.*, 2009, p. 14, nous soulignons : « L'Allemagne, [à la fin du XIXe siècle] commence [...] à considérer l'archéologie comme un domaine dans lequel peut s'affirmer le prestige national. [...] Au moment de l'accession au trône de Guillaume II, les chercheurs se tournent vers l'Orient antique. En 1878, le musée de Berlin lance son premier projet archéologique dans l'Empire ottoman, à Pergame sous la direction de Carl Humann. » Nos recherches ont montré que les musées de Berlin s'impliquèrent bien avant les années 1880 dans l'exploration archéologique et que les chercheurs allemands n'attendirent pas l'accession au trône de Guillaume II pour se tourner vers l'Orient : la Prusse fit de l'archéologie un domaine de prestige national de manière indiscutable dès le début du XIXe voire la fin du XVIIIe siècle.

⁹⁸² Edward SAID, *Culture et impérialisme*, 2000, p. 320.

⁹⁸³ Le « partage de l'Afrique » a bien montré qu'il n'était nullement nécessaire de disposer de cartes exactes pour tracer des frontières coloniales.

⁹⁸⁴ Adolf GUYER-ZELLER (1839-1899) *Der Türkenherrschaft Ende : Perspektive*, 1897, 15 p. Traduit en anglais sous le titre : *The End of the Turkish Rule. A Glimpse into the Future*.

De fait, ils occupent notre pays avec la carte. Les Allemands, les Français et les Grecs se meuvent à Istanbul et Izmir comme dans leurs pays d'origine, voire comme dans leurs propres maisons. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent car ils ont des armes en main : le savoir géographique et la carte⁹⁸⁵.

À entendre Ismail Hakki, les cartes de l'Anatolie contribuèrent à une *dépossession scopique* du territoire ottoman. Les Allemands n'étaient cependant pas seuls en cause : Français et Grecs étaient aussi sur le banc des accusés. Cette opinion patriote, qui soulignait le risque de spoliation – ou en tout cas d'intrusion – engendré par la carte, occultait cependant l'implication de l'Empire ottoman et les bénéfices qu'il retira de l'entreprise cartographique. Le dispositif transimpérial servit en effet à la construction des deux empires : un nouvel empire allemand, d'une part, de plus en plus animé de velléités expansionnistes, et un empire ottoman d'autre part, cherchant à consolider son pouvoir sur les provinces restant en sa possession. Les autorités ottomanes voyaient dans les cartes et le maillage de leur territoire une étape importante dans la transformation de l'administration du pays, dans la régulation des circulations nomades – ou des tribus rebelles – et dans le renforcement des frontières extérieures. Les deux empires en conduisant cette entreprise de grande ampleur – parce qu'inscrite dans la durée plus que par les moyens mis en jeu – partageaient, entre autres, une même ambition : celle d'accroître leur prestige aux yeux des grandes nations européennes. Il y eut donc dans cette entreprise une symétrie d'objectifs qui en facilita certainement la mise en œuvre.

Symétrie ? Pas aux yeux de tous. Refusant de reconnaître les efforts ottomans en matière de cartographie, Heinrich Kiepert plaçait la carte « turque » en position d'éternelle dépendance. Il s'octroyait par l'arbitrage qu'il opérait entre l'emprunt jugé *légitime* et la copie perçue comme *méprisable* le droit d'inclure ou d'exclure des acteurs de la communauté scientifique. Le mépris qu'il manifestait à l'égard des productions cartographiques ottomanes et sa réticence à considérer leurs auteurs comme de véritables partenaires étaient révélateurs d'une relation à bien des égards dissymétrique. Cette attitude consistant à placer l'*élève* en position d'éternel disciple était sous-tendue par une conception de la diffusion du savoir *verticale* et non pas *horizontale* : il ne s'agissait pas de former des *frères* partageant, par une analogie du geste, une même communauté mais des disciples se devant de rester *enfants*, c'est-à-dire soumis à l'autorité du maître⁹⁸⁶.

Pourtant, l'Empire ottoman sut jouer des rivalités entre les nations européennes pour s'affranchir d'une autorité exclusive en matière de cartographie. Ainsi, les cartes militaires en usage dans l'Empire ottoman au début du XXe siècle étaient le fruit hybride de travaux ottomans et de traductions de cartes allemandes, russes, autrichiennes, britanniques et françaises selon les régions. À en croire les carnets du lieutenant ottoman Selim Bey ces cartes transnationales étaient encore très inexactes lorsqu'éclatèrent les guerres balkaniques. En sillonnant la Thrace orientale entre Süloğlu, à proximité d'Edirne, et Çatalca, à l'ouest d'Istanbul, d'octobre à décembre 1912, il dressa le constat suivant :

De toutes les cartes de tous les pays, il n'y en a pas une qui puisse rivaliser avec la carte d'État-major turque, au point de vue du manque de clarté et de l'inexactitude. Sur notre carte, rien n'est à sa place ; vous trouverez des villages qui n'ont jamais existé, et par contre, ceux qui existent ne sont pas marqués... Heureux le mortel qui pourra s'orienter avec la carte turque⁹⁸⁷ !

Selon Ismail Hakki, les étrangers auraient donc pu se déplacer de manière autonome sur le terrain ottoman alors que les autochtones se seraient heurtés, à lire Selim Bey, à de grandes

⁹⁸⁵ Ismail Hakki cité par Klaus KREISER, *op.cit.*, 2000, p. 74 : « In der Tat, sie okkupieren unser Land mit der Landkarte. Deutsche, Franzosen und Griechen bewegen sich in Istanbul und Izmir wie in ihren Heimatländern, ja wie in ihren eigenen Häusern. Sie können das tun, weil sie in ihren Händen Waffen führten: geographisches Wissen und Landkarten. ». L'auteur remercie ici le Pr. Richard J. Talbert pour sa relecture attentive.

⁹⁸⁶ Sur la *Freiheit* (le lien d'amitié noué entre les frères) conçue comme finalité de l'enseignement, cf. Heinz WISMANN, *Penser entre les langues*, 2012, p. 50-51.

⁹⁸⁷ Selim Bey, 1913, *Carnet de campagne d'un officier turc de Sul-oglu à Tchataldja*, cité par Klaus KREISER, *op. cit.*, 1975.

difficultés. Est-ce à dire que les cartes étrangères, réalisées dans les capitales européennes, permettaient au voyageur se rendant sur les lieux, muni d'une « carte précise », de se placer en situation de supériorité par rapport aux autochtones, et, de se fait, de s'en affranchir comme le suppose le modèle latourien ? L'outil cartographique était-il parvenu à établir une forme d'aliénation territoriale, couronnant des décennies de pénétration impérialiste ?

Nous en doutons. Les critiques formulées à l'égard de la carte utilisée dans l'armée ottomane étaient les mêmes que celles qui avaient été précédemment exprimées à l'encontre des cartes de Kiepert. La carte d'État-major ottomane était en effet très proche, dans son contenu comme dans ses méthodes, de ces dernières car la triangulation du territoire ottoman et, en particulier de l'Anatolie, n'en était alors qu'à ses balbutiements. Si les efforts du gouvernement ottoman en matière de cartographie s'étaient renforcés après la Révolution de 1908 – celle-ci ayant entraîné la création d'une commission cartographique chargée de quadriller l'ensemble du pays au 1/25 000 – les guerres balkaniques mirent en lumière les lacunes de la cartographie terrestre. L'entreprise cartographique transimpériale en Anatolie avait certes réussi à satisfaire les pulsions d'Icare en représentant l'Empire dans son ensemble mais, en ce début de XXe siècle, les usagers, civils ou militaires, étaient encore sur le terrain, aux prises avec le labyrinthe.

**REPERES CHRONOLOGIQUES
DES PRINCIPAUX EVENEMENTS DE LA PERIODE**

HEINRICH KIEPERT	PRUSSE	EMPIRE OTTOMAN
<p>1818 Naissance à Berlin</p> <p>1828-1836 Etudes au lycée Joachimsthal de Berlin</p> <p>1836-1840 Études à l'université de Berlin philologie, archéologie, histoire et géographie.</p> <p>Août 1841-sept 1842 Premier voyage en Anatolie</p> <p>1844 <i>Carte d'Asie Mineure 1 : 100 000 000</i></p> <p>1845 Direction de l'Institut cartographique de Weimar</p> <p>1846 Naissance de son fils Richard et de son fils Walter, quatre ans plus tard</p> <p>1852</p>	<p style="text-align: center;">1797-1840 Règne de Frédéric-Guillaume III</p> <p>1810 Fondation de l'université de Berlin</p> <p>1815 Traité de Vienne</p> <p>1834 Union douanière (<i>Zollverein</i>)</p> <p>1836-1839 Mission militaire d'Helmuth von Moltke</p> <p style="text-align: center;">1840-1861 Règne de Frédéric-Guillaume IV</p> <p>1842-1845 Voyage de Richard Lepsius en Égypte</p> <p>1848 Révolutions à Berlin et dans les États allemands</p> <p>1852</p>	<p>1768-1774 et 1787-1792 Conflits avec la Russie et l'Autriche</p> <p style="text-align: center;">1808-1839 Règne de Mahmud II</p> <p>1826 Fin du corps des Janissaires</p> <p>1827 Défaite navale de Navarin</p> <p>1830 Indépendance de la Grèce</p> <p>1831-1833 Première guerre turco-égyptienne</p> <p>1832-1837 Occupation de la Syrie et de l'Anatolie méridionale par Mehmed Ali</p> <p>1839 Rescrit impérial de Gülhane, Hatt-ı Şerif</p> <p>1839-1841 Seconde guerre turco-égyptienne. Défaite de Nisib en 1839</p> <p style="text-align: center;">1839-1861 Règne d'Abdülmecid Ier</p> <p>1847-1855 Mise en place du premier réseau télégraphique</p>

<p>Direction cartographique des éditions Dietrich Reimer</p> <p>1854 <i>Mémoire sur la construction de la carte d'Asie Mineure</i></p> <p>1859 Professeur extraordinaire à l'université de Berlin à la suite de Carl Ritter</p> <p>1870 Second voyage en Orient avec son fils Richard et le médecin Paul Langerhans.</p> <p>1874 Professeur ordinaire à l'Université de Berlin</p> <p>1878 <i>Lehrbuch der alten Geographie</i></p> <p>1886 Troisième voyage en Orient</p> <p>1888</p>	<p>Refus d'accepter l'Autriche dans le <i>Zollverein</i></p> <p>1854 La Prusse reste neutre dans la guerre de Crimée</p> <p>1861-1888 Règne de Guillaume Ier</p> <p>1862 Bismarck premier ministre</p> <p>1864 Guerre des Duchés contre le Danemark et guerre contre l'Autriche en 1866.</p> <p>1867 Confédération de l'Allemagne du Nord</p> <p>1870 Guerre franco-allemande.</p> <p>1871 Proclamation de l'Empire allemand à Versailles.</p> <p>1873 Début du <i>Kulturkampf</i> contre l'Eglise catholique</p> <p>1878 Bismarck préside le Congrès de Berlin.</p> <p>1884 Protectorats africains</p> <p>1885 Traité de Berlin</p>	<p>1853-1855 Guerre de Crimée</p> <p>1856 Congrès et traité de Paris Première ligne de chemin de fer</p> <p>1860 Intervention française au Liban 1861-1876 Règne d'Abdülaziz</p> <p>1862 Union de la Moldavie et de la Valachie</p> <p>1864 Règlement d'administration provinciale, <i>Teşkil-i Vilâyet Nizamnâmesi</i></p> <p>1869 Inauguration du Canal de Suez</p> <p>1876 Règne de Murad V 1876-1909 Règne d'Abdülhamid II</p> <p>1876-1878 Guerre avec la Serbie et la Russie. Congrès de Berlin. Indépendance de la Serbie, de la Roumanie, de la Bulgarie. Chypre cédée à l'Angleterre</p> <p>1880 Création d'un département de topographie militaire</p> <p>1882-1895 Mission militaire allemande à Constantinople dirigée par von der Goltz à partir de 1885</p>
--	--	---

<p>Quatrième voyage en Orient</p> <p>1890 <i>Spezialkarte vom westlichen Kleinasien 1/250 000</i></p> <p>1899 Mort à Berlin</p>	<p>1888-1918 <i>Règne de Guillaume II</i></p> <p>1890 Retraite de Bismarck</p> <p>1898 Visite de Guillaume II à Constantinople</p>	<p>1896 Mesure géodésique de la base d'Eskişehir</p> <p>1897 Guerre gréco-turque, dite de « Trente jours »</p>
---	--	--

SOURCES

1. Sources manuscrites

1.1. *Gebeimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz (GStA PK), Berlin*

- GStA PK, I. HA Rep. 76, Kultusministerium, Vc Wissenschaftssachen, Sekt. 1, Tit. XI, Teil V A, Nr. 1, Bde. 4-9 (Wissenschaftliche Reisen).
- GStA PK, I. HA Rep. 81, Gesandtschaft Konstantinopel, XI, Nr. 27 (Die archäologischen Reisen der Gelehrten Loew, Kiepert und Schönborn), Korrespondenz.
- GStA PK, III. HA Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten, III Nr. 14081-88 (Ausstellung von Schutzbriefen und Pässen für preußische Staatsangehörige in der Türkei);
- GStA PK, III. HA Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten, III Nr. 35-44 (Reisepaßerteilungen und Empfehlungen für Reisende).
- GStA PK, III, I, N. 10486, Die Deutschen Offiziere in türkischen Diensten 1839-1845 ; Verzeichnis, ebd., N. 10488, dito, Januar 1854 bis Dezember 1878.

1.2. *Handschriftenabteilung, Staatsbibliothek, Berlin*

- Nachlass Kiepert (Heinrich)
Nachlass 372, Korrespondenz, Skizzen.
- Nachlass Kiepert Mape–Briefe 2, Korrespondenz, Skizzen, Entwürfe, insbesondere : 1884, unveröffentlichter Artikel für die *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*.
- Nachlass Ritter (Carl)
Nachlass 133 Korrespondenz.
- Nachlass Schönborn (Julius August)
6 Pakete : Papierabdrücke von lykischen Inschriften von ihm genommen und der Königlichen Bibliothek 1844 überwiesen (aus Smyrna, Antiphellus, Xanthus).

1.3. *Deutsches Archäologisches Institut, Berlin*

- Nachlass Kiepert (Heinrich)
Briefe
Persönliche Unterlagen (Zeugnisse, Urkunden)
Notiz- und Skizzenbücher
- Nachlass Kiepert (Richard) (Teilnachlaß)
Briefe (1 Mape)
Persönliche Unterlagen
- Nachlass Kiepert (Sieglinde) (Teilnachlaß)
Briefe

1.4. *Bundesarchiv-Militärarchiv, Freiburg-im-Breisgau*

- Nachlass Goltz (Pascha), Colmar Freiherr von der (1843-1916)
Korrespondenz.
- PH 34 : Königlich Preußische Landesaufnahme, 1854-1926
- R 9213 : Deutsche Gesandtschaft in Konstantinopel, 1859-1876

1.5. *Politisches Archiv, Berlin*

Nachlass Blau (Otto)
Korrespondenz, Skizzen, Entwürfe.

1.6. *Archives de la Société de Géographie, Paris.*

Callier, Camille : carnets de terrain, esquisses, dessins.
Série par format : Ms. In-8° 106 (1413) et Colis N°63 (4201).
Lejean, Guillaume, 1866, « Géodésie de la Turquie », 10 pages, Colis 2 (1528).
Dufresne, A., Lettre du 30 janvier 1871, Colis n°39 4091.

2. Sources imprimées

2.1. *Travaux de géographes, philologues et orientalistes (ouvrages et articles)*

- ANONYME, « Anweisung, betreffend die Richtigstellung der geographischen Namen in den Kolonien », *Deutsches Kolonialblatt*, 1893, p. 27.
- ANONYME, « Grundsätze für die Namengebung, Namenübersetzung, Schreib- und Sprechweise der geographischen Namen in den deutschen Schutzgebieten », *Deutsches Kolonialblatt*, 1903, p. 453.
- AYMAR-BRESSON, Pierre, *Histoire générale de l'Exposition universelle de 1867 : Les puissances étrangères*, Paris, Impr. de Claye, 1868, 584 pages.
- BLAU, Otto, « Über die Beschreibung und Deutung Türkischer Ortsnamen, namentlich in Klein-Asien », *Petermanns Geographische Mittheilungen*, t. 2, 1862, p. 45-51.
- BLAU, Paul, *Leben und Wirken eines Auslandsdeutschen im vorigen Jahrhundert. Erinnerungen an Dr. Otto Blau*, Leipzig, Sächsische Verlagsgesellschaft, 1928, 166 p.
- BLUHM, Julius, « Routen im Türkischen Armenien, mit Skizze Bergweg zwischen dem oberen Thale des Murad und dem Araxes bei Kagisman, 1/300 000 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 16, 1864, p. 346-357.
- BLUMENAU, Hermann, *Deutsche Auswanderung und Colonisation, Herausgegeben, beantwortet und mit einigen Zusätzen begleitet von Dr. J.G. Wappäus*, Leipzig, Verlag der J.G. Hinrichs'schen Buchhandlung, 1846, 152 p.
- BOUÉ, Ami, « Beiträge zur Erleichterung einer geographischen Aufnahme der europäischen Türkei », *Sitzungsberichte der königlichen Akademie der Wissenschaften*, 1, VII, 1867.
- CALLIER, Camille, *Mémoire sur la Syrie ou promenades d'un ingénieur géographe à Alep (1831-1832)*, texte inédit présenté, établi et annoté par Hussein El-Mudarris et Olivier Salmon, Dar Al-Mudarris & Ray Publishing, Alep, 2010.
- CALLIER, Camille, « Du Melas en Cappadoce », *Bulletin de la Société de Géographie*, n°91-96, 1841, p. 39-54.
- CALLIER, Camille, « Explications et renseignements au sujet de la lettre de M. Ainsworth sur son prochain voyage dans l'Asie-Mineure », *Bulletin de la Société de Géographie*, t. 30, vol. 10, 2^e série, n° 55-60, 1838, p. 159.
- CUINET, Vital, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure*, Paris, E. Leroux, 1891-1894, 4 vol.
- CUINET, Vital, *Syrie, Liban et Palestine, géographie administrative statistique, descriptive et raisonnée*, Paris, E. Leroux, 1896, 694 p.
- CURTJUS, Ernst, « Ein Ausflug nach Kleinasien und Griechenland », *Preussische Jahrbücher*, vol. 29, 1872, p. 52-71.
- DUBOIS, Marcel, « Rôle des articulations littorales. Étude de géographie comparée », *Annales de Géographie*, t. 1, n° 2, 1892, p. 131-142.
- FISCHER, Friedrich Leopold, *Darstellung des Türkisch-Ägyptischen Feldzugs im Sommer 1839*, Berlin, texte autographié, 1842, 44 p.

- FRÄNKEL, Max, HUMANN, Carl et BOHN, Richard, « Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon, 1883–1886 », *Jahrbuch der Königlich Preussischen Kunstsammlungen*, vol. 9, 1888, p. 40-93.
- FRIEDRICH, Ernst, *Préface à la carte commerciale et des productions (Handels- und produktenkarte)*, 1/250 000, Halle, Verlag von G. Sternkopf, 1898, n.p.
- GOLTZ, Colmar von der, *Anatolische Ausflüge, Reisebilder*, Berlin, Verlag der Bücherfreunde, 1896, 460 p.
- HEEREN, Arnold Hermann Ludwig, *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1805-1812, 3 vol., 721 p.
- HÜBNER, Emil, « Instruction pour l'estampage des inscriptions », in Emil HÜBNER, *Über mechanische Copieen von Inschriften*, Berlin, Weidmann, 1881, p. 24-28.
- KAERGER, Karl, *Kleinasien, ein deutsches Kolonisationsfeld. Kolonialwirtschaftliche Studie*, Berlin, 1892, 92 p.
- KIEPERT, Heinrich (dir), *Memoir über die Construction der Karte von Kleinasien und Türkisch Armenien*, Berlin, Simon Schropp, 1854, 194 p.
- KIEPERT, Heinrich, « Oberst Bluhm's Route von Trapezunt nach Erzingian, im Auszug aus einem an mich gerichteten Briefe, d.d. Erzerum, 7. November 1858 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 1859a, vol. 6, p. 341 et suivantes.
- KIEPERT, Heinrich, « Itinerar der kleinasiatischen Reise P. v. Tschihatcheff's im Jahre 1858 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 6, n° 9, 1859b, p. 275-342 (texte original de Pierre de Tchihatcheff traduit en allemand par Carl Ritter et présenté par Heinrich Kiepert).
- KIEPERT, Heinrich, « Routen im Türkischen Armenien mit Skizze Bergweg zwischen dem oberen Thale des Murad und dem Araxes bei Kagisman, 1/300 000 », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 16, 1864, p. 346-357.
- KIEPERT, Heinrich, « Beiträge zur Geographie von Hoch-Armenien », *Zeitschrift der Gesellschaft für allgemeine Erdkunde*, vol. IV, 1869, p. 145-192 et 512-538.
- KIEPERT, Heinrich, « Topographische Beobachtung und Zeichnung (Flying survey, Levée à coup d'œil) », in Georg von NEUMAYER, *Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen. Mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Kaiserlichen Marine*, Berlin, Robert Oppenheim, 1875, p. 39-48.
- KIEPERT, Heinrich, *Lehrbuch der alten Geographie*, Berlin, Dietrich Reimer, 1878, 544 p.
- KIEPERT, Heinrich, « Die gegenwärtige Administrativ-Eintheilung des Osmanischen Reiches », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 19, 1884, p. 405-410.
- KIEPERT, Heinrich, « Die Strassenanlagen in der asiatischen Türkei », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, vol. 21, 1886, p. 12 et suivantes.
- KIEPERT, Heinrich, « Selbstbiographie von Heinrich Kiepert », *Globus* 75, n°19, 1899, p. 297-301.
- LANGHANS, Paul, *Deutscher Kolonial-Atlas*, Gotha, Justus Perthes, 1897.
- LEJEAN, Guillaume, « Ethnographie de la Turquie d'Europe », *Petermanns Mittheilungen*, vol. 13, n° 7, 1861, 38 p.
- LEVASSEUR, Émile, « La Géographie à l'Exposition universelle de Vienne », *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1874, p. 44-88.
- MALTE-BRUN, Victor Adolphe, « Les cartes de géographie à l'Exposition Universelle de 1855 », *Nouvelles Annales de Voyages, de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie*, vol. 148, série 6, t. 4, 1855, p. 129-256.
- MEHEDINTI, Simion, « La géographie comparée d'après Ritter et Peschel », *Annales de Géographie*, t. 10, n° 49, 1901, p. 1-9.
- MOLTKE, Helmuth von, *Darstellung des Türkisch-Ägyptischen Feldzugs im Sommer 1839*, Berlin, Junker und Dünnhaupt Verlag, 1935, 53 p.
- PARTSCH, Josef, « Richard Kiepert, Ein Bild seines Lebens und seiner Arbeit », *Aus der Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, n° 8, 1915, p. 512-532.
- PARTSCH, Josef, « Heinrich Kiepert : ein Bild seines Lebens und seiner Arbeit », *Sonderabdruck aus der Geographische Zeitschrift* 7, 1901, p. 1-21 et 77-94.
- PARTSCH, Josef, *Die Schutzgebiete des Deutschen Reiches*, Berlin, Dietrich Reimer, 1893, 82 p.
- PESCHEL, Oscar, *Geschichte der Erdkunde bis auf Humboldt und Carl Ritter*, Munich, J.G. Cotta'schen Buchhandlung, 1865, 706 p.
- RECLUS, Élisée, « De la configuration des continents sur la surface du globe, et de leurs fonctions dans l'histoire », traduction et introduction de l'article de Carl Ritter, *Revue germanique*, t. 8, 1859, p. 241-267.
- RECLUS, Élisée, *Allgemeine Erdkunde. Vorlesungen an der Universität zu Berlin gehalten von Carl Ritter*, texte édité par H. A. Daniel, Berlin, G. Reimer, 1862, 240 p.

- RECLUS, Élisée, *Comparative geography. Translated for the use of schools and colleges*, traduction de William L. Gage, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co, 1865, 220 p.
- RECLUS, Élisée, « Asie occidentale », 1884, in *Nouvelle Géographie universelle, la terre et les hommes*, Paris, Hachette, 1875-1887, 12 volumes in-4.
- RIEDEL, Johannes, *Anregungen für die Konstruktion und die Verwendung von Isochronenkarten*, Weida im Thüringen, Thomas & Hubert, 1911.
- RITTER, Carl, *Europa, ein geographisch–historisch–statistisches Gemälde*, Francfort/Main, Hermann, 1804-1807, 2 vol., 496 et 603 p.
- RITTER, Carl, *Die Erdkunde im Verhältniß zur Natur und zur Geschichte des Menschen : oder allgemeine vergleichende Geographie, als sichere Grundlage des Studiums und Unterrichts in physikalischen und historischen Wissenschaften*, Berlin, Georg Reimer, « Afrique », 1817-18, 2e édition, 2 vol., 1822, « Asie », 19 vol., 1832-59.
- RITTER, Carl, *Géographie générale comparée ou Science de la Terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques, première partie (« l'Afrique ») traduite en français par Eugène Buret et Édouard Desor*, Paris, Paulin, 3 vol., 1835-1836, 544, 552 et 460 p.
- RITTER, Carl, « Klein–Asien », *Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen : oder allgemeine vergleichende Geographie als sichere Grundlage des Studiums und Unterrichts in physikalischen und historischen Wissenschaften*, vol. XVIII, Berlin, G. Reimer, 1858, 1024 p.
- RITTER, Carl, « Klein-Asien », *Die Erdkunde...*, vol. XIX, Berlin, Georg Reimer, 1859a, 1200 p.
- RITTER, Carl, « De la configuration des continents sur la surface du globe et de leurs fonctions dans l'histoire », préface et traduction d'Élisée Reclus, *Revue germanique*, 1859b, p. 241-267.
- RITTER, Carl, *Introduction à la géographie générale comparée (Einleitung zur allgemeinen vergleichenden Geographie und Abhandlungen zur Begründung einer mehr wissenschaftlichen Behandlung der Erdkunde)*, traduction de Danielle Nicolas-Obadia, introduction et notes de Georges Nicolas-Obadia, Paris, les Belles Lettres, 1974, 253 p.
- ROON, Albrecht von, *Die Grundlage der Erd-Völker-und Staatenkunde*, Berlin, Duncker und Humblot, 1832, 3 vol.
- ROON, Albrecht von, *Anfangsgrunde der Erdkunde*, 3 vol., Berlin, Generalstab, 1834.
- ROON, Albrecht von, *Militärische Landerbeschreibung von Europa*, Berlin, Herbig, vol. 24, 1837, 749 p.
- ROSS, Ludwig, *Kleinasien und Deutschland, Reisebriefe und Aufsätze mit Bezugnahme auf die Möglichkeit Deutscher Niederlassungen in Kleinasien*, Halle, Pfeffer, 1850, 229 p.
- ROUETTE, Alexandre de la, « Notice annuelle des progrès des Sciences géographiques et des travaux de la Société de Géographie pendant les années 1849 et 1850 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Juin 1851, p. 425-499 et 557-626.
- RUSSELL, T. M., « The battle of Nisib », *The United Service Journal*, Part. III, Londres, 1840, p. 443–444.
- SCHMIDT, Moriz, *The Lycian inscription, after the accurate copies of the late Augustus Schoenborn with a critical commentary and an essay on the alphabet and language of the Lycians*, Jena, Mauke's Verlag, Hermann Dufft, 1868.
- SCHÖNBORN, August, « Communication from Professor Schönborn of Posen, relative to a monument recently discovered by him in Lycia », *Museum of Classical Antiquities* 1, 1851, 41 p.
- SCHÖNBORN, Charles, « The life of the late Augustus Schoenborn », in Moriz SCHMIDT, *The Lycian inscription, after the accurate copies of the late Augustus Schoenborn with a critical commentary and an essay on the alphabet and language of the Lycians*, Jena, Mauke's Verlag, Hermann Dufft, 1868, 48 p.
- SCHWEIGER–LERCHEFELD, Amand Freiherr von, « “Die plastische Gliederung Vorder-Asiens” Begleitworte zu Petermann's “Schichtenkarte von Klein–Asien” », *Petermanns Geographische Mittheilungen*, vol. 21, 1875, p. 241 et suivantes.
- STRECKER, Wilhelm, « Topographische Mittheilungen über Hocharmenien », *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. 11, 1861, p. 341-384.
- STRECKER, Wilhelm, « Beiträge zur Geographie von Hoch–Armenien », *Zeitschrift der Gesellschaft für allgemeine Erdkunde*, vol. 4, 1869, p. 145-192 et 512-538.
- TCHIHATCHEFF, Pierre de, *Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée. Première partie*, « Géographie physique comparée, XXIV », Paris, Gide et J. Baudry, 1853, 614 p.
- TCHIHATCHEFF, Pierre de, *Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée. Quatrième partie*, « Paléontologie et Géologie », Paris, L. Guérin, 1866-1869, 4 vol., 591, 783, 490 et 552 p.

- THÜNEN, Johann Heinrich von, *Der isolirte Staat in Beziehung auf Landwirthschaft und National-Oekonomie oder Untersuchungen über den Einfluß, den die Getreidepreise, der Reichthum des Bodens und die Abgaben auf den Ackerbau ausüben*, Hamburg, Perthes, 1826, 290 p.
- WAPPÄUS, Johann Eduard, *Die Republiken von Südamerika*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1843, 270 p.
- WAPPÄUS, Johann Eduard (dir.), *Deutsche Auswanderung und Colonisation*, Leipzig, Verlag der J.G. Hinrichs'schen Buchhandlung, 1846, 152 p.
- WAPPÄUS, Johann Eduard, *Allgemeine Bevölkerungsstatistik*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1859-61, 2 vol., 882 p.
- WAPPÄUS, Johann Eduard, *Über den Begriff und die statistische Bedeutung der mittlern Lebensdauer*, Göttingen, 1860, 40 p.

2.2. *Récits, guides de voyages, correspondances publiées*

- ANDREOSSY, Antoine-François, *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années 1812, 1813, 1814 et pendant l'année 1826*, Paris, Barrois et Duprat, in-8° et atlas, 1828.
- AINSWORTH, William Francis, *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldea, forming part of the labours of the Euphrates expedition*, Londres, J. W. Parker, 1838.
- AINSWORTH, William Francis, *Travels and researches in Asia-Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia*, Londres, J. W. Parker, 1842, 2 vol.
- AINSWORTH, William Francis, *A Personal Narrative of the Euphrates Expedition*, Kegan Paul & Co, Londres, 1888, 2 vol.
- BARTH, Heinrich, *Reise von Trapezunt durch die nördliche Hälfte Klein-Asiens nach Scutari im Herbst 1858*, Gotha, Perthes, 1860, 105 p.
- BARTH, Heinrich, *Reise durch das Innere der europäischen Türkei von Rutschuk über Philippopol*, Berlin, Reimer, 1864, 232 p.
- BARTH, Heinrich, *Barths Reise durch Kleinasien – Ein kommentierter Reisebericht*, réédition de Franz KOLHER, Gotha, Justus Perthes Verlag, 2000, 264 p.
- BRAUN, Karl, *Eine türkische Reise*, Wiesbaden, Stuttgart, August Auerbach, 1876, 421 p.
- CHESNAY, Francis Rawdon, *The Expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris, carried on in the years 1835, 1836 and 1837 by lieutenant-colonel Chesney*, Londres, Longman, 2 vol. in-4°, 1850, vol. 1, 799 p. et vol. 2, 778 p.
- CURTIUS, Ernst, « Ein Ausflug nach Kleinasien und Griechenland », *Preußische Jahrbücher*, vol. 29, 1872, p. 52-71.
- FALLMERAYER, Jakob Ph., *Fragmente aus dem Orient*, Stuttgart & Tübingen, Cotta, 1845, vol. 1, 344 p. et vol. 2, 512 p.
- FELLOWS, Charles, *A journal written during an excursion in Asia Minor*, Londres, John Muray, 1838, 347 p.
- FELLOWS, Charles, *The Xanthian Marbles : their acquisition, and transmission to England*, Londres, John Murray, 1843, 136 p.
- HAMILTON, William, *Reisen in Kleinasien, Pontus und Armenien nebst antiquarischen und geologischen Forschungen*, traduit en allemand par Otto Schomburgk, Leipzig, Weidmann'sche Buchhandlung, 1843, 2 vol., in-8°.
- HUMANN, Carl et PUCHSTEIN, Otto, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien ausgeführt im Auftrage der kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Verlag von Dietrich Reimer, 1890, 424 p.
- JOANNE, Adolphe et ISAMBERT, Émile, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, Hachette, XLIV, 1861, 444 p.
- LEPSIUS, Richard (dir.), *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien : nach den Zeichnungen der von seiner Majestät dem Könige von Preußen Friedrich Wilhelm IV nach diesen Ländern gesendeten und in den Jahren 1842-1845 ausgeführten wissenschaftlichen Expedition*, Berlin, Nicolai, 1849-1859, 12 vol.
- MEHEDINTI, Simion, « La géographie comparée d'après Ritter et Peschel », *Annales de Géographie*, t. 10, n° 49, 1901, p. 1-9.
- MENZ, Reinhold, *Deutsche Arbeit in Kleinasien. Reiseskizze und Wirtschaftsstudie*, Berlin, Springer, 1893, 117 p.
- MINUTOLI, Heinrich Freiherr von, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der Libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821*, Berlin, August Rücker, 1824, 448 p.

- MOLTKE, Helmuth von, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, Berlin, Posen & Bromberg, Mittler, 1841, 432 p.
- MOLTKE, Helmuth von, *Lettres du maréchal de Moltke sur l'Orient*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872, 401 p.
- MOLTKE, Helmuth von, *Lettres sur l'Orient*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, 343 p.
- MOLTKE, Helmuth von, *Der russisch-türkische Feldzug in der europäischen Türkei 1828 und 1829 dargestellt im Jahre 1845 durch freiherrn von Moltke*, Berlin, Georg Reimer, 1877, 422 p.
- MOLTKE, Helmuth von, *Gesammelte Schriften und Denkwürdigkeiten des General-Feldmarschalls Grafen Helmuth von Moltke*, Berlin, E. S. Mittler und Sohn, 1892-1893, 8 vol. in-8°.
- MOLTKE, Helmuth von, *Unter dem Halbmond: Erlebnisse in der alten Türkei 1835-1839*, réédition d'Helmut ARNDT (dir.), Tübingen, Erdmann, 1979, 408 p.
- MORDTMANN, Andreas David, *Anatolien, Skizzen und Reisebriefe aus Kleinasien (1850-1859)*, édité par Franz BABINGER, Hanovre, Orientbuchhandlung Heinz Lafaire, 1925, 591 p.
- NAUMANN, Edmund, *Vom Goldenen Horn zu den Quellen des Euphrat*, München, Leipzig, Oldenburg, IX, 1893, 494 p.
- PARROT, Friedrich, 1834, *Reise zum Ararat*, Berlin, Haude & Spener, 2 vol.
- PETERMANN, Heinrich, *Grammaire de la langue arménienne (Grammatica linguae armenicae)*, Berolini, Sumptibus G. Eischler, 1837, 264 p.
- PETERMANN, Heinrich, *Beiträge zu einer Geschichte der neuesten Reformen des Osmanischen Reiches*, avec Ramis Efendi, Berlin, Lüderitz, 1842, 54 p.
- PETERMANN, Heinrich, *Reisen im Orient, 1852-1855. Berichte und Ergebnisse einer Forschungsreise in der Levante, in Mesopotamien und in Persien*, PAP, Philo Press, Amsterdam, 1976, réédition de Leipzig 1865, 471 p.
- ROSS, Ludwig, *Kleinasien und Deutschland, Reisebriefe und Aufsätze mit Bezugnahme auf die Möglichkeit Deutscher Niederlassungen in Kleinasien*, Halle, Pfeffer, 1850, 229 p.
- SCHERZER, Carl von, HUMANN, Carl et STÖCKEL, J.M., *Smyrna, mit besonderer Rücksicht auf die geographischen, wirtschaftlichen und intellektuellen Verhältnisse von Vorder-Kleinasien*, Wien, Alfred Hölder, 1873, 273 p.
- SEIFF, Julius, *Reisen in der Asiatischen Türkei*, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1875, 533 p.
- SPERLING, Emil, *Reise im westlichen Kleinasien gemacht im Herbst 1862*, avec un itinéraire dessiné par Heinrich KIEPERT, Berlin, Dietrich Reimer, 1863.
- SPRATT, Thomas, FORBES, Edward, *Travels in Lycia, Milyas, and the Cibyratis*, Londres, John van Voorst, Paternoster Row, 1847, 376 p.
- TAVERNIER, Jean-Baptiste, *Les Six Voyages de Jean Baptiste Tavernier, écuyer baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse, et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes & le commerce de chaque país ; avec les figures, le poids, & la valeur de monnoyes qui y ont cours*, Paris, Gervais Clouzier, 1676, 738 p.
- TCHIHATCHEFF, Pierre de, *Lettres sur la Turquie*, Bruxelles et Leipzig, Auguste Schnée, 1859, 84 p.
- TEXIER, Charles, *Asie Mineure : description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonnèse d'Asie*, Paris, Firmin Didot frères, fils et Cie, 1862, 1 vol., 757 p.
- VIVIEN DE SAINT MARTIN, Louis, *Description historique et géographique de l'Asie Mineure, comprenant les temps anciens, le Moyen Âge et les temps modernes, des voyages qui ont été faits dans la péninsule depuis l'époque des croisades jusqu'aux temps les plus récents*, Paris, A. Bertrand, 1852, 2 vol.
- WAGNER, Reinhold, *Moltke und Mühlbach zusammen unter dem Halbmonde 1837-1839. Geschichte der Sendung preussischer Offiziere nach der Türkei 1837, des Kurdenfeldzuges 1838, und des Syrischen Krieges 1839*, Berlin, Verlag von A. Bath, 321 p. (avec 9 croquis et 3 cartes hors texte).
- ZIEGLER, Alexander, *Meine Reise im Orient*, Leipzig, J.J. Weber, 1855, 2 t., 415 et 341 p.

3. Documents cartographiques

3.1. Catalogues de cartes

- İSTANBUL BÜYÜŞEHİR BELEDİYESİ, *Atatürk kütaphğı harita katalođu*. I-II, İstanbul, İstanbul Büyükşehir Belediye Başkanlığı, Kütüphane ve Müzeler Müdürlüğü, 2 vol., 1992.

- DENY, Jean, *Sommaire des Archives Turques du Caire*, Le Caire, Institut français d'Archéologie orientale, 1930, 638 p.
- KOÇAK, Yaşar, ADEMOGLU Adbullah, BESLI Atilla, ERASLAN Zekiye, AKÇAY Yasemin, *Sultan II. Abdülhamid devri harita ve planlarında*, Istanbul, IBB Kültür yayınları, 2013, 328 p.
- ÖZPINAR, Şükrü, *et al.*, *Türk Deniz Müzesi harita kataloğu, Chart and map catalogue of Turkish Naval Museum*, Ankara, T.C. Genelkurmay Başkanlığı Deniz Kuvvetleri Komutanlığı, 2001, 437 p.
- PEROUSE, Jean-François, LEBOUTEILLER Pascal, STERN Martin (dir.), *Catalogue de l'Exposition « Deux siècles de cartographie d'Istanbul et de son environnement »*, Istanbul, Lycée Notre-Dame de Sion, mars-avril 2013.
- PEROUSE, Jean-François, LEBOUTEILLER Pascal, *Atlas électronique de la croissance d'Istanbul du XVIIIème siècle à nos jours*, Istanbul, Institut Français d'Études Anatoliennes, 2005.
- « The Walker Collection: Maps of Asia Minor and the Middle East, 1511–1774 »
URL : <http://www.lib.unimelb.edu.au/collections/maps/historical/walker/index.html>
- « The maps of Heinrich Kiepert », collection Émile Levasseur, Université de Chicago : URL : <http://www.lib.uchicago.edu/e/su/maps/kiepert/>

3.2. Documents cartographiques étudiés

BERGHAUS Heinrich :

1824-1826, *Karte von Afrika*, 1/15 000 000. Carte originale gravée par Heinrich Brose à Stuttgart, J. G. Cotta'schen Buchhandlung, puis à Berlin, Hampe, 1826, 74 cm x 60 cm.

1832 et 1843 *Atlas der außereuropäischen Erdtheile*.

1838-1848 *Physikalischer Atlas*, Gotha, Julius Perthes, 8 tomes, 90 feuilles, en particulier, 1846, « Planiglob zur Uebersicht der Verbreitung der Deutschen in beiden Hemisphären über den ganzen Erdboden », et « Ethnographische Karte der asiatischen Türkei ».

CANTELLI Giacomo :

1708, *Tabula nova geographica Natoliae et Asiae Minoris*, The Walker Collection, Université de Melbourne.

DIRECTION DES MINES ET DES FORÊTS A CONSTANTINOPLE :

v. 1870, *Carte minière de la Turquie*, échelle inconnue.

v. 1870, *Carte économique de l'Empire ottoman, donnant les forêts, les cultures, les industries, les marchés*, 1/1000 000.

ESREF, Ali Hafiz :

1864 (1289), Traduction en ottoman de la *Carte générale de l'Empire ottoman en Asie* d'Heinrich Kiepert, sans échelle.

1868, *Yeni Atlas*, 23 cm x 33 cm, 22 cartes en couleur.

ÉTAT-MAJOR ALLEMAND:

1884, *Carte de l'Empire allemand (Karte des deutschen Reiches)*, 1/100 000.

ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS :

1827, *Carte réduite de l'Archipel, d'après les opérations du capitaine Gauthier*, Paris, Dépôt général de la Marine, 2 feuillets.

1828, *Carte topographique du Bosphore de Thrace et des environs de Constantinople*, levée par Thomassin et Vincent capitaines du génie [...] sous la direction de M. le lieutenant général comte Andréossy pendant son ambassade près de la Sublime Porte en 1812 1813 et 1814, 1/80 000 environ, Paris, Picquet, 65 cm x 50 cm.

1854, *Carte de la presqu'île de Gallipoli*, levée par les officiers d'État-major de l'Armée d'Orient, publiée au Dépôt de la Guerre en sous la direction du colonel Blondel, 1/50 000, 64 cm x 179 cm.

ÉTAT-MAJOR OTTOMAN :

1851, Ali Ağa [ou Ali Bey], *Carte des pays de l'Euphrate et du Tigre en aval de Bagdad et Carte des pays situés le long du Chatt-el-arab, depuis le golfe Persique jusqu'au-dessus de Bagdad*.

1851-52, Traduction en ottoman du *Plan von Konstantinopel* d'Helmuth von Moltke.

1870, Traduction en ottoman de la *Karte von europäischen Türkei de Kiepert*, agrandissement de la carte de Kiepert de 1853, traduite et dessinée par l'État-major ottoman. (2,8 m x 1,34 m).

v. 1870, *Carte cotant les sondages faits dans le Bosphore* présentée par le capitaine Wood et Ahmed Bey de la Préfecture du Port et *Carte en relief du Bosphore* à l'échelle 1/2 500.

- v. 1875, *Carte des frontières turco-belléniques* et *Carte du Monténégro*, par le général de brigade Moustapha Djélal-ed-din Pacha.
- v. 1875, *Carte des frontières turco-persanes et le plan cadastral de Damas* par Redif Efendi, chef de bataillon à l'École militaire impériale.
- 1896, *Carte de la région d'Eskişehir* et *Carte de la région d'Ağapınar* à l'échelle 1/50 000.
- GOLTZ, Colmar von der :
1897, *Karte der Umgegend von Constantinopel*, unter Benutzung der älteren Aufnahmen, 1888-1895, 1/100 000, Berlin, Schall und Grund.
- GRIMM, Julius Ludwig :
1833-1840, *Atlas von Asien*, (inachevé) en 20 cartes.
- HELLERT, Jean-Jacques :
1843, *Nowel atlas physique, politique et historique de l'Empire ottoman et de ses États limitrophes en Europe, en Asie et en Afrique*, Paris, Bellizard, Dufour et Cie.
- HUMANN, Carl :
1873, *Karte von Vorder-Kleinasien zur Erläuterung der Monographie der Provinz Smyrna*, Lith. Anst. V. Appel & comp Wien, échelle inconnue.
- KIEPERT, Heinrich :
1838, *Karte von Palaestina*, 1/200 000, Halle, Buchhandlung des Waisenhauses.
1840, *Skizzen für das topographisch-historischen Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien*, Berlin Staatsbibliothek, Kartenabteilung, Nachlass Kiepert (Heinrich).
1840-1844, *Erster Entwurf zur Karte von Klein-Asien*, 1/600 000, Berlin, Staatsbibliothek. En couleur, aquarelle, 88 cm x 105 cm.
1841, *Euphrat und Tigris Quelland – Skizze nach v. Moltke u.a.*, 1/920 000, 102 cm x 67 cm.
1844, *Karte von Kleinasien*, 1/1 000 000, Berlin, Simon Schropp, 154 cm x 68 cm, 6 feuillets.
1844, *Karte des türkischen Reiches in Asien*, 1/2 500 000, Berlin, Schropp, 85 x 58 cm.
1846, *Topographisch-historischer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien*, Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 24 feuillets.
1847, *Bibel-Atlas*, Berlin, GWF Müller.
1848, *Historisch-geographischer Atlas der alten Welt*, Weimar, Geogr. Institut.
1852, *Atlas von Asien*, en 5 feuilles : *Palästina* 1/400 000, *Sinaihalbinsen und Peträisches Arabien* 1/800 000, *Plan von Jerusalem* 1/1 000 000, *Umgebungen von Jerusalem* 1/100 000, der *Sinai* 1/100 000, Berlin, Dietrich Reimer.
1853, *General-Karte von der Europäischen Türkei*, 1/1 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 4 feuillets, 126 cm x 70 cm.
1854, *Memoir über die Konstruktion der Karte von Kleinasien und türkisch Armenien*, Berlin, Simon Schropp, 194 p.
1854, *Karte von Klein-Asien*, 1/1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer, lithographiée en couleur, 2 feuillets, 81 cm x 45 cm.
1855, *General Karte des Türkischen Reiches in Europa und Asien nebst Ungarn, Sudrusland, den Kaukasischen Ländern und West-Persien* (Carte générale de l'Empire ottoman en Europe et en Asie incluant la Hongrie, le sud de la Russie, les pays du Caucase et la Perse occidentale), 1/3 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 118 cm x 83 cm.
1858, *Karte von Armenien, Kurdistan und Aserbeidschan*, 1/1 000 000, Berlin, Simon Schropp, 1/1 000 000, 53 cm x 34 cm.
1859, *Atlas antiquus*, Berlin, Dietrich Reimer, 46 cm x 31 cm, 10 cartes.
1864 (1289), *Carte générale de l'Empire ottoman en Asie*, en ottoman, sans échelle, Nachlass Kiepert (Heinrich), Staatsbibliothek, Berlin.
1867, *Carte générale de l'Empire ottoman en Europe et en Asie*, 1/3 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 4 feuillets, 102 cm x 134 cm.
1867, *Carte des itinéraires de Pierre de Tchihatcheff*, « Pierre de Tchihatcheff's Reisen in Kleinasien und Armenien », *Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt : Ergänzungsheft*, 20, Gotha, Justus Perthes.
1869, *General-Karte des Osmanischen Reiches in Asien*, 1/2 500 000, Berlin, Schropp, 170 x 115.
1876, *Ethnographische Uebersicht des Europäischen Orients*, 1/3 000 000, Berlin, Dietrich Reimer.
1881, *General-Karte der Südost-Europäischen Halbinsel*, 1/1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer, 87 cm x 79 cm.

- 1884, *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman*, 1/1 500 000, réduction de la *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman*, Berlin, Dietrich Reimer, 51 cm x 47 cm.
- 1886, *Carte générale des provinces européennes et asiatiques de l'Empire ottoman* (sans l'Arabie), 1/3 000 000, Berlin, Dietrich Reimer, 60 cm x 43 cm.
- 1890-92, *Spezialkarte der westlichen Kleinasien*, 1/250 000, Berlin, Dietrich Reimer, 15 feuillets 61°cm x 49°cm.
- 1894, *Formae Orbis Antiqui*, 1/200 000, Berlin, Dietrich Reimer, 6 cartes, 42 cm x 52 cm.
- 1896, *Formae Urbis Romae Antiquae*, Berlin, Dietrich Reimer, en collaboration avec Charles Huelsen, 110 pages.
- KIEPERT, Richard :
- 1893, *Deutscher Kolonial Atlas für den amtlichen Gebrauch in den Schutzgebieten. Nach den neuesten Quellen, mit Verwendung von kartographischen und sonstigen, bisher noch nicht veröffentlichtem, Material der Kolonial-Abteilung des Auswärtigen Amtes und der Neu-Guinea-Compagnie*, Berlin, Dietrich Reimer (Voehsen).
- 1902-1906, *Karte von Kleinasien, Carte de l'Asie Mineure*, 1/400 000 en 24 feuilles.
- LANGHANS, Paul :
- 1897, *Deutscher Kolonial-Atlas*, 30 Karten mit 300 Nebenkarte, Gotha, Justus Perthes.
- LAPIE, Pierre :
- 1822, *Carte générale de la Turquie d'Europe*, 15 feuillets, Paris, Picquet.
- LEJEAN, Guillaume :
- 1861, *Ethnographische Karte der europäischen Türkei* (Carte ethnographique de la Turquie d'Europe), Gotha, Justus Perthes.
- MOLTKE, Helmuth von :
- 1836, *Karte der Dardanellenbefestigung*, 1/12 000, Berlin, État-major.
- 1842, *Karte von Constantinopel, den Vorstädten, der Umgegend und dem Bosphorus. Im Auftrage Seiner Hoheit Sultan Mahmud II. Aufgenommen in den Jahren 1836-3*, 1/25 000, Berlin, Simon Schropp, 71 cm x 68 cm.
- 1844, *Plan von Konstantinopel*, Berlin, Simon Schropp 1/25 000, 86 cm x 60 cm.
- 1849, *Karte des Nördlichen befestigten Theils des Bosphorus von den Hissaren bis zu den Leuchttürmen am Schwarzen Meer. Im Auftrage Seiner Hoheit Sultan Mahmud II. aufgenommen in den Jahren 1836-37*, 1/25 000, Berlin, Simon Schropp.
- 1851-1852, *Plan von Konstantinopel*, Constantinople, version ottomane (Amasia, Afium-Kara-Hissar, Kiutachia, Karaman, Brussa, Sayd Bey Kalessi, Maraasch, Rum-Kaleh, Mesere, Koniah).
- 1854, *Plan-Atlas von Klein-Asien*, avec Karl Freiherr von VINCKE, Friedrich Leopold FISCHER, Berlin, Simon Schropp, 11 feuilles (contenant les plans de Birecik, Mossoul, Samsun, Urfa).
- PETERMANN'S GEOGRAPHISCHE MITTHEILUNGEN :
- 1894, *Verbreitung der Armenischen Bevölkerung (Türkisch-Armenien, Kürdistan und Transkaukasien)*.
- ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY :
- 1910, *Ethnographical map of Eastern Turkey in Asia, Syria and West Persia*, Londres, 71 cm x 73 cm.
- SANSON, Guillaume :
- 1652, *Anatolie*, The Walker Collection, Université de Melbourne.
- SCHWEIGER-LERCHENFELD, Freiherr von :
- 1875, *La division plastique de l'Asie antérieure*, Gotha, Justus Perthes.
- SPRUNER, Karl von :
- 1853, *Historisch-Geographischer Hand-Atlas zur Geschichte Asiens, Afrikas, Americas und Australiens*, Gotha, Justus Perthes.
- STIELER, Adolf :
- 1817-1823, *Hand-Atlas über alle Theile der Erde und über das Weltgebäude*, Gotha, Justus Perthes.
- STOLPE, Carl :
- 1882, *Plan von Constantinopel mit den Vorstädten, dem Hafen, und einem Theile des Bosphorus*, 1/15 000. Constantinople, Lorentz & Keil, 69 cm x 52 cm.
- TCHIHATCHEFF, Pierre Alexandrovitch de :
- 1866-1867, *Carte géologique de l'Asie Mineure*, 1/2 000 000, Gotha, Justus Perthes.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages spécialisés

- AHLBRECHT, Gerhard, *Preussenbäume und Bagdadbahn. Deutschland im Blick der französischen Geo-Disziplinen (1821-2004)*, Passau, Karl Stutz Verlag, 2006, 572 p.
- AKBAŞ, Meltem, *Osmanlı Türkiyesi'nde Modern Fizik (19. Yüzyıl)*, Thèse de doctorat sous la direction de Feza Günergun, Université d'Istanbul, 2002, 216 p.
- AKÇAM, Taner, *Un acte honteux*, Paris, Denoël, 2008 (traduit de l'anglais, 2006), 680 p.
- AKERMAN, James (dir.), *The Imperial Map : Cartography and the Mastery of Empire*, Chicago, University of Chicago Press, 2009, 384 p.
- AKYOL, İbrahim Hakki, « Tanzimat devrinde bizde coğrafya ve jeoloji », in *Tanzimat I*, Istanbul, Maarif Matbaası, 1940, p. 511-571
- ALBISETTI, James, *Secondary School Reform in imperial Germany*, Princeton N.J, Princeton University press, 1988, 365 p.
- ANDERSON, Benedict, *Imagined communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres-New-York, 1993, 224 p.
- ARISOY, Sunullah, *Türk Halk Şiiri Antolojisi*, Istanbul, Bilgi Yayınevi, 1985, 403 p.
- ARNAUD, Jean-Luc, « Éléments pour une exploitation globale de l'œuvre de Vital Cuinnet. Découpage administratif et population de l'Empire ottoman à la fin du XIXe siècle », *Turcica*, 40, 2008, p. 189-218.
- AUDIN, Maurice, *Histoire générale des techniques – L'expansion du machinisme : Les techniques d'expression – L'imprimerie*, t. 3, Paris, Presses universitaires de France, 1996, 880 p.
- AUJAC, Germaine, *Eratosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie*, Paris, C.T.H.S., 2001, 224 p.
- AYGÜN, Abdüraman, *Türk Haritacılık Tarihi*, Ankara, Harita Genel Müdürlüğü, 2 volumes, 1980.
- AYMES, Marc, *A Provincial History of the Ottoman Empire : Cyprus and the Eastern Mediterranean in the Nineteenth Century*, Londres, Routledge, 2013, 240 p.
- AYMES, Marc, « Un Grand Progrès — sur le papier ». *Histoire provinciale des réformes ottomanes à Chypre au XIXe siècle*, Paris & Louvain, Peeters, 2010, 423 p.
- AYMES, Marc, « À l'échelle de Chypre : Européens indigènes et réformes ottomanes au XIXe siècle », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 107-110, 2005, <http://remmm.revues.org/index2817.html>, p. 297-322.
- BABEL, Rainer, et PARAVICINI, Werner (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Ostfildern, Thorbecke, 2005, 677 p.
- BABINGER, Franz, « Andreas David Mordtmann's Leben und Schriften », in MORDTMANN, Andreas David, *Anatolien, Skizzen und Reisebriefe aus Kleinasien (1850-1859)*, Hanovre, Orientbuchhandlung Heinz Lafaire, 1925, 591 p.
- BARBIER, Frédéric, « La librairie allemande comme modèle », in Jacques MICHON, et Jean-Yves MOLLIER (dir.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde*, Presses de l'Université Laval, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 31-46.
- BARKEY, Karen, *Empire of Difference. The Ottomans in Comparative Perspective*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press, 2008, 342 p.
- BARROW, Ian J., *Making History, Drawing Territory: British Mapping in India, c.1765-1905*, New Delhi, Oxford University Press, 2003, 212 p.
- BASALLA, George, *The Evolution of Technology*, Cambridge-New York-Port Chester [etc.], Cambridge University press, 1990, 248 p.
- BASALLA, George, « The spread of Western science », *Science*, CLVI, 1967, p. 611-22.
- BAUMGART, Peter (dir.), *Bildungspolitik in Preußen zur Zeit des Kaiserreichs*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1980, 277 p.
- BEARMAN, P., BIANQUIS, Th., BOSWORTH, C.E., DONZEL, E. van et W.P., HEINRICHS (dir.), « Tanzimât », in *Encyclopaedia of Islam*, Second Edition, Brill Online, URL : http://brillonline.nl/entries/encyclopaedia-of-islam-2/tanzimat-COM_1174

- BECK, Hanno, « Emil Sperling – Ein Trierer erforscht Kleinasien. Leben und Werk eines Forschungsreisenden », *Mosella. Heimatkundliche Blätter des Trierischen Volksfreunds*, 25, n°2, 1977, p. 1-4.
- BECK, Hanno, *Carl Ritter, Genius der Geographie*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 1979, 132 p.
- BEDIZ, Danyal, « XIX. asırda Türkiye'nin coğrafya sahasındaki büyük hamlesi ve milletlerarası bir yarışmada türk başarısının 90. yıl dönümü », *Coğrafya araştırmaları dergisi*, n°7, 1975, p. 17-24.
- BEKTAŞ, Yakup, « The Sultan's messenger. Cultural constructions of Ottoman Telegraphy. 1847-1880 », *Technology and Culture*, vol. 41, 2000, p. 669-696.
- BEKTAŞ, Yakup, « The Imperial Ottoman Izmir–to–Aydın Railway : The British Experimental line in Asia Minor », in Ekmeleddin İHSANOĞLU, Ahmed DJEBBAR et Feza GÜNERGUN (dir.), *Science, Technology and Industry in the Ottoman World*, Brepols, Turnhout, 2000, p. 139-152.
- BEKTAS, Yakub et ALBARET, Michèle, « La télégraphie au service du sultan ou le messenger impérial », *Réseaux*, vol. 12, n°67, 1994, p. 143-152.
- BELGER, Christian, « Generalfeldmarschall Graf Moltkes Verdienste um die Kenntnis des Altertums, Konstantinopel, Troja, Kleinasien, Rom », *Preußische Jahrbücher*, vol. 51, 1883, p. 70-114.
- BELTING, Hans, DANTO, Arthur, GALARD, Jean, HANSMANN, Martina, MACGREGOR, Neil et WASCHEK, Matthias (dir.), *Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre ?*, Paris, Gallimard, 2000.
- BENAT-TACHOT, Louise et GRUZINSKI, Serge (dir.), *Passeurs culturels : mécanismes de métissage*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2001, 319 p.
- BENOIT, Pierre, *Koenigsmark*, Paris, Albin Michel, 1934 (réédition), 318 p.
- BERDOULAY, Vincent et GOMEZ MENDOZA Josefina (dir.), *Voyage, circulation et transferts d'idées géographiques (XIX^e-XX^e) / Travel, circulation and transfer of geographical ideas (19th-20th.) / Viagens, circulação e transferência de ideias geográficas (s. XIX^e-XX^e)*, Numéro spécial Finisterra, Lisbonne, vol. XXXIII, n°65, 1998, 228 p.
- BERDOULAY, Vincent, « La métaphore organiciste : contribution à l'étude du langage des géographes », *Annales de Géographie*, n° 507, 1982, p. 573-586.
- BERLET, Marc, DEBARRE, Sécolène, FARGES, Patrick, KRILLES, Peter et QUEVA, Christophe, « Postkolonial », *Trajectoires* [En ligne] 4-2010, <http://trajectoires.revues.org/index658.html>.
- BERMAN, Nina, *Orientalismus, Kolonialismus und Moderne. Zum Bild des Orients in der deutschsprachigen Kultur um 1900*, Metzler, Stuttgart, 1997, 378 p.
- BERTHAUT, Colonel Henri, *La Carte de France 1750-1898, Étude historique*, Service géographique de l'armée, 2 volumes, 1898, 926 p.
- BERTHAUT, Colonel Henri, *Les ingénieurs géographes militaires, 1624-1831, Étude historique*, Paris, Service Géographique de l'Armée, Paris, 1902, 2 vol., 996 p.
- BERTSCH, Daniel, *Anton Prokesch von Osten (1795-1876). Ein Diplomat Österreichs in Athen und an der Hohen Pforte. Beiträge zur Wahrnehmung des Orients im Europa des 19. Jahrhunderts*, Munich, R. Oldenburg Verlag, 2005, 754 p.
- BESSE, Jean-Marc, « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique », *MEFRIM*, t. 116, 2004/II, p. 412.
- BESSE, Jean-Marc, BLAIS, Hélène et SURUN, Isabelle (dir.), *Naissances de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, Paris, ENS Éditions, 2010, 288 p.
- BLACK, Jeremy, *Maps and History, Constructing Images of the Past*, New Haven - Londres, Yale University Press, 1997.
- BLAIS, Hélène, *Les voyages français dans le Pacifique. Pratique de l'espace, savoirs géographiques et expansion coloniale (1815-1845)*, Thèse pour l'obtention du grade de docteur de l'EHESS, 2 volumes, 2000.
- BLAIS, Hélène, *Voyages au grand océan : géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005, 351 p.
- BLANCKAERT, Claude, « "Eux et nous". L'Empire des sciences », in SINGARAVELOU, Pierre (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Berlin, 2008, p. 24-44 et 242-246.
- BLANCKAERT, Claude (dir.), *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1996, 404 p.
- BLANCKAERT, Claude, BLONDIAUX, Loïc, LOTY, Laurent, RENNEVILLE, Marc et RICHARD, Nathalie (dir.), *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoires, enjeux et questions vives*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des Sciences Humaines », 1999, 308 p.

- BOISTEL, Guy, *L'observatoire de la Marine et du Bureau des longitudes au parc Montsouris, 1875-1914*, Paris, Edite/IMCCE, 2010, 220 p.
- BORCKE, Kurt von, *Deutsche unter fremden Fabnen*, Berlin, Schliessen Verlag, 1938, 329 p.
- BOULANGER, Philippe, *La géographie militaire française (1871-1939)*, Paris, Economica, coll. Bibliothèque stratégique, 2002, 619 p.
- BOULANGER, Philippe, « Les origines de la géographie militaire en France (début du XVIIIe–milieu du XIXe siècle) », *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, n°81, 2001, Vincennes <http://www.stratisc.org/act/index.html>
- BOULGER, Demetrius, « Mesopotamia and Syria after the war », *Journal of the central Asian Society*, vol. IV., part. III, 1917, p. 59-71.
- BOULINEAU, Emmanuelle, « Un géographe traceur de frontières : Emmanuel de Martonne et la Roumanie », *L'Espace géographique*, 4-2001, t. 30, 2001, p. 358-369.
- BOUQUILLON, Anne, DESCAMPS, Sophie, HERMARY, Antoine et MILLE, Benoît, « Une nouvelle étude de l'Apollon Chatsworth », *Revue archéologique*, n°2, 2006, p. 227-261.
- BOURGUET, Marie-Noëlle, « L'Explorateur », in VOVELLE, Michel (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 285-346.
- BOURGUET, Marie-Noëlle et LICOPPE, Christophe, « Voyages, Mesures et Instruments. Une nouvelle expérience du monde au siècle des Lumières », *Annales, Histoire, Civilisation*, 52, 1997, p. 1115-1151.
- BOURGUET, Marie-Noëlle, « De la Méditerranée », in BOURGUET, Marie-Noëlle, LEPETIT, Bernard, NORDMAN, Daniel et SINARELLIS, Maroula (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée, Égypte – Morée – Algérie*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1998, p. 7-28.
- BOURGUET, Marie-Noëlle, « Écriture du voyage et construction savante du monde. Le carnet d'Italie d'Alexander von Humboldt », *Preprint 266*, Max-Planck Institut für Wissenschaftsgeschichte, Berlin, 2004, 67 p.
- BOURQUIN, Jean-Christophe, *L'État et les voyageurs savants : légitimités individuelles et volontés politiques – Les missions du ministère de l'Instruction Publique 1842-1914*, Thèse de doctorat d'Histoire, Université de Paris 1, 1993.
- BOUSQUET-BRESSOLIER, Catherine, *L'oeil du cartographe et la représentation géographique du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, C.T.H.S., 1995, 283 p.
- BRAVO, Michael, « Ethnographic Navigation and the Geographical Gift », in LIVINGSTONE, David et WITHERS, Charles (dir.), *Geography and Enlightenment*, Chicago, Londres, The University of Chicago, Press, 1999, p. 199-235.
- BRET, Patrick, « L'expérience préalable de l'Empire ottoman dans la Commission des Sciences et Arts de l'Expédition de Bonaparte en Égypte (1798-1801) », in İHSANOĞLU, Ekmeleddin, DJEBBAR, Ahmed, GÜNERGUN, Feza (dir.), *Science, Technology and Industry in the Ottoman World*, Brepols, Turnhout, 2000, p. 101-114.
- BRISSE, André, « Les intérêts de l'Allemagne dans l'Empire ottoman », *Revue de Géographie*, t. 1, 1902, p. 185-200.
- BROC, Numa, « Les grandes missions scientifiques françaises au XIXe siècle (Morée, Algérie, Mexique) et leurs travaux géographiques », *Revue d'histoire des sciences*, t. 34 n°3-4, 1981, p. 319-358.
- BROC, Numa, « Compte-rendu de Manfred Büttner (dir.), "Carl Ritter – Zur europäisch – amerikanischen Geographie an der Wende vom 18-zum 19, Jahrhundert", *Annales de Géographie*, vol. 92, n°514, 1983, p. 705-706.
- BROC, Numa, « Les Français face à l'inconnue saharienne : géographes, explorateurs, ingénieurs (1830–1881) », *Annales de Géographie*, n°535, 1987, p. 302-338.
- BROC, Numa, *Les montagnes au siècle des Lumières, perception et représentation*, Paris, C.T.H.S, Bibliothèque de l'École des Chartes, vol. 150, 1992, n° 1, p. 158-159.
- BROC, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et des grands voyageurs français du XIXe siècle*, Paris, C.T.H.S., 1999, t. 2 « Asie », 363 p.
- BROGIATO, Heinz-Peter et MAYR, Alois (dir.), *Joseph Partsch – Wissenschaftliche Leistungen und Nachwirkungen in der deutschen und polnischen Geographie*, Leipzig, Beiträge zur regionalen Geographie, vol. 58, 2002, 230 p.
- BRU, Hadrien, « L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires : regards actuels sur une péninsule », in BRU, Hadrien, KIRBIHLER, François et LEBRETON, Stéphane (dir.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires : regards actuels sur une péninsule*, Actes du

- colloque international de Tours, 21-22 octobre 2005, préface de Maurice SARTRE, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 483 p.
- BULATOV, Vladimir, « Eighteenth-Century Russian Charts of the Straits (Bosporus and Dardanelles) », *Imago Mundi*, vol. 52, 2000, p. 96-111.
- BURMESTER, Heinz, *Weltumseglung unter preussischer Flagge. Die Königlich Preussische Seehandlung und ihre Schiffe*, Hamburg, Ernst Kabel Verlag, 1988, 160 p.
- BUSSMAN, Walter, *Zwischen Preußen und Deutschland. Friedrich Wilhelm IV. Eine Biographie*, Berlin, Siedler Verlag, 1990, 480 p.
- BÜTTNER, Manfred, « Die Bedeutung der Reformation für die Neuausrichtung der Geographie im protestantischen Europa und ihre Folgen für die Entfaltung der Providentiallehre. Ein Beitrag zur Geschichte der wechselseitigen Beziehungen zwischen Theologie und Geographie », *Archiv für Reformationsgeschichte*, vol. 68, 1977, p. 209-225.
- BÜTTNER, Manfred (dir.), *Carl Ritter – Zur europäisch-amerikanischen Geographie an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1980, 256 p.
- BÜTTNER, Manfred, « Geographie und Theologie. Zur Geschichte einer engen Beziehung », *Geographie im Kontext*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 1998, , vol. 2, 161 p.
- CABANTOUS, Alain, CHAPPEY, Jean-Luc, MORIEUX, Renaud, *et al.* (dir.), *Mer et montagne dans la culture européenne : XVIe–XIXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 281 p.
- CALLON, Michel (dir.), *La science et les réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1989, 214 p.
- ÇAGLAR, Keyder, EYÜP, Özveren et QUARTAERT, Donald (dir.), *Doğu Akdeniz'de Liman Kentleri*, Türkiye Araştırmaları Tarih Vakfı, Istanbul, 1994.
- CAYMAZ, Birol et SZUREK, Emmanuel, « La révolution au pied de la lettre. L'invention de l'alphabet turc », *European Journal of Turkish Studies*, 6-2007, <http://ejts.revues.org/index1363.html>.
- ÇELİK, Zeynep, *The Remaking of Istanbul: Portrait of an Ottoman City in the Nineteenth Century*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1986, 201 p.
- ÇELİK, Zeynep, *Displaying the Orient : Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fair*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 1992, 24 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, 131 p.
- CILLOV, Haluk, « La population totale et la population active de la Turquie d'après les recensements », *Population*, 12/1, 1957, p. 93-102.
- ÇIZGEN, Engin, *Photography in the Ottoman Empire, 1893-1919*, Istanbul, Haset Kitabevi, 1987, 232 p.
- CLAVAL, Paul, « Les grandes coupures de l'histoire de la géographie », *Hérodote*, n°25, 1982, p. 129-151.
- CLAYER, Nathalie, *Aux origines du nationalisme albanais : la naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007, 794 p.
- COLLINI, Silvia et VANNONI, Antonella (dir.), *Les instructions scientifiques pour les voyageurs : XVIIe–XIXe siècle*, Paris, Budapest, Turin, l'Harmattan, 2005, 344 p.
- COMMISSION D'HISTOIRE DE LA PENSÉE GEOGRAPHIQUE, *Voyage, circulation et transfert d'idées géographiques (XIXe-XXe siècles)*, *Finisterra*, XXXIII, n°65, 1998.
- CONRAD, Sebastian et RANDERIA, Shalini (dir.), *Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2002, 380 p.
- CONRAD, Sebastian et Jürgen OSTERHAMMEL, *Das Kaiserreich transnational: Deutschland in der Welt 1871-1914*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004, 327 p.
- CONRAD, Sebastian, *Deutsche Kolonialgeschichte*, Munich, Beck, 2008, 128 p.
- COOPER, Frederick, *Colonialism in Question : Theory, Knowledge, History*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2005, p. 12-22.
- CORMACK, Lesley, *Charting an Empire : Geography at the English Universities (1580-1620)*, Chicago (Ill.) - Londres, The University of Chicago Press, 1997, 281 p.
- COUTAU-BEGARIE, Hervé, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 1999 (2e éd.), 1005 p.
- CRAWFORD, Elisabeth, SHINN, Terry et SÖRLIN, Sverker (dir.), *Denationalizing Science : The contexts of international scientific Practice*, Dordrecht, Boston, Londres, Kluwer Academic Publishers, 1993, 303 p.
- DA COSTA GOMES, Paulo Cesar, « Le discours dualiste dans la géographie de Ritter, de Humboldt à Ritter », in STASZAK, Jean-François (dir.), *Les discours du géographe*, Série Histoire et épistémologie de la géographie, Paris, l'Harmattan, 1997, p. 235-254.

- DA COSTA GOMES, Paulo Cesar, « Les deux pôles épistémologiques de la modernité. Une lecture des fondements de la géographie chez Kant et Herder », in STASZAK, Jean-François (dir.), *Les discours du géographe*, Série Histoire et épistémologie de la géographie, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 211-234.
- DAINVILLE, François de, « De la profondeur à l'altitude. Des origines marines de l'expression cartographique du relief terrestre par cotes et courbes de niveau », in PRAT, Olivier de (dir.), *Le navire et l'économie maritime du moyen âge au XVIIIe siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1958, p. 195-213.
- DAINVILLE, François de, *Le langage des géographes. Termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*, Paris, Picard, 1964, 385 p.
- DAVIS, Diana K., *Resurrecting the Granary of Rome : Environmental History and French Colonial Expansion in North Africa*, Athens, Ohio University Press, 2007, 296 p.
- DEBARRE, Ségolène, « L'Asie Mineure des géographes allemands au milieu du XIXe siècle : le projet scientifique de Carl Ritter », *Chronos, Revue d'histoire de l'Université de Balamand*, n°17, 2008, p. 125-144.
- DEBARRE, Ségolène, « Racines d'une *Kulturpolitik* : une mission scientifique prussienne dans l'Asie Mineure ottomane (1841-1842) », *Trajectoires* [En ligne], 3/2009, <http://trajectoires.revues.org/index219.html>.
- DEBARRE, Ségolène, « Carl Ritter », *Hypergéô, Encyclopédie électronique de la géographie*, [mis en ligne en 2010] : <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article496#>.
- DEBARRE, Ségolène « Un coup d'épée dans l'eau ? La création d'un consulat de Prusse à Trébizonde (1858-1864) », Actes du colloque *Le nord de l'Anatolie : Identités et territoires de l'Antiquité à nos jours* (14-16 avril 2011), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, à paraître, 2014.
- DEMM, Eberhard, « Die osmanische Armee in der Sicht preußischer Offiziere (1835-1918) » in GRIMM-HAMEN, Sylvie et ALEXANDRE, Philippe (dir.), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIIIe et XIXe siècles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2007.
- DERINGIL, Selim, *The Well-Protected Domains : Ideology and the Legitimation of Power in Ottoman Empire, 1876-1909*, Londres, New York, I. B. Tauris, 1998, 260 p.
- DERINGIL, Selim, « They Live in a State of Nomadism and Savagery : The Late Ottoman Empire and the Post-colonial Debate », *Comparative Studies in Society and History*, 45-2, 2003, p. 311-342.
- DESPREST, Florence, *Géographes en Algérie, 1880-1950 : Savoirs universitaires en situation coloniale*, Paris - Belin, 2009, 348 p.
- DIETRICH, Anne, *Deutschsein in Istanbul. Nationalisierung und Orientierung in der deutschsprachigen Community von 1843 bis 1956*, Leske & Budrich, Opladen, 1998, 448 p.
- DÖLEN, Emre, « Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Bilim », *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Türkiye Ansiklopedisi*, Istanbul, İletişim Yayınları, 1985, vol. 1, p. 154-196.
- DÖRFLINGER, Johannes, « Zu den Sprachen- und Völkerkarten von Heinrich Kiepert », in ZÖGNER, Lothar (dir.), *Antike Welten, neue Regionen : Heinrich Kiepert (1818-1899)*, Berlin, Kiepert, K.G., 1999, 197 p.
- DRIVER, Felix, *Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, Londres, Blackwell, 2001, 258 p.
- DUMONT, Paul, « La pacification du sud-est anatolien en 1865 », *Turcica*, V, 1975, p. 108-130.
- DUMONT, Paul, « Le voyage en Turquie : du tourisme romantique au vacancier d'aujourd'hui », *Journal Asiatique*, tome CCLXX, n°3-4, 1982, p. 339-362.
- DUMONT, Paul, « Turquie, Livres d'hier, livres d'aujourd'hui », *Études Turques, USHS*, n°1, Strasbourg-Istanbul, 1992, 101 p.
- DUMONT, Paul, « Le voyage intérieur "alla turca". A propos de quelques guides de voyage publiés en Turquie », dans BREUILLOT Martine, BEAUFILS Thomas (dir.), *Le guide de voyage au fil du Rhin et ailleurs...*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 2005, p. 69-91.
- DUMONT, Paul (dir.), *La présence culturelle française dans l'Empire ottoman à l'âge de la compétition coloniale en Europe (1870-1914)*, *Frankofoni* [Ankara], vol. 19, 2007, p. 35-62.
- DUMAN, Hasan, « Osmanlı salnameleri ve nevsâlleri bibliyografyası ve toplu kataloğu », Ankara, Enformation ve Dokumantasyon Hizmetleri Vakfı, 2000, 2 vol., XXXVII-223 p., XVII-454 p.
- DÜNDAR, Fuat, *Kabir Ekseriyet, Ermeni Niifus Meselesi (1878-1923)*, Tarih Vakfı Yurt Yayınları, 2013, 343 p.
- EBEL, Kathryn, « Representations of the Frontier in Ottoman Town Views of the Sixteenth Century », *Imago Mundi*, vol. 60, n°1, 2008, p. 1-22.
- EDGERTON, David, « From Innovation to Use : Ten (eclectic) Theses on the History of Technology », *History and Technology*, 1999, 16, II, p. 111-136.
- EDNEY, Matthew, *Mapping an Empire : the Geographical Construction of British India, 1765-1843*, Chicago, Londres, The University of Chicago Press, 1997, 458 p.

- ELDEM, Edhem, « Quelques lettres d'Osman Hamdi Bey à son père lors de son séjour en Irak (1869-1870) », *Anatolia Moderna-Yeni Anadolu*, I/1, 1991, p. 115-136.
- ELDEM, Edhem, *Un Ottoman en Orient. Osman Hamdi Bey en Irak, 1869-1871*, Paris, Actes Sud, 2010, 245 p.
- ELENA, Alberto, « Models of European scientific Expansion : the Ottoman Empire as a Source of Evidence », in PETITJEAN Patrick, JAMI Catherine et MOULIN, Anne-Marie (dir.), *Science and Empires, Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publishers, « Boston Studies in the philosophy of science, vol. 136 », 1994, p. 259-267.
- ENGELMANN, Gerhard, *Die Hochschulgeographie in Preussen, 1810-1914*, Wiesbaden, F. Steiner, 1983, 184 p.
- ERGIN, Osman, *İstanbul'da, imar ve iskân hareketleri*, Istanbul, Bürhaneddin Matbaası, 1938, 62 p.
- ESPAGNE, Michel, « Silvestre de Sacy et les orientalistes allemands », *Revue germanique internationale*, 7, 2008, p. 79-91.
- ESPAGNE, Michel et Michael WERNER (dir.), *Philologiques I – Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIXe siècle*, Paris, Maison des Sciences de l'homme, 1990, 427 p.
- ESPAGNE, Michel, LAGIER, Françoise et WERNER, Michael (dir.), *Philologiques II – Les maîtres de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, Paris, Maison des Sciences de l'homme, 1991, 239 p.
- ESSNER, Cornelia, *Deutsche Afrikareisende im neunzehnten Jahrhundert. Zur Sozialgeschichte des Reisens*, Stuttgart, Steiner-Verlag-Wiesbaden, 1985, 235 p.
- ETTE, Ottmar, *Alexander von Humboldt und die Globalisierung : Das Mobile des Wissens*, Frankfurt/Main, Leipzig, Insel Verlag, 2009, 476 p.
- FIERRO, Alfred, *Inventaire des manuscrits de la société de géographie*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1984, 305 p.
- FINDLEY, Carter Vaughn, *Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire. The Sublime Porte, 1789-1922*, Princeton, Princeton University Press, 1980, 455 p.
- FISCHER, Norbert, *Moltke als Topograph*, Berlin, Alfred Verlag, 1944, 40 p.
- FOERSTER, Wolfgang (dir.), *Generalfeldmarschall Colmar Freiherr von der Goltz : Denkwürdigkeiten*, Berlin, E.S. Mittler & Sohn, 1929, p. 106-163.
- FORTNA, Benjamin, *Imperial Classroom, Islam, the State, and Education in the Late Ottoman Empire*, Oxford University Press, 2002, 304 p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, vol. 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 (rééd. 1994), 248 p.
- FOUCAULT, Michel, « Nietzsche, la généalogie et l'histoire » (1971), *Dits et Écrits 1954-1988, 1954-1975*, Paris, Gallimard, 2001, vol. I, p. 1004-1024.
- FOURNIER, Pierre, « Cartographie et géographie militaires en Allemagne aux XIXe et XXe siècles », *Stratégique*, n°82-83, 2001, [en ligne] URL : <http://www.stratisc.org/Strat8283-9.htm>.
- FREITAG, Ulrich, *Heinrich Kiepert's kartographische Leistung. Fachrichtung Kartographie*, Institut für Geographische Wissenschaften, Berlin (= Berliner Manuskripte zur Kartographie), 1999, 24 p.
- FRIESE, Karl, *Geschichte der Königlichen Universitäts-Bibliothek zu Berlin*, Berlin, Georg Reimer, 1910, 165 p.
- FROLOVA, Marina, *Les paysages du Caucase. Invention d'une montagne*, Paris, C.T.H.S., 2006, 206 p.
- FUHRMANN, Malte, *Der Traum vom deutschen Orient. Zwei deutsche Kolonien im Osmanischen Reich 1851-1918*, Frankfurt/Main, Campus Verlag, 2006, 419 p.
- GARNER, Guillaume, *État, économie, territoire en Allemagne. L'espace dans le caméralisme et l'économie politique, 1740-1820*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005, 436 p.
- GARNER, Guillaume, « Statistique, géographie et savoirs sur l'espace en Allemagne (1780-1820) » *Cybergeo, European Journal of Geography*, article 433, mis en ligne le 28 novembre 2008, modifié le 04 décembre 2008. URL : <http://cybergeo.revues.org/20883>. Consulté le 27 juillet 2011.
- GAUTIER, Antoine et TESTA, Marie de, « Auguste de Jaba (1801-1894), diplomate orientaliste russe et la connaissance de la langue kurde », in GAUTIER, Antoine, et TESTA, Marie de, *Drogmans et diplomates européens auprès de la Porte ottomane*, Istanbul, Isis, 2003, p. 441-461.
- GAVROGLU, Kostas, PATINIOTIS, Manolis, PAPANELOPOULOU, Faidra, SIMÕES, Ana, CARNEIRO, Ana, DIOGO, Maria Paula, SANCHEZ, José Ramón Bertomeu, BELMAR, Antonio García et NIETO-GALAN, Agustí, « Science and Technology in the European Periphery. Historiographical Reflections », *History of Science*, 46, 2008, p. 153-175.
- GENCER, Mustafa, *Modernisierung und kulturelle Interaktion, Deutsch-türkische Beziehungen (1908-1918)*, Münster, LIT Verlag, 2002, 320 p.

- GENÇOĞLU, Mustafa, *Osmanlı Devleti'nce Batı'ya Eğitim Amacıyla Gönderilenler (1830-1908). Bir Grup Biyografisi Araştırması*, Doktora Tezi, Hacettepe Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü, Tarih Anabilim Dalı, Ankara, 2008, 236 p.
- GEOGARCAS, Demetrius John, *The Names for the Asia Minor Peninsula and a Register of surviving Anatolian pre-turkish Placenames*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1971, 136 p.
- GEORGEON, François, *Des Ottomans aux Turcs. Naissance d'une nation*, Istanbul, Isis, 1995, 488 p.
- GEORGEON, François, *Abdülhamid II, le sultan calife (1876-1909)*, Paris, Fayard, 2003, 528 p.
- GEORGEON, François, « L'Empire ottoman et l'Europe au XIXe siècle », *Confluences Méditerranée* 1, n°52, 2005, p. 29-39.
- GEORGEON, François et Paul DUMONT, (dir.), *Vivre dans l'Empire ottoman : sociabilités et relations intercommunautaires, XVIIIe–XXe siècles*, Paris, Montréal, l'Harmattan, 1997, 350 p.
- GERLACH, Rüdiger, *Imperialistisches und kolonialistisches Denken in der politischen Ökonomie Friedrich Lists*, Schriftreihe Schriften zur Ideen- und Wissenschaftsgeschichte, Hamburg, Verlag Dr. Kovac, 2009, vol. 4, 152 p.
- GINSBURGER, Nicolas, *Cartographie, géographie et nationalisme : l'Institut Perthes, les Petermanns Mitteilungen et l'exploration de l'Amérique (1855-1914)*, Mémoire de Maîtrise sous la direction de Christophe Charle, Université Paris I, 1999, 265 p.
- GINSBURGER, Nicolas, « Entre Obst et Chaptal : influences européennes et création de l'école turque de géographie (1915-1943) », in ISIKSEL, Güneş et SZUREK, Emmanuel (dir.), *Turcs et Français. Un siècle de relations culturelles (1880-1960)*, actes du colloque Jean Deny – Les relations culturelles et scientifiques entre Turquie et France au XXe siècle, École normale supérieure, 26–27 mars 2010, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, à paraître en 2014.
- GLICK, Thomas, « History and Philosophy of Geography », *Progress in Human Geography*, 8, 1984, p. 275-283.
- GODLEWSKA, Anne, *The Napoleonic Survey of Egypt : a Masterpiece of Cartographic Compilation and Early Nineteenth-Century Fieldwork*, « Cartographica n°38–39 », Toronto, University of Toronto Press, 1988, 172 p.
- GODLEWSKA, Anne, « La géographie des ingénieurs géographes (1796-1830) », in CLAVAL, Paul (dir.), *Autour de Vidal de la Blache, la formation de l'École française de géographie*, Paris, CNRS éditions, 1993, p. 29-36.
- GODLEWSKA, Anne, SMITH Neil (dir.), *Geography and Empire*, Institute of British Geographers, Special publications series n°30, Oxford, Blackwell Publishers, 1994, 404 p.
- GOODY, Jack, *La Raison graphique*, Paris, Minuit, 1980, 274 p.
- GÖREN, Haim, *Zieht hin und erforscht das Land. Die deutsche Palästinaforschung im 19. Jahrhundert*, Wallstein, Göttingen, 2003, 432 p.
- GÖREN, Haim, « Heinrich Kiepert in the Holy Land, Spring 1870 – Sketches From an Exploration–Tour of an Historical Cartographer », in ZÖGNER, Lothar (dir.), *Antike Welten, neue Regionen: Heinrich Kiepert (1818-1899)*, Berlin, Kiepert, K.G., 1999, 197 p.
- GOULD, Peter, BAILLY, Antoine, *Le pouvoir des cartes, Brian Harley et la cartographie*, Paris, Anthropos, 1995, 120 p.
- GRIMM-HAMEN, Sylvie, ALEXANDRE, Philippe (dir.), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIIIe et XIXe siècles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2007, 243 p.
- GUILLEMARRE-ACET, Dorothée, *L'Allemagne, l'Empire ottoman et la Turquie Républicaine : Relations politiques et liens culturels (1908-1933)*, Thèse de doctorat, Paris, INALCO, 2006, 385 p.
- GUILLEMARRE-ACET, Dorothée, *Impérialisme et nationalisme. L'Allemagne, l'Empire ottoman et la Turquie (1908-1933)*, Würzburg, Ergon Verlag, 2009, 385 p.
- GÜNERGUN, Feza, « L'introduction du système métrique dans l'État ottoman », in GARNIER, Bernard et Jean-Claude HOCQUET (dir.), *Genèse et diffusion du système métrique*, Caen, Éditions du Lys, 1990, p. 179-189.
- GÜNERGUN, Feza, « Desimal Metrik Sistemin Osmanlı Eczahanelerine Girişi », *Doğa Türk Eczacılık Dergisi*, n°1, 1991, p. 55-66.
- GÜNERGUN, Feza, « Du zîra au mètre : une transformation métrologique dans l'Empire ottoman », in PETITJEAN, Patrick et al. (dir.), *Science and Empires*, « Boston Studies in the Philosophy of Science, vol. 136 », Dordrecht–Boston–Londres, Kluwer Academic Publishers, 1992a, p. 103-110.
- GÜNERGUN, Feza, « Introduction of the Metric System to the Ottoman State », in İHSANOĞLU, Ekmeleddin (dir.), *Transfer of Modern Science and Technology to the Muslim World*, (Proceedings of the

- International Symposium on Modern Sciences and the Muslim World, İstanbul 2–4 September 1987), İstanbul 1992 b, p. 297-316.
- GÜNERGUN, Feza, « Derviş Mehmed Emin pacha (1817-1879), serviteur de la science et de l'État ottoman », in ANASTASSIADOU-DUMONT, Méropi (dir.), *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, 387 p.
- GÜNERGUN, Feza, « Trained in Europe to serve the State : Preliminary remarks on Ottoman engineers of the 19th century », XXIII International Congress of the History of Science and Technology, 28 July-2 August 2009, Budapest, non publié.
- GÜNERGUN, Feza, RAINA, Dhruv (dir.), *Science between Europe and Asia : Historical Studies on the Transmission, Adoption and Adaptation of Knowledge*, Springer, « Boston Studies in the Philosophy and History of Science, vol. 275 », 2012, 292 p.
- GUSDORF, Georges, *Fondements du savoir romantique et du néant à Dieu dans le savoir romantique*, Paris, Payot, 1982, 471 p.
- HAFENEDER, Rudolf, *Deutsche Kolonialkartographie 1884-1919*, Euskirchen, Amt für Geoinformationswesen der Bundeswehr, Schriftenreihe / Geoinformationsdienst der Bundeswehr, 2008, 200 p.
- HAMMER, Karl, « Preußische Museumspolitik im 19. Jahrhundert », in BAUMGART, Peter (dir.), *Bildungspolitik in Preußen zur Zeit des Kaiserreichs*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1980, p. 256-277.
- HÄNGSEN, Dirk, « Heinrich Kiepert : ein Handwerker unter den Geographie-Ordinarien der ersten Stunde », in NITZ, Bernhard, SCHULTZ, Hans-Dietrich et SCHULZ, Marlies (dir.), *1810-2010 : 200 Jahre Geographie in Berlin, Humboldt-Universität zu Berlin*, « Berliner Geographische Arbeiten 115 », 2010, p. 49-55.
- HANISCH, Ludmila, « En deçà et au-delà de l'Euphrate. La Société asiatique et la Deutsche Morgenländische Gesellschaft au XIXe siècle », *Revue germanique internationale*, 7, 2008, p. 63-77.
- HANTZSCH, Viktor, « Kiepert, Heinrich », *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 51, 1906, p. 133-145, [En ligne, URL: http://de.wikisource.org/w/index.php?title=ADB:Kiepert,_Heinrich&oldid=1384200, Consulté le 8 mars 2011].
- HARLEY, John-Brian, « Cartes, savoir et pouvoir », in GOULD, Peter et BAILLY, Antoine (dir.), *Le pouvoir des cartes*, Paris, Anthropos, 1995, 120 p.
- HARLEY, John-Brian, *The New Nature of Maps : Essays in the History of Cartography*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2001, 352 p.
- HARLEY, John-Brian, WOODWARD, David (dir.), *The History of Cartography*, vol. II, livre I, « Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies », Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1992, 604 p.
- HARTOG, François, *Le miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1991, 386 p.
- HEADRICK, Daniel, *The tools of Empire. Technology and European Imperialism in the Nineteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 1981, 221 p.
- HEADRICK, Daniel, *The Tentacles of Progress : Technology Transfer in the Age of Imperialism, 1850-1940*, Oxford, Oxford University Press, 1988, 442 p.
- HILGERS, Philipp von, « Eine Anleitung zur Anleitung. Das taktische Kriegsspiel 1812-1824 », *Board games studies*, 2000, p. 60-77.
- HITZEL, Frédéric, « Un ingénieur français au service de la Sublime Porte : François Kauffer (1751?-1801) », *Lettre d'information de l'Observatoire urbain d'Istanbul*, n° 6, juin 1994, p. 17-24.
- HITZEL, Frédéric, *Les relations interculturelles et scientifiques entre l'Empire Ottoman et les pays d'Europe occidentale, 1453-1839*, Thèse de doctorat, Université de Paris IV, 1995.
- HITZEL, Frédéric, « Manuscrits, livres et culture livresque à Istanbul », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 87-88, 1999, p. 19-38.
- HÖHLER, Sabine, SCHRÖDER, Iris (dir.), *Welträume. Geschichte, Geographie und Globalisierung seit 1900*, Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2005, 323 p.
- HOLLANDER, Raymond de, « Topographie », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1990, p. 727-732.
- HOOSON, David, *Geography and National Identity*, Oxford, Blackwells, 1994, 391 p.
- İHSANOĞLU, Ekmeleddin, « Batı bilimi ve Osmanlı Dünyası : Bir İnceleme Orneği Olarak Modern Astronomi'nin Osmanlı'ya Girişi », *Belleten*, c. LVI, 217, 1992, p. 727-774.
- İHSANOĞLU, Ekmeleddin, « Osmanlı İmparatorluğu'nun Teknoloji Çağını Yakalama Gayretleri », in İHSANOĞLU, Ekmeleddin et KAÇAR, Mustafa (dir.), *Çağın Yakalayan Osmanlı! Osmanlı devleti'nde Modern Haberleşme ve Ulaştırma Teknikleri*, İstanbul, İslâm Tarih, Sanat, ve Kültür Araştırma Merkezi, 1995, p. VII-XVI.

- İHSANOĞLU, Ekmeleddin, *Osmanlı Coğrafya Literatürü Tarihi (History of Geographical literature during the Ottoman Period)*, Istanbul, IRCICA, 2000, 2 vol., 912 p.
- İHSANOĞLU, Ekmeleddin, *Science, Technology and Learning in the Ottoman Empire : Western Influence, local Institutions and the Transfer of knowledge*, Farnham, Ashgate Publishing, 2004, 352 p.
- İHSANOĞLU, Ekmeleddin, DJEBBAR, Ahmed et GÜNERGUN, Feza (dir.), *Science, Technology and Industry in the Ottoman World*, Brepols, Turnhout, 2000, 152 p.
- JACOB, Christian, « Dédale géographe. Regard et voyages aériens en Grèce », *Lalies*, III, 1984, p. 147-164.
- JACOB, Christian, *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, 1992, 537 p.
- JACOB, Christian (dir.), *Lieux de savoir, Espaces et communautés*, tome 1, Paris, Albin Michel, 2007, 1282 p.
- JACOB, Christian (dir.), *Lieux de savoir, Les Mains de l'intellect*, tome 2, Paris, Albin Michel, 2011, 985 p.
- JÄHNS, Max, *Feldmarschall Moltke*, Berlin, Ernst Hofmann & Co, 1906, 715 p.
- JAMES, Preston, MARTIN, Geoffrey, *All Possible Worlds : A History of Geographical Ideas*, New York, Oxford University Press (4e éd.), 2005, 624 p.
- JOUVE, Edmond, PILLEUL, Gilbert, SAINT-PROT, Charles (dir.), *Pierre Benoit, témoin de son temps. Actes du colloque organisé par l'Association des écrivains de langue française*, Paris, Albin Michel, 1991, 324 p.
- KAÇAR, Mustafa, *Osmanlı Devleti'nde Bilim ve Eğitim Anlayışındaki Değişmeler ve Mübendishanelerin Kuruluşu*, Thèse de doctorat non publiée, Université d'Istanbul, 1996.
- KAISER, Hilmar, *Imperialism, Racism and Development Theories. The Construction of a Dominant Paradigm on Ottoman Armenians*, Michigan, Gomidas Institut, 1998, 59 p.
- KARKAR, Yaqub, *Railway Development in the Ottoman Empire, 1856-1914*, New-York, Vintage Press, 1972, 181 p.
- KAYRA, Cahit, *Eski İstanbul'un Eski Haritaları*, Istanbul, İstanbul Büyükşehir Belediyesi. Kültür İşleri dairesi Başkanlığı Yayınları, n°1, 1990a, 70 p.
- KAYRA, Cahit, *İstanbul Haritaları*, Türkiye Sınai Kalkınma Bankası, 1990b, 187 p.
- KESSEL, Eberhard, *Strategie und Politik : eine Auswahl aus Moltkes Schriften*, Bd. 7., Potsdam, Protte, 1936, 157 p.
- KESSEL, Eberhard, *Moltkes erster Feldzug, Anlage und Durchführung des türkisch-ägyptischen Feldzuges*, Berlin, Mittler, 1939, 132 p.
- KRETHLOW, Carl Alexander, *Rüstungsgeschäfte, Verschwörung und Massaker. Goltz Pascha und die Armenierproblematik im Osmanischen Reich 1868-1914*, Stiftung für Sozialgeschichte des 20. Jahrhunderts, 2006, s.p.
- KONTIJE, Todd, *German Orientalisms*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2004, 316 p.
- KONVITZ, Josef, *Cartography in France, 1660-1848 : Science, Engineering and Statecraft*, The University of Chicago Press, 1987, 214 p.
- KORINMAN, Michel, « Carl Ritter (1779-1859). Un des premiers grands géographes universitaires », *Hérodote*, n°22, 1981, p. 129-148.
- KORINMAN, Michel, *Quand l'Allemagne pensait le monde. Grandeur et décadence d'une géopolitique*, Paris, Fayard, 1990, 412 p.
- KORINMAN, Michel, *Continents perdus. Les précurseurs de la géopolitique allemande*, Paris, Economica, « coll. Histoire », 1991, 107 p.
- KRAMER, Fritz, 1959, « A Note on Carl Ritter », *Geographical Review*, 49, p. 406-409.
- KRAMER, Gustav, *Carl Ritter, ein Lebensbild, nach seinem handschriftlichen Nachlaß dargestellt*, Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1864-1870, 2 vol., 482 et 454 p.
- KRAUSE, Michael, CODY, Phillips (dir.), *Historical Perspectives of the Operational Art*, Government Printing Office, 2006, 517 p.
- KREISER, Klaus, « Die Ortsnamen der europäischen Türkei nach amtlichen Verzeichnissen und Kartenwerken », *Islamkundliche Untersuchungen*, Vol. 30, 1975, 110 p.
- KREISER, Klaus, « Das türkische Schulbuch vom 19. Jahrhundert bis zur Gegenwart », in DUMONT Paul (dir.), *Turquie. Livres d'hier. Livres d'aujourd'hui*, Strasbourg, Isis, 1992, p. 25-46.
- KREISER, Klaus, « Geographie und Patriotismus. Zur Lage der Geowissenschaften am Istanbuler Dârülfünûn unter dem jungtürkischen Regime (1908-1918) », in BALLAND Daniel (dir.), *Hommes et terres d'Islam. Mélanges offerts à Xavier de Planhol*, Institut français de recherche en Iran, Téhéran, 2000, tome I, p. 71-87.
- KRETSCHMER, Ingrid, « Der Einfluss Carl Ritters auf die Atlas Kartographie des 19. Jahrhunderts », in LENZ Karl (dir.), *Carl Ritter, Geltung und Deutung*, Berlin, Dietrich Reimer, 1981, p. 165-189.

- KUHN, Thomas, « The Essential tension : Tradition and Innovation in scientific Research », *The Third*, Salt Lake City, Calvin W. Taylor, 1959, p. 162-177.
- KUHN, Thomas, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 [réédition, 1983 édition française, 1962 édition américaine], 284 p.
- KUKLICK, Henrika, KOHLER, Robert E. (dir.), *Science in the Field*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, 254 p.
- LABBE, Morgane, « Les usages diplomatiques des cartes ethnographiques de l'Europe centrale et orientale au 19ème siècle », *Genèses*, 68, 2007, p 25-47.
- LABOULAIS-LESAGE, Isabelle, « Les géographes français de la fin du XVIIIe siècle et le terrain : recherches sur une paradoxale absence », *L'Espace géographique*, vol. 2, t. 30, 2001, p. 97-110.
- LABOULAIS-LESAGE, Isabelle (dir.), *Comblant les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIIe-XXe siècle)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, 314 p.
- LABOULAIS-LESAGE, Isabelle (dir.), *Les usages des cartes (XVIIe-XIXe siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, 285 p.
- LATOUR, Bruno, WOOLGAR, Steve, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1979 (2^e édition 1986), 299 p.
- LATOUR, Bruno, « Comment redistribuer le Grand Partage », *Revue de Synthèse*, n° 110, 1983, p. 203-236.
- LATOUR, Bruno, « Les “vues” de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture technique*, n°14, 1985, p. 4-29.
- LATOUR, Bruno, « Ces réseaux que la raison ignore : laboratoires, bibliothèques, collections », in BARATIN, Marc et JACOB, Christian (dir.), *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 23-46.
- LAURENS, Henry, *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte. L'Orientalisme islamisant en France (1698-1798)*, Paris et Istanbul, « Varia Turcica, 5 », 1987, 304 p.
- LAURENS, Henry, *L'empire et ses ennemis. La question impériale dans l'histoire*, Paris, Seuil, 2009, 244 p.
- LEBRETON, Stéphane, « Le Taurus en Asie Mineure : contenus et conséquences de représentations stéréotypées », *Revue d'histoire ancienne*, t. 107, n°2, 2005, p. 655-674.
- LEBRETON, Stéphane, « Les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux : Comment les Anciens se représentaient-ils l'Asie Mineure du Ve siècle avant notre ère au IVe s de notre ère? » in BRU, Hadrien, KIRBIHLER, François et LEBRETON, Stéphane (dir.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires : regards actuels sur une péninsule*, Actes du colloque international de Tours, 21–22 octobre 2005, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 15-52.
- LEFORT, Isabelle, « Un principe rittérien relu par Élisée Reclus », *Études rurales*, n. 133/134, 1994, p. 45-58.
- LEJEUNE, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 236 p.
- LENZ, Karl (dir.), *Carl Ritter, Geltung und Deutung, Beiträge des Symposiums anlässlich der Wiederkehr des 200. Geburtstages von Carl Ritter, 1979*, Berlin, Dietrich Reimer, 1981, 233 p.
- LEVALLOIS, Jean-Jacques, *Mesurer la Terre : 300 ans de géodésie française : de la toise du Châtelet au satellite*, Paris, Presses de l'École nationale des Ponts et Chaussées, 1988, 48 p.
- LEWIS, Geoffrey, *The Turkish Language Reform, A Catastrophic Success*, Oxford University Press, 1999, 190 p.
- LINKE, Max, « Carl Ritter », *Geographers Biobibliographical Studies*, 5, 1981, p. 99-108.
- LINKE, Max, *Ritters Leben und Werk : ein Leben für die Geographie*, Quedlinburg, Janos Stekovics, 2000, 30 p.
- LINON-CHIPON, Sophie, MAGRI-MOURGUES, Véronique et MOUSSA, Sarga (dir.), *Miroirs de textes : Révits de voyage et intertextualité*, Actes du Onzième Colloque du CRLV, Nice, 5, 6 et 7 septembre 1997, Faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice ; Paris, Centre de recherche sur la littérature des voyages, 1998, 409 p.
- LIVINGSTONE, David, *The geographical tradition : Episodes in the History of a contested Enterprise*, Oxford, Blackwell, 1993, 434 p.
- LIVINGSTONE, David, *Putting Science in its Place*, University of Chicago Press, 2003, 234 p.
- LORAIN, Marie-Thérèse, *Guillaume Lejean, voyageur cartographe*, Quimper, Société archéologique du Finistère, 1994, p. 405-437.
- LORAIN, Marie-Thérèse, *Guillaume Lejean, voyageur et géographe (1824-1871)*, Rennes, Les Perséides, 2006, 344 p.

- LÜDECKE, Cornelia, *Carl Ritters Lebrtätigkeit an der Allgemeinen Kriegsschule in Berlin (1820-1853)*, Berlin, Verlag für Wiss.– und Regionalgeschichte Engel, 2002, 97 p.
- LÜDECKE, Cornelia, « Carl Ritters (1779-1859) Einfluss auf die Geographie bis hin zur Geopolitik Karl Haushofers (1869-1946) », *Sudhoffs Archiv*, vol. 88, n°2, 2004, p. 129-152.
- MAKDISI, Ussama, « Ottoman Orientalism », *The American Historical Review*, vol. 107, n°3, 2002, p. 768-796.
- MANGOLD, Sabine, *Eine « weltbürgerliche Wissenschaft » – die deutsche Orientalistik im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2004, 330 p.
- MANGOLD, Sabine, *Begrenzte Freundschaft. Deutschland und die Türkei, 1918-1933*, Wallstein Verlag, Göttingen 2013, 539 p.
- MANTRAN, Robert (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, 810 p.
- MARCHAND, Suzanne, « Orientalism as Kulturpolitik. German archaeology and cultural imperialism in Asia Minor », in STOCKING, George (dir.) *Volksgeist as Method and Ethic. Essays on boasian Ethnography and the german anthropological Tradition*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1996, 348 p.
- MARCHAND, Suzanne, *Down from Olympus. Archeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, University Press, 2003, 424 p.
- MARCHAND, Suzanne, *German orientalism in the Age of Empire : Religion, Race, and Scholarship*, German Historical institute, Washington DC, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 526 p.
- MARSHALL-CORNWALL, James, « Three Soldier–Geographers », *The geographical Journal*, vol. 131, n°3, 1965, p. 357-365.
- MARTYKÁNOVÁ, Darina, *Reconstructing Ottoman Engineers. Archaeology of a profession (1789-1914)*, Pisa, Plus–Pisa University Press, 2010, 287 p.
- MCMURRAY, Jonathan, *Distant Ties : Germany, the Ottoman Empire, and the Construction of the Baghdad Railway*, Westport and Londres, Praeger, 2001, 155 p.
- MEHEDINTI, Simion, « La géographie comparée d'après Ritter et Peschel », *Annales de Géographie*, t. 10, n° 49, 1901, p. 1-9.
- MESSENGER, Markus, « Darstellung und Ethik : Jean-Pierre Abel-Rémusat's kritische Philologie », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte / Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, 1/2, 2010, p. 359-377.
- MESSENGER, Markus, « Kulturelle Repräsentation und Macht. Selbstkritik der Philologie in Zeiten ihrer Ermächtigung (Wilhelm von Humboldt, Eugène Jacquet, Jean-Pierre Abel-Rémusat) », in HÄBERLEIN, Mark et KEESE, Alexander (dir.), *Sprachgrenzen – Sprachkontakte – kulturelle Vermittler. Kommunikation zwischen Europäern und Außereuropäern (16.-20. Jahrhundert)*, Stuttgart, Steiner, 2011, p. 247-260.
- MILLER, David Philip, REILL, Peter Hanns (dir.), *Visions of Empire: Voyages, Botany, and Representation of Nature*, 1996, XIX-370 p.
- MOREAU, Odile, « Les ressources scientifiques de l'Occident au service de la modernisation de l'armée ottomane (fin XIXe–début XXe siècle) », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 101-102, 2003, p. 51-67.
- MOREAU, Odile, « Objectifs et stratégies dans l'aide militaire allemande aux Ottomans », *Revue Internationale d'Histoire Militaire*, n° 85, http://www.stratisc.org/RIHM_81_MOREAU.html.
- MOSSE, George L., *Les racines intellectuelles du Troisième Reich : la crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, 509 p.
- MOYANO, Steven, « Quality vs. History : Schinkel's Altes Museum and Prussian Arts Policy », *The Art Bulletin*, 72-4, 1990, p. 585-608.
- MÜHLMANN, Carl, « Die Deutsche Militärmission in der Türkei », *Wissen und Wehr*, vol. 19, 1938, p. 847-855.
- MUTSCHKE, Fritz, *Mollate als Geograph*, Inaugural-Dissertation, Freiburg-im-Breisgau, Jos. Waibel'sche Buchruckerei, 1935, 96 p.
- NEHLS, Harry, « Der Altertumsforscher Nicolaus Johann Heinrich Benjamin Freiherr Menu von Minutoli (1772-1846) », *Forschungen und Berichte*, 31, 1991, p. 159-168.
- NICOLAS-OBADIA, Georges, NICOLAS-OBADIA, Danielle, *Introduction à la géographie générale comparée. Carl Ritter*, Paris, Les Belles Lettres, 1974, 253 p.
- NORDMAN, Daniel, « De quelques catégories de la science géographique. Frontières, régions, et hinterland en Afrique du Nord (XIX^e et XX^e siècle) », *Annales HSS*, 1997, p. 969-986.

- NORDMAN, Daniel, « Les sciences historiques et géographiques dans l'exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-1860) », in BLAIS, Hélène et LABOULAIS, Isabelle (dir.), *Géographies Plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, l'Harmattan, 2006, p. 235-253.
- NOSTITZ, Pauline (dir.), *Johann Wilhelm Helfer's Reisen in Vorderasien und Indien*, réédition d'après l'édition de F.A. Brockhaus, Leipzig 1873 et 1877, Berlin, Trafo Verlag, 2004, 750 p.
- NOYES, John, *Colonial Space. Spatiality in the Discourse of German South West Africa, 1884-1915*, Harwood, Harwood Academic Publishers, 1992, 317 p.
- OBERLEITNER, Wolfgang, *Das Heroon von Trysa*, Mainz, P. von Zabern, 1994, 68 p.
- OĞUZ, Burhan, *Yüzyıllar Boyunca Alman Gerçeği ve Türkler*, Istanbul, Can Matbaa, 1983, 649 p.
- ÖNDER, Mustafa, *Geçmişten günümüze resimlerle Türk harıtaçlık tarihi*, Ankara, Harita Genel Komutanlığı, 2002, 392 p.
- ORTAYLI, İlber, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Alman Nüfuzu*, Istanbul, İletişim Yayınları, 1998, 240 p.
- OSTERHAMMEL, Jürgen, « Geschichte, Geographie, Geohistorie », in KÜTTLER Wolfgang, RÜSEN Jörn, SCHULIN, Ernst (dir.), *Geschichtsdiskurs*, vol. 3, « Die Epoche der Historisierung », Frankfurt/Main, Fischer Wissenschaft, 1997, p. 257-271.
- OSTERHAMMEL, Jürgen, « Die Wiederkehr des Raumes : Geopolitik, Geohistorie und historische Geographie », *Neue Politische Literatur*, 43, 3, 1998a, p. 374-397.
- OSTERHAMMEL, Jürgen, *Die Entzauberung Asiens : Europa und die asiatischen Reiche im 18. Jahrhundert*, Munich, Beck, 1998b, 560 p.
- OSTERHAMMEL, Jürgen, *Kolonialismus. Geschichte, Formen und Folgen*, Munich, Beck, (1995, actualisée 2006), 2006, 143 p.
- OSTERHAMMEL, Jürgen, *Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*, Munich C.H. Beck, 2011, 1568 p.
- PALSKY, Gilles, « Un monde fini, un monde couvert », in POUTRIN, Isabelle (dir.), *Le XIX^e siècle. Science, politique et tradition*, Paris, Berger-Levrault, 1995, p. 131-145.
- PALSKY, Gilles, *Des chiffres et des cartes. Naissance et développement de la cartographie quantitative française au XIX^e siècle*. Paris, C.T.H.S., 1996, 331 p.
- PALSKY, Gilles, « Les “cartes de guerre” » sous le Consulat et l'Empire », *Revue du Souvenir napoléonien*, n°424, 1999, p. 23-34.
- PALSKY, Gilles, « Cartes topographiques et cartes thématiques au XIX^e siècle », in CATTANEO, A., FERRAND D'ALMEIDA, A. (dir.), *La cartografia europea tra primo Rinascimento e fine dell'Illuminismo*, Florence, Olschki/Biblioteca Centrale di Firenze, 2003, p. 275-289.
- PALSKY, Gilles, « Pierre Émile Levasseur (1828-1911). À l'interface des sciences sociales », *Revue Modulad*, vol. 35, 2006, p. 73-81.
- PAMUK, Şevket, *A Monetary History of the Ottoman Empire*, Cambridge, New-York, Cambridge University Press, 2000, 276 p.
- PANZAC, Daniel, *La peste dans l'Empire ottoman, 1700-1850*, Louvain, Peters, 1985, 659 p.
- PANZAC, Daniel, *Quarantaines et lazarets. L'Europe et la peste d'Orient (XVII^e-XX^e siècles)*, Aix-en-Provence, Édisud, 1986, 219 p.
- PANZAC, Daniel (dir.), *Histoire économique et sociale de l'Empire ottoman et de la Turquie (1326-1960)*, Acte du 6^e congrès international tenu à Aix-en-Provence du 1^{er} au 4 juillet 1992, Paris, Louvain, Peters, 1995, 882 p.
- PANZAC, Daniel, « Les drogmans pour voyageurs dans l'Orient », in HITZEL, Frédéric, *Istanbul et les langues orientales*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 451-476.
- PECOUT, Gilles, « Jusqu'où va l'Europe au XIX^e siècle ? », in PECOUT, Gilles (dir.), *Penser les frontières de l'Europe du XIX^e au XXI^e siècle. Élargissement et union: approches historiques*, Paris, Éditions ENS et Presses Universitaires de France, 2004, p. 97-117.
- PELLETIER, Monique, « Des villages de Cassini aux communes d'aujourd'hui » [mis en ligne 2004], URL : <http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html>, consulté le 24 mai 2010.
- PEROUSE, Jean-François, « Quel Kurdistan pour quelle population ? », in BONNEMAISON, Joël, CAMBREZY, Luc, et QUINTY-BOURGEOIS, Laurence (dir.), *La Nation et le territoire*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 19-37.
- PEROUSE, Jean-François, « Toponymie stambouliote et mémoires balkaniques : strates, traces et oublis », in RAPPER, Gilles de et SINTES, Pierre (dir.), *Nommer et classer dans les Balkans*, Athènes, École française d'Athènes, 2008, 397 p.

- PESTRE, Dominique, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 3, 1995, p. 487-522.
- PETITJEAN, Patrick, JAMI, Catherine et MOULIN, Anne-Marie (dir.), *Science and Empires, Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Dordrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publishers, « Boston Studies in the philosophy of science, vol. 136 », 1994, 428 p.
- PINCHEMEL, Philippe, « Carl Ritter. Introduction à la géographie générale comparée », *Annales de Géographie*, vol. 86, n°477, 1977, p. 571.
- PINON, Pierre, YERASIMOS, Stéphane, « Relevés après incendie et plans d'assurances : les précurseurs du cadastre stambouliote », *Environmental Design : Urban Morphogenesis, Maps and Cadastral Plans*, 1993, p. 112-129.
- PÖHL, Manfred, *Von Stambul nach Bagdad. Die Geschichte einer berühmten Bagdadbahn*, München, Piper 1999, 189 p.
- POUTRIN, Isabelle (dir.), *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition*, Paris, Berger-Levrault, 1995, 534 p.
- PRATT, Mary Louise, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 2003, 272 p.
- QUATAERT, Donald, « The age of reforms, 1812-1914 », in İNALCIK, Halil et QUATAERT, Donald (dir.), *An economic and social History of the Ottoman Empire, 1300-1914*, Cambridge, C.U.P, 1994, p. 777-798.
- RABAULT-FEUERHAHN, Pascale, *L'Archive des origines. Sanskrit, philologie, anthropologie dans l'Allemagne du XIXe siècle*, Paris, Cerf, 2008, 484 p.
- RABAULT-FEUERHAHN, Pascale, TRAUTMANN-WALLER, Céline, « Itinéraires orientalistes entre France et Allemagne », *Revue germanique internationale*, 7, 2008, p. 5-8.
- RADTKE, Wolfgang, *Die preußische Seehandlung zwischen Staat und Wirtschaft in der Frühphase der Industrialisierung*, Berlin, Colloquium Verlag XI, « Einzelveröffentlichungen der Historischen Kommission zu Berlin, vol. 30 », 1981, 432 p.
- RAJ, Kapil, « La construction de l'empire de la géographie. L'Odyssée des arpenteurs de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine Victoria, en Asie centrale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 52, n°5, 1997, p. 1153-1180.
- RAJ, Kapil, *Relocating modern Science : Circulation and the Constitution of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2007, 278 p.
- RATHMANN, Lothar, *Berlin-Bagdad. Die imperialistische Nahostpolitik des kaiserlichen Deutschlands*, Berlin, Dietz, 1962, 114 p.
- RATZEL, Friedrich, « Ritter Karl », *Allgemeine Deutsche Biographie* (ADB), Leipzig Duncker & Humblot, vol. 28, 1889, p. 679-697.
- REIMER, Doris, *Passion und Kalkül, der Verleger Georg Andreas Reimer (1776-1842)*, Berlin-New-York, Walter de Gruyter, 1999, 460 pages.
- RHEIN, Karin, *Deutsche Orientalerei in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Entwicklung und Charakteristika*, Dissertation Freie Universität Berlin, Berlin, Tenea, 2003, 290 p.
- RIVET, Daniel, « Culture et impérialisme en débat », compte rendu d'Edward W. Said, *Culture et impérialisme*, ouv. cité, dans *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 48-4, octobre-décembre 2001, p. 209-215.
- ROBERT, Louis et Jeanne, *La Carie, histoire et géographie historique avec le recueil des inscriptions antiques*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1954, 453 pages.
- ROBIC, Marie-Claire, « Les vœux des premiers congrès : dresser la carte du monde », dans ROBIC, Marie-Claire, BRIEND et RÖSSLER, Mechthild (dir.), *Géographes face au monde. L'Union géographique internationale et les congrès internationaux de géographie*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 165-166.
- ROBIC, Marie-Claire, « Coupe (transect) », *Hypergé, Encyclopédie électronique de la géographie*, n.d., [en ligne] <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article60>.
- RUPKE, Nicolaas, *Alexander von Humboldt : a metabiography*, Frankfurt-am-Main, Peter Lang Verlag, 2005, 316 p.
- SAID, Edward, *Culture and imperialism*, New-York, Vintage Books, 1994, 416 p. (trad. Française, SAID, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 1994)
- SAID, Edward, *Orientalism*, New-York, Vintage books, 2003 (réédition), 394 p.
- SAID, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 (réédition), 423 p.
- SALEWKI, Michael, *Die Deutschen und die See: Studien zur deutschen Marinegeschichte*, Stuttgart, Steiner, 1998, 359 p.
- SANDMAN, Alison, « Mirroring the World : Sea Charts, Navigation, and Territorial Claims in Sixteenth-Century Spain », in SMITH, Pamela, FINDLEN, Paula (dir.), *Merchants and Marvels*, Londres, Routledge, 2002, p. 83-108.

- SARTRE, Maurice, « Préface », in BRU, Hadrien (dir.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires : regards actuels sur une péninsule*, Actes du colloque international de Tours, 21-22 octobre 2005, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 9-12.
- SCHARFENORT, Louis von, *Die Königlich Preussische Kriegsakademie, 1810-1910*, Berlin, Mittler, 1910, 397 p.
- SCHERER, Friedrich, *Adler und Halbmond. Bismarck und der Orient, 1878-1890*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2001, 571 p.
- SCHLÖGEL, Karl, *Kartenlesen oder : Die Wiederkehr des Raumes*, Zürich, Vontobel-Stiftung, 2003a, 86 p.
- SCHLÖGEL, Karl, *Im Raume lesen wir die Zeit : Über Zivilisationsgeschichte und Geopolitik*, München, Wien, Carl Hanser Verlag, 2003b, 567 pages.
- SCHNEE, Heinrich (dir.), *Deutsches Koloniallexikon*, Leipzig, Quelle & Meyer, vol. 3, 1920, p. 630.
- SCHÖLLGEN, Gregor, *Imperialismus und Gleichgewicht. Deutschland, England und die orientalische Frage, 1871-1914*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1984, 514 p.
- SCHRÖDER, Iris, *Das Wissen von der ganzen Welt. Globale Geographien und räumliche Ordnungen Afrikas und Europas 1790-1870*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2011, 411 p.
- SCHRÖDER, Iris, HÖHLER Sabine (dir.), *Welt-Räume. Geographie, Geschichte und Globalisierung seit 1900*, Frankfurt-am-Main / New York, Campus Verlag, 2005, 323 p.
- SCHROEDER-HOHENWARTH, Joachim, « Die Preußische Landesaufnahme von 1816-1875 », *Nachrichten aus den Karten und Vermessungswesen*, I-5, 1958, p. 5-59.
- SCHULTE-ALTHOFF, Franz-Josef, *Studien zur politischen Wissenschaftsgeschichte der deutschen Geographie im Zeitalter des Imperialismus*, Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1971, 251 p.
- SCHULTZ, Hans-Dietrich, « Land – Volk – Staat. Der geografische Anteil an der « Erfindung » der Nation », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 51, 2000, p. 4-16.
- SCHULTZ, Hans-Dietrich, « Europa : (k)ein Kontinent? Das Europa deutscher Geographen », in SCHRÖDER Iris, HÖHLER, Sabine (dir.), *Welt-Räume. Geschichte, Geographie und Globalisierung seit 1900*, Frankfurt-am-Main, Campus Verlag, 2005, p. 204-232.
- SCHULTZ, Hans-Dietrich, « “Heldengeschichten” oder : wer hat die Geographie (neu) begründet...? », in NITZ, Bernhard, SCHULTZ, Hans-Dietrich et SCHULTZ, Marlies (dir.), *1810-2010 : 200 Jahre Geographie in Berlin, Humboldt-Universität zu Berlin, Berliner Geographische Arbeiten*, 115, 2010, p. 1-48.
- SCHWAB, Raymond, *La renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950, 526 p.
- SEYMOUR, William (dir.), *A History of the Ordnance Survey*, Londres, Dawson Publishing, 1980, 408 p.
- SEZER, Hamiyet, *Tanzimat Döneminde Avrupa Şehirlerine Gönderilen Öğrenciler*, in NUHOĞLU, Hidayet Yavuz (dir.), *Osmanlı Dünyasında Bilim ve Eğitim*, Istanbul, 2001, p. 687-711.
- SHAW, Stanford, « The Ottoman Census System and Population, 1831-1914 », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 9, 1978, p. 325-327.
- SHAW, Stanford J., SHAW, Ezel Kural, *History of the Ottoman Empire and modern Turkey : Volume 2, Reform, Revolution, and Republic : The Rise of Modern Turkey, 1808-1975*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, 548 p.
- SIMÕES, Ana, CARNEIRO, Ana, and DIOGO Maria Paula de (dir.), *Travels of Learning : A Geography of Science in Europe*, Boston Studies in the Philosophy and History of Science, Springer, 2003, 365 p.
- SINGARAVELOU, Pierre (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 2008, 287 p.
- ŞİSMAN, Adnan, « Mekteb-i Osmâni (1857-1864) », *Osmanlı Araştırmaları*, 4, 1984, p. 83-160.
- ŞİSMAN, Adnan, *Tanzimat Döneminde Fransa'ya Gönderilen Osmanlı Öğrencileri (1839-1876)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Yayınları, 2004, 185 p.
- SLATTER, Enid, *Xanthus, Travels of Discovery in Turkey*, Londres, The Rubicon Press, 1994, 362 p.
- STRAUSS, Johann, « Diglossie dans le domaine ottoman. Évolution et péripéties d'une situation linguistique », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°75-76, 1995, p. 221-255.
- STRAUSS, Johann, « Le livre français d'Istanbul (1730-1908) », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 1999, [En ligne] URL : <http://remmm.revues.org/index307.html>.
- SURUN, Isabelle, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Paris, Thèse de doctorat soutenue à l'EHÉSS, 2003, 352 p.
- SURUN, Isabelle, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », *Sociétés & Représentations*, vol. 1, n° 21, 2006a, p. 213-223.
- SURUN, Isabelle, « Les sociétés de géographies dans la première moitié du XIX^e siècle », in BLAIS, Hélène et LABOULAIS, Isabelle (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, l'Harmattan, 2006b, p. 113-130.

- SURUN, Isabelle, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré-coloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 32, 2006c, p. 11-17.
- SZEMETHY, Hubert, *Die Erwerbungs-geschichte des Heroons von Trysa, ein Kapitel Österreichisch-Türkischer Kulturpolitik*, Wien, Phoibos Verlag, 2005, 707 p.
- TACHJIAN, Vahé, *La France en Cilicie et en Haute-Mésopotamie : aux confins de la Turquie, de la Syrie et de l'Irak, 1919-1933*, Paris, Karthala, 2004, 465 p.
- TERNON, Yves, *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, Le Seuil, 1996 (2^e édition), 437 p.
- TERNON, Yves, *Mardin 1915 : Anatomie pathologique d'une destruction*, Paris, Geuthner, 2007, 400 p.
- THER, U., *Die Entwicklung der Geowissenschaften in der Türkei von der Tanzimat Zeit bis in die Anfänge der republikanischen Periode*, Unveröffentlichte Magisterarbeit im Fach Türkologie, Universität Bamberg, 1988.
- THOMAS, Frédéric, « L'invention des "Hauts Plateaux" en Indochine. Conquête coloniale et production de savoirs », *Éthnologie française*, vol. 4, t. 34, 2004, p. 639-649.
- TODOROVA, Maria, *Imagining the Balkans*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2009, 237 p.
- TORGE, Wolfgang, *Geschichte der Geodäsie*, Berlin, New-York, Walter de Gruyter, 2007, 379 p.
- TOWNSEND, Mary Evelyn, *Origins of modern German Colonialism, 1871-1885*, New-York, Columbia University Press, 1921, 205 p.
- TRAUTMANN-WALLER, Céline, « Berlin au XIX^e siècle : l'Université dans la ville », in JACOB, Christian (dir.), *Lieux de savoir*, vol. 1. *Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 1185-1205.
- TRAUTMANN-WALLER, Céline, « Constantinopolis (1822) de Joseph von Hammer-Purgstall ou la capitale ottomane vue par un philologue autrichien », in BASCH, Sophie, CHUVIN, Pierre, ESPAGNE, Michel, ŞENI, Nora et LECLANT, Jean (dir.), *L'orientalisme, les orientalistes et l'Empire Ottoman de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XX^e siècle*, Actes du colloque international (AIBL, 12-13 février 2010), 2011, 386 p.
- TRUMPENER, Ulrich, « German Officers in the Ottoman Empire, 1880-1918 : Some Comments on their Background, Functions and Accomplishments », in WALLACH, Jehuda (dir.) *Germany and the Middle East, 1835-1939*, Tel-Aviv, 1975, 211 p.
- TRÜMLER, Charlotte (dir.), *Das große Spiel, Archäologie und Politik zur Zeit des Kolonialismus (1860-1940)*, Köln, DuMont, 2008, 668 p.
- TÜRESAY, Özgür, « L'Empire ottoman sous le prisme des études postcoloniales. À propos d'un tournant historiographique récent », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2013/2 n° 60-2, p. 127-145.
- UÇAR, Doğan, « Geschichtlicher Rückblick auf die deutsche Kartographie-Tätigkeit in der Türkei », *Allgemeine Vermessungs-Nachrichten*, vol. 88, n°2, 1988, p.71.
- UÇAR, Doğan, « Türkiyelim kartografik gösteriminde alman etkisi », *Harita ve Kadro Mühendisliği dergisi*, 1989, p. 43-50.
- ÜLKEKÜL, Cevat, *Cumhuriyet Dönemi Türk Haritacılık Tarihi*, Istanbul, Dönence, 1998, 352 p.
- VEINSTEIN, Gilles, *Leçon inaugurale au Collège de France*, Chaire d'Histoire turque et ottomane, 1999, 14 p.
- VENAYRE, Sylvain, « Pour une histoire culturelle du voyage au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, n° 21, 2006, p. 5-21.
- VILLELE, Marie-Anne de, BEYLOT, Agnès et MORGAT, Alain (dir), *Du paysage à la carte, trois siècles de cartographie militaire de la France*, catalogue d'exposition, Ministère de la Défense, Services Historiques des armées, Vincennes, 2002, 164 p.
- VINSON, David, « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle. L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 104, t. 1, 2004, p. 71-91.
- WALLACH, Jehuda (dir.), *Germany and the Middle East : 1835-1939*, Tel Aviv, Tel-Aviv University, Institute of German history, 1975, 211 p.
- WALLACH, Jehuda, *Anatomie einer Militärhilfe. Die Preußisch-deutschen Militärmissionen in der Türkei, 1835-1919*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1976, 284 p.
- WAUGH, Daniel C., 2007, « Richthofen's "Silk Roads" : Toward the Archaeology of a Concept », *The Silk Road*, vol. 5, n° 1, p. 1-10.
- WERNER, Michael, ZIMMERMANN, Bénédicte, *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004, 239 p.
- WISMANN, Heinz, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012, 313 p.
- WITHERS, Charles, « Un tour d'horizon de la géographie en Grande-Bretagne (1750-1830) », in BLAIS, Hélène, LABOULAIS, Isabelle (dir.), *Géographies plurielles*, Paris, l'Harmattan, 2006, p. 131-158.
- WITHERS, Charles, *Placing the Enlightenment : Thinking Geographically About the Age of Reason*, Chicago, University of Chicago Press, 2007, 336 p.

- WITHERS, Charles, « Place and the “spatial turn” in geography and in history », *Journal for the History of Ideas*, vol. 70, n° 4, 2009, p. 637-658.
- WITHERS, Charles, OGBORN, Miles, *Georgian Geographies : Essays on Space, Place and Landscape in the Eighteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 2004, 220 p.
- WOLZOGEN, Christoph von, *Zur Geschichte des Dietrich-Reimer-Verlages : 1845-1985*, Berlin, Reimer, 1986, 83 p.
- WOODWARD, David, « The Study of the History of Cartography : a suggested Framework », *The American Cartographer*, vol. I, n° 2, 1974, p. 101-115.
- YÉRASIMOS, Stéphane, « Compte-rendu de l'ouvrage de Zeynep Çelik, *The remaking of Istanbul. Portrait of an Ottoman City in the Nineteenth Century* », *Turcica*, XX, 1988, p. 299.
- YERASIMOS, Stéphane, « Réglementation urbaine et municipale (1839-1869) », in BORIE, Alain, PINON, Pierre et YERASIMOS, Stéphane, *L'occidentalisation d'Istanbul au XIXe siècle*, Rapport de recherche, Ministère de l'Équipement et du Logement, Bureau de la Recherche Architecturale, Paris, CNRS pour PRUD–ISTED–MAE, 1989, 2 vol.
- YERASIMOS, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire Ottoman du XIVe au XVIe siècle : bibliographie, itinéraires, inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la société turque d'histoire, 1991, 494 p.
- ZANTOP, Suzanne, *Colonial fantasies : Conquest, Family and Nation in precolonial Germany, 1770-1870*, Durham, Duke University Press, 1997, 292 p.
- ZÖGNER, Lothar (dir.), *Carl Ritter in seiner Zeit*, Berlin, Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz Ausstellungskataloge 11, 1979, 128 p.
- ZÖGNER, Lothar, « Der Einfluß Carl Ritters und seiner Schüler auf die Schulkartographie », *Geographie und ihre Didaktik. Festschrift für Walter Sperling*, 1992, p. 177–188.
- ZÖGNER, Lothar (dir.), *Antike Welten, neue Regionen: Heinrich Kiepert (1818-1899)*, Berlin, Kiepert K.G, 1999, 197 p.
- ZÜRCHER, Erik-Jan, *Turkey : A modern History*, Londres, Tauris, 1993, 381 p.
- ZÜRCHER, Erik-Jan, « The Ottoman Conscript System in Theory and Practice, 1844-1918 », *International Review of Social History*, 43/3, 1998, p. 437-449.